This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

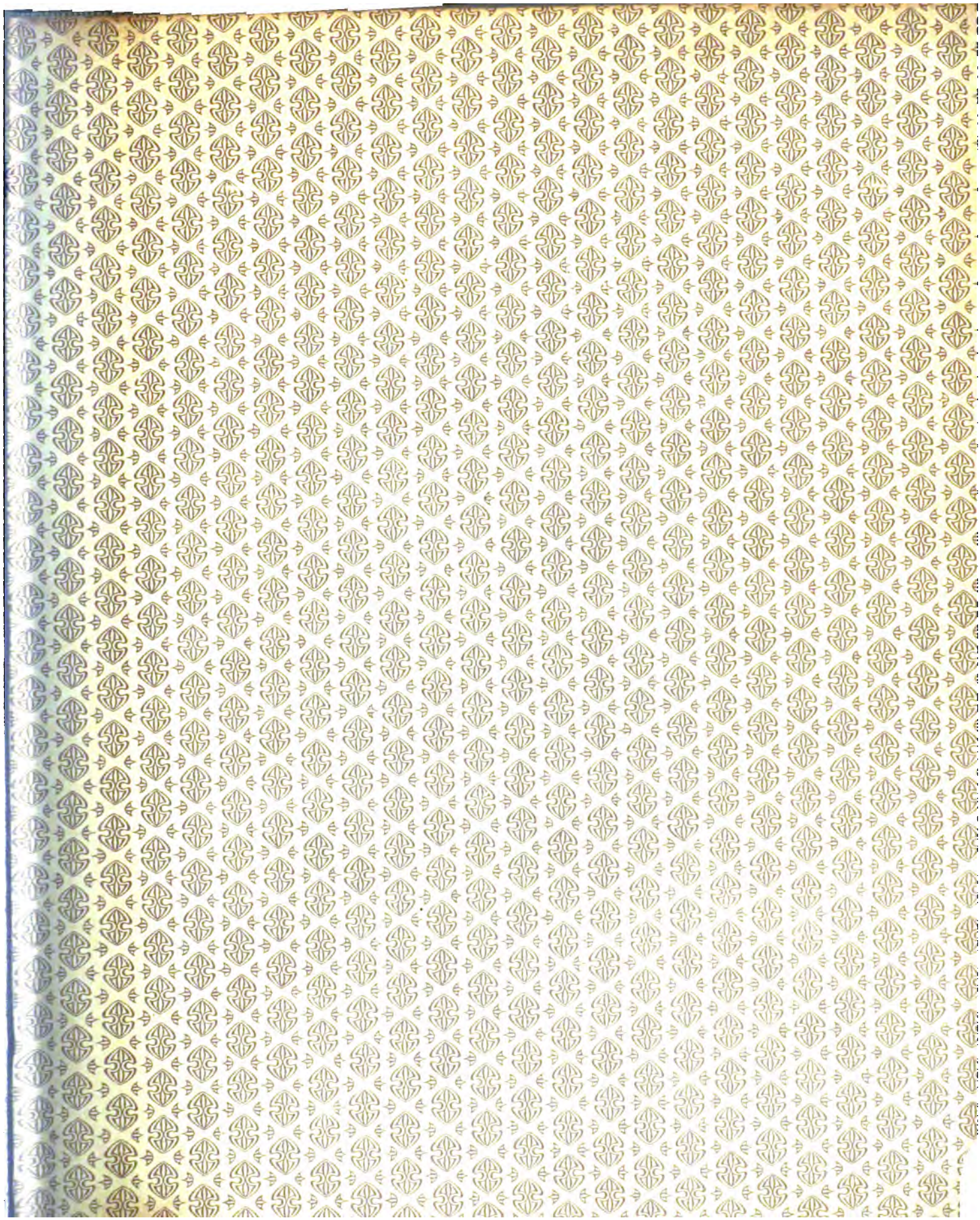
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Q
54
.A17

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉMOIRES

DE

L' ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

118897

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

DE TURIN,

POUR LES ANNÉES 1809—1810.

LITTÉRATURE

ET BEAUX-ARTS.

Vol. XIX.

TURIN, MDCCCXI.

CHEZ FÉLIX GALLETTI IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE
des Sciences etc.

TAVOLA.

Della Popolazione d'Italia in circa l'anno di Roma 526, dedotta dalla quantità di truppe fornite da' Romani e loro Alleati per la guerra gallica-cisalpina. *Di Jacopo Durandi* . Pag. 1.

Ricerche sopra l'età, in cui la sede, ed il culto delle Muse si trasportò dal Monte Olimpo in su quelli del Parnaso, dell' Elicona, Pindo, ec., vera epoca della civilizzazione, e prima coltura letteraria della Grecia antica. *Del medesimo* . . . . . » 37.

Dell' origine del diritto regale della caccia. *Del medesimo* . . . . . » 110.

Ricerche storiche intorno agli antichi terremoti del Piemonte. *Di Francesco Galeani-Napione* . . . . » 143.

Prima parlata di Giuseppe Vernazza-Freney nell' Accademia Imperiale di Torino, Domenica 18 di marzo 1810. . . . . » 160.

Dei progressi, e vicende dell' Arte della danza o ballo. *Di Emmanuele Bava-San-Paolo* » 165.

Delle antiche contese de' Pastori di Val di Ta-

naro, e di Val d'Aroria, e de' politici accidenti sopravvenuti. *Di Jacopo* DURANDI. PAG. 187.
Del Manoscritto *de Imitatione Christi*, detto il Codice di Arona, e di alcuni altri codici dell' Opera medesima. *Dissertazione di Gian-Francesco* GALEANI-NAPIONE . . . . . » 261.
Réflexion sur l'histoire de l'éponge de Protogène. *Par Monsieur* PECHEUX . . . . . » 327.
Recherches concernant l'anecdote de la ligne d'Apelle sur le tableau de Protogène, citée par PLINE Livre XXXV. *Du même* . . . . » 332.
Osservazioni intorno alla interpretazione data dal Signor Lorenzo PECHEUX ad un luogo di PLINIO. *Di Gian-Francesco* GALEANI-NAPIONE 336.
Discorso intorno alle cagioni della decadenza delle Lettere. *Di Francesco* REGIS . . . » 350.
Discorso sopra il soggiorno di Annibale a Capoa. *Del medesimo* . . . . . » 359.
Esame critico del primo viaggio di Amerigo Vespucci al nuovo Mondo. *Di Gian-Francesco* GALEANI-NAPIONE. . » 369.
Discours sur le caractère et l'étude des deux langues l'italienne et la française. *Par Modeste* PAROLETTI. . . . . » 473.
Riflessioni intorno all' interesse personale. *Del Signor* CONTE. . . . . » 488.
Dissertazione critica sopra le scene stabili, e mobili degli Antichi, e sopra altri teatrali ornamenti. *Del Signor Giuseppe* FRANCHI-PONT 502.

Observations sur un Manuscrit du Romuleon. *Par Monsieur* VERNAZZA DE FRENEY . PAG. 584.
Il Fonte del Valentino. *Cantata.* *Del Signor Vincenzo* MARENCO . . . . . » 598.
Delle prime edizioni, e di un Manoscritto delle Memorie del Generale MONTECUCCOLI, ec. *Di Gian-Francesco* GALEANI-NAPIONE . » 603.
Memoria sopra ERRICO Conte d' Asti, e della Occidental Liguria. *Di Jacopo* DURANDI . » 647.
Schiarimenti sopra la Carta del Piemonte antico, e de' secoli mezzani. *Di Jacopo* DURANDI . 681.
Giunta alle contese de' Pastori di Val di Tanaro, §. 5. . . . . » 714.
Giunte, e correzioni alla Dissertazione di Gian-Francesco GALEANI-NAPIONE intorno al Manoscritto de I. C. detto il Codice di Arona ec. 715.
Giunte, e correzioni all' esame critico del primo viaggio di Amerigo Vespucci. *Dello stesso.* 717.
Aggiunte alla Dissertazione critica sopra le scene stabili, e mobili degli Antichi, ec. . . . » 719.

MÉMOIRES PRÉSENTÉS.

Saggio di antiche gemme incise ec. *Del Signor Abate Carl-Antonio* PULLINI . . . . . » III.

DELLA

POPOLAZIONE D' ITALIA

IN CIRCA L' ANNO DI ROMA 526,

DEDOTTA DALLA QUANTITA' DI TRUPPE FORNITE DA' ROMANI E LORO ALLEATI PER LA GUERRA GALLICA-CISALPINA.

DI JACOPO DURANDI.

Letta li 25 giugno 1806.

Mi fo a disaminare e difendere un passo molto notevole del secondo libro di Polibio, nel quale è paruto ad alcuni esservi attacco per la critica. Nè già da oscurità, o difetto niuno del testo nasce la contesa, e la dubbietà che si eccitò, ma dalla sostanza medesima del fatto e delle cose narrate, o sia dalla incredibile, come essi pretendono, quantità e leva di genti fornite tutte dalla Italia di quella età, come sarebbe a dire tra la prima, e la seconda guerra Cartaginese.

Al contrario pochi fatti dell' antichità paiono forse così ben certificati, come si è la quantità grande di

uomini, che allora armò l' Italia contro de' Galli cisalpini. Nè ciò io dico perchè si tratti di cosa rapportata da così grave scrittore, e sì riputato da' politici non meno che dai militari, ma perchè dessa non è cosa altrimente inverisimile, od esagerata, e perchè ci si racconta altresì colla solenne guarentiggia de' registri del Senato Romano, e dei ruoli di coscrizione di tutta la gioventù capace a portar l' armi. Cotesti ruoli erano stati dal Senato medesimo ordinati, e di poi a lui trasmessi da tutti i popoli confederati o soggetti a Roma. Polibio ricavò da quei registri e ruoli partitamente il computo degli uomini forniti da ciascun popolo, e la somma totale, che ne risultò.

Piacque nulladimeno a certuni d' intaccar la fede de' menzionati ruoli e registri, o piuttosto quella dell' Istorico. Tra costoro si distinse negli anni passati il celebre David Hume, il quale volle quasi imputar a Polibio di aver soverchiamente esagerato le forze militari de' Romani, ovvero la popolazione d' Italia affin d' incoraggiarli viemmeglio: supposizione strana e del tutto ideale, poichè quella guerra era finita da più anni innanzichè Polibio nascesse. Egli a rincontro avvertì *(lib. 2. cap. 12.)* di avere diligentemente annoverato il gran numero d' uomini e di munizioni d' ogni maniera con che eransi preparati i Romani per la guerra Gallica, acciò si potesse viemmeglio giudicare dell'audacia di Annibale, allorchè venne indi a pochi anni ad assaltarli per così dire in loro casa.

Certo nella ipotesi di Hume, e di coloro che prima di lui, e in appresso sono stati del suo avviso, non apparirebbe Polibio quel sincero, diligente e giudizioso scrittore, e critico ch' egli è, ma un quasi impostore inetto, poichè converría supporre che molto tempo dappoi il fatto, e senza necessità, nè utile nessuno avesse voluto o dissimular la falsità di que' ruoli, oppur alterare, e falsificar cose tanto divulgate, nè abbastanza lontane dalla sua età, ed attestate altresì da' registri di tutti i popoli collegati. Ma l' istesso Hume non per altro lasciò travedere quel suo sospetto, che per giovarsene in ogni modo, onde appuntellare, dirò così, il suo sistema, in cui talora con buone riflessioni rispetto ad alcuni fatti particolari, e con una non infrequente confusion di cose e di tempi rispetto ad altri fatti volle sostenere non essere stato il mondo antico più popoloso del moderno, ma piuttosto molto meno *. Non si avvide, che il numero delle truppe e de' coscritti per la guerra suddetta ch'egli calcola a 700000, non era punto il suo caso, e che pure aggiuntivi i servi, la popolazione d' allora non saria stata eccessiva neppur a confronto di quella d' oggidì, comechè in alcuna di esse contrade ella sia piuttosto scarsa a paragone della estension, e bontà delle terre.

Sembrami che di ciò siasene benissimo avveduto il

---

* Discorsi politici. *Disc.* X.

suo compatriota Wallace, il quale al contrario avea preso a difendere l' immensa popolazione del mondo antico a paragon del moderno, e intralasciò di addurre in esempio il fatto, di cui discorriamo, perchè il trovò forse inferiore di troppo a quegli altri bene spesso esorbitanti da lui trascelti come più opportuni al suo sistema. Computando però gli uomini annoverati da Polibio, egli vi avrebbe ritrovato una totalità maggiore di 700000, ed accostantesi agli 800000. Altrettanti ne contava l' antico Romano storico Fabio Pittore intervenuto a quella guerra medesima, come lo attesta Eutropio nel primo capo del libro terzo, e fu in ciò preceduto da Plinio. Oltre a ciò Diodoro Siciliano *(lib.. 2.)* certamente esagerando, gli accrebbe quasi ad un millione. Differenza cotanto sospetta ad Hume, che vieppiù dubitò del computo di Polibio, e insieme si scandolezzò forte di Diodoro, perchè affermasse essere stata Italia in quegli antichi tempi assai meglio popolata, che non a' suoi, cioè intorno l' età di Augusto, Parve incredibile ad Hume, che dalla prima guerra Cartaginese infino ai Triumvirati fosse la popolazione cotanto isminuita. È meraviglia che un sì dotto e sagace scrittore non abbia considerato, che non poteva essere altramente dopo due secoli di guerre e devastazioni continue, e di proscrizioni, e stragi; e se Roma a' tempi di Augusto fu più grande e popolosa, il fu anco a maggior discapito delle province soggette, e nel particolare l' Italia andò mano

a mano riducendosi quasi tutta in Roma. Così in ogni tempo le città grandi a guisa di spugne assorbiscono, e s' ingoiano i popoli. I contemporanei di Diodoro non la pensavano diversamente: Livio afferma (*lib.* 6, *cap.* 12) che i due già sì popolosi territori de' Volsci, e degli Equi, ch' una volta mettevano in piè delle grandi armate, *nunc vix seminerio exiguo militum relicto, servitia Romana ab solitudine vindicant.* Anzi di già in circa il secondo triumvirato Cicerone disegnava si provedesse di poderi la plebe di Roma, e si disperdesse per tutta l' Italia, pensando per tal modo *sentinam urbis exhauriri, et Italiae solitudinem frequentari posse* *.

Ma non vuò io entrar nella contesa, se la terra fosse anticamente più popolata, che non oggidì, nè in qual proporzione. Sembrami, che i due partiti argomentino spesso da' particolari all' universale, vi faccian de' computi assai arbitrari, e incerti, e sogliano ugualmente esagerare. Vorrei bene che il famoso Montesquieu e i partigiani suoi si avessero il torto, i quali presupponendo, come fanno, abbia la terra di già perduta molto più della metà della sua popolazione, e si spopoli del continuo, ci lascierebbono nell' affanno di trovarci poco a poco in un deserto. Io ridurrommi a far alcune osservazioni direttamente dedotte dalla menzionata quantità di uomini liberi allora assoldati, o coscritti,

* Lib. 1, epist. 16, ad Atticum.

per ricavarvi quale si fosse prossimamente la popolazione d' Italia. Confrontando quella con la moderna, si potrà formar giudizio della sincerità de' mentovati antichi registri, e dell' istorico, che li rapportò.

Affin di procedere esattamente, fa mestieri determinare, quanta fosse allora la precisa estension di paese cui i Romani appellavano Italia, il quale di per se solo venne compreso nella rassegna de' popoli, di cui Polibio favellò. Determinata cotesta sua estensione anche in confronto del rimanente paese, che non vi fu compreso, o sia della così detta allora Gallia Cisalpina, e della Liguria, avremo una proporzione per ritrovar prossimamente il numero degli abitatori anche di quest' altra provincia altronde circoscritta per tre lati da limiti immutabili. Siccome poi nell' una e nell' altra si assoldavano soltanto gli uomini liberi, e in ambedue eranvi de' servi, converrà pur investigare quale ne sia stata a quell' epoca la proporzione tra gli uni e gli altri nelle due contrade.

L' ultima estensione data al nome d' Italia immediatamente avanti la guerra, di cui discorriamo, ebbe luogo dopo vinti e spenti del tutto i Galli Senoni. I Romani unirono il costoro territorio alla Italia, che si ampliò quindi, e si distese lunghesso l' Adriatico dall' Esino, e da Sinigallia, dove innanzi finiva, insin di qua di Rimini al Fiumesino, e Pisatello, o sia al famoso Rubicone, e prese poco meno nella proporzion medesima altrettanto delle valli, e de' monti

imminenti a quel tratto di paese, dopochè i Galli Boi domandando la restituzione di Rimini, furono al contrario costretti a cedere alcune altre loro terre e fortezze in quelle vicinanze, dal che tutto prese origine la guerra Gallica. Altresì i Liguri perdettero nell' istesso tempo alcune vicine castella ivi su per gli Apennini. Laonde dalla imboccatura del Pisatello tirando una linea, che salga di mano in mano da nord-est a sud-ouest insin ai gioghi dell' Apennino, che soprastano a Sarsina, e alle foci dell' *Isapis*, o sia del Savio, d' indi prosegua lungo que' gioghi insin disopra Val di Mugello, e le fonti del Bisenzio, o Visenzone, poi discenda e tagli l'Ombrone un poco di là di Pistoia, e venga finalmente accostandosi all' Arno insino alla sua foce, avremo a ponente e nord-ouest i limiti dell' Italia a quella stagione, e sippur della Etruria, che di già ne facea parte. Imperciocchè è noto, che il fiume di Magra non fu altramente il confine della Toscana prima di Ottaviano Augusto, e che oltre a ciò la nazione de' Liguri a quel lato in sul pendío degli Apennini si approssimava d' assai alle rive dell' Arno medesimo, anzi vi toccava in alcuni luoghi e poco se ne scostava discendendo in verso il mare.

Parrebbe che tra la quì divisata linea, e lo stretto di Sicilia non si dovesse punto dubitare fosse allora circoscritta l'Italia, e forse insino a ora nessuno ne dubitò. Però nella rassegna di Polibio non vi compaiono i Bruzi,

nè si possono sottindere compresi tra i Japigi, oppur tra i Lucani, co' quali confinavano, e anticamente scampati da' Lucani stessi come servi e pastori n'ebbero appunto il nome di *Brutii*, o *Bretii*, cioè a dire di fuggitivi *. Essi già da lunghissimo tempo avanti la guerra Gallica cisalpina formarono una particolar nazione ch' era stata molesta a' vicini, ed a' Lucani medesimi. Se i Bruzi ebbero già qualche alleanza co' Romani, se n' eran certo spiccati dopo la prima guerra Cartaginese. Oltre a ciò il silenzio stesso di Polibio intorno ai Bruzi nel luogo, che ora si disamina, giova mirabilmente a rischiararne e spiegarne un altro del libro 22 di Plinio capo 5 intorno al confine d' Italia a que' giorni dal lato delle Calabrie, il che non so se sia stato mai avvertito.

Plinio parlando ivi del sommo onore della corona graminea, narra essere stata conferita a Quinto Fabio Massimo, per aver cacciato d' Italia Annibale. È certo che Fabio gli levò Taranto, e lo ridusse a rifuggire ne' Bruzi, d' onde poi Annibale non dipartì, se non quando fu chiamato a soccorrere Cartagine stretta dal grande Scipione, cioè alcuni anni dopo la presa di Taranto, e qualche tempo dopo la morte di Fabio medesima. Talchè a Scipione solo converrebbe attribuir l' onore di avere astretto il general Cartaginese

* Strab. lib. 5, e 6; Diodoro lib. 16.

ad abbandonare Italia. Però nemmen può dirsi, che allora ne fosse egli cacciato, come vi fu di Taranto; e da tutta la Iapigia, e Lucania, quando rifuggì in quel de' Bruzi sconfitto da Fabio Massimo. La sua partenza per l' Africa è stato un comando della sua repubblica *; nè punto ebbe relazione alcuna colla vittoria, che meritò a Fabio l' onor del trionfo, e di quella corona, per averlo cacciato d' Italia, o sia costretto a ritirarsi ne' Bruzi. Il costoro territorio non era adunque a que' giorni ancora compreso nella Italia, benchè la vanità de' Greci abbia preteso di attribuire a quello per anticipazione e preferenza sul rimanente di questa provincia il nome d' Italia e di Magna Grecia. Ma sappiamo, che usarono i Romani estendere il nome d' Italia dipartendo dal Lazio, e a misura che si avanzarono nelle circostanti regioni, e che non si erano per anco avanzati addentro la penisola de' Bruzi al tempo della guerra Gallica Cisalpina. Questi allora non essendo nemmen collegati di Roma, non furono perciò descritti ne' registri da Polibio ricopiati, e consideravansi da' Romani come fuori d' Italia, del che la notizia conservataci da Plinio parmi viemmeglio ce n' assicuri.

Per la qual cosa levandosi a Italia il paese de' Bruzi, dovrem forse levarle affatto la moderna citeriore ed ulteriore Calabria? In questo caso l' Italia d' allora dal

* Livio lib. 30, cap. 20.

canto del mar inferiore, o Tirreno finirebbe al fiume Laino, e da quello del mar Ionio a Metaponto, e al fiume Alesso. Diverrebbe quindi anche più meravigliosa agli occhi di Hume, e de' seguaci suoi la menzionata quantità di truppe, ristrettosi entro più brevi confini il paese, che le fornì, al che essi non avvertirono punto. Ma le coste di quell' angusta e lunga penisola erano occupate pressochè tutte da colonie di Greci; però nemmeno le costoro città a quel tempo già di molto scadute somministrarono de' soldati a' Romani, secondochè appare dal testo di Polibio. Nè per raccozzare alla Italia d' allora almeno la citerior Calabria, gioverebbe il dire, che poscia Annibale non si fosse fermato in questa, ma *ritiratosi nell' ultimo angolo della campagna de' Bruzi*, come Livio volle spiegarsi. È vero, che *Castra Annibalis* dinominossi un luogo presso il golfo di Squillace in sul principiar della Calabria ulteriore, dove insin al golfo opposto, o sia di Santa Eufemia l' Italia è ristrettissima, cioè non più larga di venti miglia romane, o appena di quattordici geografiche; ma altresì è sempre vero, che non risulta, abbia o città niuna, o verun popolo della citerior Calabria portato l' armi nella guerra Gallica Cisalpina, ovvero trasmessi i ruoli de' suoi uomini atti a portarle.

Con tutto ciò sembrami cosa assai probabile, che i Bruzi, se non direttamente a' Romani, abbiano però fornito degli aiuti a' loro vicini Lucani, Japigi e Messapj alleati di Roma, coi quali e prima, e dopo la

guerra di Pirro erano usi collegarsi. Altronde Japigi, Messapj, e Lucani fornirono un numero d'uomini, che pare un poco forte dopo le tante stragi, sconfitte, e desolazioni non molto prima patite nelle rovinose loro guerre, che gli aveano assoggettati a' Romani. Questi ultimi al tempo dell' istessa guerra Gallica continuarono a intertenere una legione in Taranto a difesa e per sicurezza della Japigia, o diremo oggidì della terra di Otranto, dove non aveano a temere vi si ficcassero così tosto i Galli. D'altra parte tutti cotesti popoli, e i Bruzi medesimi riguardavano i Galli Cisalpini come un comune nimico, e lo spavento, che n'ebbero, ed il pericolo non fosse poi il lor paese invaso da quelli, gli animò tutti a trattar come propria la guerra Gallica. Per lo contrario guardando eglino quella di poi mossa da Annibale come guerra particolare, e diretta soltanto contro di Roma, nessuno di cotesti popoli prese l' armi a pro' di essa, ed alcuni a rincontro si unirono ad Annibale medesimo. Inoltre i Romani erano di già in possesso di Reggio, e perciò di una parte della estremità dell' ulterior Calabria. Conviene altresì aversi riguardo, che Annibale ritirandosi dalla Italia sconfitto da Fabio, portò seco ne' Bruzi tutti gli abitatori di Metaponto, talchè quella illustre città rimase del tutto abbandonata, e deserta.

Ma poichè nel sistema di Hume, e de' parziali suoi non si dubita punto di estendere l'Italia d'allora infino allo stretto di Sicilia, io pur vi comprenderò le due

Calabrie, benchè non debbano interamente comprendersi, ma nel tempo stesso per una cotal maniera di proporzionale, od anzi largo compenso io vuò ancora avvantaggiar il loro sistema. Essi contentansi di portar a 700000 gli uomini o già spediti all' esercito, oppur coscritti, e pronti a marciare a un bisogno, ed io li farò montare infino al numero di 753800; imperciocchè sebben Fabio Pittore sopraccitato ne contasse incirca 800000, parmi piuttosto abbia voluto usar di un numero rotondo, per esprimersi senza frazioni, e a così dire per un dipresso, siccome non poche volte si usò. Plinio seguitò anch' egli questo rotondo numero.

Però attenendoci alla quantità in ultimo luogo raccolta e sommata da Polibio, risulterebbono a 700000 fanti, e 70000 cavalli. Un sì gran numero di cavalli parrà forse sospetto, ancorachè si vogliano intendere di tutti i più capaci, che aveano i particolari di quelle contrade per uso non di guerra, ma proprio; e ciò tanto più, dacchè le rassegne parziali riferite da Polibio ne darebbono soltanto 45000, e non è poco per un paese attraversato a dilungo, e intersecato da tanti rami di montagne e di colli. Si deggiono bensì comprendere la menzionata legione mantenutasi ne' Tarentini, e un' altra nella Sicilia cioè altri 8800 soldati, in tutto 753800. Siccome non è sulla quantità de' cavalli, ma degli uomini che verte la contesa, o si ritenga quest' ultimo numero, oppur quello di 770000, se ne devono ugualmente dedurre venti mila tra Veneti

e Cenomani, i quali erano fuori de' limiti della Italia d' allora, e s' appartenevano alla Gallia Cisalpina. I Romani riescirono a tirargli al lor partito, e li tennero su le frontiere de' Boi, per impedire che i Boi medesimi si unissero agli altri Galli. Laonde secondo il primo computo non vi sarebbono d' Italiani che 733800, secondo l' altro 750000 e riterrò quest' ultimo.

Perchè nessuna delle moderne più grandi monarchie d' Europa non ha giammai messo insieme ad un tempo un numero così grande di truppe, e perchè sarebbe troppo difficile farle sussistere, e marciare, non si è mancato di ripetere, che adunque la cosa era tanto meno possibile alla Italia d' allora. Ma così ragionando su ciò, che veggiam farsi da' moderni, non si è avvertito, che oltre i venti mila stranieri suddetti, che i Romani lasciarono quasi sul coloro proprio territorio su le frontiere della Gallia Cisalpina, con altrettanti degli alleati per contenere i Boi, non fecero marciare che due legioni condotte dal consolo Lucio Emilio, e rafforzate da 52000 uomini degli alleati, che posero il campo presso Rimini, per impedir ai Galli il passo dal canto dell' Adriatico, ed altri 54000 tra Toscani, e Sabini, i quali accamparono sulle frontiere della Toscana medesima. Rimase il forte delle truppe nelle vicinanze di Roma, e i coscritti, che ne formavano la più gran parte, rimasero come in deposito nelle loro patrie istesse pronti a marciare al primo avviso.

Ma intorno alla marcia di coteste milizie assai prima di Hume e di altri moderni avea Paolo Orosio *lib.* 4 *cap.* 13 insin dal quinto secolo dell' era nostra preso l' istesso abbaglio. Egli pretese parlar coll' autorità di Fabio Pittore vissuto appunto al tempo della guerra Gallica Cisalpina, ma confondendo le disposizioni, ed anco le azioni delle truppe de' Romani, e degli alleati, ha presupposto, che ottocento mila di loro, a che fece montar tutto l' esercito, prendessero la fuga al primo fatto d' arme in Toscana. Laonde gli parve incredibile, che potesse nel loro esercito esservi tanta gente, e cotanta dappocaggine. A rincontro appare, che non vollero i Romani discostar da casa le loro forze, nè uscir de' confini d' Italia per assaltar il nemico, e nemmeno impedirgli il valicar gli Apennini, che a guardarne i diversi tra lor discosti passi poche truppe non bastavano, molte non poteano sussistere per la sterilità de' luoghi. Quindi aspettaronlo in casa per combatterlo e disfarlo, come dipoi avvenne, senza bisogno niuno di farvi marciare i numerosi coscritti. Talchè l' istesso fatto non solo toglie, ma previene sin anco le mentovate difficoltà sul far sussistere e marciar cotanta gente. Il sagacissimo MACCHIAVELLI nel capo 12 del secondo libro de' suoi discorsi sopra Tito Livio avea di già molto bene avvertito, che i Romani per assaltare una provincia non mandavan fuora grandi eserciti, ma per difendere la casa ne misero in armi contro ai Galli sino a *diciotto centinaia di*

migliaia: ei così glie n' imprestò loro per isbaglio molto più del doppio.

Ora converrà la proporzion ricercare de' 750000 uomini suddetti di truppe e di coscritti rimasti nelle loro case col rimanente della popolazione, che gli ha forniti. Parvero di troppo numerosi, perchè si argomentò non già da quello usavasi ne' maggiori pericoli di guerra non meno da' Romani e altri popoli guerrieri, che dai barbari medesimi, ma piuttosto da quello, che per lo più venne in uso nelle moderne età per proporzionare l' ordinaria leva de' soldati gregarj colla popolazione di ciascun territorio, su del che si sono formati de' canoni politici più o meno arbitrarj. Altro è annoverar tutti gli uomini di una nazione atti alle armi, come nel caso, di che si favella, ed altro il farne scelta sino ad un numero adattato alla opportunità, che da' Romani era detto *delectus*, e per lo più si confà colle moderne leve. Qui si discorre soltanto del primo caso, in cui io deduco cotesta proporzione da ciò, che più comunemente è stato in uso nelle più gravi circostanze, e l' esperienza ha confermato.

Trascorrendo le note de' censi, e de' lustri della romana repubblica, che sono distintamente riferite ne' libri di Tito Livio, e nella epitome de' perduti, vi si può ricavare, che la quantità de' cittadini capaci a portar l' armi si accostava per lo più alla quarta della total popolazione, esclusi però i servi. Io mi

asterrò dal farne un fastidioso novero, ma solamente osserverò intorno al più antico censo fattosi dal Re Servio Tullio, che abbiamo nel primo libro di Livio *cap.* 44, avvertirsi da Livio medesimo, che secondo l' antico istorico Fabio Pittore il numero di ottanta mila cittadini descritti in quel primo censo era quello solamente de' capaci a portar l' armi; d' onde poi non si ebbe difficoltà niuna a computare che il totale de' cittadini Romani di ogni sesso ed età eccedesse i trecento mila, e si accostasse ai quattrocento. Dee parer eccessivo per que' tempi un sì gran numero di Romani, il cui territorio ancora non si estendeva che a poche miglia dalla città, poichè ne' censi susseguenti dopo conquistati alcuni vicini popoli il coloro numero era ancor lontano dall' accostarsi ai quattrocento mila. Ma io rapporto quel primo esempio al solo fine di comprovar il principio osservato insin d' allora sovra il proporzionare i cittadini atti alle armi incirca alla quarta della popolazion totale. La coloro età secondo la legge fatta dall' istesso Re Servio Tullio venne fissata dai sedeci anni compiuti sino ai quarantasei parimente compiuti. Io non dubito, che ne' casi di una minacciata invasione si prorogasse l' età degl' idonei insino ai cinquant'anni.

Ma l' istoria romana ci fornisce un esempio nostrale riferito da Strabone *lib.* IV, a' tempi di Augusto, sotto cui la nazion de' Salassi rimase vinta e distrutta. Dopo molte zuffe ella si ridusse a trentasei mila persone di

ogni età e s esso condannate tutte alla servitù, e ven dute all' asta pubblica in Ivrea, delle quali ve n'erano otto mila idonee all' armi. Ve n' ha 800 più della quinta, e 500 meno della quarta della total popolazione, ma altresì convien dire, che nelle zuffe precedute alla intera loro disfatta non donne e fanciulli, ma combatterono e vi perirono molti degl' idonei a battagliare.

Anche più preciso è il calcolo, che ci diede Cesare nel primo della guerra Gallica *cap.* 16, ricavato dalle tavole medesime ritrovate nel campo degli Elvezj, nelle quali leggevasi partitamente descritto il numero di ciascun popolo, uomini, donne, fanciulli, e separatamente quello degli idonei a portar l'armi, i quali montavano a novantadue mila, che sul totale ivi descritto di 358000 rivengono appunto alla quarta della intera nazione elvetica. Cesare altresì nel libro suddetto annoverando le truppe, che i Belgj gli opposero, le fa montare a ducentotto mila uomini, e non eran cotesti i soli idonei all' armi, de' quali se ne potea raccozzare un molto maggior numero, come da lui medesimo ci vien indicato, che avrebbe potuto compiere la quarta parte della Nazione atta a portarle. L' istesso Hume non ne disconviene, e per un suo calcolo troppo arrischiato ne fissò la quarta a cinquecento mila, e l'intera nazione de' Belgj a due milioni di persone, poi ad una quarta delle Gallie l' estension della Belgica, e ad otto milioni la popolazione di tutte le Gallie al tempo di Cesare. È tanto più singolare che dinieghi all' Italia del secol

sestò di Roma 700000 uomini atti all' armi contro la precisa autorità di Polibio, mentre ne accorda alla sola Gallia Belgica 500000 su due milioni di abitanti.

S' io volessi allontanarmi dai nostri confini, e dalla Italia, ritroverei pur altrove osservata la proporzion medesima, e sin nella repubblica d'Atene, la qual non ebbe mai più di dieci mila uomini di truppe nazionali, o di cittadini, prendendone secondo il bisogno al suo soldo un molto maggior numero dalle città alleate, o tributarie, o fornendole di mercenarj Traci, Cretensi, ed altri soliti a vendersi a chi volea comprarli a quell' uso. Egli è noto, che il total numero de' cittadini d' Atene e dell' Attica in un coll' isola di Salamina non soleva eccedere venti mila, e in circa altrettante donne. Troviam questo numero di cittadini ne' diversi lustri fattisi sotto Pericle, Demostene, ed altri Demagoghi; onde la quarta della popolazione era degli idonei all' armi. Così detratti questi ed i fanciulli, e gli altri cittadini in altre faccende occupati, le assemblee degli Ateniesi non furono maggiori mai di cinque mila persone, come afferma Tucidide, lib. VIII. Alla navigazione, al commercio, all' agricoltura, alle miniere, e manifatture, e al servizio domestico adoperavansi numerosi servi, de' quali parrà esagerata la quantità di quattrocento mila, che dicesi popolasse quel ristretto sterile paese. Il novero o censo de' cittadini d' Atene, e dell' Attica fattosi da Demetrio di Falera, secondochè ce lo rapporta Ateneo, *lib.* 6, *cap.* 12, era di 21000.

oltre 10000 stranieri stabiliti nell' Attica, e 400000 servi, de' quali parmi così eccessivo il numero, che inclinerei a scemarlo di molto, per renderlo verisimile. Meritano tanto più di essere grandemente ridutti i non meno eccessivi numeri, che ci diede Ateneo dell' enorme quantità de' servi delle altre greche Repubbliche.

Ravvicinandoci a' più moderni tempi, si è riguardato come argomento il più prossimamente vero, e sicuro, altrettanto che un mezzo il più facile e spedito, per ritrovar il numero degli abitanti di un paese, l' annoverare tutti gli idonei a portar l' armi, e determinare la proporzion loro alla quarta della intera nazione. Hariston nell' accuratissima sua descrizione dell' Inghilterra vi riferì i risultamenti delle operazioni fattesi per riconoscere la popolazione di quel regno nel 1575, allora ancor diviso dalla Scozia, ed essendosi ritrovato che gli abitanti capaci a portar l' armi montavano a 1,171,674, moltiplicatosi questo numero per quattro, si rilevò essere stato il totale della nazione, cioè donne, vecchj, e fanciulli, 4,386,696 persone. Otto anni dopo, o sia nel 1583 si è ripetuta l' istessa operazione riferita da Walter Raleigh, e risultò il numero degli idonei all' armi a 1,172,200, cioè di 526 persone idonee piucchè nella precedente rassegna; donde su l' istesso principio se ne dedusse il totale degli abitanti, del che si valsero come di regola altri moderni politici. Vuol essere pur così intesa quella stabilita dal celebre matematico Halley nelle sue osservazioni sopra le liste de' morti

della città di Breslavia in Silesia rapportate nel terzo volume del compendio delle Transazioni filosofiche di Louthorp, *pag.* 669, per determinar prossimamente il numero degli abitanti di una città, o di un regno su quello de' capaci all' armi, ch' ei parimente fa ascendere alla quarta del totale. Altri vollero intendere la regola di HALLEY pel numero delle truppe, ch' uno stato arma, o può armare in tempo di guerra, il che è fallacissimo, non accadendo quasi mai nelle moderne età, che uno stato armi, ed abbia in piedi in una fiata tutti gl' idonei, ovvero la quarta della nazione; talchè dal numero degli attualmente armati non potrà mai dedursene il totale della popolazione, la quale nei nostri governi è tanto più difficile a sapersi.

Laonde su la mentovata proporzione la più prossimamente certa, e comprovata coll' esperimento di antichi e moderni esempli, se al tempo della guerra Gallica Cisalpina l' Italia rinchiusa ne' limiti suddivisati ha fornito 750000 idonei a portar l' armi, non aveva ch' una mediocre popolazione di persone libere, cioè di tre milioni in circa, comprendendovi e donne e fanciulli e vecchj, o altramente inetti. Quando pur si volessero gl' idonei ridurre tra la quarta, e quinta della popolazion intera, il totale di essa non avrebbe ecceduto 3,500000. Dobbiam noi tanto più rassicurarci su questo calcolo, sapendosi con certezza, che allora ogni repubblica, e città libera teneva esatto registro de' suoi cittadini, i quali a suo tempo tutti avean di-

ritto di prender parte nel governo, e vi aveano voce deliberativa. Ma d' altro canto gli antichi avean pur de' servi o schiavi, de' quali non usavano tener pubblico registro, od almeno non ne pervenne alcuno insino a noi; il che ci fa ricadere in una incertezza rispetto alla popolazion intera di ogni città, e repubblica. Ma per buona sorte noi discorriamo di una età, in cui di ogni maniera lusso era tuttavia sconosciuto agl' Italiani, e vieppiù appresso la prima e prepotente nazione d' allora. Talchè considerate tutte le lor circostanze politiche e domestiche, e i fatti alquanto innanzi, e nell'età medesima, e poco dopo succeduti, noi possiamo se non computare il numero de' loro servi, riconoscere almeno che ancora non n' avevano che pochi, e non n' abbisognavan di molti.

È troppo nota l' antica tenuità de' beni, e frugalità delle famiglie Romane, la qual durò parimente molti anni dappoi l' epoca, di cui si discorre. Perchè anteriore alla medesima di 230 anni incirca non parlerò di Lucio Quinto Cincinato, a cui *quatuor iugera aranti non solum dignitas patris-familiae constitit, sed etiam dictatura delata est*; ma tuttavia poco più di 170 anni dopo Cincinato, od incirca cinquanta prima dell' epoca nostra il consolo Manio Curio Dentato chiamava un cattivo cittadino quel padre di famiglia, il qual non sapesse contentarsi di sette *iugeri* o giornate di terreno. Non ne possedea di più il famoso Attilio Regolo pochi anni prima dell' epoca, di cui si favella,

ed anche parecchi anni dopo di questa, cioè in tempo della seconda guerra Punica è notissimo, che un generale Romano, il qual militava in Africa, domandò al Senato gli si permettesse venir in Italia per vegliare, e adoperarsi alla ricolta delle messi del piccol suo podere. Ma per non dilungarmi in così fatti esempli della strettissima frugalità d' allora, dee bastare per un compiuto ritratto degli altri primarj personaggi, e della semplicità de' loro costumi Catone il censore vissuto a' tempi della seconda guerra Punica. Me ne rapporto alla vita, che ne descrisse Plutarco.

Quando i dittatori, i consoli, i generali d' esercito, ed altre primarie dignità contenti di pochi beni menavano una vita sì faticosa e stretta e le fortune de' cittadini erano pressochè uguali, senza fasto e lusso di sorta, e tra la plebe i più poveri partecipavan de' frutti dell' altrui campo, prestandovi la lor opera, e non ancora le particolari, ma le ricchezze del pubblico tesoro formavano l' ambizione di ogni buon cittadino, nessun di loro certamente abbisognava di molti servi. Nè soltanto i Romani, ma tutti gli altri popoli d' Italia loro alleati, ovvero suggetti, viveano a quella età con egual parsimonia, nè poteano far altrimenti neppur quelli della Magna Grecia dopo la guerra di Pirro, e i debellati Tarentini, e le stragi e rovine de' Lucani e de' Bruzj, e di altri di que' popoli non molti anni prima del tempo, di cui si parla. Del resto era comune

agl' Italiani d' allora la vita semplice e frugale, occupati tutti dell' agricoltura, e delle arti più necessarie.

Nulla di meno sarà opportuno aver presenti alcuni de' precipui fatti più diretti e conducenti a questa ricerca, accaduti alquanti anni innanzi la guerra Gallica Cisalpina, e quindi insino alla seconda guerra Punica. La morte di Pirro dianzi chiamato dai Tarentini in Italia, la nova lega contro di Roma degli ostinati Sanniti, Lucani, e Bruzj, e l' intera loro disfatta e sommessione dopo una rovinosa guerra di settantadue anni avevano preceduto d' anni quaranta quella di cui trattiamo. Sicchè i servi, che i Romani, e i loro alleati vi avean fatto, erano morti per la maggior parte o vecchj, e in piccol numero. Insino allora Roma non ebbe altra moneta che di rame: incominciò scarsamente a batterne d' argento dopo cotesti acquisti. Pochi anni appresso furono gli Umbri debellati, e presa Camerino lor capitale, e venduti gli abitanti; ma non accrebbero il numero de' servi, perchè quasi subito riscattati dal senato, e data all' Umbria tutta come fattasi deditizia la cittadinanza di Roma. Nell' anno stesso fu soggiogato il Piceno, ma rendutasi Ascoli, tutto il paese seguì l'esempio della capitale, e la pronta sottomissione non lasciò luogo a farvi de' servi, o pochissimi. Due anni dopo incominciò la guerra di Sicilia, o sia la prima Punica, ma la poco ritardata alleanza di Hierone Re di Siracusa, e la pronta sommissione di molte città e castella di quell' isola, ed il

favore degli abitanti pei Romani tolsero a questi l'occasione di farne de' schiavi.

La più importante vittoria navale, per cui i Romani passarono la prima volta in Africa, non è anteriore che di venticinque anni alla guerra Gallica. Le loro flotte provvedute di un numero grandissimo di remiganti superiore quasi due volte a quello de' soldati, impiegavano a quell' uopo la maggior parte d'uomini di condizion servile, ma quelle flotte dopo la vittoria perirono per lo più affogate dalle tempeste, e i servi fatti sul nemico in un anno, o comunque altramente acquistati, erano spenti in gran parte nell' anno medesimo, o nel seguente. Cotanta rovina fece sospettare a' superstiziosi Romani, che gl' Iddii diniegassero a Roma l' impero del mare, onde il Senato decretò in quel tempo, si componesse in avvenire la flotta di sole cinquanta vele per proteggere le coste d' Italia, e trasportar le truppe in Sicilia. D'altro canto è noto, che anco in quella prima guerra Punica terminata dieci anni innanzi v' incominciasse la Gallica, i Romani e Cartaginesi fecero il più sovente cambio de' loro prigionieri di guerra. In cotesto intervallo la rivolta, e sedizione de' Falisci non procacciò a Roma se non la metà delle coloro terre, poscia due mila prigionieri di Galli Boi iti in soccorso de' Falisci: indi appresso cinque mila Liguri fatti prigioni, e servi. Quattro anni prima della guerra Gallica, erasi chiuso il tempio di Giano, e fu generale la pace. Venne

appena turbata nell'anno seguente per la rivolta e lega ben tosto soppressa de' Liguri, Sardi, e Corsi. Trovossi scemato nel censo il numero de' cittadini romani, ed emanò la legge, che gli astrigneva giurare di maritarsi col solo fine di dare de' cittadini alla Repubblica; e accadde allora per questo fine medesimo il primo divorzio. In così fatte occasioni eran più facili, e più frequenti le manumissioni de' servi e gli affrancati ottenevano il dritto di cittadinanza. Erano in questo stato le cose di Roma e d'Italia, allorchè minacciata dai Galli Cisalpini furono ordinati i ruoli di tutti i capaci a portar l'armi.

Laonde se non inaridita, era però da più anni divenuta scarsa di molto la principale abbondante sorgente di servi a quella stagione priva affatto di esterno commercio, e attorniata Italia di nemici e di barbari. L'altra più ordinaria sorgente, ma la meno feconda erano le parziali fortuite compre tra i cittadini, la povertà di alcuni di loro, l'enorme usura del danaro, e l'avarizia de' patrizj, che forzava talora alla servitù i debitori insolvendi, oltre a ciò i servi di pena, ed altri accidenti minuti e meno frequenti che insidiavano l'altrui libertà. Sembrami abbondare, accrescendo di una decima l'accordata popolazione di 3,500000 persone libere e componendo di servi cotesta decima, de' quali perciò n'avremo 350000. Quando pur si vogliano altri 50000, o incirca aggiugnersene di servi pubblici, tutta la popolazione non arriverebbe ancora a quattro milioni di

tutto un dato paese, siccome per lo più suolsi fare. I risultamenti sono quindi inesatti, e per lo più ideali, e di molto esagerati. S' incontrano su la superficie delle terre tanti accidenti non considerati, e tante varietà non calcolate ovvero che sfuggono al calcolatore, che ci fanno difidar delle basi, e de' principj, a cui si appoggiano le conseguenze, o la stima dedottasi da così fatte operazioni. Tanto più sarebbe del tutto arrischiato, ed arbitrario pretendere di dedurre dalla misura delle miglia quadrate la popolazione dell' antica Italia per le tanto variate circostanze di ogni maniera. Per esempio a quella età l' in oggi coltissima Toscana era ancora ingombra di molte selve in verso Fiesole, Cortona, ed Arezzo, oltre la vasta selva Ciminia, e altra in verso Chiusi, e sin ne' dintorni di Perugia; e non poco selvosi erano tuttavia i territorj di Volterra, di Populonia, e Siena, come si raccoglie dagli antichi; ancorachè fosse dessa una delle più colte province d' Italia.

Noi qui procediamo su di fatti, e di principj più sicuri, che la storia ci ha fornito, siccome sono i suddivisati in questa memoria. Se all' epoca, di cui si ragiona, l' Italia circoscritta ne' mentovati confini aveva una popolazione, che nel totale non arrivava a quattro milioni di persone, era meno popolata di quello comportava l' ampiezza e natural fertilità di sue terre. Non dubito lo fosse molto più, innanzichè l' ambizione di Roma ingoiandosi mano a mano i vicini, avesse cotanto desolato quelle province. Io dico ciò senza adottare le

soverchie esagerazioni degli antichi scrittori, i quali non badarono punto, ch' all' immensa popolazion da loro presupposta saria mancata la terra per sostenerla, e per nutrirla. Erano in quelle rimote età più sterminatrici le guerre, e più frequenti, ostinate e crudeli le fazioni in ogni governo, ma cotesti mali non contrappesano i vantaggi, che ne derivano ai popoli dalla quasi eguaglianza di fortune tra i particolari, dalla semplicità de'costumi, frugalità loro, e dalla poca estensione d'ogni Repubblica, dal niun lusso, e dalla sola coltura delle arti più necessarie, le quali cose oltre modo favoriscono la popolazione. Talchè quantunque la popolazion moderna delle province, che formavano la sopra circoscritta Italia, si computasse in sul fine dell' ora passato secolo oltre li cinque milioni di persone, ai quali potrebbesi forse ancora detrarre qualche centinaio di migliaia, sarebbe in circa di una quinta superiore a quella dell' età, di cui favelliamo, non ostante la tanto accresciuta nostra industria, e coltura de' terreni, e la lunghissima pace godutasi da quelle province.

Ragguagliata ogni cosa, la sopradescritta Italia formava appena due quinte di quello forma oggidì la rimanente, la qual potrebbesi in ordine a quei tempi ridividere in Liguria, e Gallia Cisalpina non solamente per la fisica condizion sua, ma altresì perchè l' una era tuttavolta insieme alla Venezia dai naturali occupata primi popoli Italiani, e l'altra dai nuovi trasmigrati dalle Gallie, ancorachè di poi l' uso abbia

accomunato ad entrambe il nome di Gallia Cisalpina. Non ostante l' estension sua maggiore, parmi fosse dessa in proporzione meno popolata della Italia allora propriamente detta, e certamente un po' meno estesa inverso levante, o l' Adriatico di quello sia oggidì. Aggiuntivi i tratti paludosi delle pianure Lombarde all' epoca, di cui si parla, e considerati i solo luoghi abitabili, non era dessa nemmen superiore di una intera quinta all' Italia suddetta.

Rispetto alla minor lunghezza della Gallia Cisalpina d' allora, non farò caso delle isole *electridi* situate da alcuni antichi scrittori rimpetto alla bocca dell' Eridano, e a molte miglia distanti da quella, giacchè s' elle per avventura sussistettero una volta, erano già affogate in mare, ovvero al continente unite al tempo, di cui si discorre. Ma egli è notissimo, che la rena, e il limo traghettato dal Po, e dai fiumi laterali discorrenti per le grasse pianure Lombarde rialzarono i loro alvei, e quello del Po singolarmente, e versandosi nel lateral piano più basso, si scavarono novi letti, che dipoi rialzati ancor essi in su lo sboccar nel mare riunironsi all' antico, formandovi delle isolette intermedie, che mano a mano raggiuntesi insieme prolungarono il continente. Il Po si ridusse in più letti, lasciando delle lagune tra le sue bocche, e il mare, e quelle riempiute di limo, e formandone altre più là ha prolungato di novo la sua linea. Son noti i diversi luoghi ancora a' tempi di Augusto, e dappoi bagnati

dall' Adriatico, e posti ora a più miglia addentro terra, ed è noto altresì lunghesso il tratto di paese alla destra dell' odierno ramo del Po detto di Primaro, che i fiumi tra il piccol Reno infino a Ravenna disboccavano anticamente in mare.

Alla minor lunghezza di questa contrada al tempo della guerra Gallica Cisalpina vuolsi aggiugnere per conto della minor popolazione d' allora il vasto tratto di terren paludoso, cui Annibale con tanto disagio varcò in quattro giorni e tre notti, innanzi poter salir l' Apennino, e trapassar in Toscana. Malgrado che Polibio assai chiaro metta le paludi di quà di esso monte, non vi è mancato chi volle trasportarle di là, ed allagarvi il piano alla destra dell' Arno, e quello di Fiesole, o il Valdarno di sopra, come insin dal secolo XVI piacque infra altri all' elegante Pier Vettori, poi a Cluverio, Demstero, ec. Un moderno erudito, cui altri applaudirono, trapiantò quelle paludi di là del Panaro, e v' innondò tutto il Bolognese infino a Faenza, attribuendole agli allagamenti del piccol Reno. Non farò già io un sì gran torto a quella provincia ben popolata allora dai Galli Boi, i quali poco prima bastarono a rintuzzare, battere un grosso esercito de' loro antichi compatrioti trasalpini sospettati di essere calati giù col pretesto di venir loro in aiuto, onde poscia dislogare i Boi medesimi, ed occupar le lor terre. È maraviglia siasi immaginato di trapiantar colà le mentovate paludi dopo le diligenti e così divulgate osserva-

zioni intorno al Reno di Bologna nel libro del Ramazini su le sorgenti del Modenese *cap.* IV ripetute dal Guglielmini nel famoso suo libro de' fiumi, e illustrate dal non men valente matematico e poeta Eustachio Manfredi, i quali han dimostrato, che dalle radici de' colli infino al Po, cioè pel tratto in circa di sedici miglia geografiche il piano Bolognese e il Reno hanno di pendio 123 piedi, once 7, il che basta ad impedir paludi, che vogliono piani orizzontali, e concavi un poco. Che il Reno ciò non ostante oggidì impaludi verso Ferrara, accade per la cagione accennata più sopra di avere il Po già da lungo tempo prolungata la sua linea infino a Primaro, ed innalzato il suo letto di 15 piedi, once 5, dimodochè il Reno non può più salire come innanzi ad imboccar nel Po, e la sua linea è tanto più breve. Le sue lagune orizzontali una volta all' Adriatico ne ricevevano il flusso non solo ancora a' tempi di Strabone, ma di Procopio, e di altri posteriori scrittori e monumenti.

Deonsi le paludi valicate da Annibale ricercar più di quà tra il Crostolo, e la Trebbia, e perciò ivi i Galli Anani non sono stati mai popolosi. Si è da Parma per Lucca, che d' indi Annibale passò in Toscana, ed avea rincontrato nel Piacentino e Parmigiano le paludi, e *voragini*, come Livio le chiama, le quali erano per avventura in guisa di fitte, come noi le diciamo dal ficcarvisi ch' uno fa dentro, e rimanervi quasi preso ed inceppato. Ad asciugarle molta e lunga opera vi

hanno speso i Romani dopo dedottavi la colonia di Piacenza. Nel resto essi non impararono già da Annibale quella strada per Lucca e Parma: l' avea pochi anni innanzi tenuta il console Lucio Emilio, allorchè sconfitti i Galli Cisalpini e Trasalpini loro alleati fra Telamone, e Pisa, passarono la prima volta i Romani nella Gallia circompadana.

Al sinistro lato del Po, o sia tra esso e le alpi il suo rialzamento, e la prolungata sua linea accrebbe ugualmente de' terreni presso alla sua foce, e l' imitarono l' Adige, e gli altri fiumi. Ma cotesti novi acquisti non ancora molto notevoli all' epoca, di cui si ragiona, e se non dopo lunghissimo tempo non augumentarono la popolazione, che allora non potea non essere scarsa nella Gallia traspadana. Basta considerare la fisica costruzione di esso paese fiancheggiato dall' alpi, che vi gettano grossi fiumi e torrenti, i quali attraversano e tagliano la vasta e grassa pianura pendente verso il Po, e alla quale soprastano larghi laghi, e l' altezza, cui giungono le piene di sopra al livello di quella, per convincerci ch' era anticamente in gran parte allagata, come il sarebbe di novo tra non molti anni di negligenza. Ora è notissima l' invasione de' Galli poi detti Insubri, Cenomani etc. alcuni secoli prima dell' epoca della guerra gallica, i quali se probabilmente vi ritrovarono di già minor copia di stagni per la cura degli Etrusci, ch' essi vi cacciarono, però ancora sprezzatori per la più parte dell' agricoltura,

soliti a menar vita pastorale, abitar poggi, e luoghi elevati, e a non respirar che guerre e prede, vi lasciarono una parte del piano rimanersi sommersa, ed ivi pur i Romani ebbero dipoi a durar fatica a procurar lo scolo delle acque, e ad aprir la comunicazione tra le bocche dell' Adige, del Tartaro, del Po, e di altri fiumi. Le selve parimente occupavano buona porzion delle terre anche più che nella Toscana, e a questa più estesa parte di Lombardia principalmente vuolsi riferire ciò, che narra Polibio *lib.* 2 della quantità grande di porci, che popolavano la Gallia Cisalpina, e del buon mercato de' viveri, le quali cose non indicano fossero numerosi gli abitatori almeno delle pianure.

La positura della Liguria la rendea meno soggetta ai mentovati disastri, cioè la montana e litorale, che allora prendea dalla Toscana oltre il fiume della Magra infino all' alpe marittima, od alla moderna Turbia, era però a que' tempi anch' essa ingombra di terre selvose e incolte anche non lunge dalle spiagge. Si sa, che riusciva più difficile a' Romani rincontrar quei Liguri che batterli. Quelle grandi selve dai confini della Toscana medesima distendeansi infino alle alpi marittime, siccome narra Vopisco nella vita di Aureliano, e a' tempi di questo imperadore, il qual disegnava comperarle dai possessori, e piantarle di viti, per fornir vino al popolo di Roma senza carico del fisco. L'altra Liguria che diremo piana, più fertile, e larga disten-

deasi tra le alpi, gli Apennini, e i fiumi dell' Orco, e della Trebbia: non era certo meno ingombrata di boschi, e tratto tratto di pantani ancorachè molto meno estesi che nelle inferiori contrade dei Galli. Non abbiam verun censo dell' antica popolazione della Liguria, nè della Gallia circompadana, non perchè non se ne sia fatto niuno almen sotto gl' Imperadori Romani, ma perchè non ci furono tramandati. Plinio *lib. 7, cap. 47* ne fa cenno di uno, ma poi si contentò di annoverar soldmente molti uomini di lunga vita di Parma, Piacenza, e di altre città, i quali eran descritti in quel censo.

Io tengo bensì per sicuro fossero molto più popolate le valli dell' alpi per la natural loro positura, e vieppiù perchè la maggior parte degli Alpini popoli era stata sottomessa all' imperio solamente sotto Ottaviano Augusto. Se noi volessimo arrischiarci di argomentare dal particolare al generale di tutte esse valli, come non pochi usano in così fatte cose, anche senza prova nessuna di parità di circostanze, come vi sono a un dipresso nell' esempio, che mi fo a recare, la proposizione mia sarebbe quasi dimostrata. Cotesto esempio è altresì nostrale, cioè quello de' mentovati Salassi, i quali abitavano l' innanzi ducea e valle di Aosta. Osservammo, che i venduti all' asta pubblica montavano a 36000, e che gli estinti nelle precedenti zuffe, e comechessia scampati, possono computarsi in circa a 4000. Dalle notizie ch' io vi raccolsi nel 1780 tutta

la popolazione di quella gran valle eccedeva di poco 32000 persone. Ma delle cause naturali agiscono del continuo, e tendono ad isterilire ed impoverir le valli sottoposte alle grandi alpi: e malgrado fossero elle anticamente meglio popolate della pianura, non cesserò di credere, che la popolazione della Liguria, e Gallia cisalpina al tempo, di cui si ragionò, non superava quella dell' Italia suddetta; e prese ambedue insieme, cioè tutta la naturale antica Italia, era dessa almeno di un terzo men popolosa dell' Italia moderna verso il fine del diciottesimo secolo.

RICERCHE

SOPRA L' ETA', IN CUI LA SEDE, E IL CULTO DELLE MUSE SI TRASPORTÒ DAL MONTE OLIMPO IN SU QUELLI DEL PARNASO, DELL' ELICONA, PINDO, EC.: VERA EPOCA DELLA CIVILIZZAZIONE, E PRIMA COLTURA LETTERARIA DELLA GRECIA ANTICA.

DI JACOPO DURANDI.

Letto il 1 febbrajo 1809.

A ridurre i Greci ancora selvatichi ad abitar in villaggi, a coltivar i deserti campi, ad erudirsi di nuove superstizioni, e d' incogniti nomi di bizzarre deità, e di un alfabeto qualunque, o primo elemento delle lettere avean forse bastato gli stranieri colà immigrati dall' Oriente; ma a raddolcire i feroci loro costumi, a destare e muovere la vivace lor fantasia, a civilizzarli del tutto, ed inspirar loro l' entusiasmo delle virtù sociali vi vollero la musica, e la poesia, in somma i piaceri dell' immaginazione. Nulla quasi di cotal merce, e della musica singolarmente poteano tragittarvi o Fenicj, od Egiziani, uomini austeri e poco sensibili,

e le cui lingue, come le altre lingue d' Oriente per dissonante ruvidezza, e per difetto di vocali aspere troppo, ed inflessibili costringono a guardar piuttosto alla quantità, che non alla qualità de' suoni. Talchè la loro musica non potea non essere assai più di strepito che di melodia. L' una e l' altra di queste allora indivise deliziose arti quasi affatto dipendenti dal carattere, e dal linguaggio delle nazioni, dovean nascere e perfezionarsi tra i Greci medesimi, non altramente che per la ragione stessa di linguaggio, e di carattere al rinascere delle lettere ed arti risursero elle tra gl' Italiani, che sono stati i moderni Greci dell' Europa. In quei rimotissimi tempi desse eran nate in un lato di quella contrada, il qual risguardavasi tutta volta come fuori della Grecia. I primi poeti, che incominciarono aver fama, coincidono a un di presso coll' epoca della spedizione degli Argonauti. In quel lato istesso di paese vi nacque parimente il novello nome di *Muse*, e proverò, che il loro culto tardò ancora moltissimi anni a trapassare e propagarsi nella Grecia propriamente allor così detta, e quindi su i monti del Parnaso, Elicona, ed altri. Nel che mi fo qui a correre un buon tratto contro alla corrente, e per un cammino non ancora battuto. Con tutto ciò non intendo io entrare in lunghi ragionamenti, e in lunghe discussioni, e critiche. Non toccherò che le più rilevanti, sebben le contrarie opinioni mi si faranno incontro quasi a ciascun passo, e non potrò dispensarmi affatto di rintuzzarne alcune.

§. I.

Della patria, ed origine delle Muse, e delle prime loro statue.

Il culto delle Muse, epoca importante della vera civilizzazione della Grecia propria, s' appartenne alla più tarda, e già di straniere superstizioni mescolata religione de' Greci. Su di queste mano a mano vennero essi innestandone anco delle nuove, e neppur conservarono alle estranee adottate deità tutti gli attributi medesimi, e le fonzioni, ch' elle avevano ne' paesi, donde eran venute. La tradizione e gl' inni mantennero per la massima parte quel ridente sistema di religione, che di poi Omero, ed Esiodo ci tramandarono; il primo insegnando a' Greci altrettanto la religion popolare, che la loro istoria, l' altro più di proposito descrivendo alla maniera de' barbari le generazioni degl' Iddii. Erodoto *lib.* 2 *cap.* 52 tien per sicuro sieno stati amendue i veri autori di quel sistema religioso raccolto dalle tradizioni sparse tra i differenti popoli Greci non sempre tra loro concordi in tutte le circostanze, ed amendue abbiano determinato e racconciato le genealogie, i nomi, e sopranomi, i gradi, e le fonzioni di ciascun Nume.

Questa testimonianza parmi bastar di per se sola a rifiutar l' opinione di Pausania *lib.* 9, *cap.* 31, il qual

inclinava a togliere ad Esiodo il poema della Teogonia, fondandosi su la credulità de' Beozj abitatori delle radici dell' Elicona, i quali gli attribuivano solamente quello delle opere e de' giorni, toltane però l'invocazione alle Muse. Erodoto era altresì persuaso, che i poeti presupposti più antichi di Omero, e di Esiodo fossero tutti a rincontro posteriori d' assai. Intende egli parlar di que' poeti, de' quali di già correano a' suoi giorni nel volgo le mentite opere, e non de' cantori, che dapprima usavano per le borgate e nelle case de' grandi, de' quali Omero istesso favellò, e perciò non ignoti ad Erodoto, come da alcuni moderni eruditi ne venne tacciato. Certamente molto prima di Omero vi sono stati de' cantori, o citarédi, o poeti in tutte le nazioni, ch' ebbero qualche idea di civilità, e religione. Senza verun uso di lettere, o non ancora troppo comune han dovuto gli uomini stringer ne' versi le poche e semplici loro leggi, e i fatti loro più memorabili, mezzo unico allora, ed il più facile per tenerli a memoria, e tramandarli a' posteri.

Se gl' Iddii principali come Giove, Crono, o Saturno, Apollo medesimo, Bacco, Nettuno, e Pan si verificano traportati d' oriente in Grecia, benchè le native mostruose loro figure non siansi dai Greci adottate mai, non così furono stranieri tanti minori Dei per lo più allegorici, e simbolici cresciuti in progresso di tempo insino all' infinito. Di quest' ordine furono le Muse nate in una regione appie' dell' Olimpo

appellata Pieria non per anco allor compresa nella Grecia propria. Non vi ha su di questa loro origine quistione niuna fra i dotti, sebben non tutti abbian saputo determinare, e circoscrivere quella regione. Altresì è certo, che il nome stesso di *Musa* comparisce per la prima volta ne' poemi di Omero, e di Esiodo; poichè non ve n' ha de' più antichi. Anzi il primo nel secondo della Iliade racconta la gara delle Muse stesse con Tamiri di Tracia. Sarebbe questo nome tanto più antico, se si dovesse derivar da Mosè, o dagli Egizj, siccome alcuni affastellando erudizioni, e dottamente vaneggiando fantasticarono. È il vero, che Diodoro Siciliano *lib.* 1, *cap.* 9, e *lib.* 4, *cap.* 4 narra, che Osiride ne' suoi viaggi menò seco sotto la condotta di Apolline di lui fratello de' musici assai, ed insieme nove donzelle cantatrici instrutte in ogni bell' arte, delle quali ne fecero i Greci le nove Muse. L' etimologia, ch' ei ne tira dall' interpretar i misteri (ἀπὸ τοῦ μυεῖν τοὺς ἀνθρώπους) è un giuochetto di parole non meno vano della novella suddetta del musicale corteggio di Osiride. Platone avea molto prima accennato derivar quel nome ἀπὸ τοῦ μάσασθαι, ovvero μᾶσθαι, donde il dorico μῶσα, quasi ricercatrice. Sono meno felici le altre sue spiegazioni, ch' ei ci dà nel *Cratilo* interpretando i nomi degli Iddii.

A smentir la storiella intorno all' origine delle Muse narrata da Diodoro, e da parecchi antichi e moderni adottata, bastava avvertire, che in principio il numero

zioni intorno al Reno di Bologna nel libro del Ramazini su le sorgenti del Modenese *cap.* IV ripetute dal Guglielmini nel famoso suo libro de' fiumi, e illustrate dal non men valente matematico e poeta Eustachio Manfredi, i quali han dimostrato, che dalle radici de' colli infino al Po, cioè pel tratto in circa di sedici miglia geografiche il piano Bolognese e il Reno hanno di pendio 123 piedi, once 7, il che basta ad impedir paludi, che vogliono piani orizzontali, e concavi un poco. Che il Reno ciò non ostante oggidì impaludi verso Ferrara, accade per la cagione accennata più sopra di avere il Po già da lungo tempo prolungata la sua linea infino a Primaro, ed innalzato il suo letto di 15 piedi, once 5, dimodochè il Reno non può più salire come innanzi ad imboccar nel Po, e la sua linea è tanto più breve. Le sue lagune orizzontali una volta all' Adriatico ne ricevevano il flusso non solo ancora a' tempi di Strabone, ma di Procopio, e di altri posteriori scrittori e monumenti.

Deonsi le paludi valicate da Annibale ricercar più di quà tra il Crostolo, e la Trebbia, e perciò ivi i Galli Anani non sono stati mai popolosi. Si è da Parma per Lucca, che d' indi Annibale passò in Toscana, ed avea rincontrato nel Piacentino e Parmigiano le paludi, e *voragini*, come Livio le chiama, le quali erano per avventura in guisa di fitte, come noi le diciamo dal ficcarvisi ch' uno fa dentro, e rimanervi quasi preso ed inceppato. Ad asciugarle molta e lunga opera vi

hanno speso i Romani dopo dedottavi la colonia di Piacenza. Nel resto essi non impararono già da Annibale quella strada per Lucca e Parma: l' avea pochi anni innanzi tenuta il console Lucio Emilio, allorchè sconfitti i Galli Cisalpini e Trasalpini loro alleati fra Telamone, e Pisa, passarono la prima volta i Romani nella Gallia circompadana.

Al sinistro lato del Po, o sia tra esso e le alpi il suo rialzamento, e la prolungata sua linea accrebbe ugualmente de' terreni presso alla sua foce, e l' imitarono l' Adige, e gli altri fiumi. Ma cotesti novi acquisti non ancora molto notevoli all' epoca, di cui si ragiona, e se non dopo lunghissimo tempo non augumentarono la popolazione, che allora non potea non essere scarsa nella Gallia traspadana. Basta considerare la fisica costruzione di esso paese fiancheggiato dall' alpi, che vi gettano grossi fiumi e torrenti, i quali attraversano e tagliano la vasta e grassa pianura pendente verso il Po, e alla quale soprastano larghi laghi, e l' altezza, cui giungono le piene di sopra al livello di quella, per convincerci ch' era anticamente in gran parte allagata, come il sarebbe di novo tra non molti anni di negligenza. Ora è notissima l' invasione de' Galli poi detti Insubri, Cenomani etc. alcuni secoli prima dell' epoca della guerra gallica, i quali se probabilmente vi ritrovarono di già minor copia di stagni per la cura degli Etrusci, ch' essi vi cacciarono, però ancora sprezzatori per la più parte dell' agricoltura,

soliti a menar vita pastorale, abitar poggi, e luoghi elevati, e a non respirar che guerre e prede, vi lasciarono una parte del piano rimanersi sommersa, ed ivi pur i Romani ebbero dipoi a durar fatica a procurar lo scolo delle acque, e ad aprir la comunicazione tra le bocche dell' Adige, del Tartaro, del Po, e di altri fiumi. Le selve parimente occupavano buona porzion delle terre anche più che nella Toscana, e a questa più estesa parte di Lombardia principalmente vuolsi riferire ciò, che narra Polibio *lib.* 2 della quantità grande di porci, che popolavano la Gallia Cisalpina, e del buon mercato de' viveri, le quali cose non indicano fossero numerosi gli abitatori almeno delle pianure.

La positura della Liguria la rendea meno soggetta ai mentovati disastri, cioè la montana e litorale, che allora prendea dalla Toscana oltre il fiume della Magra infino all' alpe marittima, od alla moderna Turbia, era però a que' tempi anch' essa ingombra di terre selvose e incolte anche non lunge dalle spiagge. Si sa, che riusciva più difficile a' Romani rincontrar quei Liguri che batterli. Quelle grandi selve dai confini della Toscana medesima distendeansi infino alle alpi marittime, siccome narra Vopisco nella vita di Aureliano, e a' tempi di questo imperadore, il qual disegnava comperarle dai possessori, e piantarle di viti, per fornir vino al popolo di Roma senza carico del fisco. L'altra Liguria che diremo piana, più fertile, e larga disten-

deasi tra le alpi, gli Apennini, e i fiumi dell' Orco, e della Trebbia: non era certo meno ingombrata di boschi, e tratto tratto di pantani ancorachè molto meno estesi che nelle inferiori contrade dei Galli. Non abbiam verun censo dell' antica popolazione della Liguria, nè della Gallia circompadana, non perchè non se ne sia fatto niuno almen sotto gl' Imperadori Romani, ma perchè non ci furono tramandati. Plinio *lib. 7, cap. 47* ne fa cenno di uno, ma poi si contentò di annovérar soldmente molti uomini di lunga vita di Parma, Piacenza, e di altre città, i quali eran descritti in quel censo.

Io tengo bensì per sicuro fossero molto più popolate le valli dell' alpi per la natural loro positura, e vieppiù perchè la maggior parte degli Alpini popoli era stata sottomessa all' imperio solamente sotto Ottaviano Augusto. Se noi volessimo arrischiarci di argomentare dal particolare al generale di tutte esse valli, come non pochi usano in così fatte cose, anche senza prova nessuna di parità di circostanze, come vi sono a un dipresso nell' esempio, che mi fo a recare, la proposizione mia sarebbe quasi dimostrata. Cotesto esempio è altresì nostrale, cioè quello de' mentovati Salassi, i quali abitavano l' innanzi ducea e valle di Aosta. Osservammo, che i venduti all' asta pubblica montavano a 36000, e che gli estinti nelle precedenti zuffe, e comechessia scampati, possono computarsi in circa a 4000. Dalle notizie ch' io vi raccolsi nel 1780 tutta

la popolazione di quella gran valle eccedeva di poco 32000 persone. Ma delle cause naturali agiscono del continuo, e tendono ad isterilire ed impoverir le valli sottoposte alle grandi alpi: e malgrado fossero elle anticamente meglio popolate della pianura, non cesserò di credere, che la popolazione della Liguria, e Gallia cisalpina al tempo, di cui si ragionò, non superava quella dell' Italia suddetta; e prese ambedue insieme, cioè tutta la naturale antica Italia, era dessa almeno di un terzo men popolosa dell' Italia moderna verso il fine del diciottesimo secolo.

RICERCHE

SOPRA L' ETA', IN CUI LA SEDE, E IL CULTO DELLE MUSE SI TRASPORTÒ DAL MONTE OLIMPO IN SU QUELLI DEL PARNASO, DELL' ELICONA, PINDO, EC.: VERA EPOCA DELLA CIVILIZZAZIONE, E PRIMA COLTURA LETTERARIA DELLA GRECIA ANTICA.

DI JACOPO DURANDI.

Lette il 1 febbrajo 1809.

A ridurre i Greci ancora selvatichi ad abitar in villaggi, a coltivar i deserti campi, ad erudirsi di nuove superstizioni, e d' incogniti nomi di bizzarre deità, e di un alfabeto qualunque, o primo elemento delle lettere avean forse bastato gli stranieri colà immigrati dall' Oriente; ma a raddolcire i feroci loro costumi, a destare e muovere la vivace lor fantasia, a civilizzarli del tutto, ed inspirar loro l'entusiasmo delle virtù sociali vi vollero la musica, e la poesia, in somma i piaceri dell' immaginazione. Nulla quasi di cotal merce, e della musica singolarmente poteano tragittarvi o Fenicj, od Egiziani, uomini austeri e poco sensibili.

e le cui lingue, come le altre lingue d' Oriente per dissonante ruvidezza, e per difetto di vocali aspere troppo, ed inflessibili costringono a guardar piuttosto alla quantità, che non alla qualità de' suoni. Talchè la loro musica non potea non essere assai più di strepito che di melodia. L' una e l' altra di queste allora indivise deliziose arti quasi affatto dipendenti dal carattere, e dal linguaggio delle nazioni, dovean nascere e perfezionarsi tra i Greci medesimi, non altramente che per la ragione stessa di linguaggio, e di carattere al rinascere delle lettere ed arti risursero elle tra gl' Italiani, che sono stati i moderni Greci dell' Europa. In quei rimotissimi tempi desse eran nate in un lato di quella contrada, il qual risguardavasi tutta volta come fuori della Grecia. I primi poeti, che incominciarono aver fama, coincidono a un di presso coll' epoca della spedizione degli Argonauti. In quel lato istesso di paese vi nacque parimente il novello nome di *Muse*, e proverò, che il loro culto tardò ancora moltissimi anni a trapassare e propagarsi nella Grecia propriamente allor così detta, e quindi su i monti del Parnaso, Elicona, ed altri. Nel che mi fo qui a correre un buon tratto contro alla corrente, e per un cammino non ancora battuto. Con tutto ciò non intendo io entrare in lunghi ragionamenti, e in lunghe discussioni, e critiche. Non toccherò che le più rilevanti, sebben le contrarie opinioni mi si faranno incontro quasi a ciascun passo, e non potrò dispensarmi affatto di rintuzzarne alcune.

§. I.

Della patria, ed origine delle Muse, e delle prime loro statue.

Il culto delle Muse, epoca importante della vera civilizzazione della Grecia propria, s' appartenne alla più tarda, e già di straniere superstizioni mescolata religione de' Greci. Su di queste mano a mano vennero essi innestandone anco delle nuove, e neppur conservarono alle estranee adottate deità tutti gli attributi medesimi, e le fonzioni, ch' elle avevano ne' paesi, donde eran venute. La tradizione e gl' inni mantennero per la massima parte quel fidente sistema di religione, che di poi Omero, ed Esiodo ci tramandarono; il primo insegnando a' Greci altrettanto la religion popolare, che la loro istoria, l' altro più di proposito descrivendo alla maniera de' barbari le generazioni degl' Iddii. Erodoto *lib.* 2 *cap.* 52 tien per sicuro sieno stati amendue i veri autori di quel sistema religioso raccolto dalle tradizioni sparse tra i differenti popoli Greci non sempre tra loro concordi in tutte le circostanze, ed amendue abbiano determinato e racconciato le genealogie, i nomi, e sopranomi, i gradi, e le fonzioni di ciascun Nume.

Questa testimonianza parmi bastar di per se sola a rifutar l' opinione di Pausania *lib.* 9, *cap.* 31, il qual

inclinava a togliere ad Esiodo il poema della Teogonia, fondandosi su la credulità de' Beozj abitatori delle radici dell' Elicona, i quali gli attribuivano solamente quello delle opere e de' giorni, toltane però l' invocazione alle Muse. Erodoto era altresì persuaso, che i poeti presupposti più antichi di Omero, e di Esiodo fossero tutti a rincontro posteriori d' assai. Intende egli parlar di que' poeti, de' quali di già correano a' suoi giorni nel volgo le mentite opere, e non de' cantori, che dapprima usavano per le borgate e nelle case de' grandi, de' quali Omero istesso favellò, e perciò non ignoti ad Erodoto, come da alcuni moderni eruditi ne venne tacciato. Certamente molto prima di Omero vi sono stati de' cantori, o citarédi, o poeti in tutte le nazioni, ch' ebbero qualche idea di civilità, e religione. Senza verun uso di lettere, o non ancora troppo comune han dovuto gli uomini stringer ne' versi le poche e semplici loro leggi, e i fatti loro più memorabili, mezzo unico allora, ed il più facile per tenerli a memoria, e tramandarli a' posteri.

Se gl' Iddii principali come Giove, Crono, o Saturno, Apollo medesimo, Bacco, Nettuno, e Pan si verificano traportati d' oriente in Grecia, benchè le native mostruose loro figure non siansi dai Greci adottate mai, non così furono stranieri tanti minori Dei per lo più allegorici, e simbolici cresciuti in progresso di tempo insino all' infinito. Di quest' ordine furono le Muse nate in una regione appie' dell' Olimpo

appellata Pieria non per anco allor compresa nella Grecia propria. Non vi ha su di questa loro origine quistione niuna fra i dotti, sebben non tutti abbian saputo determinare, e circoscrivere quella regione. Altresì è certo, che il nome stesso di *Musa* comparisce per la prima volta ne' poemi di Omero, e di Esiodo; poichè non ve n' ha de' più antichi. Anzi il primo nel secondo della Iliade racconta la gara delle Muse stesse con Tamiri di Tracia. Sarebbe questo nome tanto più antico, se si dovesse derivar da Mosè, o dagli Egizj, siccome alcuni affastellando erudizioni, e dottamente vaneggiando fantasticarono. È il vero, che Diodoro Siciliano *lib.* 1, *cap.* 9, e *lib.* 4, *cap.* 4 narra, che Osiride ne' suoi viaggi menò seco sotto la condotta di Apolline di lui fratello de' musici assai, ed insieme nove donzelle cantatrici instrutte in ogni bell' arte, delle quali ne fecero i Greci le nove Muse. L' etimologia, ch' ei ne tira dall' interpretar i misteri (ἀπὸ τοῦ μυεῖν τοὺς ἀνθρώπους) è un giuochetto di parole non meno vano della novella suddetta del musicale corteggio di Osiride. Platone avea molto prima accennato derivar quel nome ἀπὸ τοῦ μᾶσθαι, ovvero μᾶσθαι, donde il dorico μᾶσα, quasi ricercatrice. Sono meno felici le altre sue spiegazioni, ch' ei ci dà nel *Cratilo* interpretando i nomi degli Iddii.

A smentir la storiella intorno all' origine delle Muse narrata da Diodoro, e da parecchi antichi e moderni adottata, bastava avvertire, che in principio il numero

delle Muse era ristretto a tre, insin ch' elle furon credute abitar soltanto in su l' Olimpo, ed augumentò dappoich' elle vennero traslocate nella Grecia propria, e in proporzione delle loro conquiste, e de' novi loro dominj, voglio dire de' progressi de' Greci nelle lettere ed arti; il che fu posteriore di troppo all' età di Osiride, e per molti anni anco a quella di Omero medesimo, come verrò osservando. Io tengo anzi per sicuro, che gli Egiziani impararono dai Greci la favola delle Muse, come altre assai massimamente a' tempi dei Tolomei loro Re, e per boria di esser creduti creatori in ogni cosa, siccome la nazione la più antica e colta se l' attribuirono. D' altro canto assai de' Greci per arrogarsi maggiore antichità, e più di credito alle cose loro, divulgarono così fatti sogni. Cotali sogni e' non potevano derivar da un paese, in cui eran del tutto ignoti e stranieri il nome di *Muse*, non meno che gli attributi assegnati molto più tardi alle medesime. Esiodo di già annovera le nove Muse come tutte recate da' Pierj nella Beozia; elle però si rimasero pressochè ignude ancora per alcun secolo dopo di lui, ovvero prive de' peculiari e precisi loro uffizi, ed abiti, perchè mancavano tuttavia alcuni suggetti delle fonzioni loro, sendo state a quella età più rare e scarse le cognizioni nella Grecia propria. A' pittori, e scultori greci voglionsi attribuire i segni, e gli abiti, ch' indi a ciascuna delle Muse furono dati. Delle prime tre vedeansi le statue su per l' Elicona, e alquanto più

di sopra v' eran quelle delle tre altre, e tutte sei furon opera di Cefisodoto, il qual viveva a' tempi di Solone. Altrettante n' avea pure scolpite Strangilione, ma delle ultime tre fu autore Olimpiostene, come abbiam da Pausania *lib.* 9, *cap.* 30. Di modo che non cominciarono distinguersi le Muse co' loro segni, e peculiari forme se non nel sesto secolo prima dell' era volgare, e tra tutte nove rappresentavano le cognizioni ch' erano a que' tempi dai Greci meglio coltivate o vieppiù in onore. Nè possiam dire, che le summenzionate fossero le prime statue consegrate alle Muse, ma piuttosto le migliori, che insino allora si fossero scolpite, e perciò per più secoli furono conservate.

Non diniegherò, che le arti nacquero molto più tardi in Grecia, che in Egitto, ma diniegherò a Diodoro, e a quegli altri antichi, e moderni, i quali vollero tirar dall' Egitto ogni cosa, che la scoltura, e pittura, e gli abiti, e le forme, onde i Greci dapprima vestirono le lor deità, e le istesse Muse, non sian nati tra i Greci medesimi. Erano, è vero, siccome rapporta Pausania *lib.* VII, *e* VIII, le figure delle prime trenta lor deità non altro che trenta rozze pietre senza umana forma nessuna, e tali furono discoperte nella città di Fera in Arcadia, e altresì rozze pietre a guisa di colonne erano a Sicione il loro Giove Milicho, e altrove la Diana d' Icaro, la Giunone di Tespi ec.; ma non rappresentavansi in altra maniera i Genj, o Numi de' nostri antichi Umbri, e Liguri,

e di tutta la generazione de' Celti, i quali ebbero mai nulla a che far cogli Egiziani. Per difetto d'invenzione, o piuttosto per superstizion nazionale non migliorarono i nostri mai coteste loro informi figure, in vece che i vivacissimi Greci in cima alle loro incominciarono a mettervi delle teste, primo abbozzo della figura umana. Se questa invenzione non fu originale, poich' era dessa di già antica in oriente, nemmen si può asserire l'abbiano i Greci imitata, e non piuttosto ideata da loro stessi in vista di tanta sua semplicità. Parimente i primi saggi delle loro statue non furon altro che linee diritte, appunto come quelle degli Egiziani, gli occhi delle teste allungati in una superficie piana, e socchiusi, le braccia pendenti, e incollate ai fianchi, le gambe appena separate l' una dall' altra per un taglio longitudinale, ritte tutte, senza mossa, ed azione, come già molto prima scolpivansi in Egitto, il cui ingresso era però in que' tempi interdetto a' forestieri. Direm noi, che gli avventurieri venuti di là in Grecia si recaron seco alcune di quelle statue, e non piuttosto che cotali informi figure sono state in ogni luogo i primi abbozzi dell' arte suggeriti dalla natura istessa? A così credere mi persuade l'avanzamento, che da quelle mute informi sembianze mano a mano ha fatto il genio creatore de' Greci sino alla perfezione dell' arte, mentre si rimasero gli Egizi nella prima stupida loro maniera.

Se quindi a paragone della poesia e del canto, o della musica cominciarono molto tardi nella Grecia

propria, e alquanto meno tardi fra i Greci Ionici dell' Asia minore a comparire statue e pitture ben disegnate, si è perchè i progressi di queste due maravigliose arti sono stati sempre, e debbon essere molto più lenti, abbisognando elle di maggiori strumenti, di osservazioni, e studj, e perchè l'opera della mano è meno pronta ed obbediente, e meno docile della fantasia, della parola, della modulazion della voce, e del suono istesso. La poesia, e il canto paiono come inspirati dalla natura medesima, e dall' energia delle nostre passioni agli uomini stessi ancora barbari, o selvaggi. Al poeta la schietta vivezza delle immagini, e la venustà de' versi per la proprietà delle parole, che sono come i colori in man del pittore, e al musico la giusta intonatura, e il buon maneggio della voce, o degli strumenti armonici al suonatore costano meno di opera, che il corretto disegno allo scultore e pittore, e l' esatta simmetria in ogni cosa, affin di persuadere l' occhio.

Non parlerò di coloro, i quali o per vanità di mendicar origini più antiche e illustri, o per certa gelosia ed invidia, che passa e trasfondesi dagl' individui alle nazioni, immaginarono, che se non dagli Egiziani, pigliarono per avventura i Greci i modelli delle statue loro dai Fenicj. Mi fa maraviglia di trovar fra quelli, cui piacque così opinare, l'istesso giudizioso, e delle arti del disegno presso gli antichi studiosissimo Winkelmann *(lib. 1 cap. 5)*. Mi contenterò domandar a

costoro, quali sieno i bassi rilievi, e le statue fenicie vedutesi, o rammentate mai nelle antiche, o moderne età? Concludiamo, che non potevano imparare i Greci le belle arti da chi appena le conobbe, ma eglino stessi le crearono, come avean creato le Muse fatte signore di quelle. Certo insin il nome di *Musa* nacque nel paese istesso dove le medesime figuraronsi nate, cioè nella Pieria suddetta, come simbolo, e voce arbitraria di una cosa, che non sapeasi ancora altramente spiegare. Venne cotesto simbolo personificandosi di mano in mano, come pur fecesi delle Grazie, delle Parche, e simili, sendo stata in quelle remote età familiare e frequentissima l' allegoria. Parmi cotesta origine tanto più vera, perchè infino a' tempi di Omero, ed anco per molti anni dappoi il creduto domicilio delle Muse presupponevasi unicamente su per l' Olimpo, che la Pieria divide dalla Tessaglia, e sede parimente comune a tutti gl' Iddii. Omero perciò con nessun altro titolo mai fuori che di olimpiche disegnò le Muse, che a' suoi giorni non eran che tre, senza fonzioni, e caratteri ben distinti e propri, ovvero ancora ignude.

Questa circostanza dedotta dal luogo stesso, dove quelle credeansi nate, e vi risiedeano, parmi decisiva. Io so bene, che alcuni dotti, e in ultimo tra essi il celebre signor HEYNE, il qual sopra la religione, ed origini delle Muse scrisse una breve memoria inserita nel volume VIII della società di Scienze e Lettere di

Gottinga, pretendono, che nella Grecia vi corressero di già intorno al numero, e alla stanza delle Muse altre idee sconosciute ad Omero nato, e vissuto tra gl' Ionici dell' Asia minore. Ma donde mai l' appresero eglino? Non vi ha tra profani monumento niuno più antico de' poemi di Omero. Forse perchè Esiodo annovera di già tutte e nove le Muse allogate sul patrio suo Elicona? Era mestieri dimostrare fosse egli stato almen contemporaneo di Omero per escludere, che coteste idee non sieno nate dopo di Omero istesso e che questi non avesse conosciuto parte a parte tutta la Beozia, come di fatto la conobbe, e si vedrà nel decorso. Quindi può dirsi del tutto ideale, ed arrischiata la supposizione del signor Heyne, e degli altri. Alcuni di loro si fanno insino a dubitare, che l' Olimpo di Omero sia quello, ch' è situato a' confini della Macedonia e Tessaglia, tra i quali giacea la Pieria, e non piuttosto quel di Bitinia, che pare dovesse esser più noto ad Omero. A dileguar così strana dubbietà, od a non lasciarla nascere, bastava ch' essi avessero badato alla corsa di Giunone nel XIV della Iliade dalla sommità dell' Olimpo infino al Gargaro giogo del famoso monte Ida. Giunone immediatamente dall'Olimpo scende nella sottoposta Pieria, tocca alla contigua Emazia, o Macedonia, ai monti di Tracia, cioè a quelli, che circondano il golfo Termiaco, che a levante bagna la Pieria istessa, e oltre rigirano di là, donde la Dea sale al monte Athos, che stende la sua ombra infino

all' isola di Lenno, da questa isola varca in Asia, e monta sul Gargaro, dove stavasi Giove a diporto.

Un così netto e preciso itinerario mi dispensa di dirne di più, ma non dall' avvertire ciò che sembrami non sia stato ben avvertito, cioè apparir sempre più dal divisato viaggio di Giunone, che la Tracia, e i Traci di Omero erano la Macedonia, la Pieria, i monti di coteste province, e gli altri contigui infino alla Propontide, in somma i popoli posti immediatamente a' confini settentrionali della Grecia d'allora. La Tracia propria, o la moderna Romanía era ancor pochissimo nota, e i suoi abitatori reputati affatto selvaggi, e feroci. I Traci, che avevano inviato colonie nella Frigia, furon di quelli già così detti Traci da Omero; donde provenne nei riti del culto, ne' modi e strumenti musicali, nel linguaggio, e in più altre cose tanta rassomiglianza de' Frigj co' Greci. Ma quella porzion di Tessali situati lunghesso il mare non furon noti ad Omero altramente che sotto il nome di Pelasgi, come appare verso il fine del secondo della Iliade, ove parla della città di Larissa, e gli altri tutti a' confini della Macedonia sotto quello di Traci.

§. 2.

Le favole degli Dei dell' Olimpo, del Parnaso, Elicona, ec. furono religiose tutte e non immaginate per verun fenomeno apparso su di quelle montagne.

Forse nella lingua di quegli antichissimi popoli il nome stesso di Olimpo era più comune ed appellativo per indicar una qualunque montagna di molto elevata, e perciò ve n' ha parecchie così dinominate in contrade differenti insin dalla prima antichità. Ma il privilegio di quello della Pieria d' essere stato trascelto a stanza di tutti gl' Iddii, e la prima che si fosse pur anco alle Muse assegnata, donde mai nacque egli? La curiosità d' investigarne la cagione mosse parimente un valente fisico, voglio dire il signor de Mairan nel suo trattato dell' aurora boreale ad immaginare, che debbasi attribuire all' apparizione di cotesto fenomeno stesso sempre rarissimo in tutti i paesi situati fra i trenta e i quaranta gradi di latitudine, ed ivi perciò tanto più maravigliose. Vedutosi, com' ei presuppone, a spuntar su la cima della catena de' monti dell' Olimpo, vi abbia fatto nascer l' idea della favola dell' Olimpo stesso, credutosi poi l' ordinario soggiorno di Giove, e di tutti i Numi: coniettura brillante, che allucinò alcuni solenni Letterati, e ne abbaglia tuttavia, e ne seduce altri. Il suo autore adduce anco in prova l' autorità di Omero me-

desimo, da cui vien detto *Luminoso l' Olimpo*, e quindi i Dei, che l'abitano, *manifestarsi agli uomini in mezzo a splendidissima luce*, come nel XIX della Odissea, dopochè di già nel VI avea descritto quel monte per lo stabile soggiorno degli Dei, non mai battuto dai venti, non innondato da pioggie, soprastar lontano dalle nevi, non annebbiato mai, o coperto di nubi, ma dominato da luminosa bianchezza risplendente nell' etere. Il che vien a dire, che Omero collocò la sede degli Dei su d' una invisibile immaginata cima dell' Olimpo di sopra la nostra atmosfera o sia οὐρανὸν; ma ei pur si serve di questo stesso vocabolo per indicar le nubi, e la bassa region dell' aria. Malgrado quella brillantissima superior magione degli Dei, Omero c' indicò sempre l' Olimpo per quello, che desso è veramente, o sia per un' altissima montagna, e in più altri luoghi non osservati dal signor de MAIRAN vi distrusse affatto quel bagliore di luce, di che adornò l' ideata poetica stanza degli Dei, chiamando l' Olimpo *abbondante di nevi continue*, *nevicosissimo*, e con tali altri aggiunti, che si confanno egualmente alle cime agghiacciate delle nostre alpi.

Inclina l' istesso de MAIRAN ad accomunare l' apparizione dell' aurora boreale sul Parnaso, l' Elicona, Pindo, ec. per origine della favola, che immaginò coteste montagne particolarmente favorite, e abitate da Apollo, e dalle Muse. Credette egli per avventura, che coteste montagne sieno incassate nella catena ma-

desima dell' Olimpo, acciò il fenomeno sia stato egualmente disteso e visibile su tutte? Ma il Parnaso, Pindo, l' Elicona, ec. appartengonsi ad altre fra loro distanti catene, e rami di monti, e neppur tra di loro parallele, nè con l' Olimpo. Oltre a ciò vi ha un lunghissimo intervallo di anni tra la favola dell' Olimpo, e quella delle Muse su per l' altre menzionate montagne, come farò veder in appresso. Ei dovrà adunque ripetere l' istesso fenomeno a lunghi intervalli di tempo, e di luoghi, e supporre i volubili Greci sempre nella medesima disposizione d' interpretarlo uniformemente. Nulla di meno non si spiegherebbe ciò, che però faria d' uopo spiegare, cioè a dire perchè le posteriori apparizioni dell' aurora boreale sul Parnaso, l' Elicona, e Pindo abbian dovuto farvi ritirare o fuggir dall' Olimpo le Muse solamente, per allogarsi di mano in mano su di queste altre montagne.

Non so, che siasi mai pensato a questa difficoltà, forse perchè si suppongono dal signor de Mairan, e suoi seguaci pressochè contemporanee le favole degl' Iddii dell' Olimpo, del Parnaso, Elicona, ec., e secondo gli eruditi, e i mitologi immaginate in un tempo lontanissimo, e indefinito, senzachè vi sia rimasa traccia per farne almen congettura. È maraviglia, che neppur sappiano avvertire, che infino dalla origine della favola dell' Olimpo sendosi popolata la sua cima e di Giove, e della sua corte e di tanti altri già per nome specificati Dei, apparisce, che adunque nacque cotesta

favola dopo lo stabilimento delle colonie orientali nella Grecia, perciocchè innanzi non conosceano i Greci nè Giove, nè Apollo, nè verun altro nome de' loro Iddii, come ce n' assicura Erodoto *lib.* 2, *cap.* 52, 53. Coteste deità non furono adottate da' Greci se non lungo tempo dappoi le immigrazioni delle colonie suddette, come chiaro il mostrano assai fatti della greca mitologia allusivi alle gelosie, discordie, guerre, e contrasti tra quelle deità medesime, le quali cose sono manifeste allegorie delle gare de' loro preti, e delle guerre dai popoli di Grecia lungamente sostenute innanzi di ricevere quegl' Iddii stranieri a discapito del primo loro culto nazionale. Quello di parecchi Dei minori, ed allegorici, come appunto delle Muse introdutte sull' Olimpo per divertirvi Giove, è stato degli ultimi, e tardò più assai a propagarsi nella Grecia propria, benchè poco distante d' indi nato tra uomini certamente più religiosi, pacifici, costumati, e perciò presi dall' entusiasmo delle virtù sociali, le quali non sapeano ancora allignare tra gli altri popoli di Grecia feroci, discordi, sediziosi, rapaci, divisi e dominati da rabbiosi partiti, e violenti, e pieni d' invidia. Coloro lontani da tanta rabbia e follia vennero poco a poco per le proprie virtù, e la magia del canto e de' versi acquistando fama d' inspirati, e crearono il vocabolo di *Musa* per ispiegar coteste nuove cose. I primi a divulgarle, e propagarle in Grecia sono stati Lino, Orfeo, Museo, Eumolpo, Tamiri, ec., tutti così detti Traci,

o sia Pierj. Alcuni di essi intervennero alla spedizione degli Argonauti, la qual servì loro di occasione di acquistar fama, e promulgare, e far ricevere tra Greci i lor ritrovati. Laonde il nome, e la favola delle Muse collocate anch' esse in su l' Olimpo coincide prossimamente a due generazioni prima della guerra di Troia. L'essere state credute le Muse figliuole di Giove istesso, e di Mnemosine, o della memoria, e da questa partorite nella Pieria appiè dell' Olimpo, testifica viemmeglio la mentovata loro origine, e patria, dal cui nome elle di poi furon dette Pieridi.

L' origine della favola dell' Olimpo è stata quindi tutta religiosa e politica, nè altra saria bastato mai a sorprendere quei rozzi popoli, ed a persuaderli, e perpetuarne la finzione. Tanto meno l' averia potuto il supposto fenomeno dell' aurora boreale, intorno a cui l' autore di questa vaga coniettura non avvertì, che di cotali fenomeni e meteore sono piene le antiche istorie, e furono il più sovente risguardati come di mal augurio, ed infausto, e non giovarono fuorichè talora in alcuni passeggieri casi a' preti, e a' politici per aggirar a loro senno il popolo, approfittando della sua ignoranza, e superstizione. Siccome la cima dell' Olimpo soprasta a tutti gli altri monti della sua catena, e a tutti di quella contrada, e la credulità delle antiche nazioni ne riputava sempre i più alti anco più degni di essere abitati dalle Deità, è naturale, che i Pierj, indi i Greci tutti preferissero a quest' uopo l' Olimpo, la cui altezza

estimavano somma, benchè la misura, che ce ne diedero, corrisponda a poco più di mille tese parigine, e non superi che di cento tese in circa le cime più elevate del Parnaso, e dell' Elicona; talchè l' Olimpo non saria che di un' altezza di secondo ordine in confronto delle principali alpi nostre Pennine, e Graie.

§. 3.

Nè ad Apollo come signor del canto, e della cetra, e nemmeno alle Muse eransi per anco dedicati il Parnaso, Elicona, ec. a' tempi di Omero.

Tanto meno si sarebbe del signor de Mairan, e da chi adottò l' ingegnosa sua ipotesi, estesa l' apparizion dell' aurora boreale dall' Olimpo anche al Parnaso, Elicona, e Pindo, per ispiegar la favola delle Muse in su quelli, se avessero avvertito, che a' tempi di Omero neppur l' istesso Parnaso era creduto abitarsi dalle Muse, come fu creduto dappoi essere la loro sede più ordinaria, ancorachè molto prima nella città di Pito, o sia Delfo in fianco a quel monte medesimo di già vi suasistesse il famoso oracolo di Apollo. Egli rispondeva a chi consultavalo su i suoi casi puramente come profeta, ed oracolo, e non come Dio del canto, e della lira. Perciò le Muse non ebbero mai che far nulla nè con l' oracolo, nè col tempio di Delfo, e neppur col Parnaso insino allora.

Bensì le Parche (Μοῖραι) ch'eran ben altro che le Muse, teneano una falda del Parnaso stesso, come dice Omero nell'inno sopra Mercurio *v.* 549, e le chiama tre sorelle veloci al corso, asperse il capo di farina bianca, profetesse e abitatrici di casette in val di Parnaso. Nell'inno medesimo *v.* 449 fa dire ad Apollo, che *desso è compagno delle Muse Olimpiche*, le quali hanno cura del canto, delle danze, e del suono, ed amano il dolce risonar de' flauti. Elle adunque non aveano insino allora stanza nessuna particolare fuori dell' Olimpo comune a tutti gli altri Dei. Così parimente come signor del canto stavasi anco Apollo in su l'Olimpo, donde scendea per altre sue faccende nella sottoposta Pieria, e vi s'interteneva. Talchè Omero nel secondo della Iliade parlando delle cavalle di Eumelo le dice *allevate da Apollo nella Pieria*. Narra nello stesso libro la disfida di Tamiri di Tracia con le Muse pel canto, le quali il vinsero, e in pena l'acciecarono. Egli nulla aggiugne di più, ma alcuni secoli dappoi la vanità de' Greci immaginò, e divulgò assai novelle intorno a Tamiri, ed ai supposti suoi poemi, come può vedersi nel lungo articolo, che Gian Alberto Fabrizio ne ha fatto nella sua *Biblioteca Greca*, secondo le memorie di Eraclide di Ponto riferite da Plutarco nel curiosissimo, e sovente oscuro suo dialogo sopra la musica.

Filemone di Delfo, che vien supposto abbia il primo introdutto i cori musicali nel tempio di Delfo, fu al-

tresì creduto padre di Tamiri Trace, cioè nato ne' contorni della Pieria, oppur di quà nella contigua Tessaglia non conosciuta ancora per la massima sua parte sotto altro nome che di Tracia, siccome posta anch' essa al norte dell'Acaia, Focide, e Beozia, e di tutto il paese, che formava l' Elide, o la primitiva Grecia. Traci perciò si chiamano da Omero nel summenzionato viaggio di Giunone quei, che *maneggiano i cavalli*, come i Tessali ne furon sempre riputatissimi. Ma di poi compresa la Tessaglia, non men che la Macedonia nella Grecia, gli scrittori senza guardar più là si fecero a cercar la Tracia di Omero molto più lunge a nord-est, cioè nella Tracia propria, e trasportarono la patria di Tamiri chi fra gli Edonj su la sinistra del fiume Strimone, chi fra gli Odrisj tanto più di là, come può vedersi appresso Svida, ed altri antichi, e moderni caduti nello stesso errore.

Non sarà dunque fuor di proposito avvertire, che un' altra regione pur così detta Pieria trovavasi ben lontana per nord-est dalla prima, con la quale vien sovente dai moderni confusa, o del tutto ignorata, ovvero slogata, e traportata troppo più là ad oriente del fiume Nesso, o Nesto nella Tracia propria, come infra altri vedesi nella carta dell' antica Grecia dell' istesso celebre Delisle. Cotesta seconda Pieria giacea bensì tra i fiumi Strimone, e Nesto alle radici del Pangeo infino al mare, ivi perciò detto da Tucidide *lib.* 2, golfo pierio, il quale altresì c' insegna, che quel

popolo era venuto dalla Pieria propria, fuggendo il giogo de' Macedoni, il che a' suoi tempi non era cosa troppo antica. Il paese s'apparteneva alla Tracia propria, che terminava da ponente allo Strimone. I Macedoni la conquistarono più anni prima di Filippo padre del Magno Alessandro, e si dinominò poi Macedonia aggiunta. La Pieria propria, o sia presso i monti Olimpo, e Pierio venne finalmente anch' essa in potere de' Re di Macedonia, e quindi fu tanto più facile in appresso il confonderle. I due monti Olimpo e Pierio, patria vera delle Muse, la divideano dalla Tessaglia, di modo che non solamente le opposte loro facce, ma talvolta gli interi monti medesimi si attribuivano quando all' una quando all' altra provincia. Così pure Tucidide istesso *lib.* IV, assegnò alla Tessaglia singolarmente il monte Pierio, che Teofrasto nella storia delle piante *lib.* 3 *cap.* 3. sembra appena distinguere, e staccar dall' Olimpo, ancorachè propriamente il Pierio se ne scosti per più di sei miglia in verso ponente, pendendo molto più di sopra la Tessaglia. Omero collocò espressamente l' Olimpo nella Pieria propria, come fece nell' inno ad Apollo *v.* 216, e in quello a Mercurio. Altresì l' accuratissimo Strabone nel decimo libro avea notato, che la Pieria, e l' Olimpo, dove incominciarono a comparire e fiorir le Muse, erano luoghi così pur detti altre volte di Tracia, non men che Pimpla, e Libetrio, e i monti, che a' suoi giorni erano compresi nella Macedonia.

Ma non vuò io dissimulare, che alcuni moderni, tra i quali ultimamente il mentovato signor Heyne, dubitano (*non satis constat*), che sieno di Omero gl' inni, che corrono sotto il suo nome. Il dubbio non può, nè dee cader indistinto su tutti gl' inni, ed io non mi sono valso che dei due suddetti sopra Apollo, e Mercurio, che non si hanno a mettere in un fascio cogli altri. Calimaco istesso così antico buon poeta e buon critico attribuisce ad Omero l' inno sopra Mercurio, e Tucidide non dubitò punto attribuirgli quello ad Apollo, trascrivendone i versi, che noi leggiam tuttavia nell' inno medesimo. Risparmio dopo questi due così solenni testimonj di citarne altri, come Diodoro Siculo, Pausania, ec. Io amo piuttosto supporre che sieno quelli sfuggiti al signor Heyne, e agli altri, che credere abbiano voluto a preferenza attenersi allo scrittore dello scoliaste di Pindaro sopra la seconda ode delle Nemee, cui piacque far autore Ceneto di Scio dell' inno ad Apollo. È vero, che in quello diconsi essere nove le Muse, ed Omero non ne conoscea tante, sendo stato Esiodo il primo a darcene questo numero, e a ragguagliarci delle particolari favole di ciascuna di loro. Non è da stupirsi abbia Omero ignorate le favole nate dopo di lui, ma gli si negherà l' Odissea, perchè nel *lib.* XXIV, *v.* 60, vi si legge *esser nove le muse tutte*? Qui certamente, ed altrettanto nell' inno sopra Apollo vi fu intruso quel numero dai Rapsodi, ed Omeridi, per conformarsi all' idea invalsa ne' loro

tempi. Dubiterò bensì spettarsi ad Omero la *Batracomiomachia*, tanto più per la maniera, con che incomincia, pregando in grazia del novo suo canto *il coro delle Muse a venirsene d'Elicona nel suo petto*. Questa è certo fattura de' Rapsodi, i quali usavano alcune volte rappiccar degli esordj agli altrui poemi, come i Beozi pretendeano avessero fatto a quello di Esiodo delle opere e de' giorni.

A' tempi di Omero l'Elicona non era per anco alle Muse consecrato; anzi neppur noto nella Beozia quel nome di montagna, ma ve lo portarono i Pierj medesimi venuti ad abitar in quella regione, come Strabone avvertì. Laonde il nome del monte coincide coll' introdottovi culto delle Muse. Così Omero nell' inno sopra Apollo descrivendo il costui viaggio dall' Olimpo di Pieria infino alla città di Pito, o Delfo (*v.* 216 *a* 246) ricorda i luoghi, e i siti intermedj, e Tebe, e i suoi boschi, e la sua pianura, e non il soprastante monte di poi detto Elicona. Perchè l'averebbe egli trasandato, se avesse di già avuto il nome, e il culto ch' ebbe di poi? Mi si levino pur contro tutti coloro, i quali han discorso di queste cose, ed opponganmi, che il silenzio di Omero provi nulla, perch' egli conobbe quei soli luoghi, e favole, e tradizioni trapassate di Grecia cogl' Ionici nell' Asia minore, e niuna o pochissime di quelle particolari agli abitanti della Grecia, e Tracia suddetta, cagione questa, per cui non parlò dell' Elicona, Libetra, Ascra, Pindo, ec.

Quest' unico lor sutterfugio, e questa supposizione del tutto arbitraria, e gratuita vien abbastanza smentita, e distrutta da Omero medesimo per le tante minute notizie topografiche, ch' ei ci fornì di tutto quel paese da lui corso certamente e ben osservato, e per la copia delle popolari tradizioni d' ogni maniera, e degli usi, e costumi toccati, o descritti da lui. Talchè per più secoli i suoi poemi furono a così dire gli archivj, a' quali usavano ricorrere i Greci, ed anche gl' istessi comuni in occasion di contesa de' limiti de' loro territorj, come lo attesta Platone nel Menone.

Ma nel particolare o della Focide, dove il Parnaso, o della Beozia, dove celebraronsi di poi l' Elicona, e gli altri monti suddetti, forse non ne parlò Omero più volte, e di tante minute circostanze locali, e quasi di ciascuna terra, sicchè appare chiaramente informatissimo d'ogni cosa? A convincersene viemmeglio basta scorrere nel secondo della Iliade la rassegna delle navi de' Greci, altramente detta appunto la Beozia (*v.* 494 *e segg.*). Affin di saperne tessere il lungo catalogo egli subito invoca le Muse, che abitano le case dell' Olimpo, e così pure (*v.* 484, 491) *Muse Olimpiche* di novo le intitola. Se l' Elicona, Libetrio, Pimpla, ec. si fossero insin d' allora così dinominati, e tenuti per soggiorno proprio di quelle, come avrebbe osato egli, senza far loro un manifesto insulto secondo i principj di sua religione, trasandar affatto coteste Deità locali, mentre faceasi a parlar di quei luoghi medesimi? Final-

mente erano dessi a lui così ben noti, che Strabone nella descrizion della Grecia, del Peloponeso, e di altre regioni seguitò Omero a preferenza di ogni altro.

Poichè Omero (non solamente instruttissimo delle mitologiche tradizioni de' Greci, e della più esatta corografia della Grecia antica non conobbe ancora verun altro monte alle Muse consacrato, e presupposto abitato da quelle fuori dell'Olimpo comune a tutte le altre gentilesche Deità, parmi indubitato, che insino a' suoi giorni non ve ne furono altri, o sia che le Muse non avevano ancora a quel tempo veruna particolare stanza, e propria. Oltre a ciò convien osservare, che quando s' incominciò dedicar a quelle nel particolare altri luoghi, e monti, e così pure a collocarle in sul Parnaso, andò quasi in disuso del tutto il primo loro titolo di Olimpiche, e s' intitolarono mano a mano co' novelli nomi delle dedicate montagne. Così neppur Esiodo le appellò Olimpiche, se non quando ebbe a nominarle in compagnia di Giove, e degli altri Dei dell'Olimpo dove recavansi talora, e stavano col canto divertendoli, e raccontando le genealogie degli stessi Dei, come si ha nella sua Teogonia v. 965, e nel fine di essa.

§. 4.

Alcune osservazioni sopra l' età di Omero, e di Esiodo.

Questa, ch' io sappia, non più fatta osservazione; e le altre cose suddivisate danno a divedere essere stato Esiodo assai posteriore ad Omero. Nel rimanente non entrerò nella rancida contesa, intorno alla quale cotante vanissime cose si sono scritte insino a questi anni passati, per far comparire Esiodo più antico, od almen coetaneo di Omero. Nessuno però ha posto mente a quello, che ho sinquì osservato, ch' era per altro giudicar, come conviensi, quei due primi poeti dagli atti stessi più sinceri del loro processo. Le notissime falsità, ed imposture immaginate insin ab antico a favore di Esiodo ancorachè abbiano ingannato alcuni tra gli antichi medesimi, dimostrano, che il partito di Esiodo mancava di fondamento, poichè fu astretto ricorrere alle frodi. Tra coteste imposture io vi comprendo la manifesta a mio avviso alterazione nel libro 2 *cap.* 53 di Erodoto, ove sta scritto, che Omero, ed Esiodo fiorirono non più di quattrocento anni prima di lui. Coloro, che vollero ammendare, e leggere settecento, supponendo l' altro numero un semplice error de' copisti, non risolvono la difficoltà, perciocchè rimarrebbono tuttavia coetanei i due poeti. Io non credo scorretto in quel

testo il numero degli anni quattrocento, quanti ne corsero in circa da Esiodo ad Erodoto, ma bensì tolto ad arte, oppure scaduto dal testo il numero degli anni tra Erodoto, ed Omero. Il costui famoso critico Aristarco, nè altri dotti dell' antichità avrebbono così francamente intraposto interi secoli tra Omero, ed Esiodo, come pure ha fatto Cicerone medesimo nel capo XV del suo libro della vecchiaia, se avessero creduto, che Erodoto gli avea fatti coetanei.

Del resto alcuni moderni forse troppo leggiermente diniegano ad Erodoto lo scritto della vita di Omero, che va dietro ai libri della sua istoria, nel quale apparisce aver fiorito Omero in circa cento anni prima di Esiodo. La maniera tenuta in quello scritto per determinar questo punto di critica, risalendo d' una in altra epoca insino ad Omero, appalesa la diligenza, ed assicurenza dell' autore, il qual se non è l'istesso Erodoto, gli era almeno contemporaneo, poichè col suo computo si arresta anch' egli al tragitto di Serse in Europa, cioè a non molti anni prima che Erodoto incominciasse a scrivere. La nascita di Omero nella vita suddetta vien a cader in un tempo, che corrisponde al declinar del secolo duodici innanzi l'era volgare, onde il poeta invecchiato assai può essersi vissuto sino all' anno 1080 in circa innanzi quell' era. Se Esiodo fioriva 400 anni prima di Erodoto, saria stato ancora in vita nell' 870, oppur morì in quel torno. Checchè ne sia, la sua nascita non è anteriore alla metà del

decimo secolo prima dell' era volgare. Mi converrebbe anticiparla alquanto più, se guardando a quello egli ne dice nel suo poema delle opere e de giorni circa il levar della stella di Arturo 60 giorni dopo il solstizio d'inverno, io dovessi precisamente attenermi ai calculi che ne han fatto alcuni astronomi per dedurne il tempo. Però siccome nessun di loro concorda, e la differenza tra l'un l'altro è di 40, di 30, di 20 anni, posso prendermi anch'io la libertà di abbassar ancora di alcuni anni il più basso de' loro calcoli, per farlo coincidere con quello di Erodoto, che parmi una base più soda. Nè mi s'imputi ciò a soverchia libertà, perchè il ritondo numero di quattro cento anni, di cui Erodoto si servì, cioè a dire alquanto più o alquanto meno, mi autorizza ad accrescere oppur levar alcuni anni al suo computo istesso.

Ma lasciando in dispante l'osservazione sopra la stella di Arturo, di cui già tanto si valsero, non sembrami nè anco del tutto sicura quella delle Pleiadi, delle quali Esiodo nel secondo delle opere ne 564, dice rimanersi immerse ne raggi solari quaranta giorni, ed altrettante notti, il che attenendoci al calcolo di Petavio nel secondo libro della sua uranologia, salirebbe all'anno 920 prima dell'era volgare. Non nego io possa questa osservazione essersi fatta alquanto prima di Esiodo, ma vuo' dire; che la precisione del mentovato calcolo di Petavio dipende da quella dell' osservazione fattasi. Ora chi ci assicura, che per trovar l'intervallo tra

l'apparire, e il disparir delle Pleiadi, di cui vuolsi prendere tutta intera la piccola loro costellazione, siasi saputo ben pigliar il momento, in cui disparve la prima stella, e l'apparir Eliaco dell'ultima, in cui l'intiera costellazione emerse? Non dirò già inutili le indicazioni, ch' Esiodo ci fornì sul levare, e tramontar delle stelle, ma dico non potersene cavar sicuro argomento, per regolar con esattezza la cronologia di que' tempi. Per altro è indubitato, che in quella astronomia rurale Esiodo fu d' assai più versato di Omero, nella cui età non conoscevansi questi fenomeni se non confusamente, e non ancora per la teoria della sfera, quantunque la patria di Omero fosse insin d' allora più colta della Beozia, dove Esiodo visse.

Questa, ed altre circostanze assai, che si ricavano dai poemi di Omero, i quali d' altro canto sono pieni di costumi, di usanze, e di cose, che manifestano una età non tanto lontana da quella degli eroi, e tempi da lui descritti, mi persuadono della notabile sua anzianità sopra di Esiodo, assai meglio di tutti gli altri argomenti già cotanto ripetuti. Per non entrar in più lunga discussione, intralascio di favellar del silenzio di Omero sul ritorno degli Eraclidi nel Peloponeso, che non so sia stato ancora ben disaminato, e sarebbe argomento fosse quel ritorno accaduto dopo l'età di lui. Infatti come supporre abbia voluto trasandare una così grande rivoluzione, egli che nel primo della Odissea v. 352, ci dice essere il più gradito, e celebrato dagli

uomini quel canto, che versa su i fatti più recenti, come appunto saria stato quello? Il che essendo, avria fiorito Omero appena un secolo dopo la presa di Troia. Talchè parmi di poter affermare, che nell' intervallo tra la morte di Omero, e la nascita di Esiodo, o diremo più prossimamente tra il 1030, e il 920 innanzi l' era volgare, i Pierj, altramente detti Traci, introdussero prima sul Parnaso, indi su l' Elicona, e mano a mano su di altre di quelle montagne il culto delle Muse onorate innanzi solamente in su l' Olimpo, che il loro paese divideva dalla Tessaglia. Non si può affatto nemmen questa provincia escludere dalla Tracia di Omero, e tanto meno dal lato, che confina e tocca all' Olimpo, la cui faccia meridionale le s' appartien tutta. Di modo che i Tessali erano anch' essi in pretensione sieno stati nativi del lor paese istesso, Lino, Orfeo, Tamiri, ec., come di già Vossio osservò (*ad Melam lib.* 2, *cap.* 3). Ma se tra loro ne' tempi eroici fiorì alcuno di cotesti cantori, o poeti, in appresso i Tessali degenerarono d' assai.

§. 5.

Prima istituzione dell' oracolo di Delfo sul Parnaso: Cretesi suoi primieri ministri, a' quali succedono i Pierj, o Traci, altramente detti anco Iperborii, *ed autori di un novo cerimoniale, e del primo culto delle Muse su l' istesso monte.*

La fama del Parnaso, e di Delfo già tanto prima di Omero sagri ad Apollo come oracolo, ed il frequente concorso de' Greci, e di altri popoli per consultarlo, agevolò viemmeglio a' Pierj l' occasione di stabilirvi il culto delle Muse di già credute familiari e compagne di Apollo istesso in su l' Olimpo. Con tal pretesto continuavagli ad un tempo il pregio del canto, de' versi, e della cetra, di cui non usava ancora valersene a Delfo, dove soltanto attendeva a rispondere ad altrui come profeta. Tolsero nulla de' primi suoi misteri divinatori, anzi a renderli più sorprendenti, scopertosi l' antro di Delfo, per avventura innanzi negletto, vi aggiunsero la Pizia, o profetessa, ed il furore fatidico non ancora conosciuto a' tempi di Omero. Queste cose io dico fondandomi su la sincera origine dell' oracolo Delfico, che non si può altronde ricavare se non da Omero medesimo, a cui sono posteriori di troppo le altre ciance e novelle immaginate da' Greci, e affastellate di poi dagli eruditi con poco o niente

di critica per tessere una qualunque istoria di quel famoso oracolo. Certuni l' attribuiscono mano a mano a Temi, alla Terra, a Nettuno molto prima che ad Apollo *. Ma da questo istesso Nume, l' uno di quelli trasportati d' Egitto in Grecia, incominciò l' oracolo. Appare dall' inno, che Omero gl' intitolò, che primi a stabilire, e servir da ministri quel tempio ed oracolo furono Cretesi imbevuti delle superstizioni dell' Egitto, col quale già da lungo tempo innanzi avevano delle relazioni. Rimasero però molto sorpresi a veder l' orridezza, la sterilità, e il deserto delle montagne, e delle adiacenze del Parnaso. È troppo degno di essere notato ciò, che Omero fa dire ad Apollo a conforto di quei Cretesi: *tenete sempre pronto il coltello per sagrificar le greggie, che la divozione de' popoli manderà al tempio, ed aperte le mani a ricevere i doni abbondanti, e i tributi di coloro, che verranno a consultar l' oracolo. Non solamente averete voi di che vivere, ma da largheggiare, malgrado le nude rocce, e la sterilità della contrada.* Quanti mai oracoli e templi in ogni età, e setta religiosa non si fondarono su questa base medesima anche in luoghi dirupati ed infecondi, e di fatto arricchiron pressochè tutti! Nel nono della Iliade

* Hardion con miglior gusto, ed ordine ne trattò in tre dissertazioni (*Mém. de l'Acad. des inscript., T. III*), ma non sempre con miglior critica. Il pretende anche più antico dell' oracolo di Dodona, il qual fu anteriore all' arrivo delle orientali colonie in Grecia, poichè dicesi fosse consultato circa il ricevere gli Dei stranieri.

appare, che nel tempio della *sassosa Pito*, o Delfo, *dove si fa preda di bovi, e grasse pecore*, cioè dai mentovati ministri alla maniera suddetta, serbavasi di già un tesoro, seppur Omero non l'argomentò da quello, ch' eravi a' suoi giorni.

Questo solo fatto ben avvertito averebbe risparmiato la fatica, che durarono gli Eruditi a tirar l' origine dell' oracolo Delfico tanto più dalla lungi e da favoleggiamenti nati assai dopo il primo pittore delle antiche memorie e a non guardar, siccome fecero, per la terza epoca, e fondazion dell' oracolo quella di Apollo, la quale è stata la prima, ed unica, e a mio avviso non di molti anni anteriore alla guerra Troiana. Nel XIX della Odissea *v.* 394, e 451 vi ha che Ulisse era stato morso da un cinghiale su pel Parnaso, ed Autolico aveva ivi i suoi poderi, indizio, che il monte era incolto, e deserto, e le terre dattorno alle sue falde non ancora sacre ad Apollo, come il furono in progresso di tempo, in cui venne accreditandosi l' oracolo. Ma principalmente si dee notare, che Omero non fa cenno nessuno dell' antro di Delfo, nè della Pizia, nè di furore fatidico in pronunziandosi gli oracoli; talchè cotesto novo costume fu posteriore a lui, e introdottovi da altri ministri succeduti a' Cretesi, e dopo la scoperta della buca sulfurea presso a quel tempio, buca pestifera come la grotta del Cane presso a Napoli. Diodoro Siciliano *lib.* XVI connette questa scoperta quasi con l' origine dell' oracolo Delfico ch' esisteva

tanto prima del discoperto antro, e dell' introdutto divinatorio furore. Questo novo costume, o cerimonia le ha per avventura di poi fatto credere, che allora solamente avesse quell' oracolo avuto il vero suo principio, dacchè per accidente alcune capre avendo ficcato il muso di sopra la buca mefitica rimasero sbalordite. La storiella delle capre può esser vera, e i novi ministri se ne giovarono, abusando così viemmeglio della ignoranza del popolo, ma cotal accidente avvenne molto più tardi, e sotto di altri ministri non più Cretesi, o discepoli degli Egiziani, nelle cui religiose follie non ci entrava quella del sacro furore. Laonde converrà meglio rinvestigare chi si fossero dessi i novi ministri, dai quali incominciò.

Pausania nel decimo libro parlando dell' oracolo di Delfo, riferisce una tradizione, ch' ei dice antichissima, la qual tenea per primi vati, e profeti dell' oracolo alcuni Iperborii venuti per mare a stabilirsi sul Parnaso. Senza por mente a questo importante rapporto di Pausania, o senza saper vedervi a che fosse relativo e vi si colligasse, si sono immaginati insino a ora de' sistemi inconciliabili, e l' uno più inverisimile, o più assurdo dell' altro per rinvenir la patria degl' Iperborii. Ma parmi di aver corso finora per un cotal novo cammino che mi lusingo possa condurmi più direttamente a discoprirla. Si osservò più sopra essere d' accordo antichi e moderni, che dalla Pieria presso l'Olimpo trapassarono in Grecia, e sul Parnaso la poesia, il

canto, le Muse, le nuove idee di religione, di morale, e civilità, e tra cotesti Pierj altramente chiamati Traci, primi e più celebri vantavansi Orfeo, Lino, ec. I Frigj dell' Asia minore furono una colonia di cotesti Traci, od almeno fu comune la loro origine, altrettanto che il furono i riti loro, le opinioni, i principj del canto, e del suono, e le cose di religione, e alquanto meno il genio de' versi, o della poesia. Come e quando cotesta coltura di poesia, di musica, di religione, e civilità sia cominciata trà i Pierj, oramai è imperscrutabile. Contentianci di essere certificati, che furono dessi i primi a propagarla nella Grecia propria, e primieramente nella Focide sul Parnaso, e nella Beozia in su l' Elicona. Erano dessi Eolici della stirpe di Eleno, tennero la Pieria, e la contigua Tessaglia, l'una e l'altra perciò prime a farsi colte, ed il dialetto degli Eolici, cioè l'attico era già il più dolce, e sonoro, quando i Dorici erano ancora agresti. Non altri prima di quelli stabilironsi sul Parnaso cultori di Apollo citareda e musico, ed inspirante il divinatorio furore, e signore e protettor di ogni bell' arte per mezzo anco delle seguaci Muse nate pur nella Pieria stessa.

Laonde incominciamo a comprendere chi si fossero i così detti Iperborii per antichissima tradizione creduti i primi vaticinatori e poeti venuti ad abitar il Parnaso. Questo straniero sopranome dato a' Pierj è cotanto generico e vago, che non determina verun popolo particolare, nè veruna precisa contrada esistente nel globo,

poichè vien a dinotar gente situata di là donde soffia il vento settentrionale, o di Borea, ed è stato quindi altrettanto più proprio a far altrui licenziosamente fantasticare. Le favole intorno a' monti Rifei, ed Iperborii eransi accreditate, siccome osservò Strabone *lib.* VII, per l'ignoranza de' Greci intorno alle contrade poste più là al norte della Grecia, affermando egli che nella sua istessa età quelle della Germania di là dell' Elba erano tuttavia a' medesimi sconosciute. Ei ci dà pur a vedere, che nemmen credeva vi fosse stato mai un popolo particolare col nome d' Iperborii. Fu questo certamente un sopranome dato sin ab antico ad un popolo Greco da chi per anco nol conosceva. Io verrò ora investigando da chi, a cui, perchè, e quando siasi dato.

I sistemi quasi tutti, anzi oserò dire le assurdità, e contraddizioni immaginate intorno alla patria di un popolo, che non esistette mai sotto di un tal nome, o sia Iperborii, chi ne fosse curioso potrà vederli raccolti da due dotti Accademici Parigini Gédoyn, e Banier *, i quali vi aggiunsero anche il proprio lor sistema. Il primo li collocò ne' contorni della Circassia tra il Mar nero, e quello di Asoph, l'altro nella parte della Colchide, che si ravvicina al fiume Fasi, cioè a dire in un paese tristo, barbaro, lontano, e pressochè

* Mém de l'Acad. des inscript. t. VII.

sconosciuto dagli uomini i più gentili e colti d' allora, e familiari, e perciò vicini, e di un linguaggio medesimo co' Greci nativi. Sicchè nulla aggiugnerò di più contra l' opinione de' mentovati Accademici.

Sembrami il più ragionevole di tutti i così fatti sistemi quello del famoso FRERET l' uno de' più dotti e sagaci critici e cronologi del secolo diciottesimo. Egli ben si avvide non doversi gl' Iperborii allontanar cotanto dalla Grecia *, e li ricercò al nord-ouest di quella. Osservò, che nella divisione della Macedonia fatta da Paolo Emilio in quattro parti, di cui Livio favellò *lib.* 45, *cap.* 29, e 30, la terza parte era dal monte *Boras* separata dall' ultima più settentrionale, e confinante a ponente con l' Ilirico, onde volle dedurne, che gli abitanti di là di monte Boras si chiamassero appunto Iperborii. A questa ingegnosa non meno che semplicissima coniettura parmi vi resista il fatto, non essendovi traccia nessuna di ciò, anzi gli abitatori di quella ultima parte della Macedonia di là di monte Boras avevano ben altri particolari nomi a' tempi di Paolo Emilio, e molto prima, nomi eziandio poco o nulla differenti dagl' Illirici medesimi. Altronde se nella Macedonia, oppur in quel torno ci fossero stati de' così detti Iperborii, non sarebbono sempre sfuggiti alla notizia de' Greci, i quali si fecero a ricercarli anco

* Hist. de l'Acad. des inscript. t. XVIII, pag. 200.

sotto il polo, e di là, insin da quando s' incominciò sentir quel nome così vago, e sì proprio a far altrui farneticare.

Ma dirsi in genere abitar di là di monte Boras si può anche prender in senso più largo, o vieppiù in verso il settentrione, e ci accosteremo al Danubio in mezzo ad altre razze di barbari, quando però cotesti Iperborii appaiono essere stati a quel tempo i più colti de' Greci per costumi, ed ingegno, e bontà del dialetto, che parlavano. I nomi stessi delle donzelle, e di altri, ch' essi inviavano a Delo per festeggiarvi Apollo, erano Greci purissimi, e sippur greci gl' inni, che vi cantavano. Dessi adunque non erano una nazione di barbari, e nemmeno Macedoni allora e per molto tempo in appresso tuttavia barbari anch' essi. Il linguaggio della Macedonia era differente da tutti i greci dialetti, come tuttavolta l' attestano Strabone *lib.* VII, ed Ateneo *lib.* 3 *cap.* 33; di modo che Quinto Curzio *lib.* IV rapportando gli atti formatisi contro di Filota, afferma, che i Greci nativi, i quali militavano nell' esercito di Alessandro, non intendevano punto un discorso fatto nel dialetto, o linguaggio macedonico.

Nessuna di queste e di più altre inconciliabili difficoltà si rincontra, attribuendo a' Pierj il sopranome d' Iperborii, anzi ogni cosa, e le più antiche tradizioni concorrono a dimostrare, ch' erano quei dessi. Doveria bastar la fama divulgatissima, di cui favella Diodoro Siculo *lib.* 2 *cap.* 28 su l' autorità di altri più antichi

crittori, cioè a dire che Latona madre di Apollo era nata nel paese degl' Iperborii, in cui gli abitanti erano cotanto divoti di Apollo, e suoi sacerdoti, e ministri nati, che a lui del continuo cantavano inni, e la loro città, o contrada abbondava di suonatori, e musici, i quali celebravano le virtù, e i benefizi di quel Nume. Latona incinta di Apollo, e di Diana, e cacciata dal cielo, o sia dall' Olimpo, e fuggitiva per gelosia di Giunone arrivò prima nella vicina Tessaglia, come narra Calimaco nell' inno sopra Delo, d' indi nella Focide, dove fu assalita e inseguita dal serpente Pitone, che teneasi presso Delfo, e il Parnaso, e dove poscia Apollo l' ammazzò. In tutta questa allegoria ci s' indica ben chiaro il paese degl' Iperborii nella vicina Pieria presso l' Olimpo non tanto lontana dalla Focide, dove Pito, o Delfo, donde poi Latona passò a Delo a sgravarsi di Apollo, e di Diana. Certo in nessun' altra contrada del continente della Grecia, o delle sue vicinanze, fuori della Pieria eranvi allora degl' innografi, de' cantori, e musici nè in poca, nè in tanta copia consegrati tutti ad Apollo, nel che sono pure concordi antichi, e moderni. La favola di Latona concittadina de' Pierj ci manifesta la cagione, che li mosse così per tempo a spedire ogni anno a Delo la lor processione, o *theoria* per festeggiarvi la Dea, e la nascita di Apollo, dove era di già grande il concorso de' vicini isolani. Ma i Pierj venendovi tanto più di lontano, e dal nord-nord-ouest rispetto alla positura di

Delo l' una delle Cicladi nel mar Egeo, ed ivi sconosciuti ancora, se non forse appena col nome di Traci creduti allora gli ultimi abitanti della terra, furono agevolmente da quei di Delo, e circostanti isolani disegnati col sopranome d' Iperborii, e ciò viemmeglio perchè il vento del norte viensi a Delo, e alle altre Cicladi dalle coste della Grecia, donde veniano i Pierj, i quali abitando anche assai più oltre a settentrione di quelle coste medesime, furono creduti abitar di là donde spira Borea.

Non sembrerà strano, che questa primitiva rozza credulità non siasi di poi smentita, come l' esperienza doveva smentirla; se si considera, che a mentener l' errore, e propagarlo bastava quel sopranome stesso non più dimenticato, come accadde de' sopranomi dati dapprima a tanti altri popoli. Nè in quelle rimote età potea l' esperienza così tosto disingannare altrui, che anzi rincontrandosi il vento di Borea sempre più gagliardo di là delle coste, e del continente stesso della Grecia, si trasportò la patria degl' Iperborii tanto più oltre, e in regioni del tutto immaginarie. Cotesto errore era di già ben vecchio a' tempi di Pindaro, come appare nella decima ode delle Pitiche, e presso Plinio *lib. 4 cap.* 12, e presso altri. D' altro canto le idee nate da quell' arrischiato sopranome in tempi così antichi, erano tanto favorevoli alla fantasia de' poeti, ed al maraviglioso ricercato dai Greci in ogni cosa, che non vollero disingannarsene mai, e parmi questo il

vero motivo, che mantenne vivo il sopranome d'Iperborii, che sempre più divenne un suggetto di finzioni, e di dispute, le quali hanno fatto illusione ad Erodoto medesimo.

Malgrado le tante oscurità per lo più sparse ad arte mano a mano, non eransi però mai del tutto perdute le tracce della vera patria de' così detti Iperborii, ovvero che non facea mestieri cercarli cotanto dalla lungi, come i più hanno fatto, e nemmeno uscir dalle coste del Mediterraneo per rinvenirli. È ciò ben altro che ridurli a far lunghissimi viaggi per terra e per mare, onde recarsi a Delo, o condurveli dalle bocche del Fasi, o da quelle del Tanai presso Asoph giù pel Mar nero. Ch' essi abitassero su le coste del Mediterraneo, il dà chiaro a divedere l'antico autore dell'inno sopra Bacco tra quelli falsamente attribuiti ad Omero medesimo, dove (*v.* 29) de' corsari Tirreni, o Italiani minacciavano di condurre quel travvisato Nume in Egitto, a Cipro, ovvero agl' Iperborii. La Pieria appunto è bagnata dal golfo Termiaco, in oggi di Saloniki. La famosa *Theoria*, o processione, che gl' Iperborii mandavano a Delo per festeggiar la nascita di Apollo, non potea certo venirvi di lontano, nè da gente, che non fosse religiosa, e colta, e di lingua, o dialetto non differente dal Greco più puro. Pausania *ibid* aggiugne, che in un inno di Beo cittadina di Delfo rammentavansi alcuni di quelli Iperborii come Pagaso, Agiyeo, e Oleno, nomi appunto Greci, e

che Oleno era stato il primo a vaticinar in versi ivi nel tempio di Apollo, il che si confà a' Pierj primi verseggiatori a Delfo, e sul Parnaso. Pausania però assegna alla profetessa Femenoe il primo onore di quel vaticinio in versi, per la ragione che le donne solamente erano reputate capaci di ricevere sul tripode il profetico furore. Egli adunque si scordò che gli attori di quella commedia erano veramente i sacerdoti, e ministri del tempio, e la Pizia, o profetessa introdottavi dai Pierj dopo scoperta la buca mefitica non era ch' uno strumento passivo entro le loro mani. Nè solamente quei sacerdoti davano anch' essi risposte da oracolo, e profetizzavano sebben non sul tripode, come Beo istessa tanto più antica di Pausania racconta di Oleno, ma in principio bastava agli abitanti di Delfo, e del Parnaso di respirar un momento il vapor di quell' antro, per credersi profeti anch' essi, ed aver diritto di farneticare. Talchè vi si posero su di quello le tre barre di ferro, donde fu detto il tripode, per custodir la buca, e non lasciarvi cotanto multiplicar i profeti. Allora solamente, e non prima fu riserbato alla Pizia di montar sul tripode condottavi dai sacerdoti che stavanle accanto, ne segolavano, e raccoglievano le parole spezzate, tronche, sconnesse, e per lo più insignificanti, e le spiegavan poi secondo gl' interessi loro, e mettevanle in versi. Però la Pizia era il primo personaggio di quell' oracolo, ma nullameno i primi istitutori non aveano

tentato di prevenire gli abusi della superstizione, lasciando la Pizia del tutto in balia de' preti.

Pausania inoltre rammentò in più luoghi de' suoi libri un Oleno di Licia famoso poeta. Erodoto *lib. 4, cap.* 35 altresì narra, che le donne di Delo cantavano un inno composto da Oleno di Licia, nel quale ricordavansi Argi, e Opi due fanciulle Iperboree morte in quell' isola, e che l' istesso poeta avea pur dettato altri inni che si cantavano in Delo. Mi pare strano, che un dotto accademico * abbia da ciò voluto inferire, che Erodoto faccia quell' innografo *altrettanto antico che il culto di Apolline*. A così smodata asserzione ne aggiugne un' altra, scambiando Delfo in Delo, e fa Oleno istesso *il primo sacerdote di Apollo in Delo nel tempio erettogli da quei settentrionali venuti* (come egli immagina) *dalle agghiacciate estremità del norte*. Si fonda in ciò su di Pausania, il quale all' opposto parla chiaro degl' Iperborii stabilitisi sul Parnaso, e primi profeti dell' oracolo Delfico, ed ivi non parla punto del poeta di Licia. Un altro accademico non dubitò di confondere quest' ultimo con Oleno Iperborio, a motivo che la Licia non fosse ancora nota a' Greci, onde la presupponessero situata di là del Polo tra gl' Iperborii. **. Egli adunque non avvertì,

---

* L' abate Sallier, storia dell' isola di Delo, *Mém de l'Acad. des inscript.* t. 3 pag. 377.

** Hardion sopra l' oracolo di Delfo, *ibid.* pag. 184 in fin. e 185.

che la Licia più meridionale della Focide stessa era vicina alle greche colonie dell'Asia minore, era notissima a' Greci, e nominata più volte nella Iliade (*lib.* II. *in fin. lib.* V, VI, XV.) insieme ai Licj, senza che Omero abbia neppur mai fatto cenno degl'Iperborii, nome immaginato molti anni dopo di lui, e appena comparso a' tempi di Esiodo. Talchè non è stato se non verso il fine del decimo secolo innanzi l'era volgare che i Pierj invitati dalla fama delle feste in onor di Apollo nell'isola di Delo, che per la divozion loro in verso quel Nume, e di Latona creduta loro concittadina v'inviarono anch'essi il lor tributo, e la *theoria* composta di donzelle, e di giovini. Avendo poi cessato di far cotesta spedizione a Delo per tradimento, o sperchieria usata dagl'isolani a quelle fanciulle, disparvero i così detti Iperborii, e sol ne rimase il capriccioso nome, che insino dagli antichi tempi divenne tra gl'immaginosi Greci il comodo pretesto di mille favoleggiamenti.

Alla tradizione suddetta riferita da Pausania intorno agl'Iperborii stabilitisi a Delfo, e sul Parnaso, vuolsi aggiugnere ciò, che da Cicerone si accenna nel terzo della natura degli Dei *cap.* 23 essere stato il terzo Apollo, figliuol di Giove, e di Latona; che appunto dagl'Iperborii era venuto a Delfo, cioè colla cetra, e il canto, e col novo cerimoniale, e furor della Pizia introdottovi da quelli. Cotesta novità fu quasi di due secoli posteriore al cerimonial de' Cretesi, di cui favellò Omero,

il qual non conobbe a' suoi giorni ch' un Apollo solo, ne' cui misteri non vi avean parte le femmine. Elle bensì tra i Pierj, altramente Iperborii, erano ricevute a profetesse, come affermano Calimaco nell' inno sopraccitato per Delo, e Diodoro Siciliano, e perciò l'erano anco a' tempi del summenzionato Filemone nativo di Delfo, il qual avea composto de' poemetti, ed inni sopra la nascita di Latona, di Apollo, e di Diana, che si cantavano in quella città, e nel tempio, come riferisce Plutarco nel dialogo sopra la musica. Questo istesso fatto, e l' altro già più di sopra notato di aver egli stabilito nel tempio di Delfo i cori de' musici, bastano a smentir la favolosa genealogia, e somma antichità di quel poeta confinto dai posteriori Greci padre di Tamiri, che avea gareggiato colle Muse, e insiem fratello dell' avo materno di Ulisse. Appare anzi tanto più posteriore ad Omero, altrettanto che lo sono stati i Pierj, i quali si stabilirono ed introdussero a Delfo, e sul Parnaso il canto, i versi, e le Muse istesse. Ma il cotanto celebrar Latona loro concittadina, e Apollo da lei partorito nella isoletta di Delo, che quelli faceano, e Filemone singolarmente, il dimostrano l' uno di quei Pierj medesimi, od Iperborii, il qual fioriva nella età, in cui coloro usavano tuttavolta mandar la loro *theoria* a Delo, cioè innanzi che per l' ingiuria ivi fatta alle loro fanciulle rompessero ogni pratica con quell' isola, e cessassero di celebrarla. Pausania altresì facendo Filemone autore de' misteri Lernei, e di prose e poesie

intorno a' medesimi scritte nel dialetto Dorico, smentisce viemmeglio la colui supposta cotanta antichità, perciocchè prima del ritorno degli Eraclidi nel Peloponeso, non era noto in Argo nemmen il nome de' Dorici, non che il loro dialetto, e l' Attico solo parlavasi da' Pierj a Delfo, e nella Grecia.

La mentovata riforma dell' oracolo Delfico malamente scambiata da alcuni antichi e moderni colla sua prima istituzione, e le Muse dall' Olimpo traslocate sul Parnaso accrebbero grandemente la celebrità dell' oracolo, e del Parnaso medesimo, l' avanzamento della poesia, e musica, e d' ogni bell' arte e costume, la magnificenza delle feste, e le ricchezze di Delfo, dimodochè in progresso di tempo il numero delle statue per lo più d' oro e d' argento, che ornavano, ed arricchivano la città, superava quello de' cittadini medesimi, senza parlar delle altre molto più preziose per l' arte, se non per la materia, che qua e là rincontravansi in su pel monte. Però la fisica sua condizione non corrispondeva a cotanta celebrità e dovizia. A formarsene una giusta idea converrebbe trascriver quello ne scrissero singolarmente Strabone, e Pausania, combinando ogni cosa con altri passi di antichi, e poi con le carte, e relazioni di alcuni dotti viaggiatori come di Spon, di Vehler, Pocoke, Tournefort, e altri, i quali però nello spiegare e situar gli antichi luoghi confrontandoli co' moderni sbagliano sovente, e si contradicono. L'elegante ingegnoso autore del viaggio del giovine Anacarsi in-

Grecia *cap.* XXII, ha in ultimo descritto Delfo, e un tratto del Parnaso nel più solenne giorno di magnificenza, e della festa di Apollo, e de' giuochi Pizj, e lasciò appena trasparire la naturale asprezza di quella montagna, imitando in ciò i pittori, che accennano fra le ombre in lontano quegli oggetti, che non formano il principal suggetto del quadro. Si è fatto più innanzi osservare, come Omero disegnò l' orridezza e sterilità di quel monte, la cui natura certo non migliorò dappoi, benchè tanti come in luogo agevole e delizioso cerchino tutto di rampicarvisi sopra. Per loro uso, od altrui disinganno mi sono preso la briga di appresentarne quasi a modo d' itinerario una succinta e sincera notizia. Ma principalmente ho voluto farlo, acciò viemmeglio si vegga l' esattezza di Omero nel descrivere i luoghi, e perchè ci manca tuttavia un' accurata descrizion del Parnaso. Apparirà oltre a ciò dal colligamento di quello colle succedentisi montagne pur dedicate alle Muse la facilità, ch' ebbero i Pierj a propagar il culto di quelle su i monti e gioghi i più elevati, siccome era l' uso, e la credulità delle antiche nazioni fossero dessi altresì più cari agl' Iddii. È però vero, che distagliata la Grecia in molte valli rinserrate da discoscesi monti asprissimi, riesce per lo più malagevole il trapassar d' una in altra.

§. 6.

Descrizione topografica del monte Parnaso, donde il culto delle Muse si estese all' Elicona, e ad altri della stessa catena di montagne.

Dipartianci dalle Italiche coste dell' Adriatico, o diremo dal tallone d' Italia, e quasi dirimpetto entriam per la più breve dal golfo di Corinto, o sia di Lepanto nella baia di Salona, altre volte il seno Crisseo. L'estremità di essa baia ci metterà nella non infeconda campagna di Crissa. Più là per una forra di rocce si trapassa in una valletta, su cui pendono, rinserrandola a sud-ouest monte Corax, e a nord-est gli inclinati sporgenti rami del Parnaso medesimo. La sommità della valletta tocca alle radici di questo famoso monte. Si sale per un sentiero stretto e malvagio, che va torcendo e serpeggiando per una direzione sud-est, e ci porta al moderno luoghetto di Castri, già contiguo senza dubbio alla celebre città di Delfo, di cui il sito di Castri stesso facea parte, e se ne veggono tuttavia ne' suoi dintorni le vestigie, e le rovine. Così la città trovavasi in circa a dodici miglia di cammino dal mare, o da Salona suddetta, anticamente *Amphissa*, capitale della Locride, cui il Parnaso stesso limitava, e divideva dalla Focide. Talchè poco più d' una giornata di navigazione con buon vento ci farebbe attraversar dalle

nostre coste infino al fondo della menzionata baia, e d' indi qualche ora di cammino toccar le radici del Parnaso medesimo. Se fosse possibile, che cotesto monte v' abbia avuto mai influenza niuna su l' immaginazione de' popoli vicini, noi diremo, che perciò gl' Italiani sono stati nell' occidente i primi a partecipar di quel beato entusiasmo, onde seppero emular gl' istessi Greci, e comunicarlo in alcuna parte alle altre nazioni d'Europa.

Convien prendere assai largamente ciò, che Pindaro vuol darci a intendere nella quarta ode delle pitiche giacesse la città di Delfo alla metà della salita od altezza del Parnaso, il qual sorge grandemente molto più di sopra dove anche meglio si confanno *Parnassi deserta per ardua* di Virgilio (Georg. *lib.* 3, *v.* 291). Nulla di meno dagli antichi medesimi, che pur l'aveano sotto gli occhi, venne Delfo chiamata il belico non solamente rispetto al Parnaso, ma così pure alla terra tutta (ὀμφαλὸς τῆς γης). Non parlerò delle ridicole novelle immaginate a giustificar così strana fantasia, ma coloro ch' esagerarono meno, han collocato quella città, e il monte nel mezzo della Grecia. Di quì io deduco una così fatta opinione esser nata dopo l' unione della Tessaglia, e Macedonia alla Grecia propria, altramente il Parnaso situato nella Focide trovavasi innanzi in verso l' estremità boreale dell' istessa Grecia. Non è dunque cotanto antico l' equivoco su la parola ὀμφαλὸς, che ha fatto nascere questo errore. Cotal nome dapprima erasi applicato a Delfo non già in senso di belico, ma di

oracolo, sendosi derivato da ὀμφὴ, come Fornuto di già benissimo spiegò nel suo curioso libro della natura degli Dei.

Pendeano di sopra Delfo due rupi alte assai, ed ertissime, come tuttavia pendono su di Castri. L'uno e l'altro luogo vien sovente innondato dalle pioggie, e dai rivi, che nascono fra le rupi suddette, e tra cotesti rivi evvi il famoso fonte Castabo caro a Febo Apollo, siccome nella prima delle pitiche *v.* 74, vien detto da Pindaro. Ma altre punte, ed altri gioghi anco più elevati soprastano alle summenzionate due rupi. La città non era, nè poteva tra quelle stretture esser vasta. La sua circonferenza era a detto di Strabone di sedici stadj olimpici, ovvero di 1512 tese parigine, più lunga che larga, perchè compressa a due lati da due gruppi di rocce, e quindi monte *Cirphis* la serrava più sotto a mezzodì, tra cui, e il Parnaso scorre il fiumicello Plisto, nel qual perdesi il fonte Castalio. *Cirphis* si prolunga per sud-ouest infin presso il golfo di Salona, o sia di Crissa, al cui piè giacea *Cirra* altre volte il porto di Delfo. La parte superiore della città, dove il tempio, e l'antro fatidico, era quindi inaccessibile dal lato di mezzodì, fuorichè pel suddivisato cammino su di viottoli stretti tagliati nel masso. Il sito dell' antro, e tempio suddetti si rimane di sopra Castri presso di una chiesuola di santo Elia. Alquanto più su della chiesuola si veggono ancora dispersi molti pezzi di bianco marmo creduti gli antichi avanzi dello stadio.

Bensì da Delfo poteasi discendere per un' altra via. Le rocce che le soprastano, e la circondano, vanno abbassandosi, e digradando verso la città, onde Strabone *lib.* IX l' assomigliò ad un teatro. Allo intorno i concavi sassi, le grotte, le rupi, le tortuose vallicelle più volte echeggiando ripeteano lo strepito delle trombe, le grida, il rumor grande e vario dell' affollato popolo attiratovi dalle feste, e ne raddoppiava il suo stupore, ed il miracolo. Da Castri, e dai mentovati vestigi dello stadio continuando a salire, girando, e rigirando sovente, rincontransi delle grandi fessure nel monte, ed una anco più grande, e profonda, che pare fosse l' antro Coricio sagro alle Ninfe, a Bacco, e a Pane. Il sentiero è tagliato nel masso, e conduce in un' ora di cammino su di un dosso del Parnaso, che vi forma un piano, donde si sale su le due rupi, e punte summenzionate, che sporgono e pendono di sopra il sito di Delfo, per le quali il Parnaso si disse bicipite. Di lì si ha la vista della baia di Salona, o Crissa, delle vicine isolette, e di gran parte del golfo di Lepanto a ponente, e delle montagne del Peloponeso, o della Morea a mezzodì. Più là risalendo per settentrione, incomincia a trovarsi la neve, e a discoprirsi bene la cima più alta del Parnaso. Più su evvi un laghetto formato dalle pioggie, e nevi squagliate, alla cui estremità sorge un monte ertissimo ricoperto di nevi eterne, e indicato da Pausania per quello, su cui Deucalione si salvò colla moglie Pirra dalle acque del diluvio, tiratovi

dallo urlar de' lupi, che vi s' erano rifuggiti, donde pigliò nome il villaggio di Licoria, che Spon dice chiamarsi in oggi Liacura, e Wheler Helicoro. Ma nè l'un nè l'altro han saputo situarlo, che certo non esisteva, come l'ultimo si dà a credere, su quella suprema montagna perpetuamente ingombra di nevi, dove nè anco i lupi sarebbonsi ridutti. Nemmeno è credibile potessero le furiose Tiadi salir cotant' alto a far i lor sagrifizi ad Apollo, e a Bacco, siccome pare indicarci Pausania. Se quel luogo ci fu mai, giacea non molto di sopra la città stessa di Delfo; anzi Strabone pretende, che dessa siasi fabbricata nel sito di quello donde ne venne ad Apollo signor del Parnaso il nome di λυκωρεῖος, e all' altro di λυκορευς, come a dire terra de' lupi.

L' altezza di quella suprema cima del Parnaso non è però straordinaria, come è paruta ad alcuni, e così pure a Wheler, il qual la dice la più alta del globo, e ad un tempo che non la cede al nostro Moncinisio, che sappiam ben noi essere di un'altezza secondaria rispetto alle grandi alpi. Alle falde di quella suprema cima vi circola una specie di valletta, o di pianura ineguale, ch' è però una ben alta montagna in confronto della positura di Castri, o Delfo, come pur lo è questa in confronto della suggetta campagna di Crissa. Ivi scaturisce una grossa fontana appellata oggidì Drusingo, che scende rigirando per sud-est in un pianetto, dove stagna appena un miglio dalla sua sorgente, e

filtrando per le rocce, e per le sabbie, ricompare di sotto le rovine di Delfo col nome di Scilalizza. Non è per avventura differente dal mentovato fiumicello Plisto. Si sale parimente, e discendesi dal Parnaso anco da altri lati però discoscesi tutti, e difficili, e sovente accanto di precipizi. Esso più a nord-est va ad attaccarsi al rinomato monte Oeta, da cui scaturisce il Cefiso, e si accosta anco ad altre montagne, che van declinando verso sud-est infino a monte Parnes nell' Attica.

Il Parnaso è pertanto una vasta montagna, che primeggia nella serie e catena di quelle molte, le quali insieme l' una l' altra si aggruppano, si addossano, si accavallano da sud-est circuendo mano a mano verso tramontana, e nord-ouest. Quindi cominciando dal monte Parnes; o *Parnethes* suddetto, questo attaccasi al Citerone dipoi sagrato anch' esso alle Muse, ed amendue separavano una volta l' Attica dalla Beozia. Al Citheron si congiugne l' Elicona chiamato Zagara oggidì. Esso gareggia per vastità ed altezza col Parnaso medesimo, da cui si scosta per poche miglia declinando più a sud-est, ma a così dire gli s' unisce per le montagne intermedie, ed entrambo sporgono, e avanzansi d' altro canto verso il golfo di Salona. Il monte Libetrio fa parte dell' Elicona, e separa dal piano dell' antica città di Tespia quello della famosa Tebe. Il rivo Permesso nasce dall' Elicona, e va a perdersi nel lago Copaide, o di Livadia. La primavera è tardissima su

tutte coteste dirotte montagne, le cui cime sono perpetuamente coperte di nevi, e le sorgenti agghiacciate la metà dell' anno: così pure accade all' Ippocrene su di quelle alture. D' ogni parte sorgono fonti, e rivi. Cotanta è la copia delle acque, che cotesti monti tramandano, oltre quelle che scaturiscono tratto tratto alle loro radici. L' aspetto de' medesimi è in ogni lato aspro ed agreste; il che è ben altro che l' immaginarsi come ha fatto il mentovato leggiadro autore del viaggio del giovine Anacarsi *cap.* XXIV essersi propagate su di quelli le Muse, come *in luoghi solitarj, dove i dipintori della natura circondati d' immagini le più ridenti sentivansi presi dal caldo della inspirazione divina.* Tutto all' opposto perchè cotesti luoghi furono sempre orridi e salvatichi, sono stati vieppiù opportuni a servire alla religione, da cui presero origine le Muse, e quindi ad esser loro consegrati. Di fatto la fantasia viemmeglio commossa da tutto ciò, ch' è più strano salvatico maraviglioso, è tantopiù colpita dall' orrore, e dalla solitudine, e bizzarria de' luoghi stessi. Così tutti gli antichi popoli, e non di rado anco i moderni (e noi medesimi n' abbiam tuttavia alcuni domestici esempli) qualunque si fosse la lor religione e setta, credettero i monti più scabri, e le dirupate lor sommità vieppiù degne di essere abitate dai loro Iddii. Non altramente i Bardi, ovvero antichi poeti nostri, e di più altre province d' Europa allogarono i lor Genj della poesia e del canto su per l' alpi, od elevate erte mon-

tagne, che non son niente ridenti, ma ruvide sassose asprissime altrettanto che il Parnaso, e le altre suddette.

S' ingannò parimente il summenzionato autore abate Barthelemi, presupponendo fossero i primi poeti della Grecia direttamente venuti *dal barbaro paese di Tracia*, cioè dalla Tracia propria, donde abbiano esteso il dominio delle Muse dai monti della Pieria che, secondo lui, saria quella tra lo Strimone, e il Nesto, insino sul Parnaso, l' Elicona, e Pindo; se non che gli è comune con molti altri dotti l' errore di confondere con la Tracia propria i così detti Traci della Pieria presso l' Olimpo, e di altre settentrionali regioni della Grecia. Tra quelle sendo stata la Pieria per la positura sua, e forse anco per la pacifica natura di quel popolo insino d' allora la più tranquilla, e la meglio ordinata del resto della Grecia insin dai più rimoti tempi agitata sempre, ed inquieta, nacquero più di buon' ora, e v' allignarono nella prima le idee di civilità, di religione, di moralità abbellite dai versi, e dal canto, ch' amano la pace, e per lo più rifuggono dai tumulti, e dalle civili sedizioni.

Ma sul Parnaso non ebbero mai le Muse nel particolare di sacro al loro culto fuori d' una valletta e selva collocata in circa alla metà del monte, il qual insieme a Delfo s' apparteneva dapprima tutto intero ad Apollo come oracolo, e profeta, e non ancora come signor del canto, de' versi, e della cetra. Associatosi di poi in su l' Olimpo stesso con le canore Muse create

da' Pierj sue compagne e seguaci, il seguitarono queste sul Parnaso, e a Delfo, abbandonando la prima, per istabilir su quello l' ordinaria loro sede. Non fu Apollo geloso si dedicasse qualche parte del Parnaso anche ad altri Genj, cui di poi quasi ogni sasso, ed ogni angolo del monte furono sagri. Quindi i Pierj, o Traci, od Iperborii, che dirsi vogliano, ivi stabilitisi autori di cotesto culto novello, e ministri dell' oracolo, e del novo suo cerimoniale, non ebbero a dilungarsi molto a propagar il culto delle Muse, trasportandolo pure su l' Elicona non ancora sacro a verun' altra peculiar Deità, anzi ancor innominato. Esiodo per gelosia patriotica vorrebbe insinuarci vi abbia Pierio medesimo introdutto su l' Elicona stesso prima che altrove tutte e nove le Muse perciò dette Pieridi. Ma fu costume de' Greci crear de' nomi, e farneli autori di cose, o di persone, delle quali n' ignoravan l' origine, o volevano alterarla, o ringrandirla con più speciose finzioni. Così all' istesso Pierio attribuironsi nove figliuole di poi mutate nelle nove Muse, le quali dapprima non erano tante, e probabilmente non erano per anco cresciute sino a questo numero, quando incominciarono comparir sul Parnaso al seguito di Apollo. Onde può esser vero sia stato l' Elicona il primo a possederle tutte e nove, quante erano desse a' tempi di Esiodo.

Di mano in mano si propagò quel culto su di altri de' colligati monti dell' istessa catena, che ne circonda la Beozia. Strabone *lib.* X. notò essere cosa manifesta,

che per tutto ove fioriva il culto delle Muse, vi era stato introdutto dai così detti Traci, a' quali s' appartennero già la Pieria, l' Olimpo, Pimpla, e Libetrio *altre volte della Tracia*, perchè Traci chiamavansi i popoli al settentrione dell'antica Grecia propria, *e compresi di poi nella Macedonia*. Talchè non solamente egli ci disegna la Pieria, in cui l' Olimpo, ben differente dall' altra fra lo Strimone, e il Nesto, ma soggiugnendo ch' erano di que' Traci Orfeo, Museo, Eforo, Tamiri, ed Eumolpo, o sia l' ottimo cantore, li fa tutti originarj della Pieria stessa presso l' Olimpo, e ci dà anch' egli a intendere, che i nomi de' mentovati primi cantori e poeti, fuor di Tamiri, erano appellativi, e non propri, o sia di persone altre volte così appellate. Laonde malgrado la loro celebrità furono ignoti ad Omero, perchè trovati dopo la sua età, per onorarne alcuni poeti, ed uomini benefici. Oltre a ciò ben chiaramente c' insegna, che quei Traci, o Pierj trasportarono nella Beozia in un con il culto delle Muse insino i nomi de' monti, e luoghi, ch' erano pur dianzi a quelle dedicati nella lor patria. Esiodo dissimulò coteste circostanze, per far più antica e boriosa la favola, e primeggiarvi in essa il patrio suo Elicona.

Pausania altresì *lib.* IX osservò, che *Libetra* era l'antico nome di una città presso l'Olimpo dal canto, che volge sulla Macedonia, o sia immediatamente su la Pieria, che a' suoi giorni ne dipendea; e poco distante da quella città esservi stato un monumento in memoria

di Orfeo. Infatti i Libetrini di Pieria il pretendeano lor concittadino, come si rammemora da Svida, e Tzetze sopra Licofrone *pag.* 49, ed ivi nato nel borgo di Pimplea a detto di Strabone *lib.* VII, od altrimenti Pimplea, e Libetra furono due gioghi di una montagna di Pieria al dire di Apollonio nel primo degli Argonauti. Aggiugne Pausania, che di sopra la città di Dium lunghesso il golfo Termiaco, il qual bagna la Pieria a levante, scorrervi il fiume Elicona. Cosicchè apparisce, che questo nome, e gli altri nomi suddetti si trasportarono dai Pierj medesimi nella Beozia, dove innanzi il monte Elicona, e gli altri pur sacri alle Muse erano innominati. Forse direm noi, che i nomi novelli hanno fatto obbliare i più antichi? Ma chi potrà supporre, che pria ve n' avessero altro, poichè l' istesso Esiodo non seppe altri di quei nomi fuor de' novelli? Parmi questa l' evidente ragione, per cui Omero nella summenzionata minuta descrizione della Beozia non parlò del vasto monte Elicona, nè di verun altro de' luoghi e monti suddivisati, perchè i nomi di quelli non furono in uso se non molto dopo la sua età. Tanto più posteriori si debbono riputare il bosco dedicato alle Muse su per l' Elicona dai vicini Tespiesi, e viemmaggiormente le feste, e i giuochi degli atleti, e le solenni gare e disfide di musica e poesia dette perciò *musea*; dico solenni, perciocchè le gare le più comuni rimontano forse infino alla istituzione di quel culto. Praticavansi di già a' tempi di Esiodo anche

altrove per la Grecia, ed egli medesimo nel poema delle opere e giornate *v.* 654, e *seg.* racconta di essersi recato in Calcide di Eubea, dove nella disfida de' versi essendone uscito vincitore, n' ebbe in premio un tripode, ch' ei consegrò alle Muse dell' Elicona. Non abbiam cenno nessuno di cotali pubbliche feste e gare ne' poemi di Omero, il qual parlò bensì di Demodoco, di Femia, Melampo, e di qualche altro cantore, i quali usavano nelle case de' grandi. La disfida di Tamiri, e delle Muse, ch' ei racconta, è stata accidentale, privata, ed improvvisa.

Nato e cresciuto Esiodo, siccome narra egli medesimo *Loc. cit. appiè del Santo Elicona nel misero villaggio di Ascra cattivo d' inverno, molesto d' estate, e buono in nessuna stagione mai*, mentre alle radici del monte ei vi pascea la greggia, le Muse Elíconie inspirarongli i versi, e il canto, e *dierongli a svellere un ramo di alloro per suo scettro (Teogon. v.* 305*) soffiandoglieli ella che sanno le passate cose, e le future*; donde in lui destossi *quel furore fatidico, che suol nascere da quercia, o macigno (ibid. v.* 35*)*. Il furore, di cui Esiodo si dice invaso, manifesta l' idea, che n' avean prima fornita i Pierj stessi, furore, od estro rozzo ancora come le querce, e i macigni, dai quali credeano ricavarlo; immagine non ancora usata da Omero, il quale altresì non parlò mai dell' alloro, per decorarne i cantori o poeti, ma solamente di quello, che serviva in Delfo a' ministri di Apollo per la divinazione.

Aggiugnendosi a questo la vanità, e l' amor della patria quantunque tristissima, Esiodo non invocò mai altre Muse fuor quelle dell' Elicona, e nemmeno assegnò loro altra più peculiare stanza. Laonde le tenne tutte e nove *in su di quell' alto e divin monte danzanti intorno all' ara di Giove, e attente a bagnarsi, e ben lavarsi le membra nelle acque del Permesso, dell' Ippocrene, e del sacro Olmio.* Chi saprebbe dirmi, perchè del fiumicello Olmio nato pur esso come gli altri due tra le nevose rupi dell' Elicona, ed inzuppato de' sudori delle Muse, che vi tuffano dentro, non usino però i poeti bere delle sue acque, come a gran sorsi ne beono di quelle del Permesso, dell'Ippocrene, Castalio, e Aganippe, che non sono niente più limpide, nè più gustose e fresche? È bensì vero, che Esiodo singolarmente ivi *v.* 52 rammemora *le Muse Olimpiche,* però solo in quanto se ne vanno di passaggio su l'Olimpo a rallegrar Giove con il loro canto, come già di sopra si notò. Quindi anch' egli dalla loro patria, e dal supposto loro padre *Muse Pieridi* le dinominò sul principio del poema delle opere e giornate, checchè di quell' esordio ne pensassero i Beozi, e nel particolare i Tespiesi. Ma di cotesta loro invidia, e tanto più contro della Teogonia dell' istesso Esiodo parmi ne sia stata cagione la stupida loro vanità di voler far più antica e mirabile la santità dell' Elicona, e la fondazione del villaggio di Ascra, pretendendo eglino, che i primi a sagrificar alle Muse sopra quel monte e

fondarvi quel villaggio alle sue falde sieno stati Efialto, ed Oto annoverati tra i giganti, ch' ebber l' onore di battagliar con Giove. Così strana novella ci vien fornita da Pausania *lib.* IX, *cap.* 29, il qual la ricopiò da Egesino, che l' avea copiata da Calippo di Corinto, e appare quindi non essere stata di molto antica. Ma con ciò essi voleano fosse come una seconda e tarda istituzione la venuta a Tespia *del Trace Pierio* a introdurre il culto delle nove Muse su l' Elicona. Ad accreditar questa favola conveniva mettere in dubbio la legittimità della Teogonia, e della introduzione al poema delle opere e giornate, che smentiscono troppo così fatte menzogne.

Il maggior numero delle Muse su l'Elicona, quando non appariscè ve ne fossero tante in principio neppur sul Parnaso, o non altre più di quelle note ad Omero, non dà per anco a divedere un maggior avanzamento di cognizioni al tempo, in cui il culto di esse propagossi al non troppo distante Elicona poco prima di Esiodo, ma che i Greci avevano ridiviso le lor cognizioni ed arti derivate già dagl' Ionici dell' Asia minore, dove quelle assai meglio fiorivano. Intralascio le sottigliezze addotte da Plutarco sul numero novenario delle Muse nel IX de' Simposj quest. 14. Ma l' Elicona pareggia a un di presso il Parnaso in altezza e circonferenza, ed entrambo discoscesi, dirotti, e pieni di precipizi, e di nevi condensate. Però l' Elicona sino a una certa altezza men aspro, meno sterile, ed assai

bene arboreggiato abbonda ancora oggidì di lepri, di cervi, di cinghiali verso le sue radici. Di lì si estese il medesimo culto su di altri non discosti monti della catena stessa, come sul Libetrio, Pimpla, e Citerone, che la Beozia disterminava dall' Attica. A cotesta catena non appartiensi Pindo, rendutosi anch' esso famoso pel culto delle Muse. Giace lontano dal Parnaso, ed Elicona per nord-nord-ouest incirca settanta miglia geografiche, ripido, scosceso, nevicoso, diviso in più gioghi, e punte, incassato nell' altra catena di montagne, che separa torcendo da settentrione a mezzodì la Tessaglia dall' Epiro. Nell' Argonautica di Orfeo, di cui si vuole autore Onomacrito incirca l' Olimpiade LV, o la metà del sesto secolo prima dell' era volgare, si dice *v.* 358 *abitarvi sul Pindo gli studiosi di medicina, e quelli che suonano la cetra di Apollo, oppur la lira di Mercurio.* L' autore dell' Argonautica fosse pur Orfeo di Crotone contemporaneo di Pisistrato, come piace a Svida su l' autorità di Asclepiade, coincide sempre con l' età di Onomacrito, il qual raffazzonò e suppose altri poemi attribuiti a più antichi. Uomo certamente istruttissimo non ha però fatto sul principio dell'Argonautica altra invocazione se non *a Febo Apollo, cui è sacra la sassosa cima del Parnaso*, e ciò con molto accorgimento, dacchè sapea ben egli, che a' tempi di Orfeo, o degli Argonauti; e per due secoli incirca dappoi non vi fu nella Grecia propria altro monte sacro ad Apollo fuor del Parnaso, e nessuno per anco

alle Muse. Il Pindo è stato per avventura l' ultimo a partecipar di questo onore. Furono probabilmente quei Tessali, che abitavano le meridionali falde dell' Olimpo, i primi a consegrar Pindo ad esempio di quello avean fatto i Pierj loro vicini sul Parnaso, e l' Elicona e le altre prossime montagne, e forse la vicinanza dell' oracolo di Dodona li determinò ad onorarvi la vasta montagna di Pindo. Omero non la rammenta punto, e nemmeno Esiodo, per quanto mi sovviene.

§. 7.

Conclusione.

Laonde nè verun accidentale fenomeno luminoso apparso su le cime dell' Olimpo il fece presumere abitato da tutti gli Dei del Gentilesimo, nè la ripetizione di cotal fenomeno su i monti del Parnaso, Elicona, ec. è stata cagione si consegrassero quelli nel particolare ad Apollo, e alle Muse. La religione sola potè ciò operare, e l' operò accompagnata mano a mano dalla solennità delle feste, dai giuochi ginnastici, dalla musica e poesia, dagli attraenti in somma piaceri dell' immaginazione i più capaci di tutti a commovere, raddolcire, ed ingentilir una nazione come anticamente la greca altrettanto feroce e sensibile, e la cui lingua era la più acconcia di tutte a perfezionare la poesia, e il canto. Noi sappiamo esservi molto per tempo concorsa la politica costituzione de' Greci, e fu diretta

ad un tal fine insino da quando adottò per concittadini i Pierj, e le Muse loro. Fu certo la religione, che è stata il principal mezzo, e il primo attivo principio de' governi antichi, secondata dalla seducente melodia del canto, de' versi, e della cetra. Ella continuò ad esserlo in tutte le multiplicate feste de' Greci, e insino nelle gare e disfide solenni di poesia e musica, e ne' giuochi di più maniere, come istituzioni sacre comprovate le più proprie a fomentar la pietà in verso gl' Iddii, a mantener la morale, base d' ogni religiosa setta, come pur d' ogni civil governo, ad eccitare e ranimar i talenti dello spirito, a rafforzar il corpo, e svegliar l' entusiasmo delle virtù sociali, o delle belle azioni, ed inanimire e riscaldar il coraggio degli eroi con la lusinga delle lodi, e della gloria. L' istesso coraggio forse non altrimenti che l' estro de' poeti dipendendo dalla effervescenza del sangue, ch' esalta gli spiriti animali, non può esser perenne, ed immutabile, ma più o men passeggiero anch' esso, onde vuol essere scosso, e ridestato.

È paruto ad alcuni dotti un insolubile problema, come mai la Tessaglia, la Focide, e Beozia province le meno riputate di tutta la Grecia, e d' aria torpente e crassa, e di abitanti infingardi, e men propri per le belle lettere ed arti, sieno state però il teatro più strepitoso, e magnifico della mitologia, degli oracoli, delle splendide feste, delle più rare ivi adunate produzioni delle arti, e singolarmente del trionfo della

poesia e musica sino a farsi tributari, e divoti gli spiritosi non meno che orgogliosi Ateniesi. La religione sola secondata dalla politica operò adunque, e mantenne cotesto prodigio. Le Muse sendo state personificate, e meritamente più di tutti gli altri Numi divinizzate, ed in particolar modo allogate su i menzionati monti come interpreti, adiutrici, e protettrici delle scienze e belle arti, non si potevano più senza sacrilegio slogar di là, dove risedeano da secoli, e si credea se ne compiacessero, e dove i popoli eran usi venerarle. Fu perciò mestieri lasciarle ne' luoghi, che dipartendo dall' Olimpo elle medesime si avean trascelto, e presupponevansi abitare a preferenza di ogni altro. Nè giammai l' asprezza e sterilità di que' luoghi potè allontanarvi i popoli, i quali a rincontro li riguardavano come più degni, e cari ai loro Numi. Predominati da questa opinione gli Ateniesi medesimi anteposero l' orridezza delle summenzionate montagne all' istesso lor florido odoroso monte Himetto celebrato cotanto per la bontà del mele, e per le deliziose e magnifiche sue vedute, donde a un tempo discoprivansi parte della Grecia, le isole rimpetto alle coste dell' Attica, e d' Atene infino ad Eleusi l'amena e ricca via sacra ornata a dilungo di statue, di templi, e di superbi mausolei.

Nè ciò basta ancora, ma gli Ateniesi al pari degli altri antichi non cessarono di magnificare le immaginarie delizie della famosa Tempe valletta di Tessaglia

tra i monti dell' Olimpo, ed Ossa, o piuttosto spaventosa forra, e gola di monti altissimi, erti assai, e pieni di precipizi, diretta da ponente a levante come il corso del fiume Peneo, che la trascorre, e pressochè l'occupa, e l'innonda, lunga non più di cinque miglia Romane antiche, o tre delle nostre di Piemonte, e così stretta, che dieci uomini di fronte malagevolmente vi possono passare, anche quando il fiume è più povero di acque e depresso. Un nuvolo di aria densa ed umida a guisa di fumo l'annebbia quasi del continuo, e tuttavia dai moderni Greci si dinomina *Lycostomo*, bocca del lupo, il che dee bastare per conoscerne la natura. Livio *lib.* 33, *cap.* 35 da esatto istorico la descrisse qual si è dessa veramente, Plinio *lib.* 4 *cap.* 8, ed Eliano nelle sue istorie varie *lib.* 3 *cap.* 1 si lasciarono ingannare dalle romanzesche descrizioni de' poeti, e del volgo de' Greci, i quali pur ne vedeano tutto l' orrore. Donde ciò se non perchè luogo consegrato dalla religion de' popoli agl' Iddii, e per la sublime idea, che vi attaccavano a' luoghi presupposti abitati da quelli? Non altramente Omero immaginò nel VI dell' Odissea cotanto deliziosa l' agghiacciata cima dell' Olimpo, come si notò di sopra in principio del §. 2. Era Tempe venerata singolarmente per un suo boschetto sacro, primo tempio de' popoli antichi, e rozzi, e il suo nome non da *Tempea*, o valle, ma piuttosto derivò in origine da *temenos*, appunto bosco sacro, oppur da *temenizo* consagrare, ch' è stato per

avventura la radice del latino *templum*. A fantasticare, e a traveder le cose a quel modo tutto all' opposto di ciò che sono, affascinati da religiosa superstizione, ebbero compagni i Greci gli altri popoli dell'antichità, e i nostri antichi medesimi ancorachè nè colti, nè boriosi come sopra tutti erano gli Ateniesi. Certo abbiam noi su per le alpi nostre, e altrove de' siti agresti arduí, spaventosi, che ancora ne' monumenti de' tempi mezzani hanno de' bei nomi, i quali non si potrebbono appropriare se non a de' luoghi ameni e colti, ed alcuni li ritengono tuttavia. È tanto meno da dubitarsi della mentovata gentilesca loro origine, che ancora nell' ottavo secolo dell' era volgare cotal superstizione in verso i boschi, fonti, arbori, ed alcuni determinati luoghi non era del tutto spenta tra noi, e nel resto della Lombardia, ed è stato mestieri tentar di svellerla con rigorosi divieti, e con leggi penali *. Ma sì fatte opinioni sono ben più antiche, e più durevoli de' monumenti, che le attestano, o le condannano. Così la religione è stata il fondamento di tutte le maravigliose istituzioni de' tempi eroici nella Grecia, e altrove. Le Muse sanzionarono ivi, ed anco tra i barbari delle altre province d' Europa i diritti, e i doveri degli uomini, e della pubblica e privata vita, insino a che l' avarizia de' ministri de' templi, gli oracoli raggiratori,

* V. le Longobardiche 30, e 31 lib. VI del Re Liutprando.

le imposture, e gli abusi d'ogni maniera stancarono l'istessa credulità de' popoli, se non affatto il loro natural pendio a sollecitar de' prodigi dal favore degli Dei.

Ma tuttavia per più secoli dopo la guerra di Troia, avea la Grecia propria continuato ad esser nelle arti poco avanzata anche dopo allogate le Muse sul Parnaso, e l'Elicona. A rincontro molto prima si stabilissero i Pierj a Delfo, l'Asia minore, e le colonie Ioniche eran già colte singolarmente nelle arti. La descrizione, che abbiam nel sesto della Iliade del vasto e magnifico palazzo di Priamo costrutto di marmi, elevato su di volte capaci, cui gli Egizj non seppero mai nè ideare, nè costrurre, le superbe colonne, e i vari ornamenti d'oro, d'argento, di rame, e d'avorio altrove dal poeta esattamente descritti sono chiari argomenti de' progressi ivi fattisi nell'architettura, e nella scoltura. Ma gli stessi poemi di Omero abbracciano quasi la natura intiera, e quanto può esaltar l'immaginazione, od eccitar le passioni, movere il core, pascere l'intelletto, e formar il giudizio. Ardito nelle espressioni, ed immagini, altrettanto che sublime ne' pensieri, facile, dolce, sempre elegante in colorire le amabili virtù sociali, le sue parole sono create per tutto ciò, che vuol dire, la giustezza delle metafore, l'energia, l'ordine, la varietà delle cose, il dipignere vivacemente tutto ciò, che tocca, danno a divedere, che il genio suo prodigioso erasi nutrito in un paese già colto, ancorachè non avesse

le Muse per concittadine, e basta Omero solo a dimostrar la superiorità della lingua greca insino d'allora a trattar qualunque suggetto. Eranvi adunque infinite chiare idee delle cose, poichè abbondavano le parole più proprie a spiegarle. Talchè quasi ciascuna di esse parole scomponendosi nelle sue parti elementari, contiene una definizione.

Le belle e ricche pianure dell' Asia minore, la facile comunicazione de' popoli, la minor lontananza, e il commercio de' già più colti orientali suscitarono, e fecero isvilupparsi più prontamente il vivace natural genio de' Greci Ionici ivi immigrati. All' opposto la Grecia tagliata da una serie e catena di aspre, elevate, discoscese montagne, che formano qua e là di molte sinuosità, gittano, e prolungano d' ogni lato de' rami, che la ridividono ancora in molte valli, e le une quasi del tutto chiuse alle altre, e non di rado innondate, ha dovuto per lungo tempo, a dir così, isolarne i popoli, e per difetto di frequente e più facile comunicazione tra loro ritardar lo sviluppo, e i progressi dello spirito. Quindi assai tempo anche dopo la Troiana guerra i molti e lunghi infortunj de' principali capitani Greci, le crudeli guerre degli Eraclidi, e Pelopidi, le succedute emigrazioni de' popoli, le rivoluzioni continue, che per moltissimi anni desolarono tutto il paese, il qual però abbattendo i tiranni rinascenti, riconquistò la libertà, erano fatte per imbarbarir la nazione viemmaggiormente. Si fu durante quell' ostinata lotta, che

apparvero le Muse in sul Parnaso, dove le attirò primieramente la fama di quell' oracolo, che vi attraeva altresì i popoli; quindi i giuochi pitici ne accrebbero mano a mano il concorso; giuochi intrecciati alle religiose cerimonie, e divenuti parte della religion medesima. Furono più frequenti in principio, e insieme il più gradito degli spettacoli ad uomini, i quali continuavano a riguardar per primarie virtù la forza, e la destrezza. Ambivano farne mostra gl' istessi eroi, e a Olimpia principalmente, e a Delfo, e altrove s' istituirono per onorarne la loro memoria, e di tutti gli uomini prodi, o benefici.

Ritrovarono pertanto i Pierj già preparato sul Parnaso il teatro, per unir viemmeglio, ammaestrare, ed incivilir i Greci, e il ringrandirono ogni dì maggiormente colla seducente melodia de' versi, e del canto. Le relazioni sociali divennero mano a mano più estese, e più ferme, e le domestiche perfezionaronsi, donde ne risultò in progresso quello spirito pubblico, quell' entusiasmo per la patria, il più nobile de' principj, che accendono, e movono l' anima de' cittadini a cose grandi, e rendette cotanto celebri i Greci. Le canzoni, od inni ne sono stati gli strumenti, altrettanto che i primi poemi, e monumenti primi della storia, celebrando gl' Iddii, e gli eroi, e i fatti più preclari della nazione, esagerando, immaginando de' prodigi, ed abusando sempre della ignoranza, e credulità del popolo. Incominciarono, e propagaronsi allora per la Grecia

le disfide e gare di poesia e musica sconosciute ad Omero, ma di già in uso a' tempi di Esiodo, il qual fioriva appena cinquant' anni dopo collocate le Muse sul Parnaso, e indi anco su l' Elicona. Desso è stato il primo poeta della Grecia propria, imbevuto delle cognizioni, e coltura de' Greci dell' Ionia. Però non si solleva mai al sublime, non seduce, non abbaglia, non colorisce vivamente, non dipigne, ma piace per l' armonia de' suoi versi, per l' elegante semplicità, e chiarezza del suo stile adattato a' suggetti campestri, e didatici. Nell' oscuro suo poema della generazion degl' Iddii, e formazion dell'universo, due cose, che a quei tempi anche appresso i barbari non ne faceano ch'una sola, traspare la non ancora estinta barbarie de' Greci. Ma nè più belli, nè più elevati de' versi di Esiodo poterono certo esser quelli degl' innografi del Parnaso, e dell' Elicona, però tali, che operarono un gran bene, onde giustamente fu detto, che la cetra dirozzò, incivilì, governò la Grecia, e vi creò la libertà. Cotesti inni accompagnati dal canto, e dalla cetra han fatto presso le altre antiche nazioni, e presso i Latini medesimi lo stesso uffizio. Nel Lazio se ne onorava Carmenta per istitutrice, come rapporta Dionisio d' Alicarnasso *lib.* 1, il qual parla altresì degli antichi *inni della patria* cantati in lode de' prodi e virtuosi uomini, e per lunghissimo tempo ripetuti in Atene, e Roma in occasion de' trionfi, e de' funerali. Le leggi istesse ligate in versi cantaronsi dal popolo molto innanzi fossero scritte, donde avvenne, che il verbo cantare era sinonimo di favellare.

Sembrami però non abbiano gl' inni, e le istruzioni de' Pierj trapassato i confini dell' Elide, o Grecia propria almeno per più di un secolo dopo stabilitisi in quella. Io l' argomento dallo aver Licurgo chiamato a Sparta insin dall' isola di Creta un cantore, o poeta per dirozzare, e addolcir gli ancora feroci Lacedemoni, siccome ricaviam da Plutarco nel discorso perchè la Pizia non proferiva i suoi oracoli in versi. Ma non di meno i versi di quel Cretese non bastarono a rammollire la ferocia de' Lacedemoni rimasti sempre barbari; poichè non coltivarono mai le scienze, e le arti, divorati dall' ambizione ed avarizia, inquieti, perfidi, e fatti per ispogliare, ed opprimere i più deboli.

Dopo Esiodo le Muse dell' Elicona, nè quelle del Parnaso quasi per tre secoli non inspiraron più ad altri di quella contrada il lor divino entusiasmo. I Rapsodi presero il luogo de' celebri poeti, recitando i versi di que' famosi teologi del paganesimo, gustati, ed ammirati dalla nazione, che in uno erudivasi e s' imbeveva di errori. Da que' Rapsodi nacquero i Sofisti, o sieno i savj, o studiosi della morale, e quindi i Legislatori o Solone. Parmi, che Pisistrato suo parente abbia usurpato il governo d' Atene per migliorarlo, e stabilirvi le scienze, e le arti, accogliendone i professori, che innanzi illustravano la corte di Creso Re della Lidia debellato da Ciro. Certo l' Asia minore, e le isole dell' Arcipelago avevano di già prodotto de' valent' uomini nelle lettere ed arti, i quali sono stati i modelli

degl' istessi Ateniesi. Alceo di Mitilene era un sommo poeta lirico un secolo prima che a Tebe di Beozia vi fiorisse Pindaro. Ma non la Grecia tutta, e i luoghi abitati dalle istesse Muse furono ricchi di cotali genj. L' Attica sola nell' intervallo dall' invasione di Serse al magno Alessandro n' è stata più ferace che non tutto il rimanente della Grecia, ed è sempre con maraviglia, e con piacere, che i nostri sguardi si dirigono verso quel punto di terra, vera patria delle scienze, e delle arti, del buon gusto, e del bello in ogni cosa.

DELLA ORIGINE

DEL DIRITTO REGALE

DELLA CACCIA.

DI JACOPO DURANDI.

Letta a' 26 novembre 1809.

Il primo forse de' mezzi, che l' industre necessità insegnò agli uomini per nodrirsi e difendersi dalle incomode fiere, e dipoi seppe diventar un esercizio delizioso anche in seno all' abbondanza di ogni cosa, e alla varietà di piaceri novi e più facili, venne interdetto ai popoli con un eccesso di rigore, e quasi a un tempo medesimo pressochè in tutta Europa. Da così fatto divieto, e vincolo si preparò, e molto più tardi vi nacque un diritto sconosciuto agli antichi, e primeggiò nella folla di quelle tante gravezze, che nei dì procellosi della gotica barbarie, e della servitù sursero a un tratto, e crebbero, aggravandosi sugli uomini, e sulle terre.

I Pubblicisti, i Giureconsulti, ed altri scrittori volendone investigar l'origine, riuscirono per mio avviso a vieppiù offuscarla. Si appigliarono gli uni a speculazioni di pubblica economia, che oggidì la voga di un vocabol novo di vecchie cose, e non di nuova scienza chiamerebbe *Statistiche*, quando era mestieri indagare, disaminare, crivellar i fatti. Altri in vece di spiegarci come nascesse cotesto diritto, e per quai gradi, hanno cercato piuttosto di puntellarlo e sorreggerlo in alcun modo, allegando, che le cose mobili imparziali erranti e libere, come le fiere, appartenendosi alla proprietà generale del territorio, rimase in balia del supremo signor territoriale l'appropriarsele tutte, ovvero accordarle a un ordine soltanto di cittadini, o diniegarle affatto a chicchessia. In somma gli uni e gli altri risguardano la libertà della caccia come un'arbitraria tolleranza civile, e presuppongono per causa di un oscuro fatto il fatto medesimo, o un altro più oscuro.

Chi disse, che il diritto di cacciare dipende indiviso da quello, che ha la sovrana podestà di metter confini al divagare e scorrere pel suo territorio, disse forse un'assurdità, perchè il divieto non ricaderebbe su l'occupazione delle libere fiere, ma su i passi de' cittadini.

Immaginò e disse un'assurdità, chi s'è ingegnato ritrarne l'origine dalla immemorabile prescrizione, cui diè poi tutta la forza la pazienza de' sudditi. Non si sa egli il tempo, in che la caccia era comune, e a

nessuno interdetta, e che la pazienza de' sudditi non è mai libera * ?.

Alcuni sottilizzando un poco meno, pensano aver colto nel fatto cercandone l' origine in quella costituzione *de pace tenenda* attribuita all' Imperador Federico I **, nella quale si proibisce di tendere lacci, e reti, o altri tali strumenti da prender fiere, se non fosse per orsi e lupi, che usano tenersi in luoghi selvaggi, e non frequentati. Si mirava a prevenir le occasioni di risse, perchè in quelle così tese insidie v' incappavano talora, e rimanean presi i domestici altrui animali: provvedimento già promulgato più secoli innanzi nella legge de' Borgognoni (*tit.* XLVI). Per qual' altra cagione non si proibì la caccia molto più usata allora con l' arco, e col falcone? Ma costoro s' ingannano altresì, attribuendo al primo Federico la mentovata costituzione. Sembrami apparir dal suo contesto, che il legislatore non era Imperadore, ma Re, e così pur

---

* Basti accennar qui i principali autori di così fatte opinioni, cioè Grozio *de jure Belli lib.* 2 *cap.* 2 §. 5, *e cap.* 8 §. 5. Puffendorffio *lib.* 4 *cap.* 6 §. 4. Georgio Fransk *exercit.* IV *quaest.* 2 seguitato da molti pubblicisti. Zieglero de *jurib. majestatis lib.* 2 *cap.* 4, Fristchio, Goebel *de jure venandi pag.* 88, e altri. Non vi ha ragioni più sode nel famoso *corpus juris venatorio-forestalis* ec. e ne' suoi commentatori.

** Rapportata *Feudor.* 2 *tit.* 27, §. 5 *e* 6, Cuiacio è stato il primo ad attribuirla a Federico I, e gli altri tutti il seguitarono, fondandosi fuor di proposito su l' istoria di Otton Frisinogense *lib.* 2, *cap. ult.*, le cui parole concernono l' altra costituzione veramente di quell' Imperadore intitolata pur *de pace tenenda* (*Feudor.* 2 *tit.* 53) ch' è dell' anno 1158.

lo stile e le cose, che quella contiene, indicano una età anteriore, e si confanno molto meglio al lungo regno di Arrigo IV.

Ma senza più intertenermi a ricordar gli altrui sistemi, ch' uno immaginò in un modo, altri in un altro, mi basti dire, che costoro hanno creduto di trovar l' origine di questo diritto, studiandosi di giustificarlo, e non la ritrovarono, e non l' hanno giustificato.

Però non vuo io, nè deggio pretermettere quella sì comune divulgata opinione non solamente tra gli eruditi, ma quasi in ogni classe di uomini, che continua a considerare il diritto, di cui si favella, come una reliquia o seguela dell' antico feudalismo, ed il fa a dirittura travalicar nelle nostre contrade a fianco delle nazioni settentrionali, che le invasero, e secondo i barbari lor costumi vi crearono de' diritti non meno barbari. La verità vuol ch' io pigli quì la difesa di quegli agresti conquistatori troppo a torto in questo accagionati. Certo la caccia era per loro una passione fomentata dall' indole, dal costume, e talvolta dalla necessità, e pregiandola inoltre come una immagine della guerra, ve n' escludevano i servi, i quali erano parimente esclusi dalla milizia: conformità di principj e d' idee tuttavia conservata da altre nazioni ancora barbare, e tra i medesimi selvaggi dell' America. Ma i Franchi nelle Gallie, e i Longobardi in Italia quantunque abbiano ritrovato gli antichi abitatori non troppo curanti la caccia ancorachè libera, non ne presero un pretesto

per escluderli, e nemmeno l'uso frequente ch' e' ne faceano, servì loro di argomento per invidiarlo, e toglierlo agli altri. Nè dalle leggi Saliche le più antiche tra quelle de' secoli mezzani *, nè dalle Longobardiche si ricava, che neppur alle terre benefiziali dette feudali dappoi, ovvero a' possessori di quelle si fosse appropriato il privativo diritto di caccia. Secondo la legge CCCXXX del Re Rotari ** il divieto di cacciare ristretto era a' boschi, e alle selve del Re. In quelle poi de' particolari ove alcuno avesse tolto via gli sparavieri, il padrone del fondo potea ripigliarseli ognivolta gli avveniva di cogliere il rapitor colla preda, od in sul fatto, del che dovea rimanersi soddisfatto senza più. Adunque anche in Italia a' tempi de' troppo calunniati Longobardi era libera la caccia. Solamente se il padrone di una selva segnava un albero, su cui gli sparavieri o falconi avesser fatto il nido, indicandolo a quel modo già da lui discoperto, e quasi-occupato, chi per avventura glielo involava, venia condannato in un' ammenda. Cotale riserva ristretta agli sparavieri non estendevasi punto alle altre fiere. Sono in ciò conformi le antiche leggi de' Franchi, Ripuari, Alemanni, Bavari, e Sassoni ***.

---

* Un solo titolo vi ha in esse *de venationibus* ch'è il XXXVI, in cui non si proibisce altramente la caccia, ma soltanto s' infliggono pene pecuniarie a' furti e uccisioni di animali destinati a quella.

** Rer. Italic. Scriptor. t. 2 pag. 42.

*** Presso Lindenbrog *Cod. legum antiquar.* e segnatamente la legge de' Ripuari tit. XLII.

Laonde solamente i Re o sieno capi di coteste barbare nazioni riserbavano gelosamente alcune selve a' privati loro piaceri, ed erane ad altrui interdetto insino l' ingresso. Il rigore era sommo, e l' istesso pio Re de' Borgognoni Gontranno, quegli, che sul fine del sesto secolo tolse a' Longobardi le valli di Susa, e di Aosta, e le riunì al regno di Borgogna, vendicò barbaramente col sangue di tre cittadini quello di una fiera uccisa in una delle sue selve, come attesta il più antico istorico della Francia Gregorio di Tours (*lib.* 10 *cap.* 10). La proprietà de' poderi unita alla libertà de' possessori non erasi ancora violata. La legge romana, che diede a' cittadini l' arbitrio, trovandovisi presenti, di poter impedire l' ingresso nelle proprie terre a' cacciatori, non per vincolare l' esercizio di cacciare, ma per l' intera libertà delle terre medesime, e fuor di tal accidente era lecito a ciascuno cacciar ovunque gli piacesse *, trapassò quasi tutta nelle leggi de' mentovati barbari.

Carlo Magno creato Imperadore rattemperò d'assai in tutto l' imperio gli eccessivi rigori dei Re franchi in fatto di caccia nelle loro foreste. Non esigette anche dalla istessa plebe nulla più del valore della fiera uccisa in qualunque delle sue selve patrimoniali **, moderazione

---

* *Nec interest feras bestias, et volucres quis capiat in suo fundo, aut in alio.* Instit. lib. 2 tit. 1, §. 12, l. 1 e 2 ff. de acquir. rer. domin.

** Capitolare 1 dell' 802 cap. 39 nella raccolta di Baluzio, e nel *corpus juris German. antiq.* col. 642.

non imitata mai eziandio ne' secoli più colti e moderni. Continuò ad esser libera da cotal suggezione l' universalità de' territori. Appare bensì dal famoso capitolare *de villis Caroli Magni* eccellente modello di prudenza, di ottima amministrazione, e di economia domestica *, fatto in tempo ch' egli era di già Re de' Longobardi; ma non ancora Imperadore, che i cacciatori e falconieri palatini, i quali facean la parte più numerosa della corte dei Re franchi, erano ben sovente sparsi per le province, affin di fornir la corte di cacciagione, ma non recavano disturbo niuno od impedimento alle usate cacce de' provinciali. Allorchè il salvaggiume era scarso nel centro del regno, commettevasi a' duchi; cioè governatori delle province limitanee di provederne la corte, e si spedivano a cotal uopo alcune truppe leggieri dinominate a vicenda sagittari e cacciatori. Provedere al costoro cómodo, e de' falconieri era incombenza de' giudici fiscali, che soprintendevano alla conservazione delle regie selve, e de' cani da caccia (*ibid. cap.* 57). Non ostante cotesta loro soprintendenza essi, e nessuno de' vassalli fiscali, o sia del regio patrimonio non poteano cacciar nelle terre, che tenevano in benefizio dal Re in compenso de' lor servigi, e del governo de' regj poderi, perchè di cotai benefizi avean l' uso, e non l' usufrutto (*ibid. cap.* 50). Altro loro

* Ibid. col. 607 e segg.

carico era il riscotere l' annuo censo in falconi, e sparavieri, cui eran tenuti pagare tutti i possessori di selve (*cap.* 36, *e* 46). Talchè tuttavia sotto Carlo Magno qualunque proprietario, e chi teneva beni in usufrutto, godea della libertà della caccia, e del porto delle armi, come lo accordava la legge Salica.

Mantenne Carlo Magno tanto più in Italia cotesta libertà, ed il medesimo regolamento. In una sua lettera scritta in circa l' anno 807 al Re d' Italia Pippino suo figliuolo * gli raccomanda di vegliar su la condotta de' suoi ministri ed uffiziali, e su le indebite esazioni, od estorsioni loro, e frodi, tra i quali annovera i *falconieri*, *e cacciatori* sparsi come gli altri uffiziali ed esattori pel regno d' Italia. Sono inevitabili bene spesso almen le minute coloro vessazioni, e rapacità inverso i popoli, ma non appar che nella pratica del cacciare osassero molestar gli *arimanni*, cioè gli uomini liberi, nè chicchesia altri n' avesse la facoltà. Anzi per tutto l' impero era così grande in ciascuno la cupidità della caccia, e la frequenza di essa, che ad agevolarla vie più, e accrescerne il piacere, di tante selve già di soverchio propagate su i fertili campi, e su i tristi avanzi, e le rovine di luoghi un dì popolosi, n' avean ridutte parecchie a foreste, nelle quali più specialmente

---

* Presso Baluzio *Capitular. Reg. Francor.* t. 1 pag. 461, e *Rer. Italic. Scrip.* t. 1 part. 2 col. 112.

s' intertenevano, e nutrivansi le fiere, le quali multiplicavano a pregiudizio degli uomini. L' istesso nome di foresta, come sembrami più verisimile a preferenza di altre forzate etimologie, derivato dall' antico teutonico *furen* pascere, nodrire, siccome pur osservò il dotto Gioan-Giorgio Wacther nel glossario germanico antico, ne dimostra la sua destinazione. Qualunque selva poteasi mutar in foresta però con l' autorità del Re, a cui solo spettavasi accordarne il privilegio. Il gius di *afforestazione*, o di *afforestare*, come barbaramente appellavasi, ha preceduto i tempi de' Carolinghi, e non solamente molti signori, ma molti particolari possessori di selve, e poderi l'avevano ottenuto, ovvero usurpato, quando l' Imperador Lodovico Pio nel capitolare IV dell'719 ordinò non si creassero nuove foreste, e si *dimettessero* quelle istituite senza privilegio di Carlo Magno suo padre *; ma intanto non si toccassero quelle destinate al servizio suo, cioè non si levassero di là entro le fiere, o si disperdessero, come ordinava farsi delle altre, che ciò e nulla più vuol dire ivi *dimittere*.

Mi pare strano abbiano alcuni immaginato, che quelle parole *instituere*, e *dimittere le foreste* equivalgano a

---

* Cap. 7 *de forestibus noviter institutis ut quicumque illas habet, dimittat, nisi forte judicio veraci ostendere possit*, ec. presso Baluzio *ibid.* t. 1 pag. 600, e Labbe *Nova Colect. Concilior.* t. XIV col. 414, e nel *Corpus jur. German. antiq.* col 854.

trapiantarle, e svellerle, od abbatterle, e quindi presuppongano si dovessero diradicar le selve a favore dell' agricoltura. Dirò da costoro ignorarsi che si fosse *afforestare*, e infatti malamente fanno pur sinonime foreste e selve come fecele l' uso moderno. Il mentovato ordine di Lodovico Pio fu general precetto: il rinnovò con altra legge pubblicatasi segnatamente per Italia, ed ai conti, o governatori delle province comandò di non più *istituir* foresta nessuna, e *dimetter* le nuove senza l' autorità sua *istituite* *, cioè a dire *disforestarle*, o levar d' indi le fiere intertenute, e nodrite per le caccie. Tornano i medesimi termini, ed invero m' incontrai più volte nelle carte de' bassi tempi a trovarvi *instituere*, ed *institutiones* adoperati in vece d' imporre, stabilire, ordinare alcuna cosa, comechè questi vocaboli appena si trovino ne' glossarj della barbara latinità, ne' quali non pare possibile registrarli tutti, o in tutti i significati. Di qui pur si raccoglie, che i conti non altramenti ordinavano le selve in foreste se non come delegati, e commessarj del sovrano. Ma posteriore sembrami a' tempi de' Carolinghi il cerimoniale praticatosi nella istituzione o creazione di una selva in foresta, per cui si usava nell' istesso regio diploma disegnarsene il rito, nominando ad un tal uopo alcuni uomini savj e pratici, i quali visitavano la selva,

* Leg. 49. Rer. Italic. Script. t. 1 part. 2 pag. 135.

ne stabilivano i confini, e i limiti, vi riponeano i termini, poi de' banditori a nome del Re pubblicavano in tutta la contea, nella quale giaceasi la disegnata foresta, il divieto a chiunque, e al conte medesimo, e ad ogni altro regio uffiziale di qualunque grado ei si fosse, non che di cacciare, ma neppur di entrar in quella, e tantomeno entrarvi con cani, con falconi, con l' arco, od altri così fatti strumenti ed ingegni. Quindi se ne formava solenne atto, e registravasi nella cancelleria del Re. Cotesta pubblica cerimonia giovò a togliere o scemar gli abusi, insintantochè i conti, ed altri maggiori vassalli furono meno indocili, o meno assoluti nei loro governi. Ciò che degli antichi Galli e Germani dissero Cesare *lib.* VI., e Tacito *de moribus German. quoties bella non ineunt, multum venationibus transigunt*, è parimente da dirsi di loro, e di altre nazioni nelle mezzane e basse età. La caccia, e la facilità di ritrovar più raccolte e copiose le fiere nelle foreste era una comune delizia in tempo di pace, e l' unica occupazion de' signori, i quali per un cotal loro fasto non comparivano quasi mai in pubblico senza portar in mano il falcone. In sì gran pregio l' aveano, che per legge era vietato cederlo anche per prezzo della propria libertà, segnatamente appresso i nostri Longobardi *. Chiunque poi avesse altrui involato

* Leges Longobardor. ibid. leg. XVI pag. 129.

il falcone, doveva in pena lasciarsi divorar da quello sei once di carne su la parte più carnosa del corpo (*supertestones*), o pagar grossa ammenda *.

Fuor della distinzion capricciosa di comparir dovunque col falcone in mano riserbata del tutto ai signori, poteano però usarne gli uomini liberi, recandosi a caccia a loro piacimento. Con tanta avidità e frequenza vi attendevano, che con iscandolo grande del popolo v' impiegavano interi anco i giorni festivi, ed i conti insino i giorni stabiliti a tener i *placiti*, cioè a render ragione **. Non n' abusavan meno i vescovi, e gli abati de' monisteri fattisi anch' essi guerrieri e cacciatori; come signori di varie terre, dacchè su lo scader del settimo, o al più tardi nello entrar dell' ottavo secolo incominciarono i barbari a intrudersi negli ordini sacri, e a contaminar il clero co' barbari lor costumi, e con l' ignoranza loro.

Noi siam ragionando trapassati ben di quà dell' età di Carlo Magno, ed in nessun luogo ritrovammo conteso il cacciare se non ai servi solamente, e siamo tuttavia lontanissimi a vedervi nascere il regale diritto, di cui si cerca l' origine, o sia quando e come nascesse, sebben dai più si presuma tanto più antico, l' una cosa confondendo con l'altra. Ma sotto i deboli successori

---

* *Lex Burgondionum* additam. I, tit. II corpus jur. German. antiq. col. 400.
** Ibid. capitul. anni 807 cap. 4 col. 735.

di quel prode e savio Imperadore la catena de' subalterni poteri, che già divisa in molte anella, e grado a grado prolungandosi finiva in mano dei Re, rallentandosi ogni dì viemmaggiormente, a misura che veniva ancora a ridividersi, ed estendersi, incominciò finalmente a sconnettersi, e quinci la monarchia a perdere affatto l' attività del suo principio fondamentale. Nel breve periodo dell' impero di Carlo il Calvo fu prima la Francia a veder fatti ereditarj i grandi uffizi della corona, e tutti i personali benefizi, che per anticipazione diremo *feudi*. La debolezza del sovrano, e l'augumento progressivo della potenza dei gran vassalli venne ancora ad attenuare e pressochè spegnere i diritti delle proprietà particolari. L' istessa libertà si rendette incomoda, e Carlo Calvo astrinse gli uomini liberi a scegliersi un signore tra i suoi vassalli, ordinando si confiscassero gli allodj di coloro, che ricusassero sottomettervisi *. A questo modo il vassallaggio diviso e ridiviso in vari gradi più minuti divenne il carattere comune de' sudditi. La corona acquistò degl' immediati vassalli più potenti, ma a un tempo de' rivali, e de' nimici. Tuttavolta in mezzo alla sua fiacchezza fu somma la gelosia di quell' Imperadore e Re d' Italia per l' inviolabilità della caccia nelle sue selve, dì modo che nel suo capitolare dell' 877 dopo aver disegnato a Lodovico suo figliuolo quelle,

* Capitul. Caroli Calvi tit. 9, cap. 2, 3, 5.

nelle quali gli permetteva di cacciare, (*cap.* XXXII) ordinò con invida curiosità gli si dovesse render conto delle fiere, che Lodovico averebbe ammazzato in ciascuna selva (*cap.* XXXIII).

Finalmente dopo la morte di Carlo il Grosso, o dell' ultimo degli Imperadori Carolinghi videsi quasi in ogni terra crescervi un tirannello. Furono astretti gl' istessi cacciatori, e regj falconieri poco a poco discostarsi dalle selve occupate da cotesti novelli despoti, i quali surrogando le assai volte l' arbitrio alla legge, opprimevano a nome del Re medesimo un popolo di schiavi. Emulando ne' lor distretti, e nelle signorie loro divenute ereditarie la sovrana podestà, e quasi indipendenza, vollero pur anco le loro foreste inaccessibili ad altrui come quelle del Re. Singolarmente la Francia tuttavia ne' bassi tempi meno rimoti, e un cotal poco meno rozzi e ferigni ha veduto più d' uno de' gran vassalli della corona, ed altri signori accordar licenza all' istesso Re di poter cacciare in alcuna delle loro selve, ed il Re discendere a sollecitare, e mendicar quelle licenze *. In somma guardavano le loro foreste con quella gelosia, e con quel medesimo rigore, con che guardavansi quelle del Re istesso. Basti per molti esempli il caso di tre gentiluomini Fiamminghi sotto il buon Re

---

* Infra altri esempli vedi quel di Burcardo signor di Marly presso Duchesne. *Hist. Généalog. de la maison de Montmorency pag.* 401.

Luigi IX, i quali osarono inseguir un cervo infino sulle terre d'Inghirardo di Coucy, ed ivi ucciderlo. Quel signore feceli tutti e tre impiccar per la gola, nè valse che il Re disapprovasse cotanta crudeltà *.

A misura che vennero scemando i possessori degli allodj, e per conseguente multiplicaronsi i servi, e gl' infimi e i rustici vassalli, scemò il numero de' cacciatori, o sia di chi avea dritto ed uso di cacciare. Nè già tutti gli anelli dell' allungata catena del vassallaggio ritennero l' uso della caccia nemmeno nei loro suffeudi, se non quanto il sofferivano i lor maggiori. Il popolo incallito nella servitù appena sapeva accorgersi de' torti, che gli venivan fatti. Il dispotismo così più diviso, e minuto avea negli animi degli uni introdutto l' avvilimento, e negli altri quello spirito di violenza, e di anarchia, che gli è proprio. Ogni relazione ed idea di diritti e di convenzioni tra il signore, e il suddito o servo era pressochè estinta, ed eravi succeduta l' idea di timore, di dovere, di forza.

Un governo così fatto era a un di presso comune quasi per tutta Europa, e troppo più proprio a multiplicar i tumulti degli stati civili, e le divisioni, che del continuo li dilaceravano. Nulla di meno la sovranità comunque così inceppata, e in apparenza oramai poco gelosa di tanti suoi dritti già perduti, o andava

---

* De Belloy *Mém. Historiq. de la maison de Coucy.*

perdendo alla giornata, seppe conservarsi in molte province alcune selve patrimoniali, o fiscali, dette altramenti pubbliche, ovvero dello stato. Esse non voglionsi confondere con le selve comunali, come per alcuni si è fatto, nelle quali manteneasi comunanza di pascoli, e talvolta anco di caccia, e ciò non ostante parve talor a' sovrani di poterne disporre, e ne disposero talora a pregiudizio del popolo, come delle pubbliche, o fiscali ben sovente fecero a pro di favoriti, oppur di chiese. Usavano pur tuttavia dell' autorità loro ancorachè talvolta contrastata, o rimasa inefficace di permettere ad alcuni cittadini la caccia in luoghi determinati, e circoscritti, o ne' beni propri di ciascuno, ove per rigor di costume, o per abuso de' maggiori vassalli, o per altra condizione n' erano esclusi, oppur anco di permetterla agli uomini tutti di una comunità per motivi ragionevoli, e il più sovente per distrugger lupi ed orsi, od altri animali anche innocui, però cresciuti in troppo gran numero, e quindi infesti alle campagne. Ma sopra tutto l'opinione pubblica, e l' ombra ancora della suprema autorità parve sola capace, e la più imponente agli occhi del popolo a rendere come sagre ed inviolabili le selve col suddivisato rito ridutte a foreste, rito forse invidiato, ma non usurpato mai palesemente dai rivoltosi conti, ed altri signori, benchè da loro profanato alcune volte, o violato a danno de' più deboli. Da questa prerogativa dei Re nei burrascosi bassi tempi tuttavia conservata

pigliò sua mossa ed origine il gius forestale indiviso già da quello di caccia, e preparò e concentrò finalmente nei soli Re, e principi sovrani il regale diritto, di cui si favella, nato quindi molto più tardi della toltasi al popolo libertà di cacciare. Un fatto così apparente, che risulta eziandio dalla serie di molti altri, non ha potuto altramente sfuggire, come pure sfuggì alla sagacità di tanti dotti scrittori, se non perchè in una ricerca di puro fatto vollero piuttosto cavar sottilmente dal proprio ingegno speculazioni, e discorsi arrischiati, e conghietture, trascurando la fastidiosa indagine dei fatti cui l' ingegno non può supplire, e smentiscono quasi sempre le conghietture, e i discorsi.

Ma in questo neppure dai fatti si seppero ogni volta dedurre le debite conseguenze. Così la quantità grande di vecchie carte e diplomi singolarmente dei Re, e Imperadori di Germania, che contengono donazioni di foreste e selve con peculiari privilegi di caccia, fece immaginare a parecchi scrittori di quella nazione imitati poi, o copiati da altri, che il solo Imperador di Lamagna Re de' Romani anche per tutto il corso de' secoli barbarici abbia di fatto riunito nella sua persona il gius della caccia, e delle foreste sin anche sopra tutte le terre de' particolari, e quello di poterlo altrui comunicare e concedere, senza alienarlo giammai da se, o scemarlo, partecipandolo ad altrui *. A comprovar

* Veggasi infra molti altri il barone d' Ickstat *opuscula jur. varii argumen.* t. 1 *opuscul.* IX, pag. 598 e seg.

sì fatte cose adoperano alcuni imperiali diplomi, e molti più potrebbono adoperarne, poichè tutti simiglianti, ma singolarmente uno di Arrigo IV del 1062, per cui alla chiesa di Amburgo ha conceduto la ragion della caccia in una vasta foresta di quella contea, fuor solamente dei tratti e siti, nei quali era già stata altrui conceduta dai precedenti imperadori. Ma tutto ciò non giova punto a comprovar neppur una delle proposizioni de' mentovati scrittori. Era quella una selva pubblica o fiscale non ancora usurpata dal conte del paese, nè solamente in Lamagna, ma sippur altrove faceano i sovrani delle donazioni di questa specie, come poc'anzi notammo, e talora per prevenire, se lor veniva fatto, le usurpazioni dei conti, e di altri gran signori. Però nell' accordar cotali largizioni nè in Lamagna, nè altrove era sempre libera la volontà dell' imperadore, o di qual altro principe sovrano nemmeno intorno alle selve comunali, nè potevale a modo suo sempre *afforestare* senza l' assenso del conte, nel cui territorio giaceasi la selva.

Assai esempli di ciò mi caddero sott' occhio, e per non uscir di Lamagna trasceglierò due pregevoli carte della cronica de' vescovi di Minden nella raccolta di Pistorio *, le quali mettono in chiaro questa circostanza. L'una del 991 è del terzo imperador Ottone di donazione

* *Script. Rer. Germanic.* edizione di Struvio t. III pag. 821, 822.

di alcune sue foreste al vescovo stesso di Minden, e oltre a ciò di una selva comune. Ad autorizzare il dono di questa v' intervennero, e l' approvarono il duca Bernardo conte della provincia, e i provinciali medesimi. Tutti costoro consentendovi, l' imperadore impresse alla selva il dritto di foresta. L' altra carta è di Corrado il Salico del 1029 a pro del vescovo suddetto, accordando pure il privilegio di foresta ad una selva situata nella contea del mentovato duca Bernardo, avendovi acconsentito esso duca e conte, e gli altri cittadini, i quali godevano innanzi comunanza di caccia in quella selva.

Laonde neppur in Lamagna era ne' mezzani e bassi tempi sempre libero all' imperadore di accordar l' uso della caccia a sua fantasia, ch' è ben altro che pretendere n' avesse egli solo l' universal diritto. In Lamagna come per lo più anche altrove la caccia era divenuta una specie di giurisdizion parziale, ed una servitù rispetto alle terre, la qual non cadea nel commercio de' privati. I semplici nobili di origine per lo più come gli altri particolari segnatamente in Germania non potevano cacciare nemmen nelle proprie selve, perch' elle servivano a quella specie di giurisdizione conosciuta sotto il nome di alta giustizia, del che ve n' ha molti esempli. Ma senza cercarne altrove, gl' istessi scrittori, che hanno fatto l' imperador di Germania la sorgente precipua ed unica di questo diritto, ce ne forniscono più d' uno anche nelle età meno

remote, e meno disastrose e barbare. Certamente è molto notabile quello di Andrea vescovo di Erbipoli, o Wurtemburg nella Franconia, il quale ancora nel 1312 come signor del territorio infeudò a due nobili suoi cugini il dritto di cacciare entro i limiti de' propri loro boschi e poderi, e di tenervi un vivaio di fiere *(hortum ferarum)*, riserbatasi a lui, e a' successori suoi la libertà di cacciar in quelli, o mandarvi cacciatori *. Altri posteriori imperiali diplomi come di Carlo IV, e Federico III si adducono dai sopraccitati scrittori, ma se non sono del tutto contrari all' opinione loro altrettanto che quello del vescovo di Erbipoli, almen non l'appoggiano, nè la sorreggono, perciocchè si appartengono ad una età, in cui a favor dell' imperadore, e de' suoi co-stati eransi di già formate le leggi intorno alla regalia della caccia, il qual diritto è molto lontano da poter vantare cotanta antichità, come infra altri piacque al dotto Conringio di attribuirgli. Confondendo pur egli i fatti e divieti parziali, ed abusivi col di poi introdutto diritto, ne fa risalir la regalia di sopra i tempi di Carlo magno **, quando i Germani ritenevano ancora assai degli agresti costumi, e della libertà degli avoli loro.

Ben altre circostanze non comuni a verun altro

---

* D'Ickstat loc. cit.

** *De Republica antiq. veter. Germanor.* t. 1 Conringianor. pag. 15.

paese occorrono nel particolare dell' Italia. Si notò più sopra essere stata libera la caccia sotto la signoria de' Longobardi, e solamente le selve del Re furono interdette a' cacciatori di ogni condizione. La maggiore e più famosa di quelle selve, e altresì la più frequentata dai Re Longobardi giacea nelle vicinanze della odierna città di Alessandria, il cui sito verisimilmente trovavasi allora pur ingombrato da quella stessa *vastissima sylva urbs* da Paolo Diacono più volte ricordata. Era dessa così dinominata, perchè costeggiava a dilungo il fiumicello Orba, ma di molto più estesa alla diritta del suo corso, dove poi disboscati più siti e di mano in mano diradicandosi la selva, sursero alcuni villaggi, che han preso il nome da vari tratti della medesima. Sussisteva ancora ne' secoli nono e decimo. Il famoso in oggi luogo di Marengo quasi in testa di quella selva dal lato di tramontana era allora una villa reale per comodo della caccia, ed avean continuato i Re Franchi a godersi l' una e l' altra, durante il loro regno in Italia; onde ancor dell' anno 865 Lodovico II datò di lì *(actum Mâringo curte regia)* la carta di dote per Angelberga augusta *. Ne fecero altrettanto i succeduti Re Italiani, e ritroviam nell' 898 il Re Lamberto *in Marinco iam alquantis diebus venationi vacabat*, allorchè intese venirsi i partigiani del suo rivale Re Beren-

* Antiquit. Italic. t. 2 col. 117 e segg.

gario I ad attaccarlo, come racconta l' istorico Liutprando *. Cotesta sì vasta selva abbattuta quà e là nell' undecimo secolo in gran parte dagli uomini accorsi a fabbricarsi quei villaggi, si occupò dai medesimi, i quali senza richiamo del fisco, o di altri cotanto attesero a distruggere i moltiplicati cinghiali, ed a cacciar le altre propagate fiere, che infine le spensero. Bensì cominciavano allora a fermentar negli animi de' nostri popoli le idee di libertà.

Sotto la signoria dei Re franchi i conti pur quì stabiliti da Carlo magno al governo delle provincie s' ingegnarono trapiantarvi i costumi e gli usi invalsi già di là dell' alpi anche in fatto di caccia. Altresì i vescovi nostri, e gli abati monastici divennero battaglieri e cacciatori, abuso però non comune almeno a' prelati italiani di origine infino oltre la metà del secol nono, come ricavasi da una lettera di Papa Nicolao I rapportata da Graziano (*distinct.* 34 *can.* 1). Ma è vero, che pochissimi erano a quel tempo in Italia i vescovi e gli abati di origine Italiana, ed in quelli non più la dottrina, oppur la pietà, ma pregiavansi le qualità di soldato, o di cacciatore. Nottingo vescovo di Vercelli appunto verso la metà di quel secolo erasi meritato dall' Imperador Lottario I la terra di Pontestura in Monferrato unicamente per

* Lib. 1 cap. 11 in prin. *Rer. Italic. Scriptor.* t. 2 pag. 432.

la *maravigliosa* bravura sua nel cavalcare, e di poi Liutuardo altro vescovo dell' istessa città ottenne dal facile Carlo il grosso nell' 882 e terre, e selve, e il privativo diritto di caccia in quelle: entrambi erano stranieri *. Alla morte di cotesto imperadore ridivisa la monarchia de' Franchi, e ritornata Italia ad eleggersi il proprio Re, si ricava da un diploma dell' 899 del novo Re Berengario I a pro del monistero di Nonantola ricco di più terre sparse allora per tutto il regno d' Italia, e così pur in Piemonte, e sin nelle vicinanze di Torino, che la cagion del divieto a chicchessia, e ai conti medesimi di cacciar nelle selve del monistero o con cani, o in altra maniera riducevasi *a non molestar gli animali propri di quello* **. Laonde nelle selve ove non ve n'aveva niuno, poteasi da chicchessia per avventura cacciare. Oltre a ciò in qualunque luogo il monistero tenesse alcuna cella, o de' poderi doveva anch' esso aver parte nelle selve comunali. Donde pare si possa inferire, che bastava possedere qualche terreno per aver dritto di caccia sippure in quelle. Non erano allora in Italia come in altri regni per anco divenuti così rari i possessori di terreni. La comunanza delle selve massimamente pei pascoli, e per far legna erasi mantenuta in Italia pressochè in ogni terra; perciò

* Diploma di quell' anno nel *Piem. Cispad.* pag. 323 e segg.
** Antiq. Italic. t. 2 pag. 156.

furon di poi riconosciuti i boschi appartenersi per antico possesso alle città, ed ai comuni nel primo articolo della famosa pace di Costanza dell' anno 1183. Tanto più è da credersi avessero le comunità già molto prima ricuperate assai delle selve, che la prodigalità e debolezza degl' Imperadori Franchi e Tedeschi avean dato alle chiese, e ad altri, *afforestandole*, come usavano. La qual cosa era tra noi pur accaduta ad alcune a quel tempo famose selve, *ubi aves capiuntur*, estese dalla terra di Balzola nel moderno Casalasco di quà del Po infino di là presso a Santo Evasio, od al sito dell' odierna città di Casale, e d' indi di quà tornando infino al luogo di Caresana in verso Vercelli, affatto cedute a quel vescovo da Ottone III *. Ma poco oltre la metà dell' undecimo secolo i vicini terrazzani, e il comune di Trino, che poscia mandò suoi rappresentanti alla pace di Costanza, si avevano in gran parte ripigliate, e diradicate quelle selve medesime.

Gioverà quindi osservare, che se altre volte le civili guerre nate tra i partiti di Guido e Lamberto contro di Berengario I tutti e tre a un tempo eletti a Re d' Italia, aveano accresciuto d' assai la potenza de' conti, o governatori delle province, e di altri signori a grande pregiudizio del popolo, e se oltre a ciò le rocche e

---

* Diploma dell' anno 1000 rapportato pag. 141 e segg. della notizia *delle Alpi Graie e Pennine.*

castella da essi erette nelle campagne, e dai loro partigiani multiplicate ancora, avean fatto pullular per tutto de' tirannelli, però è verissimo, che in quel disordine di cose riprodottosi più volte nei secoli decimo e undecimo, i popoli d' Italia acquistarono molto più di ardire, di bravura, e di libertà. Il piacer della caccia, che altrove risguardavasi proprio soltanto de' principi, e de' potenti, non era qui affatto interdetto ai mediocri possessori di un podere. Però anche quì i grandi voleano fossero le loro selve inaccessibili a chicchessia, ed inviolabili al pari di quelle dei Re. Basti considerare, che nel 925 fu da tutti ammirato pel più insigne inudito favore, che Lamberto arcivescovo di Milano avesse condotto a caccia in una sua selva Burcardo duca di Svevia, e permessogli di ammazzar un cervo *: eppur cotesto Burcardo era il suocero dell' allora Re d' Italia Rodolfo.

Era così Italia nei due sopradetti secoli divisa tra molti potenti signori sediziosi e rivali, che creando e disfacendo i Re, aspiravano essi medesimi alla indipendenza. Ne risultava perciò un' aristocrazia tumultuosa, che risentivasi di tutto lo scompiglio di un' agitata repubblica senza averne la libertà. Il primo Imperador Ottone affin di comprimerla erasi provato a ridividere le vaste contee urbane, multiplicando de' conti rurali

* Liutprando *Histor.* lib. 3 cap. 4, *Rer. Italic.* t. II pag. 446.

o pagensi, i quali prima non erano che vicarj de' conti urbani. Ricondusse parimente varie città, e comuni quasi all' antica condizion de' municipii, e sopra tutto ingrandì ed arricchì il clero di già ricco e grande, per opporlo ai conti e ad altri gran signori. Lusingavasi di trovar negli ecclesiastici docilità e fede, e non ambizione, ed avarizia. S' ingannò, come pure i tre immediati successori suoi, che l' imitarono. Cotali sul finir del secol XI furono i germi della rinata libertà de' comuni di Lombardia, e del loro entusiasmo per difenderla. Di modo che nella dieta tenutasi poi in Roncaglia sul Piacentino, nel 1158 stettero fermi i rappresentati della lega di Lombardia a diniegare all' imperador Federico I il dritto di caccia, ch' ei pretendea spettarsi all' imperio. Allegarono, e francamente sostennero i comuni l' antico lor possesso di libertà della caccia, cioè a dire risalendo almeno insin al regno di Arrigo IV. Quindi nel decreto concordato in quella dieta intorno alle regalie dovute all' imperadore non si annoverò la caccia *.

Questa ommissione dal canto dell' imperio così involontaria indusse dipoi in errore non pochi giureconsulti, ed altri, i quali non trovando compresa la caccia nel novero de' dritti regali (*Feudor.* 2 *tit.* 56), ed ignorandone la cagione, la tennero per una regalia

* Radevico lib. 2 cap. 5, Rer. italic. t. VI, pag. 787.

affatto moderna. Altresì ignorando, che allora la libertà della caccia era soltanto riconosciuta nei territorj delle città della lega di Lombardia, vollero di quì tirar degli argomenti in pro di altri paesi, dove questa regalia erasi già stabilita, ovvero preparavasi come in Germania a' tempi di Federico I, talchè i suoi commessarj mal sofferivano n' andasse Italia esente. Perciò singolarmente nel 1165, come narra il cronista Ottone Morena *, essi tentarono infra altre estorsioni, che praticavano in Lombardia, rivendicar all' imperadore la ragion della caccia, e multavano nella roba, e sin anco nella persona chiunque ne usava liberamente. Coteste vessazioni furono poscia disapprovate, e dichiarate abusive nell' articolo XV della pace di Costanza.

A rinnovarne gli abusi succedettero dipoi agl' imperiali commessarj nel turbinio delle fazioni, e nelle ognor rinascenti civili guerre i moltiplicati in ogni lato signorotti e castellani, i quali studiavansi nelle loro terre imitar i gran signori, e tutto ciò ritenere, che quelli s' aveano usurpato. Se non vi riuscirono sempre, fu perchè in molte occasioni non osavano cozzar col popolo. Arrogandosi il più che potevano il diritto di cacciar in tutto il lor distretto, lo prepararono pei sovrani succeduti poscia alle agitate repubblichette italiche, quando a quelli si sottomisero altrettanto i comuni,

* Rer. Italic. t. VI, col. 1127.

e i signori con le loro terre, e castella, e le ripresero da quei sovrani novelli mano a mano sotto la suggezione di feudo. La prerogativa di poter cacciare benchè molti del popolo ancora n' usassero di fatto, non cadea già più nel commercio de' privati. Quei signori se l' erano appropriata o come riunita alla lor qualità o come seguela e ragione del lor territorio, e senza più attendere al vecchio rito peculiare ai soli principi di ordinar le selve in foreste, osarono talora bandir divieto di caccia, anche là dove il principe a pro di altrui l'avesse innanzi fatta libera. Del che un nostrale esempio molto bene può chiarirci, quando i viceconti di Baratonia signori pur di Villarfochiardo in val di Susa, nel cui territorio erano incassate le montagne di Monbenedetto, e la valle Orsaria donate con ogni diritto insin del 1197 dal conte Tommaso I di Savoia sovrano in val di Susa alla Certosa di Monbenedetto, si fecero a contrastar a questa in ogni modo la ragion di cacciare, e di permetterla ad altrui. Dopo lunghe contese accordarono nel 1307 fosse libera al monistero la caccia de' piccoli animali, e altresì quella degli orsi, cinghiali, e camozze, che allora popolavan que' monti e boschi, nel solo caso però, che dessi fosser presi da alcuno della famiglia del monistero medesimo, ma gli estranei dovessero de' grossi animali uccisi ne' mentovati luoghi darne il quartiere, o quarta parte a' signori.

(1) V. Marca di Torino pag. 154.

Però in Italia è stata in questo molto meno stretta la servitù, che non altrove. La vanità, ed il capriccio de' potenti bene spesso la compressero, l' allentarono, allargaronla. Quando poi su le rovine dell' anarchia feudale, la qual' entro di se nutriva il germe della sua distruzione, riposarono più fermi i governi, e i sovrani tutti antichi e nuovi, riunirono ben essi nelle loro mani le prerogative d' ogni maniera, che divennero poscia altrettanti diritti indivisi dalla corona, parecchi de' quali, come quel della caccia, s' impressero, a così dire, su i territorj stessi, e vi si perpetuarono. Tante foreste tolte al commercio degli uomini, e riserbate ai piaceri di pochi ingombravano a que' dì le terre, che dove per autorità del principe furon disfatte, dove più o meno conservate. Nelle une e nell' altre fecero i Principi rivivere ne' popoli inviliti dalla servitù dianzi più divisa e più minuta, l' opinione del privativo sovrano potere a render le selve come sagre, e inaccessibili a' cacciatori. Fu agevole anche sul rimanente delle terre farvi giuocare quella stessa opinione. I popoli, che ben la vedeano tornar tutta al loro profitto, e renderli poco a poco possessori di terreni condannati innanzi alla sterilità, avevano un troppo grande interesse a secondare, e sostener il loro principe. Essi venian così acquistando nella proporzione stessa delle perdite, e della suggezione dei parziali lor signorotti. Quindi pur col favore dei popoli ogni sovrano come di sua ragione singolare si appropriò il diritto della caccia; talchè da lui solo

si potesse in avvenire ad altrui comunicare. Ciò che in tutto quasi il continente di Europa si preparò a questo modo, e fecesi più o meno lentamente, si è fatto di un sol colpo in Inghilterra insin del 1070 dal Normanno Re Guglielmo I detto il conquistatore. Egli è notissimo, che vi trapiantò la legge feudale, affin di concentrar in se medesimo tutta la militare autorità, non come per tutto altrove ridivisa in più membri discordi, e rivoltosi, ma congegnata di membri per ferma e stretta unione dipendenti da un solo capo, che si attribuì tutti i dritti de' signori, e con un peso immenso raggravossi sopra ciascun di quelli. Dopo questo importante passo li sottomise tutti al rigore del suo barbaro editto intorno alle foreste, per cui si riserbò come personale proprietà del Re la ragion della caccia in tutto il regno *. Le pene minacciate a' contraventori ferirono ugualmente i grandi, e il popolo; pene, che dipoi parvero addolcite e miti, quando la lor riforma risparmiò niente più della testa, e delle membra de' cittadini.

Adunque è manifesto, che la suggezione, od il vincolo, cui venne suggetta la caccia, non fu traportato a noi dalle nazioni boreali, non nacque nemmeno dalla natura e forma, o dall'indole de' feudi assai più antichi

* Così la celebre di Luigi XIV *ordonnance des eaux et fôrets* di agosto 1669, nella quale oltre i nuovi provedimenti sono raccolte, modificate, ampliate le leggi de' precedenti Re, formava negli anni passati il codice della Francia in fatto di caccia.

del vincolo suddetto per se stesso indipendente da quelli. Coloro, che il presuppongono così nato e quasi indiviso, argomentano da ciò, che si è fatto più secoli dappoi, cioè quando incominciossi infeudare il dritto di caccia, per ispiegar ciò, che non era ancora in uso nei precedenti secoli; finalmente non derivò neppure da veruna delle speculazioni, e sottilità, o principj immaginati dai pubblicisti, e giureconsulti, e da altri scrittori. Parrebbe veder de' ciechi, che si battono, veggendo i prolissi discorsi, in che eglino divagano, e si smarriscono, gli uni cercando insino d' iscusar senza bisogno niuno le antiche repubbliche, le quali abbandonarono al popolo la caccia, dicono essi, non per poca sagacità in fatto di pubblica economia, ma per timidità d' irritar de' popoli indocili. Altri in contrario accusano il pregiudizio, che quelle repubbliche, e gl' istessi imperadori di Roma lasciando libero il cacciare, hanno cagionato ai diritti della sovranità per difetto di vero spirito politico, di cui però cotesti scrittori non paiono doviziosi. Vogliono quindi s' appartenga in origine al solo supremo principe la ragion della caccia. L' adulazione vi applaudì, come la superstizione applaudì una volta alle idee innate. Quasi in ogni paese il diritto primitivo di caccia si tenne come innato e proprio del solo principe, e su la base di questo sì comodo trovato si formarono molti de' moderni codici, o la giurisprudenza intorno al cacciare, o sia intorno al diritto di poi detto regale.

Sfuggì a tutti costoro, che almeno era mestieri separar il fatto dal diritto, e che i fatti positivi, come sono quelli più di sopra divisati, non si possono nè distruggere, nè dissimulare per via di conghietture, o di sofismi. Ora è un fatto, che nemmeno nei secoli barbarici e rozzi è stata interdetta la caccia se non nelle selve dei Re, poi dei gran signori, poi anco di molti signorotti, e venne passo a passo estendendosi la proibizione a tutto il territorio, a misura che andò crescendo il numero de' servi, o l' istessa servitù del popolo. Certo non nacque allora, nè poteva per anco nascervi l' idea di un diritto regale così diviso, e ridiviso tra tanti discordi rivali. Desso è perciò al tutto dissimile di origine, e posteriore troppo di tempo al fatto, che dapprima avea tolto al popolo la libertà del cacciare. In vece di confondere l' una cosa con l' altra, come si è fatto dai più, parea dovessero piuttosto avvertire, che l' una tanto più antica preparò l' altra, e s' indicò più sopra come si preparò.

Cotesto novo regale diritto ha tardato più o meno secondo i differenti paesi ad introdurvisi, e l' esempio di alcuni principi eccitò altri mano a mano ad imitarli. Non ottenne però così subito la sanzione di una vera regalia, insino a che serviva soltanto al privato comodo, ed ai piaceri del principe. Incominciò pigliarne la sembianza, quando parve, o si presuppose una utile ragione del principato, e sotto un cotale aspetto venne sottoposto alla civil legge. Essa quindi lo riunì nella

persona del solo principe, e rimase in suo potere comunicarne ad altrui l' esercizio, facendone un cotal novo traffico a pro dell' erario, moderarne le pene, ristrignere, allargare, rattemperarne la servitù, agevolandone l' uso talora anche al popolo, cui in più circostanze, e luoghi una libertà indefinita non saria punto vantaggiosa. Laonde l' arbitrio sovente inspirò quelle leggi più o meno aspere intorno al dritto di caccia, delle quali in ogni paese se ne sanno le precise, e non molto rimote epoche. Con tutto ciò non pochi scrittori si sono ingegnati di rappiccar a quelle leggi medesime così varie, come variano gli usi di ogni stato civile, de' principj universali cavati dal gius delle genti, o stiracchiati a forza da quello de' Romani. Non è egli manifesto, che le menzionate leggi sono anzi contrarie al primitivo gius delle genti? E non è forse noto abbastanza, che appresso i Romani, sendo stata libera la caccia, le loro leggi non possono servir di puntello alla servitù di quella? Ma io mi sono proposto di finire dove gli altri hanno incominciato.

RICERCHE

STORICHE INTORNO AGLI ANTICHI TERREMOTI DEL PIEMONTE.

DI GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Lette a' 18 di maggio 1808.

Il terribile fenomeno de' Terremoti si può affermare, che sconosciuto fosse sinora agli abitanti del Piemonte. Le scosse leggieri che si fecero sentire da Noi, o da' Padri nostri, senza eccettuarne quelle, che durante qualche tempo travagliarono la città di Alba, tuttochè ingrandite da qualche Scrittore, ed intorno a cui il dotto Fisico il fu P. Beccaria lasciò memorie manoscritte, non furono tali, che cagionassero morti di persone, e nemmeno rovina di edificio veruno. I Terremoti di Alba non produssero sconcerto maggiore da quello in fuori della paura; nè maggiore rovina, salvo quella di far cader una corona d' argento posata sopra la testa di una statua di marmo. Il Terremoto poi, che si era fatto sentire parecchi anni

prima, vale a dire nel 1753 in Torino, non recò danno veruno, secondo che attesta il Continuatore degli Annali d'Italia del MURATORI. Nè di danno notabile neppure intesi io mai parlare in Susa, nè di que' laghi che il Continuatore medesimo dice essersi allora formati nelle aperture della terra delle soprastanti montagne.

Continuazione degli Annali d'Italia all'anno 1753, p. 80, Lucca 1770.

Nuovo disastro pertanto, ed insolito per le nostre Contrade, si è quello del Terremoto, che con replicate scosse, segnatamente nello scorso mese di Aprile, rovinò quasi interamente il Luogo di Lucerna, moltissime case in quelli della Torre di S. Germano, di S. Gioanni; e che, non ristringendosi a' luoghi di quella Valle e delle circonvicine, moltissime case, e pubblici edificj danneggiò nella Città di Pinerolo, si estese ampiamente nella pianura con rovina di fabbriche perfino in Vigone, in Cavour, in Barge. Il danno delle case e fabbriche, nel solo distretto di Pinerolo, si assicura ascendere a più di un milione di franchi; ed è da notarsi, che (siccome riflette il MACHIAVELLI, parlando di un turbine che imperversò nel Casentino, di cui ci occorrerà di ragionare altra volta) se, in vece che la rovina fu in Villaggi, edificati la maggior parte poveramente, fosse stata in Città, senza paragone nessuno maggiore sarebbe stato il pregiudicio.

Un tale innaspettato spaventevole evenimento fece nascere in molti a buona ragione il desiderio di rintracciare, se a simili infortunj sia stato mai per lo

addietro sottoposto il Piemonte. Sebbene ardue oltremodo sieno sì fatte ricerche, attesochè, per poter affermare, che non mai la terra venne gagliardamente scossa a segno di recare grave pregiudicio alle fabbriche, converrebbe poter dire di aver lette, non solo quante Storie e Cronache sieno venute alla luce, ma eziandio ogni Carta o monumento, che possa averne conservata la memoria: ciò non ostante, ristringendo le asserzioni tra certi limiti, io sono d' avviso, che non sia difficile lo stabilire alcune verità Storiche intorno a questo curioso e terribile argomento.

E prima di tutto, trattandosi appunto di verità Istoriche, prescindere si dee affatto da' tempi, che precedono la Storia. Prescinderemo pertanto primieramente da tutto quello, che dotti Naturalisti, dopo di avere esaminato profondamente la superficie del Globo Terrestre, ed i diversi strati in ispecie de' monti, credettero di doverne dedurre, in seguito alle diverse ingegnose Teorie della Terra da parecchi uomini celebratissimi escogitate. Tra queste teorie famosa, e tenuta in grande estimazione sento esser quella, che suppone, che maggior copia di Vulcani antichissimamente divampassero in Italia, e che molti di essi o siensi affatto spenti, od abbiano cessato di divampare, riducendosi gli uni, come quello di Pietramala in Toscana, a mandar fuori fumo, ed alcuna volta vampe di tenue fuoco, altri a somministrar calore e cosparger di zolfo le acque Termali. Dalle acque bollenti della

Città di Acqui, sino al Vesuvio, o acque sulfuree, o altre traccie di Vulcani s'incontrano passo passo lungo la grande catena dell' Appenino, che Italia tutta parte e divide. Così, per accennarne alcuni de'principali, oltre al fenomeno di Pietramala in Toscana, sopra Modena nel Luogo detto la Salsa divampa un Vulcano, intorno a cui scrisse il celebre VALISNIERI, che non solo con vomitar sassi e fango, e torrenti d'acqua, ma con iscuoter la terra, e con rovina di case non poche volte imperversa. Acque Termali poi s'incontrano in tutte pressochè le diramazioni dell' Appenino, ed acque sulfuree sgorgano dal Bulicame bagno Termale presso Viterbo, accennato, secondo gli antichi Commentatori, nell' Inferno di Dante.

Dante Inf. c. 12

Anche la gran catena delle Alpi non è priva di acque calde; e i bagni di Valdieri, di Vinadio, e della valle di Aosta ne sono una prova. Se dir si possa, che queste acque Termali sieno reliquie di Vulcani, che una volta abbiano potuto scuotere violentemente il terreno, tocca a' dotti Fisici e Naturalisti lo indagarlo: che questo appunto è di ragione della Fisica e della Scienza della Teoria della Terra, non già della Storia, nè della Critica. Non già gli Archivj Diplomatici si hanno pertanto a consultare per un tale oggetto, ma, come disse taluno, gli Archivj della Natura.

Bensì in qualche maniera alla Storia si appartengono le tradizioni antichissime, ancorchè guaste e corrotte, conservateci dalla Mitologia. Che nelle Età vetuste vi

fossero nella Italia Occidentale Vulcani da gran tempo spenti, e specialmente nell'antica Liguria, che comprendea, come ognun sa, il Piemonte, e che un globo di fuoco scoppiato dalla terra, e quindi caduto nel Po abbia dato l'origine alla Favola di Fetonte, lo viene congetturando quel dotto giovane Angelo CARENA,

» *Che nel giorno primier de la sua fama*
» *La man sentì de l' importuna Parca*

nelle Osservazioni sue sul corso del Po pubblicate ne' Volumi delle Miscellanee della Società Torinese. Tanto raccoglie egli da Tzetze, il quale si riferisce a Plutarco. Mela ed Apollodoro poi raccontano, che Giove fece cadere una pioggia di pietre sopra i Liguri. Ma più importante a me pare un luogo allegato dallo stesso CARENA, non già di alcun Mitologo, ma di Aristotile, il quale nell'Opera sua intorno alle Meteore asserisce chiaramente, che un Terremoto avea devastata una regione della Liguria; nè so perchè il CARENA medesimo voglia trasportare questa regione di là delle Alpi presso Marsiglia, piuttosto che lasciarla, come pare che sia il senso più obvio, nella Liguria propria. Anche nel nome di taluno de' fiumi, che irrigano il Piemonte, ed in quello che ritengono ancora alcune Montagne delle Alpi marittime, vi fu chi trovò motivo di sospettare antichissimi incendj tra quei dirupi.

Mélanges de Philosoph. et de Math. T. II, pag. 76, e seg.

Arist. Meteor. lib. II, cap. VIII

Confessar peraltro si dee, che semplici congetture sono coteste; e ad ogni modo, qualunque caso far se ne voglia, riguardano tempi Favolosi, ed anteriori a

quelle Memorie, che meritamente possano chiamarsi Storiche. Reliquie di estinti Vulcani parve ad alcuno di vedere ne'contorni della Città d'Ivrea in certi Laghetti, ed in certe annerite pietre, ma alla giacitura di que' colli, ed alla azione del sole e dell'umido propende ad attribuirne l'origine il Collega nostro il Signor Jacopo DURANDI, massimamente che il carattere interiore di quelle pietre non sembra favorire la supposta origine Vulcanica.

Durandi Marca d'Ivrea, t. 1, pag. 43.

Alla classe delle Memorie Storiche comincia ad accostarsi quanto narra Celio antico Storico Latino presso Cicerone *, che, mentre il Console Flaminio combatteva, con così avversa fortuna, al Lago di Trasimeno contro Annibale, vi furono così grandi terremoti nella Liguria, nella Gallia ed in tutta Italia, che molte Città ne furono distrutte; la terra si aprì in voragini, in più luoghi, i fiumi si ritirarono verso le sorgenti loro, ed il mare entrò nel loro letto. Ma qualunque credito accordar si voglia a quel Cronista Latino, siccome là Liguria a que' tempi sì ampiamente si estendea, non si può affermare, che Celio, parlando in genere di quella Contrada, abbia inteso di far menzione speciale

* *Cic. de Divinatione lib. I num. XXXV.* Magnum illud etiam quod addidit Coelius, eo tempore ipso, cum hoc calamitosum fuerit praelium, tantos terrae motus *in Liguribus*, Gallia, compluribusque Insulis, totaque in Italia factos esse, ut multa oppida corruerint, multis locis labes factae sint, terraeque desederint, fluminaque in contrarias partes fluxerint, atque in amnes mare influxerit.

dell' antico Piemonte. Egli è vero però, che passando a tempi posteriori, quando sentiamo ricordare antiche Città famose, che erano in Piemonte, mentre l' Impero Romano fioriva, ed ora giacciono sepolte nelle loro rovine tra l' arena e l'erba, come segnatamente e Industria e Polenza, potrebbe nascere sospetto, che un qualche Terremoto le abbia atterrate e distrutte. Ma chi ha scorse le antiche Cronache e le Carte de' Secoli di mezzo ben si convince, che alle vicissitudini delle cose umane, ed alla rabbia degli uomini; e non degli elementi, attribuir si dee la distruzion loro.

Nella decadenza degli Imperatori Carolingi, e ne' Secoli Monacali e Feudali, che tennero loro dietro, gli uomini si riparavano in gran numero attorno alle Castella ed ai Monasterj, lasciando in abbandono le Città devastate dagli Ungri, da' Saracini, e da altri Barbari. Quindi, nati in Italia i Comuni, quelle Repubblichette, dopo di aver soggiogati i Signorotti Castellani, e distrutte le Castella, si lacerarono tra di loro: e non pochi sono gli esempj, che que' dispettosi Repubblicani ordinavano per legge di distruggere, e trasportar gli abitanti da un Luogo all' altro; anzi talvolta di spontanea volontà tal cosa facevasi. Un solo esempio basterà per dimostrare con quanta facilità dagli abitanti stessi le proprie case si distruggessero, e come, non altrimenti che se di campi militari, o di padiglioni di Tribù di Arabi vagabondi si trattasse, da un Luogo passassero le intere popolazioni ad abitarne un altro. Racconta

V. Durandi Cacciat. Pollentini, pag. 57, 66. 70, 71.

Memor Guliel. Venturæ. c. LII R. I. Tom. XI, col. 224.

l'esatto e veridico Cronista Astigiano Guglielmo VENTURA, che gli uomini di Settimo, volendosi levare dalla giurisdizione de' Feudatarj loro, distrussero di animo deliberato tranquillamente le case che erano attorno al Castello, e le riedificarono sopra un vicino poggio nel Territorio del Comune d' Asti, che prese tosto la protezion loro. Ecco con quale facilità si rovinassero ne' tempi di mezzo le Città e Castella antiche per edificarne delle nuove. Non già i Terremoti, ma questi costumi ed usi ridussero al nulla ne' Secoli Undecimo, Duodecimo, e Decimoterzo tanti Luoghi famosi a' tempi Romani. Per recarne pochi ma notissimi esempj e Cuneo, e Alessandria, e Fossano, e Moncalieri, e Brà, e Cherasco, e Mondovì, e tante altre Città e Borghi cospicui del Piemonte nacquero dopo il Mille, e crebbero di popolazione a costo delle Città e Vici Romani. Del resto ognun sa, e vede per la giornaliera esperienza, che, tolti i tetti, i legnami ed i metalli dagli edificj, in pochissimi anni rovinano le mura più alte, e seppelliscono, non altrimenti che i Terremoti si facciano, il pian terreno delle case, che conviene poi per via degli scavi trar fuori, quasi dalle viscere della terra, alla luce del giorno.

La Storia adunque, rispetto alle Città antiche distrutte del Piemonte, c'insegna in un colle Carte e Diplomi, che a cagioni ben diverse da' Terremoti attribuir si deve la loro rovina. Ma venendo finalmente a' Terremoti, Storico nè Cronista contemporaneo, che io sappia

nessuno vi ha, il quale ci abbia conservato memoria, che sia seguito in Piemonte un disastro eguale a quello che toccò di soffrire al presente ai Luoghi della Valle di Lucerna, e ad altri assai tra' circonvicini; e persone informatissime nelle Storie nostre da me interrogate, positivamente affermano non aver mai incontrato in autorevoli Scrittori e contemporanei, od in autentici Documenti farsi menzione di un infortunio di tale natura.

Tra gli Scrittori contemporanei io non annovero già nè il Barisano, Autor della Vita della B. Margherita di Savoja Domenicana in Alba, nè l' Abate Girolamo Ghilini, che compilò gli Annali della Città d'Alessandria. Cominciando dal P. Giacinto Barisano (detto Baresiano dal Rossotti, e dal Guichenon) pubblicò Egli la Vita della prefata Margherita di Savoja in Torino nell' anno 1638. Questa Principessa Figlia di Amedeo Principe d' Acaja, e vedova di Teodoro II Paleologo Marchese di Monferrato, chiuse i suoi giorni, in Alba nell' anno 1464, nel Monastero delle Religiose da lei fondato. Ora il Barisano, che visse quasi due Secoli dopo, senza citare autorità nessuna di Scrittor contemporaneo, ascrive ad essa il prodigio di aver cacciati via gli Spiriti maligni, che volevano sradicare dalle fondamenta quell' antica Città. Ma lasciando a parte l' autorità del troppo recente Scrittore, si vuole avvertire, che il Barisano non parla di Terremoto, ma bensì di un turbine; e quello che è più curioso, la descrizione, che egli ne fa, è in tutto conforme

Vita della B. Margherita di Savoja, presso gli eredi di Gio. Domenico Tarino, in 4.to

Guichenon Hist. généal. t. 1. p. 339.

a quella, che leggesi nelle Storie Fiorentine del MACHIAVELLI di una Tempesta di venti, che imperversò in Toscana intorno al Castello di S. Cassiano nell' anno 1456, con portar via i tetti, rovinar case, e sradicare tutte le più grosse querce, e gli alberi più gagliardi. Forse, presupponendo il BARISANO, che chi leggerebbe la sua Vita della B. Margherita, non avrebbe letto mai le Storie del Segretario Fiorentino, credette di poter a man salva trascrivere quel tratto. Ma sento che un Letterato nostro, perchè comparisse ad evidenza il plagio, e le poche variazioni fatte dal moderno Autore, per adattare un successo accaduto in Toscana alla Città di Alba, fece stampare la descrizione del MACHIAVELLI, ed a fronte quella del BARISANO. Che che poi dir si voglia del minacciato disastro, e della prodigiosa liberazione da esso, di un turbine, e non di un Terremoto si parla dal BARISANO.

Machiavelli Storie Fiorent. lib. VI, pag. 331. 332. Ediz. di Firenze del 1782 Tom. I.

Il Sig. Vernazza Freney.

Ma di Terremoti, senza dubbio nessuno, e spaventosi, e frequentissimi parla l' altro Scrittore da me sopra accennato, voglio dire il GHILINI ne' suoi Annali d' Alessandria. Non meno di dodici Terremoti furono quelli, se dobbiam credere al GHILINI, che si fecero sentire in Alessandria dall' anno 1222 sino all' anno 1644, ed in parecchj di questi Terremoti, rovine di edificj, e morte di persone. Ma qual fede si meriti il GHILINI, che, nel silenzio di tutti i Cronisti e Storici contemporanei, senza citar documento veruno, nè Scrittore, tenne registro di tanti Terremoti, seguiti

ottocinquanta d' anni prima ch' Egli vivesse, il giudichi chiunque ha fior di senno. Tanto più che le scosse di cui parla Egli pure, che si sentirono in Alessandria dopo l'anno 1600, e di cui poteva Egli aver memoria, furono leggerissime, e quella dell' anno 1644, che chiama terremoto gagliardo, e da cui impaurito, indagator troppo sollecito d' immaginarj Terremoti Egli divenne, non cagionò, siccome Egli medesimo confessa, danno veruno agli edificj. E che questi Terremoti di Alessandria non abbiano recato pregiudicio notabile alla Città, lo persuade viemmaggiormente il non trovarsene un menomo cenno nella voluminosa opera del Marchese D. Marcello Bonito intitolata, coll' enfatico stile de' tempi in cui scrivea, *Terra Tremante*, Opera dove con Erculea fatica trovasi raccolta ogni memoria di Terremoti, ed in cui al certo non si tralasciò di fare registro in ispecie di tutti i Terremoti, che si fecero sentire in Italia *.

---

* *Terra Tremante ovvero Continuazione di Terremoti dalla Creazione del Mondo sino al tempo presente del Signor D. Marcello Bonito Marchese di S. Giovanni, ec.*, Napoli 1691 in 4.° di pag. 808.

Tra le opere del dotto Monsignore Ciampini, secondo che narra nella Vita di lui l'Abate Vincenzo Leonio (Vita degli Arcadi Illustri. Tom. II, Roma 1710, pag. 252), ve ne ha una, che ha per titolo: *De Terremotibus philosophica et historica narratio, cum eorundem ac coelestium phenomenon, nec non diversorum Terrae, Marisque effectuum chronologica descriptione, ab anno VI ante Christi Nativitatem.* Ma è rimasta inedita sì fatta Opera, come tante altre degne della luce delle stampe, mentre si multiplicano le edizioni di tanti Libri od insulsi, od eziandio perniciosi.

Sta pertanto fissa ed incontrastabile l'asserzione, che non si hanno Monumenti storici coevi, i quali attestino, che in Piemonte il Terremoto abbia cagionati danni eguali a quelli, che si sono dovuti provare al presente. Nè è da dire, che trascurassero i Cronisti di tenere registro di sì fatti terribili evenimenti: perciocchè d'ogni meteora, d'ogni fenomeno alquanto straordinario, che a' tempi loro apparisse, faceva ognuno d'essi menzione diligentemente. Il precitato Guglielmo VENTURA incomincia la Cronaca sua d' Asti con parlar di una Cometa, che era comparsa; e de' Terremoti specialmente parlando Pietro DIACONO Continuator della Cronaca di Monte Cassino, e Landolfo da S. Paolo, e Sicardo citati dal MURATORI all' anno 1117, tuttochè attestino, che funestissime scosse di Terremoto si sentirono allora quasi in tutta l'Italia, e descrivano le rovine che cagionarono in Verona ed in Cremona, neppure un motto dicono delle Città, e Luoghi del Piemonte.

Di una Eclissi del Sole nell' anno 1139 parla una Iscrizione in marmo nella Terra di Montiglio, *v. Zacharia Excurs. Litter. per Ital.* Tom. 1, p. 58.

Il solo notabile Terremoto ne' tempi antichi, del quale ci sia stata tramandata memoria da un Cronista contemporaneo, se sussistesse quanto ci viene egli narrando, seguito sarebbe nella Catena stessa delle Alpi, ma però dal lato opposto verso la Savoja. Matteo PARIS Monaco Inglese, che scrivea, nel tempo del successo, la sua Storia Anglicana, si è quello che ce ne dà speciale e minuto ragguaglio. Narra egli adunque, che nell' anno 1248 nelle Valli della Moriana per forza di un orribile Terremoto restarono interamente distrutti

ed inghiottiti cinque Villaggi, aggiungendo, che tanta e tale fu la rovina, che oltre ad un numero inestimabile di animali vi perirono circa novemila persone *. Attribuisce poscia il Monaco Inglese (fatto interprete degli imperscrutabili decreti del Cielo) quella rovina alle usure ed agli altri vizj, di cui dice che erano quegli abitanti macchiati. Lascieremo che altri cerchi, se piuttosto attribuir si debba tale maligna interpretazione all' odio ch' ei portava ai Savojardi, del che ne appare qualche non dubbio riscontro, segnatamente dove dice, che Tommaso di Savoja Conte di Fiandra era venuto in Inghilterra ad arricchirsi a spese di quel Re.

Del rimanente il Monaco Cronista Inglese sbagliò nell' assegnar il luogo di quel disastro, e nel determinarne la natura, e probabilmente, come lontano dal luogo, ne esagerò di molto il danno. Non già nella Moriana, secondo che egli asserisce, seguì quella rovina, ma bensì non lungi dalla Città di Chiamberì nella Regione ora detta *les abîmes de Myans*, dove era la pic-

---

* *Math. Paris Hist. Anglicana Henricus III, pag. 752, Londini 1640.*
" Eodem tempore, in partibus Sabaudiae, in vallibus videlicet *Mariani*, quae-
„ dam villae, scilicet quinque, cum suis bovilibus, caulis, et molendinis adja-
„ centibus, obrutae sunt et absorptae, montibus et scopulis, qui vicini erant,
„ de loco creationis suae, facto horribili Terraemotu, per quasdam sui ca-
„ vernas avulsis et revolutis. Nescitur tamen si miraculose vel naturaliter, illa
„ montium ruina facta in pagos memoratos, adeo horribiliter desaevit. Sed quia
„ hominum circiter *novem milia* oppressit, et animalia, quorum non est numerus
„ aestimabilis, videtur quod potius miraculose quam casualiter evenisset, etc. „

ciola Città di S. Andrea, come manifestamente il dimostrano originali Documenti recati dal Besson * e da altri eruditi Savojardi, da' quali Documenti medesimi si scorge, che quella rovina non fu cagionata da Terremoto, ma bensì dal dirupamento di una parte del Monte Granier. Questi terribili evenimenti pur troppo non sono rari appiè delle alte montagne, come sanno tutti coloro che hanno fatto qualche dimora nelle Alpi. Un caso consimile narra Gregorio Turonense essere succeduto ne' contorni di Ginevra intorno all'anno 563, rammentato anche da Mario Vescovo di Losanna, che visse verso il fine del secolo VI. nella sua Cronaca pubblicata dal Duchesne; ed altro egualmente funestissimo intervenne a questi ultimi anni tra gli Svizzeri. Ma questi funestissimi evenimenti, così ben descritti dal Cantor della Gerusalemme dove dice:

Greg. Turon. Hist. lib. IV, cap. 31.

Tasso Gerusal. Canto XVIII, St. 82.

---

* *Besson, Mémoires pour l'Histoire Ecclésiastique des Diocèses de Génève, Tarantaise, Aoste et Mauriane, et du Décanat de Savoye, à Nancy* 1759, *p.* 309 — cita un' antica Memoria del Vescovato di Granoble dove dicesi; „ Ecclesia sancti Mauritii de Marchiis, etc. Infra dictam Parrochiam est venera„ bilis et devotus Conventus Fr. Minorum de observantia Beatae Mariae *de* „ *Myans*, et ibi terminata fuit ruina, quae de anno domini 1248 septimo „ calendas Decembris cecidit de Aspero monte, et quinque Parrochias destruxit: „ et signanter Villam Ecclesiamque sancti Andreae, quae erat titulus dicti De„ canatus Sabaudiae " V. pure *Grillet Diction. Historique Littéraire et statistique des Départemens du Mont-blanc et du Leman, Chambery* 1807, *tom. II, pag.* 54, *e tom. III, pag.* 161, *art. Myans.* Il diligentissimo Marchese D. Marcello Bonito non tralasciò di far menzione di questo evenimento, *Terra Tremante* lib. VII, pag. 519.

» Qual gran sasso talor, che o la vecchiezza
» Solve d'un Monte, o svelle ira de' venti
» Ruinoso dirupa e porta e spezza
» Le selve, e con le case anco gli armenti,

diversi sono da' Terremoti. Nascono appunto dal Mondo che invecchia, non da fuoco racchiuso, o da qualunque altra cagione per cui scossa

. . . . . trema la Terra
» Quando i vapori in sen gravida serra,

per dirlo colle parole del medesimo immortale Poeta. Non si dee negare, che di un vero Terremoto, e Terremoto, che si fece sentire nella stessa Contrada, che ultimamente dovette provarne sì gravi danni, parla uno Scrittore contemporaneo nativo ed abitante della Valle di Lucerna. Si è questo Pietro Gilli Pastore del Luogo della Torre, il quale nella sua Storia delle Chiese Riformate delle Valli del Piemonte, pubblicata in Ginevra nell' anno 1644, narra, che ai 15 di Gennajo dell' anno 1611 si fece sentire un Terremoto de' più spaventosi, che si fossero sentiti giammai. Ma che questo Terremoto, che fu a detta dello Storico più terribile di tutti gli antecedenti, non abbia recato notabile pregiudicio, ben si raccoglie dal contesto: perciocchè il Gilli non parla di alcuna rovina, e riguarda soltanto come danno principale di esso il creduto cattivo presagio di successi di guerra, che poi seguirono a que' Comuni avversi.

Pierre Gilles, Hist. ecclésiastique des Églises réformées recueillies en quelques vallées du Piémont, pag. 385.

Anche Pietro Gioffredo esatto e copioso Scrittore

della Storia inedita delle Alpi Marittime fa menzione di un Terremoto, che vi fu nell' ultimo giorno di Gennajo del seguente anno 1612, che spaventò non poco gli abitanti dei contorni della Città di Nizza. Se ne togliamo per altro lo aver fatto sonare la campana dell' orologio di quella Città, non troviamo, che ci abbia quello Storico tramandato Memoria di altro più considerabile effetto. L' unico veramente funestissimo e terribile Terremoto, di cui riuscito mi sia di rintracciare accertata notizia, fu quello, che al dire dello stesso Storico Pietro Gioffredo distrusse nell' estate dell' anno 1564, e rovinò del tutto sette Terre attorno alla Scarena nella Contea di Nizza, con morte d'infinite persone. Venne questo descritto nelle sue Tavole Geografiche da Gioanni Battista Gastaldo Piemontese autore contemporaneo, che per quanto asserisce lo stesso Gioffredo ne delineò una Carta particolare. Dietro la scorta di esso Gastaldo, del Nostradamus, del Bugato, del Lancellotti, e soprattutto di Scrittori Nizzardi, quali sono Onorato Laurenti, Lodovico Taone di Lantosca, Francesco Blancardi di Sospello, e di Pietro Antonio Bojero nella sua Storia di Nizza, raccolse il sopraccennato diligente Storico delle Alpi Marittime le particolarità più rilevanti di sì fatto Terremoto *, notando

Gioffredo, Storia delle Alpi marittime mss. lib. XXIII, t. V, p. 439 della copia esistente negli Archivi Imperiali di Torino.

* *Gioffredo, Storia delle Alpi marittime, lib. XXI, pag.* 108, *tomo V, della copia precitata.* Nell' autografo che stava in Torino ne' Regii Archivj di Corte, sento da persona intelligentissima, che lo avea consultato, e

in ispecie, che erasi diviso un monte in due parti, mandando fuori fiamme, che il Porto di Villafranca erasi abbassato di una picca, che esso Terremoto avea trattenuto il corso della Vesubia fiume molto rapido ed impetuoso; e tra le Terre rovinate specifica il GIOFFREDO Roccabigliera, la Bolena, e la Rocca, gran parte di Belvedere, Venanzone, e Clans, aggiungendo che avea tolto di vita seicento persone nel solo Luogo della Bolena.

Ma questo Terremoto, oltre all' essere il solo di cui gli Storici nostri ci abbiano tramandata certa notizia, non infierì nell' antico Piemonte proprio, ma bensì nella Contea di Nizza, ed in quel tratto di essa, che volge al Mare.

---

che me ne diede gentilmente la notizia, che si è il signor VERNAZZA-FRENEY, che il passo suddetto è nel tomo II, pag. 616. Non isfuggì poi questo Terremoto alla memoria dell' accuratissimo D. Marcello BONITO, che ne ragionò in due luoghi della sua Opera (*Terra Tremante*, *pag.* 50, *e pag.* 702), citando tra gli altri il SARDI ne' discorsi, Scrittore contemporaneo, di cui non trovo farsi menzione dal GIOFFREDO.

PRIMA PARLATA

DI

GIUSEPPE VERNAZZA FRENEY

NELL' ACCADEMIA IMPERIALE

DI TORINO

DOMENICA 18 DI MARZO 1810.

Signori,

Ho pensato sempre, che il grado più elevato in letteratura a cui si possa tra noi salire, è l'essere vostro collega. Perciò, consapevole di mia mediocrità, non ho ardito mai di tendere a tanta altezza.

Io vidi ne' miei anni giovanili sorgere quella società di eminenti rarissimi ingegni, alla celebrità dei quali fu angusto confine l' Europa.

Io vidi l' un di essi partir dal Piemonte maestro di sublimi dottrine: e il vidi e il veggo dilatare la viva luce dell' italica gloria.

Io vëggo l' altro, che fermo nella patria, cultor magnanimo di severi studi, protettore d' ogni nobile professione, egli solo, vincendo molte ardue difficoltà, sostenne, amplificò un instituto del qual fu il primario fondatore; venerato dai più dotti; specchio e delizia di figliuolanza imitatrice di lui per maraviglioso amor delle lettere; degno di cedere a NAPOLEONE il titolo di Presidente dell' Accademia, che accettato da Primo Console ritiene or ch' è sovrano Imperatore.

Dirò io d' altri socii di quest' uomo eccelso? Ma che direi di vero, che potrei dire d' illustre, senza ripetere cose notissime, cioè i segnalati progressi, che per l' opera di tutti loro fecer la matematica, la fisica?

E se io rivolgo il pensiero alle scienze metafisiche, alle morali, alle istoriche, alla varia ed amena erudizione, alle arti del disegno, in qual di queste non risplendono personaggi preclari?

Uno è di coloro che non mi odono, del quale non so temperarmi ch' io non parli.

Io pur lo vidi e il carezzai fanciullo, quando al mio primo uscir delle scuole mi posi a servigio della monarchia. Mentre dall' una parte io ammirava il sapiente ministro di un Re prudentissimo, io vedea dall' altra un savio giovanetto premerne vigilante le orme, e coltivare senza intermissione gli studi, e rendersi caro agli scienziati ed agli uomini di stato, e formarsi velocemente al maneggio degli affari del governo. E con quanto festevol plauso non fu poi veduto solle-

vato a soprantendere alla pubblica instruzione? E con quanto unanime consenso non fu eletto a direttore di questa classe, dopo essere stato segretario dell' altra?

Di quelli che mi ascoltano, dico succintamente, che io ben conoscea quanta dottrina è necessaria, e quanto molta a me ne manca per somigliare a qualunque di voi.

Delle quali cose la verità essendo evidente, i miei desiderii si restrinsero sempre in quest' uno: che fosse perpetua verso di me la benevolenza degli Accademici, siccome perpetuo sarà l' ossequio che professo a ciascheduno di loro.

Ma la benignità vostra, spiegata già tante volte con la menzione che di me si fece nei libri dell' Accademia, si manifestò dipoi nei modi per me i più onorevoli e più splendidi.

Potrò io mai dimenticare che in una delle adunanze, dove anche sedeva, famoso e in guerra e in pace e in letteratura, il Rappresentante del Governo, io fui per voti spontanei e di lui medesimo e di molti, proposto ad essere vostro Socio ordinario? Ma la indeterminata mia residenza in Roma non consentì che per allora io il fossi.

Che ineffabile, che immenso affetto non mi si diffuse nell' animo in quel dì giocondissimo in cui seppi che il concorde vostro consiglio m' inalzò decisamente a questo non ambito seggio?

Io succedo in esso all' abate Vico. Il suo nome non si pronuncia, senza che torni a mente uno squisito

magistero in latinità. Primitivo discepolo del Tagliazucchi e del Chionio, il Vico gli agguagliò amendue nella purità dell' ammaestramento, nella gravità del giudicio: e superò l' uno e l'altro con la prontezza nel vestir di forme poetiche ogni idea, ancorachè indomabile, in apparenza, da verso latino.

A nobilitar la nominazione che vi piacque di fare di me, si aggiunse che io fui il primo, al qual, per essere assunto a questo grado, fosse necessario l' imperial decreto, massima e solenne dignità delle vostre deliberazioni. E potrò io non pregiare altissimamente l' onore di trovare il mio nome fra i nomi de' nuovi socii confermati dal medesimo diploma, insigni tutti per gloriosa fama che di lor suona? all' un dei quali mi lega particolare amicizia cominciata in Torino, e rinovata in Firenze?

Tutte queste considerazioni, ciascuna delle quali vale per sè sola moltissimo, accrescono il beneficio, Signori, che ho ricevuto da voi. Nè alla sua grandezza può adeguarsi la dichiarazione di un devoto ringraziamento. Ma nella semplicità di quello che io vi offro, voi riconoscerete, siccome vi prego, una gratitudine impressa nell' animo indelebilmente.

Me lieto, me felicissimo, se come l' altra classe accolse ieri un accademico esimio, così saprò meritare che voi siate sempre contenti di avere, per sola grazia, voluto in me un nuovo collega.

Come si volge con le piante strette
A terra, o intra se donna, che balli,
E piede innanzi a piede appena mette.
Dante, Purgatorio, canto 28.mo

AVVERTIMENTO.

QUESTA storica trattazione intorno all' arte bella, di cui in fronte si legge il titolo, forma il paragrafo secondo dell' articolo terzo del capo vigesimo di un' Opera, alla quale sta l'autore lavorando, e che, se avrà tanto di vita che basti, terminerà: di quest' opera già corre stampato il discorso preliminare nel primo volume delle memorie di questa nostra Imperiale Accademia, dalla Classe composto di letteratura e bell' arti, anno 1803, *pag.* 181. (L' AUTORE).

DEI PROGRESSI E VICENDE DELL' ARTE DELLA DANZA O BALLO

DI EMMANUELE BAVA SAN PAOLO.

Letta a' 7 aprile 1810.

La primitiva espressione del sentimento e dell' affetto negli uomini, cioè il canto, non tardò a far nascere il gesto quasi suo gemello, il quale tantosto alle pause e battute del canto o del suono conformandosi, diè nascimento all' arte del ballo, ch' ebbe fra i Greci il nome di coreografia (28); il che ci è in prova, e altrove dimostraremolo, che il coro teatrale appo di loro, non altra maggiore e propria aveva incombenza, fuori quella di ballare cantando, ond' egli l' esercizio del danzare

(28) Dal nome suo solo, di origine greco, di leggieri si desume, che il sito delle nostre chiese, che porta tuttavia il nome di coro, era dapprincipio, e prima che vi fossero de' canonici, destinato alle cristiane danze, stando riposto, com' è tuttora, in un luogo rialzato, e com' era in uso nelle danze, pretese

l' origine prima ripete dalla gioja naturale, e dall' allegria, la qual cosa ben sentì il sagace ALIGHIERI nel suo Paradiso, scrivendo di coloro, che lassù ballavano che

» Letizia era sferza del paleo » *Parad. canto* 18.

A sommossa adunque dell' animo contento, e dal piacere, a così dire, di sentirsi nato, vegeto, e sano,

---

sagre, del gentilesimo, ed eziandio nelle veramente sagre del rituale mosaico. Al qual proposito di Davide, il quale davanti l'arca del Signore ballava, canta Dante, che

„ E più, e men che Re, era in quel caso „ *Purg. canto* 10.

In Roma nelle chiese di San Clemente e di San Pancrazio alla foggia antica si vede ancora il coro separato e più alto dell' altare; colà s'intrecciavano le danze sagre, che ad ogni ufficiatura, festa, e mistero si cambiavano, alternando le danze cogli uffici e cogli inni anco varianti, anzi asserisce Scaligero, che il titolo di *præsules* non venne apposto ai Vescovi primitivi, se non perchè nelle festività più solenni incominciavan eglino il sacro ballo, *a præsiliendo* così nominati; vuolsi che il Pomerancio, e il Guido Reni pittori non abbiano dipinti gli angioli danzanti, se non che dietro questo passo di San Basilio in una sua lettera a San Gregorio Nazianzeno „ *Quid itaque beatius esse po-* „ *terit, quam in terra tripudium angelorum imitari* „; Ma come gli uomini, per poco che v' entri di allegria, abusano non meno delle sacre, che delle cose profane, anche di queste religiose danze abusarono; il fervore si raffreddò, e alle corruttele diè loco, e tanto crebbe il male, che i Papi e molti Vescovi vietarono questi balli; e dal nono secolo, in cui nelle chiese cattedrali s' incominciarono ad istituir li canonici, restò sgombro da ogni tumulto di balli il coro ad essi soli; ma il cardinale Ximenes nel finire del secolo 15^mo^ avendo ripristinato l'uso della messa mosarabica nella cattedrale di Toledo, non potette a meno di rintrodurre nel coro il ballo. La siffatta ingenua, e divota allegria presuppone in chi l'aveva, costumi dolci e schietti; costumi barattati già da noi con un pò d' ingegno, e assai corruttele, ora dimanderei, quale guadagno è egli il nostro?

incominciarono le carole; e al suono forse di gnacchère, e cantilene stuonanti di chi andava saltellando, o di altrui. I Greci sempre non meno fantastici, che ingegnosi nell' immaginar favole, da cui potessero d' ogni lor arte l' origine trarre dalla Grecia, ripetevano quella del ballo, ed insieme quella delle feste nuziali ne' matrimonj da un giovine ateniese chiamato Imene, al quale una masnada di pirati avendo rapita la sua donna con le compagne di lei, egli corso con gli amici dietro i rapaci dopo un ostinato combattimento, gli uccise, salvò con l' altre rapite questa sua donna, ed isposatala, intrecciò con la liberata, e le compagne, e gli amici un lietissimo carolamento, che esprimea la serie del fatto avvenuto, e la riportata vittoria, e che dappoi in mercede di sì eroica impresa fatto venisse questo Imene il nume, il quale presiedesse ai maritaggi, da lui gli sposalizj si nominassero, e le danze, e i tripudj, in somma le nozze, che gli accompagnavano. A detta dell' ironico Luciano in uno de' suoi dialoghi, quel famoso Proteo moltiforme, e le tante favoleggiate di costui sì istantanee e stupende metamorfosi da parecchi antichi poeti cantateci, questo Proteo non era altro più, che uno snellissimo ballerino, il quale, opera delle agili e veloci piante e movenze de' leggieri celerissimi passi e svolgimenti, gli occhi sfallendo degli spettatori, sembrava un' altra cosa o persona ad ogni mossa o rivolta che in giro facesse, forme mutando e sembianze.

Il non favoleggiato adunque, ma vero, e graduabile progredire di quest' arte, ad impulso incominciò, come s' è detto, della naturale allegria, e non vi ci entrò regola alcuna; quindi poi in appresso accadde che si fece riflesso dai Savi, che dalla pratica di questi moti spontanei, portamenti e gesti delle membra, passi o slanci, che fossero, si potrebbero le regole trarre d'un' arte, tanto più idonea a scacciare ogni morbosità dall' animo, e vieppiù dal corpo umano i pravi umori, che vi si addensano; e fare di questo di per se piacevole e geniale, un salubre esercizio, che ne rinforzasse gli individui, e ne disnodasse spensieratamente, e in aggraziata maniera le membra irrigidite e restie; onde dai suddetti Savi si divisò stabilire di certe regole, per le quali le membra succennate si movessero in perfetto accordo, e all' unissono di alcune canzoni o suonate, che ne accompagnavano, o ne precorreano i movimenti ed il gesto; il che bello ed ameno eziandio paruto essendo, parve, che colla danza (la quale altro poi non è, che un muovere, e un gestire a battuta) si potrebbe giovare senza noja, e senza che se n' avvedessero i danzanti, alla fisica educazione della gioventù d' ogni popolo e sesso, e che effettivamente si facendo loro si farebbe eseguire tutto quello che un mutulo, se anche sordo non fosse, e se tanto quanto sapesse di musica o suonasse, al certo per la necessità di farsi capire, eseguirebbe; ed ecco, che da questo accorgimento per analogia si passò e addiritura a

scoprire, che l' arte potrebbe, assistita e diretta dal solo canto, o ancor meglio dal suono, imitare più fedelmente d' ogni altr' arte imitatrice tutti gli atti umani, con le passioni, che ce li dettano, che ce gli suggeriscono o vi ci spingono, sì liete che triste, sì comiche che tragiche, sì prave che rette, sì buone che ree.

Nell' arti dilettevoli il più degli uomini altro non vuol sentire, o va a cercare che il diletto, e dentro della sensazione siffatta soltanto si rivoltola e spazia; e pare, che alcuni pochi preclari ingegni sieno stati incombenzati dalla natura di pensare in lor vece; epperciò que' dessi son eglino poi costoro, i quali esaminando e paragonando, si addentrano nei mezzi, e negli arcani dell' arte; il che tutto penetrando e riandando pel fatto lor esame, al piacer del sentire, un altro più saporito ne aggiungono, e il riflettervi sopra, mille spedienti loro disvela di moltiplicarlo in guise parecchie; e ciò, che più rileva, i modi diversi accenna, e lor apre le vie di rendere, non che onesto e lodevole il diletto dell' arte, ma utile e ragionevole: mettete il piede dentro di una selva, bella quanto ve la vogliate, ma non tocca dall' arte; eccovi qua e là sterpi e tronchi sformati, arbusti, magri, vizzi, ingialliti, inutili; e a tal vista tosto fia, che l' insufficienza ravvisiate voi della natura; ma se quindi poi in que' giardini vi fate di entrare da mano perita coltivati e disposti, gli alberi vi si parano innanzi ugualmente bellissimi, ogni ramo loro e ramoscello volge verso

il cielo, e vi s' erge, nessuno và carpone sul terreno; ed eccovi aperta l' energia, eccovi il frutto, anzi il miracolo dell' arte, che coltivò; miracolo, che sulla primiera informe, silvestre, rustica danza l' arte a poco a poco regolando, togliendo, aggiungendo anch'essa, operò, e a farne giunse quella, frall' altre arti belle, la quale si possa più d' ogni altra insignire e condecorare a buon dritto del titolo d' imitatrice perfetta, e replicabile a tutte l' ore.

Ma non prima a questa del ballo per altro, come seguì di tutte le altr' arti, avvenne cioè, che fatti, ch' ella s' avesse i primi passi, e forse i più ammirati e difficili, che, dico, valesser eglino i filosofi a potere dettarne le regole guidatrici dei principianti; stato essend' uopo in pria di scrutare e raccogliere le diverse opinioni degli uomini intorno a quella che ai più de' medesimi piacea, per poi insegnare i modi più certi e sicuri, pe' quali a piacerli si arrivi. Il perchè da questo inferir si potrebbe che la ragionata istoria dell' arti comprende ella in se tutta la più utile, e vera, e l' unica forse teoria, che alla pratica d' un' arte qualunque si debba premettere. L' arte del ballare, di cui qui trattiamo storicamente (29) si può in tre prospetti

(29) Due sorta possiamo considerare di ballo. Una dove l' uomo non ha altro disegno che di ballar per ballare, cioè di eseguire certi salti regolati o per manifestare la sua allegrezza, o per mostrare il brío e l' agilità della persona, o per porre in movimento i suoi muscoli intorpiditi dall' ozio soverchio.

considerare, o come imitatrice, o come figurata e semplice, o come mista di queste due; la prima, detta anche da' Greci pantomimica, poco in uso, ma non è per altro da noi moderni sconosciuta, anzi in oggi rimessa quasi sempre sulle scene, od anche talvolta nelle signorili feste di ballo con mascherate; ed è da credere, che antica quanto mai stata sia ella appo li mentovati Greci, poichè presso di loro precorse la scena e gli spettacoli teatrali, e che fu unitamente alla musica, quella, che non solo le teatrali rappresentazioni fe' immaginare, ma che da queste non mai scompagnossi; e cospirò, congiunta alle due sorelle, ad operare dai palchi que' prodigiosi effetti, di cui, ha poco, parlammo, e di cui più distesamente diremo all' articolo della lirico-drammatica poesia.

Antichissima veggiamo esser stata appo de' Greci

Questo ballo, senz' altro fine riflesso, si chiama propriamente *danza*, ed è quello che s' usa nei festini, nelle accademie, e nei domestici diporti. L'altra sorta si è quando chi balla, non contentandosi del piacer materiale della danza, prende ad eseguire un intiero soggetto favoloso, storico o allegorico esprimendo coi passi figurati de' piedi, coi varj atteggiamenti del corpo e delle braccia, e coi tratti animati della fisionomia, tutta la serie di situazioni che somministra l' argomento nello stesso modo che la esprime colla voce il cantore. Questa seconda maniera di ballare si chiama *pantomimica*, la quale costituisce un linguaggio muto di azione inventato dalla umana sagacità affine di accrescer la somma dei nostri piaceri, e di stabilire fra uomo e uomo un novello strumento di comunicazione indipendente dalla parola. Arteaga, Rivoluzione del teatro musicale italiano, vol. 2.°, pag. 198 e 199. „ *Omnis motus* „ *animi suum habet a natura vultum et sonum et gestum* „ Cicerone.

l' arte coreografica imitativa, e pare che la semplicemente figurata ed insignificante non mai ammettessero; ma si dilettassero soltanto, come noi incominciammo a fare oggidì sì in teatro, che fuori (in questo dissimili dai nostri proavi), di rappresentare qualche fatto lor mitologico od allegorico, ma storico non quasi mai, e al certo non romanzesco; che poi questa danza greca fosse analoga al sommo all' odierna nostra cel provano alcuni monumenti antichi, che ancor ci rimangono intagliati, storiati, dipinti, o descritti, fra i quali tante orgíe scolpite di Baccanti, che ballano á tondo, e alcune tavole dipinte di Filostrato di un tal genere, cel prova lo stesso Omero nella sua varia e sublime descrizione, che ci fa nell' Iliade, dello scudo d'Achille di finissimi intagli sì adorno; in somma tutto quanto ciò, che ci rammenta le antichità greche, attestaci, che la loro coreografia inclinasse mai sempre ad imitare fatti ed eventi ed azioni, come la presentanea; e che i Romani avessero in questo conto a un dipresso un genio conforme, benchè alquanto di più sfrontata voluttà, e della loro innata barbarie vi frammischiassero; degli Ebrei poi si può asserire, che anch' essi molto godesser eglino dell' esercizio di quest' arte, ed è da credere, che parte facendo della liturgía loro, inclinasse moltissimo e assai più al serio e figurato danzare, che non al tripudiante e al gajo, o all' imitar checchesiasi.

Tale fu, cioè serio, contegnoso e composto, il pre-

diletto e gradito danzare de' nostri antenati, e delle moderne nazioni dal mille sino quasi al principio del secolo decim' ottavo (se il teatrale sen' eccettui), a' quc' secoli ristringendomi, che diciamo del medio evo, il cui doppio e diverso genio a due sorta di danza lontane assai l' una dall' altra, ci mostra qualche cosa di strano e capriccioso, e quasi incomprensibile: le corti, i cavalieri, le gentildonne, i guerrieri, i paladini, e la nobiltà castellana godeano esercitarsi nella danza semplice e figurata, ma per lo più in grave contegno e sussiego movendo; infusa in loro venía la predilezione siffatta dallo spirito cavalleresco e romanzesco allor dominante, che ne' pubblici festeggiamenti ammettea e accoglieva soltanto la sostenuta danza severa, la quale esprimesse a vista della gente rispetto al bel sesso bensì, e tributasseli omaggio, ma non s' arrischiasse ad indiziare amori arcani, o d' altra sorta, se non che platonici, volendovici i cavalieri far pompa massimamente dell' armonica tessitura della persona, del portamento fiero loro e marziale, e della svelta leggerezza, e agilità loro nei movimenti, ne' passi e rapidi aggiramenti; in una parola ad atteggiare anelavano in dessi il contegno e l' aspetto di un eroe ora apato or tenero. Laddove in tali circostanze le gentildonne attendevano specialmente a muovere a danza in sembiante altero, e schivo alquanto e modesto, ma in aria svaporata e giocosa non mai, per timore di svegliare prurito di gelosia in alcuno, ovvero di

maldicenza; pompa bensì elleno faceano eziandio delle ben arcuate braccia, tonde e pieghevoli, e di porre in veduta agognavano ciò tutto, che a fronte delle loro pari avessero di più avvenente e distinto nella persona, e di più ricco e fastuoso in addobbamenti ed in gemme preziose. In tale foggia adunque appariva e contegno la nobiltà de' due sessi nelle feste più solenni da ballo dette di cerimonia, non però forse rigida tanto davasi a divedere nelle private domestiche allegrie d'altra spezie.

Si potrebbero addurre mille esempj di balli siffatti, descrittici da non pochi estensori, e che alcuni miniati disegni in carta ci rappresentano tuttora, ma ci basterà uno accennarne, il quale ci pare più atto a colpire, e noteremo, che tal sorta di balli più frequenti divennero verso la metà del secolo decimo sesto, sottentrando allo in pria più usato divertimento, ma troppo pericoloso di giostre e tornei, a cagione della morte tragica del cristianissimo Arrigo secondo. Ora in occasione che il Principe Filippo (poi Re cattolico col nome di Filippo II), figliuolo dell' Imperador Carlo quinto dovette portarsi a Trento, mentre stava in essa città congregato, cioè nel 1562, il concilio Ecumenico, si tenne congregazione dai Padri in quello adunati, per decidere quale a tanto Principe in segno di ossequio decretar si potrebbe decevole divertimento, e la pluralità de' voti uscì decisa ed unanime per un ballo di cerimonia; il che fu eseguito con grande appa-

rato ed isquisita magnificenza e forse con non meno gran noja del giovine Principe, e de' suoi cortegiani. Il Cardinale di Mantova, Presidente Pontificio al concilio, aperse il ballo (altri dicono esso Filippo), poi seguì il giovine Filippo, già dichiarato dall' Imperadore suo padre Re di Spagna in lui vece, poi seguirono gli altri cardinali, e prelati e cavalieri, ognuno alla lor volta colla destinatale dama. Ciascuna coppia mantenne signorilmente il sussiego, e mosse in danza dignitosamente con inviolata modestia e gravità, e tanto era fermo il decoro che con gelosia in (30) questi balli di cerimonia voleasi serbato, che il cardinal Pallavicini, nella sua storia del concilio Tridentino ne tesse seriamente, e a minuto il racconto, come si trattasse della narrativa di una sessione conciliare diretta a definire un punto di domma, anzi l' amaro mordace Fra Paolo Sarpi nella sua storia pur anco del medesimo concilio, scritta prima di quella del Pallavicini, non censurò di una sola o più parole questo profano divertimento, ma ne fece semplicemente la succinta relazione; tanto era

(30) Il minuetto, sorta di danza la più grave per contegno, che io m'abbia veduto ballare, e che già sta sul finire, non era quella tale che si usava nel secolo decimosesto o ne' precedenti, poichè scrive M. Duffort (ed anche il Cahusac) celebri professori di coreografia, non essere stato a que' tempi il minuetto, se non che un vecchio balletto dei contadini dell' Angiò in Francia, il quale ingentilito e raffinato nelle feste reali di Versaglies, divenne per più d' un secolo la più celebre ed usitata delle danze, onde l' esistenza nobile del minuetto non oltrepassò li 150 anni.

stabilita, anche appo le persone austere, o detrattrici della corte di Roma, l'opinione che si avea favorevole di tali feste, pompose, è vero, ma non meno per gli spettatori oppiatriche e soporifere.

Dicevamo pur dianzi e qui sopra, che un doppio genio ad assai due diverse qualità di danzare si potean notare e discernere nei secoli del medio evo; dell'uno, cioè di quello della classe nobile e gentile già si è ragionato; ora faremci ad esporre, a confronto di quanto già ne esponemmo del ballare de' nobili, quello dagli ignobili usato e da' plebei, al quale le persone di alto lignaggio sorrideano bensì spregiantemente, ma in grado di attori, non si abbassavano a figurarvi giammai. Uopo sarà in tal conto il ricordarsi quanto già si è osservato di quelle danze sacre, che nel coro faceansi de' nostri templi cristiani nei primitivi secoli della chiesa, la quale ricevè questa pratica o rito, se vuolsi, anche da alcune liturgíe dei Gentili, ma al certo dalle assai più autorevoli per dessa liturgíe mosaiche; ora queste danze corali erano imitative, e per lo più rappresentavano alcuni fatti della religion nostra od i misteri, ed eran anzi azioni drammatiche a balli e salti frammischiate, che non una figurata semplice danza, ed attese le varie superstiziose credenze e spurie leggende, che ingombrarono le teste dei popolani, in ragione dello scostarsi dalla primitiva chiesa, vi si rappresentava con chiasso, indecenza e tumulto, quando le zuffe di San Michele col diavolo, ora le streghe e

i stregoni, ora redivive al mondo le anime de'morti, dal che vi s'apria ad altro genere di corruttela peggiore e nefanda l'ingresso; quindi ne venne, che fin dall'anno 744 Papa Zaccheria fu il primo a proscrivere con un suo decreto dalle Chiese gli cotali spettacoli, nè più dappoi servì il coro di palco addetto ed aperto ai medesimi.

Proscritti adunque di mano in mano universalmente dalle Chiese li siffatti, in pria sacri, ma poi degenerati divertimenti, il popolo, che pur si dee compatire, se alla sua guisa vuol sollazzarsi pur anco, portò nelle piazze e nei trivj delle città, e talvolta per le campagne eziandio, questi pazzi, chiassosi e scomposti suoi balli per lo più stranamente drammatici, e sempre imitanti qualche mistero o qualche fatto storico della religione, massimamente nel corso delle funzioni della quaresima, laddove nel carnovale, che la precede, aveasi altra sorta di ballo celebrato con pubblica, somma indecenza, e un incondito sconcio tumultuare.

Di certi balli processionali e sacri duravansi a celebrare nel cinquecento e ad eseguirlivi, i quali forse in qualche paese ancor si fanno, e che ambulatorj diceansi; si festeggiavano in occasione, che da un deposito all'altro, o di città in altra città si trasportavano o il corpo intero o alcune reliquie di un santo o nella canonizzazione di un'altro.

I primi, che tali solennità sacro-ballatorie immaginarono e con pompa eseguirono, furono i Portughesi in omaggio

del santo cardinale Carlo Borromeo, già stato vivendo cardinal protettore del Portogallo, e ciò allorquando in Milano si trasportò da Asti ove morì, la cassa del suo corpo; una consimile processionale solennità festeggiata venne nella beatificazione di sant'Ignazio Lojola nel 1610, secondo la descrizione che abbiamo di questo lungo divoto ballo, mosse il convoglio, e proseguì dalla chièsa di nostra Signora, non saprei ricordarmi, se di Loreto, di Parigi, o di Roma. Asserisce per altro il Gesuita Francese MENESTRIER, nella relazione che ce ne lasciò fra le molte macchine e stravaganze che ei nota, che vi si portava il cavallo di Troja. Chi volesse riscontrare a minuto ogni particolarità di questi due sacri balli ambulatorj vegga il datone distinto ragguaglio dal signor CAHUSAC *.

Questi due sì diversi generi di ballo, cioè signorili e popolareschi, furono separatamente il consueto diporto, il primo de'cavalieri, il secondo de'cittadini e plebei per lo spazio allo incirca di un dugent'anni, il che è dire sino a quando l'uso, e la smania che invase anche i nobili, della maschera, la quale siccome i visi, così le condizioni eziandio degli uomini travisa e confonde, invogliolli di partecipare, in grado d'incogniti intervenendovi, ai balli siffatti, più lieti, più buffoneschi, e chiassosi delle piazze, e talor anco delle

* *Histoire de la danse ancienne et moderne par monsieur de* CAHUSAC, *vol. 2.me, deuxième partie, livre 1.er, chap. 1.er, page 115.*

taverne, e gustare, oltre il consueto e platonico amore, gli amorazzi e le tresche non meno di un'altro più andante stile di amoreggiare e più vendereccio; quest' uso farneticante di coprirsi il viso di una pelle, a viso dipinta, cominciò a pigliar piede ne'carnovali di Venezia, e tra non molti decenni s'introdusse nei balli d'ogni colta nazione Europea e sino dalle corti finalmente fu ammesso ed accolto, dalle quali si ritennero i balli serj per la noja dei cerimoniali, ed i mascherati vi si abbracciarono per ricattarsi, e rifarsi del tedio ingerito da quelli; vero è per altro, che i balli di maschere istituiti e diretti dai cortigiani e dai nobili, mostravano più di connessione e di gusto nelle significanze, negli apparati, e nella scelta del soggetto, che intendeasi rappresentare, miglior criterio e discernimento, serie ed unità. Non occorre aggiungere che vi entrava assai più di fasto, non senza qualche risalto di erudizione e di poetiche invenzioni od idee, ora morali ed ora erotiche e galanti, e nel seicento specialmente, a tenore del gusto di allora, per lo più allegoriche.

Fra quelli di quest'ultima specie vuolsi che il primo a segnalarvisi, e a parerne inventore, foss'egli un certo Bergonzo Botta, che apparecchiò una festa da ballo solenne di tal maniera in Tortona nel 1516 per le nozze di Galeazzo Duca di Milano con Isabella di Aragona; ma in Francia di cotali feste sontuose con maschere se ne narrano però delle anteriori d'assai; la

più antica, che la storia rammenti, è quella dei setolosi selvaggi, celebratasi in corte del Re Carlo VI, che fu poi detta, perch'ebbe un fine tragico, degli Ardenti; sendochè, a caso le pelose vesti di parecchi impellicciati, mascherati signori, al toccare inavvertito la fiamma di un acceso doppiere, pigliarono fuoco, e prima che potessero sgombrarsi d'indosso le accese vesti, arsi e consunti ne rimasero; cosicchè l'istesso Re, a gran pena, compressone dagli accorrenti in suo ajuto le fiamme, fu salvo, sebben per tal sinistro accidente scemo ne restasse poi egli infin che visse. Celebre fu anche in corte di Arrigo quarto la mascherata delle streghe e stregoni sul principiar del seicento, eseguitasi in una festa reale, e poi le tante altre per lo più allegoriche e adulatrici, che si succedettero verso la metà di tal secolo in corte di Luigi XIII e Luigi XIV, la descrizione poetica delle quali si può leggere nei versi de'poeti francesi Jodelle, Passerat, Baïf, Ronsard e Benserade.

Ma le corti d'Italia superarono tutte le altre forse d'Europa per invenzione, esecuzione e magnificenza; e specialmente quella di Savoja si distinse in balli di mascherate con macchine, e singolarmente in quello fattosi in occasione delle nozze di Vittorio Amedeo primo con madama Cristina di Francia; in tal occasione stando in Parigi il Cardinale Maurizio di Savoja per accomiatare, e condurre in Torino la Sposa sua futura cognata, poco stante alla partenza rallegrò la

capitale colà e la corte collo spettacoloso ballo detto del Grigiolino, perchè tutte le maschere eranvi di tal colore vestite, essendo quello il prediletto colore della Principessa. In Torino poi il compleanno d'esso Cardinale, dietro la direzione del conte Filippo d'Agliè, cavaliere in tali materie di genio inventivo e finissimo, fu eseguito con sommo sfarzo e dispendio e splendidezza erudita un ballo morale di maschere allegoriche, a cui si diè un titolo nel gusto del secolo un po' prolisso, e fu il seguente « La verità nemica dell'apparenza, sollevata dal tempo ». Lo stesso conte risiedendo in Parigi in ambasciadore del Duca suo signore diè colà un saggio del suo gusto in tal conto squisito e della perizia, che in tal sorta di mascherate *macchinose ballanti*, con quella festa ch'egli intitolò « il ballo degli abitatori de' monti », cioè della Savoja e contiguo Piemonte.

Svegliò la prima idea della siffatta festa spettacolosa nel conte, l'ascoltare in quella corte mai sempre, e in Parigi, noi Savojardi o Piemontesi, quasi tutti fossimo alpigiani, chiamati montanari (montagnards) ond' egli immaginò una festa da ballo assai strana, fatta di macchine e per variati grossolani abiti diversi de' sudditi del suo Duca secondo portava l'uso del paese e del clima. Piantovvi nel mezzo, qual' è, a vista aerea o d'uccello il maestoso Moncenisio e le altre montagne, che corona gli fanno, e vi fece burlescamente ballare nel loro costume atteggiati e vestiti ogni qualità de' nostri

montagnuoli, cioè i nostri portantini di seggiole, o ciappolette, gli spazzacamino, e riuscì tanto ingegnosa, e sì per parecchie decorazioni stupenda la festa, che la corte di Luigi XIII e la capitale maravigliatesene n'ebbero a stupire, e ne presero non ordinario piacere, e non esservi alcuno dichiararono, che competere col conte suddetto potesse nell' ideare, condurre ed eseguire tal sorta di divertimenti *.

Si condoni all' amore natio che nudro per la mia patria, questa digressione a lei gloria, che in sì picciole e tenui cose l'indole sua, naturalmente ingegnosa spiegò, la quale, se qui fosse in acconcio, potrei, senza uscire dal nostro argomento, mostrare com' ella siasi maggiormente illustrata in questi tempi in cui viviamo. Nel trattare di quest' arte ci siam fatto lecito di anticipatamente parlare di alcune parti della drammatica poesia, e specialmente di una delle integranti dell' opera in musica, ma benchè non si potesse di quest' arte coreografica porgere altrimenti l' intero storico ragguaglio, vedrà il lettore, che bastantemente ci resta da dirne altrove e più di proposito. Termineremo intanto questo paragrafo con il porre in confronto la danza semplice e figurata, detta *belle danse* dai Francesi, colla danza imitatrice, stata poco più poco meno,

* Veggasi *Histoire de la danse ancienne et moderne par monsieur de* CAHUSAC *vol. 2.d liv. 1.er 2.e partie, chap. 4.e page 89, et vol. 2.d 2.e partie, liv. 1.er chap. 5.e et 6.e page 95, et vol. 3.e 2.e partie, liv 3.e chap. 1.er page 4.*

mai sempre in uso in tutti i tempi ed appo tutte le nazioni, e i pregj sì dell'una, che dell'altra non meno, che i loro peculiari svantaggi dopo aver scandagliati, noteremo gli effetti buoni o rei, che ne divennero la conseguenza, e il buono, o il mal frutto.

L'arte della danza semplicemente figurata (belle danse) secondo il concetto, che se ne ha, o la comune opinione, si è quella che si studia soltanto a mostrare la bella forma e proporzione simmetrica delle membra in moto de' ballerini, che la rigida prescrive esattezza del muovere dei suoni a battuta, alla flessuosa arcuatura delle braccia, e nella composizione de' passi d'ogni maniera, congiunta ad una leggierezza di piede, onde appena si possa vedere il ballerino in un dato sito; ma non mai, o quasi non mai si senta premere il suolo, ma raderlo e sovra sdrucciolarvi qual biscia; ora sieno pur tutti ammessi questi requisiti e in dessa danza raccolti, che cosa per altro diremmo noi di un tal intagliatore, il quale avesse in se tutta la perizia e il talento, onde sapere e potere moltiplicare a sua voglia intagliando le egregie dipinture di Michelagnolo, del Coreggio o del Vanloo, non si ristarebbe però dal meccanicamente ricopiare del continuo una farragine di leggiadri rabeschi, vignette, fiorami o altri monotoni ghiribizzi e meandri? Ed ecco qual sarebbe il giudizio che fare dovriasi di un ballerino peritissimo, che in non cale ponendo l'arte coreografica imitativa delle azioni e degli eveni-

menti comuni o rari, limiterebbesi alla danza eseguire detta bella e nobile, ma semplice e figurata; li settatori, è vero, di questa hanno fatto alte lagnanze e schiamazzo, quando s'avviddero che la medesima cadea in discredito e givane in disuso così nelle corti, come nelle feste da ballo delle più scelte e più cospicue brigate; ma indarno, poichè ciò al certo, e per più cause accadere dovea, se bene si consideri, non esser ella la stessa parola più esprimente e significativa, che nol sia il gestire, e che la pittura altra non tiene balía, se non quella di esprimere un solo momento di un fatto o caso qualunque, laddove la danza e la teatrale particolarmente, ha seco sempre balía e facoltà di andare successivamente esprimendo i momenti tutti e tutto lo alternar degli affetti, che un qualunque caso lieto o tristo nella sua serie rinserri, cui, a così dire, dipingere o rappresentare, imitando, le piaccia.

Ella passa dall' atto momentaneo espresso in un quadro, ratta come il baleno, a quell' altro successivo, che in un altro quadro si esprime, e così via via .... ai quali suoi quadri, tuttocchè sfuggevoli, la danza dà il moto non mai tronco, o interrotto, epperò di spirito gli impronta e di vita, il che alla pittura è disdetto; non essendo in quest' ultima il moto, se non che atteggiatura del muovere o imitazione, laddove in quella è realtà. Ha merito adunque la danza imitatrice delle azioni da porsi al dissopra della semplicemente figurata altrettanto, quanto un magnifico

grandioso storico Dipinto lo ha di porsi al disopra di alcuni frastagli o altri miniati fioretti e capricci comunque ben' eseguiti sien' essi. Qui tutto il merito stando nel meccanismo, mentre colà si è l'ingegno che immagina e dispone, e mentendo, sentire o veramente sentendo, esso ingegno tutto creando, eseguisce.

Degna è tanto più d' essere ammirata questa danza delle azioni imitativa e degli affetti, ch' ella il più delle volte è vispa, vivace, e animata da uno spirito che dal di dentro la nutre e la folce e al di fuori regolata da un orecchio erudito, che ne frena a battuta gli sbalzi, e tienla a siepe; ma d' altro canto ella si fa di leggieri pur troppo un fomite della scostumatezza; è vero, che del pari l'arte siffatta adoperata venne, come a piacevole nostro diporto, così anche ai riti della nostra religione, condecorare, e per rinsaldare le forze del corpo, disnodare delle membra sue la pigrezza, ed i crassi umori snicchiarne e metterli in corso, e farne campeggiare le grazie: vero è altresì che si è vista in ogni stagione, e specialmente in Grecia, conferire non poco all' educazione giovanile, a rallegrare la fredda canizie della sciancata vecchiaja, onde messo il tutto in bilancia, conchiuderei che giovato a vicenda ella abbia mai sempre, quando a mantenere i buoni costumi, quando e più spesso a tracollarli, alternando ella del continuo trà questi due estremi. Tale si ravvisa esser ella stata in Grecia; in Roma antica poi non comparve mai, se non che qual' una

parte della drammatica, detta perciò pantomimica, e fuvvi confusa colla musica, colla poesia e colla eloquenza e in pari estimazione vi s' ebbe; nei secoli poi del medio evo, insignificante, languida, fredda, altro più non fu a vederla, toltocchè un divertimento monotono, nudo di varietà, e d' ogni alludente intenzione privo, e d' ogni anima; in somma ne' balli di cerimonia ridotta venne la momentanea ad esibire dipintura di qualche non ben deciso carattere, e ad essere un maestrevole passeggio senza un suo scopo aversi, od oggetto, una congiuntura opportuna peraltro di mostrare le grazie, ma sempre le prescritte e le stesse, della persona, e le armoniche proporzioni di questa; i costumi e i lineamenti, facendone con destra maniera e con iscioltura spiccare. Ecco in iscorcio riepilogate dell' arte della danza le storiche sorti e le rivoluzioni.

DELLE

ANTICHE CONTESE DE' PASTORI DI VAL DI TANARO E DI VAL D' AROZIA,

E DE' POLITICI ACCIDENTI SOPRAVVENUTI.

DI JACOPO DURANDI.

Lette li 4 febbrajo 1810.

Non sarebbe da stupire, se l' annunziar ch' io fo antiche pastorali gare, e contese, risvegliasse per avventura negli animi gentili l' idea di quelle sì graziose, e condite di un raro candor di sentimenti, che talora i pastori di Teocrito, e di Virgilio ci forniscono. Elle facendoci, a così dire, uscir del nostro secolo e paese, e de' nostri costumi, ci trasportano deliziosamente tra quelli della primitiva presupposta semplicità, e seducendoci con verissime leggiadre pitture della natura, ci sforzano ad invidiar le delizie della vita campestre, e

di un' aurea età, che non ci fu mai, e pare non possa esserci dove ci sono uomini. Nulla di meno tra i suoi pastori Teocrito alcuni ne dipinse come sono eglino per lo più, cioè di una ruvidezza e rusticità spiacevole, usi a provocarsi con ingiurie villane e grosse, ed altri o furbi e maligni, o rubatori di latte, di vacche, di capre, e d' altre cose. Piacque insino al dilicato Virgilio imitar talvolta alcune di così brutte maniere, forse perchè l' un l' altro poeta han pur voluto darcene alcun vero ritratto in mezzo a tanti piacevolmente immaginati. A questi soli ritratti veri e comuni simigliano i pastori, de' quali vuò io discorrere.

§. 1.

Alcune conformità di costumi degli Arcadi, e degli antichi pastori delle alpi. Lealtà antica de' pastori in Italia: imperversan di poi, e invadono con violenza i pascoli, e le terre altrui.

Cotesta loro sembianza si confa tantopiù con quella degli Arcadi antichi, a dispetto che la costoro contrada siasi celebrata e finta per quella dell' innocenza, e delle delizie campestri, e tutta risonante amabili canzonette, e sampogne, e ghitarre, e flauti a sette canne. In verità Polibio (*lib.* 4, *cap.* 18.) che assai bene conobbe gli Arcadi, commendò lo studio, che una gran parte di quelli avea posto nella musica, per

sui pretende si dirozzassero non poco da salvatichi e barbari ch' erano prima, e religiosi e costumati divenissero, benchè del tutto ignoranti dell' altre arti. Biasima poi un' altra parte di loro, o sieno i Cinetesi rimasti barbari e crudeli, sussurroni, ed eccitatori vicendevoli di contrasti, e di querele perpetue, perchè aveano del tutto trascurata la musica. Parmi ch' egli troppa virtù attribuisca a quella, e mi fa maravigliare gli sia sfuggito, che se i Cinetesi furon malvagi, è molto più naturale il diventassero perchè vicini ad un tempio di Diana, il qual godendo del funesto privilegio dell' asilo, invitava tutti i malandrini a rifuggir in quella contrada, e dimorarvi mescolati cogli abitanti nativi. Ancorachè i miei pastori rassembrino in alcune parti ai Cinetesi, e fossero un po' meno musici degli Arcadi de' monti Menalo, e Liceo, l' erano pur essi alcun poco alla loro maniera, e religiosi, o superstiziosi altrettanto che gli Arcadi tutti.

La condizion montanesca delle valli del Tanaro, e dell' Arozia, ed altre lor naturali qualità, che influiscono cotanto su l' indole, e su i costumi degli abitanti, non si confanno meno con l' Arcadia istessa, paese nel bel mezzo del Peloponeso, ricoperto anch' esso, e circondato di montagne ardue ed alte, biancheggianti di neve le cime, e ingombrate le schiene di boschi, perciò di clima freddo, e umido, come notò Polibio, nè potrebbe essere altramenti. Alcune poche sue valli singolarmente lunghesso i fiumi Ladone, ed Alfeo erano atte

all' agricoltura. Perciò di necessità la massima parte degli Arcadi fu di pastori dispersi quà e là, depredati non di rado dai loro vicini, e rubatori essi medesimi tra di loro. Laonde in tanta rusticità la campestre lor musica non potè esser gran cosa, nè di molto superiore a quella de' nostri antichi pastori delle alpi, i quali ebbero, ed hanno ancora la loro musica, o sia una maniera propria di combinar de' suoni, che per la loro successività regolare riescono grati all' orecchio. Cotesta musica armonica accompagna le loro danze, ed il lor canticchiare, e sanno talvolta con inflessioni più vive, e ben accentate toccar il cuore. Si è tuttavia tra i pastori delle alpi, e segnatamente della Svizzera, dove l' agreste semplicità si è guasta più tardi, che trovasi un esempio atto a spiegare e comprovar le maraviglie quasi incredibili, che gli antichi raccontano della lor musica. Ognun si avvede, ch' io parlo dell' aria famosa così detta *Rans des-vaches* suonata con la corna-musa. Egli è noto, che già convenne in Francia, e in Ollanda proibir con pene gravissime si suonasse cotest' aria, là ove trovavansi delle truppe svizzere, perch' ella inspirava loro una cotal profonda melanconia, ed un così ardente desiderio di rivedere la loro patria, che alcuni ne morivan di dolore, altri vaneggiavano, o disertavano. Può ciascun oggidì esaminare, e provar cotest' aria, avendola Gian Jacopo Rousseau notata, ed inseritane la cartuccia nel suo dizionario di musica. Io mi sono maravigliato, considerando la salvatica sua melodia, com' ella potesse mai

operar di così strani prodigi. Ma dessi sono certi, e voglionsi attribuire non al valore di quelle note, ma allo eccitar, ch'elle faceano fortemente in quelli la rimembranza e brama vivissima di cose ed usanze patrie, di cui erano molto teneri. Talchè ha pur l'aria suddetta il raro merito di esprimerle, e rappresentarle a chi ben le conosce, come appunto sa fare la buona musica imitativa. Queste cose danno a divedere non consistere nella sola fisica azione dei suoni il potere, o la magia della musica, e i grandi effetti ch'ella produce sul nostro cuore. Perciò le nostre orecchie use oggidì ad una musica complessa ricercata cascante di vezzi, la qual ben sovente dipigne nulla in mezzo a cotanta sua armonia, non potrebbono esser giudici della severa musica degli antichi indirizzata ad esprimer cose, e risvegliar delle idee, che più non esistono per noi. Tanto meno potremmo giudicar degli effetti, ch'essa produceva ancorachè potessimo vederla su le proprie sue note, il che non possiamo sperare. Io dubito grandemente della verità di quelle poche composizioni, che alcuni dotti credono di aver ritratte per indovinamento, studiando l'oscura teoria della musica antica.

L'aria menzionata, che ha per se la tradizione, ed il carattere di molta antichità, già da un buon pezzo ha perduto assai della sua efficacia anche su le anime stesse degli Svizzeri. Ella non fu già particolare a quella gente, anzi più o meno variate altre consi-

mili arie secondo i diversi genj, e passioni circolavano tra i pastori della vasta lunghissima catena delle alpi, e ve n'ha tuttavolta delle tracce in molti luoghi. Ma nella proporzione stessa che l'agricoltura guadagnò su la pastorizia nelle istesse montagne, scemarono mano a mano i pastori, che le popolavano, e sempre più scemò la voga delle lor canzoni. Ne usavano al pari degli altri i nostri antichi alpigiani, ed alcuni luoghi ritengono tuttavia i nomi delle istesse deità, ch' essi una volta credean presiedere al canto, ed ai versi, e qualunque si fosse la poesia loro, ella non era forse miglior di molto presso gli Arcadi. Può trarsene argomento dal silenzio di Polibio, poichè nè dell' una nè dell' altra v'è rimasa memoria niuna. Egli lodando la musica degli Arcadi, di cui la vocale tenne il campo, non fece neppur cenno di alcuna lor poesia. Le lor canzoni non meritavano per avventura se ne parlasse, rozze come coloro che le cantavano. Erano dessi però famosi per sonorità della voce, che dai pastori si acquista comunemente per la necessità, in che sono di farsi sentir dalla lungi. Osserverò così di volo, giacchè l' occasion di favellarne piucchè non il suggetto di questa memoria lo comporta, sembrare anche a me molto più verisimile sia nata in Sicilia la buona poesia pastorale, dove pur i boari ebbero, ed hanno tuttavia una particolar naturalezza d' insegnare i loro amori alle selve, e dove appunto naquero l'antico celebrato cantore Dafni, e sopra tutto Teocrito, il qual n'è ancora

il più vero pregiato modello. In fatti per qual' altra cagione Mosco suo concittadino, e contemporaneo nell' idilio secondo intitolato l' epitaffio di Bione altro poeta bucolico, dovendo parlar di cose rustiche e pastorali, invocò egli le Muse siciliane, se non perchè quelle reputavansi aver lor propria sede in Sicilia? Ei non volle già alludere alle Muse, che inspirano Teocrito, come pare abbia poi fatto Virgilio nell' egloga 4, che anzi Mosco nominò Teocrito poco appresso insieme ad altri celebri poeti, e per tutt' altro motivo. Certo la musica campestre è antichissima, ne parla Omero istesso, e sul fine del XVIII della Iliade espresse nello scudo di Achille anche un pastorello sonante uno stromento, ma ciò non è ancora la poesia pastorale.

Le quali cose sieno dette per non lasciar del tutto inonorata la memoria della musica degli antichi pastori delle alpi, ancorachè coloro, de' quali io parlo, abbian di poi cambiato tanto di modo, e di tuono, che non si potría peggio. Un' altra lode più bella vien da Polibio istesso data generalmente a' pastori italiani dell' età sua. Egli racconta con ammirazione (*lib.* 12, *cap.* 1) come in Italia numerose greggie appartenentisi a diversi padroni usavano pascere mescolate e confuse, ma docili e pronte al suono di una tromba, o cornetta sonata dai lor pastori separavansi di per se, s' accostavano, e riunivansi al proprio gregge, correndo velocemente ciascun animale guidato da quel noto suono inverso il pastor suo, senzachè in un tanto

mescolamento addivenisse mai, che l'un pastore cercasse avviluppar nel suo gregge, o comechessia rubare gli animali dell'altro. In contrario egli osservò, che in Grecia tostochè nei pascoli mescolavansi gli armenti, chi n'aveva un più numeroso, si studiava di avviluppar gli altrui nel suo, o se alcun animale discostavasi per poco, e traviava, erano presti gl'insidiatori, i ladri, gli agguati per rapirlo, donde risse e zuffe del continuo. Così tra gli Achei riferisce Strabone lib. XI, che gli Eniochi sussistevano della pastorizia, e di rapine. Cotanto erano sciagurati e ribaldi i pastori di Grecia, e d'Arcadia, dove però la nostra pieghevole credulità trapiantò la scena, o lo albergo dell'innocenza, e delle delizie della vita, e poesia pastorale.

Ma il mondo invecchiando suol peggiorar sempre più. Quell'ammirata lealtà de' nostri antichi pastori venne oscurandosi, tralignò, e disparve in Italia, ed altrove, e la tristizia di quei di Grecia fu da moltissimi imitata, o superata. Parecchi anni dopo l'età di Polibio congiuraron sin nella parte allora più colta d'Italia i pastori della provincia di Taranto, infestando *vias latrociniis, pascuaque publica*, come abbiam da Livio (*lib.* 39, *cap.* 29), si propagò cotesta malvagità, si dilatò di mano in mano, e nel terzo e quarto secolo era cotanto cresciuta, che convenne agli imperadori Valentiniano, e Valente, e di nuovo ad Arcadio, Onorio, e Teodosio far leggi, che abbiam tra quelle del codice Teodosiano, per interdire a' pastori l'uso

de' cavalli, affin d'indebolir le scorrerie de' ladroni, coi quali si associavano, come pur s'interdisse a' cittadini di cercar nutrici nelle coloro famiglie pei lor figliuoletti, e chi l'osasse, cioè *pastoribus dederit nutriendos, societatem latronum videbitur confiteri* *. Diocleziano e Massimiano avean già promulgato consimili ordinamenti, e furono ripetuti nel codice Giustinianeo **; talchè già da un gran tempo erano divenuti sinonimi pastori, e ladri.

Altro perverso abuso era pur nato in Italia, di cui tra gli antichi scrittori *de re rustica* raccolti da Goesio fa menzione Aggeno *pag.* 56, cioè che molti soleano invadere i pascoli comunali, e violentemente usurparli, donde contrasti e litigi gravissimi. Singolarmente per così fatti contrasti si distinsero già da più secoli i pastori di val d'Arozia contro a quei di val di Tanaro, e per un modo così clamoroso, astuto, e sopra tutto ostinato, che non saprei qual altro esempio antico o moderno possa appareggiarli. Doveria sembrarne viepiù curiosa l'istoria, altrettanto che gli apparenti, o mendicati pretesti delle contese, sotto i quali in ultimo si covavano maggiori cose, rimasero insino a ora quasi avviluppati nel mistero, che solo potè loro dare un' importanza, ed appena se n'avvisarono i popolani

* Cod. Theod. lib. 9, tit. 30, L. 2 e 5 quib. equor. usus, e tit. 31, L. unica ne pastor. dentur filii nutr.

** L. 11 cod. de accusationibus.

medesimi, che ne sono stati gli attori. Ma gioverà alcune cose premettere intorno alle due valli, ed agli antichi signori di quelle.

§. 2.

Valli del Tanaro, e dell' Arozia.

Non già le due intere valli, ma la parte superiore, è contigua di ambedue, anzi le lor principali due terre entrarono in così fatte contese, e le sostennero. I monti, che circondano la val superiore del Tanaro, si spettavano anticamente ai Liguri Vagenni, i quali tennero il tratto dell' alpi dalle sorgenti del Po infino a quelle del Tanaro, e vi lasciarono in questa superior valle tuttavia la traccia del loro nome in quello rimastovi di Viozena, come suole pronunziarsi. Il celebre d' Anville è stato il primo a notarlo *; benchè non avesse veduto alcuni documenti dell' undecimo secolo, ne' quali trovavasi quel nome un poco meno guasto, scrivendosi *Vigenna*, ed *in Viziennis*, in appresso *Viazenis*, e *Viagena*, poi *Viozena* in bocca del popolo, e nelle scritture de' posteriori tempi. Questa così dinominata regione ha in circa sei miglia di giro interamente nel tener di Ormea. A tramontana e declinando a ponente tocca infino alle sommità delle valli

* Notice de l' ancienne Gaule, pag. 215.

opposte dell' Ellero, e del Pesio, ed al collo ed alpe di Carlino, e volgendo a sud-ouest all' altra massa di montagne a' confini di quelle della Briga nella innanzi contea di Nizza. Un torrente, o ramo del Tanaro detto il Negrone, che nasce dai monti accostantisi al collo suddetto di Carlino, taglia e confina a dilungo la Viozena a mezzodì. Di là del Negrone sale pure la valle in verso mezzodì al collo di Tanarello, donde l' altre sorgenti del Tanaro quasi opposte a quelle del fiume Roia, che di là cala a Tenda nella menzionata contea. Alcun poco di sotto al sito, dove il Negrone si unisce al principal ramo del Tanaro, tirando una linea da mezzodì a tramontana infino ai monti, che dividono questa val superiore da quella dell' Ellero, cotesta linea sarebbe il limite orientale della moderna Viozena. Io non dubito punto, che questo istesso nome fosse una volta comune a tutta questa superior valle, non meno che a tutti i circostanti monti, ma dipoi esso nome venne poco a poco restrignendosi, a misura che disboscavasi, e ripopolavasi la valle, insino a che rimase particolare a quel solo tratto più salvatico e discosto al nord-ouest del capo-luogo.

Il rimanente di questa val superiore è di un circuito anche maggior di quello della regione suddetta, chiuso a tramontana da altri gruppi di montagne, che la separano da val di Pesio; e a mezzodì e a levante dalla catena de' monti, che dispiccandosi dal collo di Tanarello, mano a mano dividono essa valle da quella dell'

Arozia, e dalle altre terre, che si spettavano ad Albenga. Il Tanaro disceso in questa più dimestica porzione di valle la trascorre, avendo al manco suo lato *Ulmeta*, Ormea, luogo principale, e d' antica latina origine almeno pel nome. Alcuni luogucciuoli, o casolari sparsi tra la Viozena e il fiume ne dipendono. Accade quì come in tutte le alpi assai più acconcie alla pastorizia, che all' agricoltura fuorchè nel basso delle valli. Ma si diradarono poi, e diradicaronsi nei più convenevoli siti i boschi, per coltivarvi le biade. Dopo Ormea scende val di Tanaro a Garessio, Priola, Bagnasco, e Ceva. L' ultima solamente di coteste terre vien ricordata dagli antichi scrittori, nè per altra cagione se non per l' abbondanza e bontà de' suoi formaggi, di cui ne forniva Roma. Plinio (*lib. XI cap.* 42) afferma, che l' Apennino, ch' egli estende infino alle alpi marittime, *Cebanum (caseum) hic e Liguria mittit, ovium maxime lactis.* Sotto il nome di Ceva comprende tutta val di Tanaro, e i circostanti luoghi soliti a fornir quel cacio, de' quali Ceva era il più notabile. Nella val superiore, di cui ragiono, il suo signore riscoteva ancor del 1121 *ab unaquaque domo caseatrica in Quargina sex formellas casei, et totidem caseatas.* Coteste *caseate* erano forse tortellette di cacio. Notisi, che *Quargina* dinominata tuttavia Quarzina è l' uno de' luoghetti di Ormea un poco di sotto all' influente del Negrone quasi rimpetto al ponte di Nava, donde si travalica in val d' Arozia. Il nome stesso di

Quargina è del linguaggio de' Vagienni, ed ancora nel celtico; e nel vecchio teutonico *Quarg* vien a dire formaggio. Il che dà pur a divedere, che la pastorizia era il principal mestiero de' suoi antichi abitanti, nè averian potuto far altramente per la natura stessa de' luoghi.

Nei secoli mezzani tutta val di Tanaro venne compresa nella contea di Bredulo circoscritta ancora sul fine del nono, e nel seguente secolo *fra il Tanaro e la Stura*. Siccome infra i monti e nelle valli i fiumi non servono di confine, ma i monti medesimi, così non vi potè servir il Tanaro se non a qualche miglia di sotto al tener di Ceva. Questa contea dipendeva come tutte le altre del Piemonte poste alla diritta del corso del Po, dal militar governo de' marchesi di Torino, i quali verso il fine del decimo secolo fecerla probabilmente reggere da un viceconte, siccome avean pur fatto dell' altra contigua di Auriate. Era a quei marchesi sottomessa anche gran parte della Riviera di ponente, e di molti beni e terre vi avean colà. Ma nello scader del secolo undecimo disfattasi e dimembrata fra vari condivisori la marca di Torino, assai terre del superior Piemonte toccarono a Bonifazio così detto marchese di Savona e segnatamente il più di quelle, che dianzi componevano le contee di Auriate, e di Bredulo, ed altre molte di là del giogo verso il mare da Savona quà e là per salto infino alla sommità di val d'Arozia.

La valle così dinominata non si vuol estendere per tutto il corso del fiume Arozia, ma ristrignere alla sua parte superiore, calando giù del giogo infino al luogo di Pogi, ovvero Pogli. Essa formò in appresso il marchesato di Clavesana, compresevi alcune lontane terre alla marina. L' inferior valle da Pogi scende alla foce dell' Arozia, che mette nel mare presso Albenga. Perciò il cronista genovese Giorgio Stella *Pogi ad confines Albenganae versus Plebem vallis Arociae, et ad confines marchionatus Clavexanae* *. Sì certamente rispetto a' confini di esso marchesato, cui Pogi era al tutto contermine, ma n' è d' indi ancor discosta la Pieve e vi ha più altre terre intraposte. Ei volle soltanto farci conoscere il capo-luogo di quella valle, come si è tuttavolta la Pieve detta di Teuco o Teico volgarmente, e nei documenti de' tempi mezzani, *Plebs Teuti*, che poi si pronunziò *Teuci*, il qual nome disegna appunto un luogo principale, siccome derivato da quello della principale celtica Deità di *Teutates*, che presiedeva al cielo, all' aria, agli spiriti, ed alle ombre de' trapassati, che divagavano su le nubi, secondo l' antica credulità e superstizione di cotesti popoli, del che ne discorrerò nell' ultimo articolo.

Ma la superior val d'Arozia così circoscritta, insieme con alcune terre lungo la marina, e tutta val di Taraco con più altri luoghi della innanzi contea di

* Rer. Italic. Script. t. XVII col. 1077.

Bredulo erano verso il fine del secolo dodici in poter del marchese Guglielmo di Ceva nipote del mentovato Bonifazio di Savona. Due de' figliuoli di esso Guglielmo, cioè Ottone, e Bonifazio detto Tagliaferro, perchè più battagliero, dai quali discendettero i marchesi di Clavesana, signoreggiavano val d' Arozia ben prima del 1219. Caffaro il più antico annalista di Genova sotto a quell' anno intitola di già esso Bonifazio *marchese di Clavesana figliuol di Guglielmo marchese di Ceva* *. In quell' anno medesimo al dir di Caffaro esso Bonifazio a pro de' Genovesi marciò contro alla città di Ventimiglia, e per mercè l'anno appresso i Genovesi, invadendo, e taglieggiando i suoi uomini, e le sue terre, l' astrinsero a ricorrere all' Imperador Federico II, il qual con precetto de' 13 di decembre 1220 ordinò al comune di Genova di astenersi affatto da cotali ingiurie, ed estorsioni *scilicet in Portomauritio, et exteris locis; ac etiam in Diano, et Andora* **.

Finalmente vuolsi pur avvertire, che secondo gli usi dell' allor dominante feudal governo i principali signori per procacciarsi de' vassalli e de' soldati, suffeudavano a quanti più poteano le loro terre con servitù

* Rer. Italic. t. VI, col. 415 in prin.

** Questo, e tutti i documenti inediti, de' quali fo uso in questa memoria, esistono negli Imperiali archivj di Torino, alcuni in originale, altri in copie autentiche fatte su gli originali serbati in quelli di Genova, o delle contendenti comunità, da cui furono presentati.

graduale, facendoli partecipi delle rendite, e de' signorili diritti. Così avean fatto di Ormea, e di altri luoghi di val di Tanaro, e di Arozia i predecessori de' mentovati marchesi di Ceva, e Clavesana. Quelli di essi suffeudatari intitolati castellani, o signori di Ormea, di Garessio, ec., o di val di Tanaro non sono meno antichi del dodicesimo secolo.

Queste cose così dichiarate, mi fo a cominciar l'istoria delle contese de' pastori suddetti ricavata pressochè tutta da un fascio di vecchie indubitate carte indicate qui luogo a luogo in piè di pagina, le quali pel corso di sei secoli formano gli atti sinceri delle contese medesime. Il novo ordine di cose diradicò oggidì quella, che nata molto più tardi, e come di soppiatto, e senza germe nessuno era divenuta la principale, e cagionò de' rumori assai tuttavia in questi anni passati. Altresì l'esatto rapporto di fatti e cavilli insino a ora ignorati, o non posti mai nel vero loro lume può giovar per avventura a spegnere tra quegli stessi pastori, e popolani le false opinioni, le rabbie, gli ardiri, le ostinate gelosie non ancora spentesi.

§. 3.

Istoria delle contese de' mentovati pastori dal secolo dodicesimo insino al 1562.

Val d' Arozia per la sterilità sua e delle sue terre certo non forniva de' pascoli bastanti al bisogno de'

numerosi pastori della Pieve di Teuco, poichè furono astretti a cercarne de' lontani di quà del giogo, e di quà del Tanaro. S' ignora affatto come e quando ci venissero la prima volta, ma ci vennero insin da' tempi antichi, e probabilmente alla maniera allora introdottasi in Italia raccontata da Aggeno sopraccitato, che *multi per potentiam invaserunt, et colunt.* L'ampiezza dello intero tener di Ormea, che tutta comprende la sopra descritta suprema valle del Tanaro, e la quantità grande di boschi, e di abbondanti erbe, che ricoprian quei monti, dimostrano, che alla sua popolazione doveano soverchiar i pascoli e le terre. È stato quindi tanto più agevole agli Aroziesi, o Pievesi intromettersi per minor gelosia ed incommodo degli Ormeaschi nella parte più discosta ed agreste del costoro territorio, come la Viozena si è. Checchè ne fosse allora, sendo rimaste per lunghissimo tempo l' una e l' altra valle soggette ad una medesima signoria, tanto più facilmente si mantennero i pastori di val d'Arozia nell' uso di pascere, far legna, ed altro in alcuna parte di quella regione, satisfacendo, come pur han fatto sempre ai dritti, che insin dai primi tempi del governo feudale furono ordinati in ricognizion del dominio del signor del territorio, il qual a vicenda li riconosceva dipendere da un maggior signore.

Tra cotesti dritti, *foretica*, cioè le selve, e i pascoli si annoverano nella dieta di Roncaglia del 1158, e poi nella pace di Costanza del 1183 si approvarono le

consuetudini *in nemoribus*, *et pascuis* a favore di que' signori di Lombardia, e Liguria, che dimostrarono averne un antico titolo. Convenne anche al comune di Ormea di procacciarselo dal suo signore, o sia dal marchese Enrico, che gli accordò la facoltà di dissodare e coltivar terreni segnatamente nelle Viozene situate *in posse et territorio Ulmetae*, disboscandoli ove d'uopo *; privilegio anteriore alla dieta istessa di Roncaglia, e alla metà del secol dodici. Cotesto Enrico detto anche Manfredo era unico figliuolo di Manfredone fratello di Bonifazio suddetto marchese di Savona, ed entrambo figliuoli di Tette pur marchese. Il padre di Enrico non vivea già più nel 1097, siccome apparisce da una donazione fattasi da Enrico medesimo, e dal menzionato Bonifazio suo zio alla canonica di Ferrania. Enrico non lasciò dopo se prole nessuna, e le sue terre, tra le quali Ormea, furono di poi divise tra i figliuoli di esso Bonifazio, de' quali Anselmo padre del sopradetto Guglielmo di Ceva è stato il ceppo de' marchesi di Ceva, e Clavesana.

Fattasi un poco più popolosa la val superiore del Tanaro, i suoi pastori e popolani s'ingelosirono de' forestieri, che pascevano nella Viozena, e si allargavano con noia degli altri. Il poteano gli Aroziesi vie meglio perchè più numerosi, e intraprendenti, e forse

* Privilegio rapportato nel voto del 1346 di Peregrino de' Salinbeni, di cui in appresso.

anco più armigeri degli Ormeaschi maggiormente occupati allora dell' agricoltura. Si sa, che i pastori anche più degli agricoltori sono atti alle armi, e perciò gli Arcadi istessi mettevansi al soldo di tutte le repubbliche Greche, come tra noi usavano gli Svizzeri. Anche in questo gli Aroziesi gli hanno imitato, e sebben soggetti a' marchesi di Clavesana, eransi nel 1203 posti al soldo del comune di Genova, e combatterono contro di Albenga. Sendosi poi l'anno appresso ritirati da quel servizio, marciarono i Genovesi *contra rebelles de valle Aroziæ* (come impropriamente ribelli sono detti da Caffaro) per costrignergli a ritornar al soldo di quel comune, ed impedirli non taglieggiassero più, e dessero il sacco alle terre della Riviera di ponente *. Le mal sicure e peggio combinate divisioni delle terre tra i figliuoli del mentovato Guglielmo di Ceva servivano di pretesto a quei pastori a divenir più indocili, e riottosi, massimamente dappoichè i due fratelli di Clavesana suddetti tennero nel particolare la val d'Arozia, e alcuni luoghi in quella del Tanaro, ed aspiravano a ritenersi pure Ormea. Appunto di quel tempo crebbero, e s' inasprirono i contrasti de' pastori, cercando gli uni gli altri di sorprendersi, e cacciarsi della Viozena. Intanto i menzionati signori non eran meno discordi tra di loro, e coi loro vassalli, o castellani di val di Tanaro.

* Rer. Italic. t. VI col. 386, e 388.

In questo mezzo i marchesi di Ceva con Ottone di Clavesana, e i castellani suddetti militavano del 1225 al soldo del comune di Genova nella guerra mossa a difesa di quello di Asti contra Tortonesi, Alessandrini, e Vercellesi *, e trovandosi in principio dell' anno susseguente a quartieri in Genova, presero ad arbitro quel podestà per acconciar i fatti loro. Si progettò rimanessero i luoghi di Garessio e Bagnasco per metà tra i Ceva, e i Clavesana, ed a questi ultimi dovesse poi spettarsi Ormea con tutto il tener suo, mediante il compenso da concertarsi in appresso, che non appare siasi mai più concertato, onde svanì ogni intelligenza. Nulla si definì rispetto ai castellani, i quali mancavano anco di mandato per agire a nome degli altri loro consorti; ma quelli ch' eran presenti, promisero d' avanzo di far omaggio ai Clavesana pel loro suffeudo di Ormea, quando occorresse, ed eseguir le progettate convenzioni, che poi non si eseguirono. Intorno alle contese de' pastori di Viozena si rimisero al giudizio di Aimone di Ceva, e neppur ciò ebbe effetto **.

Cresceano però i disturbi, che per gli contrasti de' pastori quindi ne venivano alle comunità di Ormea, e della Pieve, ch' erano in questo esse sole interessate.

---

* Annal. Januens. lib. 6, Rer. Italic. t. VI, col. 439.

** Cotesti progetti contengonsi in due atti de' 15, e 19 gennajo 1226.

La prima pretendea godersi tutto l' anno la Viozena, e farne ciò più le piacesse, l' altra in contrario spettarsele quella così pienamente sino a poterne far bandi, e rivocarli a sua voglia, però *sempre col consenso ed autorità de' signori di Ormea*, con che non dissimulava dipender affatto la Viozena dal territorio, e feudo di Ormea stessa. Ma insieme appare, che la Pieve usava già molto innanzi implorar dai signori il bando, o divieto, acciò nessuno s' intromettesse nei boschi, e beni, che i Pievesi vi occupavano; cautela troppo necessaria a' medesimi come forestieri, e mal sofferti dagli Ormeaschi. Siccome non s' intaccavan per niente i dritti del signor territoriale e diretto, nè de' suoi vassalli, o signori d' Ormea, che n' aveano l' utile subalterno dominio, parea loro al tutto indifferente riscotere dagli Ormeaschi, oppur da' Pievesi le intere decime, ed imposte solite per l' uso de' pascoli, de' boschi, e delle terre. Ma finalmente a' 10 ottobre di quello istesso anno 1226. con sentenza di arbitri si stabilì tenessero gli Ormeaschi la Viozena dalla metà di ottobre infino alla metà di aprile, e i Pievesi il rimanente dell' anno, e questi per recarvisi colle loro greggie e robe, avessero libero, e sicuro il passo sul tener di Ormea. Altresì approvarono a favore degl' istessi Pievesi l' uso di proporre, che s' intimassero gli opportuni bandi campestri, però sempre *cum consilio, et auctoritate dominorum Ulmetae*, ai quali signori gli arbitri racco-

mandarono di far ogni cosa osservare con l'autorità, che n' aveano *.

Parve agli Ormeaschi vedervi della parzialità per gli Pievesi nel giudizio di quegli arbitri, e ricorsero al marchese Manfredo Lancia vicario dell' imperador Federico II in queste parti della Lombardia, o del Piemonte, ed ottennero due decreti, l' uno di riconferma di tutte le buone loro consuetudini, l' altro di usar de' pascoli, e de' boschi nel tener di Ormea, *ita quod nemo possit bandire, et disbandire hominibus Ulmetae dictum locum Viozenæ*, stantechè il dritto de' bandi si spettasse a' signori di Ormea **. Ma appunto i Pievesi non li proponeano per proprio diritto, ma per autorità di quei signori medesimi. D'altro canto eransi esentati dal bando suddetto i terreni, che in Viozena coltivavano gli Ormeaschi, e quei di più, che in avvenire essi ed altri vi coltiverebbono. La parzialità o la negligenza degli arbitri trasparirebbe piuttosto dacchè si attennero al solo antico uso, che i Pievesi vi avevano, senza far cenno di alcun loro

---

* *Laudo* o sia sentenza di arbitri de' 10 ottobre 1226, " domini Ulmetae „ faciant omnia supradicta attendere et observare, et suam auctoritatem ho„ minibus de Theuco praestare, quod possint praedictam terram bannire se„ cundum formam praedictorum „. L'uno degli arbitri è stato Ottone marchese di Clavesana, o sia di val d'Arozia, l'altro l'arcidiacono di Alba de' consignori di Ormea. Il che dimostra chiaro, che non il feudo, ma le due sole comunità erano in questo interessate.

** Decreti rapportati nel voto sopradetto di Peregrino de' Salinbeni.

titolo, e trascurarono quello degli Ormeaschi necessario affatto per usar de' pascoli, e dissodar terre incolte, come disopra si notò. Nulla di meno il *laudo*, ovvero sentenza degli arbitri ebbe il suo effetto, ed è tuttavia il primo titolo, ed unico, a dir così, che n' abbiano i Pievesi, od Aroziesi, e vennero poi sempre esagerandolo con istrani comenti, e con molta sottilità.

Cotesti Aroziesi fornita l' una contesa, ne pigliavan dell' altre. Mentre i Clavesana loro signori faceansi cittadini di Genova ed ingaggiavano a quel comune per non grossa pensione Porto Morizio, Diano, Tabia ed altre terre della marina, e poi di quelle *a jugo versus mare* *, cioè di val d' Arozia stessa, gli Aroziesi ribellavansi ai Clavesana. Questi ricorsero a Genova per ajuto: l' ottennero tardo e scarso, talchè le truppe raccolte da' Genovesi furon disfatte, e oltre a ciò gli Aroziesi diedero il sacco a parecchie terre di Albenga, e di Genova, diroccarono alcune castella, uccisero di molti principali cittadini di Genova, di Ventimiglia, e di Savona, imperversando del continuo. A porre loro alcun freno, ed impedimento in avvenire, il podestà di Genova affortificò ed approvisionò il castello della Pieve, del che tutto ci ragguaglia l'istesso cronista Genovese **.

* Patti del 1228, e convenzione de' 16 settembre 1233, sono atti di semplice aderenza, e non già sudditizi.

** Ad ann. 1232, e 1233, Rer. Italic. t. VI col. 469, 470, 471.

Se di poi i pastori per alcun tempo rimasero tranquilli nella Viozena, nol furono già i lor signori, e sopra tutto i marchesi di Clavesana. Essi non avean dato mai a quei di Ceva il compenso, o prezzo per acquistar il diretto dominio della terra di Ormea, e in vece studiaronsi di vendere insino ciò, che ancor non possedeano. Affrancarono i Pievesi, e altri, che pagherebbono una certa somma di danaro, dalle imposte dovute agli utili signori di Ormea da chi usava de' pascoli, e terreni di Viozena, *salvo* però *jure dominii*, *et seignoriæ* *. Cavaron danaro da parecchi di que' pastori e contadini, a' quali nondimeno convenne poi soddisfar le imposte; e di quello si giovarono i Clavesana per comprar da alcuni de' mentovati signori qualche porzione del feudo utile di Ormea, e Viozena **. Immediatamente col pretesto di levar le quistioni intorno ai bandi campestri, e all' uso de' pascoli, concordarono con gli altri consignori, e stabilirono a piacimento un *gastaldo*, o giudice campestre a favor della Pieve di pari autorità a quello unico di Ormea ***;

* Atto de' 2 febbraio 1261 riferito in una sentenza del 1491.

** Molti di quei signori erano de' Bisaccia: strumento di quitanza 10 maggio 1263 riferito nella sentenza suddetta.

*** Stromento pure 10 maggio 1263: concludono poi " Ipsi marchiones „ ex una parte, et domini Ulmetae ex altera esse inter eos bonos et legales „ consortes per medietatem de Viozena, et de jurisdictione Viozenae, scilicet „ de bannis, poenis, alpagiis, et aliis redditibus, et de dictis, et decimis „ habeat quaelibet pars ibi secundum quod quisque habere debet „. Q esta si è la specie di giurisdizione della Viozena riserbata a' signori, e che dipoi i Pievesi pretesero, e finalmente vollero interpretarla per superiorità territoriale, o sovranità, ed appropriarsela.

novità contraria a' regolamenti del 1226, e all'uso antico, la quale irritò gli Ormeaschi, e fece i Pievesi inorgoglire. Costoro inanimiti dai Clavesana mossero novelle querele per occupare liberamente quei pascoli. Però non si ebbero il torto, quando nel 1284 pubblicarono, che per venti anni avvenire niun forestiere *durante l'estate* facesse pascere in Viozena, ma con troppa ferocia immediatamente vi cacciaron di là gli uomini di Diano, che facean pascere affidati dagli Ormeaschi. In contrario questi villanamente l'anno appresso vi rincacciarono, e predarono gl'istessi Dianesi affidati da quei della Pieve, i quali incominciarono a dire spettarsi loro la Viozena *. S' invanirono viepiù, allorchè Emanuele di Clavesana nova porzione acquistò dell'utile dominio di Viozena, ed accordò a' Pievesi, che di danaro lor proprio n'avean pagato il tenuissimo prezzo ai venditori, l'immunità del dritto delle sementi pei loro campi di Viozena, e di proprio capriccio contra ogni patto, ed uso antico gli invitò per qualunque lor quistione in fatto di pascoli a non più starsi in giudizio nella Viozena stessa, ma nel borgo della Pieve **.

---

* " Quod Viozena est hominum Theiei, nec ibi habent domini, vel homi- „ nes Ulmetae aliqua facere in affidando, vel diffidando „: parlavano de'pascoli d'estate. Notificanza intimata da Emanuele di Clavesana, e dai Pievesi addì 7 giugno 1285.

** Due stromenti de' 20 maggio 1291, ne' quali parlasi pure del controscritto assedio di Ormea.

Con tanta emulazione procedeva Emanuele di Clavesana contro al signor diretto e territoriale del feudo di Ormea. Era desso allora per la maggior parte in poter del marchese Nano di Ceva, cui il Clavesana avea mosso guerra, e con l'aiuto de' Pievesi, e di altri suoi uomini, a' quali eransi uniti Guglielmo di Ceva, i signori di Scagnello e Battifollo, ed il comune di Mondovi, posero assedio nel 1291 al castello di Ormea. Struggevasi il paese per le continue guerricciuole di tanti tirannelli, ma elle tornarono quasi tutte a prò del marchese Nano. Egli stesso racconta cotesti fatti in una carta di donazione 20 febbraio 1296, per cui rimunerò i suoi vassalli ed uomini, che l'avevano ben servito. Ma per opera del comune di Asti Nano si accordò poi cogli altri marchesi di Ceva, i quali gli cedettero lor ragioni su parecchi luoghi, e feudi, e segnatamente su di Ormea *.

Morto insin del 1291 Emanuele di Clavesana, avean continuato la guerra i due suoi figliuoli Ottone, e Francesco uniti ad altri vassalli ribelli al marchese Nano, il quale con Giorgio suo figliuolo, e i vassalli rimastigli fedeli fatta sua pace col comune di Mondovi **, vi appose la condizione, che quel comune dovesse *expellere de societate, et habitatione*, cioè a dire scio-

* Sentenza di arbitri del 1298, e stromento 4 febbrajo 1299.

** Trattato de' 25 giugno 1297 negli archivj della città di Mondovì, e stampato nella causa per la commenda di Ferrania.

gliere ogni alleanza, e cacciar del suo territorio infra altri ai Ceva ribelli anche *Ottone, e Francesco marchesi di Clavesana, ed i signori una volta di Ormea (dominos quondam Ulmetae) tutti vassalli de' marchesi di Ceva.* I mentovati già signori di Ormea eran coloro, che senza l'aggradimento di Nano signor diretto di quel feudo aveano vendute ai Clavesana l'utili porzioni di essa signoria, e prese l'armi contro di lui. I Clavesana medesimi sono chiamati suoi vassalli ribelli, perchè tali si eran fatti con l'acquisto di porzioni di quella subalterna signoria, e non di meno gli ruppero guerra istigati anco dai Pievesi, che vi soffiavano del continuo, per ritentare di levar una volta il luogo, e tutto il tener d'Ormea di mano ai Ceva.

Erano allora i marchesi di Ceva signori diretti di Ormea interamente, e Nano sopra tutti. L'erano già del 1226, quando progettarono di cederla ai Clavesana mediante un equivalente, che poi non ebbe effetto. È il vero, che quei del Carretto di Savona vi pretendeano averne alcuna parte, e nella divisione delle lor terre fatta del 1268 pattuirono di continuare a ritenersi in comune i *diritti che avevano sopra Garessio, Ormea, e generalmente in tutta val di Tanaro* *. Cotesti diritti dipendeano da alcune convenzioni, ch'essi del Carretto avevano coi Ceva intorno ai feudi di val

* Istromento 21 ottobre 1268; trovasi fra le scritture del marchesato di Novello.

di Tanaro, e supponendole violate dai Ceva, ricusavano i Carrettani di più dipendere dal costoro diretto dominio pei feudi suddetti. Perciò con il consenso del Re Carlo I di Sicilia, allora signor supremo di essi feudi trasportando lor ragioni su di Ormea segnatamente in Roberto di Laveno consigliere del Re nel superior Piemonte, vollero la tenesse dipendente non più dai Ceva, ma dal Re immediatamente *. Nulla di meno Filippo di Laveno figliuol di Roberto ne fece omaggio a Nano, e ad altri de' marchesi di Ceva **, poscia il ritrattò, vantandosi uguale ai Ceva medesimi, e del Re solo esser vassallo. Ma non ebbe il suo acquisto un lungo effetto, e i marchesi Carrettani ripigliaronsi le prime lor ragioni qualunque elle si fossero.

Laonde nella guerra mossa da Carlo Re di Sicilia al comune di Genova nel 1273, i Carrettani, non meno che i Ceva aveano seguitato l'esercito del Re per debito di vassallaggio, e i Genovesi per vendicarsene espugnarono in quell' anno stesso le terre di Cosio e di Pornasio in val d' Arozia, su le quali i Ceva e i Carrettani vi avean de' dritti comuni coi Clavesana, d'indi passarono di quà del giogo ad espu-

---

* Scrittura de' 6 giugno 1270.

** Transazione tra i Ceva, e Filippo di Laveno 30 settembre 1270, il qual pretendeva essergli dovute *fidelitates dominorum Ulmetae*, e posseder quel feudo *sicut majores domini post D. Regem.*

gnar Ormea, *quae terrae omnes pro rege Carolo tenebantur*, come rafferma l' antico annalista di Genova *, e lo ripete il suo istorico Giustiniani. I Genovesi ritennero alcun tempo le terre suddette per dritto di guerra, e fu allora che alcuni de' signori di Ormea vassalli dei Ceva, ma partigiani dei Clavesana promisero al comune di Genova di non portar l' armi contro di esso, nè sottomettersi ad altri durante il tempo pattuito **. Il mentovato vassallaggio dei Ceva in verso gli Angioini era incominciato poco dopo, che nel 1259 penetrato nel Piemonte superiore Carlo I d'Angiò Re di Sicilia, gli si sottomisero vari signori, e città; tra coteste Alba, tra quelli i Ceva, i quali a' 23 febbraio 1260 furono dal Luogotenente del Re investiti delle loro terre, e tra esse di Ormea ***, il qual feudo rilevò poi dagli Angioini infino al 1381.

Ritornò la pace con Genova, non affatto tra i menzionati signori. Nano di Ceva nel 1299 avea sottomesso parecchie delle sue castella al comune d' Asti nemico del Re di Sicilia. Soprastavangli quindi nuovi disturbi,

---

* Rer. Italic. Script. t. VI col. 560, e 562 in fin.

** Convenzione solamente accennata in istromento 5 luglio 1278, *salva conventione communis Ianuae, quantum est pro ipso communi tantum, et non in aliis personis.*

*** Di questa investitura vi ha la copia non autentica, bensì in carattere antico, ma vien ricordata in istromento dell' istesso giorno per cui si riserbano al comune di Alba alcune terre comprese in quella investitura state già riconosciute dai Ceva medesimi a favore di esso comune.

ma si maneggiò col senescalco del Re in Piemonte, ed ottenne il perdono della sua *fellonia* *. Avevano intanto finito di vivere i due perpetui nemici suoi Ottone, e Francesco di Clavesana. Al primo era succeduto il figliuol suo Federico, all' altro Argentina sua figlia moglie del marchese Jacopo di Saluzzo, i quali cedettero a Nano, e agli altri di Ceva tutte le lor porzioni *della villa d' Ormea e Viozena* con licenza del Re Roberto, di cui per quelle eran vassalli **. Non avrebbono neppur nominata la Viozena, se non era per la soggiunta condizione dovessero i Pievesi continuare a goder de' pascoli, e beni per usarne come prima avean fatto. Talchè la riserva di cotal uso soppresse ogni altra cosa contraria all' uso antico tentatasi dai Clavesana nel 1263, e 1291, come più sopra detto è. A riconsolidar nei Ceva l' intero utile dominio di Ormea al diretto rimaneano a risolversi le pretensioni proposte dai Carretti, e si risolsero finalmente per trattato de' 22 aprile 1328, per cui Enrichetto e Giorgio del Carretto di Savona cedettero anch' essi ai Ceva i lor diritti d' ogni maniera, e nominatamente sopra Ormea, nella cui signoria comprendevansi la Viozena, e le rendite che ne provenivano. Vi aggiunsero i contraenti per la validità del trattato la riserva de' dritti

---

* Lettere date a nome di Carlo II Re di Sicilia a' 16 settembre 1305.

** Istromento 23 aprile 1324. Nano morì tra maggio e novembre di quell' anno stesso.

ed ordini del Sovrano, di cui eran vassalli, cioè i Ceva *salvis honore, et praeceptis D. Papae, et Regis Roberti.* Il Papa non ci entrava per niente, e si nominò per un cotal rispetto come capo della fazione de' Guelfi, della quale erano pur gli Angioini Re di Sicilia.

Tantopiù volentieri erasi rappattumato coi Ceva Federico di Clavesana, che avea sulle braccia i Carrettani, i quali gli levarono nel 1324 il castello della Pieve. Nel borgo e nelle ville anco i Pievesi gli si ribellarono e attendevano a saccheggiar alcune terre di val d'Arozia, e a far peggio in quelle di Cosio, e Pornazio con uccisioni d'uomini *. Antonio di Zuccarello curatore di Federico di Clavesana non trovando altra via di punirli, traportò nella comunità di Ormea tutte le ragioni de' Pievesi sulla Viozena, come ribelli e traditori al lor signore **. N'approfittarono gli Ormeaschi, a' quali riuscì dopo varie battagliuole di cacciar di là affatto i Pievesi. Questi così perdenti e afflitti ritornati poi all' antico lor signore mossero Raffaello Doria, che pur s' intitolò alcune volte marchese di Clavesana, perchè marito dell' anzidetta dama Argentina vedova del marchese Jacopo di Saluzzo, a tentar di riconciliarli co' signori e col popolo di Ormea. Non aveva il Doria interesse

---

* Questi fatti si ricavano da istromento 29 giugno 1324 stipulatosi pure tra i Ceva, ed i Clavesana, e da altro 19 novembre istesso anno.

** Atto riferito nel voto del 1507.

proprio a favorir i Pievesi, ma la sua moglie partecipava per una quarta nel marchesato di Clavesana. Fu scelto ad arbitro, perchè era il destino degli Ormeaschi d' imbattersi sempre in giudici sospetti, oppur non mai del tutto imparziali. Non di meno l' arbitro addì 3 maggio 1340 riconfermò interamente il *laudo* del 1226, surrogando ai così detti signori d' Ormea, de' quali parlavasi in quello, i marchesi di Ceva succeduti in tutti gli utili diritti del coloro suffeudo. Furono i Pievesi ristabiliti nelle ragioni loro della Viozena, e ammoniti gli Ormeaschi a cessar d' impedirneli, e per più sicurtà si permise a' Pievesi di nominarsi delle guardie campaiuòle a custodir i lor pascoli, e terre. Parzialità dell' arbitro, ma non ingiusta, poichè quelli erano stranieri, diffidavano degli Ormeaschi, e n'avean di che. Finalmente rimandò al giudizio di un giurisperito a difinir su i titoli da presentarsegli la quistione *super jure et jurisdictione Viozenae*, termini impropri, ma famigliari a' Pievesi per disegnar i bandi campestri, e tutto ciò eh' erane una seguela.

Presentarono gli Ormeaschi i loro titoli riferiti nel voto istesso dell' eletto giurisperito, ed i Pievesi non altro fuor del *laudo* del 1226, ch' era l' unico loro titolo, ed a norma di quello il giurisperito dichiarò spettarsi a' signori di Ormea la giurisdizione suddetta *.

* *Quia bannitio et disbannitio fieri debet in dicto loco Viozenae per dominos Ulmetae* incaricati eziandio di far osservare *contenta in dicta sen-*

Acchetaronsi i Pievesi, adempiendo al debito loro verso quei signori, e per più anni furon tranquilli. Si avvisarono nel 1377 di chiedere un bando per 25 anni avvenire, e proporre delle pene più gravi. Inviarono il loro sindaco a Ceva per ottenerne il consenso, e l'autorità de' signori, i quali ristrinsero il bando a soli dieci anni, e moderarono le proposte pene. Dispiacque forte a' Pievesi, ma ubbidirono *.

Non si mutò punto questo stato di cose per la cessione, che nel 1381 Lodovico di Francia figlio adottivo della Regina Gioanna di Napoli fece al conte Amedeo VI di Savoja di ogni ragione appartenentesi in ultimo al Re Roberto di Sicilia sopra alcune città e terre del superior Piemonte, e su i vassalli tutti, e segnatamente sopra i marchesi di Ceva, e del Carretto di Savona. Prepararono bensì delle mutazioni gli acquisti fatti indi a pochi anni dal comune di Genova di varie terre di val d'Arozia, e di tutta la così detta *castellania* della Pieve di Teuco vendutegli dai successori de' già marchesi di Clavesana **.

In questo mezzo i marchesi di Ceva erano passati

---

tentia (del 1226) rinconfermata dall'arbitro Doria nel 134c. Voto qui sopra ricordato di Peregrino de' Salimbeni di Pavia, il qual dimorava allora in Albenga, e del 1348 è stato vicario della *castellania* della Pieve pei marchesi di Clavesana.

* Deputazione e inchiesta 8 maggio 1377.

** Contratti dei 3, e 25 ottobre 1386: V. anche *Annal. ianuens.* dello Stella *Rer. Italic.* t. XVII, col. 1130 in prin.

insieme alla contea di Asti sotto il dominio de' duchi di Milano, e quindi appresso de' duchi d' Orleans, dai quali furono investiti dei loro feudi, e di Ormea singolarmente *. Intanto quei del Carretto di Savona occupavano la Pieve, il comune di Genova era caduto in mano a' Francesi, i quali non poterono ricuperar la Pieve insino al 1402**. Alcuni pastori e contadini Pievesi fecero de' guasti nella Viozena a danno degli Ormeaschi, ma furono particolari vendette e rivalità, e non ancora le discordie dei loro comuni. Anzi i signori d' Ormea comandano a' Pievesi di consegnar i beni da essi coltivati nelle Viozene a pena di decaderne, e docili ubbidiscono ***. Veniano costoro intralasciando di onorar quel terreno dell' affettato titolo di lor giurisdizione di Viozena, e contentavansi appellarlo la loro *bandita*****, nome proprio e comune in quella contrada, e nelle contee di Nizza, e di Provenza per disegnar le montagne, e ville, e i luoghi de' pascoli, i quali si presumono appartenersi al signore del feudo, e territorio. Il solo uso e possesso de' particolari, o delle comunità quantunque immemorabile non bastava mai ad acquistarne loro la libera proprietà, che si spettava

---

* Investiture de' 10, e 23 aprile 1389.

** Anual. ianuens. ibid. col. 1189, 1190.

*** Lettere de' 2 maggio 1408 di Carlo ed Ercole marchesi di Ceva al Podestà della Pieve Andrea Spinola.

**** Così ancora del 1404 i Pievesi vendono ad un particolare di Tabia *herbagium cujusdam banditae, quae appellata est banditta Viozenae*, etc.

al dominante feudo, secondo le note leggi e consuetudini.

Dal dominio di Carlo VI Re di Francia caduto il comune di Genova sotto a quello di Filippo Maria Visconti duca di Milano, ottenne Francesco Spinola nel 1426 la signoria della Pieve e val d' Arozia, per ritenersela insino a che fosse soddisfatto de' danari da lui pagati per conto del comune stesso di Genova *. Quindi per più di un secolo rimase la Pieve in potere degli Spinola. Insuperbirono i Pievesi fosse lor toccato cotal signore. Ritentarono di far risorgere il disparito lor particolar gastaldo. Il signor d' Ormea li riprese, e minacciò **. Essi intanto fra di loro statuivano dovessero difinirsi nel borgo stesso della Pieve le quistioni relative alle cose di Viozena. L' epoca di così fatti capitoli dee perciò coincidere con quella della rinnovellata domanda di nominarsi un proprio *gastaldo*, ovvero giudice campestre in competenza di quel di Ormea. Però nei loro statuti medesimi continuavano a risguardar per semplice ed economica la così detta lor giurisdizione di Viozena, rapportandosi a' capitoli fatti per regolamento di quella *bandita*, in principio de' quali affermavano *non essere il territorio della Viozena se non parte utile di quello della lor castellania, e dover eglino comportarvisi altramente che non fanno*

---

* Annal. ianuens. ibid. col. 1295, e 1299.

** Lettera del marchese Carlo di Ceva dei 7 maggio 1428.

alla Pieve, e abbisognar di un novo regolamento per la sua custodia. Cotesto economico regolamento non approvato mai dal signore di Ormea rimase cosa tra di loro affatto privata. Bensì cercarono un' altra via: il lor podestà progettò nova convenzione, invitò quattro eletti delle due comunità ad approvarla *. Nulla s'innovava delle antiche consuetudini fuor di ristabilirvi il gastaldo della Pieve, e le guardie campaiuole, intorno alle quali cose gli eletti delle due comunità non poteano stabilir nulla senza l'autorità del signor di Ormea **, cui intanto i pastori e rustici della Pieve non eran punto restii a consegnar le lor terre, e pagarne le decime ed altri dritti dovuti al feudo, del quale era la Viozena divenuta la miglior rendita ***. Ciascuno dei signori ne godeva una porzione uguale a quella gli si spettava su la signoria di Ormea ****.

---

* Fu presentata da' Pievesi una nota, come la chiama chi la formò, e ch'essi chiamano convenzione 8 maggio 1429, non segnata dai contraenti: contiene sei articoli puramente economici.

** Allegano i Pievesi una lettera de' marchesi di Ceva 3 giugno 1429, per cui approvino la convenzione, modo poco legale di approvarla.

*** Gian Francesco dà in pagamento a Gian Antonio de' marchesi di Ceva l' usufrutto per sette anni della sua quarta parte delle decime e di altri feudali dritti *in territorio, et posse, et jurisdictione Viozenae* per 400 ducati: istromento 26 giugno 1476.

**** Investitura 21 giugno 1477 del duca d' Orleans conte di Asti a Bernardino fu Garcilasso de' marchesi di Ceva anche delle rendite *provenientes ex loco et finibus Viozenae ad ipsius tertiam partem dictae quartae partis Ulmetae.* Sono conformi tutte le altre investiture date dai duchi di Milano, e conti d' Asti pel feudo di Ormea dal 1389 in appresso.

Ma pur a dispetto dell' apparente docilità, mulinavano i Pievesi nuove cose. Succedevansi e multiplicavansi i lor gastaldi ricusati e negletti dagli Ormeaschi, non ostante la presupposta convenzione suddetta. Il podestà de' Pievesi invasato dai zuffoli de' suoi pastori creò un gastaldo particolare pel borgo, un altro per le ville della Pieve, gli autorizzò a tener *tribunale* nel borgo stesso per le cose di Viozena, o altrove a piacimento, augumentò il numero delle guardie compaiuole * pel governo di quelle pasturate, e terre, e farneticando protestò altamente *non voler derogar mai in alcuna cosa alla superiorità, giurisdizione, ed alto dominio di Luca Spinola signor della Pieve, di val d'Arozia, e del contito* (cioè territorio) *di Viozena.* Avea posto per base di così fatta declamazione appunto ciò, che la distrugge, cioè a dire le sentenze suddivisate del 1226, e 1340. Però vi covavano i primi germi di una pretensione isviluppatasi più tardi, ma non su di basi migliori. Mentre quel podestà vaneggiava a questo modo, e con seco vaneggiavano i Pievesi, rimaneasi deserto il *tribunale* dei loro gastaldi. Dopo due anni di cotal solitudine costoro s' arrischiarono a richiedere quello di Ormea d' inviare al lor *tribunale* certi Ormeaschi: furono ricusati come incompetenti, ed intrusi in quell' uffizio. S'indispettirono i Pievesi, mormoravano non essere più di alcun uso le vecchie convenzioni, e sen-

* Atto de' 21 maggio 1491 di divisione delle pasturate di Viozena.

tenze, doversi far novi patti e leggi, e per ragione allegavano la loro forza, e potenza *.

Il signor di val d'Arozia non prese parte nessuna in cotali novità, si rideva egli del decreto del suo podestà della Pieve e tanto meno immaginava aver de' sudditi sovrani, non essendolo egli medesimo, ovvero che alquanti di quei pastori e villani potessero acquistargli una sovranità fondata su gl' interessi de' loro armenti, e sul possesso di alcune terre, per le quali pagavano altrui le decime e altro in ricognizione del vero signore.

Passò val d'Arozia da Luca Spinola ai protettori delle compre, o sia del banco di S. Giorgio di Genova. Il signor di Ormea aveva fatto divieto di pescar nel Tanaro, e altrove per tutta la Viozena, e vi facea riscotere con rigore il pedagio, e punir chi lo fraudava. S'inalberarono i Pievesi, ricorsero ai novi lor signori, esagerarono violarsi il dominio, ed una lor giurisdizione chiamata di Viozena, e deliberati di usar la forza, chiesero si ordinasse al capitano della Pieve di marciare in lor soccorso. I protettori di quel banco ignoravano ancora cosa si fosse, e dove la Viozena, e qual giurisdizione, e dominio vi potessero aver i pastori e rustici della Pieve. Interrogarono il mentovato capitano, e ne scrissero al marchese Carlo di Ceva, il qual rispose essere suo il dominio della Viozena, ed il capi-

* Lettere 29 maggio 1493, tra le quali una de' marchesi Gian Antonio, e Francesco di Ceva.

tano della Pieve soggiunse, che *in effetto quello loco di Viozena est infra lo territorio di Ulmeta*, quindi quei protettori non se n'impaceiarono più. A sostener sua creduta giurisdizione erasi ridutto il comune della Pieve a far agire le sue guardie di campagna, e i novelli suoi gastaldi inobbediti sempre, e non curati dagli Ormeaschi. Quei negletti gastaldi, e quelle guardie de' boschi non immaginavano certo, che le loro accuse e ciance rusticane sarebbono un giorno interpretate come atti di eminente dominio, e di sovranità. Non sospettavano allora sì grandi cose nemmeno i Pievesi medesimi, benchè del continuo avessero in bocca la così detta lor giurisdizione di Viozena, usi a nominar così la facoltà di richiedere a' signori di Ormea l'intimazione de' bandi campestri, e l'arrogatasi elezion de' loro gastaldi. Ma questa volta eglino stessi vanno a smentire quello, che di poi immaginarono essi medesimi, e sorridendo piacque al loro Principe le mille volte ripetere.

Piativano essi avanti il tribunale de' protettori del banco di S. Giorgio contra le ville inferiori della loro *castellania*, le quali non partecipi de' beni di Viozena pretendeano, che nello aumento delle gabelle e imposte ordinate dal loro Principe si dovesse dal borgo della Pieve, e dalle sue ville superiori farvi concorrere anco i beni, che nella Viozena possedevano *. Sosten-

* Atti della lite ventilati nel 1530, 1531, 1532.

nero costantemente il borgo e le ville superiori spettarsi la Viozena al marchesato di Ceva, nè potersi alle imposte suddette sottomettere de' beni situati *extra jurisdictionem, et totum territorium Plebis Arotiae, prout notorium est.* Non osarono le ville inferiori neppure mettere in dubbio cotesta ben conosciuta notorietà, e si attennero a dire, che i mentovati beni quantunque stranieri doveano concorrere, *quia veniunt sub nomine bonorum*, e il decreto del lor principe comprendeva appunto le teste, i fuochi, le case, e i beni tutti degli uomini dell' intera *castellania* della Pieve. Il tribunale ordinò si osservasse intanto il decreto dello aumento delle imposte senza pregiudizio de' contendenti *. Ridusse adunque la controversia se non ostante fossero quei beni di estero dominio, dovessero i possessori concorrere a pagar le dette imposte in proporzion di essi beni. La quistione non è ardua se riguardasi dal canto del dritto pubblico delle nazioni, ma dimostra colla maggior evidenza, che non si dubitava punto fosse la Viozena di dominio straniero, e del tener di Ormea.

Cotesto accidente rintuzzò alcun poco la boria de' Pievesi. Intanto eran dessi assai contenti d' inviar ogni anno in agosto alla rustica festicciuola di Viozena l'uno

* Così pronunziò addì 28 e 29 gennajo 1532 riserbandosi di conoscere, e dichiarare *an possessiones, de quibus vertitur quaestio, sint in hujusmodi carratata retinendae, et computandae, an non*, ed assegnò le ville a comparir altra volta, e proporre lor ragioni.

l'altro de' lor tollerati gastaldi, e questi eran contenti altresì di rimanersi il più sovente oziosi e taciturni, purchè ci fossero presenti, e in un col gastaldo di Ormea dignitosamente seduti su di un rilevato sasso, tribunal degno del luogo, delle persone, e delle cose, ed ascoltar gravemente le minute querele di emuli pastori a cagion di una pianta atterrata, od arsa, o di erbe recise da chi nol doveva, ed involate, o di pecore traviate e rapite, o di capre insolenti, che avean roso un albero, o guasto un seminato, o il più sovente contro di chi erasi intertenuto a pascere prima, od oltre il termine stabilito del bando, e quando pronunziar di concerto, crollando, o scotendo la testa, quando udir il gastaldo di Ormea pronunziar solo la grave sentenza. Non s' intromettevano però mai, ogni volta che il gastaldo di Ormea diffiniva cose relative al riscotere le rendite feudali, cui eran tenuti pagare i Pievesi non meno che gli Ormeaschi pei pascoli e beni della Viozena. Ubbidivano gli uni gli altri a' suoi proclami, soddisfacevano le incorse pene, ricorrevano a lui in occasion di contese, e di frodi avverate, ed occorse, come i Pievesi medesimi si esprimono *super finibus Ulmetae, loco ubi dicitur in Viozena* *.

Adivenne in quel raro periodo di tranquillità, che il governator Francese, le armi del cui Re occupavano

* Proclami dai 15 di aprile 1545 successivamente in ogni anno insino a' 23 agosto 1558. Ani 4 maggio, e 23 luglio parimente del 1558.

allora gran parte del Piemonte, avea bandito non si estraessero del paese biade, e bestiami *. Il conte di Ormea facendo il bando eseguire nel suo territorio, gli accadde spesso dover punire l'inobbedienza di parecchi Pievesi. Coteste pene indignarono i coloro animi iracondi, e sopravenne indi appresso ad inasprirli vie più l'ordine ducale del sovrano del Piemonte, che rimetteva in vigore il dazio di Ormea per tutto il marchesato di Ceva. Gravitava cotesto inaspettato balzello su i Pievesi, introducendo, e pascendo in Viozena i loro armenti, ed estraendovi biade, ed altro. Dapprima ne mormorarono, poi tentaron più vie di opporvisi fraudando il dazio, in fine apertamente vi si opposero. Cadde la lor vendetta su gli Ormeaschi innocenti, e l'anno 1559 vide ricominciar le battagliuole campestri, gli uni rincacciar gli altri, tendersi agguati, rubacchiarsi a vicenda, offendersi, imperversare.

Il signore allora di val d'Arozia, o sia il banco di S. Giorgio prese la prima volta il partito de' suoi sudditi, per garentirli da una gravezza, cui di mal occhio li vedeva suggetti. Il conte di Ormea erasi fatto autorizzare dal magistrato del contado di Asti a far rappresaglie su i beni e le persone de' Pievesi, parecchi de' quali furon presi e incarcerati, altri meno indocili piegavansi a portar il novo carico **. Il lor signore

* Nel dicembre 1554: atti dei 13 gennajo 1555, e 17 gennaio, e 22 agosto 1556.

** Atti degli 11 luglio 1560, ed esame a futura memoria de' 4 febbraio 1562.

mostrava volersela prendere non già contra il principe di Piemonte, ma contro al conte di Ormea ch' egli credeva, oppur fingea di crederlo autor di quel dazio. Fecersi cessar le baruffe, e si nominarono de' commessari per risolvere la contesa. Si disegnò la terra di Zuccarello pel luogo del congresso, dove inutilmente il commessario Piemontese vi aspettò quello di Genova. La corte di Torino dovea piuttosto esentar i Pievesi da quel dazio, ma non soffrire si disputasse s' ella poteva suggettarveli nella Viozena, cioè nel suo territorio. Profittarono di questo suo errore i protettori del banco di S. Giorgio, ed imposero su i beni de' Pievesi nella Viozena una tassa, dicean eglino, *per mantenere il caporal della Pieve a cagion delle differenze con gli uomini di Ormea, le quali si deono terminare per mezzo di dottori.* Ciò fatto, cedettero alla repubblica stessa di Genova la val d' Arozia con la Pieve e *territorio e giurisdizione di Viozena*, adottando così le vecchie frasi de' Pievesi stessi, per ritorcerle in avvenire, e dar a quelle un senso novo, e sublime. Così pure il dì seguente giurarono i Pievesi fedeltà alla repubblica per tutta la val d' Arozia, *compresavi anche la Viozena.* Non tardò il capitano della Pieve ad ordinar la consegna delle biade raccolte in Viozena da lui detta parimente *giurisdizione, e territorio della Pieve* stessa, proibì estrarle di là senza il suo permesso,

* Decreto 3 febbraio 1562, e cessione del 29 successivo agosto.

a riserva si portassero in val d' Arozia, e di consegnarle altrove, e ad altri fuorichè alla Pieve ed a lui *. Se i Pievesi ubbidivano al capitano, consegnandogli le biade suddette, non potevano però ubbidirgli nell' altra parte non consegnandole al gastaldo di Ormea, senza esporsi a perderle.

§. 4.

Continuazione dell' istoria dal 1562 *in appresso, quando s' immaginò si avessero i pastori Pievesi acquistata, e come attratta la sovranità delle montagne dove usavano pascere armenti.*

Intanto il novo sovrano di val d' Arozia andava sottilmente allontanando il congresso di Zuccarello. Finalmente dopo sette anni di espettazione si adunarono i commessari nel 1568. Vegliava la desterità della repubblica, acciò non si toccasse mai il merito della nova controversia, o sia della pretesa immunità de' suoi sudditi nel dominio altrui, insino a che potea sperare, che il tempo, il qual alla fine oscura e confonde ogni cosa, spargendo sopra di quella alcun poco della sua ruggine, non offuscasse e disformasse le native sembianze, e vi facesse maturar meglio i cavilli, su i quali meditava di appuntellarsi. Infatti indi a poco ella

* Ordine de' 25 settembre 1562.

ruppe le conferenze, ed avvisò il duca di Savoja, che si era la discussion sospesa della causa principale, e intanto continuassero i Pievesi nell' uso antico senza innovar nulla *. L' uso antico richiamava quello stabilito nel 1226, e 1340; ma i Pievesi l' intesero per l' abuso, in che erano da lungo tempo di ottener colla forza ciò, che non potevano altramente.

I seguenti anni son notati tutti di attentati, d' inobbedienze, d' insulti, di frodi **. Crescevano gli eccessi tra i Pievesi che assaltavano, e gli Ormeaschi che difendevansi. Il duca Emanuele Filiberto nomina un novo commessario, dice egli, per difinir le contese *tra il conte ed uomini di Ormea, e quei della Pieve*, non sospettando neppure si dubitasse della sua sovranità sopra la Viozena ***. Rientranvi poco dopo in buon numero i Pievesi con armi condotti dal capitano, e dal commessario della Pieve, bruciano casette, e capanne, e insin la chiesuola, e fanno altri guasti. Molti son presi, altri sbanditi, e la comunità della Pieve dichiarata scaduta da ogni sua ragione su i beni di Viozena ****,

---

* Lettera 20 settembre 1568, invitando il Duca a nominar un novo commessario per discutere il merito dell' affare.

** Proclami del gastaldo d' Ormea del 1570, e 1571, ec. Atti di processi 14 dicembre 1570, e 30 giugno 1571.

*** 10, e 17 luglio 1571, ed esami fatti dal gastaldo di Ormea 10, e 16 agosto istesso anno. Si pubblicò pure una grida ducale nella Viozena, e fu eseguita.

**** Atti giuridici de' 31 agosto, e sentenza di condanna de' 4 decembre 1571.

Per l'opposito il governo di Genova * si lagnò altamente col duca di Savoja degli eccessi, che quei di Ormea commetteano *nell'indubitato suo territorio* (chiamava così la Viozena) ne accagionò l'avarizia del conte di Ormea, rinnovò l'offerta *di trattar civilmente cotesto interesse puramente civile*, e rassicurò, che i Pievesi non darebbono più mai disturbo di sorte. Non tardarono questi a smentirlo: invadono di novo il territorio di Ormea, o la Viozena, quindi novi incendj, uccisioni, e prede. Il conte di Ormea non soccorso di uomini, ma di soli ordini per l'arresto, e gastigo de' rei, è costretto difendersi con proclami, e bandi **. Si rinnovellano i contrasti, ricominciano le baruffe ogni anno in agosto nelle due festicciuole de' pastori in Viozena bene spesso insanguinate. Il menzionato conte s'indirizza alla duchessa di Savoja, dolendosi *non gli abbia il duca fornito mai quel soccorso, che per ragion di vassallaggio eragli dovuto* ***. Ma il duca non voleva mover le armi allucinato da chi faceagli credere quegli azzuffamenti private rivalità di pastori e contadini inquieti. Nè punto l'avea scosso, che la repubblica avesse per la prima volta detto la Viozena *indubitato suo territorio*, perchè vecchia frase stata

---

* Sua lettera al duca di Savoja de' 14 dicembre 1571.

** Ordini de' 17 gennajo 1572, proclami, informazioni, ec. in tutto quell'anno.

*** Lettera de' 15 di agosto 1573.

sempre in bocca de' Pievesi per significar la proprietà de' beni, che colà possedevano. Intanto anche i due emoli gastaldi declamavano a gara, ed il Pievese era talora più eloquente, perchè più forte.

Nulla di meno in questi anni passati l'orator de'Pievesi a imitazione di quello avea fatto la sua sovrana nel 1571, tornò a riversar coteste violenze, e tutti i disordini d'allora sul conte di Ormea Garcilasso di Ceva, appellandolo *uomo armigero, il qual si prevalse della guerra, in cui era involta la repubblica di Genova.* Ignorava l'oratore, o dissimulava, che in quegli anni era Italia in pace, e Genova non aveva altra guerra se non contra il signore ed uomini di Ormea ridutti a difendersi di per se soli. Imperciocchè i tumulti della Corsica erano cessati insin del 1570, e non l'impedirono mai di avvantaggiarsi a scapito de' suoi vicini di terra ferma, e i contrasti tra i suoi nobili antichi, e nuovi non iscoppiarono apertamente in una guerra civile prima del 1574, e finirono nel 1576. In contrario gli Ormeaschi abbandonati a loro medesimi ebbero a lottar del continuo contro di un nemico più forte, e destro per violenze e per artifizi, ma non di meno fecero sovente sventar gli artifizi, e rintuzzarono le violenze *.

* Continui proclami del gastaldo di Ormea da quel tempo insino al nostro: processi, e sentenze contra Pievesi, e pel 1576 atti de' 7 a' 26 agosto di pacifico possesso del feudo di Ormea con Viozena preso da alcune dame di Ceva.

Aspettava la corte di Torino s'indicassero le nuove conferenze per risolvere cotesta tuttavia creduta privata controversia, mentre i Pievesi faceansi più arditi, e quando combattuti, quando rispinti pur risurgevano. Riusciva al loro gastaldo pubblicar di emuli proclami inobbediti, e riparati dagli Ormeaschi, ma festeggiati da' Pievesi come un trionfo. Uno sopra tutto ne vantano del 1596, che vietava cacciare, e pescar in Viozena, e ne appaltava il pedaggio; attentati inutili, mendicati, ineseguibili, anzi affatto simulati e finti per boria, facendovi salir i dritti suppostisi appaltati a un pregio, che sarebbe soverchio per un luogo popoloso, non che pel deserto di Viozena.

Cotali gare, e studiati maneggi erano dalla corte di Torino ignorati, o trascurati, e malgrado la fama della sua politica sottilità non seppe accorgersi dell' artifizio, col quale allontanandosi l'esame di una quistione immaginaria, o leggerissima, si cercava, che il tempo l' annebbiasse, anzi l' intenebrasse, onde poi prestarle de' colori e delle forme che non ebbe mai. Bensì quella corte poteva ignorare, che nelle visite di quei confini presuppostesi fatte d' ordine del governo Genovese dagli uffiziali stessi della Pieve, e più sovente da oscuri deputati di Cosio, come nel 1590, 1653, e 1664 senza uscir del lor territorio rampicandosi su di una rupe più elevata, donde così dalla lungi guardavan le cime de' monti della Viozena, altamente gridavano spettarsi quella contrada alla repubblica. Non

meno strana ed affettata era di quel tempo la pratica de' Pievesi d' inserir talora nelle tenuissime locazioni di un qualche pezzo di terreno alpestre in Viozena de' discorsi politici alla loro maniera su i diritti di superiorità territoriale, ch' essi avean su quella o conquistato o trasmesso alla repubblica, a cui quindi concludevano spettarcene la sovranità.

Ma il rumore di cotesti vaneggiamenti contadineschi di rado, o non mai travalicava di quà delle montagne, e de' boschi dove quelli eran nati. Il loro principe non gli adottava ancora apertamente, ma preparavasi à ravvilupparli con altre non dissimili pretensioni su di altre terre dei due stati confinanti, come tra le comunità di Ceneva Onegliese, e di Rezzo Aroziese feudo Imperiale occupato allora dalla repubblica. Scoppiò per così lievi cose aperta guerra nel 1672. S' interpose il Re di Francia, fece sospendere le ostilità, e promise guarantir la decision dell' affare, che fu accomandato al giudizio de' dottori della università di Ferrara. Si deluse anche cotesto spediente, ma trasportata di poi al dominio Piemontese la terra di Rezzo *, ebbe fine il litigio per riprodursi ben tosto, e rigerminare su di altri luoghi vicini; triste radici, che troncate sempre rimettono.

Fosse indolenza, od altro, la corte di Torino si addormentò di nuovo su l'affare de' pastori di Viozena,

* Col trattato di Vienna del 1738.

insino a che una irruzion nova e strepitosa de' Pievesi la risvegliò nel 1725. Si tornò alla mediazione del Re di Francia, che incaricò del negozio il signor di Chauvelin ministro di stato. Ebbervi delle conferenze: il commessario Genovese atteneasi forte al possesso de' Pievesi, sfuggiva di toccarne il titolo, pure appresentò, o vi lasciò comparir per la prima volta le mentovate sentenze di arbitri del 1226, e 1340. Nel tempo stesso suscitò, e v' intruse, e tramischiò nella disputa nuove e non più udite pretensioni su le terre Onegliesi di Ceneva suddetta, di Lavina, Auriga, e Montegrosso. È stato un lampo, che apparì e disparve, ovvero un novo pretesto per incagliare la principal quistione. Infatti finirono le conferenze in un fumo, cioè si convenne che per preliminare si levasse la carta topografica della controversa Viozena *. Dilungata, o sia novamente delusa la decisione del precipuo suggetto della contesa, ed alcun poco riconciliati con una convenzion provisionale gl' interessi delle due comunità, ripigliò il sonno, e durò lungamente, finchè piacque a' Pievesi di turbarlo, entrando armati nel 1787 in Viozena, incendiando, struggendo, strepitando. Volle questa volta la corte di Torino si vedesse su qual fondamento i pastori della Pieve si presumevano sovrani di quelle montagne, ovvero di averne trasmessa la sovranità alla repubblica di Genova. I modi pacifici sono inutili dove

* Convenzione 10 gennajo 1730 seguita a Versailles.

si fanno ingiurie; elle si ripetono se non son troncate col ferro. Così come altre volte con animo di mai finir nulla, parlarono quei pastori e rustici per bocca del loro oratore, o della repubblica, e non dissimularono i nuovi modi ed argomenti di conquistar le sovranità. Le cose sin qui narrate bastano a farli presumere, od anzi li manifestano senza più, poichè contengono i titoli tutti, e i fatti, su i quali si fondavano.

Lusingavansi i Pievesi di aver come attratta una cotal rustica giurisdizione, che neppur sapeano definire. Il loro Principe la dirozzò, la ringrandì, volle in somma cavarne una vera superiorità territoriale, e gli bastò averla supposta una volta, per farsi a pretenderla. Siccome dessa in sulle spalle di pastori e contadini era una veste accattata, che cascava loro di dosso, o strigneva troppo, e aggravava, pensò a vestirne se medesimo, per giovarsene all' uopo contro di un vicino, moltiplicandogli delle molestie, e delle quistioni. Il lunghissimo possesso in che sono quei pastori di usar de' boschi, e delle terre della Viozena, pagando alla signoria di Ormea le decime, e altri diritti, gli è paruto sufficiente di per se solo a creare e stabilirvi la sovranità su di quei terreni.

Per la qual cosa appresentò l' oratore anco un buon numero di testimonianze, ed eziandio di testimonj Piemontesi di due epoche assai distanti, cioe del 1569 e 1726, i quali videro gli uomini della Pieve pascere, seminare, raccogliere, tagliar legna nella Viozena, e tenervi guardie

campaiuole, il che non contendeasi punto; ed oltre a ciò i lor gastaldi formar processi, condennare, portarsene talor l' appello ai consoli della Pieve, pubblicar bandi, appaltarvi i dritti signorili. Si è già detto come, e con qual pro, e furono altrettanti attentati inutili, e posteriori all' epoca della immaginata sovranità, e mendicatisi per crearla. Ma a dimostrar come allora faceansi parlare i testimonj Piemontesi non meno che Genovesi, presentaronsi all' oratore gli atti, ne' quali coloro ritrattarono ciò, che prigioni nel castello della Pieve era stato loro estorquito con violenze *. I sudditi medesimi della Repubblica, i quali non si arditono esser falsarj, furonò puniti. Il capitano della Pieve imprigionò alcuni uomini di Cosio, ed altri Aroziesi, e gli astrinse a ritrattar quello aveano affermato a favor del feudo di Ormea **.

Ma poichè innanzi che il banco de' protettori di S. Giorgio cedesse la valle d' Arozia alla Repubblica, o sia prima del 1562 non era stata mai controversa al feudo di Ormea la giurisdizion territoriale sopra la Viozena, rimaneva al menzionato oratore il carico di spiegare come ella si fosse di lì dispiccata dappoi, e attaccatasi d' improvviso alla sua Repubblica. Rifuggir alle due sentenze del 1226, e 1340 era urtare e rom-

* Atti de' 20 aprile 1572, in cui attestano 16 particolari di Ormea.

** Informazioni giuridiche de' 27 e 30 di ottobre 1572; esame a perpetua memoria 29 giugno 1572 compito a' 2 gennaio 1574.

pere in iscoglio. Con troppa evidenza manifestano entrambe la superiorità del feudo suddetto, e la suggezion de' Pievesi, e i fatti succeduti la riconfermano. L' oratore astretto a combattere contro l' evidenza si ridusse a contorcere i fatti e le parole, per trasportar a' Pievesi ciò, che fu detto de' signori e del feudo. Presuppongasi decisa a modo suo a pro de' Pievesi la facoltà di porre in bando la Viozena ne' sei mesi, nei quali debbono usarne, egli forse voleva derivar la superiorità di territorio da un atto così basso di polizia rurale? incomprensibile sovranità, che cessa ed estinguesi al variar delle stagioni, si stacca dai rustici della Pieve al dipartir che fanno dalle Viozene, attaccherebbesi a quei di Ormea per gli altri sei mesi, ondeggia, vacilla, divaga, va restrignendosi del continuo, e s' estingue a misura che quei terreni cangiano di faccia, o sia da pascoli e boschi diventan campi di biade non soggetti al bando suddetto.

L' oratore cercando sciogliersi da cotali impacci, incappava in altri, sia appigliandosi all' arbitraria instituzione ricordata più sopra del gastaldo della Pieve fattasi da Emanuele di Clavesana nel 1263, e riparata dal *laudo* del 1340, sia ad altre posteriori carte risguardanti tutte il privato interesse di quei pastori, e contadini *. I Clavesana medesimi, che per abuso

* Tali sono la notificanza e protesta di Emanuele di Clavesana 7 giugno 1285 pei pascoli d'estate spettantisi a' Pievesi, i contratti tra questi, e i

avean tentato di favorir i Pievesi, riserbarono espressamente a se stessi, ed ai loro consorti ogni dritto di signoria. Essi e i consorti loro non n'avevano se non porzioni della subalterna. Il diretto dominio di Ormea spettavasi ai Ceva, a' quali appunto in circa quel tempo si riunì parimente il subalterno ed utile. Neppur i Ceva averian potuto alienar nulla delle ragioni del feudo senza il consenso e l'autorità dei Re di Sicilia, poi dei duchi di Milano e di Savoia, dai quali mano a mano ha dipenduto. A questo modo anche dopo due secoli di studiati maneggi non potè la Repubblica se non difendersi con delle sottilità inutili, e con cavilli, argomentando dal privato possesso de' Pievesi, e dall' abuso, che talora ne fecero, l'immaginata sovranità.

Di questa singolarissima controversia per la molta sua età presuppostasi troppo più intrigata ed oscura, insino a che non se ne scoprirono le rovinose fondamenta, può ben dirsene ciò, che appunto i soldati Romani diceano di cotesti Liguri tenentisi in agguato nei ripostigli de' lor dirupi e boschi, ch' era molto più difficile trovarli, che ritrovati batterli. Nè si presuma, che i savj illuminati uomini, i quali con tanto senno reggeano quella nobil Repubblica, non vedessero chiaro

---

Clavesana 20 maggio 1291 per l'immunità del dritto delle sementi, la privata convenzione del 1429 tra i comuni di Ormea, e della Pieve, la frenetica declamazione del podestà Pievese 21 maggio 1491 nel dividere le pasturate di Viozena, carte già di sopra riferite.

i deboli pretesti, con che mostravano volersi arrogar l'altrui. La politica singolarmente de' piccoli stati sempre attenta ad avvantaggiarsi ebbe in ogni tempo de' principj non comuni alla morale del popolo, cui disdice separar l'utile dall'onesto. Quindi preparavasi di nuovo l'usato metodo di mantener viva la contesa, di eluderne la disamina, e mendicar nuovamente la mediazione del Re di Francia allora di già attorniato dal turbine, ch'indi a poco lo rapì, ed affogò. Dopo sei secoli di separazione ritornate oggidì le valli del Tanaro, e dell'Arozia a riunirsi sotto uno stesso dominio, han veduto dileguarsi di per se lo strano litigio, e per avventura unico della sua specie negli annali della politica, e degli ardiri de' pastori, il qual forse altramente non era per ispegnersi mai.

§. 5.

Ritorno agli antichi pastori delle alpi.

Ma per finire come ho cominciato, cioè toccando qualchè costume ed opinione degli alpigiani pastori di una volta, siccome pur da un costume, ovvero abuso nato in quei tempi lontani ebbero origine le istesse contese insin qui descritte, risalirò di nuovo alle antiche età. Tenterò brevemente d'investigar la qualità di un importante domma de' Vagenni e Liguri Montani di val di Tanaro e d'Arozia non men comune ai lòro vicini, e ad altri antichi popoli, e così pur la natu-

rale origine di alcuna parte della loro mitologia trascuratasi insino a ora, sebben non meno curiosa, e più semplice e naturale della greca.

Cercherebbesi invano già da molti secoli in quà, oppur dal tempo della signoria de' Romani in questa parte delle alpi la semplicità, e l'innocenza de' pastori. È rimasta loro l'antica rusticità, raramente i primitivi costumi tanto meno dopo quell'epoca Rispetto a' Vagenni alpini, a' quali pur s'appartenne la valle del Tanaro, cotesta epoca ascende all'anno di Roma 630, od in circa 124 anni prima dell'era volgare, quando furono soggiogati da Marco Fulvio Flacco in un co' Vedianzi loro vicini, e con altri Liguri montani, che tutti eransi mossi a difesa de' Salluvj, popolo trasalpino tra le alpi, il Rodano, e il mare, contro de' quali i Romani guerreggiavano. Nel particolare de' Vagenni montaneschi noi abbiam imparato cotesta loro sconfitta, e servitù dalla iscrizione eretta per trofeo da Fulvio medesimo presso il luogo di S. Dalmazzo il Salvatico nella diaozi contea di Nizza, territorio appunto de' Vedianzi, e ripetuta su di altra simile lapida nella contigua valle della Stura presso il luogo di Berseio di quà del giogo dell'Argentiera, territorio degl'istessi Vagenni montani. Cotesti monumenti suppliscono in questo al mancante libro LX di Livio, e ai tronchi fasti capitolini *.

Certamente non conosceano allora i Liguri alpini la

* V. Piemonte Cispad. pag. 5, e 6.

ricchezza e le delizie, che di poi videro fiorire tra gli stranieri, dai quali erano stati sottomessi, ma neppur aveano i coloro vizi. E' reputavansi ricchi nella stessa lor povertà, cui non erasi per anco attaccata l'idea di avvilimento, la qual nasce dal confronto con l'altrui ricchezza, e quindi suole aizzar i desideri, ed eccitar le astuzie e le frodi per accomunarsela.

L'ozio e la noja della vita pastorale inspirò a' pastori il canto e il suono per ingannar il tempo. Le semplici lor passioni, ma ardenti e gagliarde in ogni cosa che vivamente li toccasse, fecerli più o meno poeti e musici. I numi stessi di queste due deliziose arti compagne eran creduti abitar a preferenza l'alte loro montagne. Ivi il cielo a cagione della purezza dell'aria fortemente colorito di un vivace azzurro, che pende in bruno, parea loro tanto più degno di servir di volta alla stanza di quei loro Iddii e Genj. Vedean ben essi nelle pianure, o nel basso dell'atmosfera l'azzurro dell'aria pallido e debole per l'effetto dei vapori, che altresì disperdono la luce. Lassù i Bardi, o cantori di professione meditavan più spesso, e dalla natura ivi più varia e grande raccolsero le immagini e le visioni, che di poi formarono parte della lor mitologia. Parmi perciò del tutto probabile, che i primi Bardi sieno stati anch' essi pastori, e sia principalmente nata su i monti gran parte della semplice e ristretta in pochi principj mitologia de' Liguri, e di più altre nazioni celtiche. La disseminavano parcamente nei loro

versi ed inni, non sofferendo il misterioso contegno de' lor sacerdoti si divulgassero gli arcani della religione e della politica. Così pur tra pastori nacquero i versi e il canto nella Grecia antica. Esiodo ne lo racconta di se medesimo nella Tegonia *v.* 22 e *segg.*, e mentre pascea la greggia alle radici dell' Elicona, le Muse gl inspirarono il canto. Altri pastori assai a imitazione di lui s'infinsero così parimente inspirati.

Era appresso i nostri antichi senza gelosia de' lor sacerdoti pubblico e celebrato solamente il domma della immortalità delle anime, benchè non usassero spiegare a' forestieri come, e dove quelle s'intertenessero, dal che nacquero le ambiguità, e gli errori degli esteriori scrittori antichi, i quali ne discorsero. Sono state intorno a questo domma concordi pressochè tutte le nazioni celtiche, non però intorno alla sede, e alla nova maniera di vita, cui le anime trapassavano. Alcuni scrittori dell'antichità, come Diodoro Siciliano *lib.* V, malamente l'interpretarono e confusero colla metempsicosi pitagorica, ma s'ingannarono troppo sovente in quello risguardava le religiose opinioni de' nostri antichi, e de' barbari, a quali diedero non di rado in prestito le proprie. Furono desse bene spesso anche più oscurate dai moderni secondo i particolari sistemi di ciascuno. Così appunto perchè Cesare * affermò essersi creduto dai Galli non perire le anime, *sed ab*

* De Bello Gallico lib. 4, cap. 21.

aliis post mortem transire ad alios, l' interpretarono per la trasmigrazione di quelle in altri corpi, ancorachè egli soggiunga usarsi dai Galli ne' funerali bruciar sul rogo medesimo tutte le cose state più care al defunto, ed insino gli schiavi e gli animali, acciò continuassero a servirlo di là. Questa circostanza inconciliabile affatto con l'idea della trasmigrazione delle anime di uno in altro uomo od animale, ci dà a divedere, che *ab aliis transire ad alios* si rapporta al trapassar delle anime da questi nostri in altri luoghi ignorati da Cesare, il qual perciò si espresse fuori del solito di una maniera ambigua, e oscura.

Pomponio Mela indicò quei luoghi vagamente *ad Manes* *; s' intenda egli dell' Erebo, oppur le coloro anime diventass ro lari, o lemuri, e larve, sarà pur vero, ch' egli accomunò le sue proprie opinioni a cotesti popoli. Ma parrà altresì un poco strano in due antiche iscrizioni rapportate da Muratori veder le Muse associate a' Dei Mani invocarsi in patrocinio de' trapassati **. Lucano smentisce Mela, e seppe almeno, che le anime dei Celti non passavano ad abitar nell' Erebo, ma bensì a reggere altri corpi in un altro mondo, ch' ei non disse quale: o nol seppe dire ***. Giovenale (*satir.* XIV *v.* 97) beffandosi de' superstiziosi

---

* Aeternas esse animas, vitamque alteram ad Manes. lib. 3. cap. 2.

** *Diis Manibus et Musis*: novus Thesaur. Inscript. t. 1 clas. 1, pag. XCII, num. 3, e 4.

*** Regit idem spiritus artus *orbe alio*: Pharsal. lib. 1. v. 455.

dell' età sua, accusava coloro, che pareano adorare *nil praeter nubes*, come sembrava usassero i Liguri, ed altri popoli celti, volgendosi, e parlando a quelle, e predicando le lor visioni delle ombre de' parenti, ed amici, che vi divagavan per entro, ed apparivano. Appunto la nostra atmosfera, e le nuvole erano quell' altro mondo, in cui immaginavano passassero le anime a vestirsi di un corpo di pura aria, e a mescolarsi cogli altri spiritelli, che animavano tutta la materia. Coteste idee non men religiose che poetiche fornirono ai nostri antichi mille fantasie. Ad ogni leggier venticello variando le nuvole la loro forma, parea loro di vedervi nuove cose.

Così fatte superstizioni non erano già particolari ai soli barbari. Non furono immaginati in altra maniera i Genj *vestiti d' aria*, o l' anime dei morti nella età dell' oro, de' quali parla Esiodo nel poema delle opere e giornate *v.* 125, e 255. Così parimente si personificarono alcune meteore, come l' Iride, le Arpie, o sieno i venti procellosi, ec. Ai Genj suddetti aggiugne Esiodo i terrestri, o sieno le anime de' trapassati nel secolo d' argento, le quali un po' meno pure tenean si più presso la terra, ovvero nell' aria, e nelle nuvole, siccome quelle de' malvagi nel soggiorno di Plutone. Così pur in Grecia usavasi evocar le ombre de' morti, ed elle apparivano, e rispondeano interrogate. Ma è tanto più da notarsi ciò, che racconta Plutarco nel trattatello della tarda vendetta degl' Iddii, che gli

Spartani per interrogar l' anima di Pausania loro Re; quell' istesso ch' ha disfatto i Persiani a Platea, mandarono cercando in Italia un ψυχαγωγὸς, scongiuratore delle anime. Non saprei, se coloro supponessero quella del Re Pausania errante nell' aria, oppur giù nell' Erebo; od anzi fossero incerti in qual dei due luoghi, ma sò che moltissimi degl Itali antichi credeano l' anime de' trapassati tenersi nelle nuvole e nebbie, oppur in luoghi tristi ed oscuri, s' elle furon malvage. L' abilità degl' italiani scongiuratori in evocarle, o discoprirle nell'aria doveva essere famosa, poichè si mandò per essi, sebben non così rari fossero nella Grecia gli oracoli de' morti. Quante volte gl' istessi Romani non videro eglino ovvero supponevano aver veduto nelle nuvole volteggiar degli uomini armati, ed altri mostri? Le più leggieri rassomiglianze bastavano a farli credere vivi, e reali.

La formola, che troviamo adoperarsi in parecchie sepolcrali iscrizioni sia di barbari, o di Romani, cioè *in æthera vita soluta est*, riconferma cotesta loro credulità. Io so bene, che comunemente suole interpretarsi pel passaggio delle anime in cielo, nome non men vago dell etere, ma che vuol qui intendersi per l' orbe azzurro e trasparente, che circonda la nostra terra, dentro il quale paiono moversi i corpi celesti. Se si considera, che secondo i principj del gentilesimo greco e romano erano l' anime de' defunti affatto suggette agli Dei inferi, talchè non avevan più che far nulla

co' celesti, e col cielo, se non erano semidei in virtù dell' apoteosi, apparirà, che non può quella formola aver l'istesso senso pel comune de' defunti. Ella non vuol già pigliarsi nel suo senso letterale, perchè risolversi la vita nell' aria sarebbe come spegner l' anima e farla mortale. Sembrami adunque doversi dire, che la formola suddetta si usò per lo più negli epitaffi di coloro, i quali erano persuasi, che l' anima passava nella nostra atmosfera a vestirsi di un corpo sottilissimo d' aria, e mescolarsi e vivere cogli altri spiriti novella vita, come si era la credulità di parecchi popoli, e de' nostri, del che n' abbiamo altri argomenti.

« Allorchè per la mediazione della corte di Francia si mandò nel 1730 levarsi con l' assistenza di un ingegnere di quella corte medesima il tipo della Viozena, come di sopra si è detto, nel percorrerne le regioncelle, descriverne i vari discordi nomi, visitare, rimovere, ricollocarne all' uopo gl' intraposti termini, uno se ne trovò nella pasturata di Thoria fatto a foggia di quadrata colonnetta già tronca e spezzata, su cui alcuni di quei topografi lessero e trascrissero così a dilungo queste poche interrotte parole,

. . . . . .

. . . . . ET . . . . . VLIAE SVPERIS
PARENTIBVS PIENTISS. T . . . . VICCIVS
EX VISV LAETVS . . . . . .

Laonde vi mancano in principio i nomi de' parenti o genitori di Viccio, ed *Vliae* vuol forse dir *Camuliae*,

o Iuliae, ec., nome della madre. In somma il senso di questo frammento parmi essere, che Viccio allegro dell' apparizione de' suoi genitori vi pose questa memoria per avventura nel luogo stesso, dove gli parve averli veduti. Ma certo sarebbe stranissimo l'epiteto, ch' ei diede loro di *superi*, se non ci fosse noto per altre iscrizioni sepolcrali, nelle quali il defunto si accomanda ai *superi*, cioè agli uomini viventi sulla terra tanto di sopra a lui, che si sta già nell' Erebo. Nè può supporsi ch' egli s' indirizzi a' celesti, co' quali non poteva aver relazione niuna. Sicchè i *superi* intesi da Viccio erano certamente le anime, od ombre de' suoi apparsegli nelle nubi elevate cotanto di sopra la terra.

Non altramenti è da dirsi dell' urna cineraria disotterrata nel 1718 in val d' Arozia in una delle ville inferiori della Pieve coll' iscrizione

L. PACCIO
IN AETHERA SOLVTO
ADESTO TEVTATES,

su la quale assai cose poco ragionevoli s' immaginarono, senza mai neppur sospettar nulla di quelle, che veramente ci sono. Altresì presupponendosi per alcuni non intera l' iscrizione, perchè non ha in testa il solito indirizzo a' Dei Mani, si sognarono delle assurdità per supplire a quello credeasi mancarvi. Ella è semplice ed interissima; non vi doveano entrar per niente i

Dei Mani, perchè le ombre ed anime de' nostri Liguri, e di altri popoli affini

Non tacitas erebi sedes, Ditisque profundi
Pallida regna petunt,

a dirla con Lucano sopracitato. In contrario vi si priega *Teutates* nume di cotesti Liguri, e de' Galli, e di altre nazioni celtiche, il qual singolarmente presiedeva all' aria, agli spiriti, e alle ombre de' trapassati erranti per l' aria, e su per le nuvole *, di assistere a L. Paccio, la cui anima discioltasi allora dal corpo scorreva per l' etere, o l' aria sottilissima.

I Latini hanno preso dal greco il nome di *æther* per sinonimo di *coelum*, ma divenne troppo vago e non ben determinato l' uso dell' un nome e dell' altro, applicandolo anche a Giove istesso. Altrettanto n' usarono i Greci, come appar da quei versi di Euripide recati e tradotti da Cicerone nel secondo della natura degli Dei *cap.* 25,

Vides sublime fusum, immoderatum aethera,
Qui tenero terram circumiectu amplectitur,
Hunc summum habeto divum;

cioè l' azzurra atmosfera, stanza e figura della divinità, o sia l' aria, che avviluppa, e circonda la terra. Usavasi dir *etra*, o *letra* in questo senso anche nell' Edda degli Scandinavj, o raccolta di tradizioni e di cantici

* Si attribuiva pur a *Teutates* il governo delle strade, ed anche perciò fu assimigliato a Mercurio.

degli antichi popoli del settentrione riferiti in alcuna parte e tradotti dal sig. MALLET nella curiosa introduzione alla sua storia della Danimarca *pag.* 139, dove rapporta la bravata, che fa un guerriero a Oddino principal nume o genio della nazione, minacciandolo *volerlo trafiggere, s' egli escirà della sua casa dell' etra.* Cotesta casa era appunto immaginata nell' etere, o cielo, o sia nell' aria, dove pur allogavansi e spaziavano gli altri spiriti, e le anime degli eroi. Nel resto una cotal bravata si confa molto bene con quelle degli eroi di Omero, i quali parimente sfidano a battaglia i loro Dei, li feriscono, o gli astringono a fuggire.

La surriferita iscrizione determina viemmeglio l' impiego ed uffizio di *Teutates*, a cui Cesare *de Bell. Gallic. lib.* VI surrogò Mercurio, secondo il costume de' Greci e Romani di prestar le proprie idee religiose, e le loro Deità agli altri popoli per poco sembrasse loro vedersene alcuna sembianza. Paiono Teutates e Mercurio aver comune qualche fonzione ed attributo, e su coteste equivoche somiglianze alcuni moderni non dubitarono tirar *Teutates*, e il nome suo insin dalla Fenicia, oppur dall' Egitto, confondendolo con *Thoyt*, o *Thau* il Mercurio degli Egiziani. Bensì dopo il dominio de' Romani nelle nostre contrade, e nelle Gallie, Germania, ec. è stato comune assai il culto di Mercurio, come l' attestano moltissimi monumenti. Era quel nume appresso i nostri protettore altresì e guida de' viaggiatori, e singolarmente nei difficili passi delle

alpi veneravasi col nome di *Mercurio Maruno*, cioè appunto di guida, perchè sin ab antico si dinominarono *Marones*, *Maruni*, e *Maruci* coloro, che guidavano i forestieri, o li portavan pei disastrosi cammini delle montagne, e segnatamente traghettando l' alpe Pennina, o Graja, ora il maggiore e minor S. Bernardo, pel Moncinisio, Monginevra, e le alpi marittime venendo da Nizza, o andandovi. Cotesti *Marones*, o *Maruci* appellavansi tuttavia nei secoli mezzani *alpium incolae*, de' quali se ne rammentano *per iuga montis Iovina*, cioè pel S. Bernardo, e per gli altri monti suddetti, del che ne raccolse vari esempli anche Ducange verbo *Marunes*, e cotal nome non è ancora del tutto disusato. Il sig. Ott nelle sue osservazioni sopra le anticaglie discopertesi a Cloten nel cantone di Zurigo rapporta *pag.* 32 un' antica lapida dedicata *Mercurio Maruno*, ch' era pur in onore nelle montagne della Svizzera.

Il pregio della suddetta iscrizion di *Teutates* si è di riconfermarci l' origine del nome della principal terra di val d' Arozia detta la Pieve di Teuto, e corrottamente Teuco, come si notò nel §. 2, cioè dal culto ch' ivi rendeasi a questa Deità, e inoltre riconfermarci l' antica credulità di coteste genti, che le anime tanto più de' buoni e valenti uomini popolassero la nostra atmosfera, vestendosi di un corpo d' aria sottile simile a quello, ch' ebbero in terra, e discorrenti per le nuvole, ed apparendo talvolta a' viventi loro congiunti, ed amici. Quelle ombre aveano per tanto alcun poco

di affinità coi Lari de' Romani, e non dubito, che le anime dei tristi fossero allogate in luoghi tenebrosi e maligni, e si assimigliassero alle Larve, ed ai Lemuri.

Cotanto gli uomini penano a spogliarsi delle antiche superstizioni e fantasie, che quelle di cui favelliamo, non si sono ancora spente del tutto singolarmente presso i pastori su per le montagne. Mille piacevoli novelle intorno alle anime de' trapassati discorrenti per le nebbie in determinati siti correvano ne' bassi tempi, ed alcune vi corrono tuttavia prodotte all'aspetto di naturali accidenti, de' quali quei rozzi uomini n'ignorano la causa, come nei dintorni di monte Mussone, che parte su quel di Pollone, parte stendesi su quel di Oropa nel Biellese, al vedervi sorgere alla cima del monte quasi ogni giorno per più ore una densa nebbia, che va risollevandosi a guisa di grossa colonna, e sì v'ingombra le sommità di quello, che di lassù guardando al basso, non vi si può scoprir nulla. Essa dipoi vien dileguandosi qualche ora innanzi il tramontar del sole. Così pur verso la cima della valle di Valesa, e verso Allagna, e in altri luoghi posti come quegli alle radici del vastissimo monte Rosa quei pastori credono ancora di veder l' ombre de' morti aggirarsi tra le nebbie dei monti, e oltre a ciò nel rumor grande, che mettono i soprastanti diacciari, che quà e là si screpolano e fendonsi, udir il fremito, e gli urli e le strida di coloro, i quali in pena de' lor delitti son condannati a perpetuo supplizio dentro a quei laghi di diaccio. Co-

tali altre favolette corrono anche altrove, come ne' contorni delle sorgenti della Bormida, donde in cima del monte esala e sollevasi del continuo una colonna di vapori come fumo da cammino.

Io dissi, che coteste visioni, ed idee mitologiche dei nostri antichi nacquero principalmente su pei monti prodotte rozzamente dapprima dalla immaginazion de' pastori, che soli gli abitavano, e furon di poi propagate e adottate da altri, ed un poco più ingentilite e ornate, siccome veggiamo nei poemi di Ossian, dai quali apparisce, che prevalevano in Iscozia pressochè le stesse opinioni de' nostri. Egli è certo, che altrove non fanno le nebbie, e le nuvole di così strane e bizzarre impressioni, e di sì vari e subiti giocolini come su per le montagne. Quindi mi pare, che una causa naturale renda abbastanza ragione di cotante visioni degli antichi barbari comprovate poi sempre e credute vere da chi vi salía con la prevensione, e l'entusiasmo di parlar più da presso a quegli spiriti, e alle ombre de' lor trapassati. La commossa fantasia sapea benissimo personificarle; cotanto su pei monti la vivezza della luce del sole, o l'oscurità delle nubi sogliono mutar le apparenze degli oggetti, e prestar loro degli aspetti novelli in ciascuna parte del giorno.

Ognuno ha potuto queste cose osservare su per le alpi nostre. Avendole io osservate, e considerate più volte, mi è paruto di vedervi la cagione, e la vera origine delle mentovate fantasie de' nostri, e degli altri

antichi barbari, la cui immaginazione era già fortemente prevenuta dalla opinion, che n' avevano, o dalla credulità loro, la qual viepiù ne identificava le rassomiglianze, ch' essi venivano ideandosi. Infatti nel mattino il sole trasformando l' abbondante rugiada in piccole nuvolette, ch' ei distacca dai boschi in pendio, e dai prati e soprastanti siti erbosi, le rissoleva, le colorisce, le diversifica in cento fogge. Riescono bene spesso così trasparenti, che velano appena leggiermente gli oggetti per dove passano, e cedendo poi alla corrente d' aria, che va incalzandole, a un tratto assorbite da quella si dileguano con differenti sembianze.

Trovandoci ad una certa altezza, quando le nebbie sorgono dalla pianura, vi coprono le colline, e via via lambiscono le parti inferiori del monte, è bello, ed eccita delle visioni, e delle idee non più pensate il veder dall' alto la suggetta densa superficie di quelle nebbie ondeggiare, incresparsi, riflettere vivamente i raggi del sole, che indorano il rimanente del superior monte, brillare, formar più accidenti in uno istante. Ma di poi l' azione di quei raggi medesimi traforando le nebbie quà e là, distagliandole, assottigliandole, alla fine le dissipa in varie maniere, che paiono talora cose animate, che con ordine, e con una cotal intelligenza si distacchino d' insieme, e si movano. Altre volte elle mantengonsi più lungamente sospese d' attorno il monte, nè si lascian punto trapanar dal sole, ma

vivamente ne riflettono i raggi mosse in vari sensi dall' aria, ch' or più rarefatta, ora più addensata le sostiene.

Mano a mano che il sole, o l' ombra percorre le sinuosità delle rocce, e de' dirupi, si producono nell' aria de' movimenti irregolari, che fan rigirar variamente le nuvole, e risollevandole, e spezzandole, danno a quelle mille singolarissime forme, ed apparenze. Sembrano talora inseguirci, brillando con quello stesso splendore, che noi veggiam riflettersi dalle nubi sospese in aria a rincontro del sole. Colà su i monti con molta vivezza elle galleggiano, e talora ci si ravvicinano, che paiono volerci quasi avviluppare, talchè vi possiam discoprir su di quelle reflessa insino l'ombra nostra. Il calor del sole dividendo poscia, e ridividendo le particelle de' vapori, che compongono quelle nuvole, diradansi esse, impiccioliscono, forman nuove e differenti figure, risolvendosi di poi in un fluvido simile all'aria, insino a che la sera nuovamente l' aria rinfrescandosi, ripigliano i vapori l' opaca lor densità, a dir così, raggruppandosi. Parmi ben esser questa l'alterna miniera fecondissima delle diverse apparizioni, e disapparizioni di tanti immaginati mostri, e degli spiriti e delle ombre de' nostri antichi, le quali spaziavano nell' aereo loro mondo, in cui gli eroi teneano il campo.

La varietà sempre nuova degli oggetti anche già innanzi veduti da noi, e trascorsi, i quali ci ricompaiono sotto altre facce, è una proprietà, che pur incontrasi

sui monti, ed è stata pur l'occasione d'immaginazioni novelle, o diremo d'illusioni. Le solide masse, ch'essi appresentano guardati un po' dalla lungi, si aprono di mano in mano ch'uno avanza serpeggiando su di quelle. La scena ricambia ancora a misura che accostandocisi spariscono i loro angoli, che innanzi sembravano gli uni incastrarsi, e combaciarsi con quelli, che loro corrispondono accanto. Quindi la massa confusa e fosca, in cui poco prima appariva ogni cosa strettamente insieme attaccata, si riapre, distaccasi, e per tutto ove il sole vi s'insinua, si sviluppano a così dire nuovi improvvisi spettacoli. Quasi ad ogni passo, e talvolta nel luogo medesimo si mutano, e diversificansi gli accidenti vari della luce, e delle ombre, talchè accade che senza esserci mossi di lì, ci pare di esserci trasportati in altri luoghi.

Tutte coteste naturali sorgenti ed occasioni di nuove immagini, di sensazioni, e visioni, o sieno illusioni novelle, e di meraviglie percoteano tanto più, e innondavan la fantasia degli antichi alpigiani non ancora usciti dalla barbarie. Allora le lor passioni, che son l'origine di molte idee e pratiche religiose, altrettanto che sono l'anima della poesia, erano più gagliarde, quanto essi eran più barbari, e la religion loro tessuta tutta di favole, e di fantasmi accreditava, e moltiplicava le lor visioni derivate per lo più dai mentovati naturali oggetti. Altrettanto e' vi derivarono assai delle immagini, similitudini, metafore, e de' termini, de' quali

usarono, poichè non avevano altre idee e cognizioni di cose, o pochissime. Le tempeste, i venti, il baleno, i folgori erano del dominio di altri e differenti spiriti, coi quali pur credeano si assocciassero alcune volte l'ombre de' loro morti, non però affatto giusta il sistema esposto da Virgilio *Æneid.* VI, *v.* 750, in cui le medesime per un difinito tempo a purificarsi *panduntur inanes suspensae ad ventos.* Pare fossero le anime de' nostri, e segnatamente de' guerrieri destinate a galleggiar sempre or su l'ali dei venti, or sulle nuvole a cavalcioni, ora su la punta di un raggio, ed errar così per l'aria, non discostandosi troppo dai luoghi ove abitaron vivendo, oppur da quelli abitati dai lor parenti, ed amici, a' quali supponevansi talvolta apparire. Per le quali idee tutte parlarono i Bardi col linguaggio della fantasia, ch' è la prima filosofia de' barbari, e con gli atteggiamenti, ch' erano propri della non ricca loro lingua.

Laonde parmi conseguente l'origine, da cui ho detto esser nata una parte della lor mitologia, la qual non meno che la lingua loro ignorata dagli esterni antichi scrittori furono ambedue tacciate di troppa oscurità e di un grande abuso di metafore, abuso, che la povertà della lingua, e per conseguente delle idee di chi la parlava, rendeva inevitabile. Era però cotesta lor mitologia, e potrebbe divenir tuttavolta una sorgente d' ingegnose idee, di belle immagini, e di allegorie, poichè anche in quella davansi de' corpi agli esseri in-

tellettuali, e si anima la materia, e quindi i monti, le selve, i fiumi, e tutti gli elementi avevano le loro particolari Deità, senonchè desse ci sono meno familiari e note di quelle della sì vaga e ridente mitologia de' Greci. Ma sottomessi poi a' Romani, finalmente i nostri antichi poco a poco fecero cambio di costumi, di opinioni, e di vizi. Scemarono i pastori nelle montagne e altrove, molti di loro fecersi agricoltori, o soldati, e se non accaddero in ogni luogo le contese accadute tra quelli di val di Tanaro, e dell' Arozia, o perchè noi le ignoriamo, o perchè furono molto meno ostinate, e men fertili di politici accidenti, ci mancano però del tutto le memorie delle antiche loro maniere, o della lor creduta innocenza, e quelle, che n'abbiamo già da più secoli, sarebbono un tristo argomento di egloghe pastorali.

In Italia nel secolo di Ottaviano Augusto i pastori e contadini per le maligne circostanze de' tempi, e pei novi costumi aveano di già smenticato le rozze lor canzonette, e da un gran pezzo stavansi taciturne le loro pive e cornamuse. La presupposta antica loro innocenza, e le delizie della rustica vita omai più non trovavansi che nella immaginazion de' poeti. Perciò Virgilio verso il fine del secondo libro della impareggiabile sua georgica in quella magnifica dipintura della felicità e de' piaceri de' contadini, e del vivere nelle campagne, volendo inspirarne il gusto a' Romani, e non dire che cose vere e note, intralasciò affatto di parlar

de' flauti e delle canzoni, che pur supponevansi facessero una volta la principal delizia della vita campestre, ed il suggetto vaghissimo, e quasi sempre ideale de' versi pastorali. Erano adunque di già quasi mutoli i pastori, e le loro sampogne, e non si risvegliarono, ovvero più di rado, e meno sonore nei successivi secoli, venuta in contrario ogni cosa peggiorando.

DEL MANOSCRITTO

DE IMITATIONE CHRISTI

DETTO IL CODICE DI ARONA, E DI ALCUNI ALTRI CODICI DELL' OPERA MEDESIMA.

DISSERTAZIONE

DI

GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Letta li 30 giugno 1810.

Uno de' più rari ornamenti, e de' cimelj di maggior pregio della Biblioteca Imperiale di Torino, è senza dubbio nessuno il Ms.to del famoso Libro *de I. C.* detto comunemente il Codice di Arona, tratto non ha guari, dir si può, a nuova luce dalle tenebre, in cui giaceva, da chi attualmente presiede alla Biblioteca medesima. Scemerebbe però questo infinitamente di pregio, se, in vece di essere di quella antichità, che si stima, fosse stato scritto non prima della metà del

secolo XV, dopo che era già invalso l' errore, che Autor di quell' aureo Libro fosse Giovanni Gersone Cancelliere della Università di Parigi, e scritto per mano di un qualche amanuense o falsario, che non seppe nemmeno copiarne il nome, trasformandolo in Gerseno.

Della Patria di Colombo ec. Pag. 395.

Quando si dettò la breve Notizia del Codice di Arona, che va dietro alla Dissertazione intorno all' Autore del Libro *de I. C.*, non s' ignorava, che era stata composta, e pubblicata in Manheim sin dall' anno 1780 una Dissertazione dal P. Francesco Giuseppe Desbillons, in cui si prendea di nuovo a sostenere, che Tommaso da Kempis era il vero Autor di quel Libro, e non già semplicemente caligrafo e prezzolato copista. Ma non si credea giammai, che lo scopo principale di essa fosse sostanzialmente il rinovare la tante volte, e sì vittoriosamente confutata opinione, messa in campo dal P. Eriberto Rosweido nelle sue *Vindiciae Kempenses*, stampate la prima volta in Anversa nell' anno 1617, vale a dire, che il Codice di Arona fosse opera di un ignorante falsario. Ad ogni modo non si erano sin d' allora tralasciate le più diligenti ricerche per aver copia del Libro del Desbillons, onde poterne far uso nella Dissertazion mia, ma essendo riuscite vane, non ho creduto opportuno il differirne la pubblicazione, pensando che, qualora mi fosse poi venuto fatto di aver sotto gli occhi esso Libro, si sarebbe potuto esaminare attentamente ed imparzialmente, e sempre colla sola mira di cercare il vero. Ora essendosi appunto

dal nostro Collega il Signor Giusepe Vernazza-Freney, tra varj scelti Libri con cui accresce egli giornalmente la Biblioteca, fatto acquisto della edizione *de Imitatione Christi* di Manheim, cui è premessa la predetta Dissertazione del Desbillons, si è avuto il modo di far quello, che non si era potuto eseguire da prima.

De Imit. Chr. Lib. IV. ad veram lectionem revocati et auctori suo Thomae a Kempis Canonico Regulari Ordinis Sancti Augustini denuo vindicati, per Franciscum Josephum Desbillons, sumptibus Novae Academiae Typographicae Electoralis 1780.

§. I.

I giudizj addotti dal Desbillons come contrarj alla antichità del Codice di Arona non bastano per provare, che il Libro de I. C. *possa essere stato scritto dal Kempis.*

Ben vide il Desbillons, che tutta la causa del Kempis dipendeva dalla antichità del Codice di Arona, e confessa ingenuamente, che, se star si dovesse alla sentenza, che ne recarono i Giudici, che intervennero al Congresso di Parigi dell'anno 1687, che il pronunciarono scritto trecento anni prima, vale a dire nel 1387, quando il Kempis era, al dir di Lui, fanciullo (e forse, dirò io, non ancor nato) la questione era finita; ma a questo giudicio degli Scienziati di Parigi che cosa contrappone il Desbillons? Vi contrappone le asserzioni contrarie del Rosweido, dell' Esero, dell' Amort, e il giudicio, che recarono del Codice di Arona un Conte Antonio Simonetta, un Conte Silva, ed altri Letterati Milanesi, quando, nell'anno 1726, da Arona fu

quel Codice recato in Milano, i quali dopo di averlo attentamente esaminato credettero di poter affermare, che non fosse stato scritto prima del secolo XV. Soggiunge poscia ciò che narra l'Amort, che avendo fatto intagliar Egli diligentemente in rame tre pagine di esso Codice di Arona nell'anno 1761, ed avendole inserite nella sua Deduzione Critica, i Custodi della Biblioteca Vaticana Assemani e Foggini, affermarono, dopo di aver esaminate diligentemente quelle stampe (*quo ectipo diligenter examinato*) essere quella Scrittura del Secolo XV. Ma favorevole maggiormente alla causa del Kempis si mostrò, se dobbiamo dar retta al Desbillons, il P. Francesco Antonio Zaccaria versatissimo nel giudicare de' Codici Mss.ti d'Italia, il quale pronunciò essere stato scritto il Codice di Arona circa la metà del Secolo XV, e perciò esser più recente di quello ch'Ei chiama Autografo di Anversa, scritto nell'anno 1441. Questi giudicj adunque, che si contrappongono a quello dei Letterati, che intervennero alla Adunanza di Parigi del 1687, sono l'Achille del Desbillons, il cardine sopra il quale si aggira tutta la macchina innalzata contro il Codice di Arona, e contro il Gerseno.

Ante Saeculum XV. non fuisse scriptum judicarunt. *Desbillons Dissut. Critica* §. XII. p. 21.

V. Euseb. Amort. in Deduc. Critic. pag. 74 e 77.

Io concederò al Desbillons, che ardua cosa sia il giudicare della età dei Mss.ti, e che talvolta un Sirmondo, un Mabillon abbiano potuto pigliar errore in questa parte; ma, senza fare odiosi confronti del merito delle persone, non saprei quai nomi in fatto di

Critica trovar si possano, che sdegnino di cedere il luogo ad un numero tale d' uomini insigni insieme raccolti, quali furono quelli, che intervennero nel Congresso adunatosi a S. Germain des Prez nell' anno 1687, Congresso che meritò di venir chiamato giustamente dal P. D. Vincenzo Thuillier un Concilio di Scienziati. In fatti non meno di dicianove furono quelli, che sottoscrissero l'Atto, e tra essi un Ducange, un Renaudot, un Baluzio, un D'Herbelot, un Natale Alessandro, un Emerigo Bigot, un Oudin, a' quali si potrebbe, per compire il numero vigesimo, aggiungere, quantunque interessato nella causa, un Mabillon, tanto era il candore, la dottrina, ed il sincero amore della verità, ond' era animato quell' uomo grande. Quando star si dovesse alla sola autorità, io penso, che più autorevole consesso di questo immaginar non si possa, composto del fiore degli uomini più dotti e più sperimentati nella Critica, e nella Diplomatica, in tempo, in cui quegli studj erano coltivati con ardor grande in Francia, ed al più alto segno erano pervenuti. Se, dopo un giudicio profferito da uomini così fatti, rimane ancora luogo a dubbietà, in tal caso inutile sarà il riferirsi al sentimento di Scienziati in qualunque scientifica controversia. Ora adunque, questo Congresso, questo Concilio di uomini dottissimi, dopo di avere esaminato il Codice di Arona, portato d' Italia dal Mabillon, il giudicò scritto per lo meno trecento anni prima.

Thuillier Hist. de la Contestation sur l'Auteur du Livre de la Imitation de J. Chr. *Ouvrages posthumes de D. Jean Mabillon.* Tom. I. pag. 46. Paris 1724.

Per far vacillare l'autorità di sì fatto Concilio si sarebbe dovuto radunarne un altro, di pari numero di valentuomini, e di eguale celebrità, i quali, dopo di avere di bel nuovo esaminato originalmente il Codice di Arona, e dopo di avere conferito insieme, avessero pronunciato essere stato scritto circa la metà del Secolo XV, e non già prima del fine del Secolo XIV. Il Desbillons all'incontro non allega altro, salvo che giudizj isolati. Ed inoltre, cosa importantissima da considerarsi si è, che di tutti questi giudizj da lui recati in mezzo, non ne risulta in altra guisa, fuorchè per via di semplici asserzioni sue, o dell'Amort; non si riferiscono le parole medesime di coloro dell'autorità, di cui Egli si prevale, non si citano i Libri, in cui ne parlano, le lettere, i pareri loro originalmente.

Desbil. loc. cit. pag. 21.

Rispetto al giudicio del Conte Antonio Simonetta, e del Conte Silva, i quali, dice il Desbillons, che nell'anno 1726 esaminarono il Codice di Arona, è degno di considerazione, che può sussistere il giudicio loro, e nel medesimo tempo risultare impossibile, che fosse stato composto da Tommaso da Kempis il Libro della Imitazione: perciocchè non affermarono altro que due eruditi soggetti, eccetto che a parer loro non era stato scritto il Codice di Arona prima del Secolo XV. Ora Tommaso da Kempis non vestì l'abito di Canonico Regolare, se non se in età assai giovanile nell'anno 1406. Ciò posto il dire, che il Codice di Arona sia stato scritto non prima del Secolo XV, non esclude

che possa essere stato scritto prima dell' anno 1406, e per conseguente prima del tempo, in cui vestì il Kempis l' abito di Canonico Regolare.

Il giudicio dell' Assemani e del Foggini non distrugge neppure affatto l' argomento, che si ricava dalla età del Codice di Arona; attesochè essi il dichiararono soltanto Scrittura del Secolo XV senza specificare, se de' primi anni, ovvero degli ultimi di quel secolo. Vi ha di più, que' due valentuomini non ebbero già, come gli Scienziati del Congresso di Saint-Germain des Prez il Codice di Arona sotto gli occhi, ma tre pagine soltanto fatte incidere in rame dall' Amort. Se il celebre Antiquario Ennio Quirino Visconti disse, che, trattandosi di Antichità figurata, non ai disegni, non ai rami ricorrer si dee, ma ai marmi per poterne avere una giusta idea, recar giudizio del gusto della Scultura, della età del monumento, e darne giuste e fondate interpretazioni, non altrimenti che al corpo umano stesso, non a tavole anatomiche, ricorrer dee un Anatomico, che dovremo dir noi di rami tratti da antiche Scritture, in cui vi hanno tante minute cose da osservarsi, che sfuggono talvolta l' occhio del più dotto, acuto, e sperimentato Professor d' Arte Diplomatica? Dovremo fidarsi interamente di un Copista, di un Intagliatore, e perciò di copia di copia? Aggiungasi poi, che la copia di cui si tratta, è copia di un MS.to di lettera assai minuta; e quello che più rileva, è copia fatta ricavare dall' Amort, vale a dire da chi

avea impegno di farla risultare di scrittura meno antica, di quello che venne giudicata nel mentovato Congresso dell'anno 1687.

Ma il giudicio più contrario alla antichità del Codice di Arona, si è quello del dotto P. Francesco Antonio Zaccaria, il quale, versatissimo com' era nella Critica, e nella cognizione de' caratteri antichi, de' MSS.ti d' Italia, pronunciò (se dobbiam prestar fede al Desbillons), che il Codice di Arona fu scritto circa la metà del Secolo XV. Ma mirabile cosa si è, che di questo giudicio recato dal P. Zaccaria non ne abbiamo altra prova fuorchè la nuda e semplice asserzione del Desbillons. Non solamente da me, ma da chi è assai più di me versato negli studj bibliografici non si è trovato, che lo Zaccaria parli del Codice di Arona altrove, eccetto che nell' Opera de' suoi Viaggj Letterarj per l' Italia. In una Lettera inserita in essi Viaggj, e diretta a Monsignor Vitaliano Borromeo: *De Antiquitatibus quibusdam Aronae, atque Angleriae inspectis*, parlando egli de' MSS.ti, che si conservavano nel Noviziato de' Gesuiti di Arona, mette in capo di essi, come il più insigne, il Codice membranaceo, che vien detto da Lui: *Longe celeberrimus ob vulgatissimam aurei Libelli de Imitatione Christi controversiam.* Riferisce quindi il notissimo testo del Bellarmino, che, sulla fede di questo MS.to, attribuisce sì fatto Libro ad un Abate *Gersen*, o sia *Gessen*. Nota in appresso, come un leggiero sbaglio del Mabillon, lo aver detto nel suo

Franc. Antonii Zachariae S. I. Excursus Litterarii per Italiam ab anno 1742 ad an. 1752 vol. I. cap. VII p. 136 137. Ven. 1754.

Viaggio Italico, che per cinque volte leggevasi in esso Codice il nome dell' Abate Gersen, dovechè meglio avea letto il Bellarmino – *Abbatem de Gersen, sive Gessen:* poichè infatti una volta sola leggesi il nome di *Gersen*; e quattro volte quell' Abate è chiamato *Gessen*, o *Gesen*, come in principio del Codice *.

Io non mi arresterò a fare osservare, che il P. Zaccaria, il quale accusa di questo sbaglio il Mabillon, sbagliò Egli pure leggendo *Gesen*, dovendosi leggere in quel luogo *Geschen*, o forse anche *Gesehen*, come abbiamo riscontrato col sig. Vernazza-Freney, essendo svaniti oltremodo i caratteri formati con inchiostro rosso di lacca in quella prima pagina del Libro. Sbagliò pure il P. Zaccaria nel chiamare tal Codice in 4.°, dovechè il medesimo è in 8.° anzi in 8.° piccolo non più grande dei libri comuni in 12.mo Inoltre si vuole avvertire, che il Mabillon medesimo, quando potè aver tra le mani, e più posatamente esaminare il Codice, di cui

Ouvrages Posth. de D. Jean Mabillon. Animadversiones in Vindicias Kempenses §. VI pag. 67.

* Le cinque pagine del Codice di Arona dove si trova il nome dell'Autore, furono con impareggiabile maestria, imitando l'antico carattere, copiate sulla pergamena dal Signor Lodovico Costa Dottor di legge, giovane di grandissima aspettazione, per modo che, chi le ha sotto gli occhi, può dir d'aver davanti, quasi in un fedelissimo specchio, il Codice medesimo. Per questa rara abilità già venne il Signor Costa lodato da uomini dottissimi anche stranieri. Queste cinque pagine poi io le ho avute cortesemente in dono dal Collega nostro prenominato il Signor Giuseppe Vernazza-Freney, e le serbo tra le cose mie più care, come una dolce memoria del dotto amico, ed una prova della capacità di chi, colla direzione di lui, è giunto a sì alto segno nella perizia della Paleografia.

si ragiona, concordò pienamente rispetto al nome dell' Autore col P. Maggiolo: il quale attesta di aver portato seco in Arona *Codicem MS. de I. C. sub nomine Abbatis Johannis de Gessen sive Gersen.* Tutto questo non fa però al punto della questione; quello bensì che importa il tutto, si è che il P. Zaccaria, ben lungi dal favorire la causa del Desbillons, direttamente vi si oppone, non solo chiamando celebratissimo quel Codice, ma di più seguendo il parere del Bellarmino, che all' Abate Giovanni Gersen o sia Gessen, attribuisce il vanto di essere stato l' Autore di quell' opera immortale; e non potea poi avere un' idea se non se grandissima di quel MS.to, postochè intraprese il viaggio di Arona specialmente per poterlo esaminare *.

§. II.

Vicende del Codice di Arona.

Ridotta la cosa a questi termini, se col peso della sola autorità giudicar si dovesse dell' antichità del Co-

---

* Il P. Zaccaria termina la sua Lettera al Passeri inserita ne' suoi Viaggi in questi precisi termini: " Mediolani ex aedibus Sancti Fidelis Idus Decembr. „ anno vulgatae aerae nostrae CIↃ.IↃ.CC.XLVIII Aronam proficiscens ve„ teres quasdam chartas, *et praeclarum Libri de Imitatione Christi Codi„ cem a Bellarmino et Mabillonio laudatum inspiciendi causa.* — *Excurs. Liter. per Ital. p.* 105.

dice di Arona, a me pare, che ogni uomo di senno ed imparziale appigliar si dovrebbe alla opinione del Mabillon, sanzionata da quegli uomini dottissimi, che ne recarono sentenza nel Congresso dell' anno 1687, piuttosto che non a quella del Desbillons, che manca affatto di fondamento. Ma avendo io avuto mercè la gentilezza del prelodato signor Vernazza tutto l' agio ed il tempo di esaminare il Codice, di cui si tratta, col maggior comodo possibile, reputo pregio dell'opera lo indagare ed esporre i motivi, per li quali si vuol credere, che il sopraccennato Concilio di dottissimi Letterati, tenuto nell' anno 1687, giudicato lo abbia scritto per lo meno tre secoli prima, e per conseguente prima dell' anno 1387. Oltre a quello, che parlando d' ogni specie di antichità, chiamava il Maffei aver l'occhio all' antico, requisito, che non solamente è necessario per giudicar di statue, di bassirilievi, di medaglie, di gemme intagliate, e di ogni specie di anticaglie, ma molto più ove si tratti di antichi caratteri, nel qual pregio io non so chi potesse andare innanzi ad un Ducange, ad un Baluzio, ed anche ad Emerigo Bigot tanto stimato da' Letterati nostri, e segnatamente da Carlo Dati, oltre a questo requisito, io dico, il quale non si può ridurre a certa norma, ed a regole fisse, e consiste in un abito felice prodotto da lunghi e profondi studj vi hanno pure più determinati Canoni di Critica Diplomatica. Questi, quantunque non possano, come negli studj matematici ridursi ciascheduno

ad assiomi, sono però tali, che quando concorrono insieme, producono quella che chiamasi certezza morale.

Dopo i varj lumi di Critica prodotti da uomini insigni sin dal Secolo XV e XVI, il Mabillon, il Maffei, e parecchi altri Scienziati, in specie usciti dalla dotta Congregazione dei Maurini, sì benemerita di questi studj, ridussero le cognizioni riguardanti il modo di giudicare della autenticità, e della età dei Diplomi, e de' MSS.ti a' principj, e ne formarono il sistema, l'Arte Critica Diplomatica. E dell' arte di conoscere l' età de Codici Latini, ed Italiani, speciale Trattato ne dettò il P. Abate Trombelli. Colla scorta adunque di queste dottrine procureremo di accertar l' età del Codice di Arona rinomatissimo, di cui però si reputa prima opportuno lo accennar in breve le vicende.

Mabil. Anim. in Vindic. Kemp. §. VI p. 67, 68. Notizia del Codice di Arona nel Libro Pat. di Colombo pag. 396.

Dal P. Mabillon, e dai Ricordi MSS.ti pubblicati già nella Notizia del Codice di Arona, che stanno in fronte del Codice medesimo, sappiamo che il P. Andrea Maggioli nel rendersi Gesuita nell' anno 1579 portò seco da Genova, e dalla casa paterna questo Codice, che prese perciò il nome di Codice di Arona, e così lo chiamò il P. Bernardino Rossignoli Scrittore ascetico, che in Arona il vidè ancora prima dello spirar del Secolo XVI. Ma il primo, che se ne prevalesse per istabilir l' opinione, che l' Abate Gerseno fosse il vero autore del Libro *de I. C.* fu D. Pietro Manrique Licenziato Spagnuolo, che stampò in Milano nell' anno

1604 un Libro in quella lingua intorno alla Penitenza. Il Gesuita Possevino poi nell' anno 1606, ed il Cardinale Bellarmino nel 1613 aveano già scritto in favor del Gerseno, fondati sulla autorità del Codice di Arona; prima dell' Abate Gaetani uno de' campioni principali dei Benedettini, che incominciò a scriverne nell' anno 1616, e la cui Apologia non uscì alla luce se non se nel 1644 in Roma. Vero è, che il Naudeo copioso Scrittore in disparate materie, nodrito tra le letterarie contese, accusò di nullameno il Gaetani, che di aver corrotti alcuni Codici in favor del Gersen, ma questa accusa fu retorquita contro il Naudeo dal P. Quattremaire Benedettino, contrapponendovi, che que' Codici o intatti erano, o, se adulterati, non altri incolpar se ne potea, se non se il Naudeo medesimo, che gli avea avuti tra le mani nel suo Studio, onde divamparono sdegni più che letterarj *.

Nacquero quindi in Francia le strepitose controversie anche per via giudiciaria tra i Monaci Benedettini, ed i Canonici Regolari di S.t Agostino avanti al Parlamento di Parigi, intorno alle quali si può vedere il non men chiaro, e preciso, che curioso Ragguaglio

---

* „ Accusationem hanc in Naudeum retorsit Quattermairus noster repo-„ nendo, aut Codices integros esse, aut, si corrupti viderentur, non alium „ ejus culpae auctorem videri, quam Naudeum, qui illos solus in Musaeo „ suo tractaverat . . . . inde illae irae — *Mabil. de Re Diplom. lib. III cap III, pag. 227. Parisiis 1709.*

del P. D. Vincenzo Thuillier stampato in fronte alle Opere postume del Mabillon, insino a tanto che nell' anno 1671 si tenne il primo Congresso di Letterati, in fatto di antichi MSS.ti versatissimi, avanti all' Arcivescovo di Parigi du Harlay. Esaminarono questi i Codici, che il Naudeo avea tacciati come corrotti, e dichiararono in iscritto avanti il prenominato Arcivescovo, che andavano essi immuni da ogni sospetto di falsità *. Ma per ciò che si appartiene al Codice di Arona, noteremo soltanto, che i Benedettini Francesi non aveano mai potuto averlo tra le mani, e non lo aveano ancora in quell' epoca, come attesta il Mabillon, onde non furono in grado di presentarlo nel mentovato primo Congresso dell' anno 1671, ma dovettero ristringersi a presentare, in vece di esso, l' Attestato di un Notajo di Arona. Di fatto nell' Opera insigne delle Cose Diplomatiche del prelodato Mabillon stampata la prima volta in Parigi nell' anno 1681, di parecchi Codici del Libro *de I. C.* si ragiona, e si recano i saggi dei caratteri di sei MSS.ti, e tra gli altri del Cavense, del Grandimontense, scritto prima dell' anno 1400, e di quello del Thevenot, che, secondo attesta il Mabillon medesimo, a giudicio del Baluzio, del Ducange, e di altri valentuomini, avea poco meno

Mabil. Anim. in vind. Kemp. pag. 67.

Mabil. de re diplom. lib. V cap. XV p 372.

* „ Et quidem has falsas (*criminationes*) censuerunt eruditissimi viri, „ qui coram Ill.mo Parisiorum Antistite Harlaeo istos Codices a falsi suspi- „ cione immunes esse scripto contestati sunt. *Mabil. de Re Diplom. loc. cit.*

di quattrocento anni d' antichità; ma del Codice di Arona non potè dirne parola. Solamente in Maggio dell' anno 1685 riuscì al Mabillon, recatosi espressamente in Arona, di averlo in prestito per ordine del P. Provinciale de' Gesuiti, e mediante il favore di un P. Moniglia, e del Segretario medesimo del Provinciale. Nel suo Viaggio Italico narra Egli con singolar compiacenza come avesse potuto ottenerlo, e come verificato abbia tutto quello, che intorno alla antichità del Codice, ed intorno al titolo di esso, cinque volte ripetuto, avevano i suoi Confratelli osservato. L' uso che ne fece il Mabillon, ed il giudicio recatone nel famoso Congresso del 1687 sono cose abbastanza manifeste. Venne però esso Codice religiosamente restituito a' Gesuiti; e, in occasione della soppressione della Società, passò nella Biblioteca Regia della già Università di Torino, dove al presente si conserva.

Mabillon Mus. Italic. Iter Ital. tom. I. pag. 20, 21. Paris. 1714.

§. III.

Esame Critico del Codice di Arona.

Premesse queste notizie del Codice di Arona veniamo ad osservare quelle particolarità, che lo riguardano, e che sebbene minute, ne dimostrano la sua antichità, non minore del fine del Secolo XIV. Queste per maggiore chiarezza le ridurremo; in primo luogo alla materia del Codice, ed alle estrinseche qualità di esso;

in secondo luogo alla forma de' caratteri, e delle cifre numeriche; in terzo luogo finalmente alla ortografia, ed alla interpunzione. E primieramente le membrane, in cui è scritto il Codice di Arona sono sottili assai, e somiglianti a quelle, che si adoperano al giorno d' oggi. Tali sento affermarsi, che sieno per lo più le pergamene de' MSS.ti dal Mille insino al Mille quattrocento; laddove le pergamene de' Codici del 1400 sono in membrane sodissime e grossissime, ed assai più forti di quelle, che ora si usano comunemente. Non parlerò dell' inchiostro, che alla materia pure dei Codici si riferisce; poichè, se rarissimi sono i Diplomi con qualche iniziale, o monogramma in carattere rosso, ne' MSS.ti d' altro lato è assai comune il rosso di minio, di cinabro, o di porpora, quantunque però nessuno se ne trovi scritto intieramente con inchiostro rosso. Nel Codice di Arona l' inchiostro di lacca si è adoperato nella intitolazione de' Libri, e nei numeri delle tavole, perciò assai smunto e svanito; l' inchiostro di minio, tuttor vivacissimo, nel titolo di ciascun capitolo, e nella sottoscrizione in fine del quarto ed ultimo Libro. Il Codice è scritto di lungo, e non a colonnette, dacchè troppo angusta e ristretta era già la pagina per esser divisa in due.

Le linee tirate colla riga, per segnare l' eguaglianza, e la distanza delle linee di scrittura, e per determinare il margine, pretendesi da' periti, che, quando sono di color rosso, appartengano a' Bassi tempi; se-

gnate col lapis, o miniera di piombo, manifestino il Secolo XII, XIII, o XIV. Nel Codice nostro non sono rosse sì fatte linee, ma bensì pajono tirate con sottil leggerissima tinta di giallo, colore, che coll' andar del tempo piglia, come ognun sa, la miniera di piombo. Sin dal Secolo X poi credesi dai dotti Maurini, che introdotto siasi ne' MSS.ti il richiamo per distinguere i diversi quaderni, e per indicarne il seguito, e che sia divenuta cosa ordinaria nel Secolo XIV. Ora questi richiami si trovano assai ben distinti in fine di ciascun quaderno, o, per parlar più esattamente, quinterno del Codice di Arona. Vogliono inoltre i dotti Diplomatici, che le signature collocate al basso dieno a divedere l' antichità maggiore di un MS.to, a proporzione, che più si accostano al fondo del Libro. Queste signature poi erano ora in cifre Romane, ora in lettere, ora in cifre ed in lettere. Aggiungono per ultimo, che dopo il Secolo IX, e ne' posteriori furono talvolta trascurate, e che talvolta eziandio mancano ne' MSS.ti, perchè tagliate via da' legatori nel rilegarli. Non mancano però nel Codice nostro. Sono in esso in lettere, ed in cifre Arabiche, come comunemente si chiamano, e sono molte di esse poste tanto verso il lembo del margine inferiore del Codice, che ve ne ha delle tagliate per mezzo, od in parte come in ispecie le signature *J* 2, *J* 3, ed *J* 4; anzi della signatura *J* 2 restovvi appena l' asta trasversale della lettera *J*, il che può esser succeduto in occasione, che il Codice fu le-

gato la prima volta, giacchè le cuciture primeve non lasciano credere, che sia stato rilegato, tuttochè la còperta, ed il fermaglio principalmente, possano sembrar a taluno d' antichità minore del Codice.

Ora dall' estrinseco del Codice passando all' intrinseco, ed all' indole della scrittura, ed alla forma de' caratteri, ognun sa, che dopo che la Corte Papale erasi stabilita in Avignone, e dopo che l' Italia fu travagliata da pestilenze, la peggior delle quali dal Bocaccio ci venne descritta, i Tedeschi, ed altri Oltremontani, che o per impieghi *, o per ripopolare le contrade nostre vi discesero, introdussero in Italia un carattere sconcio, e diversissimo dall' Italiano antico, il quale era ancora assai bello, e (toltene le lettere, che aveano l' asta), o quadrato, o rotondo. Ma di questa nuova foggia di caratteri, se bene si risguarda, poca o nessuna traccia per anco si ravvisa nel Codice di Arona, tuttochè corrente, e minuta ne sia la scrittura. Le difficoltà, che s' incontrano nel leggerlo, derivano soltanto dalle abbreviature, che sono in vero moltissime, nè tutte agevoli a indovinarsi. Chiari, e spicci del resto

* Molti Oltremontani venivano anche in Italia come copisti di Codici. Gerardo padre del celebre Erasmo campava la vita in Roma verso la metà del Secolo XV colla professione di trascriver libri. " Gerardus Romam se con„ tulit. Illic scribendo (nam tum nondum erat ars Typographorum) rem „ affatim paravit. Erat autem manu felicissima. *Defid. Erasmi vita p.* 2 *Lugd. Batav.* 1649.

sono gli elementi de' caratteri. Le lettere *a*, le *s*, e sopratutto le *r* ritengono la forma antica, che aveano insin dal Mille, ed il carattere si accosta ancora al rotondo, e quadrato antico, e non ha quell' angoloso, quel rigido, che s' introdusse nella scrittura corrente in appresso. Insomma palesemente si scorge nel Codice di Arona, che il carattere Italiano non era ancora affatto guasto, come fu poscia al principio del 1400, ed anche alquanto prima. Sono appunto le abbreviature, introdottesi dall' uso del dettare de' Lettori nelle scuole dopo il Mille ducento, che fanno comparire deforme la scrittura del nostro Codice, che senza questo difetto chiarissima, e sufficientemente bella apparirebbe.

Alla forma de' caratteri tien dietro quella delle cifre numeriche. È noto, che sin verso all' anno 1260 ne' Codici veggiamo costantemente adoperati i numeri Romani, e solamente circa quell' epoca cominciamo ad incontrare que' numeri, che diconsi comunemente Arabi, o pur barbari. Si vuol notare però, che ne' Codici dopo il Mille, ma precedenti la consuetudine di servirsi de' numeri Arabici, in tale maniera scriveasi co' numeri Romani il *quarto*; od anche il *quattro*, che non facevano mai un I avanti un V, ma costantemente quattro unità, o sia I uniti. Partendo da questo presupposto osserveremo, che nel Codice di Arona i numeri de' capitoli sono Arabici, e così parimente quelli delle signature: ma i numeri de' libri in capo di pagina sono Romani, e quelli che stanno in capo delle

copisti lavorarono attorno ad esso, oltre allo essere stati entrambi perplessi nel leggere il nome del Gersen, che solamente in fine del quarto Libro lesse a dovere il miglior di essi, dal che ho creduto di poterne a buona ragione inferire, che antica fosse la scrittura del MS.to, che ad essi serviva di testo, come antico era l' Autore, il nome di cui duravano fatica a leggere, oltre a tutto questo, io dico, parecchi altri piccioli errori, che ho rinvenuti, ritoccati, e corretti nel Codice medesimo, e quello che è più la nota, che sta in fine del Codice pubblicata nella precitata Notizia, sono una manifesta prova, che il più antico Codice, che si sappia col nome dell' Abate Gersen, vale a dire il Codice nostro di Arona, è una copia di ancora più antico testo. Di fatto i titoli o sia rubriche, come in essa nota si chiamano, degli undici primi Capitoli del quarto Libro sono fuori di luogo, vale a dire ad un Capitolo si è posta la rubrica di un altro; ma l'ordine, la serie de' Capitoli, è a norma della tavola, e stanno nel Libro i Capitoli a dovere, essendo sbagliate soltanto le rubriche *. Solamente ai Capitoli settimo ed ottavo, ed ai Capitoli decimo, ed undecimo si è posto un segno, cioè un B majuscolo in carattere rosso, in margine ai Capi set-

Notizia del Codice di Arona p. 397.

* „ Nota quod II rubrice ultimi libri precedentis sunt false videlicet usque „ ad capitulum quod incipit. Ego sum puritatis amator, deinde sunt juste, „ sed rege te secundum tabulam, et non poteris errare, que quidem est in „ principio predicti libri.

timo e decimo, ed un' A consimile ai Capi posteriori ottavo ed undecimo, il che pare che indicar voglia che sieno questi Capi preposterati, come anche dal contesto a me sembra di poter inferire; dal che tutto dedurre si dee, che più di un testo avessero avànti agli occhi gli Amanuensi del Codice di Arona, e andassero correggendo, e cercando la vera lezione, mediante il confronto di essi.

Ma una prova evidente, che non intendeasi da essi agevolmente la scrittura del Codice, o Codici, di cui si valevano per testo, si è lo avere inserito nel loro MS.to Varianti Lezioni, del che non so se si abbiano molti esempj, antichi al pari di questo. Bastino queste due sole Varianti per convincere ognuno di tale verità. Nel capo I del libro IV leggesi nelle edizioni vulgate: *libenter suscipio ea ex ore tuo, ut arctius inserantur cordi meo.* Ora nel Codice di Arona (*pag.* 140) leggesi: *ut artius sive aptius inserantur etc.*; dal che si fa manifesto, che esitò il copista nel leggere la parola *artius*, non sapendo ben distinguere, se la seconda lettera fosse una *r*, ovvero un *p*, ed esitò a tal segno, che stimò buona cosa scrivere entrambe le lezioni. Siccome poi nelle scritture anteriori al 1300 la lettera *r* era per l' ordinario più lunga delle rimanenti, onde potea essere scambiata per un *p*, ciò somministra una nuova fondata congettura per far credere, che il MS.to, che servì di testo al copista, che scrisse il Codice di Arona fosse di carattere già sin d' allora antico, ed

pagine del Libro quarto sono scritti tutti con quattro unità, o sia I uniti. La forma loro poi, come pur quella delle lettere majuscole, che segnano il numero del libro, è affatto consimile a quella delle lettere, e dei numeri, che si trovano nelle iscrizioni, e nelle monete del 1300, ed anche del 1200, e non mai a quelle delle lettere, e dei numeri Romani del 1400.

Parimente le lettere iniziali tutte del Codice nostro spirano l' antichità del Secolo XIV, ed eziandio del XIII; assai lunghe in proporzione del corpo loro, framischiate di vivi colori in ispecie azzurro, vermiglio, e violato, e con rabeschi di gusto diverso da quello, che s' introdusse ne' Codici miniati dopo il 1400. Le capitali de' libri sono di forma più grande, e sono più diligentemente lavorate, che non le iniziali de' capitoli; ma la miniatura loro, ed i lavori, a chi ha l' occhio all' antico, ogni volta più dimostrano una antichità, se vogliam dire rozza, barbara, ma anteriore ad ogni modo al 1400.

In parte alla forma de' caratteri, ed in parte alla ortografia appartiene l' uso di soprapporre un puntino alla lettera *i* nel carattere minuscolo, uso che, generalmente parlando, si crede di doversi stabilire sul fine del 1300. Venne però osservato essere assai più antico il soprapporvi un piccolo tratto, o sia lineetta tenue trasversale, quando l' *i* si piglia per numero Romano, o pure quando sieno due *i* uniti, come nelle parole *pìissimus* ovvero *princìpìi*. Nel Codice nostro vedesi,

si può dir, nascente sì fatto uso; onde appunto dopo la metà del 1300, e prima del fine del secolo, si può anche per questa particolarità affermare, che sia stato scritto. Dico nascente questo uso di soprapporre il punto all' *i*: perciocchè non a tutte le lettere *i* si vede in esso Codice apposto il punto, ma soltanto precisamente agli *i* doppj, ed in que' luoghi in ispecie, dove trovandosi questa lettera tra altre lettere, le aste delle quali possono essere scambiate per *i*, come fra mezzo alle *m*, alle *n*, ed agli *u*, restava necessario tal segno per poterli distinguere, per la stessa ragione, per cui incominciato si era già anticamente a segnare nella stessa conformità a un dipresso gli *i* doppj; e così a poco a poco sì fatto uso si estese a tutti gli *i* di carattere minuscolo.

Poco ci rimane da avvertire rispetto alla Ortografia adoperata nel Codice di Arona. Avvertiamo soltanto non trovarsi dittonghi nella scrittura di esso, come, generalmente parlando, dopo il 1200 sino al 1400 non si trovano ne' Codici, che contengono argomenti (come si è il caso nostro) lavorati a que' tempi, usanza in essi passata dagli scritti degli Scolastici, che frettolosamente scrivendo, e poco pensiero pigliandosi della eleganza antica, non credeano di dover segnar suoni per l' occhio solo, e che a' tempi loro non si distinguevano più dall' orecchio. Troviamo in oltre in esso Codice scritto costantemente *dampnum* in vece di *damnum*, con inserire un *p* tra la *m* e la *n*; *sompnolentus*

in vece di *somnolentus*. Così la lettera *p* si trova pure inserita nelle parole *tentatio*, *tentatus* co' derivati, scrivendole in oltre colla *m*, in vece della *n* = *temptatio*, *temptatus*, costume nato ne' Secoli XI, e XII; e divenuto comune ed universale nel Secolo XIII, e XIV. È pur da notarsi finalmente, per ciò che si appartiene alla Ortografia, che nel Codice di Arona troviamo scritto *jocunditas*, *jocundus*, coll' *o*, in vece di *jucunditas*, *jucundus*, uso che si crede nato nel 1100, e continuato sino al 1400.

Ci resta ancora a parlare della interpunzione. Si sa da chi è versato nella cognizione degli antichi M.SS^ti che l' interpunzione, quale usavasi ne' Secoli antichi, e segnatamente nel Secolo XIV, era assai diversa da quella che si usa al presente, e che s' introdusse nella ristaurazione delle Lettere nel Secolo XV. Nel Codice di Arona, per quanto lo abbia io attentamente considerato, non ho saputo rinvenire il punto e virgola, ma soltanto punti fissi; di rado alcuni due punti, e lineette trasversali, non già sotto le parole fuori della riga, ma in mezzo alle parole medesime per far ufficio di virgole. Per quello poi che appartiene alle parentesi, ai punti ammirativi, ed a quelli, che chiamansi di esclamazione, che il Le-Clerc crede introdotti soltanto nel Secolo XV, non se ne rinviene veruno nel Codice di Arona. Trovansi soltanto punti interrogativi, ed espressi in modo alquanto diverso da quello, che si pratica al presente, essendo soventi volte segnati trasversalmente,

ed annessi all' ultima lettera della parola, che termina il periodo. Ma questi punti sono di una antichità assai rimota, ed il Trombelli attesta di aver veduti moltissimi Codici appena dopo il Mille, in cui frequentissimi sono gli interrogativi.

Trombelli Dell' Arte di conoscere le età de' Codici Lat. ed Ital. Cap XVIII. p. 100.

§. IV.

Confronto del Codice di Arona con altri Codici. Si dimostra, che fu ricavato da Testi più antichi di esso.

Metodo conchiudente eziandio per distinguere l' età de' Codici si è quello, che si ricava dal confronto con altri Codici della stessa contrada: perciocchè sebbene trattandosi di diplomi, e carte scritte da Notaj, anche di una Città medesima, s' incontrino varietà considerabili di carattere, più uniforme, ciò non ostante, generalmente parlando, si è la scrittura de' Codici; il gusto delle miniature più consimile, come pure la forma delle iniziali. Che il Codice di Arona sia stato scritto in Italia, e da Italiano Amanuense più d' una ragione il persuade. Era già sin dalla metà del Secolo XVI in Genova, d' onde (com' è detto sopra), fu portato dal P. Maggiolo in Arona; e dicendo il P. Maggiolo medesimo, che trovato l' avea nella casa paterna, ogni motivo si ha di credere, che vi fosse già ab antico. Inoltre lo stesso nome di Gersen, che in esso si legge,

serve di prova, che sia stato scritto in Italia, dacchè MSS.ti Italiani, e recati d' Italia sono quelli, in cui si trova tal nome, come si scorge dalla precitata Storia di quella controversia compilata con molta diligenza e grazia dal Thuillier, e da quanto asserisce lo stesso Mabillon, il quale osserva, che il nome di Tommaso da Kempis, prima dell' anno 1440, era pressochè affatto ignoto in Germania, nel qual tempo i Codici Italiani col nome di Giovanni Gersen erano comuni; notando in ultimo, che le più antiche edizioni, che portano il nome di Giovanni Gersone (e tali sono le antiche edizioni Italiane), si doveano mettere in conto di Giovanni Gerseno * per la consomiglianza del cognome. Avendo del rimanente scorso con attenzione il Codice di Arona, ho potuto io stesso notare alcuni piccioli sbagli proprj di Amanuensi Italiani, che troppo fastidiosa cosa sarebbe il venir minutamente divisando. Basti il dire, che più d' uno ne ho ritrovato, che la pronuncia Italiana indica manifestamente.

Partendo dal presupposto, che il Codice nostro sia stato scritto da Amanuense Italiano, potranno le per-

---

* „ Ex quo intelligimus ante annum 1440 nomen istius Auctoris (*Thomae „ a Kempis*) ignoratum fuisse apud plerosque Germanos, quo tempore Ita„ lici Codices, nomine Joannis Gersonis passim vulgati erant.... Ad veteres „ editiones quod attinet antiquiores, quae Johannis Gersonis nomen habent „ in censum Johannis Gerseni, propter nominis affinitatem, cadunt. *Mabil Animad. in Vindic. Kempens. §. VII pag.* 70.

sone versate nell' Arte Diplomatica, che prenderanno a considerarlo, mediante il confronto di esso con altri Codici Italiani, che abbiano certa data, sempre più assicurarsi dell' antichità sua. Ma se dirittamente si risguarda tutto il sinquì divisato, altro non è fuorchè una discussione intrapresa per soprabbondanza, e per appagamento di chi brama indagar le ragioni, che abbiano mosso il Mabillon, e quel Consesso splendido di dottissimi personaggi a pronunciar il Codice di Arona scritto per lo meno verso l' anno 1387; che del resto l' autorità di quel Consesso bastar dee da per se sola a convincere ogni persona, che cerchi con candore, e spassionatamente il vero. Ne è da dire, che que' valentuomini versati fossero soltanto nella cognizione de' MSS.ti di Francia: poichè il Mabillon, ed il Ducange maestri, e padri entrambi dell' Arte Diplomatica, per non parlar del Baluzio, e di altri uomini preclari intervenuti in quel Concilio, come lo chiama il Thuillier di Scienziati, e che conferirono tra di loro, e vicendevolmente si comunicarono i loro lumi, le osservazioni loro, erano d' ogni specie di antiche scritture, e segnatamente degli Italiani MSS.ti de' secoli di mezzo, e de' bassi tempi, intelligentissimi conoscitori.

Aggiungeremo soltanto, per vieppiù confermare quello, che si è asserito nella breve Notizia del Codice di Arona già pubblicata, che questo Codice, giudicato scritto prima dell' anno 1387, è senza fallo nessuno copia di più antico MS.to Oltre al ravvisarsi, che due

V. Patria di Colombo, ed ivi Notizia del Codice di Arona pag. 399.

copisti lavorarono attorno ad esso, oltre allo essere stati entrambi perplessi nel leggere il nome del Gersen, che solamente in fine del quarto Libro lesse a dovere il miglior di essi, dal che ho creduto di poterne a buona ragione inferire, che antica fosse la scrittura del MS.to, che ad essi serviva di testo, come antico era l' Autore, il nome di cui duravano fatica a leggere, oltre a tutto questo, io dico, parecchi altri piccioli errori, che ho rinvenuti, ritoccati, e corretti nel Codice medesimo, e quello che è più la nota, che sta in fine del Codice pubblicata nella precitata Notizia, sono una manifesta prova, che il più antico Codice, che si sappia col nome dell' Abate Gersen, vale a dire il Codice nostro di Arona, è una copia di ancora più antico testo. Di fatto i titoli o sia rubriche, come in essa nota si chiamano, degli undici primi Capitoli del quarto Libro sono fuori di luogo, vale a dire ad un Capitolo si è posta la rubrica di un altro; ma l'ordine, la serie de' Capitoli, è a norma della tavola, e stanno nel Libro i Capitoli a dovere, essendo sbagliate soltanto le rubriche *. Solamente ai Capitoli settimo ed ottavo, ed ai Capitoli decimo, ed undecimo si è posto un segno, cioè un B majuscolo in carattere rosso, in margine ai Capi set-

Notizia del Codice di Arona p. 397.

* „ Nota quod II rubrice ultimi libri precedentis sunt false videlicet usque „ ad capitulum quod incipit. Ego sum puritatis amator, deinde sunt juste, „ sed rege te secundum tabulam, et non poteris errare, que quidem est in „ principio predicti libri.

timo e decimo, ed un' A consimile ai Capi posteriori ottavo ed undecimo, il che pare che indicar voglia che sieno questi Capi preposterati, come anche dal contesto a me sembra di poter inferire; dal che tutto dedurre si dee, che più di un testo avessero avànti agli occhi gli Amanuensi del Codice di Arona, e andassero correggendo, e cercando la vera lezione, mediante il confronto di essi.

Ma una prova evidente, che non intendeasi da essi agevolmente la scrittura del Codice, o Codici, di cui si valevano per testo, si è lo avere inserito nel loro MS.to Varianti Lezioni, del che non so se si abbiano molti esempj, antichi al pari di questo. Bastino queste due sole Varianti per convincere ognuno di tale verità. Nel capo I del libro IV leggesi nelle edizioni vulgate: *libenter suscipio ea ex ore tuo, ut arctius inserantur cordi meo.* Ora nel Codice di Arona (*pag.* 140) leggesi: *ut artius sive aptius inserantur etc.*; dal che si fa manifesto, che esitò il copista nel leggere la parola *artius*, non sapendo ben distinguere, se la seconda lettera fosse una *r*, ovvero un *p*, ed esitò a tal segno, che stimò buona cosa scrivere entrambe le lezioni. Siccome poi nelle scritture anteriori al 1300 la lettera *r* era per l' ordinario più lunga delle rimanenti, onde potea essere scambiata per un *p*, ciò somministra una nuova fondata congettura per far credere, che il MS.to, che servì di testo al copista, che scrisse il Codice di Arona fosse di carattere già sin d' allora antico, ed

anteriore al 1300. Che in antiche scritture la lettera *r* si rassomigliasse sovente ad un *p*, fu già notato dal dotto Monaco Maurino De Vaines. Altra manifesta riprova, che durava fatica il copista nell' intendere il testo, che trascrivea, o che esitava a seguire la lezione piuttosto di un Codice, che di un altro tra quelli, che avea innanzi, si è la Variante da Lui inserita nel Capo III del medesimo Libro IV. In una edizione dell' anno 1487 leggesi nel luogo, di cui si tratta: *ac tantae gratiae participem me exhibere.* Nelle edizioni tratte dal MS.to copiato dal Kempis: *ac tantae gratiae participem me praebere*, in vece di *exhibere.* Ma ecco come nel MS.to di Arona si legge quel luogo (pag. 147): *ac tante gratie participem me exhibere vel prebere.* Non essendo certo l' Amanuense, che la lezione dell' antico Testo ch' ei copiava, fosse la vera, consultò altro MS.to, e trovando in esso scritto *prebere*, inserì entrambe le lezioni, aggiungendovi il *vel.* Quai prove più evidenti di queste, che il MS.to *de I. C.*, che serviva di testo al copista, e da cui trascrisse egli il Codice detto al presente di Arona, fosse di carattere difficile ad intendersi, e per conseguente già antico assai prima dell' anno 1387, e che più di un testo ei consultasse per trarne copia?

De Vaines Dict. Diplom. tom. II pag. 213.

Posto il sin quì detto, e riunendo insieme tutte le particolarità sovraccennnate, a me pare, che dal complesso delle medesime risulti ad evidenza dimostrata l' antichità del Codice di Arona, e quello che è più

la preesistenza di altri Codici, molto più di esso antichi nel 1387, contro l'asserzione del Desbillons, il quale pretende, che il più antico Codice, che si abbia col nome del Gerseno, non sia più antico della metà del secolo XV. So che molti Filosofi, e begli ingegni de' giorni nostri, soverchiamente minute, tediose, ed inutili stimano sì fatte ricerche; ma lo assicurar il vanto ad una determinata contrada di aver prodotto un uomo grande, io penso, che per lo meno giudicar si debba altrettanto vantaggiosa fatica, quanto quella di arricchirne la Flora, o la Fauna di una nuova inutile pianta, o di un nuovo sconosciuto animale. E se non si reputa tempo gittato quello, che s' impiega nello annoverar i piedi di un bruco, od il numero degli occhj di una farfalla, non si crederà neppure tempo affatto perduto lo esaminare la forma de' caratteri di un antico MS.° °. Nelle Scienze Fisiche, tanto ora in voga, il grande Bacone da Verulamio distingue le sperienze, che apportano luce, vale a dire, quelle per mezzo di cui si scopre soltanto una verità, da quelle che apportano frutto; e nemmeno tutte le scoperte del Neutone medesimo furono tali, che recassero vantaggio diretto. Sempre stimabile per altro agli occhi de' Saggi si è lo sgombrar le tenebre, e gli errori, e far trionfare il

° Un famoso Naturalista, facendo vedere parecchie camere ripiene di nicchi di varia specie, ebbe a dire candidamente a chi scrive, meravigliato di tanta abbondanza, che quattro quinti della Storia Naturale erano inutili.

vero. A sì fatte scoperte pertanto, ancorchè apportatrici di sola luce, attendeva indefessamente il Neutone, e ad ogni minutezza avea l'occhio attento, cosicchè, interrogato da un uomo leggiero, in qual modo fatto avesse egli tante scoperte meravigliose, rispose con modestia senza pari, ma eziandio con verità: mediante la pazienza.

§. V.

Le obbiezioni del Desbillons contro il Codice di Arona sono novelle prove della sua antichità.

Dimostrata l'antichità del Codice di Arona, e quella inoltre di testi molto più antichi, anteriori d'assai ai tempi di Tommaso da Kempis, cadono a terra da per se stessi tutti gli argomenti, che s'ingegnò di accumulare insieme il Desbillons, per far credere il Kempis Autore del veramente aureo Trattato *de Imitatione*. Nè occorre cercare come possa esserne stato creduto Autore il celebre Cancelliere della Università di Parigi il sopraccennato Giovanni Gersone, come pure non è necessario lo affaticarsi, come fa esso Desbillons, per provare non esserne Autore nè il Cancelliere, nè il fratello di lui Priore de' Celestini di Lione per nome parimente Giovanni. Si vuole bensì riflettere, che se molti antichi MSS.ti, e molte delle prime stampe del

Desbil. Disput. crit. §. VIII p. 10, e §. XIV p. 28.

Libro *de I. C.* portano erroneamente in fronte il nome del Gersone, (e ciò per nessun altro motivo, salvo che per la consimiglianza del nome con quello del vero Autore Giovanni Gersen) non si ha da far meraviglia nessuna, che vi sieno pure altri Codici, ed antiche stampe, massimamente di Germania, in cui, per essersi la sottoscrizione di Copista scambiata per sottoscrizione di Autore, si credette il Kempis Autore di Opera non sua, della quale altronde moltissimi erano i MSS.ti senza nome di Autore. In que' Codici poi dove leggesi incorrotto il nome di Giovanni Gersen, vero Autor del Libro (come nel Guelferbitano, ed in quello di Firenze allegati dallo stesso Desbillons) coll' aggiunta di Cancellier Parisiense, * non è gia il nome che sia sbagliato, ma bensì la giunta della Dignità, e questa giunta fu poi quella, che fece, con leggier mutazione di una sola lettera, corrompere il vero nome dell' Autore.

Desbil. loc. cit. §. XIV pag. 26.

Partendo da questo presupposto non è gran fatto, se il Buschio mancato di vita pochi anni dopo il Kempis, e se l' Anonimo Autor della Vita di lui furono dalla predetta sottoscrizione tratti in errore; dacchè, anche vivendo Tommaso da Kempis, altri attribuirono l' Opera a S. Bernardo, altri al Cancellier Gersone, come opportunamente avea già notato il celebre Mabillon; per lasciar da parte, che, come osserva il medesimo Ma-

Desbil. loc. cit pag. 6 e pag. 42

---

* „ Joannis Gersen Cancellarii Parisiensis de Imitatione Christi Codex scri-
„ ptus anno 1466. *Montfauçon Diar. Ital. p.* 373. *Parisiis* 1702.

billon, quelli Autori possono da mano estranea essere stati interpolati *. Del rimanente, determinata e stabilita, com' è detto sopra l'età della Copia del Libro, *de I. C.* detta il Codice di Arona, tratta da più antico testo, anteriore di assai a' tempi in cui visse il Kempis, si trasformano in prove in favor del Gersen le obbiezioni del Desbillons. Mette egli, a cagion d' esempio di nuovo in campo la tanto combattuta voce *exterius*, nel celebre luogo *si scires totam Bibliam exterius, et omnia Philosophorum dicta*, e soggiunge esser tal voce un pretto Germanismo, a tal segno, che l'Amanuense Italiano, che trascrisse il Codice di Arona, come quegli che non l'intendea, la tralasciò affatto. Altri hanno già risposto, che non è tanto propria tal voce dell' Idioma Tedesco, che non possa essere stata intesa e adoperata dagli Italiani, che scriveano in lingua Latino-Barbara nel 1200, e nel 1300, Ma concedasi, che sia voce inintelligibile per chi ignora la lingua Tedesca. Il non trovarsi nel Codice di Arona, è una prova manifesta, che venne intrusa nel testo da qualche Copista Tedesco, e forse dal medesimo Tommaso da Kempis. Aggiungerò, che non solo nel Codice di Arona, ma in un altro Codice del Libro *de I. C.* della Biblioteca Imperiale di Torino, che porta in fronte il nome di

Desbil. loc. cit. §. XXVI p. 52.

* „ Aut secunda manu auctos fuisse, aut falso, autographi Antverpiani, „ aliove inani fundamento, deceptos. *Mabil. Animad. in vindic. Kemp. §. VII pag.* 70.

Giovanni Gersone, scritto, per quanto a me pare prima della metà del secolo XV, e che peravventura è anteriore al vantato di Anversa copiato di mano del Kempis, non vi si legge neppure tal voce *extèrius*, e quel luogo sta come nel Codice di Arona: *si scires totam Bibliam, et omnium Philosophorum dicta.* Per vero dire il far sì gran caso di sì piccole cose non dà da per se solo grande idea della bontà della causa, che si prende a sostenere. Cod. MS.to segnato F. I. 33.

Non mi sarei creduto poi mai, che il trovar inserite nel Codice di Arona Varie Lezioni potesse venir riguardato dal Desbillons come vizio e difetto imperdonabile, dovechè è un vero singolar pregio di quell' antico nostro MSS.to Sì fatte varianti non solo sono una prova evidente della diligenza usata dall' Amanuense, e della non volgare capacità di cui, secondo que' tempi era egli fornito, e modestia insieme nel non voler determinare tra le diverse egualmente lodevoli lezioni, qual fosse la migliore, ma quello che è più, dimostrano manifestamente, com' è detto sopra, che quell' antico Copista si valeva e consultava più antichi testi. Le varianti allegate dal Desbillons, come ricavate dal Codice di Arona dal Valgravio, dotto Monaco Benedettino Inglese, che stampò in Parigi nell' anno 1638 il Libro *de I. C.*, sono le seguenti = *sperare vel optare* = *labilem sive debilem* = *profectum sive perfectum.* Concederò di buon grado al Desbillons, che chiunqne dubita della vera lezione del Libro, che trascrive, quegli non ne è Desbil. §. XVII et ibi in nota pag. 33 et p. 32.

certamente l'Autore, e per questo appunto io tengo in maggior pregio il Codice di Arona, come quello, che è ricavato da più antico testo; ma non dirò mai col Desbillons, che le lezioni allegate da lui sieno lezioni inette. Nè so come giunga egli a qualificare, quai depravazioni assurde, varianti, di natura non diversa da quelle raccolte da un Vettori, da un Turnebo, da un Casaubono, dando perciò ingiustamente biasimo al Valgravio, che religiosamente diede loro luogo nella edizione summentovata.

Tra le particolarità del Codice di Arona, che più si sono prese di mira dai sostenitori della causa del Kempis, la principale si è quella che porti in fine il nome del vero Autore, vale a dire dell'Abate Giovanni Gersen. Non è cosa nuova pertanto, che abbiano preso a combatterne l'antichità, e che si sieno ingegnati in tutti i modi di far vedere, che altro non sia tal nome fuorchè una variazione del nome del Cancellier di Parigi Giovanni Gerson, a cui venne pur attribuito il Libro *de Imitatione*. In questa parte però il Desbillons non fa altro, salvo che ripetere le ragioni già recate in mezzo dagli anteriori partigiani del Kempis, cui vittoriosamente venne risposto dal Mabillon, e da molti altri valentuomini, e cui ci siamo studiati pur noi di aggiungere qualche peso, mediante le prove dell'antichità del Codice medesimo.

Desbil. loc. cit. pag. 30.

L'unico nuovo riscontro, di cui si vale il Desbillons per distruggere l'esistenza del nostro Gersen, tenuto

da lui e dagli altri Fautori del Kempis in conto di un mero fantasma *nomen sine re* *, è una certa Lettera scritta da Vercelli, in data degli 11 di Gennajo dell' anno 1761, in cui si attesta non trovarsi alcuna memoria, che vi sia stato verun Abate in Vercelli per nome Giovanni, dall' anno 1209, insino all'anno 1406. Ma si bramerebbe, che, alla precision della data del mese e dell' anno, in cui fu scritta sì fatta Lettera, si fosse aggiunto il nome del Letterato nostro Piemontese, o qualunque altro si fosse, che non temette di spedire questo Attestato negativo. Certamente non avea veduto questi il Catalogo de' Prelati Piemontesi di Monsignor Francesco Agostino Della-Chiesa, dove si registra il nome del Gersen nel novero degli Abati di Santo Stefano di Vercelli all' anno 1230: nè quanto ne scrisse il Rossotti nel Sillabo degli Scrittori Piemontesi; e questo ignoto Letterato, che non ebbe ribrezzo di attestare un fatto così difficile ad asseverarsi, non fu neppure il dotto Abate Frova, che fu però Canonico Regolare, e che diede la preziosa notizia al Collega nostro il signor Jacopo Durandi, di cui abbiamo fatto uso al-

Desbil. §. XV. pag. 29 ec.

* Già sin dall' anno 1679 un Canonico Regolare avea scritto una lettera formidabile al Mabillon, in cui dicevasi; che " Jean Gersen de Cavaglià est „ un pur phanthome en toutes ses qualités, en tous ses titres, en ses deux „ surnoms, et par conséquent en sa propre personne „. Si meditava insin d' allora di pubblicar un Libro, di cui il Thuillier reca il titolo, che dovea essere: " Jean Gersen de Cavaglià vrai phanthome.

Thuillier Hist. de la Contest. sur le Livre de l'Imitation de J. C. pag. 44.

Dissert. Epist. lib. della Patria di Colombo pag. 393.

trove, da cui risulta apertamente, che Giovanni Gersen era in Vercelli, e nel Monastero di Santo Stefano intorno all' anno 1247: e non fu finalmente nessuno di quelli, cui era nota l' esistenza della famiglia Gersen in Cavaglià; e della Cella de' Monaci Benedettini in quel Luogo, e la costante tradizione mantenutasi viva colà, che di essa famiglia e di esso Luogo era uscito l' Autor del libro *de I. C.*

Tanto bastar dovrebbe intorno al Codice di Arona, ma prima di terminar di ragionarne reputo buona cosa lo avvertire, che in esso MSS.^to^ ed in fine del cap.° cinquantesimo del Libro III; leggesi *ait humilis Sanctus Franciscus*, sul quale epiteto di *Santo* si scrisse molto più di quello che bisognasse, quasichè non possa essere stato aggiunto dagli Amanuensi, giacchè sappiamo, che il Codice di Arona, abbenchè del fine del secolo XIV, è già una copia di più antichi Codici, e quasichè il titolo di Santo non possa essere stato aggiunto dallo stesso Scrittore di quell' aureo Opuscolo nel suo autografo dopo la canonizzazione fatta di quel Santo da Papa Gregorio IX. In un testamento di certo Guglielmo Piperario fatto in Moncalieri nell' anno 1232, troviamo queste precise parole: *Item relinquit seu legavit ecclesie sancti fratris Franceschi iornatam unam terre.* Se fiorì il nostro Abate Gersen tra il 1230, ed il 1247: non vi ha implicanza nessuna, che sia stato ancora contemporaneo di quel Patriarca de' Religiosi mendicanti; onde potè scrivere *ait Franciscus*, come si

Nell' anno 1228 V. Murat R. I. Tom. III vitae Pontif. p. 576-7.

Chartarium Ecclesiae Montiscalerii ab Josepho Vernazza divulgatum. *MS. presso il signor Prospero Balbo.*

parla trattandosi di persona vivente, e quindi, molto prima che cessasse il Gerseno di vivere, vederlo onorato col titolo di Santo.

§. VI.

Dissertazione di Elia Dupin sull' Autore del Libro de I. C., *ed osservazioni intorno alla medesima.*

Argomento di qualche maggior peso contro l'antichità del Codice di Arona può sembrar a taluno la Dissertazione intorno all'Autore del Libro *de I. C.* dettata da uno di coloro, che intervennero al Congresso di Parigi dell'anno 1687, vale a dire dall'infaticabile Scrittore della Biblioteca Ecclesiastica Elia Dupin. Editor delle Opere* del Cancellier Gersone, delle cui massime fu zelante, anzi, a giudicio di autorevolissimi Personaggi, troppo caldo Promulgatore, senza contradire al parere degli altri Scienzati intervenuti nel mentovato Congresso, prese ad esaminare in quella diffusa Dissertazion sua gli argomenti allegati in favore di ciascheduno dei tre Autori, a cui venne attribuito il Libro *de I. C.*, vale a dire il Kempis, il Gersone, ed il Gersen. In seguito a tale disamina mostra il Dupin di propendere per il suo favorito Autore il Cancelliere Gersone,

* Il Dupin pubblicò in Olanda le Opere del Cancelliere Gersone nell'anno 1706 in cinque volumi in foglio.

ed in ultimo poi, dopo di aver recato il detto di *Terenzio*

. . . . . *Fecisti probe*,

» *Incertior sum multo quam dudum*,

conchiude, che l' Autor del Libro della Imitazione rimane tuttora nella incertezza, in cui era da prima, e che ciascheduno dei tre contendenti conserva la probabilità de' suoi diritti, senza poter pervenire a stabilirli incontrastabilmente *. Per poter determinare, se questa asserzion del Dupin sia una giusta conseguenza delle premesse sue, è necessario scorrerne brevemente la Dissertazione. Dalla esposizione di queste si farà manifesto, a parer mio, che, disperando il Dupin di poter attribuire il vanto al suo Gersone di essere l' Autore di quell' aureo Trattato, si studiò di mettere in dubbio ogni cosa.

Che ne sia il vero le ragioni addotte da lui medesimo, per sostener la verisimiglianza, che il Cancellier Gersone sia Autore del Libro *de I. C.*, non possono essere più deboli; d' altro lato assai stringenti sono quelle, che vengono da Lui recate in mezzo per escludere dall' esserne Autore Tommaso da Kempis; e per ultimo sus-

---

* „ Après tout l'Auteur du Livre de l'Imitation demeure dans l'incertitude „ où il a été dans son commencement, et chacun des trois contendans conserve „ la probabilité de son droit, sans pouvoir parvenir à l'établir d'une manière „ incontestable. *Dupin, Nouvelle Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques, Tom. XII. Paris* 1702. *Dissertation sur l'Auteur du Livre de l'Imitation de J. C.*, §. *XIII, pag.* 188, 189.

sistono, per concessione dello stesso Dupin, i principali argomenti, che ne provano Autore il Gersen. Ecco in sostanza gli argomenti, o per meglio dire le congetture per cui mostra di darsi a credere il Dupin, che si possa sostener la verisimiglianza, che il Cancellier Gersone sia Autor del Libro *de I. C.* Primieramente disse in un luogo l' Autor di quell' aureo Trattato: *Quamvis Rex sit vel Papa.* Se avesse questi (aggiunge il Dupin) scritto in Germania avrebbe detto *Imperator*, se in Piemonte *Magnus Dux*, e non *Rex*; in secondo luogo fu allevato in una Università dove erano molti Dottori; 3.° avea fratelli, sorelle, e parenti; 4.° i sentimenti e la dottrina dell' Autor del Libro sono conformi a quelli del Cancellier Gersone; 5.° finalmente Gersone non cita in alcun luogo delle opere sue il Libro *de Imitatione.* Dupin Dissert. ec. §. X p. 180.

Ognun vede quanto agevole sia il contrapporre a queste congetture; che il proverbio *nè Re nè Papa* era comune a tutti gli Italiani, qualunque fosse il Governo sotto cui vivessero, nè si è mai cercato precisione ne' proverbj usuali; che in Vercelli, a' tempi appunto del Gersen, eravi Università, e vi fiorivano mirabilmente gli studj sacri, mercè le provide cure del Cardinal Guala-Bichieri; che l' argomento, che si deduce dal nominar che fa l' Autor del Libro *de I. C.* fratelli e sorelle, può aver forza soltanto contro il Kempis, che si assicura, che non avesse che un solo fratello, non mai contro il Gersen, di cui nessuno può affermar tal cosa; che la dottrina del Libro, essendo dot-

trina Cattolica, non può essere diversa da quella del Cancellier Gersone; tanto più che di certe materie, rispetto alle quali poteva esservi, a' tempi del Concilio di Costanza, disparità di opinioni tra un Maestro in Divinità Italiano, ed un Oltremontano, in un Libro ascetico come quello, non si tocca nè punto nè poco. Il non avere finalmente poi mai citato il Cancellier Gersone il Libro *de I. C.* come Opera sua, ed il non essersi mai qualificato Autore di essa in alcuno suo scritto, è argomento negativo molto più decisivo contro di Lui, di quello che possa ridondare in favor suo l' altro argomento negativo di non aver mai citata tal Opera.

Dupin Diss. §. XI pag. 182, e pag. 189.

A questa pretesa verisimiglianza in favore del Gersone non potè dissimulare il Dupin, che contrapporre vi si potea la professione aperta di Monaco, che fa l' Autore, e la troppo patente diversità dello stile delle Opere del Cancellier dell' Univesità di Parigi, da quello dell' Opuscolo ascetico del Monaco che lo dettò. Ma, non contradicendo Egli, come non contradice agli altri Scienziati intervenuti nel Congresso dell' anno 1687, che dichiararono, che la scrittura del Codice di Arona non era sembrata loro di antichità minore di anni trecento: *scriptura non videtur inferior annis trecentis*, e riconoscendosi inoltre dal Dupin, chè il MS.to di Arona era già una copia di Codice anteriore, dovea aggiungere essere, non verisimile, ma imposibile, che sia stato scritto dal Cancellier Gersone il Trattato di

Dupin loc. cit. pag. 161 175 e pag. 183.

cui si ragiona. L' Opera de *I. C.* non si vuol credere composta precisamente nell' anno 1387, che sono trecento anni prima del Congresso, ma essendo già il Codice di Arona una copia ricavata da altri Testi, e con varie lezioni, ogni ragione si ha di credere che sia stata composta parecchi anni prima. Ora Giovanni Charlier, detto Gersone da un Luogo della Diocesi di Reims, dove nacque nell'anno 1363, non avea nell'anno 1387, che soli anni ventitrè, od al più ventiquattro. Converrebbe pertanto dire, che per lo meno molto prima dei venti anni, e così nella sua fanciullezza avesse Egli composto un' Opera di tanta consumata Dottrina, sperienza delle cose del Mondo, ed illuminata Santità, il che non solo è inverisimile, ma affatto impossibile.

Che se il Dupin non seppe addurre altro, che congetture, e congetture della natura, che abbiam divisato in favore del Cancelliere Gersone, non si sa poi vedere come dir possa, che il Kempis conservi egualmente, che gli altri due competitori la probabilità de' suoi diritti. Dopo di aver accennato essere cosa certa, che il Trattato *de I. C.* non è di S. Bernardo, segue a dire il Dupin, che non c' è prova, che sia di Tommaso da Kempis. I MSS.ti non lo comprovano: perciocchè il più antico con data certa, che è dell' anno 1441, non porta il nome di Tommaso come di Autore, ma come di Copista; ed il passo del De Busch, si ha ragion di credere che sia stato aggiunto. Osserva inoltre, che i MSS.ti di Arona, del Sirmondo, e di Bobbio, giudi-

Dupin loc. cit. §. XIII pag. 188 e pag. 189.

cati da buoni conoscitori più antichi di Tommaso da Kempis, sono una prova, che il Libro *de Imitatione* è più antico di Lui; tanto più che non sono originali scritti di mano dell' Autore, ma copie trascritte da altre copie anteriori. Per ultimo l' essere cosa indubitata, che il Libro *de I. C.*, vivendo Tommaso da Kempis, è stato attribuito a S. Bernardo, al Cancelliere Gersone, ed al Gersen, è riguardata a buona ragione dal Dupin come una prova convincente, che Tommaso da Kempis non ne era riconosciuto per Autore.

Dupin. loc. cit. §. XII. p. 183.

Ben diversamente parlò il Dupin degli argomenti, che favoriscono il Gersen. Il diritto di Giovanni Gersen, dic' egli, è fondato principalmente sui MSS.ti, e rispetto al Codice di Arona, dice espressamente, che nulla di ragionevole si può opporre ad esso, nè accusarlo di falsificazione in cinque luoghi, nè dire che sì fatti titoli sieno più recenti, dopo essere stato veduto, ed esaminato da Giudici maggiori d' ogni eccezione; che non si può credere il Codice stesso recente, dopo il giudicio, che i medesimi recarono della sua antichità. Concede parimente il Dupin, che i più antichi MSS.ti, o sono anonimi, o portano il nome di Gersen: e concede pure, che il nome di Gersen non si ritrova, salvo che ne' MSS.ti d' Italia. Ma quali sono poi le opposizioni, che fa il Dupin a questi fortissimi argomenti, che militano in favore del Gersen? Che l' Abate Gersen è totalmente sconosciuto, onde vi ha apparenza, che sia un fantasma senza realtà: Che la

qualità di Abate di Santo Stefano di Vercelli, che si dà al Gersen, non è stabilita sopra alcun fondamento, e che non ha tal qualità di Abate, fuorchè appunto nel Codice di Arona; per ultimo, che non è facile determinare, se Giovanni Gesen, Gessen, o Gersen non sieno in sostanza il nome di Giovanni Gersone guasto, e corrotto, e che non si può negare, che l' opinione più comune, verso il fine del XV Secolo in Francia, ed in Italia, non fosse, che il Gersone era l' Autor del Libro *De Imitatione*.

Dupin loc. cit. §. VIII p. 179.

Ma, dopo quanto lasciò scritto il diligente Vescovo di Saluzzo Francesco Agostino Della-Chiesa nella Cronologìa de' Prelati Piemontesi rispetto al Gersen, dopo quanto ne disse il Rossotti, dopo le tradizioni, e notizie raccolte nel Luogo stesso di Cavaglià, di cui già si è ragionato abbastanza, e dopo quel Catalogo antico di Monaci del 1247 del Monastero di Santo Stefano di Vercelli, dove si legge il nome di Giovan Gersen scoperto dall' erudito Canonico Lateranense Abate Frova, l' esistenza del Monaco Benedettino Giovanni Gersen riguardar si dee come una verità posta fuori d' ogni controversia. E se non si hanno accertati riscontri per dirlo Abate di Santo Stefano di Vercelli, il titolo di Abate, che gli viene replicatamente dato nel Codice autorevolissimo di Arona, congiunto con quanto si è testè accennato, dimostra, che Abate Egli fu, o del Monastero medesimo di Santo Stefano, o di alcun altro Monastero dell' Ordine, il che poco im-

V. Dissert. Epist. sull' Autor del Libro *de I. C.* Patria di Colombo ec. pag. 371, 389, 393.

porta alla sostanza della cosa. E quanto al titolo di Abate non vi può essere dubbio nessuno, essendo canone di buona Critica, come ognun sa, preferire un testimonio (massimamente qualora non sospetto), che affermi, a cento non testimonj. Posta poi l' impossibilità, che il Cancellier Gersone possa essere stato l' Autor del Libro *de I. C.*, posto, che i più antichi MSS.ti, o sono anonimi, o portano il nome del Gersen, e che il nome di Gersen non si ritrova salvo ne' MSS.ti d' Italia, circostanze tutte, che, siccome è detto sopra, vengono rilevate dallo stesso Dupin, ne segue, che le edizioni, ed i MSS.ti col nome del Cancellier Gersone, e l' opinione, che ne nacque in Francia, ed in Italia in fine del Secolo XV, ch' Egli ne fosse l' Autore, sono altrettante prove, come disse il Mabillon, in favor del Gersen, e dimostrano, che il nome di esso Abate Benedettino Giovanni Gersen venne trasformato in quello più famoso del Cancellier Giovanni Gersone, e non mai viceversa il nome di Gersone in Gersen, come s' ingegna di far sospettare il Dupin.

Dupin loc. cit. pag. 189.

Ma vediamo in quai termini parli lo stesso Dupin del MS.to di Arona, e dalle sue stesse premesse potremo conchiudere, se abbia alcun fondamento il sospetto, che si studia di far nascere di sbaglio, o corruzion del nome dell' Autore, in favor del Gersone. Ai Libri *de I. C.* (sono parole del Dupin) tengono dietro nel Codice di Arona il Trattato di S. Bernardo

» ai suoi parenti, quello di S.t Ambrogio dei Cóstumi,
» e della Vita Onesta, ed un frammento di S. Bernardo.
» Tutto questo è scritto bene in membrane, dalla stessa
» mano, e dello stesso carattere, che fu giudicato dal
» Congresso del 1687 di trecento anni addietro. Questo
» non è il MS.to originale dell' Autore, *il quale avrebbe*
» *scritto il suo nome nella stessa maniera dappertutto*:
» *bensì n' è questa una qualche copia* * ». Sinquì il Dupin. Lascio stare, che tra gli Opuscoli, che tengono dietro ai Libri *de Imitatione* nel Codice di Arona, omette il Dupin il primo, che si è quello di Sant' Agostino *ad Cornelium de contemptu Mundi*, prova, che scrivea di memoria, il che dà ragion di credere, che appunto per questo motivo abbia parlato poco esattamente, spiegandosi in modo, che pare, che intender voglia, che questi Opuscoli sieno stati giudicati come scritti da una stessa mano, e di uno stesso carattere dei Libri *de I. C.* Il Congresso dell' anno 1687 certamente non dovea profferir sentenza di quelle aggiunte, che non hanno influenza alcuna nella quistione, e che non solo a me, ma a chi è più di me versato nella Paleografia, sembrano di mano diversa, e più recente. Le parole del Dupin pare, che restringer si debbano pertanto alla sola Opera *de I. C.*, e non già estendere anche

v. Notizia del Codice di Arona. Patria di Colombo ec. pag. 400.

* „ Ce n'est point le Ms. original de l'auteur, *qui aurait écrit son nom* „ *de la même manière par tout.* C'est quelque copie. *Dupin, Dissert. etc., §. XII, p. 183.*

agli Opuscoli de' Santi Padri, che aggiunti furono in fine del Codice di Arona.

Ma venendo, ciò che più rileva, al dubbio, che il Dupin s' ingegna di far nascere rispetto al nome del Gersen, che leggesi nel Codice di Arona, e ch' Egli vorrebbe far sospettare, che esser possa una corruzione di Gerson, si rifletta di nuovo, che, come si è detto più volte, il nome dell' Autor del Libro *de I. C.* nel Codice di Arona la prima volta è scritto *Geschen*, o *Gesehen*, la seconda, e la terza *Gesen*; la quarta *Gessen*, e la quinta, che è la più solenne, finalmente *Gersen*. Ora come si può supporre, che i due Copisti, i quali scrissero il Codice di Arona, uno de' quali, che si è il principale, fu così diligente, che corresse gli errori di quello, che stese le Tavole (che verisimilmente fu anche quegli, che miniò le iniziali, com' era l' uso consueto), e che inoltre si prese la cura di notare le Varianti anche più minute, come a cagion d' esempio quella di *artius vel aptius*, abbiano con tale sbadataggine scritto così erroneamente per ben cinque volte il nome dell' Autore, che quattro variazioni in esso si osservino, senza che il principale Copista abbia osato correggere un error così essenziale, anzi nelle due volte, che Egli lo scrisse, abbia variato parimente, scrivendo la prima volta *Gessen*, e la seconda *Gersen*? Di questa varietà adunque, altra ragione allegar non si può, se non quella già addotta della difficoltà di leggere negli antichi Testi quel nome

proprio, onde i Copisti del Codice di Arona il lasciarono (non ostante l'assurdo, che nasceva da sì fatta varietà) quale nè più nè meno sembrò ad essi di poterlo leggere in ciascuno de' Luoghi, dove il trovarono scritto.

Come poi si può supporre (quello, che è più importante) che Copisti così accurati ignorassero il nome di Giovanni Gersone Cancellier della Università di Parigi, ed in così vario modo lo scrivessero sbagliandolo sempre, trattandosi di un personaggio famoso, e così noto nel Concilio di Costanza, ed essendo contemporanei di Lui, come ammette il Dupin? Conchiuderemo pertanto, che dalle premesse medesime del Dupin risulta, che l'Abate Gersen, non il Cancelliere Gerson, fu l'Autore del Libro non mai abbastanza encomiato *de I. C.*, e che, come disse il Mabillon, riguardar si debbono quai nuove prove di tale verità, i MSS.ti stessi, e le Edizioni antiche, che portano in fronte il nome del Gerson. Del resto gran caso non farà di questa, oserei dire, palese contradizione del Dupin, chi non ignora, che dai dotti Benedettini Francesi suoi contemporanei era riguardato come uomo di poco profonda dottrina, sebben da certuni, segnatamente in Italia, fosse tenuto in concetto d'uomo di erudizione sterminata. Di tanto ci assicura il Card. Quirini, che il conobbe in Parigi, e non ne formò diverso giudicio. Che anzi, a mostrar con quanta negligenza, e precipitazione compilasse il Dupin la sua Biblioteca degli Autori Eccle-

siastici, aggiunge l' aneddoto di un Autore citato nell' Indice, e di cui si scordò di parlarne nell' Opera; il che diede materia di risa erudite al Quirini, ed a' Monaci suoi.

Comment. de rebus pertinent. ad Ang. Mar. S. R. E. Cardinalem Quirinum tom. I, lib. II, cap. IV, p. 127, 128. Brixiae 1749.

§. VII.

Codice di S. Benedetto di Polirone, Codice dell' Allacci, Codice di Clermont, e Codice Cavense, tutti favorevoli al Gersen.

Ci spediremo in breve dagli altri Codici favorevoli al Gersen, l' autorità dei quali vorrebbe anche distruggere il Desbillons. Rispetto al Codice di S. Benedetto di Polirone ripete Egli, per diminuirne l' autorità, ciò che venne già da altri allegato, che il nome del Gersen è ritoccato nel Titolo, e che inoltre vi si legge nel primo foglio, come tutti ammettono, l' epitafio di Giovanni Gersone. Ma già era stato risposto a tali obbiezioni dal Mabillon (la cui detta Opera intitolata *Animadversiones in Vindicias Kempenses*, mostra d' ignorare affatto il Desbillons), dicendo, che intatto era in quel Codice il nome del Gersen, e che l' epitafio di Giovanni Gersone appariva evidentemente, che era stato aggiunto in un foglio vacuo da mano diversa, ed era stato scritto più di cento anni dopo del Codice medesimo.

Desbil. Disp. Crit. pag. 22.

Mabil. Anim. in vindic. Kemp. §. IV pag. 65,

Non replicherò io quì ciò, che ho già detto altrove, parlando del Codice dell' Allacci, in principio, di cui si legge: *Incipit Tractatus Johannis de Canabaco*; nè di quanto ivi si è toccato rispetto al nome di *Canabaco*, con cui si volle indicare la Terra di Cavaglià. Aggiungerò soltanto una osservazione ingegnosa, comunicatami per Lettera dal celebre nostro Collega, ed Amico mio pregiatissimo il Signor Abate Carlo Denina, in cui dice, che il nome di *Canabaco* è certamente uno sbaglio di Copista, anzi un effetto della scrittura di que' tempi, che fece prendere la lettera *u* per una *n*, e le due lettere *li* per un *b*, e leggere *Canabaco* per *Caualiaco*, che è certamente Cavaglià.

Dissert. Epistol. nel Libro della Patria di Colombo pag. 389 e seg.

Quanto al Codice di Clermont, giudicato dal Sirmondo più antico dei tempi di Tommaso da Kempis, vero è, ch' ebbe Egli a dire, come asserisce il Desbillons, che, siccome si può sbagliare nel determinare l' età dei Codici, qualora fosse stato in errore, non avrebbe avuto a male lo esserne disingannato. Ma è chiaro, che questa generica protesta di quel savio, e dottissimo Critico Francese, non si deve in verun modo pigliare in senso, come se già Egli dubitasse dell' antichità di quel Codice; ma che soltanto era pronto a ricredersi, quando gli si mostrasse aver Egli preso errore. Ciò non vediamo, che abbiano fatto i suoi Avversarj, e perciò non si può dire, che vacilasse intorno a tal particolare.

Desbil. loc. cit. pag. 56.

Rispetto finalmente al Codice Cavense, nella cui

lettera capitale *Q* vedesi miniato il ritratto di un Monaco Benedettino nero, che porta la Croce, mi basta il dire, che, se il Desbillons avesse letto attentamente la bella Dissertazione citata nella mia Dissertazione Epistolare, non si sarebbe fatto beffe dell' argomento, che da esso Ritratto se ne dedusse per inferirne, che un Monaco Benedettino stato sia l' Autore del Libro *de Imitatione;* nè avrebbe detto, che non si può indovinare quale persona siasi voluta effigiare entro di quella Lettera, se il Monaco, che scrisse il Codice, o che ordinò, che fosse scritto, ed a cui appartenesse, o qualunque altra persona. Il P. Valsecchi per poter asserire, che l' Autore dell' Opera, e non altri, rappresentasse quel Ritratto, si accinge avanti ogni cosa a provare l' uso comunissimo a que' tempi, di rappresentare nelle lettere iniziali de' MSS.ti i ritratti degli Autori delle Opere, che contengono, e reca in mezzo moltissimi Codici, dove entro simili lettere troviamo miniati conosciutissimi Ritratti, e segnatamente Codici di Dante in gran numero.

Desbil. loc. cit. p. 23 et ibi in nota. Dissert. Epist. nel Libro della Pat. di Colombo pag. 375.

Questa usanza di miniare entro le lettere capitali de' Codici Ritratti di Autori, tuttochè abbastanza, ed a lungo, con gran numero d' esempj di Codici Italiani, provata dal P. Valsecchi, si potrebbe ancora confermare con tanti altri Ritratti assai noti, replicati ne' Codici, come in ispecie delle Rime del Petrarca. Mi basterà recare un solo esempio di persona men nota, vale a dire, di Ugo Panciera, che fiorì circa il 1312, e che

finì di vivere Missionario tra i Tartari, Autore del Trattato di Perfezione, Libro dettato, dice Apostolo Zeno, con tale purità, e proprietà di lingua, che ben meritava, se ne tenesse più conto da' suoi Toscani, e non si lasciasse l' Opera sua, come se fosse anch' Ella in Tartaria insieme coll' Autor suo rimasta morta, e sepolta. Ma non ostante questo rimprovero dello Zeno, un bel Codice a penna, col suo Ritratto in miniatura, nella prima lettera iniziale dorata, ne rammenta il Fontanini. Prima dunque di mettere in derisione la congettura plausibilissima, che si ricava da questa imagine di Monaco Benedettino nero, miniata entro la capitale del Codice MS.to del Monastero della Cava, avrebbe dovuto il Desbillons informarsi di questa comune pratica degli Amanuensi, e Miniatori Italiani.

Fontan. Bibl. Ital. Tom II p. 464 ed ivi Zeno.

§. VIII.

Codici di Kircheim, e di Lovanio allegati come favorevoli a Tommaso da Kempis.

Dal Codice di Arona, e dagli altri, in cui troviamo espresso il nome del Gerseno, tempo è, che passiamo a quelli, su cui si fonda il Desbillons, per attribuire il Trattato *de I. C.* al Kempis. Sembrar potrebbe a taluno cosa degna di special considerazione il concedersi dal Desbillons sul bel principio, che la sola sottoscrizione del vantato Codice di Anversa del 1441 non basta

Desbil. Disp. Crit. §. XVII. pag. 31.

per provare, che il Kempis sia l'Autore *de I. C.* Ma, se mirabile si può chiamare tale ammissione, non è però nuova. Tal cosa aveano già concessa i caldi propugnatori del Kempis contro il Delfau, in difesa di cui scrisse le sue Osservazioni il più volte citato, e non mai abbastanza lodato, insigne Diplomatico il Mabillon, il quale, dopo aver recate le parole della sottoscrizione del predetto Codice di Anversa, e dopo di aver detto che tali parole non manifestano chi sia l'Autore, ma solamente il Copista, soggiunge: « come candidamente » confessa il propugnatore del Kempis *. »

Quello, che troviamo di nuovo nel Desbillons, si è, che la prova, che il Kempis sia il vero Autore del Libro *de I. C.*, la ricava Egli da due Codici per quanto appare, soltanto noti per altrui relazione. Il primo dicesi, sulla fede di un Davide Ehingero, che esisteva una volta a Kircheim nel Wirtemberg, e che contenesse i Libri primo, secondo e terzo soltanto; e che (per quanto attesta sempre il medesimo Ehingero) portasse in fronte il nome di Tommaso da Kempis Ca-

Desbil. loc. cit. §. XVIII p. 33. e 34.

„ * Quae quidem verba Auctorem non referunt, sed Exscriptorem, uti sin„ cere fatetur Vindex. *Mabil. Animad. in vindic. Kemp. §. VII p. 70.* Già molto prima nella sua grand' Opera *De Re Diplom.*, lo stesso Mabillon avea scritto come segue: " Nullum Thomae exemplar hactenus prolatum est an„ tiquius hoc autographo (*del* 1441), cujus et ipsa clausula scribam, in„ dicat non Auctorem, uti Kempenses quidem sincerissimi modo confitentur, „ probantque clausulae similes. Sed haec non sunt hujus loci.

Mabil. De Re Diplom. lib. V. cap. XV §. 8 pag. 372

nonico Regolare, e che il Codice fosse stato trascritto nell' anno 1425 dall' Autografo del Kempis. In Lovanio poi presso i Canonici di S. Martino si conservano (dice il Desbillons) i tre primi Libri parimente *de I. C.*, i quali, Giovanni Vlimerio Superiore di essi Canonici asseverò nell' anno 1586 *, di averli avuti molti anni prima dai Religiosi del Monte di Sant' Agnese, e che da essi eragli stato affermato, che erano stati scritti di mano di Tommaso da Kempis.

Argomenta quindi il Desbillons a questo modo: siccome il Codice di Lovanio, dic' egli, è scritto di mano del Kempis, come risulta dal detto del Superiore de' Canonici Regolari di quella Città, ed il Codice di Kirkeim fu trascritto dal Codice di mano del Kempis nell' anno 1425, ed inoltre manca in entrambi il Libro quarto, per conseguente appena si può dubitare (conchiude il Desbillons), che il Codice Lovaniese sia stato il Testo, d' onde si trasse il Codice di Kircheim, e che perciò il Codice Lovaniese sia il vero Autografo, e più antico di quello di Kircheim. Segue a dire poscia il Desbillons: che questo Codice di Lovanio sia stato scritto di mano dello stesso Kempis, lo conferma un Messale, che presso i Canonici medesimi di Lovanio si conserva, in fine di cui, come notò il precitato Vli-

* Di questo codice di Lovanio, e della dichiarazione di Gio. Vlimerio dell' anno 1586 ne dà un cenno il Dupin. *Dissert. sur l'Auteur du Livre de l'Imit. de J. C., §. III, pag.* 164.

merio leggesi: *Anno Domini Millesimo quadrigentesimo decimo septimo per manus Fratris Thomae de Kempen.* Aggiunge, che persone perite negli antichi caratteri credono, che tanto il Messale, quanto questo Codice di Lovanio, il quale contiene i soli tre primi Libri *De I. C.*, sieno di una stessa mano, e carattere; dal che tutto ne deduce, che il Codice di Lovanio sia stato scritto per avventura anche nello stesso anno 1417, nel qual caso sarebbe questa una delle prime copie per mano dell' Autore, non però la prima di tutte: perciocchè è verisimile, dice il Desbillons, che tutti quattro i Libri *De Imitatione* sieno stati dal Kempis terminati di comporre, e trascrivere circa all' anno 1415, e nell' anno seguente presentati nel Concilio di Costanza al Cancelliere Gersone.

Desbil. loc. cit. pag. 35, e §. III pag. 4.

Che sieno poi stati composti, e terminati, tutti i quattro Libri *de I. C.* da Tommaso da Kempis prima dell' anno 1416 Ei lo argomenta interpretando le parole, che si leggono al Capo V del Libro IV: *Ecce Sacerdos factus es*, in modo che intender si debbano come dette dall' Autore a se medesimo: e che significar vogliano, ch' era Egli Sacerdote novello. Ora, siccome il Kempis, dic' Egli, fu ordinato Sacerdote nel 1413, o certamente nel 1414 (del che non ne reca però alcuna prova), ne segue, che circa quel tempo, abbia Egli terminato, giovane affatto, quell' Opera di consumata Dottrina, e Santità. Doppio impegno avea il Desbillons di spingere il più oltre, che

Desbil. loc. cit. §. XX p. 38, et ibi in nota.

per Lui si potesse verso il principio del 1400 l' epoca del Trattato *de I. C.*, che suppone composto dal Kempis. Uno per cercar, se potea, migliori fondamenti, per dirlo Autore di quell' Opera, di quello che non fosse la semplice sottoscrizione del Codice di Anversa dell' anno 1441; l' altro per ispiegar nel miglior modo possibile, come vi potessero esistere MSS.ti del Libro *de I. C.* senza nome di Autore, più antichi senza dubbio dell' anno 1441, il più antico dei quali pretende Egli, che sia il Codice detto da Lui Melicense dell' anno 1421 *. Con questa stessa mira, di spingere il più avanti che può verso i tempi antichi la data dell' Opera *de I. C.* col nome del Kempis, dopo aver detto, che il primo Libro fu stampato come un Trattato compito nell' anno 1473, pretende (anche non dandone altra prova, salvo un *asseritur*), che vi sia una sottoscrizione nella edizione di Guntero Zainer col nome del Kempis, da cui risulti essersi eseguita questa in Augusta nell' anno 1468. Sin quì il Desbillons. Desbil. loc. cit. pag. 15.

---

* Che il primo MS.to del Libro *de I. C.*, che abbia una data certa, sia quello del Monastero di Melice, scritto nell'anno 1421, si è anche il sentimento del Dupin. *Dissert. sur l'Auteur de l'Imitation de J. C., §. VII, pag.* 176.

§. IX.

Osservazioni intorno agli argomenti, che dai predetti Codici di Kircheim, e di Lovanio si deducono dal Desbillons per sostener la causa del Kempis.

Potrei troncare ad un tratto ogni questione, con dire, che, mancando la prova, che si traea dal Codice di Anversa dell' anno 1441, privo del tutto rimane di fondamento il sistema immaginato dal Desbillons per sostener la causa del Kempis; e che essendo di tanto più antichi il Codice di Arona, ed i Testi, onde fu tratto, di quello che sia l' epoca, che si assegna all' Opera *de I. C.*, vale a dire, l' anno 1415, rovina da capo a piedi tutto l' artificiosamente combinato suo edificio. Ciò non pertanto, per maggior appagamento, reputo non inutile il fare alcune osservazioni intorno a quanto mette insieme il Desbillons in favore del Kempis. Primieramente è cosa singolare, che avendo il Kempis terminato sin dall' anno 1416 (secondo che si suppone) l' aureo Trattato *de I. C.*, prendesse poi a trascrivere la stessa sua Opera tante volte, cominciando da quell' epoca, infino all' anno 1441. Si troveranno Copisti di professione, come era il Kempis, che abbiano pure composti alcuni Opuscoli, ma non si troverà così di leggieri, chi durante il corso di venticinque anni siasi occupato a copiar se stesso, e, quello, che è più notabile, che abbia, in fine della copia,

fatta venticinque anni dopo di aver composta l' Opera sua, messa una sottoscrizione non diversa da quella, che metteva in fine de' Libri semplicemente da Lui trascritti, e non composti, dandosi la lode di Copista caligrafo di un' Opera, di cui era l' Autore. Concedono i propugnatori del Kempis, come notò eziandio il Dupin, ch' Egli amò meglio esser tenuto per Copista, anzichè per Autore di quel Libro celebratissimo, ma ciò attribuiscono a mera umiltà di quell' uomo virtuoso. Raro atto di umiltà in vero, e così raro, che io stimo, che non si trovi esempio di chi dica essere stato scritto *per manus* di se medesimo un Libro, ch' Egli ha composto. Se poi, per dire il Kempis Autore del Libro *De I. C.*, manca la prova, che si ricavava dalla sottoscrizione del Codice di Anversa del 1441, quale sarà la prova, che addur da' suoi fautori si possa, per dimostrarlo tale?

Dissert. sur l'Auteur *de I. C.* §. III p. 163.

I supposti Codici di Lovanio, e di Kircheim, su cui fondasi principalmente il Desbillons, non li vide il Desbillons medesimo, non furono esaminati da uomini di grido nella Diplomatica, e non ne parla, se non se sulla fede di un Ehingero, e di un Vlimerio, che certamente non ebbero fama di Critici Diplomatici, eguale a quella degli Scienziati intervenuti nei due Congressi degli anni 1671, e 1687, nell' ultimo dei quali venne specialmente esaminato il Codice di Arona. Il Vlimerio poi visse in fine del Secolo XVI, e non ragiona del Codice di Lovanio, salvo che sull' asserzione

d' ignoti Religiosi, i quali, al pari del Buschio, * possono essere stati ingannati dalla sottoscrizione, scam-

---

* Non già la sottoscrizione, ma il solo titolo *de Imitatione Christi* dato da Marco Marulo Nobile di Spalatro, bastò per far sì, che il nome di Lui venisse annoverato (*Bibliotheca Med. et Inf. Lat. Tom. IV pag. 222 ediz. di Padova*) tra quelli di coloro, cui venne attribuito tal Libro famoso; dicendosi inoltre lodata tal Opera del Marulo nella Sessione prima del Concilio Lateranense V dell' anno 1512. Ma che l' Opera *de I. C.* del Marulo nulla abbia di comune, fuorchè il solo titolo, con quella del nostro Monaco Giovanni Gersen ad evidenza il dimostra lo aversi Codici di un intiero secolo più antichi di Lui, per non parlare delle edizioni, e traduzioni in istampa uscite alla luce prima del 1500, mentre tuttora inedita nel 1512 era l' Opera *de I. C.* dell' allora vivente Marco Marulo, come appare dalla Lettera di Tommaso Negro Arciprete, e Vicario di Spalatro, a Lui diretta, ed inserita nella Collezione de' Concilj del Labbé, con cui li manda l' orazione recitata nel mentovato Concilio Lateranense V da Bernardo Zani, dicendogli: " quam quidem „ orationem, M. Marule, ad te praecipue mittere visum est, ut cui Tu, in „ illo tuo praeclaro Opere *de Imitatione Christi*, eruditionis atque ingenii „ laudem tribuisti sugularem, dignumque censuisti, cui ipsum opus praeci„ pue dedicares etc. (*Labbé Concil. tom. XIX, pag.* 698, *ediz. Venet. de Coleti*). E non solamente inedita era nell' anno 1512 l' Opera del Marulo *de I. C.*, ma per anco nel 1516. Infatti, Francesco Lucense Cantor della Chiesa di S. Marco in un Avviso a' Lettori, che sta a fol. 151 dell' Evangeliario di esso Marco Marulo, stampato in Venezia in detto anno, dice così: " Paucis „ ab hinc diebus tertium Maruli *de Imitatione Christi* opus expectato „. Le Opere del Marulo furono poi stampate insieme in Anversa nel 1610; se in esse siasi pubblicato il Trattato di Lui *de Imitatione*, nol saprei, non avendole potute vedere. Di quell' Opera sua si parla bensì nella precitata Biblioteca della Bassa Latinità del Fabricio sulla fede di Francesco *de Contortibus*, editor di altre opere del Marulo, ma non si dice, che sia mai venuta alla luce (*Bibl. med. et inf. Lat. Tom. V pag.* 46). Del rimanente non si vuol omettere di avvertire, che, non già nella prima Sessione del Concilio Lateranense V, ma bensì in lettera, come abbiam veduto, di persona privata, in-

biando il Copista per Autore, come tanti altri ingannati furono dal Codice di Anversa dell' anno 1441, che lo stesso Desbillons concede non bastante a decidere la questione.

Non si dee pur tralasciar di notare una particolarità essenzialissima, e si è, che si concede, che i Codici di Lovanio, e di Kircheim (il più antico dei quali si suppone scritto non prima dell' anno 1417) contengono soltanto i tre primi Libri *de Imitatione*, e mancanti sono del quarto del Sacramento dell' Altare. Questo quarto Libro per altro pretende il Desbillons, come abbiamo veduto sopra, che sia stato composto dal Kempis tra il 1414, epoca, in cui fu infallibilmente ordinato Sacerdote, ed il 1416, quando l' Opera intiera, e compita venne presentata al Cancellier della Università di Parigi Giovanni Gersone. Come adunque mai, se l' Opera era compita, e terminata col quarto Libro sin prima dell' anno 1416, fu ciò non ostante scritta, e copiata dall' Autore medesimo nell' anno seguente 1417, mancante di esso quarto Libro? Per verità troppo ragion vi ha di temere, che queste due copie del Trattato *de I. C.* mancanti del quarto Libro, che si è appunto

---

scita nella Collezion de' Concilj, fu lodato il lavoro del Marulo. Quanto poi ad opere collo stesso titolo scritte da Autori diversi, moltissimi ne sono gli esempj. Basti quello del Santo Padre della Chiesa S. Ambrogio, che scrisse pure un Trattato *de officiis*, che nulla ha di comune con quello del Padre della Eloquenza Latina.

quello, in cui si ragiona del Sacramento dell' Altare, copie, di cui non troviamo, che si parli, se non se in fine del Secolo XVI, e che ritrovate furono in un Luogo del Ducato di Wirtemberg, ed in Fiandra, altro non sieno, che Codici, o copie mutilate dai Novatori, che nel Secolo XVI inondavano quelle Contrade *.

Aggiungasi, che, se nell' anno 1415 terminato avesse il Kempis, come si suppone dal Desbillons tutti quattro i Libri *De Imitatione*, converrebbe dire averlo fatto in età giustamente detta dal Delfau, e dal Mabillon immatura, per comporre un' Opera, che contiene il sugo, il midollo il più compito, e perfetto di tutta la mistica Teologia. Certamente, se non si ricorre ad un prodigio, un sì perfetto lavoro non è opera di un giovane, novello Sacerdote di soli trent' anni, o poco più; anzi secondo una vita anonima del Kempis **, che è tsa Codici MSS.ti del Monastero di

---

* E' noto, che Sebastiano Castalione, col pretesto di voltare il Libro *de I. C.* in Latino Ciceroniano: " ausus est castrare quarto de Sanctissima Eu- „ charistia Libro, quo nefarius Sacramentariorum error jugulatur „ , come scrisse Auberto Mireo (*Elogia Belgica p. 55 presso il Fontanini Bibl. Ital. Tom. II pag. 456*), Opera de' Calvinisti si crede parimente una Traduzione Francese, pubblicata dal Lenglet in Parigi nell' anno 1731, tratta da antico Testo, come quella, che è mancante del quarto Libro, e di tutti i Capitoli, e Versetti indirizzati a' Religiosi Regolari.

** *Codici MSS.ti del Monastero di Rebdorf Vol. XVII, N. 4, fol. 126.* „ Intravit ordinem (istae Thomas) Canonicorum Regularium ..... in „ domum scilicet in Monte Sanctae Agnetis prope Zuvolis anno Domini 1400:

S. Gio. Battista di Rebdorf, di soli venticinque o ventisei anni; e dettato l'avrebbe nove o dieci anni soli dopo di aver preso l'abito di Canonico Regolare.

Io non mi arresterò qui a discutere, se dal modo, in cui è scritto il Libro *de I. C.* argomentar si possa, che sia opera di un Monaco piuttosto, che non di un Canonico Regolare. Concederò senza difficoltà nessuna, che in molte Contrade è comune il nome di Monaco per denotar tanto i Monaci nel più stretto significato, quanto ogni Ecclesiastico Regolare. Dirò bensì, che, sebben non si possa logicamente dimostrare, che un Libro sia stato scritto, piuttosto da un Monaco Italiano

„ et fuit investitus ibidem anno Domini 1406, et sic fuit per sex annos pro„ batus .... anno 1471 obiit iste devotus Pater Thomas Kempis anno Nativitatis „ Domini 1482 „. Queste ultime parole, assicurasi da chi le ha trascritte dal Codice MS.to di carattere detto volgarmente Gotico, che sono cancellate, e ritoccate, ma che gli pare debbasi leggere *anno aetatis suae* 82, come è chiaro anche, che richiede il contesto. In tal caso sarebbe nato il Kempis nell' anno 1489, e per conseguente non sarebbe ancora stato nato, quando fu scritto il Codice di Arona; e nell' anno 1415, epoca in cui si vuole, che abbia scritto l'Opera *de I. C.*, non avrebbe avuto che soli ventisei anni. Questa Vita del Kempis, che serbavasi MS.ta tra' Codici del Monastero di Rebdorf, trovasi stampata in fine delle Opere del Kempis medesimo (tra le quali però non leggesi il Trattato *de I. C.*) della edizione de' Giunti in Venezia dell' anno 1576. Noteremo intanto, che in essa Vita stampata, si sono soppresse affatto le sopraccennate parole cancellate, e ritoccate nel MS. *anno nativitatis suae* 82. (V. *Opuscula aurea Venerabilis Thomae de Kempis etc.* Venetiis apud Juntas 1576, fol. 335); mancano pure in essa stampa parecchie linee, che sono in fine del MS.to, e che annunciano il Catalogo delle Opere composte dal Kempis, Catalogo che però anche nel MS.to non esiste.

del 1200, che non da un Canonico Regolare Tedesco del 1400, fondandosi unicamente sulla maniera, in cui è dettato; tuttavia chi ha avanti agli occhi un ritratto ampio, e fedele de' costumi, degli studj, della maniera di pensare, e di governarsi ne' varj accidenti della vita, delle dottrine, e degli instituti delle due Età nelle due Contrade, può non difficilmente, qualora cerchi spassionatamente la verità, persuader se stesso, se non convincer gli altri, che l'inarrivabile Trattato *De I. C.* è piuttosto Opera di un Monaco, e Monaco Italiano del Secolo XIII, che non di un Canonico Regolare Tedesco del Secolo XV.

Trattandosi poi di un Libro scritto in lingua Latino-barbara, e per conseguente lingua composta di antiche voci Latine, e di voci tratte da Idiomi di Popoli Settentrionali, sebbene da molti, e non solamente da Italiani, e Giudici espertissimi, come un Apostolo Zeno, ma anche da Tedeschi, qual fu il Monaco Mœrtz, siasi rilevato, che l' Opera *De Imitatione* è sparsa d' Idiotismi Italiani, nulladimeno io non insisterò più che tanto per dar maggior forza a questo argomento; massimamente mancando la voce *exterius*, intorno a cui si è fatto il rumor grande, nel Codice di Arona, ed in altri Codici, e stampe, e traduzioni Italiane, come si è detto altrove. Osserverò piuttosto, per ciò che riguarda in genere lo stile, che non fu già nè il solo, nè il primo il Valart (per questo rispetto ripreso dal Desbillons) a trovare diversa affatto la dettatura del

Dissert. Epist. ec. nel Lib. Pat. di Colombo pag. 381, 382.

Desbil. Disput. Crit. §. XXV. pag. 47 e seg.

Trattato *de Imitatione Christi* da quella degli Opuscoli del Kempis. Questa differenza grande già trovata l'avea, tanto tempo prima del Valart, il Mabillon medesimo. Ravvisa Egli nelle Opere genuine del Kempis un modo di scrivere del tutto diverso; ed aggiunge inoltre una considerazione importantissima, vale a dire, che, se stare dovessimo a quanto pretendono i propugnatori del Kempis, avrebbe Egli scritto il Trattato *De Imitatione* in età ancora giovanile, e gli altri Opuscoli suoi già inoltrato negli anni *.

Del rimanente gran caso far non si dee, come fa il Desbillons, delle replicate edizioni delle Opere indubitate del Kempis: perciocchè, per lasciar da parte, che quantunque sieno queste di gran lunga inferiori al Trattato *De Imitatione*, non mancano però di qualche merito, si vuol riflettere, che la fama giustamente ottenuta dal celebratissimo Libro *de I. C.*, di cui da un intero Ordine Regolare, e da una intera Nazione (se ne togliamo alcuni Monaci Benedettini) era il Kempis tenuto Autore, e l'impegno assuntosi di farlo credere tale agli altri, fece sì, che in maggior grido salissero, di quello, in cui senza dubbio venuti non sarebbono gli Opuscoli genuini del Kempis. Di questi Opuscoli

Desbil. loc. cit. pag. 50.

---

* „ In quibus modum scribendi plane diversum a Libris de I. C. observare „ licet .... accedit, quod hunc librum Thomas scripsisset adolescens, alios „ jam grandaevus.

Mabil. Animad. in Vindic. Kemp. §. X pag. 75, 76.

ciò non ostante senza paragone nessuno minore si è il numero delle edizioni, di quello, che sieno le ristampe, anche sontuose e magnifiche, come quella del nostro insigne Tipografo Bodoni *, e le traduzioni del Libro *de Imitatione*, come minore ne è la celebrità. Di fatto Apostolo Zeno; quantunque riguardasse ancora come problematica la controversia circa il vero Autore del Libro *de I. C.*, per non essersi internato in essa, ter-

---

* *De Imitatione Christi Libri quatuor. Parmae in aedibus Palatinis MDCCXCIII Typis Bodonianis.* Non solamente saviamente si astenne il Signor Bodoni dal porre in fronte all'Opera, il nome dell'Autore, ma di più nella Dedicatoria al Principe di Parma, Ludovico di Borbone, la chiama: *Aureolum plane Opus, de cujus Auctore ab hominibus eruditis ambigitur.* Vero è, che in una Lettera Latina del vivente Sommo Pontefice Pio VII, in data di Roma dei 28 di Settembre 1805, in cui manifesta il suo gradimento al celebratissimo Tipografo per l'esemplare avutone in dono, vien detto quel Libro *Aureum Thomae a Kempis de Imitatione Christi Tractatum*: seguendosi dall'estensore della Lettera l'opinione di chi al Kempis lo attribuiva. Ma con singolar compiacenza possiamo aggiungere, che, avendo lo stesso Sommo Pontefice per sua singolar degnazione accettato una Copia del Libro *della Patria di Colombo*, cui va unita la *Dissertazione Epistolare intorno all' Autore* de I. C. presentatagli da Monsignor Giuseppe Morozzo, a nome dell'Editor d'esso Libro l'illustre ed amorevolissimo Amico mio il Signor Clemente Damiano di Priocca, con altra sua Lettera Latina, in data di Roma *apud Sanctam Mariam Majorem die* 29 *Martii* 1809 indirizzata all'Editore medesimo, si spiegò con queste per entrambi Noi onorevolissime parole: „ *Napionio* tibique, Dilecte Filii, ex anima gratulamur, quod tam se„ dulam, tamque frugiferam rei literariae operam navetis; quodque, ad au„ gendam patrii nominis gloriam, Viros toto Orbe celeberrimos, Christophorum „ Columbum, *et admirandi Operis de Imitatione Christi Auctorem Pede„ montio strenue feliciterque asseruerit*is.

minò tuttavia le sue Annotazioni alla Biblioteca del Fontanini, con dire: « Il Kempis è più conosciuto per » quello, che si crede non aver Lui scritto, che per » quello, che ha scritto. . . . . Zeno note al Fontanini Tom. II pag. 478.

Termineremo ora pur noi con questa sola osservazione, che tutta la Dissertazione del Desbillons non è altro sostanzialmente, salvo che una ripetizione degli argomenti allegati da quelli, che scrissero prima di Lui in favore del Kempis; argomenti vittoriosamente confutati dai Difensori del Gersen, e principalmente dal dottissimo Mabillon, di cui, come ragion volea, si è prevalso il Valart; dal Mabillon, dico, la cui Opera intitolata *Animadversiones in Vindicias Kempenses* non è citata, neppure una volta sola dal Desbillons. Le stringenti, e sensatissime ragioni poi del Mabillon riprodotte dal Valart, m' immagino, che, dopo quanto si è sin quì anche da noi divisato, si riconoscerà ogni volta più, che non meritavano di essere chiamati sofismi da chi aggiunse la Prefazione * alla edizion del Libro *de I. C.* uscita di nuovo alla luce in Parigi nell' anno 1789 cogli elegantissimi tipi del Barbou.

---

* Parlandosi in quella Prefazione della Disputazione Critica del Desbillons, stampata in Manheim nel 1780, dicesi, che in essa: „ omnia contradictorum, „ et speciatim recentioris Jos. Valart argumenta enucleate perpenduntur, ac „ *sophismata* potenter refelluntur „. Lo adoperar termini ingiuriosi è sempre stato proprio di chi non ha dal canto suo la ragione.

TAVOLA

Introduzione . . . . . Pag. 261
§. I. *I giudizj addotti dal Desbillons come contrarj alla antichità del Codice di Arona, non bastano per provare, che il Libro* de I. C. *possa essere stato scritto dal Kempis* . 263
§. II. *Vicende del Codice di Arona* 270
§. III. *Esame Critico del Codice di Arona* . . 275
§. IV. *Confronto del Codice di Arona con altri Codici; si dimostra, che fu ricavato da Testi più antichi di esso* 283
§. V. *Le obbiezioni del Desbillons contro il Codice di Arona sono novelle prove della sua antichità* 290
§. VI. *Dissertazione di Elia Dupin sull' Autore del Libro* de I. C., *ed osservazioni intorno alla medesima* 297
§. VII. *Codice di S. Benedetto di Polirone, Codice dell' Allacci, Codice di Clermont, e Codice Cavense, tutti favorevoli al Gersen* . 308
§. VIII. *Codici di Kirkeim, e di Lovanio allegati come favorevoli a Tommaso da Kempis* . 311
§. IX. *Osservazioni intorno agli argomenti, che dai predetti Codici di Kirkeim, e di Lovanio, si deducono dal Desbillons per sostener la causa del Kempis* 316

RÉFLEXION

SUR L'HISTOIRE DE L'ÉPONGE DE PROTOGENE

PAR MONSIEUR PECHEUX.

Lue le 6 décembre 1810.

J'AI eu l'honneur, Messieurs, de lire dans l'une des Séances de l'été passé une réflexion sur le défi entre Apelle et Protogene, cité par PLINE, livre 35.e, dont l'exposition m'a toujours paru peu digne de notre art, et à plus forte raison de deux Artistes si célèbres: aujourd'hui j'ai entrepris de vous entretenir un moment de la fabuleuse histoire de l'Éponge de Protogene, qui dans un transport de sa colère la jeta au hazard sur son tableau de Jalise, où il avait peint un chien, qu'il voulait faire écumer de la bouche; ce à quoi il n'avait pû réussir malgré ses soins, ses études et ses réflexions, ce que cependant produisit le hazard parfaitement, dit-il. J'y joindrai aussi ce que raconte encore ce fameux Naturaliste d'un autre habile Artiste nommé

Néalces qui réussit, dit-il, par le même moyen à représenter l'écume d'un cheval fougueux que retenait et caressait un palefrenier.

Comme je n'aime dans aucun cas l'extraordinaire, et ce qui paraît s'écarter de la nature, je suis toujours en garde contre le merveilleux, sur-tout, celui que l'on raconte de mon art et viens en relever l'analyse, et faire voir que PLINE n'était point instruit des particularités de la pratique de la peinture, ou plutôt qu'il a été de bonne foi sur des écrits de contes de cheminée entre des personnes badines.

Je commence par observer que les moyens dont se servaient pour opérer, les anciens peintres, ne permettent, ni ne peuvent produire ce singulier hazard proposé; je sais bien qu'ils se servaient de l'Éponge pour effacer ce dont ils n'étaient pas contents dans leurs ouvrages, et qu'ils avaient sans doute auprès d'eux un seau, ou autre vase avec de l'eau, où ils pressaient leur Éponge, lorsqu'elle était chargée de la couleur enlevée, pour être corrigée, et la rendre nette pour un autre besoin, s'il se présentait, pour ne point endommager les couleurs voisines. Nous devons, par ces raisons, juger avec quelle délicatesse ils étaient obligés d'user de l'Éponge autour de ce qui était fini, sur-tout le diligent Protogene autour de la tête du chien dans le tableau de Jalise: ainsi que Nealce autour de celle de son cheval dont la bouche et les narines sont si susceptibles d'expressions.

Il est à croire que l'un et l'autre de ces Artistes désireux de représenter la nature avaient tâché d'exprimer l'écume par des variétés de couleurs, dont sont susceptibles les matières humides et fluides, composées de clairs, d'ombres, de demi-teintes, et savaient qu'ayant passé l'Éponge, elle avait enlevé et confondu le tout, et par conséquent dénaturé les couleurs projetées pour l'écume.

Je ne saurais croire que Protogene fût assez imprudent pour jeter son Éponge contre la tête du chien, quelque dépit qu'il eût, et ne point craindre de gâter la tête finie, oubliant que l'Éponge ne pouvait déposer que des couleurs embrouillées et être bien loin de pouvoir exprimer ce à quoi il n'avait pu réussir avec un esprit tranquille et réfléchi, concevant, qu'il est impossible qu'une Éponge jetée dépose une superficie de couleurs convenables à un tableau presque fini, car elle laissera des épaisseurs inégales, les unes trop épaisses, d'autres trop liquides, qui s'évaporent en séchant; outre qu'il n'existerait plus ni lumière ni demi-teinte, ni ombre, mais bien une entière confusion.

Cet heureux et double hazard aurait exigé une Éponge d'une forme convenable à conserver la forme de la bouche du chien, et d'une autre à produire l'écume à la bouche d'un cheval fatigué, et qu'encore l'une et l'autre eussent été jetées avec intention, adresse et direction de la forme; ce que le dépit de l'un et de l'autre ne leur permit pas. Nealces, à la verité, pour-

rait avoir eu quelqu'intention étant, peut être, informé de l'événement de Protogene, comme dit notre Historien, *hoc exemplo similis successus.* Mais sans doute il avait tenté auparavant d'exécuter avec art l'écume de son cheval, et ne vint à ce dernier moyen qu'avec quelque sorte de dépit de n'avoir pû reussir.

Et que cet heureux hasard ait produit deux fois le même avantage à deux Artistes différents, et dans différents temps, il sera difficile de prêter foi à ce conte, malgré la grande réputation que mérite PLINE par beaucoup d'autres descriptions historiques.

Mais combien ne lui serions nous pas plus redevables, si au lieu de ce faible narré, il nous eût décrit le beau choix d'attitude de Jalise, sa noble et toute idéale proportion, la noblesse de la teinte de sa chair et son parfait relief, toutes ces particularités nous instruiraient et nous en concevrions la possibilité de la haute estime que lui témoigna DEMETRIUS, qui cessa d'être *Poliorcete* pour ce tableau, mais il s'étend simplement sur un événement très-subalterne en lui-même, et très-accessoire, et qui, s'il fût encore parfaitement réussi, ne saurait fixer l'attention d'un Spectateur instruit, qui ne se distrairait point d'admirer la figure de Jalise pour s'occuper de l'écume du chien: tout au plus, si la tête du chien était vraiment expressive, pourrait-il dire, ce chien parait vrai: mais il n'en ferait jamais l'apologie au dépens du protagoniste.

De même, s'il nous eût décrit le cheval fougueux de

Néalces caressé par le Poppyzonta, dont l'attitude et le mouvement de la tête et des bras exprimaient son embarras, et le soin qu'il prenait de calmer l'impatience de ce cheval; comme aussi une belle proportion à cet animal; une tête avec des yeux pleins de feu, des narines bien ouvertes, son chanfrain d'une tacheture bien nette, un beau manteau, des pieds fins et de différente couleur, et que toutes ces particularités désignassent une race rare; alors l'accessoire de l'écume serait acceptable comme incidence, et ne saurait interrompre la considération des principales parties de ce tableau.

Et pourquoi n'a-t-il pas non plus décidé la question, si ce Jalise est un Bacchus, connu aussi sous ce nom à Rhodes, que Messalanus soupçonne être un chasseur, caractérisé par le chien; et d'autres un Satyre de ce nom, ou Bacchus ainsi nommé par les Rhodiens, qu'il peignait tranquillement dans le tems même du siége, et ce qui fut admiré par Démetrius qui lui fournit tous les moyens de suivre cet ouvrage, et lui accorda son entière protection.

ERRATUM	CORRIGE
Pag. 333, lin. 12. *horisontalem*,	*horizontalem*,

RECHERCHES

CONCERNANT L'ANECDOTE DE LA LIGNE D'APELLE SUR LE TABLEAU DE PROTOGENE, CITÉE PAR PLINE LIVRE XXXV.

PAR MONSIEUR PECHEUX.

Lues le 2 mai 1810.

APELLE, abordant à Rhodes, se transporta chez Protogene, dont il connaissait la réputation; et en son absence, une vieille, qui gardait l'atelier, lui ayant demandé, qui elle devait dire de Protogene, l'avoir visité? Apelle prit d'abord un pinceau avec de la couleur, et fit une ligne sur un grand tableau qui était sur le chevalet, où il n'y avait encore rien de commencé. *Arreptoque pennicillo lineam ex colore duxit summæ tenuitatis. Par celui-ci, dit Apelle* ce que la vieille narra à Protogene, à son retour; qui après l'avoir considérée ne douta point que ce ne fût Apelle, car il ne croyait pas à la portée d'aucun autre

Artiste un ouvrage aussi complet. *In alium tam absolutum opus.* Il prit un pinceau et tira avec une autre couleur une ligne très-fine sur celle d'Apelle, recommandant à la vieille de faire observer à Apelle, s'il revenait, que c'était celui qu'il cherchait. Apelle revenu, en admira la subtilité, et rougissant d'être surpassé, prit une troisième couleur, et divisa encore la ligne de Protogène, *nullum relinquens amplius subtilitati locum.* Ce que Protogene ayant observé à son retour, se déclara vaincu, et courut au port chercher Apelle. Si PLINE eût caracterisé *lineam verticalem, seu horisontalem, seu diagonalem*, il ne nous resterait aucun doute que ce ne fût qu'une simple ligne, qui en formait cinq: mais n'ayant point donné d'explication, il nous est libre de chercher à ennoblir l'anecdote.

Je dis donc, que *linea* se peut entendre, comme en français, par un trait, un contour; le terme d'une forme, d'une figure, susceptible d'être élargie, accrue, rendue plus convexe, plus concave, plus longue, ou plus courte. Cette ligne d'Apelle à qui la correction et la facilité étaient familières, dut être un caractère signifiant au moins un profil idéal, auquel Protogene se sentit en état d'ajouter quelque plus grande finesse; reconnaissant cependant que nul autre Artiste qu'Apelle n'eût pu tracer *tam absolutum opus.* Comment auraient pu se complaire ces deux grands Artistes, et se contenter de l'adresse de tirer des lignes, l'une

dans l'autre sans objet, eux à qui il était si familier et facile de former un objet idéal et signifiant : assurément Protogene dut être charmé de pouvoir montrer à Apelle qu'il se sentait d'ajouter des finesses à ce *tam absolutum opus* qui n'était, jusqu'alors, point l'objet d'un défi, mais qui le devint lorsque Protogene y eut ajouté des délicatesses, qui piquèrent d'émulation Apelle, qui y mit alors toute la perfection dont cet objet était susceptible *nullum relinquens amplius subtilitati locum*, ce qui fut reconnu par Protogene, qui s'avoua vaincu, et courut au port le chercher avec empressement.

L'on ne saurait interpréter l'expression énergique, *tam absolutum opus*, une ligne sans signification, quand cette expression présente à notre idée un objet composé de diverses parties et très-fini. *Summæ tenuitatis* peut aussi bien s'entendre pour un contour très-fin de quelqu'objet, auquel Protogene reconnut Apelle en y ayant observé, *subtilitatem*, la délicatesse, propriété nécessaire à l'expression des passions, et à la variété des caractères, principalement dans l'ideal. J'ai souvent vu et eu occasion de reprendre un contour dans son épaisseur, où il se pouvait trouver l'élégance d'une forme, ou la tendance à un défaut.

Le *nulla dies sine linea* ; qui est passé en proverbe, et le *nullam hodie lineam duxi*, ce que l'on ne peut entendre que pour quelque partie d'un discours d'Erasme, cent. 4, adag. 12, font voir que le mot *linea*

s'applique assez souvent métaphoriquement, et ne détermine pas une simple ligne.

Si PLINE nous eût transmis l'Auteur Grec d'où il avait tiré le fait, nous y trouverions sans doute des détails bien intéressans, tant pour l'événement dont il s'agit, que pour les suites et les raisons qui ont fait conserver ce tableau avec tant d'estime pendant plusieurs siècles, et le transporter de Rhodes à Rome dans le palais d'Auguste, où il fut consumé dans l'incendie du même palais.

Au reste je ne vois pas, selon l'idée commune de la ligne d'Apelle, que Protogene eût pu s'émerveiller, puis qu'elle lui parut assez large pour être divisée, mais voyant le contour correct et signifiant d'un objet, il s'y arreta, et y reconnut Apelle, ce qui est seul digne de l'un et de l'autre de ces deux grands Artistes.

OSSERVAZIONI

INTORNO ALLA INTERPRETAZIONE DATA DAL SIGNOR LORENZO PECHEUX AD UN LUOGO DI PLINIO.

DI

GIANFRANCESCO GALEANI-NAPIONE

Letta li 30 giugno 1810.

CARLO DATI, nelle Vite de' Pittori antichi, dopo di avere riferito il Luogo di PLINIO, dove parla delle famose linee di Apelle, e di Protogene, e dopo aver recate le interpretazioni, che a quello vennero date da parecchj Valentuomini, termina con pregare i Letterati tutti, e specialmente i Professori delle Arti di Disegno, che volessero rileggere attentamente quel Luogo di PLINIO, per vedere se da quel racconto si possa trarre un ripiego, che salvi PLINIO dalla nota di bugiardo, ed Apelle, e Protogene dalla taccia di balordi nell' Arte.

Dati. Vite de' Pittori antichi, vita di Protogene pag. 154, e postil. VIII pag. 166 e seg. Napoli 1730.

Tra coloro, che si studiarono di adempire il voto di quell'elegante ed erudito Scrittore delle Memorie antiche de' Pittori, merita distinta lode il valoroso Pittore e Collega nostro il Signor Lorenzo Pecheux. Mostra Egli, che quelle linee non possono intendersi in altro modo fuorchè in senso di contorni, o sieno disegni di una qualche figura: che a vero dire la gara tra Artefici grandi intorno a sottigliezza di linee sarebbe una *seccheria*, come si esprime il DATI, indegna di loro; ed intendendo quel Luogo in questo ultimo senso, come suonano materialmente le parole, non tanto a torto quello spirito bizzaro Modenese di Alessandro TASSONI avrebbe chiamate insipide quelle linee tanto riverite dalla Antichità.

Tassoni Pensieri diversi. lib. x cap. XIX, pag. 636. Ven. 1627.

Quanto alla verità del fatto non vi può essere dubbio nessuno. Vi era in Roma nel Palazzo de' Cesari un' ampia Tavola, che niente altro contenea salvo sì fatte linee. PLINIO parla di cosa da lui veduta, e da tutta Roma. Non è adunque supponibile in nessuna maniera, ch' egli volesse mentire, nè che potesse ingannarsi. La lezione in questa parte del Testo di PLINIO adottata da Carlo DATI, ragionando di sì fatta Tavola, è la seguente = *Consumtam eam constat priore incendio Domus Caesaris in Palatio, avide ante a nobis spectatam.* So che Davide DURAND nella Edizione da lui emendata del Libro XXXV di PLINIO, dopo aver premesso, che questo luogo è uno de' più corrotti e guasti, pensò di ridurlo a sanità, leggendo = *Con-*

Plin. H. N. lib. XXXV, cap. 10.

Histoire de la Peinture ancienne, extraite de l'Hist. Nat. de Pline Lib. XXXV *et ibi*: C. Plinii Secundi Naturalis Historiae Lib. XXXV de Pictura

et Coloribus ex edit. I. Venet. anni 1469 tentatus pag. 262 nota (E) *Londres* 1725.

sumptam eam priore incendio Caesarae Domus in Palatio, audio, ante a nostris spectatam, onde tradusse poi in suo linguaggio Francese = *Mais ce précieux monument, des deux plus grands Peintres, qui furent jamais, a été reduit en cendre au premier embrasement de la Maison d' Auguste dans le Palais, ou il etoit exposé à la curiosité des Spectateurs* = facendo osservare in nota, come un punto di grande importanza, che PLINIO non avea veduta questa sì rinomata Tavola. E, tra le altre ragioni, che allega per sostenere questa lezione, ed interpretazion sua, si è perchè *Caesarea Domus* non potea significar la Casa di Vespasiano, onde conveniva intendere il Palazzo di Augusto: perciocchè dopo di Nerone non vi furono più Cesari. Ma non avvertì il DURAND, quello che venne avvertito dal dotto Marchese Scipion MAFFEI, che anche dopo Galba il nome di Cesare, come quello d' Augusto, fu adoperato promiscuamente in significato d' Imperatore. Questa ragione adunque non fa forza; senzachè la traduzione di Cristoforo LANDINO, pregevole assai per essere stata lavorata sugli antichi Codici di PLINIO MSS.ti di Firenze, conferma la lezione di Carlo DATI, dicendosi in essa; = *Questa arse nel primo incendio della Casa di Cesare in Palatio: ma io l' aveva veduta innanzi non senza stupore.*

Id. ibid. pag. 66 nota (Y).

Id. ibid. Nota (E) pag. 263.

Maffei Osserv. Letter. Tom. VI pag. 403.

Questa Tavola adunque la vide il Naturalista Romano, e questa Tavola tirava a se gli sguardi di tutti, tra le egregie opere di molti, più bella e più famosa,

dic' Egli col suo concettoso stile, perchè era vuota; conciossiachè in quello stato, senza altro dipingervi da quelle linee in fuori, era stata tramandata a' Posteri con grande stupore di tutti, e degli Artisti principalmente. = *Placuitque sic eam Tabulam posteris tradere, omnium quidem, sed Artificum praecipue miraculo.* Dove il DATI osserva opportunamente, che PLINIO non si fidò di se stesso, nè del volgo, e non andò, come si dice, presso alle grida, ma si fondò principalmente sul giudicio de' Professori. Ma tra Professori moderni nessuno meglio del signor Pecheux è giunto a spiegare, come quelle linee meravigliose abbiano potuto ottener tanta fama presso tutta l'Antichità ne' tempi per l'Arte i più felici della Grecia, e di Roma.

Leggo col Durand *praecipue*, e non *praecipuo*.

Che di Disegno, e non di semplici linee si trattasse, pare che già sospettato l'avesse il grande Michelangelo: poichè trovo, che un Vincenzo CARDUCCI in certi suoi Dialoghi della Pittura, scritti in lingua Spagnuola, ed accennati da Carlo DATI, racconta che Michelangelo, sentendo parlare con lode delle linee di Apelle, e di Protogene, celebri per la sottigliezza, si dichiarò di non poter credere, che tal cosa avesse potuto dare grande riputazione, e far conoscere que' Valentuomini; e preso un matitatojo, fece in un tratto solo il dintorno di un ignudo, che a tutti parve meraviglioso.

Dati loc. cit. pag. 169.

Di fatto non è in nessuna maniera possibile, che una linea sottilissima possa mostrare maniera di far

conoscere un valente Maestro. E pure anche STAZIO attesta, che questa linea fece ravvisare l'antico Apelle.

» *Linea quae veterem longe fateatur Apellem;* onde il DATI dichiarò di non sentirsi atto a risolvere così ardua questione, e la propose, com'è detto sopra, a tutti i Professori, e Letterati, pregandoli del parer loro. I Critici, ed i Letterati, che avevano parlato insino allora, si dee confessare, che non avevano dato nel segno. Giusto LIPSIO, per ciò che appartiene alla verità del fatto, disse non potersene dubitare, quando non si voglia negar fede a tutta l'antica Storia. Ma sul punto: che cosa fossero le linee, di cui si tratta, serba profondo silenzio; e suggerisce a chi interrogato l'avea, di far capo ad un comune amico di grande ingegno, e che avea cognizioni estese in fatto di Belle Arti.

Lipsius Epist. Cent. II N. 42.

Il dotto DUMONSOZIO (*Montjosieu*), Letterato Francese, che aveva fatto lunga dimora in Roma, Autore del raro Libro *Gallus Romae Hospes*, e che era versato nelle Belle Arti, disperando di poter cavare costrutto da queste linee, e vedendo, che si parlava da PLINIO di linee di colori diversi, si sforza di provare, con un lungo discorso, nel suo Libretto sulla Pittura antica, che le linee di Apelle, e di Protogene non fossero, e non potessero essere linee, e che PLINIO s'ingannasse nel riferir quella contesa, la quale pretende Egli che non fosse di sottigliezza di linee, ma bensì di chiaro-scuro; anzi di colorito, e che si trat-

tasse di un degradamento, e passaggio da colore a colore, e, per dir conforme ad esso, dal lume allo splendore, e dallo splendore all' ombra. A questo Discorso del Dumonsozio, sebben sottilissimo, si opposero Francesco Giunio nell' Opera sua della Pittura antica, e più gagliardamente il Salmasio nelle Dissertazioni Pliniane.

Junius de pict. vet. lib. II. cap. II.

Alquanto più alla vera spiegazione del Testo di Plinio pare, che si accostasse Paolo Pino nel Dialogo della Pittura, riferito anche da Carlo Dati, il quale crede, che i due Pittori contendessero per mostrare in quella operazione maggiore saldezza, e franchezza di mano. Queste sì fatte operazioni in vero, come il Circolo di Giotto passato in proverbio, possono dare qualche segno di un bravo Artefice, ma non avrebbono potuto meritare mai l'ammirazione de' Posteri, e di quegli Artefici, che avevano di continuo davanti agli occhj i più bei monumenti delle Arti Greche.

La difficoltà incontrata da tutti i sopraccennati Valentuomini, nel dare al Testo di Plinio un significato corrispondente al merito di que' due Artisti sommi, nacque, come osservò ottimamente il Signor Pecheux, dallo avere considerate le linee, di cui parla Plinio, unicamente come linee rette, e come linee, che nulla rappresentassero. Alessandro Tassoni, tuttochè Detrattore dell' Antichità, e tuttochè, per non volersi dare per avventura soverchio travaglio per intendere il Testo di Plinio, le chiamasse *insipide*, fu ciò non

Tassoni Pensieri diversi loc. cit.

pertanto il solo forse, che primo sospettò, che alcuna cosa rappresentassero, spettante però alla Prospettiva. Che ne sia il vero, contrappone alle linee di Apelle, e di Protogene la Sala Clementina di Roma dipinta a prospettive dai due fratelli del Borgo. Ma, oltrecchè una linea non può mai da se sola rappresentar figura nessuna, eziandio appartenente a Prospettiva, e di una linea sola parla PLINIO *lineam ex colore duxit*; oltrecchè pure non è abbastanza provato che in sì fatta Scienza fossero profondamente versati gli antichi Pittori, lasciando, dico, tutto questo da parte, una gara di Prospettiva sarebbe piuttosto una gara scientifica, che non una gara di cose appartenenti alla Pittura considerata come Bell' Arte, siccome appare dal contesto, che fu quella dei due antichi rinomatissimi Dipintori.

Non vi ha adunque migliore spiegazione del Testo di PLINIO di quella data dal Signor Pecheux, vale a dire, che si trattasse di un semplice contorno, e di più di un contorno da potersi eseguire con una curva aggraziata, ed elegante, non però che racchiudesse tutta la figura, come a cagion d' esempio sarebbe un semplice profilo della testa dell' Apollo di Belvedere, ovvero della Venere De-Medici; e che quantunque di diversi colori siensi serviti, tanto Apelle, come Protogene, la nobile contesa fosse soltanto di Disegno; nè che ad altro fine siensi serviti di tre colori diversi, salvo per distinguere il disegno dell' uno, dal disegno

dell'altro, ed il secondo disegno di uno di essi Dipintori, cioè di Apelle, dal suo primo.

E quì mi pare di poter aggiungere alle ingegnose Osservazioni del nostro Collega, che dal LANDINO, e dalla comune de' Traduttori siasi male spiegato il Testo di PLINIO, appunto per non avere giusta idea della cosa descritta, e per non essersi badato dai medesimi ai varj significati, che hanno in Lingua Latina le voci: *linea – tenuitas – subtilitas.* Volendo i Latini esprimere ciò che diciam noi, delineare, disegnare, diceano: *lineas ducere.* Così PLINIO medesimo in altri luoghi: Quintil. lib. II cap. VI. e QUINTILIANO, parlando di Disegno, dice: *alii, cum primas lineas duxissent.* AULO GELLIO poi disse: *lineas umbrasque facere quaesivimus*: che tanto sarebbe come dire, disegnare, ed ombreggiare. Altronde infiniti sono i luoghi di ORAZIO, e di altri Scrittori Latini, da cui si scorge, che *subtilis — subtilitas* si pigliavano in senso traslato, per elegante, ingegnoso, fino, dilicato, e per acutezza, finezza, eleganza, buon gusto; e lo stesso dicasi di *tenuitas — tenuis*, onde MARZIALE disse: *tenues Athenae*, per dinotar Atene di buon gusto, ed elegante. Gell. lib. XVII cap. XX ad fin.

Ciò presupposto, ecco come si hanno ad interpretare le parole di PLINIO in questo Testo famoso: *arreptoque penicillo, lineam ex colore duxit summae tenuitatis = e dato di mano ad un pennello disegnò, con colore, un profilo di somma eleganza.* Spiego *un profilo*, piuttosto che *un contorno*: perciocchè trattandosi

di *contorni*, si vale PLINIO della frase *lineis circumducere*. Abbastanza chiaro, e preciso è il passo del Capo III di questo stesso Libro XXXV, dove, parlando della origine della Pittura, dice: *Graeci autem, alii Sycione, alii apud Corinthios repertam, omnes ab umbra hominis* LINEIS CIRCUMDUCTA. Dunque per significar un tratto elegante di pennello, un profilo, la frase Pliniana è quella di *lineam ducere;* all' incontro disegnar un contorno: *lineam circumducere*. Quindi, ritornando al Testo, di cui si tratta, le seguenti parole: *ferunt artificem protinus contemplatum subtilitatem, dixisse: Apellem venisse: non enim cadere in alium tam absolutum opus. Ipsumque, alio colore, tenuiorem lineam in illa ipsa duxisse;* si avrebbono a tradurre così: *Raccontano, che l' Artista tosto, contemplatane la squisitezza abbia detto, che Apelle era giunto: perciocchè non altri era capace di far opera sì compita; ed Egli stesso, con un altro colore, aver delineato un profilo più dilicato sul primo istesso*. E finalmente l' ultima parte del Testo a me pare, che si vorrebbe interpretar come segue: *Revertitur enim Apelles: sed, vinci erubescens, tertio colore lineas secuit, nullum relinquens amplius subtilitati locum*. Di fatto *ritorna Apelle, ma vergognandosi di doversi dar per vinto, ritoccò i due profili con un terzo diverso colore, non lasciando più luogo ad eleganza maggiore*. Uno stesso profilo si può correggere, e ritoccare più volte, e correggendolo, e ritoccandolo, è indispensabile di tagliar le linee, uscendo, e rien-

trando nel primo; ed appunto affinchè meglio si distinguessero le due correzioni dal primo disegno, si fecero con tratti di pennello di colore diverso dal primo.

Ecco come in questo modo lo stile breve, concettoso, ed oscuro eziandio di PLINIO, rimane schiarito; e parla PLINIO secondo il sistema del Signor Pecheux, di cui non so, se altro esser possa più soddisfacente. Senzachè sì fatta interpretazione è più coerente eziandio alle idee del DATI, il quale si vede, che parimente sospettò, che di uno schizzo, o disegno si trattasse in quella memorabile, e virtuosa contesa: perciocchè, come di un fatto consimile a quello di Apelle, fa menzione di quanto si narra di Michelangelo, che, introdottosi travestito da Muratore nel palazzo di Agostino Chigi (detto al presente la Farnesina), dove operava Rafaello, per lasciar segno di esservi stato, disegnasse con un carbone in una lunetta quella gran testa, che ancora si vede sopra la semplice arricciatura, schizzo però, che da altri si attribuisce a Fra Bastiano del Piombo. E, che consimile giudicasse il DATI il fatto di Apelle, e di Protogene, agevole si è lo argomentarlo dal conchiudere, che fa, dicendo: » che piacque » il conservare quel puro disegno fra le Opere insigni » di Baldassarre da Siena, e di Rafaello, acciò si ve- » desse, che pochi, e semplicissimi tratti sono ba- » stanti a mostrar la finezza dell' arte.

Dati loc. cit. pag. 170.

Forse, colla scorta di questo cenno del DATI, il De-Piles ardì pronunciare il primo, che *linea* in questo

De-Piles Vie des Peintres Grecs p. 118.

luogo significava disegno, o sia contorno, profilo; e che la voce *subtilitas* si dovea intendere in senso di precisione, di finezza di disegno. Davide DURAND poi, lodato Editore, e Traduttore del Libro XXXV di PLINIO, non fece altro sostanzialmente che tener dietro al De-Piles; ma non mi sembra, che abbiano tanto l'uno come l'altro così pienamente svolto il senso di PLINIO, come fa il Signor Pecheux; e segnatamente, che non sieno giunti a spiegar il vero senso delle parole di PLINIO: *tertio colore lineas secuit*, che ingegnosamente dimostra il Collega nostro, che altro non vogliono dire, che passare, e ripassare a traverso de' due primi profili per correggerli, e sempre più perfezionarli, cosa che far non si può altrimenti, fuorchè tagliando le linee disegnate da prima.

V. Durand loc. cit. nota (C) pag. 261.

Potrà sembrare strano per avventura a taluno, che si dia alle parole di PLINIO un senso diverso da quello, che suonano letteralmente, quasichè sia questo un fare violenza all' Autore. Ma, se è regola dell' Arte Ermeneutica pigliar le parole di uno Scrittore, che altri interpretar voglia nel senso suo naturale, d' altro lato è regola dell' Arte medesima il dipartirsene ogni qualvolta vi sieno fondate ragioni per farlo. Le ragioni poi, per appigliarsi piuttosto al senso traslato, possono essere moltissime; due però sono le principali. La prima, quando, non appigliandosi al senso traslato, il Testo dell' Autore non presenterebbe più senso veruno, od un senso così fatto, che ripugnerebbe all' intento di

Lui. La seconda, quando presenterebbe un senso manifestamente assurdo, e che attribuir non si possa, se non se ad uomo del tutto scimunito. È cosa abbastanza manifesta, che il Testo di PLINIO preso nel senso naturale, e proprio, o non avrebbe senso nessuno, od un senso del tutto assurdo; e l' Enciclopedista Romano, non ignaro delle Belle Arti, e che vivea in mezzo alla luce di Roma non può certamente da nessun Savio esser tacciato d' inetto. Ecco le ragioni pertanto, per cui ed Artisti, e Critici di grido si uniscono col Signor Pecheux per dare un senso traslato alle parole di PLINIO, colle quali ci descrive quelle controverse linee di Apelle, e di Protogene, che altrimenti a buona ragione chiamar si potrebbono col TASSONI insipide; per lasciar da parte la particolarità già notata in PLINIO di Scrittor conciso, soventi volte oscuro, e che affettava di essere concettoso.

Al sentimento de' sopraccennati Critici, ed Artisti, aggiungeremo per ultimo quello del celebre Conte di CAYLUS, dotto Antiquario, e versatissimo nelle cose appartenenti alle Belle Arti, che ultimo, per quanto si sappia, di quelle famose linee ragionò, ma ne ragionò in modo, che dà ogni volta maggior peso alla interpretazione del prenominato Signor Pecheux. Premette Egli, che, per quanto conciso sia PLINIO, ciò non ostante non è in veruna maniera oscuro per coloro, che sono iniziati nelle Scienze, e nelle Arti, di cui ragiona. Ciò posto, osserva, che, interpretando la sottigliezza delle

Eclaircissement sur quelques passages de Pline, qui concernent les Arts dépendans du Dessein par M. le Comte de Caylus. 15 Juin 1745. Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles Lettres, tom. XIX p. 250.

linee, di cui si tratta, in senso letterale, non vi sarebbe nulla di meraviglioso, e che passi i limiti del meccanismo il più ordinario, onde un ignorante, che abbia franchezza di mano, può vincere in questa parte il Disegnator più valente. Come mai può supporsi, dice il CAYLUS, che Pittori cotanto rinomati, le Opere dei quali hanno ottenuti i suffragi della Grecia tutta, sieno venuti a gara per cosa così indegna di loro? Fa Egli pure uso di quanto notò, e raccolse il DATI, recando i Luoghi del LIPSIO, del Montjosieu, e del TASSONI; e si vale parimente di quanto il DATI medesimo narra di Michelangelo, sulla autorità del CARDUCCI, per provare, che quel Maestro Sovrano nell' Arte del Disegno era d' avviso, che altra interpretazione dar non si potesse a quel Luogo di PLINIO, fuorchè intendendo aver parlato di cosa spettante appunto ad eleganza, ad esattezza, e precision di disegno, il che fiancheggia il CAYLUS con luoghi di PETRONIO, e di QUINTILIANO, da' quali si scorge manifestamente, che gli Antichi si valevano delle voci *subtilitas* – *subtilis* per esprimere l'esattezza del Disegno.

Caylus loc. cit. pag. 258 e seg.

Petron. cap. 83. Quintil. lib. XII cap. 10.

Conchiude finalmente il dotto CAYLUS le Osservazioni sue, aggiungendo alla opinione di Michelangelo la testimonianza di tutta l' Antichità, che, qualora si fosse dovuto spiegare in senso letterale, e proprio, il Testo di PLINIO, non avrebbe mai ammirata, e conservata come cosa preziosa quella Tavola, dov' erano que' pochi segni; e biasimando per conseguente a buona ra-

gione Davide DURAND, per essersi, nella Parafrasi sua di quel Luogo di PLINIO, espresso in modo, quasichè la voce *subtilitas*, di cui si serve l' Enciclopedista Romano, nel descrivere i tre distinti tratti di pennello di quegli Artisti sommi, significasse sottigliezza di linee, dovechè il pregio di quelle linee, che PLINIO indicar volle colle voci *subtilitas – tenuitas*, non consisteva già nella semplice finezza di esse linee in quanto linee, ma bensì nella eleganza, ed esattezza de' contorni, o profili, che vogliam dire, da que' grand' uomini delineati, intesi e riguardati come Disegni.

DISCORSO

INTORNO ALLE CAGIONI DELLA DECADENZA DELLE LETTERE.

DI FRANCESCO REGIS.

Letto li 2 giugno 1810.

Che le piramidi, i colossi, gli obelischi, e le altre moli superbe si vadano a poco a poco struggendo, e infine dicadano, non è maraviglia, Accademici; tutto ciò, che è materiale, e sensibile può, e dee a lungo andare essere dalla forza del tempo scosso, ed abbattuto. Stupore egli è, che alle stesse vicende soggiacciano le Lettere, e le cognizioni più sublimi, le quali nella sorgente loro, come scaturite dal seno della Divinità medesima, immutabili essendo, ed eterne, cresciute che sono tra noi, ed aggrandite, pare che non dovrebbono cangiar più, nè venir meno giammai. Eppure per un cotal carattere di fragilità, che noi su loro imprimiamo, anch' esse, come tutte le cose, che ne stanno d'intorno, indeboliscono, e mancano. Anzi se

le corporee altre opere grandi alla dicadenza non giungono, se non a misura, che dalla loro perfetta robustezza si allontanano; queste intellettuali schiaratrici del Mondo tanto più vi si avvicinano, quanto più salite sono in vigore, e perfezione. Or qual soggetto più degno di venire ad una almen breve disamina chiamato in mezzo a voi, i quali della durevolezza, e stabilità delle Lettere siete in queste Contrade i primi sostenitori?

Opinione universale ella è, che le armi, ed i guerreschi accidenti combattono, e volgono facilmente in basso l'altezza delle Lettere: amano queste la securtà, e il riposo; odiano l'inquietudine, e l'affanno. Anche per lo stesso modo si crede, che a mantenerle in istato richiedesi la protezione, e la gloria: senza questo vital nutrimento scemano di forza, e valore; senza quest'ali poderose mal si reggono nel maggior loro innalzamento. Ma se in Grecia gli ostinati incendj di guerra non valsero a struggere la gloria delle nobili discipline, o crebbero eziandio ad alcuna di esse, e segnatamente alla storia polso e vigore; se in Roma oltre le tempeste di estranio guerreggiare, le onde del civil sangue presso alla gran catastrofe della Repubblica versato, non rattennero la poesia in ispezie, e la eloquenza dal sollevarsi, come fecero, al più alto punto: similmente se Letterati di ogni classe antichi, e moderni anche fra i disagj di scarsa, ed umil vita si serbarono nell'acquistata lor nominanza; se di più le stesse

traversíe, e persecuzioni invigorirono talora chi altrimenti in un placido essere avrebbe a neghittosa mollezza dichinato; perchè si avrà così francamente ad affermare, che le guerre sieno affatto de' belli studj distruggitive, che gli arbitri dell' onore, e della fortuna possano l' ardor, che solleva i grand' uomini, spegnere sempre, e la decadenza delle Lettere a lor piacimento affrettare? So che in questi ultimi tempi si temè pure, che al dicadimento di esse fosse per contribuire il gusto ardentissimo introdottosi per le matematiche, e per la fisica, madri e nutrici del tanto oggidì vantato spirito filosofico. Ma riflettendo che sì fatte scienze, se sono da fosca caligine a chiara luce uscite, se di selvagge, e inaccessibili, che erano, veggonsi fiorite, e di facile accesso, il deggiono al favore, e al consorzio delle Lettere; sospettar io potrò che sieno elleno così cieche, ed ingrate da volere l' imperio loro sulla rovina di queste innalzare? Tanto meno ascolterò coloro, i quali pensano, che i tempi in uno stesso paese apportino un certo temperamento di aria, possente ora ad elevare, ora ad abbassare gl' ingegni. Faccian pure su noi impressione le cause esterne mercè dell' unione, che passa tra l'anima, e il corpo; c' ispiri pure la differenza del clima tristizia, o gioja, tiepidezza, o ardore, stupidezza, o attività. Ma come uom d' intelletto immaginerassi, che in una stessa Contrada si diffonda all' improvviso un' aria, che istilli ne' figliuoli un' ottusità, ed abbiezione a' loro padri

sconosciuta? Replicate osservazioni da perspicaci viaggiatori fatte su la conformità de' Greci presenti co' loro passati, bastano a convincerne, che quel Popolo vivendo sotto un cielo al par d' una volta puro, e sereno, tutti riprodur saprebbe i primieri talenti per le arti gentili, quando disciolto dalle catene di servitù, fosse per una mano straordinaria non già ricondotto nell' antica libertà, ma posto solo in potere, e balía di un discreto, e magnanimo Principe. E dovrò poi arrestarmi ancora a chi pensa, o che la natura dopo certe sue vigorose produzioni indebolita dee necessariamente riposare, o che le Lettere, arrivate che sono alla loro perfezione, invecchiano anch' esse, e dicadono, o che infine il loro dicadimento egli è pure imperiosamente voluto dal geloso destino, opinioni tutte, contro le quali, benchè da gran nomi sostenute, parlano assai chiaro la sperienza, la ragione, il buon senso?

Altra cagione adunque di questo deplorabile cangiamento letterario vuolsi ricercare, e dessa, se non la sola, almen la principale si è, cred' io, quella medesima, che digradò già la Greca, e Romana eloquenza; voglio dire l' amor delle sottigliezze, de' falsi ornamenti, uno stile affettato; cagion d' ogni altra più inevitabile, e indegna; perchè dal letterato stesso voluta, e promossa, quando gli studj meglio potrebbono essere di splendida, e lunga vita affidati. Troppo difficilmente questi, giunti che sono al colmo, trattener

vi si possono; e troppo naturalmente, tolta che loro è la speranza di maggiore altezza, deggiono dicadere. Lo stesso desio, che solleva gl' ingegni alla perfezione, è quello, che di là dalla medesima, dove appunto sta lo affettato, li trasporta; ed è in ciò massimamente, che cade in acconcio il dire, che il bene non ha maggior nemico, che il meglio. Poteva essere più in alto levata la letteratura, che a' tempi di Filippo, e di Alessandro tra' Greci, di Cesare, e di Augusto tra' Romani? Or l'epoca di sua maggiore grandezza presso gli uni, e presso gli altri, quasi la stessa dir si può, che quella di sua decadenza; e la colpa fu di tale, che più di ogni altro avrebbe dovuto mantener lei nell' essere suo elevato. Con che vasti talenti per l' eloquenza, per la filosofia, per la politica, e per la storia non succedette a' sommi scrittori della Grecia Demetrio Falereo? Ma poco curando egli que' modelli perfettissimi, amò meglio piacere agli orecchj, che muovere il cuore, valersi d' una suavità leggera, e svanita, che soda, e severa; abbagliare gli occhj con un falso splendore, che con una vera maestà appagare il giudizio della ragione. E ben vi riuscì; gli errori de' grand' uomini seducono facilmente; e gli Ateniesi, corrotti come erano allora di costumi (poichè la corruzion de' costumi troppo più che molti non credono, a quella delle Lettere conferisce) da questo gaio, brillante, ed effeminato modo di parlare rimasero presi, ed incantati. Dalle labbra di lui, come se la dolcezza vi al-

bergasse, affollati essi pendeano, e alla norma del nuovo linguaggio, come unica loro legge, e misura, tosto le scuole de' Retori si conformarono. E almeno i discepoli di questo Maestro a lui si fossero fedelmente attenuti; che in lui Cicerone stesso, benchè per autore di tal mutazione lo dichiari, riconosce tuttavia sì belle doti, da poterlo collocare poco al di sotto de' più sublimi ingegni di Atene. Ma rotto il primo argine, inondò in quella Capitale del sapere il cattivo gusto; e la Letteratura uscendone poi già difformata, e per le Contrade dell'Asia avvolgendosi, e le maniere, e le fogge degli stranieri prendendo, infine cambiò sì fattamente a rimanere quasi illiterata. Nè punto diversa fu la sorte, ch' ebbero in Roma gli studj per opera di Seneca, stato ancora esso a' medesimi tanto nocivo, quanto era per capacità d'intendimento, e vastità di cognizioni maraviglioso. Aveva questo grand' uomo alta opinion di se stesso, di mal animo sentiva risonarsi all' orecchio il nome di quelli, che lo avevano preceduto nella sua carriera, bramava farsi capo di setta, e ottenere tra belli spiriti il principato. Onde avvisando, che per abbagliare un' oziosa gioventù, e svegliarne gli animi nel piacere, e nel lusso addormentati, abbisognava uno stile risplendente, ed infiorato, sonoro, e piccante; a questo modo di scrivere le sue mire, le sue fatiche rivolse. Gridava Quintiliano, che vedea la Letteratura tratta fuori del Regno de' suoi maggiori, e inculcava a' giovani di non

obbliare gli antichi, di non preferire Seneca a loro. Ma i giovani erano sordi agli avvisi del saggio Retore; Seneca solo apprezzavano, Seneca solo avevano tra le mani; e quel che più presto la corruttela avanzò, in lui non la facilità dell' ingegno, l'applicazion della mente, la copia della dottrina, ma lo scrivere sentenzioso, e conciso, il nuovo, il cercato, ed altri dolci vizj gradivano, ed imitavano principalmente. Così è, Accademici, e volesse il Cielo, che questa medesima cagione, stata già fatale a' due più colti secoli antichi, non potesse anche un dì struggere ed abbattere l'edifizio della presente nostra letteratura. Cangiano le età, cangiano gli uomini, ma le passioni, e le vicende di essi non cangiano: quel che nocque prima alle lettere, nocerà loro in avvenire. E già fin d' ora si sentono parecchj, che in alcuni moderni scrittori di un certo grido, non ciò, che è naturale, e semplice, sodo, ed eccellente, ma quello in ispezie, che è più apparente, che è più arguto, che più ha dello stranio, e tocca del vizio, esaltano particolarmente. All' udir costoro, egli è pregiudizio di spirito mediocre, e pedantesco il credere, che alla perfezione dello scrivere tanto giovi lo studio de' Greci, e de' Latini, e di quelli, che a tai fonti attinsero in larga copia. L' opinione sola degli uomini (a detta loro) si è quella, che il sano gusto, o corrotto nel comporre determina; le opere d' ingegno variano come i secoli, i climi, i governi, le lingue; e gli scritti, che piac-

ciono, qualunque siane il carattere, ed il colore, sono essi i più belli, e pregevoli. Che strano giudizio egli è questo, degnissimo di essere con le più mordenti censure condannato? Io però senza volere per nulla entrare con sì fatti uomini in contesa, d'accordo con tutti i letterati di miglior senno dirò solo, che l'arte di scriver bene non come una buona parte delle decisioni scientifiche, al caso, a' capricci, alle rivoluzioni soggiace; ma tutta nella natura si fonda, e stabilisce. Dirò che gli antichi, i quali principi chiamiamo in ciascun genere, e i similissimi a loro, questa seppero sì esattamente imitare, che se non si cangia il corso delle cose umane, non ci sarà mai altro gusto diverso da quello, che in essi veggiamo. Cadde ben a tempo a tempo la filosofia di Platone, e di Aristotile; ma la poesia dell' epico Greco, e Latino, la eloquenza dell'Ateniese, e del Romano Oratore dopo tanti e tanti secoli è ancora in pregio grandissimo, e fia sempre nelle future età per questi studj il più sicuro esemplare. Onde ancorchè restino a noi da considerare tuttora certi punti accidentali de' costumi, certi moti occulti delle passioni, certe particolarità de' diversi genj, e caratteri non prima osservati; egli è certissimo, che rispetto alla forma essenziale dello scrivere, la traccia nostra è fuor di strada, se ci dipartiamo da que' primi Duci sovrani, i quali si tirarono dietro le colte Nazioni tutte. Seguitiamoli adunque, dirò io a nome di questa dotta Società, con cui mi glorio di

aver comune questo mio avviso, seguitiamoli, con nobile però, e generosa emulazione; e con essi seguitiamo altresì quelli particolarmente tra nostri, che all'invariabil lume de' medesimi tenendo ognora fisso lo sguardo, colle dottissime, e pulitissime opere loro in verso, ed in prosa rinnovarono gli aurei secoli di Atene, e di Roma. Così saremo noi forse non gli ultimi nel cooperare a salvar le Lettere da questo vizio distruggitivo, qual è l'affettazione; non gli ultimi nel contribuire a chiuder la bocca a certi dotti stranieri, i quali, o perchè troppo alteri di una pretesa maggioranza, o perchè poco profondi nella Letteratura Italiana, accusano bene spesso di questo difetto irragionevolmente l'Italia.

DISCORSO

SOPRA IL SOGGIORNO DI ANNIBALE A CAPOA.

DI FRANCESCO REGIS.

Letto li 30 gennajo 1811.

In un Discorso, che sul passaggio di Annibale per le Alpi lessi già al cospetto vostro, Accademici, parlando io di certuni, che intorno all' avviamento di cotanta spedizione aveano il prode Cartaginese di una cotale sconsideratezza incolpato, ho detto, s' io non m' inganno, quanto era mestieri a farlo anzi perciò riguardare non solo com' uno de' più gran Capitani dell' antichità, ma com' uno altresì de' più profondi Politici. Ora potrò io del pari giustificarlo da coloro, che lo accusano di essersi poi a Capoa arrestato in vece di condurre da' campi di Canne immediatamente alle porte di Roma le vittoriose sue schiere? Veramente di sì fatta accusa son piene tante carte di esperti Militari, di assennati Storici, e di Letterati di prim' or-

dine, che di poco, o niun pro forse potrebbe sembrare ogni difesa. Ad ogni modo la testimonianza, che passo passo alla prudenza, alla circospezione di lui rende Polibio, massime in questa parte di Storia la più perfetta, che uscisse mai da penna d'uomo; e più ancora la brama immensa, con cui questo Generale di continuo tirava là, dov'erano tutte le forze della Repubblica Romana rinchiuse; brama, cui nè estinguere, nè intiepidire potè mai o tragitto difficilissimo di fiumi, o spaventosa orridezza di alpine balze, o terribil faccia di cento combattimenti; hanno fatto nascere in me un forte dubbio, che non fu senza grandi cagioni, s'egli dopo quella memorabil vittoria si astenne dallo spingere oltre le temute insegne. Il perchè alla più sincera fiaccola della storia, al più puro lume della filosofia ho compilato su di tal argomento alcune poche riflessioni, le quali di buon grado sottopongo, Accademici, alla vostra oculata saviezza, e giovami sperare, che se non saranno esse valevoli a contrappesar gran fatto le moltiplici contrarie autorità, fiano esse almeno da voi riputate tali a dover rendere più cauti, e guardinghi certi giudizj, che si danno talora un po' precipitosamente sopra i grand'Uomini, e in ispezie sopra i grandi Capitani.

Sì, il confesso, settantamila Romani, o alleati tagliati allora a pezzi, diecimila fatti prigionieri, le reliquie dell'esercito in sul punto di ammutinarsi, e di lasciare l'Italia; lo spavento, che portavano seco que' pochi,

a cui la fuga avea salvata la vita, l'incertezza sulle mire dell'abilissimo intraprendente nemico, la costernazione, che potea trarre i cittadini a dare alle patrie mura un disperato addio; erano questi motivi, che parea dovessero indurre il Vincitore a volare a Roma, s' egli però avesse avuto ad assalire una Città, che non fosse Roma, o se ignorato avesse qual era in quel tempo il carattere Romano. E di fatto avea egli abbastanza di truppe a fare la circonvallazione di Roma, che non era vota di cittadini, e conseguentemente di soldati? Avea egli le molte, e le moltiplici diverse macchine a formarne l' assedio indispensabili? E se non vi fosse riuscito, come lo dovea avvertire l'infelice successo provato già sotto a men guardati ripari dopo la battaglia di Trasimene, ove sarebbesi egli ricoverato, non essendo ancora, tuttochè vittorioso per tutto, padrone di una sola piazza forte? Sopratutto poi che insuperabile ostacolo non vedea egli nella intrepidezza, nella magnanimità Romana? Incontanente alle donne, che potevano colle spaventate grida crescere il turbamento, è vietato di porre il piè fuor dei loro limitari; a' cittadini men coraggiosi, che meditassero di fuggire, son chiuse le porte della Città; a' corrieri, che arrivano, per tema che non ispargano nuove inopportune, dassi udienza in disparte: il Senato va ad incontrare Varrone, che ritorna alla Città con l'avanzata soldatesca, e solennemente il ringrazia, che non abbia sulla salute della Repubblica disperato. Nel tempo

stesso tutti portano con cuor volonteroso l'oro, e l'argento loro in grembo alla Patria; si arrola la gioventù quanta ve n'ha anche al disotto dell'età prescritta dalla legge; si armano diecimila schiavi, che si esibiscono alla guerra; si rifiuta il riscatto de' prigioni, per risparmiar l'erario, per animare al lor dovere le truppe, e per abbattere le speranze del nemico; si mettono in piè nella Città quattro legioni con diecimila cavalli, e gli Alleati somministrano quanti soldati loro si addomandano. Or coloro, che rinfacciano ad Annibale di non aver saputo usar bene la vittoriosa sua ventura, lasciando di gir subito ad assediar Roma, neghino essi, se possono, che trovato avrebbe esso senza dubbio nel solo carattere de' Romani un antemurale inespugnabile. Mi si dirà, lo so, che quando una Città è inaspettatamente investita, quando i cittadini sbigottiti pensano ad abbandonarla piuttosto, che a difenderla, non accade nè circonvallazione, nè assedio: che così era pur già a Roma succeduto allor quando dopo la battaglia di Allia co' suoi Galli vi accorse il provocato Vincitore. Ma che diversità di sentimenti, oltre le ben minori forze, trovò Brenno ne' Romani d'allora? Allo arrivarvi che fece, vide spalancate le porte, nè soldato nessuno alla guardia (che i soldati da lui posti in rotta, tranne pochi giovani rinchiusi nel Campidoglio per difenderlo, se possibil fosse stato, anzichè a Roma, dove il potean più presto, eransi a Vejenti per la più parte ridotti), vide sgombre le case di

vecchj, di femmine, di fanciulli; e solo si abbattè a ottanta Senatori, i quali avvisando di atterrire il nemico collo spontaneo sagrifizio della lor vita, immobili sulle lor seggie curuli offrirono il collo alle spade nemiche inesorabili. E Annibale, che anche prima di partire da Cartagena avea sì piena notizia de' Romani, come aver la potesse de' suoi stessi concittadini; Annibale, che nel corso di lunga guerra gli avea coll'occhio del più perspicace Generale, che stato sia mai, esaminati, e conosciuti, poteva egli con una soldatesca senza patria avanzarsi alle lor mura, e ingaggiare un fatto, ove se mal capitava, il tutto era per lui irreparabilmente perduto? Egli in oltre, che stato era sino a quel dì al più fiero incontro delle fatiche invincibile, poteva egli poi cedere sì di leggieri alla primiera seduzion de' piaceri, e permettere, che insieme con lui gli agguerriti soldati suoi si abbandonassero a un fatale ignominioso riposo, che doveva il corpo, e l'anima di tutti snervare, e corrompere? E che? S'io dicessi di più, che Livio, alla cui sorgente andarono quindi ad attingere quasi tutti coloro, che di questa spedizione scrissero, finse egli, o almeno esagerò d'assai tutto quello, che della deliziosa Capoa in tal proposito spacciò, per gettare appunto l'onta, il disprezzo sul maggiore nemico di Roma, forse che i fatti medesimi molto più fededegni, che qualunque siasi autorità, non darebbono pur essi alcun peso, e valore a' miei detti? Certo, se le delizie Capoane avessero lui;

come suona per tutto, ammollito, e spenta affatto nei suoi soldati la disciplina, com' è che sarebbesi ancor egli tenuto in Italia poco men che tre lustri? Com' è che avrebbe ancora prese Città, e riportate vittorie? E com' è che le sue truppe senz' ombra mai di tumulto, di sedizione, come afferma Polibio, anche nei disastri, e nelle perdite gli furon fedelissime, e volonterose s' esposero tuttora a' rischi maggiori? Anzi i Romani stessi, se non l' avessero veduto sempre sollecito, sempre vegeto, sempre pronto, intento, ed armato, perchè poi avrebbero pur sempre contro lui cercato i più valenti Generali, e cresciuti, e rifatti ad ogni anno i più poderosi eserciti? Perchè i più accreditati, i più sperimentati personaggj fra loro a fin di allontanarlo dall' Italia consigliarono sì focosamente a portar in Africa la guerra con tanto dispendio, e periglio? Perchè allor quando infine richiamato da' suoi dovette andarsene, la Repubblica Romana ordinò le più solenni preghiere pubbliche in rendimento di grazie agli Dei per averla liberata dalla presenza del suo più temuto nemico? Farò ancora un passo più oltre, benchè forse a parer vostro, Accademici, omai più non necessario, onde almeno si sospenda ancora contro Annibale la ingiuriosa condanna. Questo Generale, che mal consigliate penne fecero pure così trasandato ne' suoi interessi, così servo de' piaceri, questo Generale anche dopo l' abbassamento della sua Patria, anche nella maggior lontananza continua ad esser terribile

agli occhj di Roma. Tutta la terra disperava già della sua salute, ed egli solo osserva, che mai le circostanze non erano state sì favorevoli per umiliare i Romani: va egli a comunicare i suoi alti pensieri alla Corte di Antioco: ma Antioco non era capace di cotanta altezza. Che se stato il fosse, era quello per avventura il tempo, in cui tutte le Nazioni avrebbero non infruttuosamente congiurato a spegnere per sempre la gloria del Campidoglio. Quanto bella cosa sarebbe stata il vedere uniti insieme un Mitridate, ed un Annibale, i due soli che fecero tremar Roma veramente! Ma Mitridate regnò in una età, che i Popoli governati da Uffiziali Romani eransi ad ubbidire avvezzi, ed abituati; e Annibale guerreggiò per una Repubblica, che quando avrebbe potuto contro la ognor più cresente possanza Romana ajutarlo a conservare le prime conquiste, e a farne delle nuove, indurita dalle voci della contraria fazione, nol volle a patto nessuno. Questa appunto io penso, che sia più che ogni altra la principal cagione, che arrestò il corso in Italia alle vittorie del gran Capitano. Ben in fine la Repubblica sua, allor che meglio aprì gli occhj, avrebbe pur voluto nella ben innoltrata impresa sostenerlo. Ma il commercio, ch' era il suo nerbo maggiore per nutrire, e avvalorare la guerra, essendo allora pressochè interamente ruinato, di necessità avvenne a lei quello, che avverrà sempre ad una seconda Cartagine, la quale abbia in pari circostanze con una novella Roma a contendere.

ESAME CRITICO

DEL

PRIMO VIAGGIO DI AMERIGO VESPUCCI AL NUOVO MONDO.

ESAME CRITICO

DEL

PRIMO VIAGGIO DI AMERIGO VESPUCCI AL NUOVO MONDO

DI

GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE

Letto li 6 Dicembre 1810.

CAPO I.

Viaggj diversi del Vespucci; che cosa ne abbiano scritto i più antichi Autori Toscani.

Amerigo Vespucci Gentiluomo Fiorentino, educato ad un tempo alle Lettere, ed alla Mercatura, che, nel Secolo XV in cui nacque, erano in istato floridissimo nella sua Patria, l'Atene d'Italia, d'animo grande, e bramoso di acquistar celebrità, abbandonati, come il famoso suo Concittadino Boccaccio, i traffici, Navigatore famoso divenne, ed ebbe la sorte di dare il suo nome alla più vasta parte del Mondo scoperta da

Cristoforo Colombo. Quanto signorilmente fosse egli stato nodrito il ricaviamo da ciò che narra Ei medesimo, scrivendo al Gonfalonier Soderini, che aveano atteso a' primi rudimenti delle Lettere insieme, sotto la disciplina di Fra Giorgio Antonio Vespucci zio paterno di esso Amerigo, ornato di Greche, e Latine Lettere, famigliare del gran Platonico Marsilio Ficino, e uomo coltissimo, come il dimostrano eziandio i pregevoli Codici MSS.ti di VIRGILIO, e di AULO GELLIO da lui posseduti, di cui ne' Viaggj suoi letterarj per l'Italia giudicò di dover far menzione l'erudito P. ZACCARIA *. Delle imprese sue marittime il VESPUCCI stesso scrisse replicatamente, dandosi quella lode, che giustamente gli era dovuta, principalmente per ciò che si appartiene alla Scienza dell' Astronomia, e della Nautica; ed in questa parte io sono pienamente d'accordo

Bandini. Vita e Lettere di Amerigo Vespucci p. XIX. Firenze 1745.

Zachar. Excurs. Liter. per Ital. vol. 1 pag. 288.

---

* „ Fra Giorgio Antonio Vespucci, Frate di S. Marco insegnava pubblica-
„ mente Grammatica a' Giovani nobili, e tra gli altri furono suoi discepoli
„ Piero di Messer Tommaso Soderini, che fu poi Gonfaloniere a vita, e
„ Amerigo Vespucci, figliuolo di Ser Nastagio, fratello di detto Fra Giorgio
„ Antonio. — Così si esprime Giuliano Ricci detto dal Bandini Antiquario illustre (*Vita di Am. Vespucci* pag. XXV). La Famiglia de' Vespucci era stata ammessa a goder de' maggiori uffizi della Repubblica sin dal anno 1343. (*Bandin. loc. cit.* pag. XLV). Del resto a' tempi di Amerigo erano aderenti i Vespucci della potente, e quindi Sovrana Famiglia De-Medici. Di fatto Giovanni Vespucci nell' anno 1484, in tempo del maggior auge della potenza di Lorenzo De-Medici, era ambasciator della Repubblica di Firenze a Roma presso il Papa, e negoziò per far ottener il posseso della Badia di Passignano in favor di Giovanni De-Medici, che fu poi Papa Leon X. (*Ricordo di Lorenzo De-Medici presso il Roscoe Vita di Leon X. Tom. I* p. 16.)

col PINKERTON recente Geografo Inglese, che come dotto il celebra meritamente, e dalla taccia il difende di vano, e leggiero, e non ne ho ragionato diversamente da lui. Ma non posso fare a meno pur anche di consentire con quel Geografo valente, nel credere, che dopo Colombo navigasse il VESPUCCI al Continente del Nuovo Mondo *, non prima dell' anno 1499, siccome non può non vedere chi legge quel Capo del PINKERTON, dacchè l'elogio del VESPUCCI viene in seguito di questo fatto.

Del Primo Scopritore del Cont. del Nuovo Mondo §. XV. p. 98. Firenze 1809.

Dico, che il VESPUCCI de' Viaggj suoi scrisse replicatamente a' Magnati della Repubblica di Firenze. Che ne sia il vero in Lettera a Lorenzo di Pier Francesco De-Medici descrisse Egli la navigazione intrapresa nell' anno 1499, pubblicata dal BANDINI; e la data di questa è de' 18 di Luglio 1500. Del suo Viaggio poi a quella parte del nuovo Mondo, che venne in appresso detta *Brasile*, ne scrisse parimenti al mentovato Lorenzo di Pier-Francesco De-Medici. Questo Viaggio fu intrapreso nell' anno 1501, dopo che nell' anno avanti vi era stato portato casualmente dai venti il Cabral, e questo Viaggio fu il primo dei Viaggj del VESPUCCI,

Bandini Vita e Lettere del Vespucci p. 64 e seg.

Lettere del Vespucci precit. pag. 100 e seg.

---

* Ecco come il Pinkerton incomincia quel Capo della sua Geografia (*Tom. V. p. 434. Paris* 1804). „ En 1499 Ojeda, Officier qui avait accompagné Co-„ lomb, fait voile vers l'Amérique avec quatre vaisseaux, mais ses découvertes „ ne s'étendent beaucoup plus que celles de Colomb. Au nombre *des aventu-„ riers de l'expédition, étoit Américic Vespuce* Savant Florentin *très-instruit „ dans l'Art de la Navigation etc.*

che si pubblicasse in Italia. Il BANDINI sopraccennato fa menzione d' un Libretto di pochi foglj in istampa, che volgarmente dicesi Gotica, intitolato *Mundus Novus*, dove in fine si legge = *Ex Italica in Latinam linguam Jocundus interpres hanc Epistolam vertit etc.* Questo libretto non è altro, che la Lettera del VESPUCCI a Lorenzo De-Medici, in cui si descrive il Viaggio al Brasile; ed è la Lettera medesima, che si stampò in lingua Italiana nel 1507 nella Raccolta Vicentina del FRACANZIO *, intitolata *Mondo Nuovo*; quindi nell' anno seguente 1508 in lingua Latina nell' *Itinerarium Portugallensium*. Se il Libretto, che porta in fronte il titolo di *Mundus Novus* sia venuto alla luce prima della Raccolta Vicentina del 1507, non si può

Bandini. Vita del Vespucci pag. LI.

---

* Il celebre Doge Foscarini nomina l' Autore di quella antica Collezione Vicentina Montalboddo Fracanzano Vicentino; ma il P. Angiolo Gabriello da S.ta Maria, ne' suoi Scrittori Vicentini presso il Tiraboschi, mostrò, che il vero nome di quel Raccoglitore si è Fracanzio nativo di Monte-Alboddo, Terra nella Marca Anconitana e non Vicentino, ma che professava bensì Lettere nella Città di Vicenza (*Tirabos. Stor. della Let. Ital. Tom.* VII *P.e* I *pag.* 213. 1.ma *Edizione*; *e Lettera rarissima di Cristoforo Colombo riprodotta ed illustrata dal Cav. Ab.e Morelli, Annotazioni pag.* 45 *e* 46. *Bassano* 1810.). Può essere che abbia equivocato il Foscarini a cagion di quel Antonio Fracanzano di Patria Vicentino, Medico di grido del Secolo XVI, e figliuolo, e secondo altri nipote, di un altro dello stesso nome, e cognome, Professore in Padova sul fine del Secolo XV, di cui parla il Tiraboschi precitato (*Stor. della Lett. Ital. Tom. VII P.e II pag.* 58 *Ediz.* 1. *Modenese*). tanto più, che il nome di Fracanzio è scritto in abbreviatura *Fracī* in fronte alla Lettera, con cui quell' antico Raccoglitore indirizzò il suo Libro a Gio. Maria Angiolello Vicentino.

accertare, non accennando il BANDINI data veruna di quel Libretto.

Due cose si vogliono avvertire ciò non pertanto; la prima, che, sebben nel Libretto, di cui ragiona il BANDINI, dicasi, che, la Lettera del VESPUCCI venne tradotta dall'Italiano idioma in lingua Latina, la traduzione però, che si legge nell' *Itinerarium Portugallensium*, fu fatta prima dalla lingua Portoghese nella Italiana, quindi voltata in Latino = *Fidus interpres praesens opus e Lusitano Italicum fecit etc.*, dal che si fa manifesto, che andavano attorno esemplari in lingua Italiana, e Portoghese sin prima dell'anno 1507: la seconda osservazione da farsi si è, che il Titolo di *Mondo Nuovo*, dato alla Relazione del Viaggio del VESPUCCI al Brasile, ne' varj esemplarj, e in diverse lingue, che andavano attorno, può aver dato a credere a molti, che di questo Nuovo Mondo, primo, e principale Scopritore fosse Amerigo VESPUCCI medesimo, opinione, che prese maggior piede, e si radicò poi altamente, dopo che ad una parte di esso Nuovo Mondo, e quindi a tutto quel vastissimo Emisfero venne dato il nome di America.

Del primo Scoprit. del Continente del Nuovo Mondo f. v. pag. 38 in nota.

Che il titolo della Raccolta Vicentina possa di leggieri aver ingannato chi le cognizioni sue ristringe ai titoli de' libri, se ne persuaderà tosto, chi porrà mente, che quella Raccolta porta in fronte come segue = *Paesi novamente retrovati. et Novo Mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulato.* Certamente il senso obvio

di queste parole si è, che i Paesi nuovamente ritrovati, sieno quelli medesimi, che intitolati furono da Amerigo (ivi detto *Alberico*) Vespucci *Nuovo Mondo*. Ma leggendo, anzi scorrendo soltanto quella rarissima Collezione, si scorge tosto, che la Contrada descritta dal Vespucci si è il Brasile soltanto; e che è Contrada diversa da quelle, che in primo luogo vengono indicate colle prime parole del Titolo: *Paesi novamente retrovati*, che disgiuntivamente intender si debbono dalle seguenti, vale a dire da quella Contrada particolare, che il Vespucci intitolò *Nuovo Mondo*. Di fatto, di sei Libri, in cui è divisa quella Collezione, la Lettera del Vespucci a Lorenzo De-Medici forma soltanto il Libro V, che è di poche facciate; comincia al Capo CXIIII di tutta la Collezione; termina al Capo CXXIIII, e porta in fronte = *El Novo Mondo de lingua Spagnola interpretato in idioma Ro., Libro Quinto;* e nel Capo CXXIIII, che è l'ultimo di esso Libro V, leggesi = *De Spagnola en lengua Ro. el iocondo interprete questa epistola ha traducta: a ciò che i latini intendeno quanto mirande cose alla zornata se ritrovano* = Tutto quanto sopra ho potuto riscontrarlo io medesimo sopra un esemplare di essa Raccolta Vicentina, ristampata in Milano nell'anno 1512 da que' medesimi Gio. Giacomo, e fratelli de Lignano, che avevano già pubblicato nell'anno 1508 il raro Libro intitolato *Itinerarium Portugallensium*, e ciò mediante la tante volte sperimentata cortesia del nostro Collega il

Signor Giuseppe VERNAZZA-FRENEY indagatore indefesso, e scopritor fortunato, del pari, che conoscitore intelligentissimo di eruditi cimelj. Ed in vero questa prima Collezione Vicentina, sia per l' anteriorità del tempo, che per l' importanza delle materie, che contiene, è infinitamente più pregevole delle Raccolte di Viaggj posteriori, ed in ispecie di quella colle figure di Teodoro de Bry intitolata: *Collectiones Peregrinationum in Indiam orientalem, et in Indiam occidentalem*, di cui sì a lungo si parla dal DE-BURE, detta dal FOSCARINI la prima e più famosa, che, dopo di quella del RAMUSIO, si facesse oltremonti, salita a prezzi straordinarj di centinaja di zecchini a questi ultimi tempi. Del rimanente lo stesso diligentissimo FOSCARINI non pare, che abbia colla solita sua accuratezza esaminata la sopraccennata Raccolta Vicentina: perciocchè suppone, che vi sieno in essa due Navigazioni del VESPUCCI, e che dopo sia uscita la terza Navigazione al Brasile; dovechè le Relazioni dei due primi Viaggj non comparvero, se non se la prima volta in Lorena; e la Navigazione compresa nella Raccolta Vicentina è una sola, ed è quella al Brasile in una Lettera, com' è detto, indirizzata a Lorenzo di Pier-Francesco De-Medici.

De-Bure N.° 2620. Foscar. Letter. Venez. pag. 436 in nota.

Foscar. Letter. Venez. pag. 433 ed in nota pag. 432 n.° 308.

Dopo queste Lettere a Lorenzo De-Medici, scrisse il VESPUCCI altra Lettera a Pier Soderini nell' anno 1504, ed in questa posterior Lettera comprese le Relazioni di più suoi Viaggj, e ragionò di nuovo dei

Viaggj medesimi, di cui inviate avea le Relazioni nelle due sopraccennate Lettere a Lorenzo De-Medici, e segnatamente del suo Viaggio al Nuovo Mondo. Chiamo questa al SODERINI parimente Lettera, perchè forma una Lettera sola, diretta ad un solo e medesimo personaggio, con una sola data, e perchè nella più antica edizione che se ne fece in Italia (che non può esser peraltro, come altrove si è dimostrato, anteriore all'anno 1510) viene intitolata = *Lettera di Amerigo Vespucci delle Isole nuovamente trovate in quattro suoi Viaggj.*

Del primo Scoprit. del Continente ec. Appen. pag. 110 e 111.

Il Viaggio del VESPUCCI alla vasta Regione del Nuovo Mondo, detta poscia Brasile, nulla ha che fare colla questione, per chiarire chi sia stato il primo Scopritore del Continente dell'immenso occidentale Emisfero. La prima parte della Lettera al Gonfalonier Piero Soderini si è bensì quella, che sola tal punto riguarda, e di cui ho fatto pensiero d'intraprender l'Esame Critico, per poter determinare, se sia Documento di tale natura, e di tale autenticità, che toglier possa a Cristoforo Colombo il dritto di essere riconosciuto come il primo, che sia giunto ad approdare alla Terraferma di quel vasto Continente. Vero è che già si potrebbe rimirare come sufficientemente discussa la materia nel Ragionamento intorno al primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo, pubblicatosi in Firenze nello scorso anno 1809; ma per due rispetti stimo, che riuscir non debba inutile questo nuovo mio lavoro. Primieramente affinchè, trattando di questo solo argo-

mento separato, e distinto, vale a dire del primo Viaggio di Amerigo Vespucci, e prescindendo dagli altri punti, di cui si è creduto di dover parlare in esso Ragionamento, più chiare, e spiccie risultino le prove di quanto si è preso a sostenere. In secondo luogo per poter sciogliere i dubbj, e spianar le difficoltà, che muover si possono da taluni contro l'asserzione già enunciata: che il documento, che contiene la Relazione del primo Viaggio di Amerigo Vespucci, non è tale da poter venir in confronto con quelli che favoriscono la causa di Colombo.

Spero poi con questa mia disamina di non far cosa che dispiacer possa a' veri dotti Toscani, i quali, sicuri di tanti incontrastabili vanti della Patria loro, riguardano come nemici del pari della verità, che delle proprie vere glorie coloro, che le contaminano; ingegnandosi con indebite lodi di rapir l'onore ad altri dovuto *; Senzachè, nel caso di cui si tratta, sanno

* Tra questi dotti Toscani, non avversi alla gloria di Cristoforo Colombo, spiacemi di non poter annoverare il P. Stanislao Canovai, che, dopo la nota Dissertazion sua annessa all'Elogio di Amerigo Vespucci, dettato sin dall'anno 1788, altra Dissertazione pubblicò recentemente *sopra il Primo Viaggio d'Amerigo Vespucci alle Indie Orientali, indirizzata alla celebre Accademia Etrusca di Cortona* (*Firenze* 1809, *presso Pietro Allegrini*). A questa Dissertazione però, come neppure allo Scritto intitolato — *Osservazioni sul Ragionamento del Primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo* (*Firenze, Allegrini* 1809) io non intendo di fare risposta. Basta a me di potere con fondate ragioni stabilire la mia asserzione, che consiste nel dire: che il Primo Viaggio di Amerigo Vespucci descritto in quella Lettera

essi troppo bene, che, qualunque sieno le idee confuse delle persone volgari rispetto al merito del Vespucci, avanti al Bandini, però non si troverà uomo veramente dotto Toscano, che abbia preso a sostener di proposito, che il Vespucci giunto sia, prima di Cristoforo Colombo, a toccar la Terraferma del Nuovo Mondo, nè Storico antico Fiorentino, che ciò abbia positivamente affermato, sebbene e lo Storico famoso

---

di Lui al Gonfaloniер Soderini, non è valevole per togliere il diritto a Colombo di essere riconosciuto come il vero primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo. Altronde vedo manifestamente, che ho la sciagura di non intendere esso P. Canovai, e la peggiore di non essere inteso da Lui, come a cagion d'esempio, dove combatte acremente (*Dissertaz. pag. 21, e pag. 22*), quasi che fosse asserzion mia, quanto si narra dal Munstero nella Cosmografia sua Italiana, che il primo Viaggio del Vespucci fu nell'anno 1497, e fu con Colombo; dovechè io ho detto a chiare note, *che il Munstero corresse il primo sbaglio con un nuovo errore, poichè Colombo non intraprese, se non nell' anno 1498 la navigazione, in cui scoprì la Terra ferma* (*Del Primo Scoprit. del Contin. ec. §. III pag. 24*). Ciò posto, perduta opera si è il ragionar con persona, da cui altri non ha la sorte di potersi far intendere, e sì fatte controversie ad altro non riescono, se non se ad oscurare, non mai a far trionfare la verità; tanto più se si agitano in modo troppo diverso da quello, che, tra' Letterati Toscani il savio ed erudito Carlo Dati, e tra' nostri Piemontesi il vivente rinomato Abate Gian Bernardo Derossi, pensano, che far si debba. Ecco come scrive il Dati, dopo di aver narrato il fine, che ebbe la nobile gara tra i due celebratissimi Dipintori Apelle, e Protogene, per quelle linee famose, di cui parla Plinio: „ Bella, e lodevole cosa è il cedere ingenuamente alla verità, terminando „ le gare in virtuosa amicizia. Sia detto ciò a confusione de' Letterati mo„ derni.... Scarso, e disutile è il frutto delle Lettere, e degli Studj, s'egli „ non vale a farci nè costumati, nè buoni, e non bastante a por freno alle „ smoderate passioni, che colla veemenza loro ci trasportan lungi dal vero, „ e dal giusto: onde nelle controversie erudite, e spesse volte anche sacre,

Guicciardini, e Bernardo Segni, e tanti altri abbiano parlato di quel evenimento memorando. Il Segni, ragionando delle Provincie trovate nel Nuovo Mondo, tanto manca che ne attribuisca la gloria al Vespucci, che fa menzione soltanto di Cristoforo Colombo, uomo, dic' Egli, di sottile ingegno, che fu il primo che colà navigasse; e sebbene parli poi degli altri Naviganti, che il seguirono di Cortes, di Pizzarro, di

Segni. Storia Fiorent. lib. VII pag. 194, 195. Augusta 1723.

„ non sanno, e non vogliono i più saggi temperarsi dalle ingiurie, e dagli „ improperj, per lo più alieni dalla contesa, i quali recano a mio giudicio „ maggior offesa, e più vergogna a chi li dice, che a coloro contro i quali „ son detti. Io per me anteporrò sempre un cedere modesto ad una inso- „ lente vittoria .... In questa guisa, anche perdendo, si vince, dove in „ quell' altra maniera di contrastare arrabbiata, ed incivile, anche i trionfi „ son vergognosi „ (*Dati Vite de' Pittori antichi, Postille alla Vita di Protogene pag.* 172). Sin quì il Dati. L' Abate Gian Bernardo Derossi si spiega come segue — " Io ho sempre altamente disapprovato lo stile ingiu- „ rioso, e mordace, e sempre creduto, che l'urbanità, la dolcezza, la tol- „ leranza erano le prime armi, le quali si doveano usare, e che qualunque „ altra via, e qualunque ragione non sarà mai efficace senza il loro con- „ corso (*Memorie Istoriche sugli Studj, e sulle Produzioni del Dottore G. Bernardo Derossi Prof. di Lingue Orientali da Lui distese N.° LXXIV pag.* 74. *Parma* 1809). Comunque siasi, dee essere intanto persuaso il P. Canovai, che, se non si risponde alla Dissertazion sua, non se ne vuole perciò inferire, come fa, dal silenzio del fu Abate Tiraboschi di sempre chiara memoria, l'Autor delle Osservazioni (*Osservaz. alla pag.* 6 *del Ragionamento*), che sì fatto silenzio sia cagionato da impossibilità di replicare; ma bensì altro non esserne il motivo, se non se la ripugnanza, che prova ogni onorata persona di trovarsi fatta bersaglio di derisioni, d' ingiurie, e d' imputazioni manifestamente calunniose, col pretesto di troncar la strada alle *Logomachie*, ora facendo parlare un Amico Osservatore, che insulta, e si approva, ora fingendo un fraudolento audace Copista, che non esiste.

Almagro, di Magalianes, cosa notabilissima si è, che non dice neppur motto di Amerigo.

Ma troppo è rilevante il luogo del GUICCIARDINI Scrittore contemporaneo, ed informatissimo dei successi de' tempi suoi, ed in ispecie della sua Patria, per non riferirlo quì per intero. Dopo aver Egli adunque ragionato delle Navigazioni de' Portoghesi, segue a dire così: « Ma più maravigliosa ancora è stata la » Navigazione degli Spagnuoli, cominciata l'anno 1490 » (*deve dire* 1492) per invenzione di Cristofano Co- » lombo Genovese *, il quale, avendo molte volte na- » vigato per il Mare Oceano, e congetturando per l'os- » servazione di certi venti quello che poi veramente » succedette . . . . . scoperse in capo di trentatrè dì » nelle ultime estremità del nostro emisperio alcune » Isole, delle quali prima niuna notizia si avea, felici » per lo sito del Cielo ec. . . . . onde allettati gli » Spagnuoli dalla facilità di occuparle . . . . . comin- » ciarono molti di loro, come in domicilio proprio, » ad abitarvi; e *penetrato Cristofano Colombo più ol-*

Guicciardini Storia d' Italia lib. VI. pag. 407 408 Ven. Pasquali 1738.

---

* Non si dee tralasciar di avvertire, che il dotto nostro Piemontese Celio Secondo Curione, rifuggito tra gli Svizzeri per aver infelicemente abbracciato gli errori de' Novatori de' tempi suoi, nella Traduzione, ch' Ei dettò in Lingua Latina della Storia del Guicciardini, stampata in Basilea nell' anno 1566, e dedicata al Re di Francia Carlo IX, voltando il soprascritto passo, che sta a pag. 214 e 215 di essa Traduzione, tolse via l'aggiunto *Genovese*, dicendo soltanto — *Hispanorum Navigatio Christophoro Columbo auctore coepta.*

» *tre*, e, DOPO LVI, *Amerigo Vespuccio Fiorentino*, e » successivamente molti altri, hanno scoperte altre » Isole, e grandissimi Paesi di Terraferma, . . . de- » gni e i Portughesi, e gli Spagnuoli, e *precipuamente* » *Colombo, inventore di questa più maravigliosa, e più* » *pericolosa Navigazione*, che con eterne laudi sia ce- » lebrata la perizia, l' industria, l' ardire, la vigilanza, » e le fatiche loro, per le quali è venuta al Secolo » nostro la notizia di cose tanto grandi, e tanto in- » cognite.

Nè alla asserzione del GUICCIARDINI si oppongono, se dirittamente si riguarda, altri assennati Fiorentini, che parlarono del VESPUCCI. Domenico Mellini, che fioriva verso il fine del Secolo XVI, ed il principio del susseguente, qualifica bensì il VESPUCCI come peritissimo della Navigazione, ed uno de' ritrovatori di nuovi Paesi, e quello dal cui nome la Quarta Parte della terra abitata America si chiama, ma non mette in dubbio i diritti di Colombo, e nemmeno lascia sospettare, che dai Fiorentini a' tempi suoi si pretèndesse, che il VESPUCCI si dovesse riguardare come il primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo; anzi, dicendo il MELLINI, che l' America prese il nome da lui, e non allegandone sì fatto motivo, com' era obvio, è agevole lo inferirne, che alla casualità, od almeno a tutt' altra ragione tal cosa comunemente si attribuiva.

Mellini. Descriz. della entrata della Regina Giovanna d' Austria presso il Bandini. Vita del Vespucci p. LXVIII.

Filippo VALORI poi, altro Scrittor Fiorentino de' tempi medesimi, nel Libretto suo intitolato *Termini di Basso*

Bandini. Vita del Vespucci p. LXX.

rilievo, detto dal BANDINI rarissimo, non credette di poter dare maggior lode al VESPUCCI, come dicendo, che, senza sconvenevole titolo, si sarebbe potuto chiamare *il Colombo Fiorentino*: e quindi, ristringendosi al fatto, senza allegare motivo nessuno, asserisce che per le scoperte fatte da lui, si chiama America una gran parte del Mondo. Anzi dicendolo = *così padrone della Geografia, che, per le scoperte fatte da lui, si chiama America una gran parte del Mondo*, nasce da ciò una forte congettura, per credere, che in senso di quell' Autore, non per altro motivo, che per la sua Scienza abbia Amerigo ottenuto un onore sì grande. Che tal nome venisse dato da prima a quelle vaste Regioni, in conseguenza delle Navigazioni del dotto Cosmografo Fiorentino, fatte sotto gli auspicj del Re di Portogallo, può inferirsi eziandio dal non accennarsi dal VALORI altri Viaggj di lui, salvo quelli contenuti in certe supposte Lettere ad Emanuello Re di Portogallo.

Bandini loc. cit.

Anche Fra Bartolommeo BAFIO da Lucignano nella Orazione = *De urbis Florentiae felicitate*, citata parimente dal BANDINI, parla di Amerigo VESPUCCI come di Cosmografo insigne, ed in tale qualità impiegato dal Re di Portogallo in Navigazioni dirette a scoprire nuove terre; nel qual particolare pare, che quello Scrittore traducesse ciò, che dice Leandro ALBERTI nella Descrizione d' Italia, dove ragionando di Firenze, e della fama, che di quella Città risuonava

fuori d'Italia, soggiunge, che molto vi contribuì « ALBERTO (sic) VESPUCCIO eccellente Cosmografo, alla » cui suasione Manuele Re di Portogallo gli diede al- » cune navi, acciò che solcasse il Mare Oceano per ri- » trovar Isole, et altri Paesi non conosciuti da noi ». Nè diversamente da Leandro ALBERTI avea parlato del VESPUCCI Pietro MARTIRE d'Anghiera, il più antico, ed autorevole Scrittore delle cose del Nuovo Mondo, nel noto Testo recato dal TIRABOSCHI, dove ne fa menzione come di scienzato Piloto, che sotto agli auspicj, ed agli stipendj de' Portoghesi avea parimenti navigato più gradi al di là della Linea Equinoziale *. Che se fu chi disse, che non potevano i Fiorentini rivolgere gli occhj al Cielo, od alla Terra senza ricordarsi dei proprj vanti mercè il GALILEO, ed il VESPUCCI, questo riguarda appunto la Scienza Astronomica; Cosmografica, e Nautica, di cui era il VESPUCCI fornito, e per mezzo di cui potè scientificamente navigare dove a caso era stato trasportato il Cabral, e scientificamente descrivere il suo Viaggio.

Leandro Alberti Descr. d' Italia Luoghi di Toscana fra terra f. 47 r. Venezia 1561.

Già altrove ho recato il sentimento del dotto, e giudizioso Abate LANZI, se non Toscano per nascita, Toscano per genio, per istudj, per impieghi lungamente sostenuti in Firenze, e per avervi terminati i

Patria di Colombo Lettera I. sulla scoperta del Nuovo Mondo. Firenze 1808 p. 133. Del primo Scopritore del Continente ec. pag. 1 e 2.

* „ Vir in hac arte peritus (*di disegnar Carte da navigare*), qui ad „ Antarticum, et ipse, *auspiciis, et stipendio Portugallensium*, ultra lineam „ aequinoctialem plures gradus adnavigavit „. *Ocean. Decad. Contin. Lib. X presso il Tiraboschi, Storia della Lett. Ital. Tom. VI, P. I, pag.* 192.

ben vissuti suoi giorni; ed ho pure stimato di far uso di un altro Autore Toscano, voglio dire il Traduttore dell' Opera Inglese intitolata il *Gazzettiere Americano*, contrarj entrambi a coloro tra Toscani, che pretendono, che ad Amerigo VESPUCCI sia tenuto il Mondo della prima scoperta del gran Continente dell' Emisfero Occidentale. Che se quest' ultimo Toscano fu un Traduttore, non fu però un Traduttore, che semplicemente si sia pigliato pensiero di recar in lingua Italiana l' Opera Inglese, ma Traduttore, che professà apertamente di togliere, ed aggiungere al suo Testo tutto quello, che giudicava opportuno, onde si può a buona ragione riguardare, quanto a' sentimenti, come Autore originale. Posto quanto sopra adunque, non si potrà mai dire, che tutti i Toscani abbiano sempre riconosciuto Amerigo VESPUCCI per primo Scopritore del Continente Americano; tanto più che non so, se vi sia Scrittore, che abbia seguito in tutto il BANDINI, fuorchè il buon Religioso Piemontese Illustrator delle Chiese Fiorentine il P. Giuseppe RICHA della Compagnia di Gesù, che certamente non si avvide quanto, ciò facendo, detraesse di gloria a Colombo suo Paesano, e quanto nel tempo istesso si allontanasse dal vero. Ben diversamente dal P. RICHA ne giudicarono però i dotti suoi Confratelli Autori del Giornale di TREVOUX, che appena uscita alla luce la Vita, e le Lettere del VESPUCCI, gagliardamente si opposero alle asserzioni del BANDINI, e sostennero valorosamente la causa, ed i diritti incontrastabili di Colombo.

L' Editore al Lettore pag. v. e vi.

Notizie Istoriche delle Chiese Fiorentine tom. iv lez. iii pag. 29 e seg. Firenze. Viviani 1756.

Memoires de Trevoux 1746 settembre artic. xciii.

CAPO II.

Delle prime Edizioni, e dei MSS.ti delle Quattro Navigazioni del Vespucci, *in cui resta compreso il suo primo Viaggio.*

Per intraprendere l'Esame critico di un Autore è necessario, come ognun sa, avanti ogni cosa accertarsi, se si abbiano testi sinceri, ed incorrotti, che contengano quanto di fatto abbia pensato, e scritto l'Autore, di cui si tratta. Se abbia poi egli detto, o narrato il vero è una seconda ulteriore indagine. Vediamo adunque prima di tutto, se le stampe, ed i MSS.ti, che si hanno della Lettera del Vespucci, che contiene la Relazione delle quattro sue Navigazioni abbian tali caratteri, che possiamo considerarla come opera di lui; e quando sia dessa opera sua, se non sia stata per avventura in parti sostanzialissime alterata, o corrotta dai Traduttori, dai Copisti, o dagli Editori.

La prima edizione di questa Lettera, ma col titolo di Quattro Navigazioni di Amerigo Vespucci, si è quella che si è fatta in Lorena in lingua Latina nell'anno 1507. Di questo raro Libro già ho dato qualche cenno nel mio Ragionamento del primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo, ma ora ne posso parlare più specificamente, mercè la gentilezza, e la accurata

diligenza del Signor Abate Francesco Cancellieri, che lo esaminò attentamente in Roma nella Biblioteca Vaticana, dove si conserva, e che me ne favorì i più minuti desiderati riscontri, appena che gli ebbi palesata la mia brama. Il Libro è stampato nella Città di S. Deodato, leggendovisi in fine;

N.° 9688.

Ville de S. Diey nel Vosges, Provincia della Lorena. confinante coll' Alsazia.

» *Urbs, Deodate, tuo clarescens nomine, praesul,*
» *Qua Vogesi montis sunt juga pressit opus;*

ed il titolo, copiato fedelmente dal prenominato Signor Abate Cancellieri, si è il seguente = COSMOGRAPHIAE INTRODUCTIO: CUM QUIBUSDAM GEOMETRIAE ET ASTRONOMIAE PRINCIPIIS AD EAM REM NECESSARIIS. *Insuper quatuor Americi* VESPUCII *Navigationes. Universalis Cosmographiae descriptio tam in solido quam plano, eis etiam insertis, quae Ptholomeo ignota, a nuperis reperta sunt.* E siccome l' Opera è dedicata all' Imperator Massimiliano, seguono nello stesso frontispicio questi due enfatici versi:

» *Cum Deus astra regat, et terrae climata Caesar*
» *Nec tellus, nec eis sydera maius habent.*

In fine leggesi = *Finitum vij kl Maij anno supra sesquimillesimum vij.* Questa è la prima edizione, che si sappia della Lettera del VESPUCCI, che comprende la Relazione dei Quattro suoi Viaggj, e risulta esser conforme a quella fattasi poscia dal GRINEO, ed inserita nella Raccolta intitolata *Novus Orbis*, stampata in

Del primo Scopritore del Continente §. VI p. 39 e seg.

Parigi nell' anno 1532, a cui servì di testo, secondo che io avea congetturato.

In fatti (per toccar i punti più principali, e di maggior rilievo), nella Edizione di Lorena leggesi la stessa Dedica de' Quattro Viaggj fatta dal VESPUCCI al Duca di Lorena, e Re di Gerusalemme Renato, come in quella di Simon GRINEO. Leggonsi ivi, nè più nè meno come presso il GRINEO, indirizzate al Duca di Lorena le stesse parole, che nella Lettera Italiana sono dirette al Gonfaloniere Pier Soderini. Leggesi pure nella prima edizione di Lorena, come in quella del GRINEO, = *et provincia ipsa* PARIAS *ab ipsis nuncupata est*, secondo che io avea congetturato; e, quello che più rileva, troviamo nella edizione Lorenese, allo stesso modo, che nella edizione del GRINEO = *Calicium tandem repetivimus portum cum* CCXXII *captivitatis personis* XV *Octobris die anno Domini* MCCCCLXXXXIX, in numeri Romani, come avea io pur congetturato, che si leggesse.

Del primo Scopritore del Continente ec. Append. pag. 112.

Del primo Scoprit. del Continente §. VII pag. 44, ed append. pag. 114.

Sebbene il VESPUCCI fosse nell' anno 1507 ancora in vita, dimorava però in Siviglia, in qualità di Piloto Maggiore del Re di Spagna, non in Lorena, dove si stampavano i suoi Viaggj; nè avrebbe detto mai di essere stato condiscepolo col Duca di Lorena in Firenze sotto la disciplina di Fra Giorgio VESPUCCI suo Zio, nè avrebbe permesso, che tal cosa si dicesse. Di questi Viaggj non si sa propriamente chi fosse il primo Editore, nè d' onde li traesse; nemmeno si sa, che prima di stamparli ne consultasse l' Autore, come si sa-

Della Patria di Colombo Giunta I pag. 192, e del primo Scopritore del Contin. §. II pag. 19.

rebbe dovuto fare, e come non era impossibile di farlo. Il BANDINI ebbe sotto l' occhio questa Traduzione Latina dei Viaggi del VESPUCCI coll' indirizzo a Renato Rè di Sicilia, e di Gerusalemme, ristampata nel Libro di Gasparo VARERIO Portoghese = *De Ophira Regione in Sacris Literis*, e non sapendo trovar modo di conciliare, il diriger che si fa in quella Relazione il discorso al Duca di Lorena Re di Sicilia Renato, mentre è chiaro, che era indirizzata ad un Fiorentino, suppone, che il VESPUCCI, dopo di averla indirizzata al Soderini, di poi col medesimo indirizzo l' avesse mandata a varj personaggj; laonde, dopo qualche anno, rinvenuta presso quel Sovrano, chi la stampò, senza considerare a chi fosse primieramenta diretta, l' imprimesse tale qual era, coll' indirizzo, non al Soderini, ma bensì al Duca di Lorena. Comunque siasi di questo, certo è, che della Lettera del VESPUCCI, che contiene la Relazione delle Quattro Navigazioni, ne andavano attorno copie manoscritte, e che ne giunsero sino in Lorena, e che l' Editor Lorenese la pubblicò ad insaputa di Lui, quantunque fosse Egli ancora in vita.

Bandini. Vita del Vespucci p. LIX e LX.

Che fosse il VESPUCCI in vita nell' anno 1507, e che morisse poi in Siviglia nell' anno 1512 Piloto Maggiore del Re di Spagna, carica che sappiamo dall' Errera, che avea Egli ottenuto appunto nell' anno 1507, non ne dubiterà mai nessun dotto, e spassionato Critico, dopo l' autentico Documento pubblicato dal Muñoz, e ricavato da' Libri stessi del Tesoriere della Casa della

Contratacion di Siviglia. Da questo risulta, che quel Tesoriere pagò all' Esecutor Testamentario del VESPUCCI lo stipendio dovutogli come Piloto Maggiore del Re, sino al dì 22 del mese di Febbrajo dell' anno 1512, in cui esso Amerigo VESPUCCI morì. Contro un Documento positivo di tale natura, pubblicato da chi non avea interesse nessuno di sostener questo fatto, scrivea per autorità pubblica in faccia di tutta Spagna, e potea esser convinto così facilmente di falsità con sua vergogna, non servirebbe il muover dubbj, nè il dire, che il VESPUCCI facea pensiero di ritornar in Patria, quasichè non potesse aver cangiato di avviso dall'anno 1504, quando palesò tal sua brama, all'anno 1507. allorchè ottenne il carico di Piloto Maggiore, e quasichè non possa essere stato prevenuto dalla morte, non ostante che nutrisse in cuore sì fatto desiderio.

Patria di Colombo Giunta I pag. 192 in nota.

Contro cose di fatto, presso i Savj, non han luogo le argomentazioni, ancorchè studiate, e sottili. L' Arte Critica insegna a pesare l' autorità degli antichi Documenti, ed il negar loro credenza, soltanto perchè non concordano colle proprie opinioni favorite, sarebbe emulare i sogni del P. Harduin. *Quod intelligimus debemus rationi, quod credimus auctoritati*: disse chi troppo ben sapea, e ragionar acutamente nelle cose, ove ha luogo la semplice ragione, e pesare i motivi di credibilità nelle cose di fatto, voglio dire il Santo Padre Agostino, colle quali parole ottimamente distinse l' ufficio della ragione umana nella ricerca del vero, in

D. Augustinus de utilit. cred. cap. II.

ciò che si appartiene alla Critica dei fatti, dalla ricerca delle verità astratte nelle Scienze meramente speculative. Chi non è versato nella Critica, mentre tiene in poco o nessun conto gli Archivj, e i Diplomi, al pari di coloro contro cui scrisse la sua grand' Opera il MABILLON, e mentre in cose di fatto vuol ragionare, prescindendo dalle stampe, e dai MSS.ti, fa poi talvolta un fascio d' ogni Scrittore senza discernimento nessuno, purchè favoriscano la propria causa, e mette in pari grado, bisognando, le fantasie di un Poeta, o l' asserzione di un Lunario moderno, cogli Storici contemporanei più gravi, e più degni di fede, come se fossero di autorità eguale, e cogli stessi più autentici Documenti.

Una ristampa della Introduzione alla Cosmografia venuta alla luce in Lorena nel 1507, di cui è detto sopra, nel qual Libro si pubblicarono per la prima volta le Quattro Navigazioni del VESPUCCI, fattasi due anni soli dopo, vale a dire nell' anno 1509 in Alsazia, e sinora affatto sconosciuta ai più esperti Bibliografi, venne, mentre sto scrivendo, felicemente scoperta dal più volte lodato nostro Collega il Signor Giuseppe VERNAZZA-FRENEY, che, seguendo l' usato suo stile di porgermi con impareggiabile cortesia tutti gli ajuti possibili ne' miei studj, si è fatto graziosa premura di tosto comunicarmela. Dico ristampa: perciocchè dal confronto, che ne ho fatto, non solamente col titolo, ma con tutti que' luoghi più rilevanti, che dalla prima

Edizione esistente nella Vaticana ne trascrisse diligentemente il Signor Abate Cancellieri prenominato, risulta ad evidenza, che, in questa seconda Edizione di Strasborgo, altro non si fece che replicare esattamente la prima edizione di S. Deodato in Lorena, essendosi perfino nella sottoscrizione, nell' ultima facciata, imitato, per ciò che riguarda la data, la frase adoperata in quella di Lorena per indicar l' anno diverso 1509. = *Pressit apud Argentoracos hoc opus Ingeniosus vir Joannes grüniger. Anno post natum Salvatorem supra sesquimillesimum Nono.*

Di questo rarissimo Libro, dappoichè ho la sorte di averlo sotto gli occhi, non mi sembra, che debba riuscir inutile il darne un succinto ragguaglio. Il Libro è in 4.°, in carattere detto volgarmente Semigotico, senza numerazione di pagine, e col solo registro del foglio al basso. Dopo un Epigramma indirizzato all' Imperatore Massimiliano da un Filesio di Vosges (*Philesius Vogesigena*), nome finto, secondo lo Schoepflin, tien dietro subito la Dedica al prefato Imperator Massimiliano = *Divo Maximiliano Caesari Augusto Martinus Ilacomilus foelicitatem optat*, ed in fine di essa Lettera Dedicatoria = *Ex oppido divi Deodati. Anno post natum Salvatorem supra sesquimillesimum septimo.* In questa Dedica all' Imperator Massimiliano, per venir a ciò che più importa, troviamo bensì, che, per compire il Tipo dell' Universo, avea l' Autore aggiunte a Tolomeo Quattro Navigazioni di Amerigo Vespucci; ma da chi, e

Schoepflinus Alsatia Illustr. T. I pag. 7.

Ilacomilus, cognome, che sembra finto o travisato.

come gli fossero pervenute infino in Lorena queste Quattro Navigazioni, nol dice Egli in verun modo, ed inutile sarebbe il cercarlo. Quello, che possiamo accertare, si è, che non le ebbe sicuramente dal VESPUCCI, e neppure ebbe copia di un Testo scritto nella Lingua, in cui il VESPUCCI le dettò. Che ne sia il vero, da alcuni versi, che stanno in fronte a queste Navigazioni (fol. D r.°), sappiamo, che l' Esemplare di esse era scritto in Lingua Francese, Lingua, che non si può supporre, che adoperata fosse dal VESPUCCI scrivendo da Lisbona a Firenze al Gonfalonier Soderini. Questi versi adunque sono indirizzati dal Traduttor Latino al Lettore con queste precise parole = *Ejus qui subsequentem terrarum descriptionem de* VULGARI GALLICO *in Latinum transtulit Decastichon ad lectorem.* È chiaro adunque, che il Testo ch'ebbe sotto gli occhi questo primo Traduttore, ed Editore delle Quattro Navigazioni del VESPUCCI, era già una traduzione fatta in Francese, non si sa da qual lingua, nè da quale originale, da alcuno, che volendosi procacciar i favori del Duca di Lorena, ed a Lui dedicarla, non ebbe nemmeno il discernimento nel tradurre di mutare ciò, che conveniva al Gonfalonier Soderini, e non potea mai adattarsi a quel Sovrano.

Non prima dell' anno 1510, e per conseguente dopo la Raccolta de' Viaggj pubblicata dal Fracanzio nel 1507, e dopo quella dell' *Itinerarium Portugallensium* del 1508, venne alla luce la prima Edizione Italiana, che si sap-

pia dei Quattro Viaggj del VESPUCCI, i quali altronde non erano noti nè in Milano, quando si stampò l' *Itinerarium Portugallensium*, nè in Roma nel 1509, quando scrivea il Fiorentino Francesco ALBERTINO. Di questo Libretto non si sa chi ne fosse l' Editore, non essendovi neppure segnato l' anno, nè il Luogo della impressione, e potendosi soltanto congetturare, che siasi dato alle stampe, tra gli anni 1510 e 1520, in Toscana. Che anzi crederei di poter assicurare, che sia stato pubblicato dopo l' anno 1512; perciocchè gli Stampatori Gio. Giacomo, e Fratelli da Lignano, i medesimi, che diedero alla luce l' *Itinerarium Portugallensium*, nel ristampar che fecero in Milano la Raccolta Vicentina in esso anno 1512, quando noto fosse stato loro sì fatto Libretto, non avrebbono mancato d' inserirlo nella medesima; nè è da supporsi, che a Stampatori così fatti ignota fosse in Milano una stampa di Toscana. Il Titolo del rimanente di questo Libretto, come già si è notato, non può essere stato apposto dallo stesso VESPUCCI, il quale, volendosi dare in questi suoi Viaggj il vanto di aver toccato la Terraferma del Nuovo Mondo (senza però dire di essere stato il primo), non avrebbe qualificate le sue scoperte *Isole nuovamente trovate* nei Quattro suoi Viaggj.

Del primo Scopritore del Continente ec. Append. pag. 110, 111.

Se abbia questa Edizione servito di Testo per la ristampa del BANDINI, non è facile il determinarlo. Lo fa credere il non conoscersi altra Edizione Italiana antica, ed il non trovarsi fatta menzione nemmeno

di questa dall' Haym, e da' più diligenti Bibliografi, per quanto sia a mia notizia. Altronde il BANDINI dice di essersi prevalso di un Libro a stampa, che fu di Baccio Valori. Lo fa credere pure il leggersi in questa antica Edizione, come presso il BANDINI, *Lariab*, e non *Paria*. D' altro lato qualche dubbio, che diverso da questo sia il Libro in istampa, di cui si servì per Testo il BANDINI, può farlo nascere l' essersi rilevate Varianti, tra questa antica Edizione, e la ristampa del BANDINI, da chi ne fece il confronto. Siccome però queste Varianti non sono di grande importanza, possono essere seguite per mero sbaglio, per la ragione appunto, che non era per anco il BANDINI in que' primi suoi anni, quando pubblicò la Vita, e le Lettere del VESPUCCI, quell' uomo consumato nell' Arte Critica, e nella Bibliografia, che poscia divenne in appresso. Ad ogni modo altra Edizione Italiana dei Quattro Viaggj del VESPUCCI più antica di questa non mi è nota, ed in questa non ebbe parte il VESPUCCI, anzi essendo uscita in luce sicuramente dopo il 1510, per avventura si pubblicò dopo la morte di Lui seguita nel 1512, della qual epoca, com' è detto sopra, non si può dubitare.

Bandini. Vita del Vespucci p. LV.

Della ristampa delle Quattro Navigazioni inserita dal GRINEO nella sua Collezione intitolata *Novus Orbis*, e stampata la prima volta in Parigi nell' anno 1532, non occorre più ragionare, essendo questa una mera copia della prima Edizione di Lorena in Lingua Latina, di

cui già si è ragionato. Dovrei quì parlare bensì del Ramusio, il quale diè luogo a' Viaggj del Vespucci nella famosa sua Raccolta; ma, come ho già avvertito altrove, tralasciò Egli i due primi Viaggj, e così il primo, vale a dir quello, che per la materia di cui si tratta, è il solo che importi, perchè li giudicava, o di poco rilievo, o alterati, e con date inesatte ed incerte. Del resto Uomo, com' Egli era, versatissimo nella Storia delle Navigazioni, non gli omise al certo senza aver fondato motivo di farlo, dacchè dovette, come dissi, averli di necessità tutti quattro sotto gli occhi. Nè tale omissione ridonda in maniera nissuna in biasimo del Vespucci, lodato dal Ramusio come uomo di singolare intelletto, massimamente non essendo stati que' suoi Viaggj dati da Lui, nè con consentimento suo alle stampe. Si può avere il più alto concetto di una persona, e credere, che possa essere stata da' Copisti, o dagli Stampatori alterata, e corrotta una sua Lettera, un suo Manoscritto.

Del Primo Scopritore del Cont. ec. §. VI. p. 42.

V. Ramusio. Navigaz. T. I p. 119 c.

E degli antichi MSS.ti appunto dei Quattro Viaggj del Vespucci converrebbe trattare, attesochè delle stampe posteriori a quella del Grineo non occorre più di far parola, non avendosene alcuna, che ci sia noto derivare da fonti diversi da quelli della Edizione Latina di Lorena del 1507, e della Italiana del Secolo XVI. Queste ricerche si potrebbono fare più facilmente, e con maggior frutto in Toscana, od in altre parti d' Italia, piuttosto che nella Contrada, in cui io scrivo.

Alcuna cosa peraltro io posso dirne mercè la cortesia degli amici. Dal Collega nostro il Signor Abate Cav. Amoretti Bibliotecario nella Ambrosiana di Milano, e Soggetto notissimo alla Repubblica Letteraria per la varietà delle sue cognizioni, e specialmente nella Storia delle Navigazioni degli Antichi Italiani versatissimo; ebbi notizia di un Codice, contenente le Lettere del VESPUCCI pubblicate dal BANDINI, già posseduto in Roma da un suo congiunto il P. D. Antonio Amoretti, Bibliografo, com' Ei dice, dottissimo. Da questo Codice (che sembrò all' Abate Amoretti, contemporaneo a un dipresso del VESPUCCI), confrontandolo colla Edizione del BANDINI, trasse Egli molte Varianti, dalle quali risultò, che la dettatura del Codice è molto più chiara, che non sia quella della stampa del BANDINI, e che è più Toscanamente scritto, e senza tutti quelli Spagnolismi, che deturpano l' Edizione sopraccennata del BANDINI. In esso Codice vi si incontra pure divario soventi volte nelle Date de' giorni, da quelle della stampa, ed in vece di *Lariab* leggesi nel MS.to *Perias*.

Lettere del Sig. Abate Amoretti. 10 Dicemb 1809 e 6 Febbr. 1810.

Con quali errori manifesti, e con quale trascuratezza si scrivessero le date, e le cifre numeriche nelle Copie MSS.te de' Viaggj del VESPUCCI, che andavano attorno (e dalle Copie MSS.te passarono poi nelle stampe), lo raccolgo pure da un MS.to della Lettera di Amerigo VESPUCCI a Lorenzo di Pier Francesco De-Medici, pubblicata dal BANDINI, e che contiene la descrizione del Secondo Viaggio di esso VESPUCCI, di cui ho rice-

Bandini. Lettere del Vespucci p. 64 e seg.

vuto le Varianti, ricavate dal Signor Abate Fiacchi, non solamente gentile, e savio Poeta, ma intelligente, e versato assai negli antichi Testi a penna in Lingua Toscana dettati, e ciò per mezzo del fautore de' miei studj singolarissimo, ed Amico incomparabile il Signor Clemente Damiano di Priocca, mentre si tratteneva ancora in Pisa. Anche questo MS.to è dettato in molto più buona lingua, di quello, che sia la Lettera stampata, ed è sgombro degli Spagnolismi, che compajono in essa, leggendosi a cagion d' esempio nel Codice: *gente grossa* in vece di = *gente grossaria* (pag. 69, lin. 10) = *quello che dice, non sia la verità* = in vece di = *quello che dice, non salga verità* (pag. 7, lin. 23) *gran populazione* = in vece di = *gran poblazione*, pag. 75, lin. 10) = *grande uccisione* = in vece di = *grandissima matanza* (pag. 77, lin. 21) = *e poi che fummo sanati* = in vece di = *e di poi disanati* (pag. 79, lin. 1) = *togliemmo lor cotone* — in vece di = *togliemmo molto alghoton* (pag. 81, lin. 1) = *riposare la mia vecchiezza* = in vece di = *discansare i dì della mia vecchiezza* (pag. 85, lin. 1). *L' avarizia disordinata*, e non = *la codizia disordinata*, come nella stampa (pag. 86, lin. 10,) e vadasi dicendo.

Inoltre assai più corretto è il MS.to del Signor Abate Fiacchi, di quello, che sia la stampa del Bandini, che in più luoghi è guasta, a segno che non se ne può cavar senso veruno, come dove dice: *alla parte*

dello Noveste, idest per la via della Marozeana (pag. 65, lin. 6), mentre nel MS.to del Signor Abate Fiacchi leggesi, con senso piano, e chiarissimo: *alla parte d' Occidente per la via del Mare Oceano.* E dove dice la stampa = *Vedemmo una bruttissima cosa d' uccelli di diverse forme, e colori* (pag. 67, lin. 20), leggesi nel MS.to *vedemmo infinitissima cosa d' uccelli ec.*; così altrove troviamo nella stampa = *alla origlia del Mare* (pag. 75, lin. 10) in vece di = *alla riva del Mare*, e = *con due trombe sgottando* (pag. 81, lin. 20), e nel MS.to *con due trombe gettando;* e = *per la parte di Ghinta* (pag. 85, lin. ultima) nella stampa; all' incontro nel MS.to *per la parte di Ghinea*; dal che tutto si fa manifesto, che molto più corretto è il MS.to, di quello, che non sia la stampa.

Ma venendo per ultimo alle date, e cifre numeriche, queste non si può dire, che sieno più esatte nel MS.to, di quello che il sieno nella edizione del Bandini; poichè non si può trar lume dalla lingua, e dal contesto per giudicarne, come delle altre Varianti sin quì divisate. Certo è però, che e frequenti, e notabili sono le Varianti di date, e cifre; per lasciar da parte, che le une sono scritte nella stampa a lungo, dovechè nel MS.to sono in cifre; le une sono in un luogo in numeri Romani, e nell' altro in cifre, come si dice comunemente Arabiche. Troppo lunga, e fastidiosa cosa sarebbe il tessere l' intero Catalogo delle Varianti di tale natura, che s' incontrano nel MS.to del

prenominato Signor Abate Fiacchi, confrontato colla Edizione del Bandini. Basti il dire, che nel bel principio della Lettera una se ne incontra, ed è che nel MS.to leggesi = *mi partii con due carovelle ai* 28 *di Maggio* 1499, = all'incontro troviamo nella stampa = *mi partii con due caravelle ai XVIII di Maggio del* 1499 (pag. 65, lin. 4); e che inoltre in parecchie cifre notabilissimo è il divario, come dove trovasi segnato nella stampa = 15 *gradi e mezz' poco più o meno* (pag. 72, lin. 15); nel MS.to troviamo = 5 *gradi e mezzo poco più o meno;* e poco dopo = 15466 *miglia e due terzi* = nella stampa (pag. 72, lin. 21); e = 5466 *miglia* $\frac{1}{3}$ nel MS.to E per terminar una volta, dove nella stampa leggesi = *Siamo adì* 18 *di Luglio del* 1500 (pag. 86, lin. 10), troviamo nel MS.to = *siamo a dì* 8 *Luglio* 1500.

CAPO III.

Osservazioni intorno alle prime Edizioni delle Quattro Navigazioni del Vespucci.

Da tutto il sin quì divisato si fa manifesto, non solo, che il Vespucci a più d'uno, e in vario modo scrisse de' suoi Viaggj, ma che Egli non fece stampare alcuna Relazione di essi, e che queste non furono pubblicate da persone, che avessero corrispondenza con Lui, nè con suo consentimento; che anzi ignoti

sono coloro, che primi diedero alla luce i Quattro suoi Viaggj. Furono questi stampati in Contrade rimote dalla sua dimora, dopo essere andati attorno da prima MSS.ti pel corso di alcuni anni, soggetti perciò ad errori, alterazioni, ed interpolazioni, che passarono poi nelle Stampe, di cui l' Autore non può esser tenuto a render conto in modo nessuno. Grossolana senza dubbio, e manifesta è la variazione fatta nella Lettera al Soderini, vale a dire nella Relazione dei Quattro Viaggj, dal primo Editore Lorenese, che fa dire dal VESPUCCI al Duca Renato cose, che non possono convenire, fuorchè ad un Cittadino Fiorentino. Vi ha di più, non si può nemmeno accertare in qual Lingua sia stato scritto l' Originale della Lettera ad esso Gonfalonier Soderini: perciocchè, sebbene essendo scritta da un Fiorentino ad un Concittadino suo, vi sia ogni ragion per credere, che dettata fosse in Lingua Italiana, può far nascer dubbio intorno a questo particolare, il trovarsi Spagnolismi nella Edizion del BANDINI, che non s' incontrano nel Codice esaminato, e confrontato dall' Abate AMORETTI. È impossibile, che il VESPUCCI scrivesse la stessa Lettera in Lingua Toscana, ed allo stesso tempo in Lingua corrotta, e sparsa di voci, e di modi di dire tratti dalla Lingua Spagnuola.

Cap. I p. 373. È certo poi, come è detto sopra, che la Relazione del Viaggio al Brasile, di cui il VESPUCCI scrisse a Lorenzo De-Medici, prima di scriverne di nuovo nell' anno 1504, unitamente cogli altri suoi Viaggj al

Gonfalonier Soderini, quella che il rese noto e celebre in Italia, quella in cui diede il Vespucci il nome di *Nuovo Mondo* alle ampie Contrade da lui percorse, onde ne venne il Titolo di *Mondo Nuovo* dato dal Fracanzio alla sua Raccolta, pubblicata in Vicenza nell'anno 1507, quella Relazione, io dico, sebben pubblicata la prima volta in Lingua Italiana in essa Raccolta, non fu tratta da Originale Italiano, ma bensì da Originale scritto in Lingua Portoghese, e da quella Lingua nella nostra tradotto, e quindi dal Madrignano voltato in Latino Idioma. Nè sono pure d'accordo tra di loro le Traduzioni Italiane, vale a dire quella, che forma il Libro V della Raccolta Vicentina del 1507, e quella che venne pubblicata nell'anno 1745 dal Bandini, come se ne potrà convincere di leggieri, chi prenderà a farne il confronto.

Vita, e Lettere di Amerigo Vespucci, p. 100.

Anche il Viaggio di Vasco di Gama, nella più volte mentovata Raccolta Vicentina, è alquanto differente, secondo che avvertì il Foscarini medesimo, da quello che si vuole dettato da Amerigo Vespucci, come pure dalle Relazioni inserite nella Raccolta del Ramusio; anzi la Fiorentina riesce la meno ampia, e più difettosa delle altre, la qual cosa è parimente da me stata avvertita, confrontandola coll'Itinerario Portogallense. Nè potea succedere diversamente, trattandosi di Scritture, che si spedivano da rimote Contrade, da diversi Scrittori in diverse lingue dettate, che molti si affrettavano di mandar a Venezia, e che copiate, o tradotte fretto-

Foscar. Letter. Venez. pag. 428, nota 298.

Del p.° Scopr. del Contin. ec. §. xv, pag. 100, nota 19.

losamente, si stampavano in Foglj volanti, per saziar l'avidità del Pubblico. Oltrechè non piccola era la libertà, che si pigliavano i Copisti a que' tempi, come attesta lo stesso eruditissimo FOSCARINI ad altro proposito, vale a dire parlando di una Cronaca attribuita a Daniel Barbaro il Vecchio, dove, dopo di aver notato, che, posti a rigoroso confronto due Esemplari di essa, non sempre andavano del pari nelle narrazioni, soggiunge, che tanta sappiamo essere stata la libertà, che si sono presi appunto i Copisti, ora levando, ora aggiungendo a capriccio interi avvenimenti, non che mutando le frasi, che, non ostante tali deformità, può essere opera di un solo, quella che a prima fronte pare opera diversa.

Foscar. Letter. Venez. pag. 163, nota 170.

Ciò posto, essendo state consarcinate le prime Edizioni delle Quattro Navigazioni del VESPUCCI da incogniti Editori, tratte da copie non autentiche, che andavano attorno MSS.te, come interviene delle Relazioni, che passano per troppe mani, non essendo nemmeno sicuro in qual Lingua sieno state dettate originalmente, si vogliono perciò attribuire a sì fatti Copisti, Traduttori, ed Editori le Varianti (come quella insigne, e palesemente assurda della Edizione di Lorena), gli sbaglj segnatamente di cifre, e l'incertezza per conseguente delle date, onde possa esserne nata la confusione accidentale, e quindi in progresso di tempo anche maliziosa dei Viaggj; e tutto questo senza colpa nessuna di Amerigo VESPUCCI, che non risulta, che ab-

bia avuto parte nella pubblicazione delle cose sue. Se per un lato la sana Critica non lascia dubitare, che sia giunto il Vespucci a toccar il Continente del Nuovo Mondo, e che di questa, come delle altre Navigazioni sue, ne abbia scritto in una Lettera al Gonfalonier Soderini, la sana Critica però non esclude, che quella parte della Lettera, in cui ragiona del suo Primo Viaggio al Continente del Nuovo Mondo, non possa essere stata interpolata, e guasta, onde non possa da essa risultare, che sia giunto il Vespucci a scoprir il Continente del Nuovo Mondo nell' anno 1497, prima di Cristoforo Colombo. Si può dire autentico il Viaggio del Vespucci al Continente, intendendo per autentico, che vi abbia egli navigato di fatto, ma che non sia autentica la data dell' epoca, in cui si pretende che vi sia giunto.

Il rilevar interpolazioni, e cifre numeriche sbagliate, od alterate in un Documento, è cosa ben diversa dal dichiararlo falso. Nella Lettera di Colombo tradotta in Italiano, e ripubblicata da una rarissima Stampa di Venezia dell' anno 1505 dal rinomato Bibliografo Signor Cavaliere Abate Jacopo Morelli Bibliotecario Regio in Venezia, da lui illustrata, e ricevuta cortesemente in dono da quel chiaro Letterato, mentre sto scrivendo, non tralascia il dotto Editore di notare difetti di tale natura, senza per sì fatto motivo dubitar nè punto nè poco della autenticità dello Scritto. Così nella annotazione (4) alla pag. 7 sospetta, che vi

Lettera rarissima di Cristoforo Colombo ec. Annotaz. p. 46, e p. 48.

sia una interpolazione inserita nel Testo di Colombo dall' Editore Spagnuolo dell' anno 1503; ed altrove, vale a dire nella annotazione (6) alla pagina 9, dice sembrargli pure ragionevole il sospettare, che sia corso errore di stampa, appunto nelle cifre numeriche, a dinotar gli anni della età, in cui Colombo incominciato avea a servire il Re di Spagna.

Del rimanente è cosa singolarissima, che la Lettera, la quale contiene la Relazione di tutte Quattro le Navigazioni del VESPUCCI, siasi pubblicata per la prima volta piuttosto in Lorena, che non in Italia; che dopo la pubblicazione fattane in quella Contrada, e quindi in Alsazia non siasi tosto divulgata in Italia, e che, non solo non sia stata inserita nell' *Itinerarium Portugallensium*, uscito fuori l' anno 1508, dove si pubblicò la Navigazione persino di Vasco di Gama, descritta però dal VESPUCCI medesimo, ma che neppure fosse nota in Roma nell' anno 1510 all' ALBERTINO. Che se vogliam dire, che ignota esser non potesse all' Editore dell' *Itinerarium Portugallensium*, ed all' ALBERTINO, in tal caso non sarebbe privo di fondamento il sospetto, che l' Edizione di quella Lettera del VESPUCCI fosse riguardata come cosa poco autentica, segnatamente in quella parte, che riguarda il Primo Viaggio.

Del primo Scoprit. del Continente ec. §. XV, pag. 100.

Non ripeterò quì, che il VESPUCCI in quella parte medesima del suo Viaggio, come lo abbiamo nelle prime Edizioni, tace con chi abbia navigato; non indica i nomi de' Paesi, eccetto quello di *Lariab* con-

troverso; non parla punto nè poco di Colombo, del che tutto si è ragionato a luogo opportuno. Che non sia mai stato il VESPUCCI Capo delle imprese è cosa troppo manifesta: perciocchè in quel solo luogo, in cui si colloca nel novero degli altri Capitani, dice pure espressamente, che non era Egli il Capitano maggiore, di cui nel resto tace il nome, qualificandolo unicamente come ostinato, e presontuoso. Aggiungerò bensì, che l'insieme, della prima parte in ispecie della Lettera del VESPUCCI al Gonfalonier Soderini, tiene aspetto di cosa artificiosamente combinata, e non mostra quella lindura, quel semplice andamento di chi narra con candore, onde non va senza sospetto di alterazione a giudicio degli imparziali. Vero è che quest'aria di sincerità negli scritti, non altrimenti che la diversità di gusto nelle Belle Arti, di stile in Poesía e in Eloquenza, di maniera in Pittura, è cosa di cui non si può render ragione con argomenti diretti. Allo stesso modo, che CICERONE disse della urbanità, che non sapeva in che consistesse, ma che sapeva soltanto che esisteva *, così v'hà un'aria di sincerità, che si può ben sentire,

Bandini. Lettere del vespucci pag. 58.

» *Ma non si può stimar, non che ridire.*

Tasso. Aminta Atto V.

---

* „ Quid est iste urbanitatis color? Nescio, inquam, tantum esse quemdam scio.

Cic. in Bruto n.° 26.

Non ha adunque forza questa considerazione, se non presso chi ha sortito dalla natura disposizioni di mente, e di cuore atte a poterla fare; presso chi ama, e cerca spassionatamente il vero, e non va mendicando pretesti per cavillare; e questo tutto non può esser dote di certi ingegni astrusi, come di quel Matematico (che non era però nè un Galilei, nè un Manfredi), il quale, dopo di aver sentito declamare una delle più affettuose Scene di Racine, disse freddamente, che non provava nulla.

Patria di Colombo. Lett. II sulla Scop. del Nuovo Mondo pag. 157, e Del primo Scoprit. del Continente ec. §. VII p. 46.

Del resto inutile opera sarebbe, dopo quanto si è già scritto, lo accingersi a dimostrare, che in questa Lettera (che una sola Lettera è, sebben contenga la Relazione di Quattro Navigazioni) troviamo Varianti rispetto alle Date che contiene, ed alle cifre numeriche, sia che si confronti con altre Lettere del VESPUCCI medesimo, in cui narra alcuno degli stessi Viaggi, sia che si confrontino le prime Edizioni, ed i Codici tra di loro. Nè soltanto le date varie sono, ma non manca eziandio in quella Lettera tal nome di Contrada, e nome importante per determinare il corso delle Navigazioni del VESPUCCI, scritto in un modo nella Lettera al Soderini, ed in un altro diverso in quella a Lorenzo De-Medici. Che ne sia il vero nella Lettera al Soderini (p. 45) dice il VESPUCCI così = « fummo » a tener all' Isola d' ANTIGLIA, che *è questa*, *che dis-* » *coperse Cristofal Colombo più anni fa* = E nella » Lettera poi a Lorenzo De-Medici (pag. 81) = *ci*

Nel Testo Lat. della edis. di Strasborgo del 1509, copiata da quella di Lorena del 1507 - leggesi: *paucis super ab annis.*

» *trovammo secondo il punto de' Piloti appresso di un* » *Isola, che si dice la* SPAGNUOLA, *che è quella, che* » *discoperse l' Ammiraglio Colombo sei anni fa.*

Vero è, che, rispetto a quella parte che riguarda il primo Viaggio in essa Lettera descritto, non abbiamo altro riscontro, che far si possa de' primi Testi, salvo che l' Edizione prima di Lorena dell' anno 1507 in Lingua Latina, di cui quella di Strasborgo del 1509 è un' esatta copia, e quella Italiana del principio del Secolo XVI senza data, non anteriore però all' anno 1510, e conforme nella sostanza alla ristampa fattane dal BANDINI. Ora prescindo dal far riflettere, che una Lettera, la quale fu stampata da ignoti Editori, senza saputa dell' Autore, e dopo esser passata per mano di Traduttori e Copisti, una Lettera, che non si può nemmeno accertare in quale Lingua sia stata originalmente scritta, una Lettera, che si trova con date certamente dubbie in una parte notabile, dee esser sospetta anche in quella parte rispetto a cui non si può far confronto, e mi ristringo ad osservare, che, anche in quella sola prima parte, che contiene la Relazione del primo Viaggio, s' incontrano Varianti, confrontando le due sole antiche Edizioni, che ne abbiamo. Nella prima Edizione di Lorena, secondo l' esatta copia del raro Libro in istampa, esistente nella Vaticana, trasmessami dal prelodato Signor Abate Francesco Cancellieri, trovo fissata la partenza del VESPUCCI da Cadice ANNO DOMINI. M. CCCC.XCVIJ. XX *mensis Maij*

Così leggesi pure nella Ediz. di Strasborg. del 1509 a fol. D. II. retro.

Vespucci. Lett. pag. 6.

die = Presso al BANDINI all' incontro leggo = *Partimmo dal Porto di Calis a dì* 10 *Maggio* 1497. Non di giorni poi, ma di un anno intero è il divario tra la prima Edizione di Lorena, e quella riprodotta dal BANDINI. Di fatto, dovechè presso il BANDINI leggesi con date in cifre Arabiche = *giungemmo al Porto di Calis a dì* 18 *di Ottobre* 1498, *dove fummo ben riceputi*; nella anteriore Edizione Lorenese troviamo scritto in bei numeri Romani, come già altrove ho rilevato = *Calicium tandem repetivimus Portum cum* CCXXIJ *captivitatis personis* XV. *Octobris die anno Domini* M.CCCC.LXXXXIX *ubi lætissime suscepti fuimus.*

Vespucci. Lett. pag. 36.

Del primo Scoprit. del Continente ec. §. VII pag. 44 et alibi pag. 46. 53 e 60.

A fol. E. VI r.° della Edizion di Strasb. del 1509 leggonsi le stesse date in num. Romani come nella Edizion Loren. del 1507.

È inutile il cercare, come possa esser seguito l' errore, e chi, tra i diversi Copisti e Traduttori, sia quello, che abbia sbagliato; ma, quando dir si dovesse di chi più probabilmente possa essere stato lo sbaglio, certamente è più facile, che sia seguito nelle posteriori copie MSS.te, che non nelle prime, e nella Edizione, che di quella Lettera si fece dopo, che non nella prima di Lorena; ed in quelle, in cui si fece uso di cifre numeriche Arabiche, più facili ad essere alterate, che non di numeri Romani, come sono quelli, che veggiamo adoperati nella prima Edizione Lorenese. Anche però, rispetto alle cifre numeriche dette Arabiche, lo errare nel leggere le figure antiche di esse, può intervenire (come intervenne al BANDINI) a' moderni, che leggono le Scritture antiche, non già a chi copiò il MS.to, che servì di Testo alla stampa di Lorena, il

Del primo Scopritore del Continente ec. Ap. pag. 113.

quale, quando non abbia trovati nell' originale, che trascrivea (siccome vi ha ogni ragion di credere), adoperati numeri Romani, non si può dubitare non sapesse in quale maniera nella Scrittura corrente si formassero le cifre a' tempi suoi. Se sia poi più importante questa data riguardante l' arrivo del VESPUCCI, ovvero la data della partenza in quel Primo suo Viaggio, non tocca a me il determinarlo. Per coloro, che pretendono, che il VESPUCCI sia partito nel 1497, è più importante la data della partenza; ma per tutti gli altri, che tengono, come penso io, che sia partito dopo, è molto più importante la data dell' arrivo, la quale dimostra chiaramente, che non partì il VESPUCCI nel 1497, ma bensì un anno dopo. Il dichiarar essenziale, ed importante una data, non dipende dall' arbitrio di chi sostiene piuttosto un' asserzione, che un' altra. Il fatto sta, che la Variante di cui si tratta, che riguarda l'arrivo del VESPUCCI, è importantissima in ogni supposizione, per dimostrare, che i Codici, e le Stampe contengono variazioni, ed errori nelle Date, ed in quella parte stessa della Lettera del VESPUCCI al Soderini, che concerne il Primo suo Viaggio.

Ad ogni modo io non ho mai preso a sostenere, come inconcussa la data dell' arrivo del VESPUCCI nell' anno 1499; ne ho inferito soltanto, seguendo le regole della più rigorosa Critica, che dubbie ed incerte sono le date di quel primo suo Viaggio. Se poi con un argomento tratto da un Documento della natura,

(come abbiam veduto) di quella Lettera del VESPUCCI al Gonfalonier Soderini, il cui originale prima di venir pubblicato colle Stampe, andò soggetto a tante vicende, ed argomento fondato unicamente sopra date dubbie ed incerte, si possa togliere la gloria a Colombo accordatagli dal consenso di tutti gli Storici più vicini a' tempi suoi, meglio informati, e che ebbero il modo di consultare le Memorie, e le Relazioni originali, di essere stato il primo, che giunse a scoprir il Continente del Nuovo Mondo, lo lascio giudicare da ogni persona di buon senno, e non prevenuta. Quando in più luoghi di un Codice, o di una stampa s' incontrano varietà di date, incertezze, o contraddizioni, paragonandolo con altri Codici, o Libri di eguale autenticità, o riscontrandolo con altri luoghi del Codice, o del Libro medesimo, non è temerità, ma è giusto, e fondato ragionamento il dubitare della esattezza delle altre date. Queste incertezze, e varietà di date, nel caso di cui si tratta, le troviamo frequenti, e replicate nella Lettera al Soderini, e non solo rispetto a que' Viaggj, che possiamo confrontare colle Lettere scritte dal VESPUCCI a Lorenzo De-Medici, come il Secondo, ed il Terzo; ma eziandio confrontando stampe con istampe dello Scritto medesimo; come, rispetto al Primo Viaggio, confrontando la più antica Edizione di Lorena colle Stampe posteriori; e confrontando inoltre i MSS.ti antichi colle Stampe, come i MSS.ti, di cui è detto sopra, del Signor Cavaliere Abate AMORETTI, e del Signor

Abate Fiacchi, messi a fronte delle Stampe del Bandini. Ciò posto non temo di replicare, che = » in » un racconto, dove le date importano il tutto, se » queste sono varie, ed incerte, si può senza tema di » errore asserire, che dubbio è ciò, che forma la so» stanza del racconto. »

Del primo Scopritore del Continente ec. §. VII p. 46.

Del rimanente, epoche incerte, per colpa appunto dei Copisti, e dei Traduttori, s'incontrano per fino nelle Sacre Carte. Il Computo del Testo Ebreo, e Samaritano è diverso da quello dei Settanta; nè la Chiesa Cattolica si è mai determinata per la verificazione di que' computi, lasciando ad ognuno la libertà di abbracciar quella Cronologia, che stima più coerente alla verità della Storia, senza voler decidere, se l'error de' Copisti (che vi è certamente) siasi intruso, piuttosto nell'Ebreo, che nel Samaritano, o nel Greco, e senza che questo errore, riconosciuto de' Copisti, offenda l'autenticità de' Libri Santi. Ma da questa incertezza nella Cronologia Sacra non ne deriva alcuna conseguenza, che cangi la sostanza de' racconti contenuti nella Bibbia; all'incontro (se è lecito far paragoni con cose così venerande) le epoche, in quella parte della Lettera del Vespucci al Soderini, che riguarda il primo suo Viaggio al Nuovo Mondo, formano la sostanza medesima del racconto; poichè, poste queste in dubbio, altro argomento non rimane per contrastare la gloria a Colombo di esser giunto il primo a scoprir il Continente del vasto Emisfero Occidentale. Gli sforzi,

che si sono fatti, per far riguardar come inconcussa l'epoca del Viaggio del VESPUCCI nel 1497, ben palesemente danno a divedere, che se questa è dubbia, come è di fatto, dubbio è il vanto, che si vuole attribuire al VESPUCCI; il dubbio deve, secondo ogni ragione, cedere alla certezza, e la causa di Colombo è vinta.

CAPO IV.

Riflessioni intorno alla pretesa scoperta del Continente del Nuovo Mondo fatta dal VESPUCCI, *avuto riguardo alla natura del fatto.*

Questa pretesa Epoca della partenza del VESPUCCI nell' anno 1497, senza di cui ognuno concede, che non si può riguardare il Navigator Fiorentino come primo Scopritore del Continente, non solamente è chiaro, che è dubbia, ed incerta, ma diventa poi, agli occhj di chi dirittamente, e senza prevenzion veruna ragiona, del tutto erronea, e senza fondamento, ove si consideri la natura stessa del fatto; le conseguenze del medesimo; e le testimonianze degli Scrittori, cui accade di dover fare parola delle Navigazioni di quel celebre Cosmografo Toscano. Se conscio fosse stato il VESPUCCI a se medesimo di essere stato il fortunato Scopritore del Continente del Nuovo Mondo l'avrebbe egli tacciuto? Non ne avrebbe mai Egli dato

verun cenno, nelle Lettere, e Relazioni, che ne abbiamo, lasciandolo soltanto congetturare per via di un' Epoca controversa? Io non voglio accusar il Vespucci di esser millantatore, come mai non l' ho accusato; ma la natura sua, come chiaramente appare, in ispecie dalla Lettera, in cui narra la spedizione al Brasile, non era di passar sotto silenzio i vanti, che giustamente credea, che gli fossero dovuti. Il Vespucci (non v' ha dubbio) non diede alle Stampe le cose sue, ma che s' ingegnasse di acquistar presso il Gonfaloniere, e presso i Magnati della sua Repubblica la fama di Scopritore d' incognite Regioni, non ne può dubitare chiunque legge i suoi Viaggj. Se non fu stampato il suo Viaggio al Brasile da lui direttamente, vide però la luce, mentre Egli ancora vivea, in più lingue, e fu (ciò che più importa) solennizzato con pubbliche dimostrazioni di gioja, e per Lui onorevolissime, come attesta il Bandini. Bandini. Vita del Vespucci p. XLIV, e p. XLV.

Ciò posto, Spettatore continuo, durante più anni, il Vespucci degli onori, del potere, della grandezza, e delle ricchezze di Colombo, si contenta sino alla morte dell' impiego di Piloto maggiore, con mediocre stipendio in Ispagna, Egli che alla Spagna avea reso un servigio sì segnalato, senza esigerne premio più splendido, e senza neppur cercar altrove condizioni migliori. Uomo d' alti e generosi spiriti, fornito di Dottrina rara a' tempi suoi, e di sperienza nelle cose di mare consumatissima, si può presumere che sof-

frisse, senza darne verun segno, una sì alta ingiustizia? Se fosse stato riguardato il Vespucci in Ispagna come Primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo, avrebbe Egli, dopo una impresa sì strepitosa, senza chiederne, nè ottenerne ricompensa veruna, abbandonato i servigj di quel Monarca, per passar sulle navi del Re di Portogallo ad esercitarvi l' ufficio di semplice Piloto, contentandosi quindi, nel ritornar che fece di nuovo a' servigj della Corona di Spagna del carico, com' è detto, di Piloto maggiore? La quale circostanza dimostra eziandio, che come esperto e scienziato Piloto bensì, e non mai come Capitano di Mare navigò Egli a quella parte del Nuovo Continente, che venne poi denominata il Brasile, dopo che n' era stata fatta un anno prima la scoperta accidentalmente dal Cabral.

Che se stato fosse il Vespucci colui, che, mediante la Scienza sua, avesse fatto il dono al Portogallo di quelle vaste Regioni, avrebbe, anche in Portogallo, ottenuto tal guiderdone da non esser costretto a ritornarsene in Ispagna, dove finì i giorni suoi. E se come Capitano di Mare avesse eseguita tale impresa in Portogallo, quand' anche per invidia fosse rimasto privo del premio dovutogli, avrebbe potuto, Capitano in Portogallo, e Scopritor del Brasile, e già Scopritor in servigio della Spagna del Continente del Nuovo Mondo, ambire ed ottenere carico di molto maggior rilievo, e più luminoso, che quello non fosse di Piloto maggiore; e dimostrazioni di onore, e di riconoscenza dalla Spagna

intera più grandi, di quella di essere adottato per Nazionale Spagnuolo; come sulla fede di un Valerio Taxandro accenna il BANDINI. Aggiungasi, che la rivalità che passava tra le due Corti, in fatto d' imprese marittime, e di Scoperte d' incogniti rimoti Paesi, avrebbe impegnato il Portogallo ad offerir al VESPUCCI ricompense molto più grandiose, per trarre a' suoi servigj chi già avesse scoperto per la Spagna il Continente del Nuovo Mondo; e premj tanto maggiori, e più luminosi carichi la Corona di Spagna per riaverlo, massimamente se avesse scoperto, come si pretende, per la Corona di Portogallo la vasta Contrada del Brasile. Nè è da presumere, che il VESPUCCI, accorto com' Egli era, avrebbe trascurato di trar partito da questa gara, e rivalità delle due Corti, per cavarne il suo maggior vantaggio possibile.

Bandini. Vita del Vespucci p. LXIV.

Per ultimo, qualora tanta e tale stata fosse la sua disdetta, che non avesse potuto ottenere i premj dovuti per sì famose imprese, di tanta ingratitudine non avrebbe tralasciato al certo di lagnarsi altamente nelle Lettere, e nelle Relazioni sue, Egli che nella Lettera al Gonfalonier Soderini non ebbe ribrezzo di raccontare, che la Regina di Spagna gli carpì di mano una madreperla, dicendo: *questa delle* 130 (perle) *mi tolse la Regina, e le altre mi guardai non le vedesse.* Espressione così ingiuriosa per quella Principessa, che stimò buona cosa il Traduttor Latino di ometterla, e toglierla via affatto nella Traduzion sua stampata la

Del primo Scopritore del Continente ec. §. XII, pag. 83, nota, 13.

prima volta in Lorena, siccome ho potuto anche riscontrar di nuovo dalla ristampa fattane in Strasborgo; anzi secondo ogni verosimiglianza già era stata tolta nella antica traduzion Francese, da cui, come si è mostrato, quella prima version Latina deriva.

Ma se straordinario sarebbe il silenzio del VESPUCCI rispetto alla ingratitudine delle Corti, quando fosse stato Egli il primo Scopritor del Continente del Nuovo Mondo, molto più strano sarebbe rispetto alle glorie di Colombo, che sentiva in Ispagna decantarsi come il primo, che era giunto ad approdare, alla Terra di Paria, massimamente che il VESPUCCI sopravisse nella stessa Contrada sei anni allo Scopritore del Nuovo Mondo, e che non vi ha dubbio nessuno, che non gli era amico. Anche gli Uomini scienziati, anche gli Uomini grandi, come non si può negare, che fosse il VESPUCCI, hanno i loro difetti, le loro prevenzioni, e la Storia Letteraria ce ne somministra pur troppo, eziandio a dì nostri, delle prove. Secondo l'uso degli Italiani di que' tempi, delle Repubbliche commercianti, di Venezia e di Firenze in ispecie, che per ragion di negozj, o di traffici trovavansi in Ispagna, scrivea Amerigo VESPUCCI a' Magnati Fiorentini de' grandi evenimenti, e delle scoperte, che giornalmente succedevano, e che doveano cagionar mutazioni sì grandi nelle cose del Mondo, e segnatamente nel sistema del Commercio, oggetto così rilevante per quegli Stati. Perciò delle imprese marittime di Vasco di Gama scrisse di

proposito il VESPUCCI, non mai della Scoperta del Nuovo Mondo fatta da Cristoforo Colombo. Che anzi nelle due Lettere, che contengono la Relazione di uno stesso Viaggio, in cui dovette di necessità nominarlo, nella prima (che si è quella a Lorenzo De-Medici dell' anno 1500), appena, parlando dell' Isola Spagnuola aggiunge esser quella che fu scoperta da Colombo; nella seconda (che si è quella delle Quattro Navigazioni) scritta al Gonfalonier Soderini nel 1504, dice, che Egli co' suoi compagni passò molti travagli e pericoli = *con li medesimi Cristiani, che in quest' Isola stavano col Colombo, credo per invidia.*

Lettere del Vespucci, pag. 81.

Lettere del Vespucci, pag. 45.

Se il TIRABOSCHI credette di poter arguire da queste ultime parole qualche sentimento di gelosía nel VESPUCCI contro il Primo Discopritor del Nuovo Mondo, a me pare che non sia andato lungi dal vero. Lascio stare, che Colombo non è ivi nominato con altro aggiunto onorevole, che indicar possa esser Egli stato quell' uomo grande ch' ei fu, e decorato già di titoli luminosi dalla Corte di Spagna; lascio stare, che i Cristiani, che erano sotto il comando di Colombo, si dice che *stavano col Colombo*, quasi per ripugnanza che si avesse di profferir la parola di Ammiraglio, o di Capitano. Ma prescindendo da tutto questo, se si lagna il VESPUCCI de' Cristiani che *stavano con Colombo*, cioè obbedivano a Colombo, e se lo attribuisce *alla invidia*, non può essere tal cosa intervenuta, salvo che con consenso, se non per ordine del Capitano, il che

tutto può dar peso al sentimento di coloro, che pensano, come, dopo tanti Scrittori antichi, ultimamente il riputato Geografo PINKERTON, e l' erudito Svezzese GRABERG, che il VESPUCCI navigasse coll' Ojeda, dichiarato nemico di Colombo. Che se non navigò il VESPUCCI coll' Ojeda, dacchè nelle Relazioni che abbiamo non si nomina mai da Lui alcun Condottier delle imprese, sebben chiaro apparisca ch' Egli mai nol fu, certamente navigò con alcuno degli Avventurieri, e per conseguente con persone, che, tentando di surrepire parte della Gloria, e de' vantaggj di Cristoforo Colombo, non poteano a meno di essergli avversi; e il modo con cui parla il Fiorentino Cosmografo dell' immortal Piemontese Navigatore, dimostrerebbe ogni volta più la gelosia di Lui, e l'avversione al medesimo, qualora, come da certuni si pretende, stato fosse il VESPUCCI compagno di Colombo nella prima sua spedizione celebratissima, che aprì le porte del Nuovo Mondo, della qual cosa peraltro io penso, che non si abbia prova nessuna.

Graberg. Annali di Geografia e di Statistica, Tom. I, pag. 276, nota (a) Genova 1802.

Del primo Scopritore del Continente ec. §. XII, pag. 81.

Per istringere adunque il tutto in breve, conchiudiamo che non è in natura, che il VESPUCCI, passato ad altra vita in Ispagna Piloto maggiore, sei anni dopo la morte di Colombo, Testimonio delle grandezze di quest' ultimo, e del vanto, che attribuivasi a Lui di avere scoperte, non solo le Isole, ma il Continente del Nuovo Mondo, ed altronde poco favorevole al medesimo, come ne diede non dubbie prove, conscio a stesso di essere stato Egli il Primo Scopritore del Con-

tinente del Nuovo Mondo, mai non abbia significato tal cosa a' suoi Concittadini, a' quali scrivea in Firenze, ed a' quali non lasciava ignorare, come è chiaro per le sue Lettere, ogni giusto suo vanto, e mai non siasi lagnato di un torto così patente che gli veniva fatto.

Nè solamente scrivendo in Italia a' suoi Concittadini, ma eziandio parlando, e pubblicando al bisogno i suoi scritti in Ispagna, avrebbe potuto il Vespucci far palese a tutto il Mondo i suoi diritti. Mentre Egli era pur anco in vita si eccitò la famosa Lite tra il Fisco del Re, ed il Figlio di Cristoforo Colombo D. Diego per li privilegj accordati col grande suo Genitore, Lite di cui ragiona estesamente l' Errera. Qual più bella occasione per mettere in piena luce le sue imprese, le sue scoperte, le sue ragioni per essere, e considerato, e premiato come Primo Scopritore della Terraferma? Eppure non vediamo, che, nè chi faceva le parti del Fisco della Corona pensasse di valersene, nè che Egli medesimo, come così opportunamente far potea, uscisse in campo. Chiedeva l' Ammiraglio D. Diego, come Vice-Re e Governatore perpetuo delle Indie, di esser messo al possesso della Terraferma scoperta e da scoprirsi, e di tutto il Mare Oceano Occidentale e Meridionale. E il Fiscale del Re, non pretese già di negare, che Colombo fosse il primo che giunto fosse a toccar la Terraferma, ma bensì, che, avendo scoperta la Terra di Paria e Veragua, non potesse estendere a

Herrera, Dec. I. Lib. VII, Cap. V, pag. 230, 31, all' anno 1508.

tutta la Terraferma scoperta, e, quello che è più, da scoprirsi, i privilegj conceduti a Colombo di Lui Padre *. Vero è che il P. Richa parla di una sentenza del Consiglio Reale delle Indie contro il VESPUCCI *in competenza*, com' Ei dice, *del Colombo*, pubblicata nel 1508. Ma, lasciando stare, che due anni prima Colombo già era morto, di questa sentenza ** tra Colombo ed il VESPUCCI il buon P. Richa nè allegò, nè allegar poteva testimonianza veruna, essendo questo un mero sogno privo d' ogni fondamento.

Richa Notizie Istoriche delle Chiese Fiorentine tom. IV, p. 33.

Poterono bensì i Piloti e Marinari, invidiosi della Gloria di Colombo, inventare per oscurarla la nota favola, di cui parlano il RAMUSIO, e tanti altri; poterono alcuni Storici Spagnuoli adottarla, ripeterla, ed ingegnarsi per darle peso; E perchè mai non si unì il VESPUCCI a costoro, s' Egli fosse stato il vero Primo Sco-

Del primo Scoprit. del Continente ec. §. II pag. 18.

---

* Che Cristoforo Colombo intendesse, che i suoi privilegj dovessero estendersi anche alle Terre da scoprirsi in avvenire, ne risulta ad evidenza dai Titoli che prende nel suo autentico Codicillo dell' anno 1506, che sono — *Don Christoval Colon Almirante, y Visorey, y Gubernador General de las Yslas, y Tierrafirme de las Indias descubierta, Y POR DESCUBRIR.* Patr. di Colombo, Giunta VI, pag. 250.

** „ Se Amerigo (*sono parole precise del P. Richa*) ha potuto con„ trastare con Colombo la gloria di queste scoperte, sarà d' uopo di confessare „ che ambedue ne scoprissero parte — Replica però assai giustamente e piacevolmente il Signor Abate Francesco Cancellieri. — „ Temo non sieno altri „ per meravigliarsi di tal conseguenza, la quale forse non tiene più, che la „ conseguenza di chi, dal veder innanzi a Salomone litigar due donne per un „ figliuolo, argomentasse aver amendue parte in quello — *Cancellier. Notizie Storiche e Bibliograf. di Cristof. Colombo, pag.* 43, *nota* 2.

pritore del Continente del Nuovo Mondo, cosa che troppo agevolmente poteva venirgli fatta, essendo com' era Piloto maggiore del Re di Spagna? Altronde, quanto di buon grado sarebbonsi uniti cotesti Piloti Spagnuoli col VESPUCCI, giacchè non pretendevano già essi medesimi di essere gli Scopritori del Nuovo Mondo, ma pretendevano, che altri prima di Colombo lo avesse scoperto? Se per la Gloria della Spagna avrebbe bastato il poter dire, che un Piloto Spagnuolo fosse giunto avanti Colombo alle Isole, prima e principale sua impresa, mediante cui ebbe in poter suo le chiavi dei vincoli del Mare Oceano, che erano con catene così forti serrati (per servirmi delle medesime enfatiche sue espressioni), per nuocere poi a Colombo medesimo, com' era intendimento loro, quanto giovato non avrebbe il poter asserire, che prima di Lui giunto fosse su navi Spagnuole il VESPUCCI ad approdare al Continente del Nuovo Mondo? Nol dissero essi Piloti, nol dissero gli Storici avversi a Colombo, nol disse il VESPUCCI medesimo. Come spiegare questo silenzio, fuorchè con dire, che non c' era nè ragione, nè fondamento nessuno per dirlo, nè motivo di contraddire i vanti pretesi del VESPUCCI, prima che fosse caduto in pensiero di un dotto Piloto bensì, ma non più che Piloto, di farne un Condottier in Capo d' imprese marittime? Si può cercar di render ragione del silenzio di alcuni, od anche di molti contemporanei; ma come si potrà affermare un fatto nel pieno ed assoluto silenzio di tutti?

Lettera di Colombo riprodotta dal Cav. Abate Morelli, pag. 19.

CAPO V.

Testimonianze degli Scrittori più antichi tutte favorevoli a Colombo. Testo importante d' una Lettera di Colombo medesimo.

Se il silenzio degli avversarj di Colombo somministra una manifesta prova, che Colombo, e non il Vespucci fu il primo Scopritor del Continente del Nuovo Mondo, questa verità medesima viene poi ogni volta più ad evidenza comprovata dalla positiva asserzione degli Storici più vicini al fatto, de' più informati ed imparziali, di quelli che poterono attingere a' fonti più veridici di quelle Storie, vale a dire le Memorie originali, che si serbavano negli Archivj della Spagna. È inutile il riferir quì di bel nuovo i Testi di Pietro Martire d' Anghiera, e dell' Autore della Navigazione di Colombo inserita nella Raccolta di Vicenza, già allegati a luogo opportuno, e che sono d' accordo, nel attribuir la gloria della scoperta del Continente a Colombo, con D. Ferdinando Scrittor delle memorabili imprese del suo gran Genitore. Vero è, che la Navigazione di Colombo, inserita prima nel *Libretto di tutta la Navigazione del Re di Spagna delle Isole, e Terreni nuovamente trovati* stampato in Venezia per Alberto Vercellese nel 1504, quindi riprodotta nella più volte mentovata Collezione di Viaggj stampata in Vicenza nel 1507, fu tratta (come rilevò il

Del Primo Scopritore del Cont. sc. 1. VIII. p. 54.

dotto signor Cavaliere Abate MORELLI dal confronto fattone) dalla Prima delle Deche Latine di Pietro MARTIRE d' Anghiera, poscia rifatta, ed accresciuta dall' Autore. Angelo Trivigiani Segretario dell' Ambasciator Veneto Pisani in Ispagna fu quegli, che la ricavò dalle Deche Latine precitate; anzi dettatura di esso Trivigiano è quel rarissimo Libricciolo pubblicato da Alberto Vercellese. Ma alla testimonianza di questo (che si supponea Autore diverso da Pietro MARTIRE), si dee surrogar quella del Trivigiano medesimo, che essendo sopra luogo non avrebbe mancato di scrivere al Patrizio Veneto Malipiero, con cui, secondo che attesta l' Abate MORELLI medesimo, carteggiava, le scoperte di Amerigo VESPUCCI, se questi, e non Colombo fosse stato il Primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo; dovechè nelle Lettere sue, esaminate in un Testo a penna dal prelodato Signor Cavaliere Abate MORELLI, non troviamo, che tal cosa mai dicesse; e nella Navigazione di Colombo stampata, tal gloria senza esitazione veruna, e senza accennar, che da alcuno gli venisse contrastata, attribuì a Colombo.

Morelli Annot. alla Lettera di Colombo ec. p. 43 e p. 45.

A queste Testimonianze d' Italiani Scrittori, che trovavansi in Ispagna nel tempo stesso, in cui seguivano que' grandi evenimenti, e che per proprio impiego erano in grado d' averne le più accertate notizie, aggiungerò quella di un altro antico Scrittore, il quale, se fu Italiano per nascita, si può considerare come Americano, per aver terminato nel Nuovo Mondo il

corso della virtuosa sua vita Vescovo della Città di S. Domingo, voglio dire Alessandro GIRALDINI, di cui abbiamo già toccato altrove, Personaggio del resto informatissimo della Storia di que' meravigliosi eventi. Questi nel suo Itinerario in data dell' anno 1516, e per conseguente scritto in tempo assai vicino alla scoperta del Nuovo Mondo, di cui fu contemporaneo, essendo mancato di vita, come attesta il diligentissimo Apostolo ZENO, settuagenario nell'anno 1525, parla a lungo di Colombo. Dice, che da prima propose il suo grandioso, ed alto pensiero a' Francesi, ed Inglesi (a' Genovesi non mai), ed asserisce, che primo giunse *ad partem maximi illius Continentis quam Americam* *

Del primo Scopritore del Continente ec. §. XI, pag. 74.

Zeno Dissertaz. Vossiane T. II, Diss. XIV.

* Il primo e più antico passo di Scrittore, in cui si trovi nominata l'America è per avventura quello del medesimo Vescovo di S. Domingo Alessandro Geraldini nel Memoriale a Leon X, riferito nelle pienissime Dissertazioni Bibliografiche del Signor Abate Francesco Cancellieri intorno a Colombo, ed a Gersen, stampate in Roma nell'anno scorso, coll'indirizzo delle quali piacque all'Autore di esse di onorarmi (*Dissertazioni Epistolari Bibliografiche sopra Cristoforo Colombo, e sopra Giovanni Gerseq ec., pag.* 221 *Roma* 1809) = „ Item quoniam in Insula illa, quae Europa et Asia est major, „ quam indocti Continentem Asiae appellant, et alii *Americam*, vel *Pariam* „ nuncupant ec. „. Dal che è chiaro, che il nome di America in que' principj era vago, ed incerto; che era ristretto soltanto ad una parte del vasto Continente occidentale tenuto per un' Isola sterminata, e che quello stesso tratto, che da Colombo si disse *Paria*, da altri era detto *America* per ragion delle Carte marittime, secondo ogni verisimiglianza, che, dopo il suo viaggio al Brasile, ne disegnò Amerigo Vespucci. Essendosi del resto divulgata subito, e quindi pubblicata colle stampe la sua Relazione di quel Viaggio col titolo fastoso di *Mondo Nuovo*, il nome di America dato ad una parte del Continente, e quella Relazione, e quel Titolo il fecero riguardare

appellant. Dove è da notarsi, che tal vanto senza dubbio nessuno dà il GERALDINI a Cristoforo Colombo, ancorchè già nato fosse nel 1516 il nome di America per indicar una parte del vasto Continente del Nuovo Mondo, nome, che pare ignorasse il GERALDINI onde nascesse.

Presso Cancellieri. Dissertazioni Epistol. Bibliograf. sopra Colombo, pag. 46, 64, e 65.

Il GERALDINI adunque Scrittor contemporaneo, informatissimo delle cose, sopra luogo, uomo di somma probità, non Ispagnuolo, non impegnato in favore nè di Colombo, nè del VESPUCCI, parla di Colombo, narrando la Scoperta del Continente, tace del VESPUCCI; e non è questo il caso di dire, che un Testimonio Italiano contemporaneo, informato, che afferma in favor di Colombo, spiega, e giustifica il silenzio di

---

da. chi non penetra troppo addentro nelle cose, qual Primo Scopritore del Continentedel Nuovo Mondo. Supponendo il Vespucci Scopritor del Nuovo Mondo erroneamente, per cagion del Viaggio suo al Brasile, già sin dall'anno 1507 l'Autor della Introduzione alla Cosmografia stampata in Lorena propose, che *America* si chiamasse la Quarta parte del Mondo, da lui pure creduta Isola vastissima. Il Luogo sta al capo IX. *De quibusdam Cosmographiae rudimentis.* (fol. C III r.°). Dopo aver parlato l'Autore delle Tre prime Parti del Mondo, segue a dire così = *Nunc vero et hae Partes sunt latius lustratae, et alia Quarta Pars per Americum Vespucium* (*ut in sequentibus audietur*) *inventa est, quam non video cur quis jure vetet ab America inventore, sagacis ingenii viro,* AMERIGEN *quasi Americi Terram, sive* AMERICAM *dicendam . . . . Hunc in modum Terra jam quadripartita cognoscitur; et sunt tres primae partes Continentes. Quarta est Insula* = Questa non era allora altro, se non se una semplice opinione di un privato Scrittore, ma che, congiunta col rimanente, può aver contribuito a far nascere il nome di *America.* Nè sarebbe questo il primo, nè il solo caso, che sentimenti, ancorchè erronei, di Scrittori privati, a poco a poco sieno diventate pubbliche radicate opinioni nell' universale.

tutti quegli Scrittori Spagnuoli, che tacciono del Vespucci, senza che possa tal loro silenzio venir attribuito ad invidia, o gelosía contro il Vespucci? E qual motivo d'invidiare i veri pregj del dotto Navigator Fiorentino potea avere l'altro Italiano Pietro Martire d'Anghiera?

Che se sin da' primi tempi della Scoperta, due Italiani, uno nel Nuovo Mondo, l'altro in Ispagna, asserirono che Colombo fu il vero primo Scopritor del Continente, senza parlar punto nè poco di Amerigo Vespucci, nè accennar nemmeno, che da alcuno venisse a Colombo contrastata una tal gloria, un altro Storico Italiano, in Italia circa a' tempi medesimi attestò lo stesso fatto. Il Giovio, che già fioriva poco dopo il principio del Secolo XVI, scrivea le sue Storie in Roma con applauso e favori grandi di Leon X, e che, qualunque taccia dar gli si voglia, vivendo in Roma, allora centro delle negoziazioni di tutta Europa, era informatissimo delle cose del Mondo, nè avea interesse veruno di lodar più Cristoforo Colombo, che Amerigo Vespucci, tace parimente ne' suoi Elogj del Vespucci, e narra e descrive al minuto la Scoperta del Continente del Nuovo Mondo fatta da Colombo, dandone a lui tutta la gloria. Che anzi concorda appuntino colla Relazione di Colombo medesimo, inserita da D. Ferdinando nelle sue Storie; e sebbene della regione, a cui approdò Colombo parli il Giovio sotto varj nomi, non solamente gli dà pure quello di *Paria*

secondo il vero, ma indica il luogo preciso per cui navigò Colombo, nominando la Bocca del Dragone; e del nome di America non fa menzione veruna; il che comprova vieppiù ciò che abbiam detto altrove, che tal nome, ristretto tra gli uomini di mare, tardò assai a sentirsi in Ispagna, ed in Italia, argomento manifesto, che se ne vedea tutta la sconvenevolezza da chi era certo, che, al pari delle Isole, il Continente del Nuovo Mondo era stato Scoperto da Colombo *.

L'opporre che altri facesse, alle asserzioni positive di questi Storici, e Scrittori Italiani, i detti incidenti di alcuni Geografi Tedeschi, posteriori di tempo, lontani di paese, e non informati, talun che confessa di non essersi potuto procacciar le notizie opportune, tal altro, che inciampa in manifesti errori, e che tutti scriveano sul semplice fondamento di relazioni vaghe, e di voci popolari, sarebbe voler chiudere d'animo deliberato gli occhj al vero. Al dir del Glareano, non già Colombo, nè il Vespucci sarebbono stati gli Sco-

---

* „ Inde vero (Columbus) in adversam terrarum et Regionum Continen-
„ tem, ad austrum sitam, Boreae flatibus appulsus tenuit. Hunc terrarum in-
„ cogniti antea Orbis tractum aequa fronte septentriones spectantem, et intror-
„ sus sub aequatore situm, alii Sanctae Crucis terram, alii *Pariam*, alii Da-
„ rienem vario in loco vocavere. Columbus ostium immensi fluminis subiit,
„ quod idcirco *os draconis* appellatum est, quoniam tortuosis vorticibus na-
„ vigia absorbere posse crederetur. — *Pauli Jovii Elogia Virorum bellica*
„ *virtute illustrium. Basileae* 1575, *fol.* 193.

pritori del Nuovo Mondo, ma entrambi semplici Piloti al servigio della Spagna; i Condottieri delle imprese, gli Ammiraglj, i Capitani di mare Spagnuoli; il che quanto sia assurdo si è mostrato altrove; come pure si è mostrato il poco caso, che far si dee della autorità del VADIANO, il quale nel suo Compendio della Geografia delle tre Parti del Mondo, chiaramente protesta, che era poco informato di quelle, ch' Ei chiama Isole dell' Oceano, e che dubitava delle relazioni de' Navigatori. Che diremo poi del Tritemio, il quale, scrivendo di aver comperata in Strasborgo una Sfera, o sia una Carta di un Mappamondo, dice che eranvi in essa le Isole e le regioni nuovamente scoperte dallo Spagnuolo Amerigo VESPUCCI? = *Ab Americo Vesputio* HISPANO *nuper inventis*. Errori di tale natura non danno chiaramente a divedere, che quei Tedeschi Geografi andavano dietro presi alle grida popolari, senza internarsi, nè aver per iscopo nemmeno di accertarsi della verità dei fatti, ingannati eziandio, secondo ogni verisimiglianza, dalle Carte Nautiche delineate da Amerigo, e dal nome di lui scritto nelle medesime? Tanto più che non parlavano come Storici di professione, ma toccavano di tali cose, com' è detto, incidentemente.

Del primo Scoprit. del Continente ec. §. XII pag. 80. e §. XI pag. 79 ed ivi nota (11).

Migliore senza paragone nessuno, e più sicura scorta, che non questi Tedeschi, che dal fondo della Germania non poterono, se non se per via di voci vaghe ed incerte essere informati della Storia delle Navigazioni, sono gli Scritti di Pietro Coppo da Isola Terra dell'

Istria, di cui abbiamo un Portolano stampato in Venezia nel 1528; ma di cui erano sì rari gli Esemplari, che sconosciuto sarebbe affatto, se non l'avesse a questi giorni in cui scrivo, tratto a nuova luce il prenominato Bibliotecario Regio in Venezia Signor Cavaliere Abate Jacopo MORELLI, e di cui posso far uso, avendo, come già dissi, ricevuto cortesemente in dono dalla gentilezza di lui il Libro in cui ne ragiona. Questi, che fu contemporaneo di Colombo, sebben di alcuni anni più giovane, discepolo del Sabellico, quindi uomo di mare, che avea anche scritto in età di cinquant' anni un' Opera *De toto Orbe Libri quatuor* rimasta inedita, dopo di avere viaggiato per tutta Italia, conversato in Roma con Pomponio Leto, navigato quasi tutto il Mediterraneo, letti recenti e accreditati Itinerarj, ed apprese esatte e non comuni notizie nella dimora fatta in Venezia, dove a que' tempi si aveano i più sicuri ragguaglj in ordine alle nuove Navigazioni, questi, io dico, parla nel mentovato suo Portolano delle Scoperte di Colombo. Le Isole al presente sconosciute, che s'incontrano in esso, io penso, che con diverso nome vengano al giorno d' oggi denominate, dacchè in que' primi tempi della Scoperta vario nome si dava alle medesime regioni, e si mutavano i nomi, massimamente trattandosi d' Isolette di picciol conto. Tra i nomi di sì fatte Isolette, di cui tenne registro Pietro Coppo, è notabile però quello di *Lanciloto Columbo*, dato ad una di esse. *Lanzarinus* era il nome dell' Avolo

Morelli annotaz. alla Lettera di Colombo, pag. 63 nota (15).

quante utili verità non ricavano da PLINIO? Sebbene i medesimi, e tanto più e Fisiologi, e Scrittori di Storia Naturale vadano assai guardinghi nell' adottare tutto quello, che narra PLINIO sulla fede di Autori Greci, che amavan meglio dir cose meravigliose, che vere, dove PLINIO è semplice Compilatore, e dove racconta senza aver Egli stesso verificato le cose *, e talvolta senza badar alle contraddizioni. Credere tutto quello, che ci racconta PLINIO, come negar fede a tutto sono due troppo manifesti errori. Lo stesso dicasi a più forte motivo del Cosmografo Tedesco MUNSTERO. La sana Critica insegna a distinguere e separar il vero dal falso negli Scrittori tutti, e specialmente ne' Compilatori. Ma la Critica, che sostiene come vero ciò che piace, e rigetta come falso ed apocrifo, senza addurne prova nessuna, tutto quello, che non si accorda colle proprie opinioni, non sarà mai la Critica abbracciata e seguita da chi conosce in che consista tal Arte, e spassionatamente, e con buona fede va in traccia del vero.

Con questi principj esaminiamo adunque ciò, che narra il MUNSTERO di Amerigo VESPUCCI nella breve Prefazione, a dir così, da Lui premessa alla Compilazione

---

* Una prova di questo l' abbiamo in ciò che Plinio raccolse parlando del Lincurio, come si può vedere nello Scritto congiuntamente da mio Fratello, e da me dettato, e fatto stampare in Roma dal fu Cardinale Stefano Borgia, il cui nome presso i Coltivatori tutti delle Lettere sarà sempre in venerazione — *Memoria sul Lincurio del Cavaliere Carlo Antonio Napione Maggiore d' artiglieria, ec. Roma, Fulgoni*, 1795 *in* 4.°

quale per il Mare di Settentrione conducesse alle Indie Orientali, se un uomo così fatto, che de' più grandi evenimenti delle Navigazioni de' suoi giorni esser dovea informatissimo, a Colombo, e non ad altri, attribuisce la Scoperta *della Costa delle Indie*, e come un' epoca memorabile nella Storia de' tempi suoi la ricorda, ben dobbiamo dire, che di cosa si trattava indubitata e celebre, ed a tutti manifesta.

Aggiunge il Cabotto, che tale Scoperta gran rumor fece alla Corte del Re d'Inghilterra.

Siccome poi esso Sebastiano Cabotto non tentò la sua impresa, se non se dopo la morte del Padre, secondo che mostra il Tiraboschi, ciò non può essere seguito prima dell' anno 1498, epoca inconcussa della Scoperta di Paria, e perciò non regge ciò, che alcuni credettero di poter avventurare, che Sebastiano Cabotto, prima di Colombo, giunto sia a toccar la Terraferma del Gran Continente Occidentale, e che perciò possa il Cabotto venir considerato come il Primo Scopritore della parte Settentrionale del Nuovo Mondo. Cautamente pertanto l' eruditissimo Doge Marco Foscarini, in quella parte dove celebra le imprese marittime del Cabotto, si ristrinse a dire, che = » datosi » tutto al navigare *dietro le Scoperte del Colombo*, passò » sua vita sul Mare, ora in servigio della Spagna, ora » dell' Inghilterra ».

Tirabos. Stor. della Let. Ital. Tom. VI, P. I, pag. 193 prima Ediz. Moden.

Graberg. Annali di Geografia e di Statistica, Tom. II. p. 272, Genova 1802.

Foscar. Letter. Venez. pag. 439, nota 326.

Aggiungeremo ancora in favor di Colombo una testimonianza indiretta, da cui si fa palese, che la forza della verità è tale, che traspira eziandio, anzi, per così dire, scoppia da que' documenti, dai quali si pretende

desumere ragioni per oscurarla. I primi Editori delle Quattro Navigazioni del VESPUCCI, stampate in Lorena nel 1507, aveano pure sotto gli occhj quel Primo Viaggio in esse compreso, che si è l'unico fondamento di tutti coloro, che pretendono, che sia il VESPUCCI, prima di Colombo, giunto a toccar la Terraferma del Nuovo Mondo. Eppure nel VESPUCCI, non videro già essi lo Scopritor del Continente a' servigj del Re di Spagna, ma bensì un Navigatore che approdò a quella parte dell' Emisfero Occidentale, detta poscia il Brasile, sotto gli auspicj del Re di Portogallo; ed intanto solamente il credettero Scopritore del Nuovo Mondo nell' anno 1501, perchè ingannati da quel Titolo, e perchè ignoravano, che Colombo fosse approdato nell' anno 1498 alla Terra di Paria, e Pietro Alvaro Cabral al Brasile nel 1500, prima del VESPUCCI.

Prova manifesta, che gli Editori Lorenesi credevano, che tal gloria spettasse al VESPUCCI, in conseguenza del suo Viaggio al Brasile fatto a' servigj del Re di Portogallo, lo sono i seguenti Versi tratti da una specie di Prefazione Poetica, che sta in fronte alla mentovata prima Edizione dei Quattro Viaggj del VESPUCCI, uscita in luce nel 1507, in Lorena. Il Titolo di tale Prefazione, od Avviso Ritmico che vogliam dire, a' Lettori, è il seguente (fol. D.): *Philesius Vogesigena Lectori.* Dopo aver adunque ivi parlato quel Verseggiator piuttosto, che Poeta, delle altre parti del Mondo in quel breve suo Componimento, segue a dire così:

» *Dextrorsum immenso tellus jacet equore cincta,*
» *Tellus quam recolit nuda Caterva virum,*
» *Hanc quem clara suum jactat* LUSITANIA REGEM
» *Invenit missa per vada classe maris.*
» *Sed quid plura? situm gentis moresque repertæ*
» AMERICI *parva mole Libellus habet.*

Dunque la supposta Scoperta di Amerigo è chiaro, che, in senso di quello Scrittore, è quella medesima che venne fatta sulla Flotta del Re di Portogallo, nè può esser altra che il Brasile; rimane pertanto intatta a Colombo la gloria di avere tre anni avanti scoperto la Terra di Paria. Ecco come parlarono di Colombo e del VESPUCCI gli Scrittori di que' tempi; ed ecco quanto saviamente abbia lasciato scritto il prefato celebratissimo Doge Foscarini, che, in coteste controversie di primati, il migliore spediente per cavarne la verità, si è quello di rimettersi alla fede di persone contemporanee, ingenue, e che non avessero affetto alle parti. Foscar. Letter. Venez. p. 308, nota 249.

Tutto questo in vero, a giudicio di chi dirittamente ragiona, dee convincere, che non altri salvo Colombo fu il primo Scopritore della Terra di Paria, e per conseguenza del Continente del Nuovo Mondo. Ma la precitata rarissima Lettera di Colombo, riprodotta ed illustrata dal Signor Cav. Abate MORELLI, presenta una prova di tale natura, che io stimo, che da ogni persona assennata debba essere riguardata come incontrastabile ed affatto decisiva. Quella Lettera fu scritta da Colombo dalla Giamaica al Re, ed alla Regina di Spagna nell'

anno 1503, dopo un disastrosissimo Viaggio, ch' Ei descrive minutamente. Si lagna in essa dei torti, e delle ingiustizie, che avea dovuto soffrire da' Ministri di que' Monarchi; e si lagna pure, che, mentre nei sette anni, che stette in Corte, a quanti si parlava di quella impresa tutti dicevano, che erano sogni e favole, ed allora poi sino a Sarti e Calzolaj domandavano grazie a' que' Monarchi di discoprir Terre. Ora in questa Lettera stessa quel grand' uomo dice così: = *della Spagnola, della* PARIA, *e delle altre Terre non me ne arricordo mai, che le lacrime non mi cadano dagli occhj* = il che dimostra ad evidenza, che per una delle principali sue imprese teneva Egli la Scoperta di Paria. E chi può creder mai, che un uomo così fatto, in tali circostanze, e mettendo sotto gli occhj di que' Regnanti i servigj ed i meriti suoi, osasse vantare come una delle principali sue imprese la Scoperta di Paria, e per conseguenza la Scoperta del Continente del Nuovo Mondo, se non Egli stesso, ma un altro, ed a servigj di quella Corona medesima, se Amerigo VESPUCCI ne fosse stato prima di Lui lo Scopritore?

Lettera rarissima di Colombo ec. pag. 33.

CAPO VI.

Della Cosmografia del Munstero, e della prima Edizione in Lingua Italiana dell' Opera medesima.

A fronte di tante testimonianze solenni, ed originali Documenti, è chiaro, che nessun caso far si dee

del Testo della Cosmografia del MUNSTERO, il quale, nel compilar che fece nella Opera sua Latina pubblicata in Basilea nell' anno 1550 la Relazione dei Quattro Viaggj del VESPUCCI, stampata prima in Lorena nel 1507, poscia in Alsazia nel 1509, e da Simon GRINEO nel 1532, parlò con fondamenti insussistenti, e fallaci di relazioni volgari, al pari di altri antichi Geografi suoi Nazionali, quando vi aggiunse', quasi a modo di Proemio, che il VESPUCCI avea navigato nell' anno 1492 con Cristoforo Colombo, mandato dal Re Ferdinando di Castiglia a cercare terre incognite, e che quindi, dopo alcuni anni = *proprias instituit navigationes, duas sub dicto Rege Ferdinando ec.*, che sono le due Prime Navigazioni tra quelle comprese nella Relazione stampata in Lorena. Uno Scrittore, che compendia un Libro stampato quaranta e più anni prima, ed un Libro venuto in luce, come abbiam veduto sopra, in Contrada così lontana da quella, in cui facea dimora l'Autore, come era la Lorena dalla Spagna, non può essere riguardato come Scrittore originale in modo nessuno, ma bensì è nulla più che un semplice Compilatore. E di più, siccome, rispetto alle particolarità, che aggiunge alle Relazioni del VESPUCCI prima di compendiarle, particolarità concernenti la persona stessa del VESPUCCI, non ci dice il MUNSTERO da qual fonte le ricavasse, nel caso di cui si tratta, inesatto, se non altro, e trascurato Compilatore si dimostra. Che fosse Egli un Compilatore appare dal Titolo me-

V. Del primo Scopritore del Continente ec. t. III, pag. 24.

desimo dell' Opera sua; e che poi fosse Compilatore, cui mancarono le notizie riguardanti la Storia della scoperta del Nuovo Mondo, lo confessa Egli stesso, e già se ne è ragionato abbastanza a luogo opportuno.

Del primo Scop. del Continente ec. §. III, p. 22, e seguenti.

Non nego, che nel MUNSTERO, come in tutti i laboriosi Compilatori, non si possano rinvenire notizie di qualche pregio. Lo STRUVIO medesimo, che il taccia, a buona ragione di avere inserite nella sua Cosmografia cose favolose, e senza essersene prima con oculata Critica accertato, concede, che alcuna volta tenne registro di particolarità sulla fede di Uomini ragguardevolissimi, che di leggieri non si troveranno altrove *. Ma d' onde traesse quanto ci dice Egli sul particolar del VESPUCCI nella sua Cosmografia Latina, quali sieno le persone ragguardevoli, sulla fede, di cui lo narrò, nol disse il MUNSTERO, ed inutile sarebbe il cercarlo, dopo che ci disse, che non avea potuto avere notizie di Spagna, nè aver l' addito neppure alla persona dell' Imperator Carlo V, cui dedicò il voluminoso suo Libro. E quand' anche Carlo V, col solo accettarne la Dedica (che non si ha prova nemmeno, che sia stata da lui gradita), avesse mostrato di approvar tutti i racconti, che contiene, cosa affatto assurda, tale acquie-

* „ Scio quidem multa inesse huic operi fabulosa, minusque accurate in„ vestigata; annotavit tamen ex relatione praestantissimorum Hominum quan„ doque singularia, quae alibi haud reperias.
Struvius Bibl. Hist. pag. 761.

scenza resterebbe esclusa da quanto ebbe poi a dire il MUNSTERO nella Cosmografia Italiana, dedicata allo stesso Carlo V, ed in Basilea alcuni anni dopo, cioè nel 1558, stampata dallo stesso Stampatore, che pubblicato avea la Cosmografia Latina. O Carlo V non lesse il Volume intero del Cosmografo Tedesco, come il buon senso persuade, ed allora non si può far caso della acquiescenza di lui a tutti i racconti in esso contenuti; o lo lesse, ed avendo il Cosmografo variato nel particolar del VESPUCCI, quanto avea narrato nell' Opera Latina, converrà dire, che venne al MUNSTERO impartito il raro onore di essere corretto da mano Imperiale.

Ma lasciando stare queste insussistenti supposizioni, certa cosa è, che si richiede buon discernimento per poter far uso di uno Scrittor così fatto, come interviene rispetto a' Compilatori tutti, anche di maggior merito e grido del MUNSTERO, ed agli Scrittori d' ogni maniera, che, lontani da' tempi e dalle Contrade, dovettero descriver fatti sulle relazioni altrui. Non solamente l' Enciclopedista Latino PLINIO, ma lo stesso Principe degli antichi Geografi STRABONE vogliono esser letti e studiati con grandi avvertenze, distinguendo accuratamente i fonti sinceri, onde trassero le notizie loro, dai corrotti. Ai fonti e il dottissimo GROZIO, e tutti i Critici più riputati consigliano di ricorrere. Con questa avvertenza i dotti Geografi moderni, gli Antiquarj, gli eruditi Filologi, gli Scrittori di Belle Arti,

quante utili verità non ricavano da PLINIO ? Sebbene i medesimi, e tanto più e Fisiologi, e Scrittori di Storia Naturale vadano assai guardinghi nell' adottare tutto quello, che narra PLINIO sulla fede di Autori Greci, che amavan meglio dir cose meravigliose, che vere, dove PLINIO è semplice Compilatore, e dove racconta senza aver Egli stesso verificato le cose *, e talvolta senza badar alle contraddizioni. Credere tutto quello, che ci racconta PLINIO, come negar fede a tutto sono due troppo manifesti errori. Lo stesso dicasi a più forte motivo del Cosmografo Tedesco MUNSTERO. La sana Critica insegna a distinguere e separar il vero dal falso negli Scrittori tutti, e specialmente ne' Compilatori. Ma la Critica, che sostiene come vero ciò che piace, e rigetta come falso ed apocrifo, senza addurne prova nessuna, tutto quello, che non si accorda colle proprie opinioni, non sarà mai la Critica abbracciata e seguita da chi conosce in che consista tal Arte, e spassionatamente, e con buona fede va in traccia del vero.

Con questi principj esaminiamo adunque ciò, che narra il MUNSTERO di Amerigo VESPUCCI nella breve Prefazione, a dir così, da Lui premessa alla Compilazione

---

* Una prova di questo l' abbiamo in ciò che Plinio raccolse parlando del Lincurio, come si può vedere nello Scritto congiuntamente da mio Fratello, e da me dettato, e fatto stampare in Roma dal fu Cardinale Stefano Borgia, il cui nome presso i Coltivatori tutti delle Lettere sarà sempre in venerazione — *Memoria sul Lincurio del Cavaliere Carlo Antonio Napione Maggiore d' artiglieria, ec. Roma, Fulgoni*, 1795 *in* 4.°

delle Navigazioni del VESPUCCI, pubblicate la prima volta in Lorena nel 1507. In primo luogo, questa Aggiunta del MUNSTERO, tanto nella Cosmografia Latina, come nella Italiana, non è corroborata da testimonianza veruna, come si è detto sopra, onde per lo meno dee cadere nella categoria di quelle particolarità, che lo STRUVIO dice da Lui *minus accurate investigata*. In secondo luogo si dovrebbe piuttosto preferire ciò, che dice il MUNSTERO medesimo nella Cosmografia Italiana, come quello, che in parte concorda coi Documenti e cogli Storici tutti più autorevoli, per quella parte però soltanto, in cui con essi concorda; dacchè, anche in questa sua Aggiunta fatta alla Cosmografia Italiana, inserì sbaglj manifesti, come (prescindendo da quello infallibilmente di stampa) è un nuovo errore del MUNSTERO, che Colombo navigasse nel 1497 al Nuovo Mondo, e che il VESPUCCI navigasse in quell' anno con Lui. V. Del primo Scopritore del Continente ec. §. III, pag. 24.

Concorda per altro, o per meglio dire, non si oppone più il MUNSTERO nella Cosmografia Italiana sostanzialmente alla verità del fatto, non dicendo più che Amerigo navigasse come Condottier dell' impresa, ma scrivendo, in vece di = *proprias instituit navigationes* del Testo Latino; nella Cosmografia Italiana semplicemente = *navigò quattro volte a quelle bande* =; ed inoltre nominando i Viaggj fatti a' servigj del Re di Portogallo, prima di quelli fatti per la Spagna: poichè soggiunge = *due sotto Emanuele Re di Portogallo, e due sotto Ferdinando Re di Castiglia* =; dovechè nella

Cosmografia Latina avea scritto con ordine inverso = *duas sub dicto Rege Ferdinando, et duas sub Emanuele Rege Portugalliae.* È chiaro pertanto, che se, secondo il MUNSTERO, le prime Navigazioni del VESPUCCI furono a' servigj della Corona di Portogallo, se non fu Condottiere in capo di spedizion marittima, e se navigò (secondo il MUNSTERO) la prima volta nel 1497 con Colombo, non possono mai allegar in favor loro il MUNSTERO coloro, che sostengono avere il VESPUCCI nell' anno 1497, come Condottier dell' impresa, scoperto il primo, il Continente del Nuovo Mondo sotto gli auspicj del Re di Spagna.

Quello che è certo poi, ed indubitato si è, che quanto narrasi in quella, a dir così, Prefazione che fa il MUNSTERO alla compilazione dei Viaggj del VESPUCCI nella Cosmografia Italiana, si dee tenere per il vero sentimento di Lui, ovvero di coloro che, dopo la di lui morte, procurarono nel 1558 in Basilea l' edizione Italiana della sua Cosmografia. Che sia mancato di vita il MUNSTERO nell' anno 1552 in Basilea, tuttochè altra volta ne dubitassi per mancanza di sicuro riscontro, non vi può esser dubbio veruno. Ne fa piena fede il Compendio, che allora non mi era noto, della Storia di quella Città, pubblicato, non molti anni dopo la morte del MUNSTERO, da Cristiano URSTISIO, che in esso Compendio ne inserì l'Epitafio. Come adunque può essersi fatta una variazione così importante? Ogni persona, che abbia fior di senno non potrà mai darsi a

Epitome His. Basiliensis Authore Christiano Urstisio, p. 102, *Basileæ per Sebast. Henric. Petri* 1577.

credere, che siasi variato un passo cotanto essenziale della sua Cosmografia, in una Città, che tanto si pregiava del MUNSTERO, in tempo così prossimo, dal suo Stampatore medesimo, per semplice smemorataggine di persona inesperta, che temerariamente abbia corrotto il Testo di Lui. Non si può adunque rendere ragione di questo rilevante cangiamento, fuorchè con dire, che, o si ritrovò tale correzione fatta di mano del MUNSTERO tra le sue Carte, ovvero, che i suoi discepoli e parziali credettero di doverla fare. Nel qual secondo caso è da notarsi, che mai non avrebbono posto mano lo Stampatore e gli Editori in cosa di un uomo tenuto da essi in concetto sì grande, se non fossero stati pienamente persuasi, che in nessun modo reggeva quanto si era da Lui erroneamente in quelle poche linee avventurato.

Del primo Scopritore del Continente ec. §. III. pag. 23, e 25.

Nè servirebbe il dire, tale non poter essere il sentimento del Cosmografo Tedesco, perchè i Viaggj del VESPUCCI, di cui è inserita la compilazione tanto nella Cosmografia Latina, come nella Italiana, dopo quel Preliminare del MUNSTERO, non s'accordano con esso Preliminare nel modo che è concepito, e che si legge nella Cosmografia Italiana, enumerando al bisogno tutte le contraddizioni, che ne verrebbono. Oltrechè questo si è il caso de' laboriosi e voluminosi compilatori, il cadere in contraddizioni (e vi cadde pure talvolta lo stesso dotto, ed ingegnoso Enciclopedista Latino PLINIO); oltre a questo, io dico, distinguer conviene ciò, che

dice il MUNSTERO, come asserito da lui medesimo, da quello, che riferisce soltanto, come narrato dal VESPUCCI. Raccogliendosi da lui le relazioni moltiplici, e popolari, che andavano attorno del grande evenimento della Scoperta del Nuovo Mondo, e leggendo i libri che ne ragionavano, senza però aver potuto mai attingere ai veri fonti, alle memorie originali, ed avendo inteso parlarsene, e scriversene, diversamente da quello che egli ne avea scritto da prima, si scrisse perciò da lui, o da chi diresse la stampa Italiana, ciò che si credette più fondato e conforme al vero, ritrattando sostanzialmente nella Cosmografia Italiana, ciò che si era detto nella Latina, senza però che si sia pigliata la precauzione di allegare la testimonianza dello Scrittore, o della persona, sulla fede di cui si asserisce ciò, che si credeva più accertato, e senza pigliarsi pensiero, che ciò, che si asseriva dal MUNSTERO come Autore, fosse d'accordo con quanto riferiva come Compilatore del VESPUCCI.

Ma, se non si presero le sopraccennate precauzioni, si ebbe però quella di separare totalmente ciò, che intende di narrare l'Autore in persona sua, da quanto riferisce come narrato dal VESPUCCI, dando così manifestamente a divedere, che Egli entrar non volea per mallevadore di quanto si raccontava dal VESPUCCI. In fatti il MUNSTERO nella Cosmografia Italiana, nè più nè meno che nella Latina, e nello stesso senso, dopo aver detto quanto pensava Egli stesso intorno alla per-

sona ed alle spedizioni del VESPUCCI, aggiunge = *delle quali* (navigazioni) *egli stesso* (cioè Amerigo VESPUCCI) *scrive in tal modo*. E quì appresso si trascrivono piuttosto, di quello che si prendano a compilare, le Quattro Navigazioni, già più di una volta avanti al MUNSTERO, dopo la prima edizion Lorenese, venute in luce. Un Compilatore, che riferisce due Relazioni diverse di un medesimo fatto, narrate peraltro da due diverse e distinte persone, non è tenuto a render conto delle contraddizioni, che incontrar si possano, confrontando l' una coll' altra. E ad ogni modo il sentimento del MUNSTERO si dee ricavar da ciò ch' egli stesso dice di Amerigo VESPUCCI, e non da quello, che riferisce come detto dal VESPUCCI.

Del rimanente a chi opponesse, che da taluno, come dal Werdenhaghen, siasi seguita la Cosmografia Latina del MUNSTERO, a preferenza dell' Italiana, troppo facile si è il rispondere, che, per poter dire che questi preferisce il Testo Latino all' Italiano di quell' Opera, converrebbe dimostrare prima, che conoscesse l' Italiana Cosmografia, come conosceva la Latina; e questa risposta è tanto più stringente, quando l' Autore, che ebbe ad allegar il MUNSTERO sia stato un Tedesco, od altro Oltramontano, che ignorasse la Lingua nostra, massimamente che si tratta di un Libro, che non si può dir comune, essendo, in Italia eziandio, men nota la Cosmografia Italiana del MUNSTERO, di quello che sia la Latina. Senzachè l' avere un determinato Autore se-

Werdenhaghen de Reluspublicis Hanseaticis, p. VI, pag. 30.

guita piuttosto una edizione, che non un' altra, non prova, nè che sia meno autorevole l' una che l' altra, nè che vero sia piuttosto quello, che vien ripetuto, che quello che non ha stimato di ripetere. Per poter riconoscere il vero, converrebbe entrare nella disamina del merito dello Scrittor posteriore, e vedere se a buona ragione, ovvero a torto abbia preferita l' una all' altra edizione, il che non sarebbe altro, se non se moltiplicar inutilmente le quistioni, bastando lo esaminare in se quale delle due edizioni meriti maggiore credenza.

Ma che sarebbe poi, se, per quanto si appartiene alla Cosmografia Italiana del MUNSTERO, si dimostrasse ad evidenza, che ciò che si dice in quell' Aggiunta, o Proemio alle Quattro Navigazioni del VESPUCCI, rispetto all' aver egli navigato prima sotto gli auspicj del Re di Portogallo, quindi a' servigj della Corona di Spagna, fosse in tutto e per tutto d' accordo con quanto asserisce uno Scrittor Fiorentino, contemporaneo del VESPUCCI medesimo, che scrivea in Roma, ed era impegnatissimo a promulgarne, ed a magnificarne le glorie? Nulla più certo di questo. Il luogo già lo ha riferito il BANDINI; Io non ho mancato pure di farne uso, e suppongo, che sarà stato avvertito da chi non ha a male, che si segnino con qualche distinzione i passi più rilevanti e decisivi. Si è questo il luogo di Francesco ALBERTINI, che sta in fine del Libro III dell' Opuscolo, *De mirabilibus Novae et veteris Urbis Romae*, stampato in Roma nell' anno 1510. Giova il ripeterlo qui per

Del primo Scopritore del Continente ec §. XV, pag. 100, e 101, nota 20.

intero, per farvi quindi intorno alcune brevi osservazioni = " *In Novo Mundo Albericus Vespulsius* (sic) „ *Florentinus missus a fidelissimo Rege Portugalliae*, „ POSTREMO VERO A CATHOLICO HISPANIARUM REGE, „ *primus adinvenit novas Insulas et loca incognita*, „ *ut in ejus Libello graphice adparet, in quo describit* „ *sydera, et novas Insulas, ut et adparet ex Epistola* „ *ejus de Novo Mundo ad Laurentium Medicem ju-* „ *niorem.*

Ecco adunque, che abbiamo uno Scrittor Fiorentino, informatissimo, contemporaneo e parziale del VESPUCCI, che concorda pienamente colla Cosmografia Italiana del MUNSTERO nel dire, che il VESPUCCI navigò prima sotto gli auspicj del Re di Portogallo, poscia sotto quelli del Re di Spagna. Diversamente poi non intese questo luogo il BANDINI precitato, dicendo, che, secondo l' ALBERTINI, il VESPUCCI era stato prima a' servigj del Re di Portogallo, ed indi di quello di Spagna. Vero è, che soggiunge esso BANDINI, che forse l' ALBERTINI ignorava, che il VESPUCCI stato fosse al servigio del Re di Spagna prima di tutti. Ma, se ignorava l' ALBERTINI in Roma nell' anno 1510, che il VESPUCCI stato era al servigio del Re di Spagna, prima che passasse a quello del Re di Portogallo, è forza dire, che, o stato non vi fosse veramente, o, se stato vi era, che le Scoperte ed i Viaggj da Lui fatti, (come sarebbono quelle del Viaggio coll' Ojeda), non fossero tali da venir poste al confronto col Viaggio al Brasile: che del rimanente

Bandini. Vita del Vespucci p. LXII.

l' ALBERTINI, impegnatissimo com' era a celebrar il nome del Fiorentino Navigatore, non le avrebbe passate sotto silenzio. Di Viaggio fatto dal VESPUCCI al di là della Linea Equinoziale, sotto gli auspicj ed agli stipendj de' Portoghesi, parla soltanto Pietro MARTIRE d' Anghiera, come abbiam veduto più sopra; e, quello che è più, gli stessi primi Editori Lorenesi delle Quattro Navigazioni, come si è pur mostrato, tengono, che il Viaggio, per cui celebre il nome di Amerigo VESPUCCI divenne, sia quello da Lui descritto come fatto sulla Flotta del Re di Portogallo. *

Cap. I. in fine, pag. 383. e cap. V, pag. 426.

* V. l' Annotazione in fine.

Nè la spedizione, di cui parla l'ALBERTINO, altra può essere, salvo quella alla Contrada, che venne poi detta il Brasile, come manifestamente lo dà a divedere il dirsi, che vi fu mandato dal Re di Portogallo; e il dirsi, che ne appariva dal Libretto, in cui descrive le Stelle, che si è appunto la Relazione diretta a Lorenzo De-Medici il Giovane. E la Lettera poi accennata dal VESPUCCI medesimo in principio di essa Relazione, dove dice = *ai giorni passati pienamente diedi avviso alla S.ª V. del mio ritorno, e, se ben mi ricordo, le raccontai di tutte queste parti del* MONDO NUOVO *ec.*, si è quella, di cui pur fa menzione l' ALBERTINI, separatamente dalla più ampia Relazione, o sia Libretto, in cui descrive le Costellazioni, dicendo: *ut et adparet ex Epistola ejus de* Novo Mundo *ad Laurentium Medicem Juniorem.* Finalmente lo asserirsi dall' ALBERTINI, che il VESPUCCI = *primus adinvenit novas Insulas, et loca in-*

V. Lett. del Vespucci, pag. 114.

Lettere del Vespucci, p. 100. Nella Raccolta di Vicenza del 1507, leggesi = *" A li passati giorni assai amplamente te scrissi de la mia retornata de quelli novi paesi ec.*

cognita, dimostra, che il dotto Navigator Fiorentino nel suo Viaggio al Brasile percorse ampiamente la Costa, che in un punto, a dir così, avea toccata il Cabral. E quando si volesse, che l' ALBERTINI abbia inteso dire, che dal VESPUCCI prima di tutti sia stata fatta la Scoperta del Brasile, ignorando quella del Cabral (di cui in vero esso VESPUCCI nè punto nè poco non parla), non vi ha dubbio, che riflette questa il Viaggio del 1501, al di là dell' Equatore, posteriore, e diverso affatto da quello di Cristoforo Colombo alla Terra di Paria nel 1498, di cui non può mai aver inteso di parlare l' ALBERTINI.

Il fatto sta però, che le stesse parole dell' ALBERTINI, in cui dice, che fu mandato il VESPUCCI al Nuovo Mondo, indicano abbastanza chiaramente, che già nota era la Regione, che così chiamavasi, e che in essa continuò a fare il VESPUCCI, come destro Piloto, e perito Cosmografo ed Astronomo, nuove ulteriori Scoperte. E che ne sia il vero non si manda una persona in un luogo, che non si sappia, che esista; ed è cosa così certa, che il primo, il quale, sebben casualmente, ma tuttavolta il primo, scoprì quella Contrada, che primieramente Terra di Santa Croce, poscia Nuovo Mondo, quindi Brasile venne detta, si è il Cabral, che non occorre intorno a tal punto far lungo ragionamento, dopo le testimonianze altrove recate. Aggiungeremo soltanto, per più pieno appagamento, ciò, che ne scrive l'antico Storico Portoghese, che di proposito dettò la

Del primo Scopritore del Continente ec. §. XIII, p. 86.

Storia delle Scoperte fatte da quella in mare meritamente celebratissima Nazione, voglio dire Fernando Lopez di Castagneda. Pietro Alvaro Cabral, personaggio d' illustre sangue, venne adunque, secondo che narra questo Istorico, destinato a passare a Calicut con un' Armata Navale di mille cinquecento uomini. Specifica lo Storico il nome degli altri Capitani, che navigavano sotto i suoi comandi, tra' quali vi è quello di Bartolommeo Diaz famoso per imprese di mare. Levò l' ancora la flotta del Cabral agli otto di Marzo dell' anno 1500. Ai ventiquattro di Aprile si vide terra, e se ne fece gran festa in tutta la flotta: perciocchè ben si avvidero i Piloti, che questa Terra era diversa da quella, che era stata scoperta da Vasco di Gama. In seguito a burrasca surse il Cabral ad un Porto, che denominò Porto Seguro; e quella Terra, chiamata poscia Brasile, fu chiamata da prima, dice il medesimo Storico, Terra di Santa Croce, per avervi fatto innalzare esso Cabral un' alta Croce di Pietra. Il Capitan Generale vi si fermò soli otto giorni. Spedì di là una caravella al Re suo Signore per dargli parte della Scoperta fatta, e proseguì quindi il suo Viaggio verso Calicut.

Historia del descubrimento y conquista de las Indias por los Portugueses compuesta por Hernan Lopez de Castaneda en Lenguaje Portugues y traducida nuevamente en Romance Castellano -- En Anvers 1554. Cap. XXVIII, fol. 81, 83. Cap. XXIX, fol. 83 r.º e fol. 84.

Potrebbe peravventura taluno muover qualche dubbio circa alle epoche, ed alle ciscostanze di questo evenimento, attesochè il Castagneda, come pure Giovanni Barros, scrissero soltanto verso la metà del 1500. Di fatto, il Castagneda dice apertamente, che era egli il

primo Portoghese, che in quella Lingua avesse risuscitate le prodezze de' Portoghesi nelle Indie, che erano morte da cinquant' anni. Di questa dilazione parecchj motivi ne adduce il dottissimo Doge Foscarini, ma soggiunge poscia, che, o fosse l' affetto grandissimo, che si portava in Venezia agli Studj marinareschi, ovvero, che gli uomini sieno stimolati maggiormente dal timore del proprio danno, che dal senso delle cose prospere, certo è, che i Veneziani di mano in mano ebbero puntuale notizia degli avvenimenti di quelle grandi Scoperte, e che la cura, che usarono essi sul fatto, giovò a preservar la memoria di gran parte di essi. Nel mentre pertanto, che l'elegante Veneto Ambasciatore Andrea Navagero, ancora nell' anno 1525, scrivea di Toledo a Gio. Battista RAMUSIO, che delle cose delle Indie colà nulla trovavasi di stampato, sebbene moltissime notizie mandato gli avrebbe, avendo il modo d' intendere il tutto per via di Pietro MARTIRE suo amicissimo, e del Presidente del Consiglio delle Indie; d' altro lato risulta dai Diarj MSS.ti di Girolamo Priuli, recati dal sopraccennato FOSCARINI, che, già qualche tempo avanti al 1506, correvano per le stampe in Venezia le Relazioni de' nuovi Viaggj delle Indie, come ne abbiamo una prova nel Libro Quarto della prima Collezione di Viaggj stampata in Vicenza nell' anno 1507, il quale non è altro, se non se una ristampa del Libretto di tutta la Navigazione del Re di Spagna, pubblicato in Venezia sin dall' anno 1504,

Foscar. Letterat. Venez. p. 419.

NAUGERII OPERA OMNIA. Lettere al Ramusio, Lettera II, pag. 265.

Foscar. Letterat. Venez. pag. 433, nota 309.

riprodotto in essa Raccolta Vicentina, secondo che venne opportunamente avvertito dal Signor Cavaliere Abate MORELLI.

Morelli annotaz. alla Lettera di Colombo p. 45.

Ma appunto in questa Raccolta di Vicenza dell'anno 1507 abbiamo, in un colla versione di altri Viaggj in Lingua Italiana mista di Dialetto Veneziano, eziandio quella della Scoperta fatta da Pietro Alvarez Cabral, per opera di Angelo Trivigiano, di cui si è toccato altrove, che a que' tempi ritrovavasi in Ispagna, come raccolse il Prefato Doge Foscarini dalle Lettere medesime di quell' antico Veneziano, con una delle quali mandò il Viaggio del Cabral, unitamente ai Viaggj di Vasco di Gama, al Patrizio Domenico Malipiero, bramoso di sapere con distinzione l' avanzamento di que' Commercj, per potersi valere di sì fatte notizie negli Annali che stendeva.

Foscar. Letterat. Venez. pag. 427.

Posto quanto sopra, rispetto a coloro, cui qualche dubbio rimanesse intorno alla Scoperta del Cabral, perchè vien riferita, quasi mezzo Secolo dopo, da soli Scrittori Portoghesi, bastar dee, per restar pienamente convinti della verità di essa, il riflettere, che trovasi descritta in detta Raccolta Vicentina, di tanto anteriore a questi, dove viene riferito il medesimo successo, e ne' medesimi termini dal mentovato Angiolo Trivigiano, o per meglio dire dall' Autore della Relazione originale tradotta, e confermata dal Trivigiano. Che ne sia il vero, nel Libro Secondo della Raccolta Vicentina, al Capo LXIII e seguenti, leggesi come nell' anno 1500

il Re Emanuele di Portogallo mandò un' Armata di dodici Navi, di cui era Capitan Generale il Cabral, ivi detto Pedro Aliarez Cabrile, con ordine di far vela verso Calicut. Narrasi come agli otto del mese di Marzo era in punto essa Armata, ed ai nove partì. Si prosiegue quindi a dire, che ai 24 di Aprile l' Armata ebbe vista di una Terra, di che si fece gran festa: che in questa Terra si fermò il Capitano pochi giorni, ma che determinò di far sapere al Re di Portogallo suo Signore la Scoperta fatta, onde spedì un Naviglio, che portava Lettere a quel Monarca, in cui si contenea quanto Egli avea visto e scoperto. Quindi, prima di proseguir il suo Viaggio verso le Indie Orientali, mandò il Cabral, che si facesse una Croce molto grande, ed ordinò, che fosse piantata sulla spiaggia del Mare.

Da questa narrazione di Scrittore contemporaneo, così specifica e ben circostanziata, confermata dal Trivigiano altro Scrittor coevo ed informatissimo, che la spedì a Venezia, narrazione in tutto conforme a quella del Castagneda, e degli altri Storici Portoghesi, vien posto fuori controversia, che il primo Scopritore della vasta Contrada, detta da prima Terra di Santa Croce, e poscia Brasile, si è il Portoghese Pietro Alvaro Cabral, che vi giunse un anno prima, che colà approdasse la Flotta sopra cui navigò Amerigo Vespucci; il che non toglie però, che, per più lungo tratto assai, si percorressero da essa Flotta le Coste, e si ampliassero molto

le Scoperte, scientificamente poscia descritte dal Navigator Fiorentino, massimamente, che non potea il Cabral aver estese ampiamente le sue Scoperte, essendosi fermato soli pochi giorni in quella Contrada.

Da tutto il sin quì detto si vede ognivolta più con quanta esattezza, precisione, e verità siasi spiegato lo Storico Latino riputatissimo delle Indie Gian Pietro Maffei: = « *est autem Brasilia Novi orbis Pars, quam, » paulo post Capralis accessum, Americus Vespuccius » Florèntinus, ejusdem Emanuelis auspiciis accuratius » exploravit.* = Nè diversamente dal Maffei ne parla il Mariana Storico Spagnuolo di grido, dove dice, che Amerigo Vespucci, sotto gli auspicj del Re di Portogallo Emanuele: = « *Bresiliam universam exploravit, » tametsi Bresilii laudem Historici Lusitani ad Petrum » Alvarum Capralem ablegant.* = Questa gloria nessuno, e tanto meno chi ama, ed è parziale dell' inclita Nazion Fiorentina, potrà mai contrastarla al Vespucci; e di questa sua scientifica non meno, che animosa impresa intesero parlare e l' Albertini, e tutti que' Concittadini suoi, che come chiaro ed illustre fecero risonar per ogni dove in que' principj il suo nome, non mai contrapponendolo però veruno di essi a quello di Colombo, nè mai pretendendo, ch' Egli stato fosse lo Scopritor primiero della Terra di Paria, e perciò il primo che approdasse al Continente del Nuovo Mondo. Cosa degna di particolar considerazione peraltro si è, che, essendo, come è, incontrastabile, che il Cabral fu

Jo. Pet. Maffei, Hist. Indic. Lib. II.

Patr. di Colombo pag. 170.

Mariana Lib. XXVI c. III.

al Brasile prima del VESPUCCI, il VESPUCCI ciò non ostante, nella Relazion sua a Lorenzo De-Medici, non abbia detto parola del Cabral, qualunque la ragion ne fosse, serbando profondo silenzio intorno a sì fatta Scoperta anteriore al Viaggio da Lui fatto; onde non si dee far meraviglia nessuna, se tacque pure che Colombo fosse giunto un' anno prima di Lui a scoprir la Terra di Paria.

Nè lascieremo poi di avvertire, in comprovazione di quanto si è detto altrove, che il nome di Brasile già noto, e con cui venne da prima indicata una delle principali delle Isole Azori avanti alla Scoperta della Regione ora così denominata, era poi stato trasferito a indicare un porto dell' Isola Spagnuola, come impariamo della Lettera di Colombo scritta ai Monarchi di Spagna dalla Giamaica, e riprodotta dal Signor Cav. Abate MORELLI, dove dice quel grand' uomo = *Io mi partii di sopra il porto del Brasil nominato nella Spagnola.* = Anche l' ERRERA fa menzione di questo porto dell' Isola Spagnuola, dicendo dell' Ojeda, e del VESPUCCI, che navigarono all' Isola Spagnuola, ed approdarono al Porto di Yaquimo, che l' Ammiraglio Colombo chiamava del Brasile, nel che concorda pienamente l' ERRERA, e colla Lettera dello stesso Cristoforo Colombo, e con quanto narra Ferdinando di Lui Figlio. Del resto, il nome di Brasile è così antico, che il Celebre Chimico BERGMAN trovò rammentarsi = *Grana de Brasile — Braxilis* sin prima dell' anno 1200, onde

Patria di Colombo Lettere sulla Scop. del Nuovo Mondo Lett. I pag. 135 e Lett. II pag. 169.

Lettera rarissima di Colombo co. pag. 23.

Herrera Dec. I Lib. IV cap. XI pag. 148 149. Storie di D. Ferd. Colombo cap. LXXXIV.

ne inferisce a buona ragione, che altronde quella derrata abbia preso il suo nome, che dalla Regione del Brasile allora affatto sconosciuta.

Ma ritornando da questa forse non inutile disgressione al MUNSTERO, non è necessario allo stringer de' conti il travagliarsi tanto, per metterlo d' accordo colla Storia di que' successi, o per meglio dire, per mostrare, che la Cosmografia sua Italiana non si oppone ai Monumenti incontrastabili, che danno la gloria a Colombo di essere stato Egli il Primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo. Di troppo gran peso in vero non sarebbe, qualunque cosa avesse detto in contrario quel Compilatore Tedesco, lontano, come già si è detto, dalla Spagna, privo delle Memorie Originali necessarie per iscrivere la Storia dello Scoprimento del Nuovo Mondo, e di que' grandiosi evenimenti, e che ne toccò di volo, servendosi de' Libri stampati, che gli venivano alle mani, e di quanto la fama fallace avea portato insino in Germania, e ciò a modo di Geografo soltanto, e non già di chi si faccia a scrivere di proposito la Storia.

CAPO VII.

Dello Storico Spagnuolo Antonio ERRERA, *e Conchiusione.*

Ben diverso per ogni rispetto dal Cosmografo Sebastiano MUNSTERO, si è lo Storico Spagnuolo Antonio

ERRERA, che, munito di tutti i presidj necessarj, di tutte le Relazioni e Memorie Originali, prese a dettare in Ispagna *ex professo* la Storia, com' Egli la intitolò, delle Imprese de' Castigliani nelle Isole e Terraferma dell' Oceano. Prima però di esporre quanto l' ERRERA ci narra di Colombo, e del VESPUCCI, rispetto al punto di cui si tratta, reputo necessario il toglier via la prevenzione di certuni, che come avverso il riguardano all' Illustre Fiorentino Navigatore. Certamentè questa supposta avversione dell' ERRERA al VESPUCCI, vissuto un intero Secolo prima di quello Storico, non può aver avuto origine da odio nesssuno personale contro di Lui; e per dirlo avverso converrebbe mostrare qualche ragione di tale avversione. Che se si dovesse dire nimico chiunque narra cose contrarie alla gloria, od anche alle pretensioni di alcun Personaggio vissuto ne' Secoli passati, si potrebbe, ogni qual volta ci cade in acconcio, negar fede a chiunque narri di alcuno azioni meno lodevoli, tuttochè accertate e pubbliche, ed alla più esatta verità pienamente conformi. Per riguardar come avverso, e per conseguente sospetto uno Storico, è necessario trovare (prescindendo dal fatto narrato) un particolar motivo, ed estrinseco al fatto narrato, per cui quel determinato Storico, di cui si tratta, riputar si debba come nemico della memoria di quel trapassato, di cui gli accade di ragionare. Ma questi motivi di avversione dell' ERRERA contro il VESPUCCI non sono mai stati prodotti, e lo allegarli in genere senza prova, ognun sa, che non fa forza veruna.

Herrera Historia General de los Hechos, de los Castellanos, en las Islas y Tierrafirme del Mar Oceano. Madrid 1601.

Avea letto l' ERRERA, esatto e laboriosissimo Storico, ciò, che alcuni Geografi stranieri male informati, e per avventura il MUNSTERO eziandio nella Cosmografia Latina, aveano scritto del VESPUCCI, e delle sue Scoperte. Non potea non aver Egli letto quel Primo Viaggio di Lui, interpolato per lo meno, e guasto nella Relazione delle Quattro Navigazioni pubblicata in Lorena, quindi nella Raccolta del GRINEO. Udiva chiamarsi da più d' uno America a' tempi suoi la parte Meridionale del vasto Emisfero, che Egli con tutti gli Spagnuoli chiamavano Indie Occidentali; ed avendo Egli altronde, molto diversamente dal MUNSTERO, che non potè veder nulla (come agevole non era, che veder potesse a que' tempi un Religioso Apostata Luterano in Ispagna) potuto aver libero l' accesso agli Archivj, che contenevano i materiali più autentici per dettar la sua Storia, avea avuto modo di convincersi quanto incontrastabile fosse il diritto di Colombo alla gloria della Scoperta di Paria, e per conseguente della Terraferma del Nuovo Mondo. Sentì perciò, non per odio contro il VESPUCCI, ma per amor del vero, destarsi quella nobile indegnazione, che nasce in cuore d' ogni persona d' animo ben formato dal vedere, che si tentasse di rapire un diritto sì giusto, e sì meritamente acquistato con artificj, che suppose proprj di Amerigo VESPUCCI, e che avea fondato motivo di creder tali.

Per render colpevole il VESPUCCI di aver tentato di rapire a Colombo la gloria della Scoperta della Ter-

raferma basterebbe il provare, che la data della partenza per il suo Primo Viaggio sia stata effettivamente segnata da Lui all' anno 1497, e quella dell' arrivo nell' anno 1498: perciocchè, se avesse Egli avuto diritto a quella Scoperta, vale a dire se giunto fosse a toccar la Terraferma prima di Colombo, potea e dovea asserirlo schiettamente, e non ingegnarsi di farlo congetturare artificiosamente per via di nude date, che sole non bastano, anzi lo convincerebbono di falsità a fronte di tanti altri contrarj Documenti autorevolissimi, ed incontrastabili. Poste sì fatte epoche, come scritte realmente dal VESPUCCI, il celebre oculatissimo TIRABOSCHI, non diversamente dall' ERRERA, ebbe a dire del VESPUCCI, che, sebbene bramasse di liberarlo dalla cotanto odiosa taccia d' impostore, confessar dovea, che in quel Primo Viaggio incontrava non leggieri difficoltà. Per salvare pertanto l' onore del VESPUCCI in questa parte, non vi ha spediente migliore, che dimostrare, come ho detto altrove, e come mi sono nuovamente studiato di fare in questo Esame Critico, che sono seguiti errori di date sostanzialissimi nelle varie Copie manoscritte, e stampate, e Traduzioni, e Compendj delle Relazioni che portano il nome di Lui.

Quand' anche poi dir si volesse (cosa, che dir non si può, se autentiche fossero le date della Relazione del Primo Viaggio del VESPUCCI), che l' ERRERA alquanto leggermente abbia accusato di mala fede il VESPUCCI, ciò non basta per farlo riguardare come ingannato, o

" Nequitia, et „ temeritate fere „ inaudita Americi Vesputii „ gloria hujus „ facinoris (*la Scoperta del Continente.*) „ illi (Columbo) „ paene adempta, certe dubia reddita „ fuit. -- *Così anche il Meuselio.* -- *Struv. Bibl. Hist. Vol. III, Parte I, pag.* 260. *Lipsiae* 1787.

Tirabos. Storia della Letter. Ital. Tom. XI ediz. 1.ma pag. 162.

Del primo Scopritore del Continente ec. §. IX, pag. 63.

come ingannatore in tutto ciò, che riferisce di onorevole per Cristoforo Colombo; nè potrebbe questo, agli occhj d' ogni discreta e savia persona, far vacillare l' autenticità delle Memorie, e Relazioni Originali, colle quali ha tessuta la sua pregevolissima Storia delle Imprese de' Castigliani nelle Indie, tenuta in sì gran concetto, non solo da Spagnuoli ed Italiani, ma da Francesi ed Inglesi, anzi da tutti i più valenti Critici d' ogni colta Nazione. * Chi pretendesse di contrapporre ad un tale Storico il Cosmografo Tedesco MUNSTERO, non informato, come Egli stesso protesta, dei fatti, e che ne parlò incidentemente, e variamente compilando Libri, e rumori popolari con poca o nessuna Critica, non farebbe altro, che palesare d' ignorare appunto i primi Elementi dell' Arte Critica.

Del primo Scopritore del Continente ec. §. II, pag. 15.

* V. Annotazione II in fine.

Ad ogni modo, che abbia l' ERRERA dettata la sua Storia colla scorta dei Documenti i più autentici, che aver si potessero, è cosa così manifesta, che non abbisogna di prova nessuna. Tuttavia una, e validissima se n' è aggiunta dal prelodato Signor Cav. Abate MORELLI, mediante la Lettera di Cristoforo Colombo da Lui testè ripubblicata, e di cui più volte si è ragionato. Le notizie, che, come rileva esso Signor Abate MORELLI, trasse fuori l' ERRERA da questa Lettera di Colombo scritta dalla Giamaica ai 7 di Luglio dell' anno 1503, notizie di cui, dopo dell' ERRERA, se ne valsero i principali Scrittori moderni che parlarono di Colombo, danno a divedere a quai sinceri fonti, ben diversi da

Lettera rarissima di Cristoforo Colombo ec. Prefaz. p. VI. Di questa Let. ne fa pur uso D. Ferd. Colombo, Cap. XCIV.

quelli, di cui si valse il MUNSTERO, attingesse il giudicioso Scrittore Spagnuolo i materiali per dettar le sue Storie.

L'opporre poi, che talun facesse alla sincerità dell' ERRERA, le lodi date, bisognando anche in istile di Panegirico, al Re di Spagna Filippo II, mostrerebbe, che si cerca di confondere il falso col vero, non di distinguere, come far si dee, il vero dal falso. Se le lodi talora eccessive, date a potenti Monarchi dagli Scrittori, bastar dovessero per far rigettare senza ulterior disamina ciò, che si contiene ne' Libri loro, quante verità Storiche, ed eziandio Matematiche dovrebbono riguardarsi come menzogne! Che del resto, quantunque non sia intenzion nostra canonizzar Filippo II, come disse il celebre Abate DENINA del Re Ferdinando, prescindendo anche dalla Apologia, che ne dettò l' Abate ARTEAGA a questi ultimi tempi, si dovrà sempre, rispetto al carattere di Lui, preferire quanto ne dicono gravi Storici, quali sono tra' contemporanei un Cardinal Bentivoglio, ed un Grozio, e tra' moderni un Muratori, a quello che ne inventarono Poeti, e Romanzieri; e tra' Romanzieri annoverar pur si debbono molti che immeritamente assumono il titolo di Storici. Non dirò poi nulla del P. RICHA, che, con una Critica tutta sua propria, mette Monsieur de la Martiniere, e l' Autore dello Spettacolo della Natura l' Abate PLUCHE, in un coll' ERRERA, tra gli Scrittori troppo lontani dalla Età del VESPUCCI. Cosa troppo assurda è cotesta,

Del primo Scoprit. del Continente ec. §. II pag. 17.

e che merita compassione, e non confutazione, scorgendosi da ciò come quel nostro Paesano, più lodevole per la buona volontà sua, che per buon discernimento, raccogliea i suoi materiali, non già leggendo e studiando gli Autori in fonte, ma affastellando Notizie, anche dai Dizionarj, e da privati famigliari discorsi delle persone con cui vivea. Curiosa cosa è però, che, con tutto questo, il P. RICHA dice chiaramente, che Amerigo VESPUCCI non fu Comandante de' navigli Spagnuoli nel suo Primo Viaggio, *i quali furono*, dic' Egli, *certamente sotto la condotta di Alfonso d' Ojeda.*

Richa Notizie Istoriche delle Chiese Fiorentine, Tom. IV, pag. 35.

Dopo di aver veduto di qual peso sia l' autorità dell' ERRERA, si potrebbe entrar minutamente nella disamina di tutto ciò ch' Ei narra rispetto ai Viaggj di Amerigo VESPUCCI. Si potrebbe cominciare con recar il luogo dell' ERRERA, dove dice espressamente, che il VESPUCCI partì con Alfonso Ojeda da Siviglia ai 20 di maggio dell' anno 1499. Giovanni della Cosa Biscaino era il Piloto; ed Amerigo VESPUCCI * s' imbarcò in qualità di Mercatante, e come persona perita nelle cose appartenenti alla Cosmografia ed alla Nautica. Nel che tutto si vede, che lo Storico Spagnuolo concorda, non solamente cogli Storici, che scrissero dopo di Lui, e col recente Geografo PINKERTON, di cui si è toccato in principio, ma col VESPUCCI medesimo in quella parte

V. Sopra cap. I, pag. 371.

* „ Y Amerigo Vespuccio por Mercader, y como sabio en las cosas de Cosmografia, y de la mar. = *Herrera Dec. I, Lib. IV, pag.* 123.

dove dice di avere esercitata la Mercatura da prima, ed in cui parla della brama, che avea di veder il Mondo. Nè manca pure l' ERRERA di concedergli il vanto, che si dà, non una volta sola Egli medesimo, d' uomo valente, e versato nella Cosmografia, e nella Nautica. Vespucci. Lett. pag. 5.

Potrei aggiungere, che in questa Spedizione intrapresa coll' Ojeda, come semplice Mercatante e persona scienziata, non era, e non potea essere il VESPUCCI considerato propriamente come persona a' servigj del Re di Spagna, sebbene con gradimento del Re, o forse, per meglio dire, del Ministro Protettor dell' Ojeda, imbarcato si fosse su quella flotta. Può star benissimo pertanto, che, se parliamo di Navigazioni, in cui il VESPUCCI avesse impiego, e carico speciale a Lui direttamente commesso da alcun Monarca, come appunto di Piloto, sussista ciò che dice l' ALBERTINI Concittadino di Lui, che la prima Navigazione di tale natura sia quella, che intraprese, in qualità di Piloto a' servigj del Re di Portogallo, per continuar la Scoperta della Terra di Santa Croce fatta dal Cabral, denominata poscia il Brasile, e che quindi posteriormente navigasse in qualità pur di Piloto a' servigj di Spagna. Ed è da notarsi, che l' ALBERTINI non parla già di Quattro Viaggj, ma dice soltanto, che il Re di Portogallo fu il primo, che impiegò il VESPUCCI in quella per lui certamente onorevolissima Spedizione al Brasile; quindi che navigò pure a' servigj della Corona di Spagna.

Di fatto, che abbia il VESPUCCI navigato quattro volte

al Nuovo Mondo si raccoglie soltanto dalla Relazione, che contiene le Quattro Navigazioni di Lui, pubblicata la prima volta in Lorena. Nè l' ALBERTINI, nè Pietro MARTIRE d' Anghiera, nè il RAMUSIO, nè l' ERRERA parlano di questi Quattro Viaggj, e potrei dire, che si hanno fondati motivi di credere, che di un solo Viaggio, cioè di quello che nella Relazione stampata in Lorena è detto il Secondo, se ne sieno formati due; nel qual caso mal potrebbe difendersi il VESPUCCI dalla taccia di essersi voluto appropriare artificiosamente le Scoperte di Colombo, se non si fosse dimostrato, che que' Viaggj furono pubblicati da ignoto Editore, in Contrada lontana, e ad insaputa del VESPUCCI, e che sono interpolati, ed inoltre con date dubbie, incerte, e manifestamente sbagliate.

Non sarebbe fuori di proposito l' osservare parimente, che, secondo l' ERRERA, o per meglio dire le Memorie originali sulle quali fondato Egli scrivea, l' Ojeda, partito ai 20 di Maggio dell' anno 1499 da Sivíglia, com' è detto sopra, fece ritorno in Ispagna, dopo cinque mesi di Navigazione, come (segue a dir l' ERRERA) il Fiscal Regio lo provò, e lo confessarono con giuramento Alfonso d' Ojeda stesso, ed altri ancora, il che coincide dopo la metà di Ottobre dell' anno 1499; e dopo aver presi nell' Isola di S. Giovanni, dugento e ventidue Indiani. Ora (notabil cosa!) l' Epoca dell' arrivo del VESPUCCI nel Primo supposto Viaggio, secondo la prima edizione di Lorena, resta pure deter-

Herrera Dec. 1 Lib. IV, cap. II, pag. 126, 127. V. Herrera Lib. IV, cap. IV, p. 231.

minata ai 15 di Ottobre dell' anno 1499, il che forma a un di presso i cinque mesi di Navigazione; ed il numero de' prigionieri Indiani, che, dice il VESPUCCI, che aveano seco loro condotti, è nè più nè meno di dugento e ventidue persone; le quali cose tutte, mentre danno più forte motivo per credere veridica ed esatta l' Epoca dell' arrivo del VESPUCCI nel 1499, come è segnata nella prima Edizione di Lorena delle Quattro Navigazioni, somministrano pure una forte congettura per credere, che il Viaggio ivi descritto dal dotto Cosmografo Fiorentino, sia lo stesso e medesimo che quello dell' Ojeda, riferito dal diligente e sincero Istorico delle Indie Occidentali Antonio ERRERA.

Del primo Scopritore del Continente ec. §. VII, pag. 44.

Ma tutto questo io lo lascierò in disparte, e mi arresterò soltanto a far riflettere di bel nuovo, che nella famosa lite, che si agitò tra il Fisco della Corona di Spagna, e D. Diego Colombo Figlio del grande Ammiraglio Cristoforo, per li diritti e privilegj amplissimi a lui concessi, non solo, attesta l' ERRERA; che il Fisco del Re mai non contrastò a Colombo la Scoperta della Costa di Paria, e di Veragua, ma che inoltre l' Ammiraglio D. Diego provò con molti testimonj essere stato il suo Padre lo Scopritore della Terraferma, come lo fu delle Isole, e di tutte le Indie; e che la medesima cosa risultò dalle prove, e dai Testimonj dello stesso Fiscale del Re. E se dopo, soggiunge lo Storico Spagnuolo, che con questo restò più manifesta l' astuzia di Amerigo VESPUCCI nello attribuirsi la gloria altrui,

V. Sopra cap. IV, pag. 419.

* e se in questa imputazione sbagliò l' Errera, troppo scusabile è in vero, attese le ragioni già dette, per cui comparir dovea il Vespucci agli occhj suoi, come il comparve pure al Tiraboschi, colpevole di tale artificio.

Comunque siasi, la più bella discolpa del Vespucci, ma ad un tempo la più convincente prova, che non pretendea Egli tal gloria, e che questa spetta, senza controversia nessuna, a Colombo, si è appunto, che nell' anno 1508, quando era vertente la lite tra D. Diego Colombo, ed il Fisco del Re, trovandosi il Vespucci, non solo ancora in vita, ma in Ispagna, ed all' attuale servizio di quel Monarca, nè il Fiscale del Re pensò a prevalersi della testimonianza di Lui, per provare, che non era stato Colombo lo Scopritor della Terraferma, nè il Vespucci pensò a promuovere in una occasion così favorevole le sue ragioni, e fare efficaci istanze per ottenerne Egli la ricompensa, giacchè prima non l' avea potuta ottenere; nè corrispondente all' importantissimo servigio reso a quella Corona avrebbe al certo potuto riguardarsi il carico conseguito di Piloto Maggiore. Che se poi il Vespucci fosse in qualunque modo, o come Testimonio, o come Parte intervenuto in quella Causa strepitosa, la cosa sarebbe stata così pubblica, ed avrebbe fatto tanto rumore in Ispagna,

---

* " Con que restò mas declarada la cautela de Americo Vespucio en attri-„ buirse la gloria agena. *Herrera Dec. I. Lib. VII, cap. V, pag.* 230.

che non avrebbe al certo potuto dissimularla, nè tacerla lo Storico Errera, ancorchè lo avesse voluto; il che peraltro era del tutto contrario a quel carattere di sincerità e di onoratezza, che chiunque lo ha letto ravvisa in Lui.

Conchiudiamo, che per riconoscer Colombo, come Primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo, concorre l' asserzione di Colombo medesimo con quella degli Scrittori più autentici, più autorevoli, e che poterono ricavare le loro notizie dai veri fonti della Storia de' primi tempi di quel grandioso, e mai sempre memorabile evenimento; Che ciò persuade e dimostra eziandio la Natura, e la Critica, a dir così, del fatto; Che inutile e vana opera si è, dopo di aver esaminato il fatto in se stesso, e le attestazioni degli Scrittori, che si debbono riguardare come i più degni di fede, raccogliere da ogni parte testimonianze di Compilatori, e di Autori d' ogni specie, ed eziandio di Poeti, che fecero registro senza discernimento de' rumori del volgo, e delle asserzioni de' volgari Scrittori; e che per ultimo tutta la causa del Vespucci non può attenersi a più debil filo, come quello di un' Epoca, per lo meno dubbia, non corroborata, anzi contraddetta da tutti i monumenti più autentici, e sicuri della Storia, e che sarebbe stata un meschino artificio, non sufficiente ad oscurar la luce del vero, e quello che è più, indegno di un uomo scienziato, nato nobilmente, e nobilmente nodrito, qual fu Amerigo Vespucci, s' Egli ne fosse stato l' Autore.

Opera pertanto, non ingrata a' Toscani spregiudicatati, io penso che riuscir debba la mia, essendomi studiato di liberarlo da questa taccia troppo vergognosa, da cui non si credevano altri di poterlo purgare, e collocandolo del rimanente, come il più gran Navigatore, dopo Cristoforo Colombo, segnatamente per lo Viaggio suo al Brasile, e per la Descrizione scientifica, che ce ne lasciò, e per la rara dottrina sua nelle cose appartenenti alla Astronomia ed alla Nautica, degno, per tutte le divisate ragioni, della sorte che gli toccò (sebben dopo morte, e non senza ingiustizia della sorte medesima verso Colombo) di aver dato il suo nome alla più vasta, ed alla più doviziosa parte del Mondo.

ANNOTAZIONE I.

AL CAPO VI. PAG. 446.

MENTRE si stanno stampando questi foglj, il Signor Giuseppe Vernazza-Freney mi dà la notizia, che tra' Libri donati alla Università di Altdorff da Girardo Cristoforo SCHWARZ, il Catalogo de' quali è citato negli Annali Tipografici del PANZER, si trova registrato il seguente: = *Americus* VESPUTIUS *de ora antarctica per regem Portugalliae pridem inventa. Argentinae* MDV *per Mathiam* HUPFUFF. = Questo Libro, vale a dire la Relazione del VESPUCCI della Scoperta della Costa al di là dell' Equatore fatta per lo Re di Portogallo (che non può esser altra, salvo quella del Brasile), vide adunque la luce fuori d' Italia, sin dall' anno 1505, e per conseguente prima della Raccolta de' Viaggj di Vicenza del 1507. Non si può però affermare, che siasi pubblicata prima in Alsazia, che in Italia. Oltre a' Foglj volanti, di cui parla il FOSCARINI, che andavano attorno, segnatamente in Venezia prima del 1506, e che contenevano Relazioni delle Scoperte di Paesi incogniti, due Edizioni del Libretto intitolato *Mundus Novus*, di cui parla il BANDINI, e colla medesima sottoscrizione, ma Edizioni alquanto diverse, e senza alcuna data di luogo, e di tempo, furono vedute dal prenominato Signor

Panzer Tom. VI, pag. 33.

V. sopra cap. VI, pag. 449.

V. sopra cap. I, pag. 372.

VERNAZZA; nè questo Libretto può essere nella sostanza diverso dal sopraccennato colla data di Strasborgo del 1505: ora chi potrà dire quale di queste diverse Edizioni sia la prima?

Si vuole osservare bensì, che la prima Relazione del VESPUCCI, che abbiamo a stampa con data certa, riguarda il Viaggio da Lui fatto al di là dell' Equatore al servigio del Re di Portogallo, il che conferma ogni volta più, che questo fu il primo Viaggio, che abbia fatto risuonare anche in lontane Contrade il suo nome; e che non vi mancò, sino in Alsazia ed in Lorena, non che in Italia, chi si pigliasse pensiero di tradurre, stampare, e magnificare le Scoperte di quel celebre Navigator Fiorentino. Abbiamo veduto nella prima Edizione Lorenese delle Quattro Navigazioni del 1507, che il Testo, di cui si valse l' Editore per tradurle in Lingua Latina, era già una Traduzione in Lingua Francese. Anche questa Traduzione Francese delle Quattro Navigazioni, in un colla Relazione intitolata *Nuovo Mondo*, non tardò guari ad uscire parimente in istampa, come lo dà a divedere il Libro della Biblioteca la Valliere intitolato = *Le Nouveau Monde et Navigations faites par Emèric de VESPUCE Florentin des pays et isles, nouvellement trouvés auparavant à nous inconnus. Translaté d'Italien en François par Mathurin du Redouet à Paris* 1516. = Dopo del che può restare ognun convinto, che non mancarono i parziali del VESPUCCI di dare tutta la pubblicità possibile ai Viaggj di Lui; ma

V. sopra Cap. II, pag. 392.

De la Valliere. Tom. III, p. 37, N.° 4542, e 4543.

non ostante tutte queste replicate Traduzioni, e ristampe, i più antichi, i più autorevoli Scrittori parlarono soltanto del Viaggio al Brasile, e nessuno si servì del Primo Viaggio del VESPUCCI, compreso nella Relazione delle Quattro Navigazioni, per contrastare a Colombo la gloria della Scoperta del Continente.

Del resto, giusto motivo di meraviglia somministrar dee il riflettere, che ai più eruditi Bibliografi stranieri ignote sieno, non solo le prime originali Relazioni, che correvano a stampa, ma le stesse prime Collezioni di Viaggj che videro la luce in Italia. Nella Biblioteca Storica dello STRUVIO, rifatta, ed accresciuta da Gian Giorgio Meuselio, il laboriosissimo Compilatore parla di certa antica Raccolta di Viaggj in Lingua Tedesca, ma si protesta, che non poteva dire, se tale Raccolta esistesse prima in Lingua Italiana; e quindi col *Novus Orbis del* GRINEO, stampato la prima volta nell' anno 1532, dà principio al Catalogo delle Collezioni degli Scrittori delle cose d' America. Il Libretto della Navigazione del Re di Spagna pubblicato da Alberto Vercellese nel 1504, la Collezione de' Viaggj stampata in Vicenza nel 1507, la ristampa fattane in Milano nel 1512, e l' *Itinerarium Portugallensium* dato in luce in Milano parimente, per opera del Madrignano nell' anno 1508; Collezioni di tanti anni anteriori a quella del GRINEO, che altro non fece, se non se ristamparle, non mi è riuscito di trovarle accennate in quella Biblioteca.

Struv. Bibl. Histor. Ediz. del Meuselio, vol. III, parte I, p. 220, e 221. Lipsiae 1787.

ANNOTAZIONE II.

AL CAPO VII, PAG. 458.

Rispetto al Credito, in cui è presso i Tedeschi l' ERRERA, basterà riferir quì quanto leggesi nella Biblioteca Storica dello STRUVIO sopra citata, accresciuta e riordinata dal Meuselio = *Auctor operis egregii, jussu regio elaborati etc. . . . . usus est in opere conficiendo tabulariis, litterisque authenticis ita, ut eas inter se, atque cum libris typis impressis sedulo, acrique intelligentia contulerit. Ipse de materie, e qua opus construxit, refert in Decad. VI, Lib. III, Cap. 19. Praestantissimis Historicis accensendus esset, nisi Novi Orbis res fataque paene innumera in* ordinem chronologicum *nimis studiose coegisset.... Caeterum teste G. I. Vossio, non alius majori fide et industria observavit fines provinciarum et magnitudinem, maris tractus, promontoria, insulas, fluminum flexus, ostia et portus, lacuum amplitudinem, regionum situm, ratione tum vicinorum tractuum, tum etiam coeli, item proventus singularum, quaeque ad urbes et propugnacula pertinent.* = Lo stesso difetto notato dal Meuselio, di essere l' ERRERA troppo minuto nell' assegnar gli anni a ciascun successo, è difetto di tale natura, che, se per una parte ne scema il pregio, consideran-

Struv. Bibl. Histor. vol. III, parte I, pag. 232.

De Scient. Mathem. cap. XLIV. 534.

dolo come colto e florido Scrittore, riguardandolo d'altro lato come Storico Critico, unicamente intento alla ricerca del vero (che si è ciò, che nel caso nostro preme maggiormente), ridonda ogni volta più in suo vantaggio; perciocchè mostra, che alle altre sue doti aggiunge quella di essersi, del pari che della Geografia, preso grandissimo pensiero della Cronologia, che son le due faci, che guidano, e rischiarano ne' più intralciati sentieri il corso d' ogni Storia. Una Traduzione Francese di questa Storia pregevolissima si pubblicò in Parigi nel 1671, di M.r de la Coste, ed una Inglese si stampò in Londra nel 1725, e 1726; ed il Traduttor Inglese nella Prefazione enumera tutti gli Scrittori de' quali si servì l' Errera, e dimostra come da Lui furono essi tutti di gran lunga superati.

TAVOLA

CAP. I. *Viaggj diversi del* VESPUCCI; *che cosa ne abbiano scritto i più antichi Autori Toscani.* pag. 369

CAP. II. *Delle prime Edizioni, e dei MSS.ti delle Quattro Navigazioni del* VESPUCCI, *in cui resta compreso il suo primo Viaggio.* . . . . . » 385

CAP. III. *Osservazioni intorno alle prime Edizioni delle Quattro Navigazioni del* VESPUCCI. . . » 399

CAP. IV. *Riflessioni intorno alla pretesa Scoperta del Continente del Nuovo Mondo fatta dal* VESPUCCI, *avuto riguardo alla natura del fatto.* . » 412

CAP. V. *Testimonianze degli Scrittori più antichi tutte favorevoli a Colombo. Testo importante di una Lettera di Colombo medesimo.* . . . . . » 422

CAP. VI. *Della Cosmografia del* MUNSTERO, *e della prima Edizione in Lingua Italiana dell' Opera medesima.* . . . . . » 434

CAP. VII. *Dello Storico Spagnuolo Antonio* ERRERA, *e Conchiusione* . . . . . » 454

ANNOTAZIONI . . . . . » 467

DISCOURS

SUR LE CARACTÈRE ET L'ÉTUDE

DES DEUX LANGUES,

L'ITALIENNE ET LA FRANÇAISE. (*a*)

PAR MODESTE PAROLETTI.

Lu le 2 juillet 1810.

Le plus beau don que la nature ait fait à l'homme est celui de la parole : mais de la simple faculté de parler, qui appartient en général aux individus de l'espèce humaine, à cette belle prérogative de l'homme civilisé d'intéresser ses semblables par les expressions et les accens d'une langue perfectionnée, la distance est très-grande.

D'après des calculs probables on compte environ un milliard d'habitans sur la terre. Cette population, qui existe et se reproduit depuis des siècles, a parlé

* e se in questa imputazione sbagliò l' Errera, troppo scusabile è in vero, attese le ragioni già dette, per cui comparir dovea il Vespucci agli occhj suoi, come il comparve pure al Tiraboschi, colpevole di tale artificio.

Comunque siasi, la più bella discolpa del Vespucci, ma ad un tempo la più convincente prova, che non pretendea Egli tal gloria, e che questa spetta, senza controversia nessuna, a Colombo, si è appunto, che nell' anno 1508, quando era vertente la lite tra D. Diego Colombo, ed il Fisco del Re, trovandosi il Vespucci, non solo ancora in vita, ma in Ispagna, ed all' attuale servizio di quel Monarca, nè il Fiscale del Re pensò a prevalersi della testimonianza di Lui, per provare, che non era stato Colombo lo Scopritor della Terraferma, nè il Vespucci pensò a promuovere in una occasion così favorevole le sue ragioni, e fare efficaci istanze per ottenerne Egli la ricompensa, giacchè prima non l' avea potuta ottenere; nè corrispondente all' importantissimo servigio reso a quella Corona avrebbe al certo potuto riguardarsi il carico conseguito di Piloto Maggiore. Che se poi il Vespucci fosse in qualunque modo, o come Testimonio, o come Parte intervenuto in quella Causa strepitosa, la cosa sarebbe stata così pubblica, ed avrebbe fatto tanto rumore in Ispagna,

---

* " Con que restò mas declarada la cautela de Americo Vespucio en attri„ buirse la gloria agena. *Herrera Dec. I. Lib. VII, cap. V, pag.* 230.

che non avrebbe al certo potuto dissimularla, nè tacerla lo Storico ERRERA, ancorchè lo avesse voluto; il che peraltro era del tutto contrario a quel carattere di sincerità e di onoratezza, che chiunque lo ha letto ravvisa in Lui.

Conchiudiamo, che per riconoscer Colombo, come Primo Scopritore del Continente del Nuovo Mondo, concorre l'asserzione di Colombo medesimo con quella degli Scrittori più autentici, più autorevoli, e che poterono ricavare le loro notizie dai veri fonti della Storia de' primi tempi di quel grandioso, e mai sempre memorabile evenimento; Che ciò persuade e dimostra eziandio la Natura, e la Critica, a dir così, del fatto; Che inutile e vana opera si è, dopo di aver esaminato il fatto in se stesso, e le attestazioni degli Scrittori, che si debbono riguardare come i più degni di fede, raccogliere da ogni parte testimonianze di Compilatori, e di Autori d'ogni specie, ed eziandio di Poeti, che fecero registro senza discernimento de' rumori del volgo, e delle asserzioni de' volgari Scrittori; e che per ultimo tutta la causa del VESPUCCI non può attenersi a più debil filo, come quello di un' Epoca, per lo meno dubbia, non corroborata, anzi contraddetta da tutti i monumenti più autentici, e sicuri della Storia, e che sarebbe stata un meschino artificio, non sufficiente ad oscurar la luce del vero, e quello che è più, indegno di un uomo scienziato, nato nobilmente, e nobilmente nodrito, qual fu Amerigo VESPUCCI, s' Egli ne fosse stato l' Autore.

Dans les écrits de Balzac et de Malherbe la Langue Française prit enfin le caractère qu'elle déploya tout entier, lorsqu'elle fut perfectionnée à la Cour de Louis XIV.

La Langue Italienne a moins changé que la Langue Française, quoiqu'elle se soit développée sur un plan, qui a permis une grande variété dans la nature du style. Plus heureux que les Français dans l'imitation des Langues anciennes, les Auteurs Italiens ont su fixer leur idiome en le modelant d'après l'antique, et ont réussi à donner à chaque genre de littérature le ton d'élocution, qui était propre à le caractériser. Leurs ouvrages, qui offrent des différences remarquables dans la manière d'écrire, présentent en même tems une suite non interrompue d'écrivains purs et corrects que la bonne critique a signalés du nom de classiques; et ce qui est admirable, le dialecte Toscan, qui sous la plume de Dino Compagni, des Villani, et de Ricordano Malaspini avait pris le rang de Langue, est encore celui que l'on doit écrire, après le laps de quatre siècles. Il est vrai qu'au 17.e siècle la Langue Italienne avait pris un ton d'enflure, et de recherche, qui était ridicule. Ce défaut tenait moins à une innovation dans les principes de la Langue, qu'à la corruption du goût, et à une espèce d'affeterie que la mode avait introduite dans les Cours les plus brillantes de l'Italie.

Dans ces derniers tems, la Langue Italienne a beau-

coup emprunté des manières de la Langue Française. Cette altération se fait remarquer dans les formes du langage que l'on parle et que l'on écrit aujourd'hui en Italie. Elle est une espèce de travestissement, qui peut marquer la décadence de la littérature Italienne, sans porter atteinte aux principes et aux règles qui ont été fixés par les bons modèles.

Les Langues ont donc, dès la première époque de leur formation, une manière d'être qui les distingue, et qui leur donne des propriétés et une aptitude particulière. Ces différences prennent leur source de très-loin, et sont aussi inaltérables que l'influence que le ciel, le climat, les qualités du sol ont pu exercer sur le caractère des Peuples: vouloir les méconnaître c'est détruire l'essence fondamentale de la beauté de chaque idiome. Dans le nombre de ces différences il en est qui peuvent être le résultat de quelques circonstances. Le génie des écrivains qui les premiers ont façonné les divers dialectes, les accidens qui ont pu déterminer les premières compositions: les événemens dont se forme l'histoire des nations, sont autant de causes qui ont concouru à produire l'ensemble des modifications dont je m'efforce de rendre compte. Pour compléter ma démonstration, que l'on me permette de suivre un autre ordre de considérations, et de remonter à la nature des fonctions que les Langues ont à remplir. Ces recherches pourront mettre en évidence les propriétés les plus intimes des deux Langues,

VERNAZZA; nè questo Libretto può essere nella sostanza diverso dal sopraccennato colla data di Strasborgo del 1505: ora chi potrà dire quale di queste diverse Edizioni sia la prima?

Si vuole osservare bensì, che la prima Relazione del VESPUCCI, che abbiamo a stampa con data certa, riguarda il Viaggio da Lui fatto al di là dell' Equatore al servigio del Re di Portogallo, il che conferma ogni volta più, che questo fu il primo Viaggio, che abbia fatto risuonare anche in lontane Contrade il suo nome; e che non vi mancò, sino in Alsazia ed in Lorena, non che in Italia, chi si pigliasse pensiero di tradurre, stampare, e magnificare le Scoperte di quel celebre Navigator Fiorentino. Abbiamo veduto nella prima Edizione Lorenese delle Quattro Navigazioni del 1507, che il Testo, di cui si valse l' Editore per tradurle in Lingua Latina, era già una Traduzione in Lingua Francese. Anche questa Traduzione Francese delle Quattro Navigazioni, in un colla Relazione intitolata *Nuovo Mondo*, non tardò guari ad uscire parimente in istampa, come lo dà a divedere il Libro della Biblioteca la Valliere intitolato = *Le Nouveau Monde et Navigations faites par Emérie de* VESPUCE *Florentin des pays et isles, nouvellement trouvés auparavant à nous inconnus. Translaté d'Italien en François par Mathurin du Redouet à Paris* 1516. = Dopo del che può restare ognun convinto, che non mancarono i parziali del VESPUCCI di dare tutta la pubblicità possibile ai Viaggj di Lui; ma

V. sopra Cap. II, pag. 392.

De la Valliere. Tom. III, p. 37, N.° 4542, e 4543.

non ostante tutte queste replicate Traduzioni, e ristampe, i più antichi, i più autorevoli Scrittori parlarono soltanto del Viaggio al Brasile, e nessuno si servì del Primo Viaggio del VESPUCCI, compreso nella Relazione delle Quattro Navigazioni, per contrastare a Colombo la gloria della Scoperta del Continente.

Del resto, giusto motivo di meraviglia somministrar dee il riflettere, che ai più eruditi Bibliografi stranieri ignote sieno, non solo le prime originali Relazioni, che correvano a stampa, ma le stesse prime Collezioni di Viaggj che videro la luce in Italia. Nella Biblioteca Storica dello STRUVIO, rifatta, ed accresciuta da Gian Giorgio Meuselio, il laboriosissimo Compilatore parla di certa antica Raccolta di Viaggj in Lingua Tedesca, ma si protesta, che non poteva dire, se tale Raccolta esistesse prima in Lingua Italiana; è quindi col *Novus Orbis del* GRINEO, stampato la prima volta nell' anno 1532, dà principio al Catalogo delle Collezioni degli Scrittori delle cose d' America. Il Libretto della Navigazione del Re di Spagna pubblicato da Alberto Vercellese nel 1504, la Collezione de' Viaggj stampata in Vicenza nel 1507, la ristampa fattane in Milano nel 1512, e l' *Itinerarium Portugallensium* dato in luce in Milano parimente, per opera del Madrignano nell' anno 1508; Collezioni di tanti anni anteriori a quella del GRINEO, che altro non fece, se non se ristamparle, non mi è riuscito di trovarle accennate in quella Biblioteca.

Struv. Bibl. Histor. Ediz. del Meuselio, vol. III, parte I, p. 220, e 221. Lipsiae 1787.

et parle une multitude innombrable d'idiomes. Cependant le nombre des langues qui ont pu s'écrire n'est pas aussi grand qu'on pourrait le croire ; et si au milieu de ces diverses manières de parler, on ne considère que les langues ayant une syntaxe, une prosodie et une littérature, on est étonné de voir combien est petit le nombre des Peuples qui par le bon emploi de la parole ont su atteindre à l'art d'écrire.

Parmi les Peuples modernes qui ont embelli et perfectionné les formes de leur langage, la France et l'Italie peuvent prétendre au premier rang, par les services que leurs idiomes ont rendus aux Sciences et aux Arts. La Langue Italienne a la gloire d'avoir été la première à faire revivre le goût des Sciences et des Lettres : la Langue Française a le mérite d'avoir contribué plus qu'aucune autre à la propagation des lumières. Ces deux Langues, qui appartiennent à deux Peuples dont la position est limitrophe, qui ont une origine, et des dérivations à-peu-près communes, ont néanmoins des différences remarquables dans ce qui forme l'essence de leur caractère.

Je me propose de démontrer dans ce discours jusqu'à quel point ces deux Langues diffèrent par leur génie et par la marche diverse qu'elles ont suivie dans l'ordre de leur perfectionnement. Ces observations pourront être utiles à ceux qui obligés de les parler et de les écrire toutes les deux, sont dans la nécessité de les approfondir pour se garantir d'un mélange qui serait

funeste à la pureté des deux idiomes, et serviront à leur prouver que cette étude exige des soins et une méthode particulière.

On a dit que la Langue Italienne et la Française étaient nées de la Langue Latine. On aurait tort de croire que leur mère commune fût la Langue de CICÉRON, d' HORACE, et de VIRGILE. La basse latinité qui se conservait en France et en Italie, au 13e siècle, était un reste du jargon du Peuple de Rome, et c'est de-là que sont derivées les Langues modernes.

Des causes particulières paraissent avoir conservé à la Langue Italienne les premièrs traits de son origine. D'abord, le Latin que l'on parlait en France devait être plus corrompu que celui que l' on parlait en Italie. En second lieu, les Gaulois devaient prononcer le Latin d'une manière moins harmonieuse que les Italiens. De-là est venue la diversité que l'on remarque soit dans la forme des mots, soit dans la construction des phrases des deux langages.

Dans les premiers tems de sa formation, la Langue Française tenait plus du caractère de la Langue Latine qu'elle n'en conserva postérieurement. On connaît les efforts de RONSARD, pour transporter dans le Français les procédés du Grec et du Latin: le génie naturel de sa Langue s'opposait à son entreprise. Par la suite AMYOT, RABELAIS, et MONTAGNE conservèrent beaucoup de la vigueur et de la naiveté de la Langue Latine, sans pouvoir en conserver la régularité et la noblesse.

C'est au milieu des beautés originales que nous offrent les deux Littératures, l'Italienne et la Française, que l'on peut reconnaître la vérité de ces deux portraits. La Langue Française façonnée à la Cour d'un grand Monarque, et perfectionnée ensuite par les géomètres et par les idéologues, est propre à déployer toutes les finesses de l'esprit. La Langue Italienne environnée dès son berceau de tous les attraits de la Poësie, est plutôt l'organe du sentiment, que l'interprête sévère de la raison. Telles sont les propriétés qui à mon avis caractérisent le génie des deux langages. *(e)*

Ce n'est pas que cette distinction doive servir de base pour apprécier le mérite des Écrivains des deux Nations; ou qu'il soit nécessaire de circonscrire les deux langages au genre d'expression, qui peut leur convenir de préférence. Quelles que soient leurs qualités, quels que soient leurs défauts, les deux Littératures offrent un nombre de chefs-d'œuvre qui fourniront long-tems matière aux disputes de leurs partisans. Mais cette considération, en fournissant le moyen de peser les difficultés que les bons Auteurs ont du surmonter dans la composition de leurs ouvrages, peut diriger les talens de ceux qui se proposent de parcourir la même carrière. Elle doit leur apprendre que la Langue Française coulante et facile dans le genre didactique est hérissée de difficultés, lorsqu'on veut la parer pour l'élever à la hauteur de l'épopée : et que la Langue Italienne,

naturellement épique, a besoin d'être ramenée à des constructions analytiques et régulières pour la faire servir aux besoins des sciences exactes. Elle doit leur rappeler en même tems que toutes les Langues ont un caractère qui les distingue, et que pour les embellir il faut les orner des attraits qui leur conviennent.

Que l'on examine la méthode diverse, que suivent les Écrivains des deux Nations soit dans la distribution des élémens de la pensée, soit dans l'emploi des moyens d'expression, et l'on verra jusqu'à quel point le génie de la Langue peut diriger la plume de l'Écrivain. La Langue Italienne douce, flexible se prête volontiers à la nature du sujet et permet une grande variété dans les modes de la diction. La Langue Française, moins variée et plus subordonnée à la règle, paraît retenir la pensée dans les limites de ses phrases. La Langue Italienne aime ces transpositions, qui suspendent la sentence, et donnent de la gravité au style. La Langue Française paraît se plaire dans ces formes sententieuses, qui résultent d'une suite de pensées rendues d'un style vibré et concis. La Langue Italienne se laisse souvent entraîner par la sublimité de la matière et ses Écrivains savent prendre le ton de l'inspiration. La Langue Française cède aisément à la séduction de l'esprit, et ses Auteurs parlent quelquefois par apophthegmes. Si les défauts de la Langue Italienne peuvent être la prolixité et l'abondance; ceux de la Langue Française tiendraient plutôt de la stérilité, et

de la sécheresse. Mais la Langue Italienne modelée d'après le beau idéal consacré par des hommes, que le tems a placés loin de nous, est mal-aisée à manier par l'Écrivain, qui veut lui conserver son caractère. La Langue Française associée aux travaux des Savans *(f)*, qui ont perfectionné l'esprit humain, est exigeante, et se rebute des plus petites incohérences. Enfin sur ces deux Langues dont l'une appartient au Peuple, qui par ses prodiges dans les arts, a rivalisé avec les anciens; et dont l'autre appartient au Peuple qui a excellé dans les méthodes de cultiver la raison, il y a tant de choses à dire, que l'histoire qui doit transmettre à la postérité les fastes des deux Nations, ne peut manquer de présenter un grand intérêt en conservant le souvenir des deux Littératures Française et Italienne.

L'examen de toutes ces considérations me paraît propre à former l'écrivain à ce jugement fin et délicat, qui sait évaluer les propriétés qui relèvent la beauté de chaque idiome, en même tems qu'elles marquent les limites qui en maintiennent le caractère. D'après ces considérations il aura toujours présent à la mémoire, que pour qu'une période soit écrite correctement dans la Langue Française, il faut que la pensée soit distribuée dans un ordre strictement logique; et que même dans le style de l'éloquence, le caractère de la Langue recommande la sobriété des moyens oratoires. Que tout doit être juste et mesuré dans cet idiome, pour que tout y soit noble et élégant. Et s'il est dans le cas

d'avoir à écrire la Langue Italienne, il devra se souvenir que cette Langue a été calquée sur les modèles des Langues anciennes. Que la richesse de BOCACE, et la fécondité de DEL CASA appartenaient jadis à CICÉRON, et que la gravité sententieuse de MACHIAVEL est émanée de TITE LIVE. (*g*)

Les Romains qui vivaient sous l'Empire des Césars unissaient la culture des Lettres Grecques à l'étude des Lettres Latines. Les Italiens, sujets du nouvel Empire, doivent joindre l'étude de la Langue Française à celle de leur Langue naturelle. Ayant à conserver le rang acquis parmi les Écrivains de leur nation, et devant paraître avec honneur au milieu des habitans de leur nouvelle Patrie, il leur est indispensable de savoir évaluer au juste, et de comparer avec exactitude, la force et l'énergie de ces signes, qui servent à l'échange des pensées et des sentimens, et sont le véritable lien de la Société. Dans le cours de leurs études, il leur sera peut-être utile de se rappeler tout ce que j'ai dit dans ce discours.

conserver à la pensée ses formes naturelles, autant qu'elle est prête à se conformer à tous les besoins de l'esprit. *(c)*

Ces qualités que je viens de noter dans la Langue Française ne sont pas étrangères à la Littérature Italienne, qui offre des ouvrages d'une composition aussi parfaite par le style, que par l'ordonnance des idées : mais à dire le vrai, elles ne sont pas celles qui brillent plus particulièrement dans le caractère et les formes de la Langue Italienne ; et les succès que ses écrivains ont obtenus dans le genre didactique, sont un effet de l'art qu'on est disposé à admirer, sans qu'on soit porté à les regarder comme un résultat des propriétés naturelles de leur idiome. On n'a qu'à lire PASCAL, MALLEBRANCHE et CONDILLAC pour reconnaître, que le caractère naturellement logique de leur Langue exerçait un ascendant sur la marche de leur plume : et il suffit de parcourir GALILÉE, REDI, et VALLISNIERI pour sentir, que le mode analytique de leur diction était un don de leur génie. *(d)*

La Langue Italienne exerce un grand pouvoir sur les sens. Le coloris de ses phrases, l'harmonie de ses tournures, et l'énergie de ses expressions semblent tenir du ciel et du climat d'Italie : aussi est elle très-propre à parler à l'imagination ; ses moyens descriptifs sont toujours vifs et animés, et jamais le cœur n'a été plus fortement ému, que par les Poëtes de cette nation.

Ces propriétés brillantes qui rendent la Langue Ita-

lienne si poëtique, et lui assurent le privilége d'être la plus propre pour le chant, ne sont point l'apanage naturel de la Langue Française. Retenue par des lois très-austères, elle a de la peine à suivre le mouvement des sens; et sévère et concise pour bien rendre les idées, elle est en général froide et muette pour servir les arts d'imitation. Malgré cela, lorsque nous parcourons les chefs-d'œuvre de la Littérature Française, nous sommes étonnés de voir comment LA BRUYÈRE a pu peindre avec autant de vérité les caractères des passions humaines: nous sommes ravis, enchantés des traits naïfs du fabuliste LA FONTAINE: et nous sommes vraiment touchés des beautés de l'inimitable RACINE. C'est que le génie des Écrivains supplée toujours aux défauts naturels des Langues.

Si on voulait à cette heure à l'aide de ces observations se retracer la physionomie de ces deux Langues, on pourrait les représenter comme deux soeurs d'une beauté remarquable, ayant à-peu-près le même âge et une certaine tournure de famille, mais avec des traits qui les distinguent, et annoncent la diversité de leur caractère. L'une est d'un air agréable, avec beaucoup de finesse dans le regard: il y a quelque chose cependant qui paraît ôter un peu à l'expression de sa figure. Ses traits sont réguliers, quoique peu relevés, et ses grâces sont plutôt recherchées que naturelles. L'autre a des formes plus arrondies: le feu de la Poësie anime sa figure, et ses traits s'embellissent du charme de l'harmonie.

C'est au milieu des beautés originales que nous offrent les deux Littératures, l'Italienne et la Française, que l'on peut reconnaître la vérité de ces deux portraits. La Langue Française façonnée à la Cour d'un grand Monarque, et perfectionnée ensuite par les géomètres et par les idéologues, est propre à déployer toutes les finesses de l'esprit. La Langue Italienne environnée dès son berceau de tous les attraits de la Poësie, est plutôt l'organe du sentiment, que l'interprête sévère de la raison. Telles sont les propriétés qui à mon avis caractérisent le génie des deux langages. *(e)*

Ce n'est pas que cette distinction doive servir de base pour apprécier le mérite des Écrivains des deux Nations; ou qu'il soit nécessaire de circonscrire les deux langages au genre d'expression, qui peut leur convenir de préférence. Quelles que soient leurs qualités, quels que soient leurs défauts, les deux Littératures offrent un nombre de chefs-d'œuvre qui fourniront long-tems matière aux disputes de leurs partisans. Mais cette considération, en fournissant le moyen de peser les difficultés que les bons Auteurs ont du surmonter dans la composition de leurs ouvrages, peut diriger les talens de ceux qui se proposent de parcourir la même carrière. Elle doit leur apprendre que la Langue Française coulante et facile dans le genre didactique est hérissée de difficultés, lorsqu'on veut la parer pour l'élever à la hauteur de l'épopée: et que la Langue Italienne,

naturellement épique, a besoin d'être ramenée à des constructions analytiques et régulières pour la faire servir aux besoins des sciences exactes. Elle doit leur rappeler en même tems que toutes les Langues ont un caractère qui les distingue, et que pour les embellir il faut les orner des attraits qui leur conviennent.

Que l'on examine la méthode diverse, que suivent les Écrivains des deux Nations soit dans la distribution des élémens de la pensée, soit dans l'emploi des moyens d'expression, et l'on verra jusqu'à quel point le génie de la Langue peut diriger la plume de l'Écrivain. La Langue Italienne douce, flexible se prête volontiers à la nature du sujet et permet une grande variété dans les modes de la diction. La Langue Française, moins variée et plus subordonnée à la règle, paraît retenir la pensée dans les limites de ses phrases. La Langue Italienne aime ces transpositions, qui suspendent la sentence, et donnent de la gravité au style. La Langue Française paraît se plaire dans ces formes sententieuses, qui résultent d'une suite de pensées rendues d'un style vibré et concis. La Langue Italienne se laisse souvent entraîner par la sublimité de la matière et ses Écrivains savent prendre le ton de l'inspiration. La Langue Française cède aisément à la séduction de l'esprit, et ses Auteurs parlent quelquefois par apophthegmes. Si les défauts de la Langue Italienne peuvent être la prolixité et l'abondance; ceux de la Langue Française tiendraient plutôt de la stérilité, et

de la sécheresse. Mais la Langue Italienne modelée d'après le beau idéal consacré par des hommes, que le tems a placés loin de nous, est mal-aisée à manier par l'Écrivain, qui veut lui conserver son caractère. La Langue Française, associée aux travaux des Savans *(f)*, qui ont perfectionné l'esprit humain, est exigeante, et se rebute des plus petites incohérences. Enfin sur ces deux Langues, dont l'une appartient au Peuple, qui par ses prodiges dans les arts, a rivalisé avec les anciens; et dont l'autre appartient au Peuple qui a excellé dans les méthodes de cultiver la raison, il y a tant de choses à dire, que l'histoire qui doit transmettre à la postérité les fastes des deux Nations, ne peut manquer de présenter un grand intérêt en conservant le souvenir des deux Littératures Française et Italienne.

L'examen de toutes ces considérations me paraît propre à former l'écrivain à ce jugement fin et délicat, qui sait évaluer les propriétés qui relèvent la beauté de chaque idiome, en même tems qu'elles marquent les limites qui en maintiennent le caractère. D'après ces considérations il aura toujours présent à la mémoire, que pour qu'une période soit écrite correctement dans la Langue Française, il faut que la pensée soit distribuée dans un ordre strictement logique; et que même dans le style de l'éloquence, le caractère de la Langue recommande la sobriété des moyens oratoires. Que tout doit être juste et mesuré dans cet idiome, pour que tout y soit noble et élégant. Et s'il est dans le cas

Infatti chi sarebbe mai quell' insensato, il quale così pensasse, e si risolvesse ad agire: io voglio vivere a me stesso, e tutto a mio vantaggio; io voglio adunque svellere dal mio cuore la compassione, l' amicizia, la gratitudine, la bontà, e tutti i germi delle altre sociali affezioni, perchè esse mi dividono da me stesso, non sussistono, che a costo delle mie passioni, e col sacrifizio de' particolari miei interessi: Deese non esistono dunque fuori di me, e non sono forse, che deliri della mia immaginazione, o debolezze della mia natura.

L' esistenza d' un cotal mostro sarebbe il più sventurato, il più infelice di tutti gli esseri, privo d' ogni affezione naturale, e odiando la società, ne sarebbe odiato: una folla d' idee tristissime ingombrerebbe ognora il suo spirito, e i barbari movimenti del suo cuore l' agiterebbono, lacerandolo continuamente: inquieto, torbido, disdegnoso, timido, intollerante non saprebbe scorgere d' intorno a se, se non oggetti spaventosi, e minaccianti, che lo circonderebbero: solo contro tutta la natura, l' istesso disordine della sua immaginazione gli appresenterebbe ad ogni instante tutti gli uomini armati contro di lui, per distruggere, per annientare il loro più abborrito nimico.

Egli sarebbe pertanto il peggior de' mali l' essere privo delle sociali affezioni, oppure aver le affezioni private troppo forti, ed energiche, le quali in vece di rimaner sommesse alle prime, e con esse loro ricon-

ciliarsi, le immolassero a qualche loro particolare vantaggio.

Egli sarebbe altresì un gran male aver delle stupide inclinazioni, le quali non avessero la forza di dirigersi nè al bene particolare di se medesimo, nè al ben generale della società.

Laonde il principale mezzo e positivo di conseguire l'interesse personale, cioè la propria contentezza, e felicità, che sta riposta nella pace dell'animo, si è d'avere le affezioni sociali pure, ed intiere, tale essendo lo stato della virtù morale, e tuttociò, che la snerva, che l'altera, che le si oppone, non è che disordine, non è che vizio, calamità, e orribile miseria, che tutti i beni della terra non basteranno mai non a compensare, ma nemmeno a raddolcire.

Certamente non havvi, che la barbara stupidità, la quale possa dubitare della superiorità infinita de' piaceri dello spirito sopra quelli de' sensi: ma questi piaceri dello spirito donde nascon eglino, se non dalla energia delle sociali affezioni, ossia dall'esercizio della virtù? Così la bontà, l'amicizia, la generosità, la riconoscenza, l'integrità, l'esser utile a' suoi simili, e generalmente tutte le nobili virtuose azioni non producono forse in noi il più puro, il più dolce, il più compiuto, il più durevole de' piaceri?

Elle sollevano l'anima, la soddisfanno nell'operarle, e per effetto lor proprio ci lasciano una dolcissima impressione a guisa d'armonioso suono, che ci dilettò,

de Philosophie ou d'Économie Politique, d'un ton assuré et d'un style noble, correct et abondant. Dans leurs débats politiques les Français se sont faits admirer par des traits de cette éloquence spontanée. Ce talent est plus connu en France qu'en Italie. La différence caractéristique des deux Langues peut en donner l'explication. L'une est poëtique, l'autre didactique.

(*f*) Ce n'est pas que la France ait dévancé, ou surpassé l'Italie dans l'étude des Sciences; mais les Académiciens Français ont toujours écrit leurs ouvrages dans leur Langue naturelle, et les Savans Italiens ont trop souvent employé la Langue Latine. Ces circonstances sont peut-être celles qui ont rendu habituelles dans la Langue Française ces tournures analytiques, et les ont rendues moins familières à la Langue Italienne.

(*g*) VERRI. Préface de l'ouvrage de Xénophon sur les dits mémorables de Socrate, traduit par Giacomelli, Brescia, Bettoni, 1806.

DISSERTAZIONE

RIFLESSIONI

INTORNO

ALL' INTERESSE PERSONALE.

DEL SIGNOR CORTE.

Letta li 19 dicembre 1810.

Se vi esistesse un uomo così raro, il quale sapesse amare se medesimo, per dir così, meno esclusivamente, e le cui azioni assai più, che le parole sinceramente dicessero, *io preferisco la mia famiglia a me stesso, la mia patria alla mia famiglia, e l' uman genere alla mia patria*, sarebbe certamente il più virtuoso degli uomini, perchè tutte le sue affezioni, le inclinazioni sue, e la disposizione del suo spirito, e del suo cuore sarebbono interamente conformi al ben generale della società.

Sentimento così intero, ed assoluto è rarissimo; anzi per avventura non ci fu mai nel cuore dell' uomo, e l' istessa virtù, la quale non è giammai nemica delle oneste inclinazioni della natura, talora vi si troverebbe costretta a contrariarlo.

Però questa almen più proporzionata economia d' affetti, questa almen più giusta moderazione di passioni, che le rattempra tutte, e le addolcisce, e questa conformità d' inclinazioni al ben generale e particolare formano la virtù.

Io m' intendo di parlare della virtù morale, che tutti gli uomini debbono professare: ella è indivisibile dalla cognizione, e dal culto di Dio, e la temporale felicità d' ogn' uomo è ugualmente indivisibile da questa virtù.

La pratica della virtù morale si è la giustizia, e questa comprende ugualmente la pietà, che deriva dal Cielo, e l' umanità: queste due virtù compagne comprendono le altre tutte.

Il nome d' affezioni generali, o sociali, ch' io quì adopero, esprime un sentimento, che non richiede definizione: tuttavia per chi fia d' uopo di farne acquisto, dirò, che questo nome ci rappresenta singolarmente, quell' umanità attiva, e generosa, la quale sa ricercare, e combinare i vantaggj altrui col proprio vantaggio: le diverse sue relazioni la fecero distinguere in virtù differenti: l' integrità o la probità si è una delle principali, che forse venne troppo ristretta dagli uomini, riducendola a significare per lo più quella sola rigorosa

giustizia dovuta a ciascuno, e che guardasi di non mai nuocere altrui nemmen leggiermente.

Egli è vero, che le affezioni di ciascun uomo hanno naturalmente una costante, e determinata relazione coll' interesse generale degli altri uomini, ma altresì hanno un pendìo più diretto, più vivo verso il parziale, e proprio interesse di ciascuno per se, cui perciò il più delle volte si sacrifica l' interesse generale.

Adunque vi ha forse un' opposizione assoluta tra queste due spezie d' affezioni, cosicchè le une non possano preferirsi, che a danno delle altre?

Questo interesse parziale, che diremo amor proprio, è per ciascun uomo nel morale ciò, che gli è il sangue nel fisico: l' uno, e l' altro è indispensabile alla sua constituzione: questa passione necessaria crea e sviluppa tutte le nostre facoltà, e produce il bene: ella diventa rovinosa, se eccede, se esaltasi, infetta ogni cosa, simile a quegl' insetti, che cambiano eziandio in veleno il sugo de' fiori più belli: ma altresì il sangue, senza la cui circolazione non havvi vita un instante, non cagiona egli de' mali terribili, se si altera, e s' infiamma? Che mai sarebbe l' uomo senza questa intima passione? Il più mediocre, il più limitato, il più debole, il più inutile di tutti gli esseri.

Nulla di meno è certissimo, che il bene della natura in un individuo non è incompatibile col bene della natura comune, o sia che l' interesse individuale è sempre inseparabile dall' interesse generale della sua spezie.

Infatti chi sarebbe mai quell'insensato, il quale così pensasse, e si risolvesse ad agire: io voglio vivere a me stesso, e tutto a mio vantaggio; io voglio adunque svellere dal mio cuore la compassione, l'amicizia, la gratitudine, la bontà, e tutti i germi delle altre sociali affezioni, perchè esse mi dividono da me stesso, non sussistono, che a costo delle mie passioni, e col sacrifizio de' particolari miei interessi: Desse non esistono dunque fuori di me, e non sono forse, che deliri della mia immaginazione, o debolezze della mia natura.

L'esistenza d'un cotal mostro sarebbe il più sventurato, il più infelice di tutti gli esseri, privo d'ogni affezione naturale, e odiando la società, ne sarebbe odiato: una folla d'idee tristissime ingombrerebbe ognora il suo spirito, e i barbari movimenti del suo cuore l'agiterebbono, lacerandolo continuamente: inquieto, torbido, disdegnoso, timido, intollerante non saprebbe scorgere d'intorno a se, se non oggetti spaventosi, e minaccianti, che lo circonderebbero: solo contro tutta la natura, l'istesso disordine della sua immaginazione gli appresenterebbe ad ogni instante tutti gli uomini armati contro di lui, per distruggere, per annientare il loro più abborrito nimico.

Egli sarebbe pertanto il peggior de' mali l'essere privo delle sociali affezioni, oppure aver le affezioni private troppo forti, ed energiche, le quali in vece di rimaner sommesse alle prime, e con esse loro ricon-

ciliarsi, le immolassero a qualche loro particolare vantaggio.

Egli sarebbe altresì un gran male aver delle stupide inclinazioni, le quali non avessero la forza di dirigersi nè al bene particolare di se medesimo, nè al ben generale della società.

Laonde il principale mezzo e positivo di conseguire l'interesse personale, cioè la propria contentezza, e felicità, che sta riposta nella pace dell'animo, si è d'avere le affezioni sociali pure, ed intiere, tale essendo lo stato della virtù morale, e tuttociò, che la snerva, che l'altera, che le si oppone, non è che disordine, non è che vizio, calamità, e orribile miseria, che tutti i beni della terra non basteranno mai non a compensare, ma nemmeno a raddolcire.

Certamente non havvi, che la barbara stupidità, la quale possa dubitare della superiorità infinita de' piaceri dello spirito sopra quelli de' sensi: ma questi piaceri dello spirito donde nascon eglino, se non dalla energia delle sociali affezioni, ossia dall'esercizio della virtù? Così la bontà, l'amicizia, la generosità, la riconoscenza, l'integrità, l'esser utile a' suoi simili, e generalmente tutte le nobili virtuose azioni non producono forse in noi il più puro, il più dolce, il più compiuto, il più durevole de' piaceri?

Elle sollevano l'anima, la soddisfanno nell'operarle, e per effetto lor proprio ci lasciano una dolcissima impressione a guisa d'armonioso suono, che ci dilettò,

il quale siegue per lunghe oscillazioni a rifarci nella memoria l' arie, e l' armonia da noi già udite: si è allora, che ai deliziosi movimenti del cuore si uniscono soavemente l' assentimento, l' approvazione dello spirito, e l' istessa lusinghiera idea della comune stima, e dell' applauso degli uomini a riempiere di contentezza l' uomo virtuoso: sentimento questo in vero di propria compiacenza assai imperfetto, ma perfettamente corrispondente alla condizione umana, che si risente sempre di se stessa, cui offre negli sforzi del virtuoso operare una sì grata compensazione.

Nemmeno i disastri possono per conseguenza scemare in lui la forza del suo piacere: egli è ognora lieto in mezzo a' pericoli, e qualunque sinistro colpo, che combatta la virtù unqua non giunge a distruggere il contento, che l' accompagna indivisibilmente.

Ciascun uomo ha pur da soffrire l' aspetto di se stesso, ha pur da vedersi errar sempre d' intorno le immagini delle sue azioni, della sua condotta, del suo carattere: cotesti oggetti, i quali sono tanto indivisi da lui, che lo seguitano da per tutto, passano, e ripassano ad ogni instante nel suo spirito: quale pertanto più importuna, molesta, faticosa, terribile presenza per chi non vede in se stesso, se non la sua ingiustizia!

Ma qual più graziosa, e più continua amenità della presenza di questi testimonj di se medesimo per chi non ci vede, che l' efficacia delle sociali sue affezioni,

è per conseguenza l'esercizio perenne delle sue virtù!

Queste affezioni, che la verità stessa espresse con una sola parola, ma la più energica, la più poderosa, cioè amor del suo simile, hanno una profonda radice nella natura di ciascun uomo, sono intrecciate in mille guise colle altre sue passioni, perchè sono necessarie all'economia delle sue inclinazioni, e per la sua felicità: non potrà dunque essere contento di se medesimo chi non le conserva intere, ovvero ardisce immolarle alle passioni relative al particolare suo interesse, e alla sua privata economia, le quali finchè son moderate, non sono mai lesive de' vincoli sociali, nè contrarie alla virtù morale: ma per alterazione, ed eccesso si rendono viziose, perchè in mille guise si rivolgono a nocumento del ben generale della società: non altrimenti li moderati affetti valgono naturalmente a serbare illeso lo stato della virtù morale, che nelle fermentazioni, ed effervescenze del fisico si ricorre a rinfrescarne il sangue, a temperarne gli spiriti.

Le naturali affezioni sono gli elementi de' vincoli sociali, e questi debbono necessariamente ristringere, e limitare le private affezioni, cioè temperarle nel loro esercizio, onde queste ordinate allo scopo della maggiore prevalente utilità, provi l'uomo in se stesso gli utili effetti delle sue regolate affezioni, le quali rese così virtuose, dilatano eziandio il di lui sentimento, ingrandiscono la sua privata esistenza, e la dirigono ad un bene maggiore, di cui ne riporta un godimento pro-

porzionato al grado della maggiore promossa comune felicità, e vantaggio.

Per lo contrario qualunque viziosa azione prodotta sempre da smoderata affezione fa sempre sventurato, ed infelice il suo autore a misura di sua malizia: così ogni viziosa azione è sempre proporzionatamente contraria ai veri interessi dell' uomo.

Converrebbe con una aritmetica morale procedere esattamente alla stima di tutte le circostanze, le quali aumentano, o sminuiscono la somma de' nostri piaceri, e calcolare i beni, e i vantaggj attuali della virtù, per dimostrare con evidenza pressochè geometrica tutti gli utili delle sociali affezioni conservate in un grado conforme alla natura, ed alla constituzione dell' uomo: tuttavia questi proporzionati vantaggj nel lor complesso non sono men certi, non men luminosi, perchè derivano, come i risultati geometrici da un assioma unico, e incontestabile.

Per risultato sicuro e fortunato di questi divisamenti l' eterna Sapienza ha strettamente unito l' interesse particolare d' ogni uomo al ben generale di tutti gli uomini; che non si può opporvisi all' uno, senza offendere l' altro, nè attraversarne, nè alterarne qualunque parte, senza recarvi sconcerto, e danno, nè giammai nuocere a' suoi simili, senza nuocere a se medesimo, cosicchè la virtù morale, senza cui non si può essere nè tranquillo, nè felice, consiste nell' esercizio costante delle affezioni sociali: che l' uomo il quale n' è privo, o non le sente,

che debolmente, si trova in uno stato contrario alla natura, manca il suo vero interesse, fabbrica il suo infortunio, si priva da se medesimo d' ogni vero real piacere, e perfino di quelli di sua immaginazione, perchè non può più nemmen lusingarsi d' essere amato dagli altri uomini, nè di poter più partecipare de' loro piaceri, nè sentire il gusto indicibile delle cose oneste, sorgente la più feconda di tutti i contenti della vita: Finalmente ne risulterebbe, che la felicità dell' uomo dipende, per così dire, da lui medesimo, ed egli stesso se ne priva, ogni qual volta perde di mira gl' interessi degli altri uomini operando in qualunque modo contra quel tutto, di cui egli è parte.

Oltre al prezioso possesso dell' interna tranquillità, e contentezza dell' animo, che ne deriva dalle ordinate e ben sentite affezioni, queste sono argomento d'una più nobile, e più copiosa soddisfazione, giacchè è proprio uffizio dell' amore ordinato d' infondere nell' animo una forza estensiva di sentimento a render l' uomo maggiore di se stesso, e in qualche modo capace d'abbracciare tutti gli oggetti della natura socievole glorioso di contribuire a renderla avventurata.

Se la possibile contentezza, ed umana prosperità è il frutto sicuro delle virtù, e se questa acquistasi col freno delle private affezioni produttrici del rispetto ai doveri de' vincoli sociali, e dell' animato esercizio delle azioni corrispondenti all' ordine della prevalente utilità, e comune vantaggio: il sentire poi troppo fortemente

di se stesso per quel fomite naturale di segreto orgoglio, ed il vano e disordinato amore di privata sua gloria, ed utilità, cagionano per lo più quelle violente passioni e tumulti, che turbano, come venti furiosi, la bella pace, e sconvolgono quell' armonia prodotta dall' ordine prestabilito dalle sociali affezioni.

Cicerone, filosofo pari alla sua magniloquenza, coevo, e vittima delle imperiose passioni in Roma, già disse al primo libro *de finibus* " che da esse nascono gli odj, „ le dispute, le discordie, le sedizioni, e le guerre.

Plutarco, il più morale fra gli Storici antichi, nel suo trattato delle dispute degli Storici, affermò pure non esservi insorta guerra tra gl' uomini se non dalle affezioni disordinate, da qualche vizio, ossia dall' amor de' piaceri, ossia dall' avarizia, ossia dalla sete degli onori, e sopratutto dal desiderio sregolato di comandare.

Ne verrebbe parimenti offeso gravemente lo stato della virtù morale da' quei sistemi astratti, che riducendo di leggieri ad opinione, ossia a' principj di dubbietà, quelle dilicate relazioni, e que' giusti, e stretti doveri dalla retta e pura ragione, e dall' utile esperienza riconosciuti dell' essenza sociale, accordano all' inclinazione dell' uomo un senso assai troppo lusinghiero della propria prestanza, e parziale interesse: Poichè la dubbietà del pensare genera l' indifferenza, per questa si raffredda l' animo ne' suoi movimenti, vieppiù lo concentra in lui medesimo, e gli vien tolta quell' attività, e quell' energia ne' suoi sentimenti divisata sinquì in-

dispensabile, e necessaria per l' esercizio delle sociali affezioni, per la produzione delle virtuose azioni, e per l' interesse istesso privato, unito e dipendente da quello del comune bene ed utilità.

Sarebbe ancora un pensar falso ed erroneo l' attribuire a debolezza di spirito la moderazione, e temperamento delle passioni, se da questa virtù maestra procedono la tranquillità, la soavità, e dolcezza dell' animo, la giustezza dello spirito libero dalle prevenzioni, e dai foschi affetti, e così più penetrante, più capace d' intendimento, e per ultimo quell' aria di superiorità, che regna nelle imprese ed azioni degli uomini altamente virtuosi, e che imprime quella maestà di carattere, che li distingue.

Laonde l' interesse reale, e la presente felicità di ciascun uomo, e vieppiù in riflesso all' ordine sociale sta posto nell' accennata giusta armonia delle affezioni generali colle private inclinazioni di ciascheduno: armonia sublime! Che è l' origine d' ogni virtù morale, la quale si è la sola pace, ed il vero, ed unico bene degli uomini: siccome la violenza di queste, e la debolezza di quelle non mancano mai di produrre il vizio, che è il vero male della società, e di ciascun uomo in particolare,

Ciò non pertanto le frequenti, sebben momentanee procelle, che agitano l' uomo il più tranquillo, e felice, cioè il più virtuoso, non bastan elleno a intorbidargli, a scuotergli l' interna sua pace? Ma i vivi mo-

vimenti del suo cuore, il quale sente il vuoto attuale del suo stato, non iscemano forse l' istessa sua felicità stretta peraltro coll' esercizio delle sociali sue virtù ?

L' uomo veramente virtuoso passa fra mezzo ai nemici del suo riposo, della sua pace senza ferite, e li rovescia: superate le resistenze innalzasi vittorioso al grado di virtù eminente, all' eroismo morale.

Se le ordinate affezioni offrono così il mezzo precipuo della contemplata felicità, quest' ordinamento d' affetti e di sentimenti più agevolmente s' ottiene dalla morale stessa ridotta in azione.

Gli esemplj virtuosi degli uomini grandi formano la regola più efficace della condotta privata, ed il vivo, e movente modello della perfezione della vita civile: dalle giuste, e virtuose azioni s' apprende praticamente ciò che far si convenga, e ciò che si debba evitare, le due principali fonzioni della prudenza, della saviezza, e dirò pure della civile politica economia.

Lo studio storico degli uomini illustri per virtù è impertanto il più potente, ed efficace pel conseguimento della privata, e comune felicità portando gli animi per naturale imitazione a rivestirsi (dall' utile esperimento delle benefiche azioni) delle virtù stesse ammirate, e così d' una costanza magnanima, d' un' intrepida fermezza, d' una liberalità generosa, dell' invincibile fedeltà, dell' amicizia libera dalle condiscendenze agli errori, ed alle altrui passioni, dell' esimia prudenza, e dell' ardente e nobile zelo della verità senza li timori di dispiacere;

quali virtuose qualità formano, nelle diverse critiche contingenze, ossia contrasti della vita, la bellezza, le meraviglie, ed il trionfo delle anime grandi.

Più che i precetti i grandi esemplj inducono validamente quel bene e quella individua, e sociale felicità, unico parto della virtù morale: il genio d'emulare il merito, la forza delle vive, ed eccellenti immagini d'imitazione, gli utili risultati della virtù agiscono con attività, e vigore nel cuore, e così avvivato dalle più evidenti, e nobili comparazioni d'azioni, e di personnaggj virtuosi, e vantaggiosi effetti riceve con maggiore facilità l'impressione dell'amore energico operativo della virtù, che altrimenti s'insinua soltanto alla mente speculativa senza gran movimento a risolverne con efficacia la volontà, e a determinarne le azioni.

Io non ho parlato col linguaggio della religione, ma solamente da uomo, e per gli uomini: perchè la religione non è la sola base, ma bensì la perfezione della morale,

Però si sa pur troppo, che gli uomini non possono goder giammai d'una felicità proporzionata ai loro desiderj infiniti, ossia d'una felicità, che sazj, e li riempia d'una pace costante, d'una pace perfetta.

L'uomo sente di continuo in se stesso questo vuoto immenso, il quale gli ripete ad ogni instante, che intorno a se non trova oggetto a soddisfarlo abbastanza; nullameno i suoi desiderj, le sue brame non cessano, ma si raddoppiano, si multiplicano, e s'irritano sempre

più per la veemenza loro! Egli adunque brama qualche cosa assai troppo superiore a se stesso, la quale non esiste nè in lui, nè negli oggetti, che lo circondano.

Non è già per suo tormento, che la natura gli formò un essere così limitato, ed insieme con desiderj così estesi, e così superiori a se medesimo: Ella ha proporzionato esattamente tutti gli esseri alle fonzioni, cui li destinò, e v'è nulla d' inutile, e di sovverchio in tuttociò, ch' ella produce, nemmeno nelle più minime senzazioni: Ella ha necessariamente preparato per l' uomo uno spazio infinito, in cui potrà solo soddisfarsi, e in cui vi sia quella pace perfetta, e quella costante felicità, ch' egli cerca d' intorno, e dentro a se senza trovar giammai, ma che pure è necessaria, ed è fatta pel di lui essere, avvegnacchè gliene impresse quasi delle traccie negli stessi insaziabili suoi desiderj: e perchè mai ella gliene avrebbe destata l' idea, se non voleva così per tempo accennargli il vero termine del suo riposo?

Quest' idea vieppiù l' alletta, lo ricrea, lo consola: Ella abbraccia tuttociò, che vi ha di più delizioso sulla terra per l' uomo onesto, il quale gode intanto di quella possibile felicità, che deriva unicamente dalla pratica ed esercizio della virtù.

DISSERTAZIONE CRITICA

SOPRA

LE SCENE STABILI, E MOBILI DEGLI ANTICHI,

E SOPRA ALTRI TEATRALI ORNAMENTI.

DEL SIGNOR GIUSEPPE FRANCHI-PONT.

Letta li 18 dicembre 1810.

NELLA Dissertazione sopra le Antichità di Pollenza, essendomi occorso di parlare d'un antico Teatro, le cui rovine si veggono colà tuttavia, ho asserito che *soventi volte la Scena si formava con legnami, e con tele dipinte; che si mutava nel tempo delle rappresentazioni drammatiche; che gli Antichi si valevano non pure di Scene versatili, e laterali, ricordate da Vitruvio, da Virgilio, da Servio, ma per avventura di tele, e di tende*

Dell' Antichità di Pollenza ec. parte II, artic. 2 pag. 122. Torino Stamperia dell' Imperial Accademia delle Scienze, in 4.°

per la Scena di fronte, oltre di quella tenda che noi diciamo Sipario, *e che* Sipario, *ed* Auleo *veniva da essi promiscuamente appellata.* Il Caval. Ippolito Pindemonte, accolto con la cortesia, che è tutta di lui, il mio scritto, chiesemi donde tratta io avessi notizia d'una tenda come di Scena di mezzo contro la comune opinione, che ammette di prospetto una *Scena stabile* solamente. Questo non men dotto ed illustre, che gentile nostro Collega m' eccitò così ad esporre con estensione maggiore sopra tal punto di teatrale antichità i pensieri ch' io aveva accennati di volo, parendomi che lo spiegarli più a lungo fosse allora inopportuno. Le ricerche novelle, le congetture che ne formai, il risultato che ne trassi in conferma del mio divisamento, sottopongo, chiarissimi Colleghi, al vostro esame, e mi persuado che sia per acquistare dalla erudizione vostra, e dalla vostra sagacità più luce un soggetto, avvegnacchè da molti trattato, oscuro peranco in alcuna delle parti sue, e non privo d' attrattive appo gli amatori dell' arti belle. Ci converrà battere strada più volte calcata affin d' innoltrarci in sentieri di fianco più solitarj, che a riuscir vadano in qualche angolo non inameno, e non ben forse per lo innanzi osservato. In cose lontane tanto dai giorni nostri, e dai nostri costumi, è gioco forza che le autorità de' Classici a noi servano di guida; ma essendo queste talora equivoche, e non di rado mancanti; bisogna confrontarle, e supplire al difetto dell' una coll' altra; quando esse non fanno che accen-

nare indirettamente, ricorrere alle congetture; e non potendosi trar fuori il certo, appagarci di proporre il probabile.

§. I.

Origine del Teatro, e della Scena stabile, e ornamenti della medesima.

Faremo principio da quell' età in cui ebbe il Teatro figura sua propria da impiegar l' opera degli Architetti, e dei Pittori. Ciò fu allorchè i Poeti dal tripudio delle vendemmie, e dai villerecci ditirambi che celebravano le feste di Bacco; anzi pure dagli acri motteggi, dalle rozze arguzie, che a vicenda si scagliavano le bande erranti de' contadini buffoni, fecero sorgere il triplice dramma tragico, comico, satirico. Il Teatro divenne alimento di tutte le bell' arti, diporto del popolo, oggetto del Governo, e parte non ultima del culto pubblico, da cui sempre lo riguardarono gli Antichi, traente l' origine, ed inseparabile. Non si vuol qui punto cercare se la Commedia sia più antica della Tragedia, e se di quella se ne debba dar vanto ai Siciliani, anzichè agli altri Greci. Non curare si denno i passi primieri che diedero verso la forma sincera della Tragedia Tespi, e verso quella della Commedia Susarione, nativi entrambi d' Icaria, borgo dell' Attica. Non si cerca di tes-

sere il catalogo di quanti oscuri Drammatici vi furono prima di Eschilo, rammentati da Aristotile, e da Svida. Il genio della imitazione drammatica è comune a tutte le nazioni, sieno colte, o barbare. Il ridurla a forma regolare, il distinguerne le specie, il nobilitarla, lo esporla in versi splendidi, lo arricchirla di quanto la può rendere perfetta, fu proprio dei Greci. Costoro sopra ogn' altra gente ingegnosi, e dotati di fibre dilicate, e sensitive, desti, e condotti dalla forte ed inventrice fantasía di Eschilo, un frondoso viale d'alberi, un denso intreccio di frasche, sotto cui tra i canti rustici un irco a Bacco sacrificavasi, un carro, un tavolato convertirono in edificio superbo, e dalle campagne fissarono nella città il dramma, e lo accoppiarono ai riti solenni delle grandi Dionisiache. L' origine del Teatro è men certa presso i Romani. Livio pretende che il superstizioso timore in occasione di pestilenza feroce, chiamasse dall' Etruria in Roma gli Istrioni, ed altrove dice *inter celestis irae placamina*, essersi celebrati i giochi scenici. Memoria degli Etruschi drammi non è rimasta. Esser doveano poca cosa ed informe, come rozzi erano i versi Fescennini, co' quali esponevansi. Non sì tosto per altro conobbero i Romani i drammi Greci, che tentarono d' imitarli, ma a questo studio non ebbero agio di rivolgersi sin dopo le Puniche guerre. Imitatori de' Greci furono dunque i Latini Poeti. Orazio, e Quintiliano sempre coi Greci li pongono a confronto. Greci per lo più erano gli argo-

Horat. Poetic. vers. 276, e segg.

Vid. Liv. lib. 17.

Horat. epist. 1 lib. II, vers. 145.

Horat. epist. lib. II, epistol. I.

Horat. loco cit. et in Arte poetic.

Quintill. istitut. orator. lib. X, cap. I.

menti che scieglievansi da Romani; (a) e se i primi Teatri di legno, e temporarj che si edificarono in Roma, forse ebbero Sagome Etrusche, e lavoro furono di Etruschi Architetti, gli ultimi che si fecero, e tanto più i marmorei ebbero Greca sul totale la forma, e Greche le decorazioni. Anzi nel tempo istesso che Greci argomenti per lo più trasportati, od imitati in Latino si rappresentavano in Roma, ivi pure in lingua Greca, ed in Teatri di forma interamente Greca recitavasi.

Vid. Dion in Cæsar.

Tornato Giulio Cesare dalla guerra Affricana diede due sorte di rappresentazioni in due Teatri, Greco l' uno, e l'altro Romano. Cesare si addossò la cura del Romano, e quella del Greco commise al suo nipote Ottaviano. Nella famosa villa Adriana di Tivoli esistono avanzi di due Teatrini privati, diversi l'uno dall' altro, nella parte dell' Orchestra, chiamati l' un Greco, e l' altro Latino.

Ved Gualtani, Roma Antica, vol. 1, pag. 86, nota 2.

Vitruv Lib. V, Cap. III, e seg.

Vitruvio dando la norma per costrurre i Teatri dai Greci la deriva. Le diversità che egli nota fra il Greco, ed il Romano punto non sono essenziali, e consistono specialmente nell' Orchestra che i Greci aveano grande, e piccola la Scena; mentre all' opposto i Romani Teatri aveano piccola l'Orchestra, e grande la Scena. Il più

(a) Dissi per lo più; imperciocchè sanno gli eruditi che vi furono alcuni drammi proprj de' Romani, detti Togati dalla Toga, e suddivisi in *trabeati*, e *pretestati*; e l'argomento de' quali traesi dalla Romana Istoria, ed inoltre alcune specie di Commedia erano parimenti Romane.

antico Teatro stabile e marmoreo, che vide Roma, fu da Pompeo, o come volle taluno, in nome di lui dal suo stravicco liberto Demetrio innalzato sullo esempio del Teatro di Mitilene bensì, ma più magnifico, e più capace. Quindi ciò tutto che dicesi del Greco Teatro, adattare si può al Latino. La forma più consueta di questo edificio atto a contenere migliaja di persone fu un vasto semicerchio terminato al suo diametro da un parallelogrammo. Il semicerchio giva menomandosi dall'alto in basso col giro de' sedili divisi in tre ordini dalle precinzioni, e lasciava di mezzo uno spazio semicircolare anch' esso, che fu Orchestra chiamato. Nel Greco Teatro la parte di questo spazio più vicina al diametro veniva occupata dai saltatori, e mercè un tavolato da cui soleasi coprire, acquistava alcun poco di pendio. Nei Teatri Romani era inclinato alquanto il pavimento istesso formato con bitume, o lavorato a mosaico, ed ivi avevano il luogo loro i Senatori e le Vestali. Il rimanente dell' Orchestra più ai gradi vicina con il prim' ordine di gradi l' ottennero i cavalieri per legge di L. Roscio Ottone, avvalorata dall' eloquenza di Marco Tullio. Dall'Orchestra quasi dal centro partivano alcune piccole scale incavate ne' sedili, che salendo giungevano a foggia di raggi sino alla cima coronata da vaga loggia, dalla cui parte superiore sorgevano pilastri con gli ordigni, a' quali si legavano le funi a sostenere il Velario steso sopra le gradinate e l' Orchestra per difendere gli spettatori dal sole.

Vid. Plut. in Pompeo.

Vid. Dion Cassium, Lib. 39.

Ved. discours sur la forme et la costruction des Théâtres des Anciens par M. Biondin — Académ. des Iscriptions et belles Lettres. Mémoire de littérature, Tom I, pag. 136, Paris, 1717, in 4.°

L' ampio parallelogrammo era distribuito in tre parti principali, il Proscenio confuso talvolta col pulpito su cui stavano gli Attori, la Scena, e il Dietroscena. Il Proscenio soverchiava alquanto l' Orchestra, e sembra che presso i Greci si dividesse in due piani mercè palchi di legno uno per gli Attori, l' altro più basso per il coro. Ai lati del Proscenio, fra la Scena e l' Orchestra, erano siti capaci ove si vestivano gli Attori, e si preparavano le macchine sia pe' cangiamenti delle Scene di fianco, che per le apparizioni de' Numi, e tal sito il *Pressoscena* denominavasi. Tutto il parallelogrammo viene talvolta compreso coll' appellativo generico *di Scena*, avvegnachè questa dopo che i Teatri furono stabili, fosse un muro che faceva ombra, fingente una facciata di reggia con tre porte, una in mezzo, e due ai lati. La fabbrica tutta era circondata per lo più da' portici esteriori, munita nella sua densità di anditi, di scale, e di quanto occorreva, al riparo, ed al comodo degli accorrenti, ed aveva vicine altre fabbriche che v' erano analoghe, un Tempio di Bacco, un Odeo, ossia luogo dove si provavano i Musici. Scoperte erano le gradinate e l' Orchestra, ma coperto era il *Proscenio*, la *Scena*, e il *Dietroscena*; poichè oltre al ritenersi per tal mezzo l' origine primitiva della Scena, che vuol significar luogo opaco, conveniva che in quella e nel proscenio operar potessero le macchine in cento maniere. Chiara testimonianza ce ne offre Filostrato presso i Greci, narrando che il celebre Erode Attico ne' Teatri da lui

V. Biondin loco cit.

edificati, uno magnifico in Atene lungo l'Ilisso, in memoria, e vicino al sepolcro di Regilla sua consorte, e l'altro meno suntuoso in Corinto, vi fece il soffito; e l'Ateniese l'avea di cedro elegantemente sculto, il che si debbe intendere della Scena nel suo più ampio significato solamente. Cassiodoro insegnaci la cosa medesima per rispetto ai Romani. Se Teatri vi fossero di forma diversa da quella che abbiamo brevemente descritta, anzi di forma del tutto circolare, come pensò il Maffei che fosse quello di Pola nell'Istria, non è quì luogo di cercare, piuttosto è da ripetersi che in Grecia, e nel Lazio, quantunque per ragioni diverse in origine fecero i Teatri, e i drammi parte del culto pubblico. Si dedicarono a Bacco, ad Apolline, a Venere. Due are sorgevano in sul Proscenio, a Bacco l'una, ad Apolline l'altra, a quel Nume la Tragedia, a questo la Commedia, a Venere, e ad altri Numi erano dedicati altri giochi, che nel Teatro si davano. In Atene prima che cominciassero i drammi si purificava con lustrazioni il Teatro, e quand'erano terminati, sull'are mentovate si facevano libazioni. Tali cerimonie imprimevano un carattere autorevole ed augusto agli spettacoli. Pompeo per sottrarsi al rigore della censura, unì il Teatro suo ad un tempo di Venere vincitrice, il cui frontispicio stava in faccia alla Scena, ed al quale formavano i sedili nobile salita. *Veneris aedem superposuit Theatro, et ad dedicationem populum vocans non Theatrum, sed Veneris templum nuncupavit, cui subje-*

Vide Philostrat. de vitis sophistarum lib. II. Herodes. p. 550, Lipsiae, 1709, in folio.

Vid. Cassiod. epistol. epist. 55.

Vid. Maffei Tratt. degli Anfiteatri.

Vide Tertullian. de spectaculis.

Vid. Poll. onomast. lib. VIII. Vid. Plut. in Cim.

Vide Tertullian. de spectaculis.

cimus (inquit) gradus spectaculorum, veritus quandoque memoriae suae censoriam animadversionem. Così Tertulliano.

Diffatti i Censori aveano per lo innanzi vietato i Teatri stabili non quasi spettacoli profani, ma quasi d' indole tale, che acconcia non credevano ad accrescere la forza, e il valor militare, come erano i ludi gladiatorj, e circensi. Quando poi alcun poco diminuirono del loro rigore, quando due Censori meno severi. M. Valerio Messalla, et C. Cassio provarono l' anno di Roma 599 di fabbricar un Teatro, il Console Scipione Nasica non solo mandò ogni cosa in rovina, ma fece ordinar dal Senato che niun Teatro o luogo di spettacoli s' innalzasse in Roma, ed un miglio fuori della Città, ove il popolo potesse star assiso; soggiungendo che il Romano valore, eziandio allora che prender volea qualche riposo, dovea mostrarsi in piedi sempre. Se alcuni Teatri temporarj si fecero senza gradi, sarà questo un modo Romano del tutto, ed insueto agli Etruschi, ed ai Greci. Gli Etruschi anch' essi avevano ne' Teatri loro sedili, se Ruderi di Teatri Etruschi si trovarono veramente, e se Etruschi furono que' di Volterra, e di Gubbio, rammentati dal Gori, e quello scopertosi in Adria, intorno a cui una dissertazione scrisse il Bocchi, inserta tra i saggi della Cortonese Accademia. Par bensì che quantunque i Censori vietassero in Roma i Teatri, lasciassero sussistere gli altri che stabili, prima che in Roma, si vedevano in alcune regioni dell' Italia, nella Magna Grecia per av-

Vid. Valer. Max. II, 4, 2 Appian. Vellej. Pater.

Vid. Gori inscrip. p. 2, saggi di dissertaz. Accad. tom. III. dissertaz. II.

ventura e nell' Etruria. Restringendoci a' Teatri stabili, e Romani; dopo il Teatro di Pompeo sorsero i Teatri di Marcello, e di Balbo, ed alla foggia delle sacre magioni si dedicarono. Sacri vengono tenuti da Vitruvio raccomandando lo edificarli in luoghi salubri *Deorum immortalium, diebus festis ludorumque spectationibus eligendus est locus Theatro quam maxime saluberrimus.* Quindi gli antichi Padri della Chiesa a ragione inveirono tanto contro i ludi scenici, ed accusarono i Cristiani che v' assistevano di partecipar co' Gentili, e di commettere idolatria. Edifizio sì vasto, e nel luogo della città più frequentato, e più sano, abenchè edificato ne' suoi primordii in grazia delle drammatiche rappresentanze, non dovea rimanere ozioso mentre quelle non avevano luogo; e nol rimase nè in Grecia, nè in Roma. Non solamente il concorso de' Poeti, e de' Musici si diede nel Greco Teatro, ma in esso del pari che nello Stadio si tennero le pubbliche adunanze, e s' udirono le concioni politiche. Lo sappiam da Demostene nell' arringa contro Midia, e da Eschine in quella contro Tesifonte. Rilevasi da questa ultima che nel Teatro si pubblicavano, e si distribuivano le corone ai cittadini benemeriti. Allorchè il magnanimo Demetrio Poliorcete simulò volersi vendicare degli ingrati Ateniesi, e poi in cambio volle ad essi concedere inopinato e generoso perdono, gli radunò nel Teatro. Onde vi fu chi disse tutte le concioni de' Greci tenersi nel Teatro; *omnes Graecorum conciones in Theatro*, e tal

Vid. Dio. lib. 54.

Vitr. lib. 5.

Vid. Tertull. de spectaculis cap. 11, v. x, cum notis Joannis de la Cerda pag. 164, in folio.

Vid. Demostea. contr. Midia.

altro chiamò i Teatri *Castra urbana*; accampamenti cittadineschi. È cosa agli eruditi notissima che in Roma il Teatro serviva ad ogni specie di giochi. Combattimenti, e caccie, ed altri simili spettacoli nel suo fece dare Pompeo. Perciò tener poteva il Teatro un di mezzo fra Tempio, e qualsivoglia altro luogo assegnato al pubblico diporto. Conveniva dunque che presentasse ognora in tutte le parti l' aspetto d'un edificio solido, compito, adorno, avvegnachè le caratteristiche sue forme state fossero immaginate pe' drammi. Ecco la ragione che determinò gli Architetti a chiuderne il semicerchio innalzando, sul proscenio un muro rappresentante il prospetto d' una Reggia con tre porte alla foggia delle case Greche, quella di mezzo pel padrone, e le due altre pe' forestieri. Prospetto anch' esso di legno, sebbene talvolta siesi ricoperto con ornamenti di colonne marmoree, mentre di legno erano in Roma tuttavia i Teatri, e prospetto, onde ebbe origine la *Scena stabile, e fissa*, la quale era un vago decoro del Teatro nudo, e fuori d' azione. Se lice paragonare i ristretti nostri Teatri con i grandiosi degli antichi, si potrebbe avere una idea della Scena stabile dalle facciate architettoniche, con le quali suole ornarsi, e limitare il palco, occupando il sito destinato alle *Scene mobili* quando si vogliano ridurre i Teatri nostri ad una festa di ballo. Quantunque gli eruditi siensi per lo più indarno augurati di scoprire fra le tante rovine degli antichi Teatri intiera la parte che la Scena cos-

Vid. Dion Lib. 39.

stituiva, quantunque gli Architetti moderni, cominciando da Leon Battista Alberti, ne abbiano dati disegni di loro capriccio, è certo per altro che, dalla testimonianza di Vitruvio, e di altri antichi Scrittori, da alcuni ruderi teatrali che si scavarono non spettanti alle gradinate, ed ai portici, e da ragionevoli congetture argomentasi, che gli antichi Teatri, e Greci, e Romani aveano una *Scena stabile, e fissa*, e che il proscenio veniva per essa a rassomigliare a spaziosa, e magnifica piazza coperta, della cui ampiezza non si deve giudicare dai disegni che si hanno, i quali assai la restringono, lasciando troppo, ed inutile spazio al *Dietroscena*, e non dando luogo bastevole alle pompose comparse. Questa è la parte del Teatro, che Vitruvio chiama propriamente Scena, di cui egli dona la lunghezza, l'altezza, ed a cui assegna le proporzioni relative. Apparteneva agli Architetti ordinarla, e dirigerne la costruzione sin d'allora, che i Teatri erano solamente di legno, e questa è quella, come ognun può vedere, che in Grecia con ornati suoi proprj, ed in Roma poi con tutto lo sfoggio della sontuosità, e della magnificenza addobbavasi e nobilitavasi. Gli edili vi ostentavano la ricchezza loro, e gli stessi trionfanti le loro depredazioni. Lucio Mummio esporre vi fece pregevolissimi arredi trasportati dalla smantellata Corinto, Cajo Antonio la coperse d'argento, M. Petrejo l'indorò: Quinto Catulo ne intarsiò gli ornamenti con avorio, l'Oratore Crasso volle decorarla con dieci

Vitr. loco. cit.

Vid. Valer. Maxim., lib. 2, cap. 21.

colonne tolte dal monte Imeto, e tutti sorpassò M. Scauro genero di Silla. Nel Teatro che edificò di legno per un mese solo, e che conteneva ottanta mila spettatori, la *Scena fissa* rappresentava, secondo il costume, il frontispicio d'un palazzo a tre ordini: il primo era di marmo, di cristallo il secondo, ed il terzo di legno dorato. Trecento sessanta eran le colonne marmoree, e tre mila statue ne decoravano gli intercolunii.

Vide Plin. Hist. nat. lib. xxxvi.

A luogo a luogo disposti si vedevano i quadri più rari che s'erano potuti avere da Sicione, città del Peloponeso, stata già la più famosa scuola di pittura. Cercarono gli eruditi in che modo stessero i piani di sì ricca facciata, il marmo, l'oro, il cristallo, le statue: ma sapendosi che in sì splendido e sontuoso Teatro diede Scauro non pur tragedie e commedie, ma un combattimento d'Atleti, cosa per lo innanzi ignota a' Romani, che scavare vi fece un canale pieno d'acqua, e mostrò in esso al Popolo un Ippopotamo, e cinque Coccodrilli, veniamo ad intendere che tali ornamenti comunque ordinati si fossero, erano per la *Scena stabile*, ed il furono altri simili, di cui si fece mostra dopo i tempi di Scauro in Roma ed altrove da personaggi ricchissimi, e dagli Imperatori. Diffatti qual relazione aver poteano col soggetto dei Drammi, oro ed argento, e quadri, e statue, e colonne, e tapeti; e simili altre ostentazioni di straordinaria magnificenza? *La Scena fissa* dunque nata e cresciuta dopo l'ingrandimento e la stabilità de' Teatri, era diversa molto

dalle Scene mobili, e veniva coperta da queste che si cambiavano a seconda della esigenza de' Drammi.

§. II.

Delle Scene mobili di fronte.

Se il costume in Grecia, ed in Roma introdottosi di far servire il Teatro alle pubbliche adunanze, ed ad ogn' altra sorta di giochi, che drammatici non fossero, indusse gli Architetti a decorarlo d' una Scena, o più veramente d' un prospetto stabile, e fisso, onde l' edificio apparisse magnifico sempre, ed ornato, non si lasciò mai di coprire *quel prospetto*, o *quella stabile Scena* con *Scene mobili*, ed in fronte, ed ai lati del Proscenio, mentre si rappresentavano Tragedie, Commedie, Satire. Vitruvio che facendola da Architetto, il sito, e la forma descrive della *stabile Scena*, che scende a prescriverne le proporzioni, che dona la misura delle porte, delle colonne, dei frontispizi, delle cornici, che nota gli spazj liberi ai fianchi del Proscenio per collocarvi i trigoni, e le macchine; Vitruvio medesimo, lasciata poi la persona d' Architetto, veste quella d' espositore, e d' antiquario, parla delle *Scene mobili*, ed in tre specie generali le divide, insinuando che ciascheduna di esse potea variarsi in più guise: *genera autem Scenarum sunt tria, unum quod dicitur tragicum, alterum comicum, tertium satyricum. Horum*

Vitruv. Archit. Lib. V, Cap. VII.

Vitr. Lib. V, Cap. VII.

autem ornatus sunt inter se dissimiles disparique ratione. Da questa autorità si fa manifesto, che esso distingue non pure tre specie di *Scene mutabili*, ma che queste *mutabili Scene*, con ritenere l' indole loro propria, potevano ciascheduna ammettere assai apparenze, e decorazioni (che tanto significa la parola *ornatus*). Per torre ogni equivoco tra la *Scena fissa* ch' era parte architettonica del Teatro, e le *Scene mobili* che aver doveano luogo ne' drammi, le quali eseguire si doveano dai Pittori, e dai Decoratori, sotto alla direzione de'Poeti, tralascia Vitruvio di mescersi a dar regole non considerandole di sua spettanza, ma con brevi tratti contentasi d' accennare che le tragiche Scene s' ornavano di colonne, di frontispizi, di statue, di cose regie, e diremmo di templi, e d' archi, di privati edificj, con loggie, finestre, le comiche; e le satiriche, e quasi direi, le pastorali, di spelonche, di monti, d' alberi, e d' altri boscherecci oggetti, ad imitazione delle campagne.

Distinta così, e ridotta a tre generali specie la varietà delle *Scene mutabili*, egli stesso ce ne traccia l' istoria presso i Greci, e 'l fa in modo, che dalle testimonianze di lui, unite ad alcuni passi di Plinio, e di Valerio Massimo, noi possiamo argomentare che le *Scene mobili* hanno preceduto la *Scena fissa*; e che nulla ostante l' introduzione di questa in Grecia, ed in Roma, quelle si mantennero sino alla decadenza dell' arti. Così dovea accadere; imperciocchè se il primo Teatro stabile

che vide Atene si costrusse in grazia d' Eschilo, era mestieri che quel tragico Poeta fosse direttore delle Scene, e comunicasse le sue idee all' Architetto, al Pittore, al Decorista, affinchè il tutto corrispondesse all' effetto maggiore de' suoi drammi, ed alla aspettazione degli Ateniesi, che formato ne aveano un sì alto concetto. Or le tragedie di Eschilo suppongono molti cambiamenti di Scena, non soltanto nelle varie Tragedie, ma in ciascheduna di esse. Basta il leggerle per avvedersene che che oppongano i moderni sostenitori delle tre unità. Chi volesse risparmiarsi tale fatica, ricorra all' esame diligente che ne fece il Metastasio nell' estratto suo della Poetica d' Aristotile affin di provare che ignota era agli antichi Tragici l' unità del luogo; e dall' esame fattosi da un tanto Personaggio si accorgerà che non pure le Tragedie di Eschilo, ma quelle eziandio di Sofocle, e di Euripide, e le Commedie d' Aristofane, di Plauto, e quel che è più, di Terenzio, esigevano, che soventi volte si cangiasse la Scena. Si cambiò per avventura sin da' tempi d'Eschilo, ed avvegnachè stabile si fosse formato il Teatro, la *stabile Scena* non era ancora introdotta, perchè non s'era ancora pensato di far servire il Teatro ad altro che ai drammi. Impariamo bensì da Orazio che fu Eschilo il primo che ottenne un palco permanente, che Eschilo pure il primo calzò gli Attori di coturno; li vestì d' ampia veste a talare, perfezionò la rozza maschera inventata da Tespi, ma poi il Venosino non ci

Vid. Metast. estratto della Poetica d' Aristotile, Cap. V.

Vid. Orat. poet. vers 278.

dice che gli Ateniesi abbiano decorato il Teatro d' Eschilo d' una Scena stabile, cosa che avrebbe accennata se stata vi fosse, essendo oggetto di maggior conto, che non erano i calzari, le vesti, le maschere. Pure il palco d' Eschilo privo di Scena non era, ma siccome non fu che Scena *mutabile*, e *dipinta*, la sottointese Orazio quasi accessorio indispensabile. Supplisce al silenzio di lui Vitruvio, e narra che mentre Eschilo rappresentar facea le Tragedie sue, sotto la direzione di lui, Agatarco dipinse la Scena, e fu la prima che siasi in Atene veduta insieme al primo Teatro. « *Namque primus Agatharcus AEschylo docente Tragediam, Scenam fecit.* Quì bisogna primieramente avvertire che il *fecit*, significa lo stesso che *pinxit*, in secondo luogo che il testo Vitruviano si deve emendare col Perault, leggendo non come sta in pressochè tutte le edizioni, ma come segue. « *Primum Agatharcus, AEschylo docente, tra-* » *gicam Scenam fecit.* » Male a proposito è questa lezione a parer nostro, riprovata dal Maffei, tacciando d' erronea l' interpunzione, e le parole di falsa alterazione cambiando *Tragaediam* in *tragicam*, e ponendo *AEschylo docente* in fra due virgole. Eschilo, dice il Maffei, non fu mai Pittore, e va inteso che Agatarco fece il primo, ossia dipinse il primo la Scena per una Tragedia d' Eschilo. Ma nel senso del Maffei si verrebbe a togliere tutta l' influenza del Poeta nella direzion delle Scene; poichè Agatarco avrebbe potuto dipingerle per una Tragedia di lui, anche dopo la morte d' Es-

Vitr. in praefatione, Lib. VII.

Maffei de' Teatri antichi di Troia, Lettere al Signor Bernardino Zandrini, tra le Galliae antiquit. quaedam selectae.

chilo istesso, e noi sappiamo che Eschilo diresse tutto lo spettacolo perfezionando le maschere, vestendo gli Attori di nobili abiti, calzandoli di coturno senza che punto sia caduto ad alcuno in pensiero che così operando, Eschilo la facesse da sarto, da calzolajo, da artefice di maschere. Sappiamo, dissi, tali notizie da Orazio, che tratte le aveva probabilmente da Aristotile. Ora Aristotile numera fra le sei cose che spettano al Poeta nella Tragedia, le *apparenze*, e le *decorazioni*, e soggiunge che Sofocle accrebbe la tragica pompa, e con la pompa tragica viene tutto quanto il corredo opportuno a dare risalto alla rappresentazione dei drammi. Dunque le macchine, e il cambiamento di Scene fu diretto da Eschilo, e da Sofocle, e dopo essi seguitarono gli altri Poeti a dirigere i Macchinisti, ed i Pittori. Una pregievole autorità d' Ateneo, cui non si è badato, ch' io sappia, dagli Scrittori della teatrale Antichità, rinforza il testimonio d' Aristotile, e d' Orazio, e soccorre la Vitruviana lezione proposta dal Perault, e da noi adottata, *omnes prorsus Tragaediarum apparatus illi, (idest AEschylo) attribuunt*, lasciando pensare Ateneo che la maggior parte *prorsus* degli apparati delle Tragedie, cioè le decorazioni, si attribuirono ad Eschilo, e che il rimanente poi fu aggiunto da' Tragici posteriori. Eschilo perciò, e gli altri Poeti dopo di lui diressero le Scene. A costoro dovendo stare a petto che i loro drammi non fossero in perpetua contraddizione col teatrale apparato, conveniva che le Scene si

Vid. Orat. loc. cit.

Vid. Aristotel. in Poetic.

Vide Athene. Lib, I, Cap. 18.

cambiassero secondo che richiedevano le loro Tragedie, e quante fiate il richiedevano. E che illusione sarebbesi ottenuta se, a cagion d' esempio, mentre il Poeta sup-

Vid. AEschil in Prometeo.

pone Prometeo incatenato alla rupe in una solitudine orrenda della Scizia, e il fa prorumpere in sensi strappati dal più acerbo dolore, gli Spettatori vedessero un vago palazzo, od un peristilio sontuoso? Se le smanie

Vid. Sophocl. in Philocte.

s' udissero dello abbandonato Filotette nel bel mezzo d' una piazza popolosa, e ricchissima? Doveano poi esser dipinte le *Scene mobili*; onde il *fecit* di Vitruvio equivale a *pinxit*: e che sia così, appare dal contesto

Vid. Vitr. in praefation. Lib. VII.

di Vitruvio. Dopo aver egli detto *Agatharcus, AEschylo docente, Scenam fecit*, segue: « *et de ea commentarium reliquit:* continua, *ex eo moniti Democritus, et Anaxagoras de eadem re scripserunt, quemadmodum oporteat ad aciem oculorum radiorumque extensionem certo loco centro constituto, ad lineas ratione naturali respondere uti de incerta re certas imagines aedificiorum in Scenam picturis redderent speciem, et quae in directis planisque frontibus sint figuratae alia abscedentia, alia prominentia esse videantur.* Ecco dunque Agatarco sotto la direzione di Eschilo dipingere la Scena, ecco il primo trattato stendersi da lui della prospettiva pittorica, ecco fondare una scuola dell' arte sua insegnata con altri scritti da Democrito, e da Anassagora discepoli di lui, e dotti in prospettiva lineare ed aerea. La pratica loro, i loro insegnamenti si diffusero per la Grecia tutta, e passarono in Roma quando vi passò il gusto dei Greci

drammi. Prosegue Vitruvio a darci contezza di questi avanzamenti, e mostrando che i Pittori scenici erano cresciuti, e sparsi per tutto, e che usavano talvolta dipingere ne' luoghi aperti facciate di Scene tragiche, comiche, satiriche; dal che si deduce che cotesti scenici Pittori non dipingevano la facciata d'un palazzo, solita pittura della *Scena stabile*, ma qualsivoglia altro oggetto; *posteà ingressi sunt patentibus locis uti exedris, ut Scenarum frontes tragico more, aut comico aut satyrico designarent.* Celebre per tal' arte si rese Apaturio nativo d'Alabanda, città della Caria, il quale dipinse mirabilmente pe' Tralliesi un Teatrino, ingannando l'occhio coll'osservanza delle regole di prospettiva, e meritossi per questo gli elogj di Vitruvio; indicio è questo che per tutta Grecia la pittura scenica si divulgò. Ne' primi spettacoli che in Teatri di legno in Roma si diedero, la Scena era dipinta; e probabilmente *mobile alla Greca foggia*, perchè furono in ciò i Romani esatti imitatori dei Greci. Tanto si può ricavare da Valerio Massimo, il quale dice essere stato Claudio Pulcro il primo che ornasse la Scena con pitture, per lo innanzi consistente in un rozzo palco simile forse a quello, che avevano i Greci ai giorni di Tespi. *Claudius Pulcher varietate colorum* (Scenam) *adumbravit vacuis antea tabulis extentam.*

Vid. Vitruv. lib. VII, cap. V.

Vid. Valer. Max. lib. II, c. 4, 6.

Bravo convien dire che fosse il Pittore da Claudio Pulcro impiegato, notando Plinio l'opere sue tra le cose più antiche, e più belle, onde crebbe il lusso

Vid. Plin. lib. xxxv, cap. 10.

teatrale. *Habuit Scena ludi Glaudii Pulcri magnam admirationem picturae cum ad tegularum similitudinem decepti corvi imaginem advolarent.* Non è improbabile che il Pittore fosse quel Serapione, vissuto a parer di taluno appunto all' età di Pulcro. Fu esso per avventura Greco di nascita, perchè quantunque l'arte della pittura già molto innanzi si esercitasse in Roma, anzi pure in Italia, nell' Etruria specialmente, e nelle circonvicine regioni, donde i Romani trassero, sin dal tempo dei Re loro, artefici di belle arti, non erano queste giunte in Roma a quel grado d' eccellenza che si osservò nelle pitture del supposto Serapione, da poter ingannare i corvi che volarono ad esse pensando di posarsi sulle dipinte tegole. Ciò posto si può dir Serapione seguace di Democrito e d' Anassagora, ed il primo che la pittura Scenica introducesse in Roma, non avendosi dell' Etrusche Scene memoria, scarse essendo le notizie che abbiamo de' loro scenici ludi, che forse altro non erano che una specie di pantomima, e di danze a suon di flauto, giacchè s' ignora in qual tempo scritte fossero le tragedie Toscane da un certo tal Volumnio ricordato da Varrone. Piuttosto si vogliono considerare come vere commedie le favole Attelane, composte in lingua Osca, dalla Campania accolte in Roma, ed ivi continuateci non solamente sino all' età di Pompeo, il quale nel secondo suo consolato fece dare ludi scenici Greci, ed Oschi, ma sino al tempo de' Cesari; ma queste Attelane si recitarono da quanto pare in Teatri di Greca foggia.

Veduto essendosi dunque che da Agatarco in poi la pittura s' adoperò per le Scene mobili, non sarà falso congetturare che per queste impiegasse parimenti l' arte sua Serapione; benchè all' uso de' Greci dipingesse egli pure esedre, fori, e portici. Varrone citato da Plinio, dice che de' suoi quadri copriva le intiere loggie, e che l' ingegno abbandonavalo qualora dipinger dovea l' umana figura: *Moeniana, inquit Varo, omnia operiebat Serapionis tabula sub veteribus. Hic Scenam optime pinxit, sed hominem pingere non potuit.* Chi direbbe eccellente Pittore di Scene colui, che non altro sapesse fare che tingere un prospetto di palazzo con tre porte fingendo sul legno i rilievi delle cornici e degli altri sporti?

Vid. Plin. loco. cit.

Eppure di ciò solamente avrebbe dovuto Serapione appagarsi, se le pitture sue dovessero intendersi della Scena *stabile*, tanto più che escludendo nominatamente Varrone dalla capacità di lui la figura umana, non avrebbero avuto sul prospetto di quel palazzo luogo le statue, una delle poche cose con cui sopra la *stabile Scena* potesse far mostra del suo ingegno. Non è da supporsi che acquistando i Teatri magnificenza maggiore, e maggior solidità, anzi al fabbricarsi di cotto, e di marmo, la Scena *stabile* siesi surrogata *alla mobile*, o che questa ridotta siasi ai lati del Proscenio ornando quelle macchine triangolari dette da Vitruvio *trigoni versatili*, delle quali diremo in appresso. Con un tale supposto si verrebbe ad affermare che in Gre-

cia l' illusione drammatica, dopo i tempi d' Eschilo, e di Agatarco; in Roma dopo quelli di Serapione, o di qual altro Pittore le Scene dipinse del Teatro di Pulcro, in cambio di andare innanzi perfezionandosi, desse passi retrogradi. *Scene fisse* non potevano certamente avere i due celebri Teatri di Curione, che posti a rincontro di schiena dovevano ad un tratto volgendosi su perni unire le cime de' corni del semicerchio, e formare alternativamente un anfiteatro, perchè ad un tratto dovea precipitarsi la Scena che serviva ai drammi per lasciar libero lo spazio di mezzo che formava l' Arena dell' anfiteatro *(a)*. Questi Teatri di Curione

Vid. Plin. lib. 36, cap. 15.

Vid. Maffei degli Anfiteatri lib. 1, cap. 2, verso il fine.

(*a*) Curione che morì nelle guerre Civili partigiano di Cesare non potendo emulare le ricchezze, e la sontuosità di Scauro, immaginò quei meravigliosi, e bizzari Teatri contigui, non fondati in terra, ma posati ciascheduno sopra un cardine, o perno, e però atti ad esser mossi, e fatti girare attorno con tutto l' infinito popolo, che vi era sopra. La mattina si rappresentavano azioni sceniche, dopo il mezzo giorno si faceano d' improvviso girare i Teatri, sicchè venissero ad essere in faccia, di poi, (precipitando i tavolati) si congiungevano i corni dell' uno, e dell' altro, e si formava un recinto intiero che è quanto dire un' anfiteatro, nell' Arena del quale venivano a combattere i Gladiatori. Plinio con quella sua enfasi mestamente sublime come asserì che il Teatro di Scauro fu esempio di lusso ai Romani, così esagerò contro la temerità di Curione, lib. 36, c. 15, dicendo che Curione rese pensili le tribù tutte, e pose in macchina quasi sopra due navi il senato, e il popolo dominatore dell' universo, applaudendo egli stesso al suo pericolo, benchè affidato a due cardini, ed in tal rischio di morte, che parve al tumulo del padre di Curione pugnassero da Gladiatori i Romani tutti. Daniele Barbaro ne' suoi commenti a Vitruvio, afferma che un certo Francesco Marcollini pronto, e felice nel sciogliere ogni quesito, gli fece benissimo comprendere come potessero i due Teatri moversi in giro, ed in qual sito dovesse farsi il centro, e

furono all' età di Cesare, onde di molto posteriori non che a quello di Pulcro, ma d' alcun poco al Teatro di Scauro, e quasi contemporaneo al marmoreo di Pompeo, ornati entrambi di *stabile Scena*. Si giovarono bensì i Greci ed i Romani del Teatro, dappoichè divenne edificio ampio, ed autorevole ad usi diversi, di pubbliche adunanze, di feste, e di spettacoli, s' introdusse bensì allora la *stabile Scena* per decoro continuo dell' edificio; ma ciò non per tanto qualora accadeva, che in esso drammi si rappresentassero, non si tralasciò di coprire la *Scena stabile* con le *Scene mobili*. Seguirono i Poeti drammatici probabilmente a dirigere le decorazioni sovr' intendendo a' Pittori, ai Macchinisti, agli Impresarj.

Eschilo e Sofocle vissero insieme, avvegnachè Eschilo abbia composte tragedie qualche tempo prima di Sofocle. Già nato era Euripide, mentre Sofocle ancor vivea; quindi per rispetto a' Greci l' uso della *Scena mobile* andò anzi perfezionandosi col perfezionarsi degli altri teatrali apparati.

Note sono le spese grandi, e le molte cure dei Greci

Vedi Plutarc. col Opuscul., se gli Ateniesi più valessero nell' armi, che nelle lettere.

porre il perno di ciascheduno, il che ancora fu dal Barbaro istesso dimostrato alla fine del libro con due carte sciolte, e sopraposte, che si fanno girare nella guisa con cui quel valentuomo suppose che i due Teatri facessero. Da questa notizia, che diedeci il Maffei (degli anfiteatri lib. 1, cap. 2.) Si raccoglie che il Conte Caylus (Recueil de littérature tom. XXIII) non fu il primo, che abbia dimostrata la mecanica del prodigioso Teatro di Curione, ma che fu preceduto più secoli prima dal Marcollini, e da Daniello Barbaro.

per la sola rappresentazione di alcuni drammi. Somme esorbitanti si profusero in Atene per quelle delle Baccanti, e della Medea d' Euripide, dell' Edipo, dell' Antigone, dell' Eletra di Sofocle, a segno che tre sole Tragedie costarono più che la guerra del Peloponeso. La magnificenza degli spettacoli Teatrali passò di Grecia in Roma, affermando Livio che un passatempo sì innocente in origine, divenne sontuoso tanto, da estenuare i regni più floridi col pazzo dispendio. *Quam ab sano initio res in hanc vel opulentis regnis vix tolerabilem insaniam venerit.* Benchè pingue fosse oltre modo la paga degli Attori, come il fu a cagion d' esempio di Roscio, e d' Esopo, benchè la spesa de' cori, degli abiti, del velario, e degli altri ornamenti fosse eccessiva, non si direbbe che questa era per la rappresentazione di Tragedie particolari, perchè gli Attori rappresentavano in molte, ed erano pagati, diremmo così, annualmente; nè tampoco per la magnificenza del Teatro, e della *Scena stabile*, che in questo caso, una volta sola, cioè al fabbricarsi del Teatro si sarebbe fatto la spesa maggiore, e delle altre minori non ne avrebbero fatta parola gli Scrittori: tanto più che allora non occorrevano per lo più i lumi; dunque tra le cose costose erano le macchine, e le *Scene mobili* per ciascheduna Tragedia. Se nel testo che abbiamo delle Greche Tragedie, e Commedie, non vi si ritrova apposta la descrizione delle Scene, e degli apparati,

Vid. Dubos. Réflexions critiques sur la poésie, et sur la peinture, 1.re partie, pag. 538.

Liv. Histor. lib. 7.

Vid. Cic. pro Roscio Comaedo.

Vid. Macrob. Saturnal, lib. 2, cap. 10.

ciò attribuire si deve alla perdita fatta degli Autografi più antichi, od all' incuria degli Amanuensi. Ma Aristotele, che vide rappresentare per avventura que' drammi, egli che saper potea qual influenza nella rappresentazione gli Autori avessero, assegnò ai Poeti non che la direzion della musica, ma quella degli apparati teatrali. Ciò si rende più probabile dal sapersi che in Grecia prima di Sofocle i Poeti rappresentavano nei loro drammi, e dal leggersi presso i Romani lo stesso di Livio Andronico. Lo essere giunti a noi i testi de' Greci drammi, mancanti della descrizione delle Scene, e delle note marginali, fu motivo che da taluno si tacciasse Aristotele d' avere male a proposito attribuito a' Poeti la direzion delle Scene, quindi della falsa idea che presso i Greci la Scena fosse *stabile* sempre, e finalmente del supporsi necessaria l' unità del luogo, del pari che l' unità del tempo, e dell' azione. Perciò, oltre le ragioni addotte, l' autorità sincera d' Aristotele deve convincerci che *Scene mobili* s' adoperarono nella rappresentazione delle Greche Tragedie; e che spettò a' Poeti lo idearle, in quella guisa medesima, che suol farsi a' nostri giorni. In Roma non si tralasciarono dopo i Teatri innalzatisi da Pompeo, da Marcello, da Balbo, ricordandosi da Vitruvio, e da Plinio, Pittori scenici all' età d' Augusto. Seguendosi le traccie dell' istoria pittorica accennate da Vitruvio, potrebbe forse attribuirsi ai Pittori, che dal Teatro passarono a dipingere altri siti per la città, la corruzione della buona maniera.

Vedi Maffei. Dissertaz. XX, nuovo sistema d' interpretare i Tragici Greci, tom. V, ediz. Torinese del 1781, pag. 80.

Dal voler essi lavorare molto, e sollecitamente ebbe per avventura principio il gusto che noi diciamo Grottesco, dai pezzi che se ne veggono nelle or sotterranee rovine, che in Roma scoprironsi a' giorni di Raffaello, gusto che s' incontra in alcune ercolanesi pitture, guasto da ghiribizzi, e da cose prive di proporzione. Pretese taluno che inventore ne fosse un certo Ludio, e che di Ludio intenda parlare Vitruvio tacendone il nome. Ma Plinio che lo nomina, che lo distingue da un certo Marco Ludio più antico, che aveva dipinto nel tempio di Giunone in Ardea, e che il più giovane Ludio novera tra Pittori che viveano a bei giorni d' Augusto, dice che dipingeva ne' portici, e nelle gallerie, vedute di paesi, di marine, di naufragj, che molto piacevano a quel erudito Principe, intelligente delle belle arti. Questi paesi, queste marine, questi naufragj, sebben cose molto diverse dalle stranezze biasimate a ragione da Vitruvio, possono farci ravvisare in Ludio un bravo Pittore di Scena, e provare che in Roma allora non solamente vivevano parecchi buoni, cattivi, mediocri, scenici Pittori; che questi non erano semplici quadraturisti da colorire unicamente la *Scena stabile*; ma che dipingevano ogni cosa propria delle *Scene mobili*, colli, alberi, campagne, marine. Anzi non penso ingannarmi dicendo, che delle *mobili Scene* sorta sia la scuola de' Paesisti, per l' obbligo, in cui erano i Pittori d' esprimere col pennello le descrizioni delle Scene dai Poeti ideate. Se la cosa andò così veramente, siami lecito

Vid. Plin. lib. XXXV, cap. 37.

notare, che tra le descrizioni apposte dal Metastasio ai suoi drammi, ve ne sono di sì vaghe, e sì nobili, da non temere il confronto delle più amene situazioni immaginatesi dal Pussino, da Claudio, dal Vernetto; e che potrebbe la fantasia de' Paesisti moderni arricchirsi colle Scene Metastasiane, come arricchirono la loro con quelle dei tragici Greci, Agatarco, Apaturio, Serapione, e forse Ludio, i quali da Pittori scenici divennero Paesisti, e ne fondarono la scuola. Ma semplice congettura sia lo argomentare che le *Scene mobili* abbiano prodotti i Pittori paesisti. Penso che sia verità il dire che molto contribuissero le *mobili Scene* ad introdurre la divisione delle Tragedie, e delle Commedie in atti, che già era in uso a' tempi d' Orazio. Divisione non immaginata dagli Autori, nè come pensarono i Grammatici, cagionata soltanto dall' intervento d' un nuovo Personaggio, o dal canto del coro che per lo più interrompe quattro volte il corso della favola, e la divide in azioni separate, ma procurata in parte dagli impresarj, e dai decoristi, perchè si avesse il comodo di preparare le macchine, e di coprire la *Scena stabile* con la *Scena mobile* di prospetto. In questo frattempo il Proscenio era occupato dalle danze, e poi da' Mimi, e da' Pantomimi. Se trattato si fosse soltanto delle Scene laterali non era mestiero di quésto riposo. I trigoni volgere si poteano in un battere d' occhio. Avvezzatosi il popolo spettatore a riposarsi più volte, fu necessario che il Poeta per

Vid. Mattei Dissertaz. citata.

Ved. Metastas. note alla Poetic. d' Orazio, pag. 336.

Ved. Estratto della Poetic d'Aristotele, cap. V.

Metast. Osser. Ediz. di Nizza 1783, tom. 13.

x x x

compiacerlo vi si adattasse, se non volea che il dramma, non per intrinseco difetto, ma per circostanze estrinseche ne iscapitasse; e perciò Orazio prescrisse la divisione in cinque atti per far cadere i cambiamenti di Scena a tempo, e luogo, affinchè non fossero inverosimili, od ineseguibili. A dimostrare che questa divisione fu arbitraria in origine, e che non fu prodotta dai cori, i quali non erano, e non serbavano sempre nello istesso numero, a un dipresso sempre l'intervallo medesimo, torna in acconcio una lettera da Cicerone al suo fratello Quinto, scritta circa quarant' anni prima d' Orazio, dalla quale risulta che i drammi si dividevano non in cinque, ma in tre soli atti. « Questo t'inculco finalmente, di questo ti prego, e t'esorto, che all'uso de' buoni Poeti, e degli industri Attori nell'estrema parte, e nella conclusione dell'affare, e dell'ufficio tuo, ti mostri diligentissimo, cosicchè il terz' anno del tuo impero al pari *d' un terzo atto perfettissimo, ed ornatissimo comparisca.* Son le parole del Romano Oratore già state dal Metastasio avvertite. Aggiungeremo noi, che siccome la voce *perfectissimus* par che riguardi l'intrinseco pregio del dramma, così quella *ornatissimus* sembra che possa riferirsi agli addobbi teatrali, al cangiamento delle Scene, ed allo splendor delle medesime.

Vid. Metastas. Estratto della Poetic. d' Aristotel. cap. XII.

Ved. Maffei. Dissertaz. cit.

Cic. ad Quintum fratrem, lib. I, epis. I, in fine, cit. dal Metast. luogo cit.

§. III.

Obbiezioni, e risposte, e quindi de' trigoni versatili, *e del loro collocamento.*

Ciò nulla ostante, o per difetto di chiare testimonianze, o perchè le rovine degli antichi Teatri spettanti alla Scena incerte sieno, e rarissime; gli Eruditi, gli Architetti, gli Antiquarj, pressochè tutti si sono fitti nel capo, che il prospetto della *Scena stabile* non si dovesse coprire giammai. Volendo essi ad ogni modo porre d'accordo ciò che dice Vitruvio nel capo settimo. *Ipse autem Scenae habeant rationes explicatas ita, ut maediae valvae ornatus habeant aulae regiae, dextera et sinistra hospitalia*; con quanto asserisce quell' insigne Maestro nel capo VIII, *genera autem Scenarum sunt tria ec.*, immaginarono che i *cambiamenti di Scena* avere luogo dovessero dentro le tre porte summentovate per mezzo di certe macchine triangolari, che s'aggiravano su' perni sospese, ciascheduna delle quali dovea mostrare sulle tre facciate altrettante decorazioni, una tragica, l'altra comica, la terza satirica. Queste macchine introdotte, secondo Valerio Massimo, ne' Romani Teatri dai Luculli, sono da Vitruvio appellate *versatiles trigonos.* Il primo che abbia immaginato di collocare trigoni siffatti nel modo che abbiamo espresso, fu Daniele Barbaro. Venne in ciò egli seguito da parecchi

Vid. Vitruv. lib. V, cap. VII.

Vitr. lib. V, cap. VIII.

Vid. Valer. Maxim. lib. 2, cap. 21.

Vid. Dan. ne' comment. al luogo cit. di Vitruv.

altri, e specialmente dal Biondin, e pochi anni addietro dal Chiar.mo nostro Collega il Signor Napione nella prefazione alla sua Tragedia intitolata Griselda. Ma questo ingenuo, ed eruditissimo Collega nostro, non ebbe altro scopo allora che il mostrare appunto che gli Antichi cambiavan di Scena contro i rigoristi sostenitori dell' unità del luogo, nè occorreva che s' internasse in discussioni, bastandogli il corroborare il suo assunto coll' autorità d' uomo sì grande, qual fu Daniello Barbaro. Se egli col supporre la varietà delle *mobili Scene* rinforza la nostra opinione col avere accolta la nostra sentenza circa il modo di cambiarle, molto ci onora. Or tornando al Napoletano Galiani egli con molta sagacità osservò che dalla serie in cui stanno le parole di Vitruvio, i *trigoni versatili* non si doveano punto situare dentro alle porte, ma alle due estremità della Scena stabile, fra la medesima, ed i sedili.

Discours de M. Biondin sur les Théâtres des Anciens, Mém. de l' Académ. des belles lettres, tom. I.

Vid. Galeani note ai luoghi citati da Vitr. Edizione di Napoli 1758, in foglio. — Stamperia Simoniana.

Vitruvio, (dice il Galiani), « nel descrivere le parti » della Scena, comincia dal mezzo, e quindi s'avanza » di mano in mano a descrivere i due lati a destra, » ed a sinistra. *Mediae valvae ornatus habeant aulae* » *regiae, dextera et sinistra hospitalia*: passa avanti, e » soggiunge, *secundum ea*, cioè appresso a queste, *spatia* » *ad ornatus comparata*, vale a dire, que' vani ove si- » tuare si devono le decorazioni, (o parlando all' uso » nostro, le mutazioni di Scena), passa anche più » oltre, e ripete nuovamente *secundum ea loca*, cioè » appresso questi vani, seguendo egli sempre lo stesso

» moto per li lati a destra, ed a sinistra *versurae* » *sunt procurrentes*, vengono le due cantonate, le quali » passano oltre, e formano le due strade, una per gli » Attori che fingono venire dal foro, l' altra per quelli » che suppongonsi venire dalla campagna. Ciò posto, (va opinando il Galiani) « se il *secundum* potesse, » come si è creduto finora, significare non al fianco, » ma di dietro alle porte, dovrebbe significare di dietro » anche la seconda volta, ed in tal caso non si trova » modo da situare le due strade delle cantonate. Si » vuol di più osservare, che le tre porte, disegnate da » Vitruvio nella Scena stabile, erano, e faceano l'ufficio » di porte vere, quali le hanno le abitazioni praticabili; » onde sarebbe stata impropria cosa di porre ivi dentro » (quasi otturandole), li cambiamenti di Scena, e » farvi ora una regia, ora casamenti, ora un bosco, » prescindendo anche dall' ingombro che avrebbero » dovuto cagionare i trigoni al padrone di casa, ed ai » forestieri, vale a dire agli Attori d' ogni specie che » doveano uscire, e dalla porta di mezzo, e dalle » porte laterali. » Tratto da queste giustissime osservazioni, il Galiani, nel disegno che ci diede per esprimere il suo pensiero, colloca i *trigoni versatili* ai lati del Proscenio, e tre per ciaschedun lato; ma poi anch' esso tenace dell' antico pregiudicio, suppone che in ciò solo ogni mutazion di Scena consistesse, e nota quindi che tuttavia essere vi dovea improprietà nelle decorazioni, non dovendo far buona comparsa boschi a destra,

ed a sinistra, ed in mezzo un magnifico, e superbo prospetto di palazzo. Quasi poi non ardisca congetturare che avessero gli Antichi in costume di coprire anche la Scena stabile di fronte, afferma che le mutazioni servivano a semplicemente indicare la qualità del dramma, avvertendo essere poco tempo da che si è ridotto a perfezione l'aspetto delle nostre Scene per lo affinamento della prospettiva. Soggiunge che fino a' giorni nostri specialmente in Teatri non nobili, si è conservata, e veduta la Scena antica, cioè nel fondo di mezzo un aspetto sempre fisso, indicante abitazione, e poi a destra, ed a sinistra variarsi nel corso della recita le decorazioni.

La incongruità grande che notò il Galiani collocando i trigoni dentro le porte, già era parsa tale circa due secoli prima ad Andrea Palladio. Questi avvegnachè uomo grandissimo, e delle antiche rovine scrutinatore sagace, non ardì sciogliersi dalle idee comuni totalmente, e per avventura da quelle che tenute erano dal dotto suo amico il Trissino. Nella costruzione del suo Teatro Olimpico immaginò una via di mezzo, che escludendo *i trigoni*, mantenesse la *Scena fissa*, ed ammettesse le altre varietà che gli parvero indicate da Vitruvio. Finse che il muro della Scena stabile rappresentasse in tutta l'ampiezza del Proscenio un cortile magnifico, a due ordini di colonne con un attico sopra, il quale muro piegò ai lati, e prolungò sino alle estremità laterali dei sedili. Fecevi sopra un soffito,

sicchè il cortile veste la sembianza di aula superba. Nella facciata di fronte aprì tre porte, quella di mezzo arcuata, più ampia, e più alta, la quale interrompe l'architrave del prim' ordine, e il basamento del secondo, l' altre ai lati alte quanto le colonne, come parimenti le porte che praticò nei muri che piegano, facendo angolo retto col muro di fronte. Dalle porte di prospetto, dove il Barbaro suppose i trigoni, il Palladio praticò tre strade di città, adorne d' edificj. Siccome il Teatro Olimpico fu eretto per rappresentarvi solo azioni tragiche, così gli ornamenti suoi non convengono alle comiche, ed alle satiriche. Dalla porta di mezzo denominata Regia s' ammira una strada che si suddivide in tre parti con fabbriche reali, tempj, basiliche, palagi; dalle altre due dette Ospitali da Vitruvio, si scorgono fabbriche men nobili. Le porte che sono a' fianchi del Proscenio, chiamate versure, sboccano parimenti sul pulpito. Il soffito era compartito in lacunari vagamente ornati, da' quali discendevano le macchine con le Deità. Ho dato nome di cortile piuttosto che di aula o sala a' tre muri che circondano il Proscenio, sebbene coperti dal soffito, perchè non sembrami convenevole fingere un salone isolato che dia a dirittura sulla strada con la sola densità de' muri. Del resto questo ripiego dal Palladio trovatosi, ha un dipresso gli stessi inconvenienti, e forse maggiori, dei trigoni. Primieramente di troppo si restringe il Proscenio, e si dona poco campo agli Attori per agire, perdendosi

tutto quel sito che è occupato dalle vie che formano il Dietroscena, nelle quali, sebbene le supposte strade sieno collocate nel vero punto di prospettiva, non vi possono stare persone, eccetto in quelle degli angoli, necessarie a passare per venire sul pulpito, ma anguste molto, e dove non comparir potrebbe l' azione. In secondo luogo nè punto nè poco vi può succedere la menoma mutazione di Scena, la quale pure si ottiene in parte co' trigoni; ed è gioco forza che tutta l' azione passi in un cortile, con lo sconveniente di far in esso succedere quanto non può avvenire che in sito vasto con danno continuo e totale dell' illusione; finalmente vien tolto il luogo per i cori, e per le comparse grandiose, epperciò, il dramma dee apparir sempre freddo e monotono. Se questo partito fu suggerito al Palladio dal Trissino, ben si mostra che quel Letterato e Grecista insigne avea anch' esso interpretato, secondo il costume volgare, Aristotile, ed Orazio, ed adattato alla interpretazione sua Vitruvio; riuscendo a far costrurre una Scena alla foggia antica, non meno di quello che simile fosse alle antiche Greche tragedie la sua Sofonisba. Avvegnachè dunque non del tutto spogliata di false prevenzioni, più ragionevole di quella del Palladio è l' opinione del Galiani, la quale accompagnata da alcune false idee anch' essa, fu comune con parecchi altri letterati, e mi spiace vederla abbracciata dal Metastasio sostenitore sì ingegnoso della libertà che aveano gli antichi Drammatici, di non attenersi all' unità del

luogo; dal Metastasio che giunse a provare essere le Greche tragedie più assai somiglievoli a' nostri drammi per musica, che non alle tragedie del cinquecento, alle francesi, ed a quelle tutte, che rigorosamente attenendosi alle tre unità, tanto più s' allontanano dalle Greche vestigia, quanto più tentano di seguirle da presso. Odasi il Metastasio: « Non si pensò mai nè dai Poeti, » nè dagli Architetti che dovesse esprimere la Scena » gli speciali luoghi supposti dall' uno, o dall' altro » dramma che esponevasi al pubblico: la parte degli » antichi Teatri, che s' intendeva sotto il nome di Scena, » non era propriamente che il vasto prospetto este- » riore d' un reale edificio elevato per ornamento nel » fondo del palco, ed affinchè gli ornamenti fossero » confacenti al genere dello spettacolo, se dovean re- » citarsi Tragedie esprimea quel prospetto la facciata » esteriore d' un edificio reale; se Commedie, strade, e » case cittadine, se drammi satirici, selve, e monti, » spelonche, e campagne: ed i Poeti imitatori per- » suasi con tutto il popolo che l' imitazione non è » obbligata (quando la sua materia nol soffre) ad » esprimere tutte le circostanze del vero, supponevano » (sempre d' accordo cogli spettatori) sopra un pal- » co medesimo tutti quei diversi luoghi che il corso » dell' azione rappresentata successivamente esigeva. »

Metast. Estratto della Poet. d'Aristotele cap. V.

Queste parole si vollero estesamente portare, onde si vegga che per voler il Metastasio attenersi all' opinione de' sostenitori d' una sola stabile Scena di fronte,

dovette ravvolgersi in sensi ambigui ed inesplicabili. Diffatti che intende egli mai *per ornamenti che fossero confacenti al genere dello spettacolo?* Per *quel prospetto esprimeva or la facciata esteriore d' un edificio reale, or strade, e case cittadine, or selve, e monti?* Non è ciò supporre che la Scena fissa coprivasi a norma del dramma, e negare ciò che avea asserito poche linee prima; cioè che la *Scena antica non fosse propriamente che il vasto prospetto esteriore d' un reale edificio?* Ove poi si voglia che fossero questi ornamenti fissi per ciaschedun dramma, ma non variabili nel corso del medesimo, ne risulta o non esservi stata Scena stabile di marmo (giacchè si accorda che la stabile Scena solea cambiarsi da un dramma all' altro) o che il prospetto di essa Scena stabile non compariva nel tempo della rappresentazione dei drammi. Ma se ha parlato d' ornamenti, se concede che questi erano confacenti al genere dello spettacolo, perchè poi soggiunge che i Poeti imitatori, ed il popolo supponevano sopra un palco medesimo tutti quei diversi luoghi che il corso dell' azione rappresentata successivamente esigeva « come » gli avean supposto gli antichi prima sopra un solo » carro di Tespi, quindi sopra un palco solo adom- » broso di fronde: finalmente su quelli che il fasto » Greco e Romano ornò di magnifiche Scene. » Senza dubbio che doveano ed i Poeti, e gli spettatori supporre sopra un palco solo ciò, che si rappresentava nel dramma, nè certo si poteva fare altrimenti; ma

poi seguitiamo a dimandare se per accrescere l'illusione, quegli ornamenti che il Metastasio suppone essersi adoperati confacevoli allo spettacolo dovessero coprire e variare il prospetto fisso, o nò: se 'l coprivano, erano dunque *Scene mobili*, se nol coprivano riuscivano del tutto inutili; se poi questi ornamenti non si variavano nel corso del dramma, ma solamente in principio del medesimo, lasciando agli spettatori il carico di figurarvi l'altre variazioni, allora converrà dire che Metastasio dimenticò che la Scena stabile era di marmo, e che era opera dell' Architetto, e non del Decoratore, e che non era variabile ora a foggia di Regia, ora di casa cittadinesca, or di campagna, e che dimenticando la Scena fissa, e coprendola in altre non differisce da noi, se non che nel volere che una volta sola si mutasse la Scena di fronte nel corso del Dramma. Basta che si mutasse da un dramma all' altro per confermarci, anche col parere d' un tanto personaggio, nella nostra congettura, che la Scena stabile, direi così, architettonica, era diversa da quella de' drammi, non dovendosi in conto niuno supporre che si edificasse un muro di prospetto in sul Proscenio ogni qual volta dramma novello rappresentar si volea. Questo sia detto per escursione, e per togliere ogni opposizione che ci si potrebbe fare chi volesse valersi del nome d'un tanto uomo. Ritornando ora al Galiani, consento volentieri con lui che i trigoni versatili non si devono collocare ove li suppose Daniele Barbaro.

Aggiungerò alle ragioni addotte per situare i trigoni ai lati del Proscenio, che dentro le porte, attesa la densità del muro che formava la Scena stabile, non si sarebbero potute godere le decorazioni di essi, tanto più se locati si fossero non rasenti le porte, ma alquanto più in fondo del supposto cortile o *Dietroscena*, in quella foggia, che era acconcia a concedere spazio bastevole all' opportuno loro volgersi, dovendo riuscire le fronti de' trigoni larghe poco meno dell' apertura delle porte. Finalmente star dovendo le porte in proporzione dell' altezza totale concessa al prospetto dell' edificio o *Scena stabile* (epperciò non più alte del prim' ordine di colonne, di cui l' edificio era ornato) non erano i trigoni costretti ad essere bassi, ed a mostrarsi puerili e meschini, come meschine mi parvero, e sono le strade che in cambio de' trigoni ha immaginate il Palladio, tuttochè Architetto di un sì fino gusto fornito; e fecondo di nobili, ed eleganti disegni? All' opposto col divisamento del Galiani i trigoni si poteano costrurre alti quanto la Scena di fronte; ed aver tutto l' agio per aggirarsi in un momento sui perni, e delle loro pitture far nobile pompa. Sembra dunque che alla congettura di lui, nulla di ragionevole si possa opporre; ma egli dopo avere sì bene intesa la disposizione dei trigoni versatili, in qual guisa prova che non si coprisse il prospetto di mezzo, e qual testimonianza ne adduce in conferma? Accorda che nei Teatri scavati sin ora non si vede affatto

vestigio di Scena, e che questa nei disegni è finta ed aggiunta dal capriccio degli Architetti; dunque essendoci tolta dalla voracità del tempo, e dalla barbarie la parte degli antichi Teatri che comprendeva la Scena, che ci vieta il tentare di liberar gli antichi dalla taccia di aver ignorate le *variabili decorazioni di fronte*, le nostre congetture rinforzando coll' autorità degli scrittori? Avranno i moderni recata ad un grado di maggior perfezione l' arte della prospettiva, il che si vuol concedere, ma non l'ignorarono interamente gli Antichi. Della perizia loro in quell' arte diedero le prove che veduto abbiamo in Grecia ed in Roma, ciò null' ostante, quand' anche si volesse ad ogni conto che la prospettiva fosse dagli Antichi ignorata, il che si dee negare, ne verrebbe che non dipingessero Scene di prospetto? Non sarebbe ciò lo stesso che asserire non esservi stata pittura dopo il risorgimento delle lettere e delle arti innanzi al secolo decimosesto, perchè Cimabue, e Guido da Siena, ed altri simili non dipingevano al pari di Raffaello, di Michel Angiolo, del Tiziano? Se dagli Antichi era ignoto per avventura il modo di eseguire gli istantanei cambiamenti delle apparenze teatrali, se questo si tiene per invenzione recente, ne siegue che cambiamenti non succedessero sebbene con più di lentezza? Benchè a parere del Galiani anche a' giorni nostri nei Teatri volgari si vegga conservata la Scena antica, cioè stabile nel mezzo, e mutabile a destra ed a sinistra; benchè gli Istrioni di tutti li paesi più colti d' Europa abbiano

continuato senza rimprovero a rappresentare sopra un palco, la cui Scena non è che un semplice panno o l'aspetto esteriore di qualche cittadina abitazione, tutti i varj avvenimenti d'una Commedia, poteano nei grandiosi e nobili Teatri degli antichi le Scene cambiarsi, anzi se a dispetto del progresso che si fece nell' arte del cambiar le Scene, pure gli Istrioni si valgono di una Scena fissa, è indicio che questo loro costume non procede da mancanza di cognizione dell' arte, ma dalla difficoltà, e dalla spesa che importa per essi il ridurre tal' arte in pratica, spesa che ben si poteva fare dai Teatri di Grecia, e di Roma. Se la testimonianza di Valerio Massimo, che testè abbiamo addotta, riesce di qualche peso, noi veniamo a sapere che l'invenzione dei trigoni versatili si deve ai Luculli, *Versatilem Scenam fuerunt Luculli.* Altronde par evidente che in Grecia si cambiassero le Scene, e che si cambiassero in Roma prima dell' età di Luculli; dunque ne' trigoni non consisteva ogni cambiamento; ma questo si faceva per lo innanzi ed in Grecia ed in Roma per altri mezzi che noi ora ignoriamo, e l' invenzione de' trigoni non altro produsse che accrescere rapidità al mecanismo. Sempre essersi adoperate nei Greci Teatri le Scene laterali può risultare dall' autorità di Polluce. Egli asserisce che furono in uso i Proscenj di quà e di là della Scena, ne' quali venivano rappresentati oggetti fuori della città, a cagion d'esempio, sepolcri, edicole, case, ville rustiche, ed altro, e soggiunge che

Vid. Valer. Max. lib. 2, cap. 21.

Pollux. Onomastic.

v' erano quivi presso due altre porte per introdurvi dall' una gli Dei marini, dall' altra i celesti che di tanto in tanto solevano intervenire all' azione drammatica. Quei Proscenj dunque teneano il luogo delle Scene di fianco, le quali mercè di Lucullo supplite vennero dai Romani co' trigoni versatili, seppure l' invenzione di questi non si dee anco ai Greci, e se Valerio Massimo non ha inteso parlare della introduzione loro in Roma solamente. Che per altro sieno Romana invenzione si potrebbe supporre dal non intenderli nominati dagli Scrittori Greci che delle cose Teatrali parlarono, e dal non averne Vitruvio, che è solito distinguere ciò che è di Greca da ciò che è di maniera Romana, ragionato. Comunque siesi quando Vitruvio pensato avesse che questi trigoni dovessero formare tutta la mutazione di Scena, non ne avrebbe fatto parola nel settimo capo, ove descrive l' addobbo intiero del Proscenio, dicendo che stavano quelli ai lati della Scena stabile, e che ciascheduno di essi aveva tre specie d' ornati suoi proprj; ma nel capo susseguente in cambio di dire *genera autem Scenarum sunt tria*, avrebbe detto *genera autem trigonum sunt tria*, o più chiaramente *frontes autem trigonum*, cioè le facciate de' trigoni sono di tre sorta, l' una tragica, l' altra comica, la terza satirica. Perciò è da supporsi che avendo egli fatta menzione de' trigoni nel capo antecedente verso il fine, volle descrivere il Proscenio nudo, quelli noverando tra gli oggetti che empivano i lati della Scena, nominando

Vitr. lib. v cap. VII.

poi tre specie di Scene senza più far motto alcuno de' trigoni, il che sarebbe stato opportuno per la chiara intelligenza del testo massimamente passandosi da un capitolo all' altro, non più mirò alla Scena di fianco, ma a quelle di mezzo, che pure esse doveano avere tre aspetti diversi, e colle quali i trigoni all' uopo volgendosi dovean essere d' accordo. Ad escludere intieramente la supposizione di Daniello Barbaro, e de' suoi seguaci, ed a confermare vieppiù che Vitruvio nel capo ottavo non ebbe in pensiero le decorazioni dei trigoni, torna bene il leggere che egli quelle tre specie di Scene ornò di cose tali da non poter stare ne' trigoni o da starvi a disagio. Vuole a cagion d' esempio loggie, e finestre nelle Scene comiche, nelle satiriche spelonche, e monti, foreste, e montagne. Queste dover essere praticabili appare dalle Greche Tragedie; nè si potevano supporre dagli spettatori, perchè facevano parte essenziale del dramma.

Vid Euripid. in Res. Nel Reso d' Euripide dovea essere senza dubbio praticabile il campo de' Greci, quando Ulisse, e Diomede v' entrarono di notte, e vi portarono lo spavento, e l' orrore, praticabili i tetti delle case Trojane, nella Troade d' Euripide, affinchè i Greci si veggano sopra que' tetti con accese faci, e si veda di già cominciato l' incendio per ridurre in cenere quella famosa, ed infelice città. Praticabile nelle supplichevoli dello stesso Autore la roccia su cui ascende Evadne immersa nell' afflizione, mirando al piano innalzato il rogo per ar-

Euripid. in Troad.

Euripid. in suplic.

dere il cadavere di Capaneo suo sposo. Questi spettacoli che empir doveano di terrore, e di compassione il Teatro, potevano forse aver luogo o dentro le porte del prospetto stabile, od ai lati del Proscenio? Non era forse mestieri di tutta quanta l'ampiezza del palco, e di un palco spaziosissimo per eseguirli? Non doveano questi campeggiare nel bel mezzo del Proscenio, affine di produrvi la possibile teatrale illusione? Avvegnachè il solo buon senso possa condurci a formar congetture che non i lati, ma l'intera Scena mutasse di aspetto, le autorità di Plutarco, e di Servio tolgono ogni dubbio che nascer possa in contrario. Plutarco nell'opuscolo che intitolò del cibarsi delle carni, osserva che sogliono i Legislatori talora velare sotto contrario manto le ordinazioni loro, per renderle al popolo accette, nella guisa con che in Teatro le Scene si cambiano per mezzo di nascosti ordigni. Dimostra egli con ciò, che si ravvolgeano, e mutavan di faccia le Scene. Non avendo Plutarco avvertito se quest' uso greco fosse, o Romano, lascia supporre che Romano fosse, e Greco. Da Plutarco non dissente Cassiodoro, il quale insegna che la Scena era coperta, e che si cambiava alle volte girando a un tratto su perni *tutta*. Notisi la parola *tutta* per cui sono accennate, non le Scene laterali soltanto, ma l'apparenza dell'intiero Proscenio. Quando peraltro si volesse che Plutarco, e Cassiodoro vagamente esprimendosi, non ben distinguessero i trigoni dalle Scene di fronte, una tal distinzione si fa chiaramente palese

Vid. Plut. in Opuscul. de esu carnium.

da Servio nel commento al libro terzo delle Georgiche. Nomina egli due specie di Scene, l' une dette versatili, l' altre conduttibili: *Scena autem quae fiebat aut versatilis erat, aut ductilis. Versatilis tunc erat cum subito tota machinis quibusdam convertebatur, et aliam picturae faciem ostendebat, ductilis tunc cum tractis tabulatis huc atque illuc species picturae nudabatur interior.* Da questa narrazione si scorge che le Scene duttili, e le versatili non s' introdussero in Roma successivamente l' une dopo le altre, ma che si adoperavano contemporaneamente. Quando ai lati del Proscenio si fossero adoperate le Scene *duttili*, mentre esistevano i trigoni, questi sarebbero stati coperti da quelle, le quali con impedirne il gioco, gli avrebbero resi inutili; inoltre considerandosi come semplici macchine doveano esser fissi su' perni, e non togliersi dal Proscenio a capriccio dell' Impresario per dar luogo alle Scene duttili, le quali costituivano il più delle volte la Scena mobile di fronte. Le parole di Servio mostrano che non fu altrimenti. — *Ductilis tunc cum tractis tabulatis huc, atque illuc species picturae nudabatur interior.* Cioè la Scena duttile spaccavasi, (dunque era unita, e formava un tutto che copriva il prospetto) e si ritirava mercè certe incanalature praticate ne' legnami, ond' era pavimentato il Proscenio, ed altri ordigni attaccati al soffito, divisa in due parti qualora occorrevano cambiamenti, parti che si nascondevano ai lati della Scena stabile, e non visibili agli spettatori: *huc*, *illuc*, di

Vid. Servium in comment. ad lib. III, georgic. vers 24.

quà, e di là. Allora comparivano l' altre Scene poste dietro di mano in mano, anch' esse mobili, e dipinte, *species picturae nudabatur interior*, ed in ordine al dividersi di quella che stava sopra. In qual guisa potrebbe dirsi che si manifestavano le interne decorazioni qualora state non fossero coperte dalle esteriori? Se avesse inteso Servio delle Scene laterali, oltre la sconvenienza sopra accennata del coprire i trigoni, come mai poteva schivarsi l' incongruità di far venire la metà della Scena sul bel mezzo del palco a coprire gli Attori, mentre l' altra metà scorreva verso i lati nascosti? Si prendano le parole di Servio nel senso più naturale, e ne risulterà, che spaccandosi la Scena duttile in due parti, givano entrambe ad ocultarsi ai lati del prospetto stabile, e rasenti il medesimo, in que' siti che Vitruvio assegna ai preparativi scenici, e che erano, secondo il disegno che il Galiani esprime, ai lati del Proscenio. Ho detto che il più delle volte le Scene duttili da Servio sì chiaramente disegnate costituivano la Scena mobile di fronte; perchè talvolta forse quella veniva composta di tende che si alzavano, come in appresso vedremo; ora si vuol far notare coll' istessa autorità di Servio, che gli Antichi non soltanto adoperavano Scene mobili all' uopo de' drammi diversi, ma che le mutavano nel corso del dramma medesimo. Diffatti le parole di Servio sono di commento ai versi di Virgilio 24, e 25. del libro terzo della Georgica, ove il poeta pieno d'entusiasmo, fingendo di voler al-

zare un tempio in onore d' Ottaviano Augusto, e quindi proponendosi di dare spettacoli teatrali con rappresentar le gesta del suo Eroe, così cantò:

. . . . *Jam nunc solemnes ducere pompas*
Ad delubra juvat, caesosque videre juvencos:
Vel Scena ut versis discedat frontibus.

Già si figura il Poeta di essere in Teatro, e di mirare la rappresentazione d' un dramma; e già vede all' occorrenza del dramma medesimo, cioè sotto gli occhi, cambiarsi le Scene lateralmente, voltando le sue fronti, o facciate, cioè mira girarsi i trigoni *versis frontibus*, e spaccarsi la Scena di mezzo, *discedat*, avendo Virgilio, al dire di Servio, con un solo verso indicata, sebbene con mirabile ambiguità, la natura delle Scene mobili laterali, e di fronte, *unde mira ambiguitate, perite utrumque tetigit*. Nè si creda che questo rivolgimento, e questa spaccatura comparisse allo alzarsi, o più veramente parlando all' uso antico, allo abbassarsi del Sipario, restando poi nel corso del dramma permanente. Se così intendere si dovesse, sarebbe stato inutile il nascondere col Sipario agli spettatori i preparativi scenici, e quasi inutile il Sipario medesimo. Volle il Poeta significare un rapido cambiamento durante la rappresentazione del dramma, quasi per forza d' incanto; giacchè in un batter d' occhio si potevano, e volgere i trigoni; e con incastri, rotelle, e simili altri ordigni ritirare si poteva e di quà, e di là la *Scena duttile* di fronte. Se *species picturae nudabatur*

interior, cioè, se spaccandosi la decorazione che era innanzi, appariva la decorazione di sotto, *species picturae*, è segno manifesto che in un sol dramma succedevano più cambiamenti. Queste ragioni forse, e il lungo studio fatto sopra le Greche Tragedie, indussero parecchi Letterati Italiani, ed Oltremontani ad essere del nostro parere. Alcuni ragionarono confusamente, e con termini vaghi, ed altri poi trovandosi dall' un de' lati inceppati dal pregiudizio, e dall' altro guidati dalla convenienza, diedero a divedere l' opinione loro, ma non ardirono parlare affermativamente. Tra i primi si vuol quì porre il celebre Barthelemy riguardo a' Greci, ed in questi ultimi tempi l' Autore del Pollione, il Signor Bugny riguardo a' Romani: fra coloro che con esitanza, ed oscurità parlarono, si vuol citare il Metastasio. Occorrendo a quest' ultimo parlare de' cambiamenti che succedevano nel dramma istesso, in cambio di affermare schiettamente, se la Scena in un dramma non avesse mai da cambiarsi, dice quasi titubando: « Or » se la Scena (sono le parole di lui) in un dramma » non avesse mai dovuto supporsi cambiata, Euripide » nell' Oreste farebbe giacere in letto nella pubblica » piazza il suo infermo Protagonista, e ricevere in » questa comoda, e decente situazione le ufficiose vi- » site delle Matrone Argive: farebbe nell' Alceste uscir » dalle sue camere la moribonda Regina, che sa di » certa scienza il preciso imminente ultimo momento » della sua vita, per venire senza alcun bisogno unica-

Metast. Estratto della Poetic. d'Aristotele, cap. V.

» mente a fare in piazza il suo testamento, e morirvi.

Mattei dissertaz. novo sistema d' interpretare i tragici greci.

Men timido del Metastasio il celebre Zaverio Mattei chiamò falsa l' idea, che presso i Greci la Scena fosse continuamente fissa. Le gran lodi che ottenne il Mattei dal Metastasio, dicendosi nell' estratto della Poetica d' Aristotele col parere di lui perfettamente d' accordo; ed in una lettera al Mattei diretta, encomiando l' arte con cui seppe metterè in vista il ridicolo di voler ridurre l' unità del luogo all' angustia d' una camera, o d' un gabinetto, mostrano che il Metastasio, il quale nel suo estratto inedito, era dubitativo circa le mutazioni reali di Scena, letta la dissertazione del Mattei, si fece coraggio, e tenne per interamente sconfitti (mi valgo delle sue parole) quegli eruditi sì, ma inespertissimi critici, che tanto su questo, che su alcuni altri punti la pensavano diversamente.

Ma la opinione nostra medesima prima ancora che fosse od apertamente, o dubitativamente seguita da' mentovati Scrittori, era stata messa in campo da un personaggio in ogni genere d' antiquaria versatissimo, conoscitore del pari della letteratura, e delle arti belle, personaggio ch' ebbe la ventura di trovare fra le rovine d' un antico Teatro, ruderi spettanti alla Scena, ventura, che secondo il Galiani non era accaduta a nessuno ch' ei sapesse. Questo personaggio è il famoso Scipione Maffei, il cui parere è troppo autorevole, e le cui parole troppo tornano acconcie in conferma di quanto ho esposto, perchè qui non si riferiscano in

Vid. Galliae antiquit. quaedam selectae. Lettera XXIV, Veronae 1734, in folio, pag. 153.

parte, tanto più, che da essa può dilucidarsi la forma dell' antica Scena. Egli indi dà ragguaglio a Bernardino Zandrini dell' antico Teatro d'Oranges, che dice il più intero di quanti avesse veduti. Colla descrizione di certe mura con porte, e fiancheggiate da torri, mura che ragionevolmente suppone essere reliquie della Scena, si fa strada ad accennare che i disegni che diedero della Scena antica, l' Alberti, Baldassare da Siena, Daniele Barbaro, e poi il Desgodetz, ed il Perrault, sebbene lodevoli, non sono esatti, sia perchè concedono sito grandissimo al *Dietroscena*, che sarebbe stato inutile, come pur oggi sarebbe; sia perchè non si lascia al Proscenio bastante spazio per le pompose comparse, e per le danze, le quali dai Romani furono portate sul Teatro, dove da' Greci si facean nella platea, perciò detta Orchestra, sia perchè non vi potea stare il coro stabile, nè operar vi poteano la macchine in tante, e sì diverse maniere. Ritornando poi a parlare di muri supposti della Scena stabile, sopra la quale, secondo Esichio, e Polluce, v' eran abitazioni a due piani, soggiunge:

» La parte finor descritta, e sì vagamente nel solido
» conformata, ben può di leggieri comprendersi quanto
» atta fosse ad esser nobilitata cogli ornamenti, e co'
» scenici addobbi illuminata: può comprendersi pari-
» menti dalla premessa pianta, e dal tutto insieme
» *quanto più conformi ai nostri di quel che ci vengono*
» *rappresentati, fossero nella parte della Scena i Teatri*
» *antichi.* »

. . . . . » Insegna inoltre Cassiodoro, che la Scena » era coperta, e che si cambiava *alle volte girando a* » *un tratto su perni tutta* (cioè in fronte, ed a' lati) » ed insegna Servio, che si cambiava ancora al *nostro* » *modo, tirando i telai.* Ecco però qualmente, benchè » col nome di Scena intendessero da prima (gli An- » tichi) quel solo muro o altro, che si fosse, che fa- » cea ombra, e benchè tal nome a quel superbo pros- » petto continuasse poi sempre; non pertanto intendevano » altresì per esso lo spazio in cui s' operava, e lo » guarnivano con finte apparenze, e con pitture, e vi » venivano i recitanti, e gli attori per vie laterali an- » cora, *come pur oggi si fa.* »

» Non è da dubitar per certo che nel Teatro d' » Oranges lo spazio naturale di parte, ed altra, non » fosse il Pressoscena ec. » Questo non breve tratto del Maffei si è voluto quì stesamente riportare, onde si vegga coll' autorità di un tanto maestro, eguale per me a quella d' un classico antico, che le congetture nostre non sono discoste dal vero, e che le rovine del Teatro d' Oranges, la testimonianza degli Scrittori, la forma delle Greche Tragedie, la teatrale convenienza, tutto ci deve convincere che eravi una *Scena mobile* oltre *la stabile*, e che quella cambiavasi nel corso del dramma.

§. IV.

Macchine, Maschere, ed altre cose inservienti agli spettacoli Teatrali, in conferma delle Scene mobili.

Per convincere pienamente cóloro, che tuttavia pur dubitassero, se le arti avessero fatto presso gli Antichi il progresso che si richiede ad eseguire ogni specie di Teatrale illusione, a ciò che si è detto affine di provare l'uso delle Scene mobili, sarà pregio dell'opera aggiungere qualche cenno delle macchine, delle maschere, e di quant'altro serve a rendere perfetto lo spettacolo. Si raccoglierà, che se i Greci, ed i Romani seppero operar difficilissime cose, poteano ottenere le più facili, mutando Scene ai lati, ed in fronte, come, e quante volte il richiedessero i drammi. Dall'esame delle Greche Tragedie risulta, che senza l'uso di macchine non si sarebbero quelle potuto rappresentare; e non è credibile che i Poeti Drammatici, i quali sovrintendevano anche alla parte meccanica del Teatro avessero scelto argomenti bisognevoli di macchine, se delle macchine, non si avesse saputo far uso. Cominciando da più antichi, Eschilo introdusse nel Prometeo le Ninfe Oceanitidi, che sopra carri alati si recano a consolar quell'infelice ligato ad una rupe, quindi l'Oceano istesso sopra d'un mostro alato. In altri drammi de' Poeti posteriori comparivano ad un tratto gli Dei celesti

Vid. Aeschil. in Prometeo.

Vid. Pollucc. Onomast.

marini, ed inferi, e gli Eroi istessi talvolta su carri volanti, Tritolemo, Persee, Bellerofonte. Non tralasciarono all' occorrenza di far balzare l' Ombre fuor dell' abisso. Nell' Ecuba d' Euripide compare l' Ombra di Polidoro ad annunziar alla madre le sventure novelle di cui è minacciata; lo spettro d' Achille si slancia dalla tomba, s' appresenta ai Greci Capitani, e loro comanda di sacrificargli Polissena figliuola di Priamo. Se talvolta si vedevano scendere i Numi in terra, altre fiate si miravano i mortali ascendere al Cielo. Elena vi sale per essere trasformata in costellazione favorevole ai nocchieri. Si scorgeva Medea traversar l' aria

Euripid. in Ecub.

Euripid. in Oreste.

Euripid. in Med.

« Sul carro che tiravan due serpenti. »

Si deve anzi notare; che quanto più antiche sono le Tragedie, tanto più ammettono questa specie di meraviglioso, a segno che alcune Tragedie d' Eschilo furono da un dotissimo, ed elegante antiquario, paragonate ad una serie di mobili quadri, alcuni gradevoli, ed altri sì bizzarri e mostruosi, che solo poteano affacciarsi all' immaginazione sfrenata dell' Autore. Questo meraviglioso soccorreva talvolta alla sterilità od all' imperizia del Poeta; e diminuì a misura che i Poeti perfezionavansi nel dare più regolarità ai drammatici soggetti. Perciò Orazio taccia di Poeti da poco quelli, che non sapevano sciogliere un intrigo senza l' intervento d' un Nume, o che intervenire il faceano fuor di proposito; onde appare che all' età sua, quantunque con più di parsimonia, i Numi pure intervenivano in Scena ancora.

Ved. Bartelemy. Anacarsis, cap. LXX.

Vid. Horat. Poetic.

Non si potea far a meno presso un popolo immerso nelle superstizioni del Gentilesimo, e seguace d' un culto sì strano come era quello che presenta la mitologia. Le macchine non si riducevano a' cocchi volanti, ed a siffatte altre cose per l'apparizione de' Numi, e per quelle dell' Ombre dei morti: non mancarono gli Antichi di averne per imitare gli effetti naturali del fumo, della fiamma, del tuono, in quella guisa che si osserva nella rappresentazione dei nostri drammi per musica.

Benchè forse non si facessero allora sì prestamente muovere, e con tanta precisione le macchine, come si fa adesso, sono i moderni vinti dagli Antichi nel modo di mascherare, e di vestire gli Attori, avendo la necessità obbligati gli Antichi a tale studio particolarmente. Non parleremo, nè delle primitive maschere, ricordate da Clemente d' Alessandria, e secondo lui mentovate nelle poesie d' Orfeo, e di Lino; e che taluno forse confuse con certe mascherine Bacchiche, di cui si valeano per diporto i villani sospendendole agli alberi, male interpretando Virgilio nel secondo delle Georgiche. Nè tampoco faremo ricordanza di quell' altre che assai posteriormente s' introdussero, e che servendo a' ballerini, non aveano deformità alcuna nella bocca. L' une, e l' altre erano leggiere e simili alle nostre. Discorreremo brevemente delle maschere sole, che servivano agli Attori tragici, e comici. Costretti a declamare a cielo scoperto, di giorno, in Teatri amplissimi, per essere veduti, ed intesi, doveano

Ved. Biondin mémoire de l' Acc. des Sciences et belles lettres, tom. IV.

Vid. Lucian. de Saltat.

vestirsi in modo da parere più alti della persona, e doveano spinger, ed accrescer la voce a segno che giungesse chiara, e distinta a tutti gli ordini de' sedili. A tal uopo non sì tosto ottenne Eschilo un fisso Teatro, che si diede a perfezionare la maschera inventata da Tespi, e la ridusse a segno da poter rappresentare al vivo non che gli Eroi, ma i Numi con quel consueto carattere che attribuito fu loro dalla sublime immaginazion de' Poeti. Queste maschere non coprivano il volto solamente, ma involgevano tutta quanta la testa; ed erano, o calve, o chiomate, e tali sempre che esprimessero il personnagio introdotto dal Poeta nel dramma. Giulio Polluce tesse un non breve catalogo degli aspetti, e de' caratteri che mostravano esse costantemente. I Romani per buon tratto di tempo non si valsero di maschere, e fu Roscio, perchè era guercio, il primo che dalla Grecia le portò in Roma. Nell' antica Commedia Greca, in cui si poteano liberamente porre in in ridicolo le persone viventi, portavano gli Attori una maschera ad esse rassomigliante. Socrate potè vedere per tal mezzo sul Teatro di Atene l' aspetto suo istesso contraffatto da un Istrione. Mercè queste maschere si introducevano in Teatro uomini di nazioni diverse colla fisonomia che loro era propria. Non pure la diversità della nazione, ma appariva dalla maschera quella della condizione, del carattere, dei sentimenti dei personaggi rappresentati, così che toltosi appena il Sipario, subito riconosceasi la profonda tristezza di Niobe, gli atroci

Vid. Orat. de arte poetic.

Vid. Poluc. Onomastic. lib. 4, cap. 18, 19.

Vid. Aristofan. in Equitib.

Quintill. istitut. lib. 11, cap. 3.

disegni di Medea, i terribili trasporti d' Ercole, l' abbattimento lagrimevole, cui trovavasi ridotto lo sventurato Ajace, e le vendette che pur allora aveano esercitate le magre, e pallide Eumenidi. Nella Commedia al primo tratto distinguevasi il servo, il parassito, il villano, il soldato, la vecchia, la fantesca, il giovane costumato, il discolo, ed era giunta a segno l' arte delle maschere, che, coloro i quali dovevano mostrarsi ora collerici, ed ora mansueti, ne portavano di tali che avevano un ciglio aggrottato, e l' altro in riposo, come avverte Quintiliano de' Romani parlando. A un dipresso la cosa medesima accenna Polluce con dire che presso i Greci chi sosteneva le parti di vecchio dovea mostrarsi cruccioso da un lato, e sereno dall' altro. Da queste maschere la voce dovea uscire forzatamente, e rendere suoni più forti, e più distinti, onde furono appellate da Cajo Basso presso Aulo Gellio *personae* che deriva dal verbo *personare*, significante risuonare.

Vid. Poll. onomast. lib. IV, c. 19.

Gellius Noct. Attic. lib. 5, c. 7.

Boezio conferma il sentimento di Basso con dire che la voce esciva maggiore in grazia della concavità. Si pensò che gli Attori adoperassero una specie di tromba; così potendosi congetturare dall' ampia apertura di bocca che mostrano le maschere negli antichi manoscritti, nelle medaglie, nelle gemme, ne' bassi rilievi, e che furono in gran parte raccolte dal Ficoroni. Di che si componesse tale tromba si cercò parimenti, e si volle che fosse incrostata di rame, quindi di certe laminette finissime d' una cotal pietra nera, rammentata da Plinio

Vid. Du Bos, réflections critiques, sect. XLIII.

Vid. Ticor. de larvis scenicis, ec.

Plin. hist. nat. lib. 37, cap. 10.

col nome di *Calcophonos*, cioè suono di rame; *Calcophonos nigra est, sed illisa aeris tinnitum reddit, tragoedis, ut suadent, gestanda.* Fu preferita al rame, perchè secondo Solino aveva la proprietà di risuonar in guisa di quel metallo, senza pregiudicare alla nettezza della voce. Per farne giungere distinto il suono alle parti tutte de' Teatri vastissimi stavano entro i sedili certi vasi di bronzo, in cui ripercuotere potesse armoniosamente, detti *Echoea*, affinchè (così avverte Vitruvio) la voce dalla Scena diramata, giungendo a colpire la concavità di que' vasi, eccitasse un convenevole concento.

Questi vasi all' età di Vitruvio non si erano ancor addottati da' Romani, benchè si praticassero da' Greci. Quand' erano i Teatri lignei non abbisognavano, essendo il legno per se stesso risuonante. *Omnia publica lignea Theatra tabulationes habent complures, quas necesse est sonare.* Furono introdotti in Roma poco dopo Vitruvio che ne ragiona, come di cosa Greca, e mostra desio che ivi si praticassero. Plinio, il quale dissente in ciò da Vitruvio, si lamenta che quei vasi, e le volte sotto cui si collocavano, assorbivano la voce. Cassiodoro all' opposto molto tempo dopo attribuisce alla concavità di essi il suonare che facea la voce de' tragici, oltre il potere d' uomo mortale: onde se da queste contrarie sentenze argomentasi che presso gli Antichi non erano tanto conosciute le leggi della musica, come ora il sono, si vede per lo meno quanto

Vitr. Lib. V Cap. V.

Cassiod. Epistol. 51.

cercassero, anche in questa parte, ogni perfezion teatrale. Diffatti altri inconvenienti, oltre quello di mostrare bocca sì ampia, poteano aver le maschere. Per esse eran poco apparenti le alterazioni del volto, ed il cambiamento di colore: ma il volger degli occhi, che sono al dire di Tullio, l' indice dell' animo, poteva in parte vedersi; ed altronde supplivasi a tali inconvenienti col gesto. I difetti inseparabili dall' uso della maschera erano compensati dal potere un Attore vecchio rappresentare un personaggio giovane, ed anche una donna; giacchè le donne nelle Tragedie, e nelle Commedie pare che non rappresentassero almeno per un certo tempo. Demetrio, celebre Attore dotato di voce soave, rappresentar solea le Matrone. Mercè le maschere erano più verisimili que' drammi, in cui l' intreccio sorge dall' errore di prender continuamente una persona in cambio d' un altra, come nei Menecmi di Plauto, perchè le maschere di tutte due erano simili. Finalmente la più grande proprietà di quelle era l' accrescere la voce, prescindendo anche dal supposto ajuto de' vasi di bronzo. Ad oggetto di far corrispondere il rimanente della persona alla grossezza della testa, gli Attori si vestirono d' ampia veste talare appellata Sirma, e calzarono i coturni, cioè una specie di stivaletti, con la suola molto alta. La statua di Melpomene nella villa Borghese, ha un coturno con suola alta cinque pollici di palmo Romano. La materia del coturno era di porpora, e 'l fasto dell' abito intero si conveniva alla nobiltà de' caratteri che s' esponevano.

Cicer. de Orator. lib. 3.

Ved. Du Bos, réflexions critiques, ec. premier partie, section, 43.

Vid. Winkelmann, tom. 1, pag. 328. Idem monumenti inediti, tom. 2.

Vid. Polluc. lib. 4, cap. 18.

Nessun risparmio faceasi nelle parti accessorie, ne' Cori, e nelle danze; non in quel coro soltanto che tenea luogo d' interlocutore; bensì in quell'altro di più persone composte, che s' introdusse a cantare, ed a ballare tra un atto, e l'altro, ma che pur anche serviva al dramma, o tragico, o comico, e traeasi dalle viscere del dramma medesimo. Ora i Greci, ed i Romani che procurarono d' ottenere la teatrale illusione, a segno di sciegliere uomini condannati al supplicio, per rappresentare Ercole che si getta sul rogo, onde il popolo ne intenda i veri lamenti, e ne vegga la morte; per rappresentar Scevola che s' arde la destra: quei Greci, e quei Romani che non badarono a spesa, e posero ogni cura nelle parti, anche subalterne delle teatrali apparenze, per rendere lo spettacolo magnifico ed autorevole; non doveano certo trasandare i cambiamenti di Scena che tanto contribuivano all' effetto principale, e che più agevolmente si potevano ottenere. Essi ben vedevano che quella delle Scene era la parte più cara, e popolare dello spettacolo. Quanto meno colti sono gli uomini, e meno ragionatori; tanto più amano d' essere colpiti per la via de' sensi, e dell' immaginazione. Dovettero perciò le Scene, e le maschere perfezionarsi prima che il Teatro giungesse a quella forma regolare introdottasi da Menandro dopo che fu vietata la vecchia Commedia; forma praticata da Terenzio, e raccomandata da Orazio; da Orazio, il quale appunto dolevasi che ai giorni suoi si andasse

Ved. Mattei, dissertazione citata.

Ved. Pollion, ou le siècle d' Auguste, chap. XLIX.

Orat. poetic.

al Teatro più col fine di appagare gli occhi che lo intelletto, e che la plebe non pure, ma i Cavalieri istessi vedere più amassero le ricche comparse, le schiere d' armati, i combattimenti anche a cavallo, le fiere di lontano clima, e per fino centinaja d' animali da soma, al dir di Cicerone, comparsi nel dramma della Clitennestra, che non l' intendere i bei versi ond' era il dramma tessuto. I popoli rozzi furono sempre dell' indole istessa, e converrà sempre che per divertire il volgo, cerchisi d' appagare la vista, prima che in esso la coltura giunga a grado di gustare un ragionato spettacolo colle tarde, e riflesse norme dell' arte condotto. Ne son prova nell' Italia moderna le tante rappresentazioni sacre che eran detti *Misteri*, in alcune delle quali già assai si sfoggiava in comparse, e pitture, e macchine d' ogni sorta, e che furono i primi passi per cui si giunse di nuovo alle decorazioni teatrali. Non parlerò delle Scene che ornarono quei Teatri temporarj, o più veramente saloni, e gallerie in Roma, in Firenze, in Urbino, in Ferrara, ed altrove quando sin dal principio del XVI secolo, i Trissini, i Rucellai, gli Speroni, i Bibbiena, gli Ariosti, tentarono di far risorgere la Tragedia, e la Commedia antica, e tennero per fermo d' aver seguite a rigore le regole d' Aristotile alterate poi, commentate, e diffuse dal sottile, ed analitico Castelvetro, e seguite dalle Accademie intiere in Italia prima, e poi in Francia all'età di Richelieu; parlo di quei spettacoli, il meraviglioso

Ad familiares lib. 7, 1.

dei quali rendutosi temperato diè nascimento poco per volta al dramma per musica discendente assai più genuino, e sincero da' Greci, che nol siano le moderne Tragedie lavorate, come osservò il Mattei, non sull' indole delle Greche, con musica, e cori, e spettacolosi apparati; ma piuttosto sul modello della *Commedia nova*, vogliamo dire di Menandro, e di Terenzio, avvegnachè contengano soggetti, ed argomenti tragici, e non comici.

Vedi Mattei. Dissertaz. XX, nuovo sistema d' interpretare i Tragici Greci.

La Forza, la Violenza, l' Oceano, ed altri interlocutori fantastici introdotti da Eschilo nel *Prometeo incatenato*; la morte che parla, ed agisce nella *Alceste* d' Euripide, parecchi stranissimi Attori di cui si valse nelle sue Commedie Aristofane, non rassomigliano forse a que' personaggi parimente allegorici, che furono vedute ed intese nel XIV, e XV secolo nelle rappresentazioni dei nostri? I Numi degli Antichi corredati del loro seguito di carri volanti, di Genii, e talvolta di tuoni, e di tempeste, tra le musiche strepitose, le danze, ed ogni apparenza maravigliosa, non ricomparvero in sulle Scene del secolo XVI, e XVII in Italia, ed in Francia? Che più? il robusto Piemontese Tragico già seguace così rigoroso, e fermo delle tre supposte unità d' azione, di tempo, di luogo, egli che fu ad Eschilo somigliante nella sublimità, e nella forza de' pensieri, non sembra aver mutato consiglio, ed aver voluto, non so bene se davvero, o per gioco, emulare quell' antico Padre della Tragedia, e quasi a' suoi ruvidi prin-

Vid. AEschil in Prometeo.

Vid Euripid. in Alcest.

cipj richiamandola, valersi ad imitazione di Eschilo, di interlocutori egualmente mostruosi quali sono il Peccato, la Morte, i Demonj nel suo *tramelo dramma* intitolato *la Morte d' Abele*, che netto da tutte le morbidezze metastasiane, ricercherebbe una musica severa come lo stile con cui è scritto, sublime, vigorosa non men della Greca, a' tempi d' Eschilo? Ma suppongasi che il terribile Alfieri nostro scherzasse, o che volesse far prova di correggere il *dramma per musica*, come pensò di coreggere la Tragedia, tenendo nella sua Morte d' Abele, lo spettacoloso dell' uno con la severità dell' altra, noi tornando in cammino diremo, che in quelli spettacoli che hanno preceduto il dramma in Italia, e ne' quali s' udiva il canto d' una specie d' epigrammi avvicendati ai cori; spettacoli che dire ancor non si potevano drammi, ma piuttosto feste da ballo, mascherate, trionfi; seguirono varie mutazioni di Scena. Tale fu, d' altri molti tacendo, l' apparato per le nozze del Principe D. Francesco di Toscana, riferito stesamente da Giorgio Vasari, e tale il grandiosissimo che si diede in Mantova nel 1608, nelle feste nuziali del Principe Francesco Gonzaga con Margherita di Savoja. Chi legge questa descrizione confesserà che d' allora in poi, i Teatri non solo non si sono per questa parte migliorati, ma che sono infinitamente caduti, e che quella pompa, quel fasto, quell' apparechio di macchine, quel cambiamento di Scene, quella magnificenza non si è veduta mai più. Continuossi in tal guisa, e questi

Vid. Vasari vita de' pittori. Firenze edizion. del 1772, in 8.° tom. VII.

Ved. Rime del Chiabrera. Venezia, 1757, Carte 18, tom. IV.

Vedi Compendio delle sontuose feste fatte l' anno 1608, in Mantova. Presso Aurelio, e Lodovico Osanna, in 4.° pag. 74.

spettacoli andavan prendendo la forma del dramma dall' ingegno del Rinnucini, e del Chiabrera, finchè dall' Apostolo Zeno, e più dall' impareggiabile Metastasio, acquistarono la perfezione, in cui non durarono oltre alla vita d' un tanto Poeta. Ecco la parte dello spettacolo, e specialmente le mutazioni di Scena aver preceduto la regolarità dei drammi. Ciò che avvenne in Italia, dobbiamo figurarci che sia accaduto in Grecia ed in Roma. Ma che più investigare lo stato di rozzezza, e di coltura delle nazioni? Non veggiam tutto giorno, od avanzino, o retrocedano arti e lettere, o pochi o molti sieno i dotti, domini il buon gusto, o il gusto corrotto, ciò esser di un picciol numero, e la plebe tuttavia correre in folla a' Teatri, e dimandar repliche allora appunto che il tutto si riduce a rumorosi apparati che stordiscano la fantasia; e rimaner quasi vuota la platea se un dramma regolar s' appresenta? Or si vorrà che la Greca plebe fosse diversa, e che avessero colà avuto i progressi dello spirito umano un diverso andamento?

Vid. Mattei. Dissertaz. citata. Anteaga Rivoluzioni del Teatro italiano, ed altri.

§. V.

Del Velario, e delle tele che facevano le veci della Scena di mezzo.

Chi non volesse appagarsi di quanto si è detto per dimostrare che gli antichi Teatri erano più che non

si crede ai nostri conformi nei cambiamenti delle Scene, potrebbe opporci due non lievi difficoltà. La prima che tutta la magia delle moderne decorazioni dipende dallo essere queste vedute a lume di faci, e dalla cura che si adopera da' Pittori, affinchè il colorito delle tende teatrali risponda alla collocazione de' lumi, i quali facilitano l' arte del Pittore, perchè non possono far cambiare lo sbattimento dell' Ombre, che secondano il girare del Sole. Oltre ciò in un chiuso Teatro, e notturno, non succedono alterazioni di tinte nel Cielo per vapori, e per nubi, e quindi non riflettesi mai sugli oggetti una luce diversa. Nasce l' altra difficoltà dallo ignorarsi se, e quando i Greci, ed i Romani usassero pitture sopra la tela. Dalla prima sarà agevole il scioglierci brevemente.

Gli antichi Pittori non conoscevano l' arte di dipingere a lume di notte, di adattare a tal specie di pittura la prospettiva aerea, di calcolare l' alterazione che soffrono i colori, e l' effetto delle tinte vedute a quella tale distanza, e con quella tale quantità di luce artefatta. Queste avvertenze erano loro ignote, perchè loro non erano necessarie. I moderni hanno dovuto fare uno studio novello, ma fatto che l' ebbero, ed acquistata la pratica di tingere in guise acconcie al lume delle faci, son più sicuri dell' effetto delle pitture che non essere il dovessero gli Antichi soggetti a tutte le variazioni della luce diurna. Per questa ragione le teatrali decorazioni de' moderni, riescono forse più meravi-

gliose, e più sorprendenti. Ma che perciò? Non si possono dipingere, e non si veggono dipinti in sito aperto, in pieno giorno vaghi incantatori prospetti? Nei passi che allegati abbiamo, Vitruvio ci disse, che i Pittori da Scena usarono dipingere su per li muri, e fuori di Teatro. Udito abbiamo da Plinio la mirabile illusione prodotta da tali pitture. Ma quando trasandar si voglia per ora l' autorità di questi scrittori, non si potrà certamente negare agli occhi nostri l' effetto che producono le colorite prospettive che spesse volte si incontrano ne' cortili, ed in fondo a' viali de' nobili giardini, tanto più qualora da lungi alquanto si contemplino, e che preceduta vengano da alberi in fila che intreccino i rami frondosi a foggia di pergolato.

Vitr. lib. VII, cap. V.

Plin. lib. XXXV, cap. IV.

Non sarebbe difficile raccogliere a pompa d' erudizione gli inganni prodotti da parecchie di siffatte moderne pitture da contrapporsi alle narrazioni di Plinio. Se nel Teatro di Claudio Pulcro la Scena fu con tanta maestria condotta, che le cornacchie credendo vere le tegole ivi dipinte, volarono per sopra posarvisi; da certi gradini coloriti in una prospettiva dal Dentone, fu ingannato un cane, che volendo salirvi in piena corsa diede fieramente contro al muro, e nobilitò colla sua morte l' artificio di quell' opera. Chi del tutto non ignora l' istoria pittorica può citare assai altri simili tratti.

Ved. Malvasia Felsina Pittrice, vita del Dentone.

Ved. Algarotti, saggio sopra la pitt. della prospettiva. Opere tom. II, Livorno, pag. 124.

Noi Piemontesi ci vanteremo, che quei Galliari medesimi, i quali ottennero l' ammirazione, e gli economii

della colta Europa per la eccellenza delle Scene loro, dipinte a lume di notte, seppero destare eguali meraviglie, e sorprendere, dipingendo non pure in alcune Chiese, ma in cortili, e in altri luoghi esposti al pieno giorno. Ora veggasi ciò che più contribuiva negli antichi Teatri a comunicare un risalto grande alle Scene. A quel modo che maggiore lo danno alle prospettive de' giardini i pergolati ombrosi che le precedono, faceva il Proscenio allora, il quale essendo coperto impediva che i raggi del Sole colpissero di faccia le decorazioni, e che una luce troppo viva ne alterasse le tinte.

L' ampiezza inoltre degli antichi Teatri ponendo molta distanza tra i sedili, ed il palco, contendeva agli spettatori il troppo avvicinarsi alle Scene, e favoriva di molto l' illusione accresciuta assai dalla magnificenza introdottasi di coprire l' intiero Teatro con amplissimi veli. A' pilastri, che cingevano la cima dell' edificio, erano appiccate anella, alle quali si raccomandava il Velario, il cui principale scopo era di difendere gli spettatori dagli ardenti raggi del Sole. Prima per questo oggetto le Matrone, e talvolta i personaggi d' alto affare portavano delle ombrelle.

Non paghe di sottrarsi al flagello del Sole le persone leziose faceano stendere panni di porpora sopra i sedili, e non pure le donne, ma gli uomini istessi erano seguiti dai loro schiavi con guanciali per assidersi mollemente. Teofrasto tracciando il carattere dell' Vid. Teofrast. Caratter. cap. 2.

adulatore, osserva che costui non dee dimenticarsi, quando è in Teatro, di torre di mano allo schiavo i guanciali che sta distribuendo per acconciarli nel sito destinato a colui che si vuol officiare. Eschine nell' arringa contro Tesifonte rimprovera Demostene acerbamente, perchè condusse in Teatro con pompa gli ambasciatori di Macedonia, li pose a sedere nel luogo più cospicuo, vi aggiunse i guanciali, e sopra vi stese purpurei tapeti. Questi tapeti, questi guanciali, queste ombrelle, questi veli passarono di Grecia in Italia, e la molle, e deliziosa Campania Greca d' indole, di lingua, di leggi, e di costumi, gli adottò la primiera.

vid. Eschin. in Ctesiphot.

Dalla Campania derivò tal genere di lusso in Roma Quinto Catulo. Il di lui esempio fu imitato da Lentulo che adoperò certe tele di cotone dette *carbasa.* Veli così fatti erano per lo più tinti in giallo, in rosso, in nero. Cesare per tratto di eccessiva delizia nei superbi spettacoli dati al popolo Romano, fece coprire il Teatro di drappi di seta, merce in quell' età preziosissima; ma di tela fossero, o di seta, i velarii doveano temperare il vampo abbagliante del Sole, e spandere sopra le decorazioni una luce dolcemente appannata, ed opportuna, ed a porre in accordo le tinte vagamente alterabili al moversi dell' aura che facea lievemente ondeggiare l' ampio Velario, e riflettere sopra la Scena, e sopra il popolo spettatore tutta la varia, e successiva alterazione de' colori.

Vid. Valer. Max. lib. II, c. 4, 6.

Ved. Meng del commercio de' Romani, cap. IV, pag. 83.

Queste mosse alternate, e questi piacevoli accidenti di

chiaro, e d' opaco da Lucrezio, esposti in versi ingegnosi, potevano in parte almeno compensare l' effetto che fanno le decorazioni moderne. Quando poi nella stagione di primavera tutto il Teatro di fiori ornavasi, e di verdi frondi; quando nelle rappresentazioni estive, per via di tubi occulti, locati per entro le statue, ond' era la superiore loggia decorata, cadevano freschi zampilli d' acque odorose, la vista ricreante della verdura, e dell' ombra, l' idea di refrigerio che destavano le acque cadenti, dovea rendere il luogo tutto più ameno, e di più ridente splendore che i nostri Teatri illuminati da una luce artefatta, e fumosa, e non dalla schietta, e naturale del giorno.

Vid. Lucr. de Rer. nat. lib. IV, vers. 69, et seq.

Ved. discours sur l'origine de la Tragédie, Théâtre des Grecs par le P. Brumoy, novelle édition, Paris 1785, Tom. I, pag. 131.

Veniamo alla seconda difficoltà. I Greci, e per buona pezza di tempo i Romani, dicesi da taluno, non usarono dipingere sopra la tela, e perciò non è credibile che con tavolati amplissimi, quali si richiedevano per que' Teatri si potessero eseguire moltiplici, e presti cambiamenti di Scena. Dicesi doversi intendere degli arazzi, quando gli antichi scrittori accennano tele figurate; dicesi che Plinio narra essersi solamente sotto il regno di Nerone incominciato a dipingere in Roma sopra la tela, qualora quel pazzo Imperatore volle farsi effigiare in forma colossale sopra una tela alta cento venti piedi Romani, e che prima non si dipingeva che sul legno di larice femmina, dicesi finalmente che gli Antichi, parlando di qualsivoglia pittura, adoperavano sempre la voce *tabula*, e che Valerio Massimo, e Servio in proposito

Plin. lib. 35, cap. 7.

Plin. lib. 35, cap. 7.

Plin. lib. 16.

Vid Serv. ad III Georgic., vers. 24, 25.

appunto delle Scene, quella voce impiegano egualmente.

Obbiezioni tali pajono al primo aspetto gravissime, ma scemano di peso in seguito ad una attenta considerazione. Imperciocchè se siamo venuti a capo di mostrare coll'autorità di antichi, e di moderni scrittori, che succedevano mutazioni anche istantanee di Scena presso gli Antichi; come immaginare che queste si facessero mercè tavolati dipinti, i quali per forza del loro peso avrebbero dovuto piegarsi, e sconnettersi, e avrebbero richiesto almeno grandissimo tempo ad essere mossi; mentre con facilità potevano moversi, e ravvolgersi se state fossero le Scene sopra la tela?

Non fa molta forza che le pitture sceniche si chiamino *tabulae* da V. Massimo, e da Servio. Il Teatro di Pulcro rammentato da V. Massimo, ancor forse non era sì ampio da pareggiarsi a' Teatri posteriori, onde avrebbe potuto soffrir la Scena *mobile* di legno dipinto; ciò nulla ostante dicendo V. Massimo (*Scaenam*) *varietate colorum adumbravit vacuis antea tabulis extentum*, non indica che Pulcro fatto abbia colorire le tavole, ma che prima di lui, la *Scena stabile* non era che di nudo legno, e che Pulcro la fece coprire con *Scene mobili* per avventura di tele dipinte. Forse anche il citato scrittore intese solamente il palco, cui fu da Pulcro aggiunta la *Scena mobile*, senza che di *Scena stabile* si voglia essere stato quel Teatro provveduto.

Vid. Valer. Max. loc. cit.

Servio poi avvertendo che la Scena *duttile* si cambiava qualora *tractis tabulatis species picturae nudabatur*

Vid. Serv. ad III Georgic. vers 24, 25.

interior, non escluse che potessero esservi altri modi di cambiar Scena, come quello sarebbe di ravvolgere le tele, ma disse di quei due modi soli, di cui parlare dovea, interpretando il verso Virgiliano.

Vel Scena ut versis discedat frontibus . . .

La parola *tabulatum* può anche intendersi di telajo, e di telajo intesela il Maffei da noi sopra citato.

Maffei lett. al Zendrin. Antiquit. Gall. pag. 159.

E poi chi non sa che per analogia potevano chiamarsi tavole anche le tele dipinte, perchè le prime pitture che si fecero, furono sul legno? Molti potrebbero osservare che Plinio non sempre la indovina nel fissare l' epoca precisa dell' invenzione, e dell' introduzione d' un' arte; che in opera sì lunga, e sì disparata son perdonabili alcuni sbaglj, che molte volte dovea egli riposare sulla fede altrui; ma senza tacciar Plinio d' inesattezza, e d' errore, mi pare che dal testo suo nulla si rilevi di contrario alla nostra opinione.

Nero princeps jusserat Colosseum se pingi CXX pedum in linteo, incognitum ad hoc opus. Non è ben chiaro se le parole di Plinio si rapportino allo strano capriccio di quell' Imperatore nel volersi far ritrarre sopra la tela in figura collossale, o pure se riferire si debbano generalmente all' arte del dipingere sopra la tela. Nell'ambiguità dell' espressione ci dobbiamo attenere al primo senso. Statue colossali sì in bronzo, che in marmo sappiamo esservene state moltissime prima di Nerone; ma in tela non ne abbiamo indicio alcuno; nè ci giunse a notizia prima di quell' età, ch' io sappia,

Plin. lib. xxxv cap. 7.

Ved. VVinkelmann ist. del disegno, vol. II, lib. II, cap. 3, ediz. Rom. nota 1, pag. 349.

di figure umane sopra la tela dipinte. All' opposto da Plinio medesimo possiamo argomentare che era antichissimo l' uso di pingere sopra le tele. Nulla diremo del modo singolare, e quasi meraviglioso che egli racconta essersi tenuto dagli Egiziani per tingere le tele di lino a varj colori, parendo che in ciò Plinio pecchi di credulità popolare. Ma parlando de' Greci, non s' ignora che sin da' tempi d' Alessandro, di lino colorito si fecero vesti, vele per le navi, e velarj per i Teatri, e le piazze. Quando poi si volesse supporre che ciò spetti piuttosto all' arte tintoria che alla pittorica, della pittura in tela, pensò Plinio di ragionar senza dubbio, allora che rammentò il Colosso di Nerone, poco dopo soggiungendo, (senza far cenno di voler parlare d'altri generi di pittura) *Hic multis jam saeculis summus animus in pictura.* — *Hic*, cioè quì in Italia; si ardirono cose grandi in pittura sin dalle età più remote. Dunque secondo Plinio, se non figure umane, o fors' anche colossali, certamente altri oggetti sulla tela si dipingevano in Italia, nè era mestieri che umane figure comparissero sopra le Scene mobili, bastando la rappresentanza di città, di campagne, di reggie, di capanne, di selve, e di templi. E come non si sarebbe dipinto sulla tela, in Roma, prima di Nerone, se all' epoca del secondo triumvirato dipingevasi sopra le membrane materia assai meno comune? Eppure uno sterminato Drago fu fatto dipingere sopra una membrana lunghissima, e porre sul tetto della casa, ove

Lib. 35, cap. 11, in fine.

Ved. VVinkelmann, loco cit. pag. 350.

Vid. Plin. loco. cit.

V. i Classici addotti dal VVinkelmann, e dall' Annotatore di lui loc. cit.

dovette per qualche tempo dormire Lepido, affinchè coll' importuno loro garrire gli uccelli non turbassero il sonno di quel dappoco, ed indolente triumviro. Ricami dalla più lontana antichità si rammentano. Nati in Oriente, dalla Grecia Asiatica passarono nella Grecia propria, ed entrarono in Roma colle conquiste, col lusso, colle delizie del vivere. Non è qui luogo di far l'istoria di questi preziosi arredi, sapendosi che da ricami sorsero gli arazzi, e che sugli arazzi figure umane s'esprimevano. Ma affinchè i varj oggetti con qualche garbo comparissero coi ricami, e sopra gli arazzi, era di mestieri che sulla tela prima si disegnasse ciò che poi colla lana si volea intessendo dipingere.

Questo meccanismo istesso suppone che le tele figurate hanno preceduto le ricamate, non passandosi ad un' arte difficile senza la più facile. Così sarà capitato in Grecia, e di tele dipinte avranno fatto uso i Greci per fare le *Scene mobili*. Bisogna anzi dire che l'uso di tele dipinte abbia continuato molto in Grecia, e che antico vi fosse, narrando Filostrato che Erode Attico, vissuto verso l'età d' Adriano, sospese ad una nave una vela magnificamente ornata di *pitture*. Se ciò fosse stata cosa nuova Filostrato ne avrebbe fatto cenno, onde risulta che antica fosse la pittura in tela presso i Greci, e che durasse tuttavia a' tempi d' Erode Attico, e degli Antonini. Certamente i Romani prima di Attalo terzo Re di Pergamo, detto Filometore, figliuolo d' Eumene, e di

Vid. Tablet. Cronolog. par Lenglet, etc.

Stratonica, non conobbero gli arazzi. Morì Attalo dopo che i suoi antecessori avevano avuto che fare coi Romani più volte, e morendo lasciò erede degli stati suoi e delle sue ricchezze il popolo Romano. Questo

Plin. lib. 8, cap. 48.

Principe, al dire di Plinio, inventò il modo d'intessere l'oro, e dalle ricche tapezzerie lavorate a foggia d'arazzi che adornavano le regie sue aule, ne venne il nome d'*Aulaeum* o d'*Aulaea*, dato in generale agli arazzi, quantunque poi si lavorassero in altri paesi, e se ne

Vid. Pitis. Antiquit. Rom. alla voce *Aulaeum*.

sia continuato il lavoro. Si valevano i più ricchi personaggi di quegli arazzi per coprire le tavole ed i letti a foggia di padiglioni; quindi si trasportarono in Teatro, ma si stendevano alla foggia degli strati di porpora sopra i sedili, e sopra il palco. Più tardi poi si fecero servire di Sipario. *Apud Romanos Aulaea in*

Vid. Auctor. libelli de tab. ludrie. apud Forcellin. Thesaurum ling. latinae alla voce *Aulaeum*.

Scena primum sternebantur; *cum primum pictus ille ornatus ex Attalica Regia Romae prelatus fuit*, *celabatur que ipsa Scaena Sipariis quae posterior aetas pro aulaea sumpsit*. Così un antico anonimo Autore. Donato

Vid. Donat. de Commedia et Tragedia.

poi soggiunge *Auleae in Scena intexta sternuntur* . . . . *pro quibus aetas posterior Siparia accepit*. La morte di Attalo terzo seguì parecchi anni dopo l'ultima guerra

V. Horat. epist. lib. II, epist. I.

Punica; vale a dire dopo che i Romani, già rivolto aveano l'animo allo studio dei Greci. Non pure Livio Andronico, Ennio, Nevio, Accio, Pacuvio, che sulle Greche traccie avevano scritta la Romana Tragedia, ma i Comici Plauto, Cecilio, Terenzio, già più non vivevano quando s'introdussero gli Attalici arazzi. I

Romani Teatri benchè fossero in Roma tuttavia di legno, già érano divenuti un oggetto di magnificenza. In essi già succedevano cambiamenti di Scena, come si può rilevare dalle Commedie che ci restano di Plauto, e di Terenzio. Già da più anni i Censori aveano proposto d'innalzare un Teatro stabile, impresa che suppone che molti temporarj Teatri esistessero, ed impresa che venne, come detto abbiamo, impedita da Scipione Nasica; in somma già erano in Roma frequenti, e sontuose le drammatiche rappresentazioni. E dobbiamo noi credere che in esse non si facesse uso di Sipario, o che il Sipario fosse di nuda, e ruvida tela in mezzo alla ricercata eleganza d'ogn'altro apparato? Di che cosa il Sipario era dunque, se non vogliamo che il fosse di tela comecchè rozzamente dipinta? E se tele si dipingevano per i Siparj, perchè non si saranno usate con maggior ragione pei cambiamenti delle *Scene mobili* di mezzo? Quindi con ragione Donato, e l'anonimo Autore, di cui abbiamo citate le parole, asseriscono che gli Aulei prima si stendevano sopra il palco, e che quindi coll'andar dell'età servirono di Sipario, sicchè promiscuamente si disse *Auleo*, e *Sipario* per significare la cosa medesima, quantunque Samuele Pitisco alla voce *Siparium* supponga che dagli imperiti siensi guasti di molto i prolegomeni di Donato a Terenzio, specialmente nel testo, che addotto abbiamo, e che non mai gli arazzi si stendessero per terra. Ma l'eruditissimo Pitisco non si richiamò a mente in quel

Vid. Metast. estratto della Poetica d'Aristotile, Cap. V.

Vid. Tablet. Chronolog. par Langlet.

V. Pitisc. Dict. Antiquit. Rom. alla voce *Siparium*.

punto l' autorità dei Greci classici che dicono tal cosa de' panni di porpora, non badò che i Romani emularono il lusso, e la mollezza dei Greci, e non tenne conto del passo dell' anonimo, ma antico Autore che non dissente dal Donato. Il confondersi per altro gl' Aulei col Sipario avvenne prima dell' età di Cicerone, servendosi egli della voce *Aulaeum* in vece di Sipario nell' Orazione in difesa di M. Celio, come se ne servirono dopo di lui altri Classici ancora. Ma se degli Aulei si valsero i Romani per Sipario, non ne segue che abbiano cessato di valersi dell' altre tele dipinte per le Scene, le quali doveano facilitare di molto il meccanismo delle mutazioni. Anzi pare che ad imitazione del Sipario chiamassero col nome d' Auleo per analogia tutte le Scene di mezzo, che non fossero della classe delle *duttili*, o delle *versatili*, ma che si spiegavano, e si ravvolgevano come il Sipario, il quale presso gli Antichi non si svolgeva dall' alto in basso cadendo a coprire la Scena, ma dal piano del palco, entro cui nascondeasi, si sviluppava sorgendo dal basso in alto per via di contrappesi. Dicevasi perciò abbassare il Sipario quando l' azione drammatica dovea cominciare, *premere Aulaeum*, ed alzare il Sipario quando era terminata, *Aulaeum* o *Aulaea tollere*. Questi Siparj poi sempre tennero il nome d' Aulei, benchè forse si lavorassero in Roma istessa, od almeno se ne ordinasse il lavoro all' occasione di qualche dramma particolare, affinchè fossero dipinti con figure analoghe a ciò che

Vid. M. Cicer. pro Coelio.

voleasi rappresentare. Penso che una Scena, e non un *Auleo* propriamente fosse quella tenda, che immaginò Virgilio per il Teatro, che innalzar volea a celebrare i vanti d'Augusto. Doveano mostrarsi in essa intessute, o più veramente dipinte le vittorie di quel Principe (o piuttosto di Giulio Cesare) sopra i Britanni. Servio spiegando i versi della Georgica:

Vel scaena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulaea Britanni.

Vid. Serv. ad. III, Georgic. vers. 25.

Al secondo verso così dice: *Augustus postquam vicit Britanniam* (dovea dire *Julius Cæsar*) *pluries de captivis donavit ad officia theatralia: deditque et Aulaea idest vela inimica* (dunque sotto il nome d'Aulei venivano comprese tutte le specie di tele buone a servir di Sipario, e non solamente gli arazzi lavorati colla spola, o coll'ago) *in quibus depinxerat victorias suas (idest Caesaris) et quemadmodum Britanni ab eo domati eadem portarent vela* (quì dovrebbesi dire *tollerent*) *quae revera portare consueverant, quare mira expressit ambiguitate dicens intexti tollant, nam in velis ipsis picti erant qui ea portabant.* Lasciamo stare che Servio s'ingannò nell'attribuire ad Augusto le vittorie di Cesare sopra i Britanni, e che Cesare, e non Augusto dalle Gallie passò due volte nell'isola loro, li vinse in due vittorie, e ne riportò ostaggi, prede, e schiavi. Le ambasciate che ebbe Augusto da quei barbari furono piuttosto in segno d'amicizia che di servitù, e spettano ad epoca diversa da quella accennata da Virgilio. Lasciamo, dissi, questi

Vid. Strab. Geograf. lib. 4.

sbagli di Servio, ed esaminiamo ciò che fa all' uopo nostro. Virgilio per far un' allusione delicata, e poetica ai vanti d' Augusto, che s' erano immedesimati con quelli di Cesare suo zio, e padre adottivo, finge che nel Sipario si fossero dipinte le vittorie d' Augusto sopra i Britanni, e si dava la combinazione che i Britanni istessi, che in Roma erano stati assegnati a fare l' ufficio di facchini di Teatro, dovessero tirar su quelle vele medesime, che Augusto, o fors' anche Cesare, avea regalato al Teatro, perchè si dipingessero ad uso di Sipario. Ho detto si dipingessero, quantunque il verso Virgiliano usi la voce *intexti*, giacchè non abbiamo memoria che in Roma all' età d' Augusto si lavorassero arazzi, non facendo motto di quest' arte il diligente Plinio, ed abbiamo seguito Servio, il quale ha detto *in quibus depinxerat victorias suas* senza aggiungere p. e. *acu depinxerat.* Il poeta chiama *purpurea aulaea* tende che certo erano di rozza tela, perchè i Barbari Britanni d' allora non conoscevano forse la porpora. Ora se per analogia alle tapezzerie attaliche, Virgilio disse *intexti* in cambio di *picti*, se disse *purpurea aulaea* seguendo l' uso di chiamar *purpurea* qualsivoglia panno pulito, e ricco, in cambio di dire *vela lintea*; non avrà fors' anche per analogia chiamato *Sipario* quella tenda che era una Scena di mezzo di genere diverso dalle *duttili*, e *dalle versatili*? Che sia così, par che si possa dedurre dall' ordine, e dal contesto dei versi Virgiliani. Vede il Poeta prima volgersi le Scene dei

lati, spaccarsi la Scena di mezzo, e poi i Britanni alzare la tenda. Ma se la tenda fosse stata un Sipario, non avrebbe accennato innanzi, *vel Scaena ut versis discedat frontibus*, soggiungendo poi *utque purpuraea intexti tollant aulaea Britanni*, perchè il Sipario impedito gli avrebbe di mirare il volgersi e lo spaccarsi delle Scene; se dunque Virgilio sopra l' *auleo* vede espresse le vittorie riportate, è prova manifesta che queste eran dipinte sopra una *tenda* che faceva le veci della Scena di mezzo, benchè da Virgilio sia appellata *Aulaea*. Forse Scene siffatte stavan dietro alle Scene duttili, ed eran appunto le decorazioni interiori che denudavansi allo spaccarsi di quelle che stavano innanzi, *Species picturae nudabatur interior*. Dopo questo verso Virgilio non parla più di Teatro, quasi indicando che quella tenda era la Scena finale del dramma, e collocata l' estrema, e quasi rasente la *Scena stabile*. Nè faccia ostacolo il supporsi dal Poeta in essa effigiati i Britanni domati, dopo che si è detto che figure umane nelle Scene non dipingevansi. Ben potea Virgilio voler che s' esprimesse il luogo della loro sconfitta, una spiaggia di mare, a cagion d' esempio, od una selva con qualche macchia di figura, e con ciò dire poeticamente che effigiati v' erano i Britanni, senza che una tal dipintura eccedesse i confini delle pitture sceniche.

Da parecchie altre autorità di scrittori antichi, si potrebbe raccogliere forse che Auleo significhi qualche volta anche tenda dipinta, facente le veci di Scena di

fronte; ma l' esposizione che fatta abbiamo di Servio ha peso sufficiente a confermarci nella congettura che le *Scene mobili degli Antichi* fossero non solo dipinte sulla tela, come supposero col Maffei parecchi Letterati, ma che talvolta fossero tende dipinte simili alle nostre Scene, e che si alzassero, ed abbassassero quasi altrettanti Siparii. Chi volesse formarsi un' idea degli antichi Teatri, e scorgere la diversità tra quelli di moderni, potrebbe cavarla dal Teatro di Parma, da taluno attribuito al Vignola, e da altri al Palladio; e che l' Algarotti trovò essere stato disegnato da Giambattista Magnani, a' tempi del Duca Ranuccio, e decorato con Scene superbe di Leonello Spada, chiamato in Parma da quel Principe. Parecchi gravissimi difetti si rimproverano a quel Teatro nella parte de' sedili, i quali sono sul gusto degli Antichi, ma hanno i lati prolungati di troppo, sicchè par quasi che la platea rappresenti l' arena d' un circo piuttosto che l' Orchestra d' un Teatro; ciò toglie ad una parte degli spettatori la vista delle Scene, tanto più che tra le due estremità de' sedili, e la parte del palco, ove star doveano le *Scene* di fianco, vi è d' ambo i lati un avanzamento di colonne con statue fisse che restringono, e si innoltrano nel Proscenio. Nulla ostante questi difetti, ed altri, che sorsero dal volere che il Teatro servisse anche ad altri spettacoli, quando in fondo al Proscenio di esso suppongasi la *Scena stabile*, di cui mancava, avendo avuto soltanto le *mobili dipinte* dallo Spada, si

Vid. Algarotti. Lettera sopra la pittura. Opere tom. VI, pag. 68, ediz. di Livorno, 1765.

Ved. Malvasia. Telsin. Pittric. Vita di Leonello Spada.

avrà un Teatro per ciò che riguarda il Proscenio, e la capacità di ammettere la varietà delle decorazioni, assai più simile agli Antichi, che non sia il Teatro Olimpico del Palladio. Per lo meno chi vede il Parmigiano Teatro, potrà più agevolmente giudicare se le nostre congetture intorno alle *Scene stabili*, e *mobili*, alle mutazioni, ed alla materia delle medesime sieno ragionevoli in un argomento, su cui tanti tanto hanno scritto, e che lascia tuttavia il campo a novelle ricerche, ed a' più felici schiarimenti.

Prima di porre termine a questa Dissertazione, noteremo quasi per appendice, che il Teatro di Parma, ritenendo assai delle antiche forme, aprì forse la strada ai moderni palchetti per le maestose loggie, Dorica l' una, e l' altra Jonica che sorgono sopra i sedili. Erano in quelle disposti luoghi per gli spettatori, che l' Algarotti non dubitò di chiamare Palchetti. Tale invenzione essendosi per avventura trovata utile alla musica, che con più d' eguaglianza diffondesi in nicchie di legno l' une all'altre sovrapposte perpendicolarmente, che non pe' gradini di pietra che salivano dilatandosi, fu estesa, e combinata in altre maniere praticabili in Teatri del tutto coperti, e notturni. Jacopo Torelli fu il primo che nobilitasse Fano sua patria con lodatissimo Teatro costrutto secondo il Milizia, poco dopo il 1662, e decorato di palchetti. Come il Teatro di Parma, benchè sul gusto antico già alcuna cosa avea del moderno, così i palchetti del Torelli ritenevano tuttavia una disposi-

Vid. Algarotti, lettere sopra la pittura. Opere tom. VI, pag. 68. Livorno, 1763.

Vid. Milizia, vite degli Architetti, tom. II, pag. 168.

zione simile nell' aspetto alle antiche gradinate. Tanto si può dedurre non solamente dall' essere il Teatro di Fano reputato assai dall' Algarotti, il quale avverte che l' architettura del Teatro nello interno, deve essere quasi permeabile, e che gli spettatori debbono far parte anch' essi dello spettacolo; ma dal sapersi che il Torelli visse molti anni in Francia, dove i palchetti sono disposti tuttavia quasi a modo degli antichi sedili, epperciò nella maniera che l' Algarottti loda, e raccomanda. La lunghezza, e la complicazione della musica moderna, lontana assai dall' austera semplicità dell' antica, che non opprimeva, ma accompagnava il dramma dalla moderna musica, la quale altera del tutto l' andamento, e toglie quindi l' interesse della poesia, e che rese il Teatro un luogo di conversazione, forse fu il motivo, per cui al metodo del Torelli, che nella costruzione tenne un di mezzo tra lo stile antico, e il moderno, si surrogassero i palchetti, quali ora li veggiamo di aspetto men nobile, e bello, ma più indipendenti, e più comodi al cicaleccio. Al cessar poi nelle età, nei costumi, nei governi moderni, di considerarsi il Teatro anche luogo di pubbliche adunanze, si deve la mancanza della *Scena stabile*, bastando le *Scene mobili*, per ogni occorrenza, del resto rimanendo il Proscenio a un dipresso, qual l' aveano i Teatri Greci, e Romani.

Vid. Algarotti, saggio sopra l' opera in musica. Opere tom. II, pag. 323.

TAVOLA.

PREFAZIONE . . . . . pag. 502

§. I. *Origine del Teatro, e della Scena stabile, e ornamenti della medesima* . . . . » 504

§. II. *Delle Scene mobili di fronte* . . . . » 515

§. III. *Obbiezioni, e risposte, e quindi dei* trigoni versatili, *e del loro collocamento* . . » 531

§. IV. *Macchine, Maschere, ed altre cose inservienti agli spettacoli teatrali, in conferma delle Scene mobili* . . . . . » 553

§. V. *Del Velario, e delle tele che facevano le veci della Scena di mezzo* . . . . . » 564

OBSERVATIONS

SUR UN

MANUSCRIT DU ROMULEON

PAR M. VERNAZZA DE FRENEY.

Lues le samedi 7 avril 1810.

Un ouvrage intitulé *Romuleon*, écrit en latin, et traduit en italien, et en français, a été l'objet de quelques observations que l'abbé Lebeuf a lues en 1741 à
xvii 748, 757. l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres.

Vous voudrez bien agréer, Messieurs, que je vous rende compte de celles que j'ai faites sur un beau manuscrit de ce même ouvrage qui est à la Bibliothèque Impériale de Turin.

Le résultat sera d'établir l'époque de la composition originale; l'époque d'une traduction inconnue; le nom du traducteur qui l'a faite.

Par le nouvel ordre dans lequel j'ai disposé les ma-

nuscrits, le *Romuleon* est placé en H. 1. 4. Il est sur velin, de la hauteur de 462 millimètres sur 355 de largeur. Il était de 456 feuillets. Les 24 derniers ne sont point marqués de numéro : ils contiennent la table. Les autres, cotés de rouge, étaient au nombre de 432. Le 212 a été déchiré et emporté. Un écusson d'azur est peint au bas de la première page. On voit encore le héaume couronné, surmonté d'une fleur de lis d'or, avec lambrequins d'or et d'azur. Les armoiries sont effacées. Au reste le volume est bien conservé; doré sur tranche; couvert de velours vert; pesant un myriagramme et trois quarts.

L'ouvrage est divisé en dix livres; dont le dernier a 35 chapitres. Il finit par ces mots. *Et reuint ledit seuerus en ytalie par mer et par terre atout une multitude de gens si grande quon ne le pourroit croire.* Il est à deux colonnes, en lettres de forme très-régulières.

Voyons à présent tout ce qu'en ont dit les Auteurs du catalogue imprimé en 1749. II 483.

« Membranaceus, habens folia 432 saeculi XIV. auro,
» minio, aliisque coloribus elegantissime pictus. Inscri-
» bitur *Romuleon*. Est scilicet *historia Romana*, cuius
» scriptor non indicatur. Praefatio incipit his verbis :
» *Principibus placuisse viris non ultima laus est : c'est-*
» *à-dire avoir compleu ou scavoir complaire aux Princes*
» *n'est point la darraniere ou la moindre louange qui*
» *soit aux hommes, etc.*

Certes, ces auteurs n'ont pû consulter les discours de Lebeuf, puisqu'ils ne parurent qu'en 1751. Mais quant à l'âge du manuscrit, qu'ils ont fixé au quatorzième siécle, il n'était pas difficile de se convaincre qu'il est postérieur à la moitié du quinzième. Ils avaient adopté le principe de l'Anglais Casley, *satius esse veteres codices uno aut altero saeculo antiquiores pronunciare, quam nullam omnino aetatem eorum definire.* Ce principe, qu'on peut quelque fois suivre, quand il s'agit de manuscrits antérieurs au neuvième siécle, n'est point admissible à l'égard des manuscrits modernes. Quelle différence entre cette maxime et la sagesse des auteurs du catalogue de la Bibliothèque du Roy! Attentifs à fixer le siécle des manuscrits, dont ils donnent la notice, ils le sont également à ne pas porter trop haut leur antiquité. Leur circonspection va plus loin encore. L'âge de tout manuscrit semble être pour eux si incertain qu'ils ne le désignent jamais d'un ton décisif. Ils l'annoncent toujours par la modeste formule *esse videtur.* Après tout, le manuscrit dont je parle, présente un témoignage si évident de son écriture, que ce n'est que par inattention qu'il est possible de s'y méprendre.

Praef. I IX.

N. T. *de diplomat.* II 376.

Le *Romuleon* est une histoire qui commence à l'origine de Rome, et finit à l'expédition de Sévère en Italie contre Maxence.

Le même sujet, ou un semblable à-peu-près, a été traité par Pétrarque. Il interrompit son livre *historiarum*

a rege Romulo in Titum en 1339, lorsqu'il s'appliqua à écrire le poëme latin de l'*Africa*. Il faut bien que ce fût un ouvrage volumineux, puisque dans son troisième dialogue *de contemptu mundi*, il introduit Saint-Augustin, qui en fesant allusion à ce livre, lui adresse ces paroles : *Abiice ingentes historiarum sarcinas. Satis Romanae res gestae et suapte natura et aliorum ingeniis lustratae sunt.* *Ed. Basil. pag. 368.*

Le *Romuleon* n'a jamais été imprimé. On en connait dix-sept copies manuscrites : savoir, sept en latin; six en italien; quatre en français.

La plus célèbre de toutes est la latine, dont Casaubon s'est servi dans ses *notae ac emendationes* aux écrivains de l'*historia augusta*. Elle appartenait alors à la maison Petau; elle passa depuis chez la reine Christine de Suède, et enfin dans la bibliothèque Vaticane. Montfaucon parle encore d'une copie à Corbie, d'une à Naples, d'une à Besançon, et de trois à Florence, c'est-à-dire, à la Laurenziana, à Santa Croce, et à l'Annonciade. *Bibliotheca bibliothecar. MSS.* 21. 86. 231. 363. 372. 429. 1189. 1194. 1407. *Diar. Ital. pag. 306.*

Une traduction italienne en a paru au commencement du XV siécle. C'est ce qu'on apprend par le manuscrit en velin, copié en 1410 par Jean Tolosini, conservé à Florence dans la Magliabechiana. Le nom du traducteur n'y est pas désigné : on sait seulement qu'il était oncle ou paternel ou maternel d'Antoine Arrighi, florentin. Personne, que je sache, n'a parlé ni de cette copie, ni de deux autres en papier, l'une du

XV siécle, l'autre du XVII, qui sont dans la même Bibliothèque. Il m'est permis de les indiquer d'après les notions que M. l'abbé Vincent Follini, excellent bibliothécaire, et mon ami, a eu la bonté de m'en donner.

M. Lombardi, savant successeur de Tiraboschi, m'a aussi envoyé la note qui se trouve à la fin d'un manuscrit de la bibliothèque royale de Modène. Je vais la donner d'après sa lettre.

Finito lo libro intitolato Romuleon.

Qui scripsit scribat semper cum Domino vivat.

Vivat in coelis semper cum Domino felix.

Fu scritto la prima volta lano 1420 *adi iunio completo, e fu rescrito lano* 1569, *fornito lano* 1594 *adi* 13 *dagosto.*

Deux traductions italiennes, faites par des auteurs inconnus, se trouvent dans la Laurenziana. Par l'examen que M. del Furia en a fait pour m'obliger, il est certain que l'une d'elles est semblable à celle du manuscrit de Modène. Il s'en trouve une aussi dans la Bibliothèque de Bodley : mais on n'a aucun renseignement pour juger à laquelle elle ressemble.

MS. Angl. et Hibern. I, 87.

On a connaissance de deux traductions françaises. L'une a été commencée en 1466 par Sébastien Mamerot de Soissons. Montfaucon en a vu deux exemplaires à la bibliothèque du Roi, dont l'un venait de celle de Colbert. La notice de l'autre traduction est fournie par le catalogue des manuscrits de Saint Vincent de Besançon. L'auteur de ce catalogue a crû que le *Romu-*

987. 922.

leon fût composé en latin par un gentilhomme français, et que la traduction est aussi de lui.

Mehus en 1759 en fit honneur à un Italien, c'est-à-dire à Benvenuto Rambaldo da Imola. C'est l'auteur du *liber augustalis* et d'un commentaire latin sur Dante. *Vita Ambrosii Camaldul.* 136, 338.

Les argumens dont s'est servi Mehus, sont tirés du manuscrit de Santa Croce, qui porte le nom de Benvenuto. Bandini a dit qu'à la fin du manuscrit se trouve la note remarquée par Mehus : *ista tabula est manu fratris Thedaldi.* Ni Mehus, ni Bandini n'ont pas dit que le titre du livre ait été mis de la même main qui a écrit la table. Quand même cela serait ainsi, il ne s'ensuivrait pas nécessairement que Benvenuto fût l'auteur de cet ouvrage. Sans doute, frère Thedalde de Casa était son contemporain; sans doute il avait beaucoup de connaissances; mais il n'est pas prouvé qu'il n'aurait pû se tromper s'il l'eût regardé comme l'auteur du *Romuleon.* Il n'est pas rare que les œuvres d'un auteur soient attribuées à celui qui ne l'est pas. On a cru longtems que Benvenuto était l'auteur du commentaire italien sur Dante. A présent on en doute très-fort, ensuite des réflexions de Quadrio, de Bargellini, et autres nommés par Tiraboschi. Barthelemy Fonte Florentin était un bon connaisseur en livres; cependant, de l'aveu de Mehus, il a attribué à Pétrarque le *liber augustalis* de Benvenuto. *Latinorum* IV, 162.

Mehus a encore fait attention à cinq mots qui sont au commencement du commentaire latin sur Dante.

Ils sont adressés à un Prince de la maison d'Este. Ces mêmes mots se trouvent dans le prologue du *Romuleon*, adressés à Gomez Albornoz. *Tibi prius dilectus quam notus.*

Bandini a embrassé l'opinion de Mehus, sans l'appuyer d'aucune nouvelle conjecture. Je vais ajouter un argument qui semble favoriser leur opinion. C'est que le nom de Benvenuto se trouve encore, suivant Montfaucon, soit dans la traduction italienne copiée en 1469 qui est à la Laurenziana (ce que Bandini n'a point articulé) soit dans la traduction française qui était dans la Colbertine. Malgré tout cela, il me reste encore des doutes sur le véritable auteur du *Romuléon.*

D'abord Apostolo Zeno, excellent maître en his-
Diss. Voss. I, 27. toire littéraire, après avoir parlé du *liber augustalis*, dit : *altre cose si hanno, ma inedite di Benvenuto. Qui non occorre rammemorarle per non essere istoriche.* Or le *Romuleon* est un ouvrage historique. Donc il est prouvé que son auteur n'était pas connu d'Apostolo Zeno.

Tiraboschi dans l'histoire de la littérature italienne a parlé de Rambaldo et de son *liber augustalis*; dans la seconde édition de Modène faite sous ses yeux, il a fait des additions à ce qu'il en avait dit dans la première; il a tiré un grand parti de la vie d'Ambroise Camaldule; il en cite ces mêmes pages où il est parlé du manuscrit de Florence; enfin il a fait beaucoup d'usage du catalogue de Bandini. Cependant Tiraboschi n'a point relevé la découverte de Mehus.

En supposant que le silence de Zeno et de Tiraboschi ne prouverait pas assez, il reste encore quelques difficultés à aplanir.

L'auteur du *Romuleon* déclare qu'il l'a composé par ordre de Gomez Albornoz noble Espagnol, gouverneur de la ville de Boulogne : *laquelle oppressee du tourbeillon des guerres attendu que de toutes pars sont batailles apprestees et que la liberte du pays ia piecha debouttee hors des maisons est rappellee, il a puissamment redresche par sa circonspecte vertu.* Je prouverai tantôt que ce texte ne peut s'appliquer qu'à la fin de 1361 ou environ.

L'auteur dit qu'il commença à travailler dans son *ienne eage ouquel beaucoup d'ygnorance seult estre accompaignie.* Le sens naturel de ces mots se rapporte à l'âge de vingt ans au plus tard : ce qui placerait sa naissance en 1341. Or, il me paraît difficile de mettre cette époque d'accord avec celle qui nous est connue par le témoignage même de Rambaldo, de son voyage à Rome en 1350 à l'occasion du jubilé. *Antiquit. Ital. medii aevi* I, 1070.

Son *liber augustalis* était fini au commencement de 1379, parce qu'en parlant de l'empereur Venceslas, il dit : *quid facturus sit ignoro, cum minatur se venturum ad Italiam. Sed, non venias, precamur te, si non vincis laude genitorem tuum.* Mais on ne trouve ni dans la dédicace ni dans le reste de ce livre aucun indice que l'auteur eût déjà traité la même matière. Est-il vraisemblable qu'un écrivain, en abrégeant une histoire,

n'avertisse point que lui-même, quinze ans auparavant, l'a développée dans une plus grande étendue ?

Enfin, on ne doit point oublier, que dans le manuscrit de la Bibliothèque Vaticane, dont j'ai parlé plus haut, l'auteur du *Romuleon* est *Robertus de Porta Bononiensis*. C'est ainsi qu'il est toujours cité par Casaubon. Schoettgenius dans ses additions à Fabricius, faites en 1746, n'a pas hésité à l'attribuer à Robert Porta. Le comte Fantuzzi n'attache pas beaucoup d'importance à ce point d'histoire littéraire de sa patrie. Quant à moi, j'aime à croire que l'auteur du *Romuleon* a été un gentilhomme de Boulogne, plutôt que Benvenuto Rambaldo.

Vol. VI. 301.

Scrittori Bolognesi. VII. 88.

Quoiqu'il en soit, l'époque de la composition originale du livre latin est pour la première fois parfaitement établie dans ces trente-trois mois qui s'écoulèrent depuis mars 1361 jusqu'à janvier 1364.

La preuve est tirée des historiens publiés par Muratori. Le personnage à qui le *Romuleon* est adressé est ainsi nommé par Griffoni. *Strenuus miles dominus Gometius Garsiae de Albornotio, nepos domini cardinalis, rector Bononiae.*

Rer. Ital. XVIII. 177. 460. 471, 472.

Dans la chronique de Boulogne à l'an 1361 on lit ce qui suit. *A dì diecisette di marzo messer Gomes nipote di monsignore cardinal legato, rimase per rettore, e per signore di Bologna, e messer Malateste con lui. Da parte di Gomes andava ciascuna grida, siccome vero signore.*

A' l'an 1364 *Messer Gomes rettore di Bologna, il*

quale era andato da monsignor cardinale, venne in Bologna con grande onore, e menò seco un frate Daniele dell' ordine de' frati di santa Croce, ch' era de' marchesi del Carretto dalle parti di Piemonte. Questo frate Daniele fu mandato da parte di monsignor cardinale Egidio da quì indietro nostro signore. . . . . Adi 12 (di gennaio) *in venerdi si fece un consiglio, e il nostro rettore messer Gomes diede le chiavi, e la bacchetta del suo ufizio, cioè della rettoria della città di Bologna, al detto frate Daniele, che avea quel titolo che avea Gomes, e di fare ciò che gli piaceva, e pareva come rettore.*

Je vais maintenant fixer l'époque de la traduction française qui se trouve à la Bibliothèque Impériale de Turin, et prononcer le nom de celui qui l'a faite. Je n'ai à cet effet qu'à copier ce qui est écrit dans le feuillet 369.

Cy fine le huitiesme liure particulier de ce traitie nomme romuleon *contenant les fais de gayus iulius cesar prumier empereur de romme iusques au tamps de octauien qui fut dict cesar auguste. Et fut translate de latin en francois par maistre* iehan milot *chanoine de lille en flandres lan de grace* mil quatre cens soixante et trois *en la fourme et stille cy dessus declarie plus au long.*

Il est singulier que deux traductions françaises du *Romuleon* se soient suivies de si près; l'une par Jean Milot en 1463, l'autre en 1466 par Sébastien Mamerot;

sans parler de celle qui selon le catalogue de Besançon avait été faite dans le quatorzième siécle.

C'est une histoire bien intéressante que celle des traducteurs français que Lebeuf a si bien illustrée. Je me plais donc beaucoup à l'enrichir par la découverte que je viens de faire d'une traduction qui sera désormais connue par le seul manuscrit Impérial de Turin. Je me plais davantage à rendre justice à l'érudition de cet académicien distingué. Ni le nom de Jean Milot, ni sa qualité de traducteur, n'ont pas échappé à ses soins. Il a vu dans la Bibliothèque du Prince de Condé la passion de saint-Adrien, à la fin de laquelle il est marqué qu'elle *a este translatée de latin en françois par* Jo. Mielot *chanoine de l'Isle en Flandres l'an* 1458.

Dans le mémoire historique sur la Bibliothèque de
Pag. 13, 35. Bourgogne, M. de la Serna fait mention d'un *avis directif pour faire le passage d'oultre-mer, fait par un religieux de l'ordre des precheurs. en* 1322, *et translaté du latin en français par* Jo. Melot, *chanoine de Lille en Flandre, en* 1455, *par ordre du Duc de Bourgogne.* Je crois que ce traducteur est celui-même qui dans un manuscrit de 1450 concernant la vie de Saint-Thomas l'apôtre, et dans un autre sans date, intitulé le *debut de la noblesse*, se qualifiait *le moindre des secretaires du Duc de Bourgogne.* Car il me paraît qu'on ne doit point s'arrêter à la différente façon d'écrire *Milot, Mielot, Melot.*

La Bibliothèque Impériale de Turin a encore un

beau manuscrit sur velin écrit par un Jean Mielot, H. m. 7. quatre ans après le *Romuleon*. C'est la traduction française du traité *de regimine principum* de Gilles Colonna. Lebeuf a vu deux exemplaires défectueux de cette traduction, dans lesquels le traducteur s'appelait *Henri de Gauchi*. Il en a vu un troisième, où au lieu d'Henri de Gauchi on lit deux fois *Henri de Gand*. Dans le manuscrit impérial de Turin on lit à la première et à la dernière page *maistre henry de Ganchy*. Il finit par ces mots. *lequel liure aussy je* Jehan Mielot *prestre ay escript de ma main en la ville de lille et cetera lan* mil cccc. lx. sept.

Ce Mielot écrivain est à mon avis une personne différente de Mielot traducteur : non seulement parce qu'il est peu probable que celui-ci, après s'être exercé depuis 1450 dans des traductions, se soit réduit en 1467 au seul travail de copier, mais principalement parce que Jean Milot, ou Mielot, ou Melot, le traducteur, prend d'abord le titre de secrétaire du Duc de Bourgogne et ensuite de chanoine de Lille; tandis que Jean Mielot le copiste ne prend que le titre de prêtre. D'ailleurs l'écriture des deux manuscrits de Turin n'est pas de la même main.

Le *Romuleon* est assez richement enluminé. Des entrelacemens de feuillage et autres arabesques forment le cadre de plusieurs pages. Septante-six tableaux de différentes grandeurs sont en tête des livres et des chapitres.

sans parler de celle qui selon le catalogue de Besançon avait été faite dans le quatorzième siécle.

C'est une histoire bien intéressante que celle des traducteurs français que Lebeuf a si bien illustrée. Je me plais donc beaucoup à l'enrichir par la découverte que je viens de faire d'une traduction qui sera désormais connue par le seul manuscrit Impérial de Turin. Je me plais davantage à rendre justice à l'érudition de cet académicien distingué. Ni le nom de Jean Milot, ni sa qualité de traducteur, n'ont pas échappé à ses soins. Il a vu dans la Bibliothèque du Prince de Condé la passion de saint-Adrien, à la fin de laquelle il est marqué qu'elle *a este translatée de latin en françois par* Jo. Mielot *chanoine de l'Isle en Flandres l'an* 1458.

Dans le mémoire historique sur la Bibliothèque de
Pag. 13, 35. Bourgogne, M. de la Serna fait mention d'un *avis directif pour faire le passage d'oultre-mer, fait par un religieux de l'ordre des precheurs, en* 1322, *et translaté du latin en français par* Jo. Melot, *chanoine de Lille en Flandre, en* 1455, *par ordre du Duc de Bourgogne.* Je crois que ce traducteur est celui-même qui dans un manuscrit de 1450 concernant la vie de Saint-Thomas l'apôtre, et dans un autre sans date, intitulé le *debut de la noblesse*, se qualifiait *le moindre des secretaires du Duc de Bourgogne.* Car il me paraît qu'on ne doit point s'arrêter à la différente façon d'écrire *Milot*, *Mielot*, *Melot.*

La Bibliothèque Impériale de Turin a encore un

beau manuscrit sur velin écrit par un Jean Mielot, H. III. 7. quatre ans après le *Romuleon*. C'est la traduction française du traité *de regimine principum* de Gilles Colonna. Lebeuf a vu deux exemplaires défectueux de cette traduction, dans lesquels le traducteur s'appelait *Henri de Gauchi*. Il en a vu un troisième, où au lieu d'Henri de Gauchi on lit deux fois *Henri de Gand*. Dans le manuscrit impérial de Turin on lit à la première et à la dernière page *maistre henry de Ganchy*. Il finit par ces mots. *lequel liure aussy je* Jehan Mielot *prestre ay escript de ma main en la ville de lille et cetera lan* mil cccc. lx. sept.

Ce Mielot écrivain est à mon avis une personne différente de Mielot traducteur : non seulement parce qu'il est peu probable que celui-ci, après s'être exercé depuis 1450 dans des traductions, se soit réduit en 1467 au seul travail de copier, mais principalement parce que Jean Milot, ou Mielot, ou Melot, le traducteur, prend d'abord le titre de secrétaire du Duc de Bourgogne et ensuite de chanoine de Lille; tandis que Jean Mielot le copiste ne prend que le titre de prêtre. D'ailleurs l'écriture des deux manuscrits de Turin n'est pas de la même main.

Le *Romuleon* est assez richement enluminé. Des entrelacemens de feuillage et autres arabesques forment le cadre de plusieurs pages. Septante-six tableaux de différentes grandeurs sont en tête des livres et des chapitres.

Le mérite de ces peintures est l'éclat des couleurs agréables et brillantes. Au reste, on y chercherait en-vain ces beaux caractères qui ont depuis distingué l'école Belgique.

Ce serait prendre une peine inutile que de chercher à deviner les noms des peintres qui ont travaillé à la décoration du *Romuleon*. J'aime cependant à renouveler le souvenir de deux artistes qui vivaient en ce tems-là à la cour des Ducs de Bourgogne, et qui peuvent avoir été employés à de semblables ouvrages.

Rerum Germanicar. scriptores. Curante Struvio III. 221.

L'auteur de la vie de Philippe, fils naturel du Duc Philippe le bon, en parlant du voyage de ce Prince en Italie, fait cette observation. *Nihil magis eum Romae delectabat, quam sacra illa vetustatis monumenta, quae per clarissimum pictorem Ioannem Gossardum Malbodium depingenda sibi curavit.* Il parle encore beaucoup de son amour pour les arts, et des faveurs dont il comblait les artistes de tout genre; et il ajoute: *accersierat sibi magnis expensis pictores et architectos primi nominis Iacobum Barbarum Venetum et Ioannem Malbodium nostrae aetatis Zeusim et Apellem.*

Quant à ce dernier, je ne doute nullement qu'il ne soit Jean de Maubeuge. Aux notions que Felibien et autres nous ont données de lui, on devra encore joindre le nom de sa famille; c'est-à-dire *Gossard*. La Bibliothèque

L. I. 14. 15. Impériale de Turin possède un manuscrit du *Al-Haui* copié sur velin en 1466 par *presbiterum Iacobum Gossardi Hanoniensem.*

Quant à Jacques Barbaro Vénitien, il n'a point été nommé ni par Zanetti ni par Lanzi. Dans un livre publié en 1800 par l'abbé Morelli, mon illustre ami, je trouve qu'en 1521 chez le cardinal Grimani à Vénise on voyait des peintures *de Jacomo de Barberino Veneziano, che andò in Alemagna e Borgogna, e presá quella maniera fece molte cose.*

Notizia d'opere di disegno pag. 77. 221.

On me demandera peut-être comment le *Romuleon* a passé dans la Bibliothèque Impériale de Turin. Quoique les recherches de cette nature tiennent au plan d'un traité sur son origine et ses progrés, je ne laisserai pas de dire pour le moment, que ce manuscrit, aussi bien qu'un Virgile, un Pline, les histoires Troyennes de Raoul Le-Fevre, et quelques autres, ont été acquis par les Princes de la Maison Royale de Savoie lors de la dispersion de la Bibliothèque de la Cour de Bruxelles. On sait que de ses débris on en trouve dans plusieurs Bibliothèques de l'Europe.

I. IV. 16.
K. I. 16.
H. I. 10.

IL FONTE DEL VALENTINO.

CANTATA

DEL SIGNOR VINCENZO MARENCO.

Letta li 6 Marzo 1811.

Sorgi, o Nice adorata, ah tu non sai
Quanto è bello il mattin! quanto ridente
Uscì dal mar la rugiadosa aurora!
Come serena indora
Le cime ai colli, e come lieti intorno
Già salutan gli augelli il nuovo giorno!
Lascia le molli piume,
Vezzosa Nice amata:
Contro la sponda aurata
Già si rifrange il sol.
Già tremolar sul fiume
Vedresti i raggi d'oro,
Spiega l'augel canoro
Già tra le frondi il vol.

Ma tu dal sonno ancora
Le socchiuse pupille, amabil NICE,
Scuoter non puoi? qual non intesa è questa
Lentezza inopportuna? ogn'altra Ninfa
Che sospiri d'amor, già del suo Bene
Gode al fianco passar l'ore fugaci
Dolci sdegni alternando, e care paci.
Ah! sorgi, o NICE; all'Eridano in riva
Le mattutine aurette
Vien meco a respirar; forse non poco
Può giovarti il venir; mirabil Fonte
V'ha d'arcana virtù, che può ne' cuori
I moribondi Amori
Ad un tratto avvivar; no non è questa
Volgar menzogna, a me lo disse Alcone,
Il saggio Alcon, che tutte
Sa dell'erbe, dei fior, del suol, dell'onde
Le nascoste virtù; seguimi, e poi
Mi dirai s'io t'adombro i pregi suoi.
Ah! se mai ti langue in seno
Fido amor per chi t'adora,
Vieni al Fonte che innamora,
La tua fiamma a rinnovar.
Sol che presso al Fonte ameno
Porti il labbro, ah! più vivace
Sentirai l'antica face
Nel tuo cuore a sfavillar.

Ma perchè vani i miei
Detti non creda, ascolta donde, o cara,
Trasse il Fonte gentil virtù sì rara.
Noto t' è 'l caso, o NICE,
Dell' audace Fetonte, e sai ch' un giorno
L' infelice garzon su queste sponde
Dal mal guidato carro
Balzò nel fiume, e si perdè nell' onde.
Ardea per lui d' amore
Ninfa gentil quanto vezzosa e bella,
Ch' alla fatal novella
Corse affannata, e venne
Peregrina cercando il caro Amante
Sin dalle Egizie sponde a queste arene.
Ma quando ogni sua spene
Vide smarrita, e le germane istesse
Del suo diletto estinto
Cangiate in pioppe (osserva quanto, o NICE,
Eran le Ninfe antiche
Più costanti in amor) ah! disse, o Numi,
Della terra e del mar, fate ch' io pure
Qui rimanga per sempre, ove sepolto
Giace il mio Nume, e a questa flebil' onda
Il mio tenero pianto ognor confonda.
Disse, e pietosi i Dei
Dal bianco piè sino all' eburnea fronte
La disciolgono in onda, e resta un Fonte.

L' onda, che limpida
Sen vede uscir,
Sembra ancor memore
Del suo martir.
Sì dolce mormora
L' espresso umor,
Ch' ancora piangere
Sembra d' amor.
Di qui venne, o mia vita, il pregio arcano,
Che mossi i Dei da sì costante amore
Diero al Fonte gentil; ah tu non sai
Quanti prova ne fanno, e quanto a questo
Son l' Eridanie Ninfe
Debitrici in Amor! quanti Pastori
Solo appressando il labro
All' onde non fallaci
Arser di nuovo alle già spente faci!
Ah! se mai ti langue in seno
Fido amor per chi t' adora,
Vieni al Fonte, ch' innamora,
La mia spene a rinnovar.
Non più, tronca gli indugi; assai te stessa
Ornasti, o Nice; al fido specchio assai
Del crin, del volto, e dell' eburneo seno
Consigliasti il tenor; vieni e rammenta,
Ch' una Beltà verace
Quanto negletta è più tanto più piace.

non ha da invidiar l'Italia antica degli Scipioni, e de' Cesari. Pubblicate le Memorie del MONTECUCCOLI fuori d'Italia, dopo essere andate parecchj anni attorno MSS.te copiate da amanuensi inesperti, e che eziandio ne ignoravano la lingua, parevano chiedere la mano pietosa di qualche Critico Nazionale, che trovasse modo di supplire le frequenti lacune mediante testi migliori, e corregger sapesse gli errori, e scorrezioni infinite, che ne rendevano inintelligibile in più d'un luogo la stampa. La vita di quell'insigne Maestro di Guerra bramavasi pure, che da qualche valentuomo si dettasse, per sì fatta maniera, che ne vendicasse la memoria dall'ingrato obblío, in cui nella sua Patria istessa immeritamente giaceva.

Elogio del Principe Raimondo Montecuccoli del Conte Agostino Paradisi Reggiano. Bologna 1776.

Molti anni passarono ciò non pertanto, prima che il Conte PARADISI pensasse a darne in luce l'Elogio; ma, per ciò che si appartiene alle Memorie, pochi anni sono dovetti io medesimo esclamare, che, se di un'Opera sì gloriosa per l'Italia non era venuto in pensiero insino allora di farne una buona edizione in Italia, era quella una fatalità, un fenomeno, di cui difficile mi riusciva il ritrovarne la spiegazione. Parevami strano in vero, che con tanta diligenza, e lunghe e studiose cure, durante tutto l'intero scorso Secolo, affaticati si fossero i Critici Italiani, per riprodurre emendate tante Rime, e Prose di Cinquecentisti, ed anche di Trecentisti, se ne togliamo la purità della lingua, di poco, o nessun rilievo rispetto alle cose;

Notizia de' principali Scrittori d'Arte Militare Italiani. Memorie dell'Accademia delle Scienze di Torino 1803, pag. 463.

che con tanto amore se ne cercassero i primi testi, i più corretti, e le diverse edizioni, che sopra punti Bibliografici, o Gramaticali, studiate Dissertazioni si dettassero non sempre importantissime, e che intanto nessuno avesse mai preso a trattare con Critica assennata, e giudiciosa dei MSS.ti, delle varie Edizioni, e Traduzioni degli Scritti del più grand' uomo di guerra, che forse vi sia stato in Italia giammai.

Intanto così poco conosciuta era l' Opera originale del Montecuccoli, che oltremonti vi fu perfino chi si dette, o mostrò di darsi a credere, che fossero state quelle dotte Carte scritte dal suo Autore in linguaggio dall' Italiano diverso, * Egli, che, siccome è qualità, e pregio di tutti gli uomini grandi, della Patria sua era sì tenero amatore, che, come preziosissimo tesoro, e la più degna memoria, che tramandar potesse a' posteri suoi, riguardando due Lettere dell' Imperator Leopoldo, scrittegli di suo proprio pugno dopo la memorabile Vittoria di S. Gottardo, da Lui riportata contro i Turchi, nota inoltre con singolar compiacenza

Montec. Mem. Lib. II, §. LXVII, pag. 301. Ediz. di Colonia 1704.

* " Il celebre Winterfeld, confutando in Lingua Francese la Tattica de' „ Generali Austriaci, cita sempre le sentenze del Montecuccoli in Tedesco, „ per non alterare (dic' Egli) l' Originale. — L' Editor poi delle Memorie „ medesime stampate in Lingua Francese nel 1756, *Amsterdam et Leipsig*, „ parlando della Edizione Italiana di Colonia nella Prefazion sua, dice — *quant* „ *à la traduction italienne faite à Cologne etc.* „ = *Opere di* Raimondo Montecuccoli *illustrate da Ugo Foscolo, tom.* 1, *Milano* 1807 Ai Lettori — Edizioni, pag. X.

che dettate erano *nell' Italiano Idioma.* ** Ed in vero l' Imperador Leopoldo, che nel suo lungo Regno seppe far argine alle armi di Luigi XIV, detto perciò il Fabio della Germania, che seppe opporre il Montecuccoli al Turenne, ed il Principe Eugenio ai più grandi Capitani di Europa, l' Imperator Leopoldo, io dico, la cui memoria venne difesa dal Signor Pecis in un Opuscolo dettato in lingua Francese contro le accuse del Conte Turpin di Crissè Comentator di

Lettre sur le dernier Ouvrage du Comte de Turpin de Crissé. Milan 1773.

** Non so come il Paradisi (*Elogio del Montec., pag. XXXV, nota 2, in fine; ediz. delle Opere del Montecuc. sopraccitate di Milano*), ed il Tiraboschi (*Biblioteca Modenese Tom. III, pag.* 286) asseriscano essersi vinta la Giornata di S. Gottardo nell' anno 1670, dovechè il Montecuccoli medesimo asserisce esser seguita il primo del mese di Agosto del 1664 (*Memorie Lib. II, §. LVI.*). L' errore nacque dalla Edizione di Colonia, dove al §. LIII. parlandosi delle disposizioni date a dì 30 di Luglio, si aggiunge, con manifesto sbaglio — 1670. Nel MSS.to° da me posseduto è segnato soltanto il dì 30 di Luglio, senza additar l' anno, non essendo necessario, dacchè quel Capitolo (che si è il IV. del Lib. II), contiene appunto la Campagna dell' anno 1664. A quell' anno fissano di fatto la Vittoria di S. Gottardo tutti gli Storici. Ci basterà accennar tra gli Italiani il Muratori (*all' anno* 1664), e tra gli stranieri il Pfeffel nel suo lodato Compendio Cronologico della Storia di Germania. Quest' ultimo peraltro, con errore che non si può in alcuna maniera scusare, non solamente non dà la gloria della vinta Giornata alle Truppe Austriache, bensì a quelle unicamente de' Collegati, ma, quello che è più, non nomina neppure il Montecuccoli (*Abrégé Chronologique de l' Histoire, et du Droit Public d' Allemagne Tom. II,* pag. 674, 676, *Paris* 1766), il che ogni volta più dimostra la necessità, che gli Italiani si rammentino i proprj vanti, così patente essendo l' ingiustizia degli Stranieri, ingiustizia stata eziandio rilevata dal Signor Ugo Foscolo nelle sue Considerazioni sulla Battaglia di S. Gottardo (*Opere del Montecuc. Tom. II, pag.* 269, *Milano* 1808.)

MONTECUCCOLI stesso, a buona ragione mostravasi ben affetto verso gli Italiani, che non meno nelle arti di pace, che in quelle di guerra contribuivano alla grandezza, ed alla prosperità della Monarchia Austriaca. Questi contrassegni poi di stima, e di parziale degnazione, e le ricompense, con cui continuò l'Imperator Leopoldo a beneficare il MONTECUCCOLI insino al termine de' giorni suoi, bastano, per dirlo alla sfuggita, a smentir le calunnie del BASNAGE, che nella sua Storia delle Provincie Unite, non so da qual maligno spirito animato, osò tacciarlo di poca fede verso il suo Sovrano. Ben diversamente dal BASNAGE parlò del MONTECUCCOLI, e degli Italiani tutti, che erano a servigj di quel Monarca un savio Scrittor Francese contemporaneo. * Questi, che circa appunto all'anno 1675, stese un Ritratto, come diremmo, della Corte di Vienna, asserisce, che siccome a que' tempi gli affari della

Basnage Annales des Provinces-unies sur l'année 1672. Tom. II, pag. 380, à la Haye 1726.

* " Les affaires de la Guerre estant présentement les plus importantes de „ la Cour de Vienne, le Comte Montecuculi, qui est President du Conseil „ de Guerre et Generalissime des Armées de l'Empereur, y est en grande „ considération. La haute estime que son Maitre a conçu de sa conduite tant „ dans les affaires de la Guerre, que dans celles de la Paix, Lui donnent beau„ coup d'autorité; et en effet il est judicieux, penetrant, et a beaucoup „ d'expérience .... Les Italiens profitent sagement de sa faveur, et on les „ voit à la Cour de Vienne dans des postes également avantageux dans les „ affaires de la Guerre et dans celles de la Paix. Le Marquis de Grana, le „ Prince Pio, le Comte de Caprara, et quantité d'autres prouvent assez cette „ vérité.

Estat present des affaires d'Allemagne, Lion 1675, pag. 88, 89.

guerra erano i più importanti, il MONTECUCCOLI in qualità di Presidente del Consiglio di guerra, e Generalissimo delle armi dell'Imperatore, era in grandissimo concetto; che la grande stima, che il suo Padrone faceva del modo suo di governarsi tanto nelle cose di guerra come di Stato, gli davano molta autorità, e che in fatti era giudicioso, perspicace, e di una grandissima esperienza fornito. Soggiunge, che gli Italiani profittavano saviamente del favore di Lui, e che sostenevano alla Corte di Vienna carichi di molto riguardo sia militari che civili; che il Marchese di Grana, il Principe Pio, il Conte Caprara, e molti altri ne erano la prova.

Ma per fare ritorno alle Memorie militari lásciate MSS.te dal MONTECUCCOLI al suo Signore, come un pegno della sua fedeltà, e costante attaccamento al servizio di Lui, non fa mestieri impiegar parole per enumerarne i pregj. I più grandi uomini di guerra, anche di questi ultimi tempi, come a tutti è palese, non si stancarono mai di farne encomj, come altrove ho accennato. Nè servirebbe il dire, che nelle guerre di questi ultimi anni sanguinosissime siasi variato per sì fatto modo il sistema dell' Arte Militare, che poco giovar possano a' moderni Condottieri di eserciti i precetti del celebre General Modenese; onde meraviglia far non si debba, se pensato non siasi prima d' ora a procurar una Edizione delle Opere di Lui, che corrispondesse alla fama, di cui ha goduto ne' tempi ad-

Notizia de principali Scrittori d' Arte Militare, Ital. loc. cit.

dietro. Se il MONTECUCCOLI, parlando dei documenti della Milizia antica, dice, che, eccettuata l'invenzione dell'artiglieria, la quale ha in qualche parte alterate le forme, sta il resto delle regole nella sua fermezza e dignità, com'Ei si esprime, non dovremo dir Noi, che sussistano pur quelle massime, que' precetti, che Egli, dopo già trovata l'artiglieria, col meditar profondamente intorno all'Arte sua, e colla lunga sua esperienza rinvenne, e stimò di proporre per norma a chi ha il luminoso, e scabrosissimo incarico di guidar le imprese di guerra?

Montecuc. Prefaz. alle Memorie.

Che ne sia il vero, grande fu la variazione, che nelle evoluzioni militari produsse l'uso della bajonetta in canna, sostituito alle picche dopo del MONTECUCCOLI, della quale invenzione troviamo soltanto qualche cenno nelle Memorie di Lui *, e grandi progressi eransi già fatti in molte parti sostanzialissime dell'Arte della Guerra, specialmente nell'artiglieria, ma non ostante questi sostanzialissimi progressi, non solo il Folard, ed il Re di Prussia FEDERICO II, il tennero in quel gran concetto, che ognun sa, ma il mentovato Conte TURPIN di Crissé, sin quasi a' tempi nostri, stimò pregio dell'opera impiegar il suo ingegno, e le sue fati-

* *Montec. Mem. Lib. I, Cap.* II, §. XVI, n.° 2 — *secondo la lezion del MS.to da me posseduto.* — „ Devono i Moschettieri portar la forchetta „ per accertar meglio il tiro, e fia grande vantaggio s'ella avrà nella cima „ una punta, come uno spiedo, per piantarla al bisogno contro la Cavalleria.

che a stendere sopra le Memorie di Lui, in sua Lingua Francese tradotte, un lungo e diffuso comento. E che diremo dell' Ufficial Generale Prussiano Guichard, che negli ordini di Battaglia di ALESSANDRO, di ANNIBALE, e nell' assedio di Alesia, e nel modo di oppugnar, e difender le Fortezze presso gli Antichi, e negli stessi Scrittori loro di Tattica, credette di ritrovare utili ammaestramenti per li Generali, che fondatamente, e per principj intendono d' istruirsi nell' arte loro? Certamente dai tempi di CESARE a quelli del MONTECUCCOLI, e da' tempi degli Antichi Greci, e Romani a quelli del Guichard, molto maggiori variazioni, e novità si sono fatte nella Milizia, di quello che fatte se ne sieno dai tempi del Guichard, e del Conte TURPIN de Crissé insino ai giorni nostri. Un' artiglieria formidabile, fornita di tutto punto, e maneggiata con indicibile speditezza, cui le Fortezze mal possono resistere; Eserciti numerosissimi, che, padroni della campagna, e delle Città ricche, e popolose, non curano più che tanto le Fortezze medesime, che perciò diventano pressochè inutili; Truppe agilissime, perchè avvezze a lunghi, e disastrosi cammini, senza bagaglio, senza tende, anche in inverno, anche nelle Regioni Boreali, sono fuor d' ogni dubbio mezzi efficacissimi di strepitose vittorie. Ma non sono questi, se dirittamente si riguarda, nuovi istromenti dell' Arte della Guerra, di cui non si trovi fatta menzione presso gli Antichi Scrittori Militari, e specialmente nelle Memorie del MONTECUCCOLI. È questa

Principes de l' art militaire extraits des meilleurs ouvrages des anciens. tom. II, Berlin 1763.

bensì una maggiore attività, una energia più grande, che venne data agli stessi istromenti, una elasticità maggiore che hanno acquistato le molle medesime. Si può dir dell' Arte della Guerra come della Meccanica, che sempre si opera o con dispendio di tempo, e risparmio di forze, ovvero con risparmio di tempo, ma con dispendio di forze.

Ad ogni modo giuste, e ragionevolissime sono le querele del Signor Ugo Foscolo, che di Libro così insigne, così degno di essere celebrato, e studiato, quai sono le Memorie del MONTECUCCOLI, nè presso il FONTANINI, nè presso il ZENO, nè presso l'HAYM, nè presso alcuno de' più rinomati Autori di Bibliografia Italiana non si trovi neppure registrato il titolo; e sia pur lode al Cielo, che per opera di quell' ingegnoso Scrittore, una Edizione splendidissima degli Scritti di quel gran Maestro di Guerra sia finalmente uscita in luce a Milano. Siccome però la magnificenza dell' impressione, la forma del Libro, ed il ristretto numero degli esemplari, che se ne sono tratti, mostrano palesemente, che per pompa piuttosto di poche signorili biblioteche, che per uso comune siasi fatta quella stampa, si dee perciò supporre, che quanto prima si penserà a riprodurla in un sesto più maneggevole, cosicchè trovar possa luogo nella picciola, e spedita militar biblioteca degli Ufficiali studiosi.

Opere di Raimondo Montecuccoli illustrate da Ugo Foscolo, tom. II, in fol. Milano 1807, e 1808, per Luigi Mussi. Se ne sono tratti soli CLXX esemplari.

Nella supposizione adunque, che non si debba differir molto a por mano a questa impresa tipografica, ho

creduto buona cosa il dar notizia al Pubblico di un pregevole MS.to delle Memorie del MONTECUCCOLI da me posseduto, il quale stimo, che giovar potrebbe non poco a rendere più compita, e perfetta la nuova Edizione che se ne facesse, e forse anche animar ad intraprenderla a comune vantaggio.

Prima di ragionar del MS.to è necessario per altro il premettere alcune notizie intorno all' epoca, in cui fu dettata l' Opera, ed intorno alle prime edizioni di essa. Compì le Memorie Militari il MONTECUCCOLI nel séssagesimo anno della età sua, come Egli medesimo attesta nella Lettera Dedicatoria all' Imperator Leopoldo; ed essendo Egli nato nell' anno 1608, è chiaro, che già terminate erano nell' anno 1668, dopo però, che, già vincitore de' Turchi nella predetta giornata famosa di S. Gottardo nel 1664, era stato in quell' anno medesimo nominato Luogotenente Generale dell' Imperatore, carico unico nell' esercito, come sappiamo da Lui stesso, e che perciò tanto valeva quanto Generalissimo di tutte le armi Cesaree. E pare che dettasse le sue Memorie per addottrinarsi vieppiù nell'Arte sua, e rendersi capace di gareggiar col Turenne in quelle Campagne sì memorabili degli anni 1674, e 1675, giacchè i Turchi ed i Francesi, vale a dire le due più bellicose nazioni de' tempi suoi, furono, come dice il TIRABOSCHI, i nemici contro i quali ebbe il più sovente a combattere. Finì Egli di vivere in Lintz nel 1681; e siccome gli Scritti suoi erano stati da Lui destinati soltanto ad is-

V. Paradisi Elogio sopraccit. e Tirabos. Bibliot. Modenese artic. *Montecuccoli* Modena 1783.

Tirabos. Bibl. Moden. tom. III, p. 286.

truzione privata de' Principi, e degli Ufficiali Generali Austriaci, perciò ne' molti anni, che passarono tra il 1668, ed il 1681, in cui chiuse il periodo della sua gloriosa vita, non volle mai, che queste dotte sue fatiche vedessero la pubblica luce; che anzi corsero più di anni ventidue dopo la sua morte, prima che si pensasse di pubblicarle colle stampe. Uscitane con tutto ciò molto tempo avanti qualche copia a penna, o dalla Biblioteca Imperiale, o dalla Casa stessa del MONTECUCCOLI, siccome gli uomini militari avidissimi erano di leggerle, e di farne profitto, molti esemplari se ne sparsero, ma, come interviene, mancanti, corrotti, e guasti, e scorrettissimi per l'imperizia di chi li trascrisse, massimamete qualora copiati da amanuensi Tedeschi, che o non sapevano, o, ciò che è forse peggio, mal sapevano la Lingua Italiana."

Il primo Editore delle Memorie, dice il prenominato rinomatissimo Bibliotecario Estense TIRABOSCHI, fu Arrigo di Huyssen Tedesco, Consigliere di Guerra dello Czar Pietro il Grande, che le pubblicò in Colonia nell'anno 1704: presso la Compagnia de' Libraj, in 12.mo. Una ristampa, piuttosto che nuova edizione, se ne fece in Ferrara nell'anno 1711, per Bernardino Barbieri. Il titolo del Libro è, come nella edizione di Colonia, *Memorie del General Principe di Montecuccoli*, e di questa ristampa si fa menzione nel Giornale de' Letterati d'Italia. Ma ciò che a tal proposito aggiunge il Giornalista, che Arrigo d'Huyssen avea arrichite esse

Tirabos. loc. cit. p. 290.

Giornal de' Letter. d'Italia tom. VIII, pag. 433.

Memorie di note cavate dagli Autori antichi, e moderni, di che le persone di Stato, e di guerra doveano essergli tenute, è cosa affatto contraria a quanto dice il MONTECUCCOLI medesimo * nella Prefazione premessa, non solo alla stampa di Colonia, ma che di più leggesi nel MS.to da me posseduto, più antico di essa Edizione, intero, senza lacune, e che perciò da diversa, e più sincera fonte deriva. Di fatto nel MS.to da me posseduto, non solo si ritrovano tutti i Luoghi degli Autori recati nella Edizione di Colonia in piè di pagina, ma inoltre annotazioni, ed autorità in essa non allegate, e tra le allegate alcune più piene e compite, prova manifesta, che sono lavoro dell' Autore il General MONTECUCCOLI, non mai dell' Editore, come ad evidenza lo dà anche a divedere il contesto.

Del rimanente, siccome io non mi sapea persuadere, che quella informe, e scorrettissima Edizione di Colonia fosse l' unica Edizione dell' Originale Italiano delle

---

* „ Vola con differente forza da un solo arco la freccia, che da diversa „ mano è incurvato, ed un concetto di più ingegni in uno consenzienti, rav- „ visasi come oracolo dalle labbra della stessa verità espresso. Vengono quì „ adunque apportate le autorità ne' proprj termini, e nelle precise parole, „ acciochè il senso non ne resti nel volgarizzarle alterato; e poichè le varie „ Lingue, in cui gli Autori scrissero, sparse per entro il ragionamento, lo „ renderebbono confuso, e, col interrompere il filo del discorso, sariano tante „ pietre d' inciampo al Lettore, sonosi quelle però fuora del testo a parte „ notate. „

Montecuccoli Prefazione alle Memorie secondo la Lezione del MS.to

Memorie del MONTECUCCOLI, per non parlar della sopraccennata ristampa di Ferrara, trovandomi pertanto in Modena nell' anno 1791, nuovi riscontri ne chiesi al mentovato dottissimo Abate TIRABOSCHI, rapito in ancor vegeta età, tre anni soli dopo, agli amici, ed alla Repubblica delle Lettere, di cui era ornamento sì grande. Ma questi mi assicurò, che nessun' altra Edizione Italiana ne conoscea, e lo stesso mi venne confermato in Firenze dal fu Abate GIULIO PERINI Bibliotecario della Magliabechiana, e dal Conte GREGORIO CASALI Professore di Architettura Militare nell' Instituto di Bologna. Che l' HUYSSEN sia stato il primo Editore dell' opera, lo afferma poi Egli stesso dicendo, che il Libro era stato, come un tesoro sotterrato, sempre nascosto, nella Biblioteca dell' Imperatore, a cui l' Autore illustre dedicato avea, e lasciato per testamento le sue instruzioni militari, e ch' Egli pubblico lo facea. L' unica Edizione Italiana, che si avesse adunque di quest' Opera insigne, prima della recente splendidissima di Milano, propriamente parlando, si è cotesta meschina, informe, scorrettissima, e mancante, di Colonia dell' anno 1704.

V. Prologo dell' Edit. nella Ediz. di Colonia.

Vero è, che l' ingegnoso Illustratore delle Opere del MONTECUCCOLI, il Signor UGO FOSCOLO suppone una Edizione dei tre Libri delle Memorie Militari anteriore a quella di Colonia dell' anno 1704, testè accennata, fondato sopra una plausibilissima congettura, che si è, che una parte degli Aforismi Militari si stamparono

Ai Lettori=Edizioni pag. XI, nelle Opere del Montec. Ediz. di Milano.

in Milano tradotti in Lingua Spagnuola nell' anno 1693. Ma la difficoltà, che nasce dalla pubblicazione fatta colle stampe, dieci e più anni prima, di una parte del Libro, venuto in luce in Colonia nel 1704, resta sciolta, e dileguata dalla esistenza di un altro Libretto, per quanto io sappia, affatto sconosciuto. Il titolo di questo fedelmente trascritto è il seguente: L' ATTIONE BELLICA DEL CONTE MONTECUCOLI PRENCIPE DEL ROMANO IMPERO, E LUOGOTENENTE GENERALE DELLE ARMI DELL' IMPERATORE ec. IN TORINO MDCXCII *per Gio. Battista Zappata*, in 12°. Vien dedicato il Libro da Giovan Pietro GIROLDI, noto Scrittore di que' tempi, al Duca di Savoja Vittorio Amedeo II, Principe guerriero, com'è noto abbastanza, grande ammiratore del MONTECUCCOLI; e dice l' Editore, che presentava al Duca Vittorio Amedeo que' foglj, che contenevano i documenti militari di un sì grand' uomo, *emendati dagli errori, che l'imperizia de' copisti vi avea fatti.* Ora, essendosi da me diligentemente riscontrato questo Libretto colle Tavole dell' Arte della Guerra, ho riconosciuto altro non essere sostanzialmente, se non se le Tavole medesime, pubblicate nel Secondo Volume della Edizione magnifica di Milano, le quali furono scritte dal MONTECUCCOLI prima delle Memorie, e sono come, a dir così, i primi lineamenti fondamentali di esse. Ciò posto, quando dir non si voglia, che il Libro Spagnuolo stampato in Milano sin dall' anno 1693, e che io non ho veduto, sia una traduzione di uno degli

Lett. dedic. del Giroldi pag. 7.

esemplari MSS.ti delle Memorie medesime, che andavano attorno, come fu appunto il caso della prima Traduzione Francese, non sarebbe gran fatto, ed anzi è cosa molto verisimile, che altro non sia il Libro Spagnuolo, fuorchè la Traduzione del Libretto stampato l'anno antecedente 1692 in Torino dal GIROLDI.

Comunque siasi, pregevole assai è la prima Traduzione Francese, che sia venuta a stampa. Il Principe di Conti, secondo che narra il prelodato Abate TIRABOSCHI, trovandosi in Ungheria, vide l'Originale MS.to delle Memorie del MONTECUCCOLI presso il Principe Carlo di Lorena, assai più ampio e corretto, di quello su cui erasi fatta la prima Edizione di Colonia, e portatolo seco in Francia, il fece tradurre in Francese da un M.r Adam, e la Traduzione ne fu pubblicata in Parigi nell'anno 1712 *. Altre Edizioni ne vennero appresso, segue a dire il TIRABOSCHI; ed il prenominato Conte TURPIN de Crissè ne diede nuova Edizione con lungo e diffuso Comento, com'è detto sopra, stampato nell'anno 1770, in tre volumi in 8.° in Amsterdam. Una Edizione in Lingua Latina rammenta

Tiraboschi loc. cit. pag. 290.

Opere del Montec. a' Lettori §. *Edizioni* p. XI, in fine.

* Di questa prima Traduzione in Lingua Francese si fa menzione nel Giornale degli Scienziati all'anno 1712, pag. 518 — cet habile Traducteur „ (dice il Giornalista) avertit, que la copie sur laquelle il a travaillé était „ plus ample et plus correcte, que celle qui avait été imprimée à Cologne; „ qu'on voit dans cette dernière une infinité de fautes dans les noms propres, „ et dans les nombres: qu'il y manque en plusieurs endroits des morceaux „ de deux, et trois pages.

il Signor Ugo Foscolo eseguita a Vienna nell' anno 1718, presente il Nipote dell' Autore.

Posto tutto quanto sopra si vuol riflettere, che il Signor Ugo Foscolo, per risarcire i luoghi del Testo Italiano, mancanti nella Edizion di Colonia, da Lui detta vulgata, e per ricavare la Lezione meno spuria, dovette giovarsi quasi sempre, come Egli medesimo asserisce, della Traduzione Latina stampata in Vienna nel 1718, e si valse pure in alcuni luoghi, come accenna nelle sue Note, della Traduzione Francese lavorata sul MS.to del Principe Carlo di Lorena, di cui si è ragionato pur ora. Ebbe, egli è vero, poi eziandio sotto gli occhj Frammenti MSS.ti copiati in Roma dall' Abate Serassi nella Biblioteca Massimi *; ma questi (oltre ad essere meri frammenti), scorrettissimi li rinvenne, onde per supplire alla prima lacuna, che è di due in-

---

* *Opere del Montec. Edizione di Milano — a' Lettori* §. Edizioni — pag. XI *il Signor Ugo Foscolo dice così* „ — Pier Antonio Serassi, quel dottis- „ simo benemerito della patria erudizione, vide fra Libri de' Marchesi de' „ Massimi in Roma le Tavole dell' Arte della Guerra, fino ad oggi inedite „ del Montecuccoli (*N. B. stampate com' è detto sopra col titolo di* Azione „ Bellica *in Torino nel* 1692), ed alcuni frammenti autografi, quelli ap- „ punto, che compongono in gran parte la Dedica, e la Prefazione; li ricopiò „ per gli Aneddoti antichi che preparava, ed io li ebbi assai giorni sott'occhio, „ e ne serbo copia di mano del Signor Turchi d' Arimino . . . . . Vero „ è che nel Fascicolo del Serassi l' Epistola, ed il Proemio sono a squarcj, „ dove nelle Stampe si leggono connessi; anzi il principio, e la fine della „ Prefazione mancano a' Manoscritti, e la Dedicatoria è diversa d' assai dalla „ stampata.

tere facciate in foglio, dovette ricorrere, come attesta nella Annotazione a quel luogo **, alle Traduzioni Francese, e Latina, non bastando al bisogno i MSS.ti del SERASSI.

Ora quanto giovar potrebbe, per una nuova Edizione il MS.to da me posseduto, sarà facile lo inferirlo dalla succinta descrizione di esso. Il Codice è cartaceo, in foglio, scritto dal principio al fine da una stessa mano, intero, ben conservato, e legato in pelle. Dalla forma de' caratteri, e dalla ortografia appare chiaramente essere stato copiato da amanuense Italiano, verso il fine del 1600. Nel dorso leggesi impresso col ferro *Général de Ruffie*, che ogni ragion vi ha di credere ne fosse il primo possessore. Tra i diversi uomini di guerra prodotti dalla illustre Famiglia de' Signori Cambiani di Ruffia, qual fosse specificamente questo Generale, e se abbia militato in Germania, od altrove, sino al presente non mi è ancora riuscito di rintracciarlo. Il fatto sta, che in fine del 1600 non si tralasciava di fare studio fondato, tra' Piemontesi, dell' Arte della Guerra; e non che i Generali, ma perfino le persone di professione affatto diversa, quasi a diletto vi volgevano

** *Opere del Montec. edizione di Milano, Tom.* 1, *pag.* 33 *nella nota prima il Signor Foscolo dice come segue*: " — Abbiamo in parte provveduto „ al difetto co' Manoscritti del Serassi, ma perchè sono *scorrettissimi* anch' „ essi, e quasi tutti a' frammenti, ci siamo, per riempir i vuoti, ajutati della „ versione Latina, e della Francese, che non hanno questa Lacuna.

l'animo. Il GIROLDI, che primo pubblicò l'Opuscolo stimatissimo del MONTECUCCOLI intitolato l'Azione Bellica, non portava la divisa; ed il Canonico ROSSETTI Livornese, domiciliato tra noi, e l'Avvocato BERTOLA, e sino a' nostri ultimi tempi il Signor Architetto RANA furono Ingegneri insigni. Comunque siasi pregio principalissimo del MS.to, di cui si tratta, si è la sua integrità, cosicchè non più da Traduzioni, e da frammenti si dovrà congetturare ciò, che abbia scritto il MONTECUCCOLI, ma si hanno in esso le parole medesime, non che i sentimenti, con cui espresse quel gran Maestro di Guerra i proprj concetti. Non solamente poi trovansi in questo MS.to supplite tutte le Lacune della Edizione di Colonia, che in fine di questa Notizia si sono fedelmente trascritte, ma molte altre particolarità eziandio vi si incontrano, che meritano speciale considerazione.

In primo luogo il Manoscritto comprende le Memorie, non solamente divise in tre Libri, ed in diversi Capitoli, come nella Edizione ultima di Milano, ma di più ciascun Capitolo è diviso di bel nuovo in Titoli. L'Ordine de' Paragrafi continua sempre colla stessa numerazione dal principio sino al fine di ciascun Libro, senza aver riguardo ai Capi, nè ai Titoli; e ciascun Paragrafo contiene soventi volte sotto di se più di un Numero. Il MONTECUCCOLI, come quegli, che avea dato opera agli Studj Matematici, e che inoltre era pure al fatto del metodo degli Scolastici, anzi perfino era in-

strùito nella Teologia Scolastica, e ne disputava talvolta co' Maestri in Divinità, secondo che accenna il Tiraboschi, amava sì fatte divisioni, e quantunque colto, e non alieno dalle Muse, cercando sopra ogni cosa la precisione, l'ordine, e la chiarezza, e scrivendo le sue Memorie unicamente per li dotti, e per chi adottrinarsi volea, trascurò l'eloquenza, e divise, e ridivise, giusta il metodo anzidetto de' Matematici, e degli Scolastici, i suoi Trattati. L'essersi tolte via queste divisioni nella ultima Edizion di Milano, conservando soltanto quella in Libri, ed in Capitoli, mi do a credere che sia proceduto dall'idea di uniformarsi alle Traduzioni, e di render meno arido il discorso, mediante la continuità di esso. Ma il Manoscritto da me posseduto dimostra, che diverso fu il modo tenuto dall'Autore, che si è pur quello, che troviamo essersi seguito nella Edizione di Colonia.

Tirab. Bibl. Moden. loc. cit. pag. 288.

In secondo luogo il Codice da me posseduto, comechè apparisca copiato da poco esperta persona, e perciò abbia talvolta mestieri di emendazione Critica, segnatamente per ciò che si appartiene ai testi Latini recati in nota, si vede però evidentemente essere stato ricavato da buono, e compito, e perfetto Testo; e, quello che è più, da un Testo ritoccato dall'Autore dopo l'epoca dell'anno 1668, in cui presentò Egli le sue Memorie all'Imperator Leopoldo. E che ne sia il vero vi s'incontrano Note, e Giunte fatte nell'anno 1669, e nell'anno 1670, le quali Giunte non si leg-

gono nell' ultima Edizione di Milano ristaurata colle Versioni, onde convien dire, che sì fatte Giunte non esistessero neppure negli Esemplarj, che servirono di Testo alle Traduzioni Latina, e Francese, mediante le quali si suppli alle Lacune della Edizion di Colonia.

Si vede inoltre che il Testo, da cui si trascrisse, era fornito di parecchie figure, per ischiarimento delle materie, le quali figure, tuttochè manchino nella Copia, sono però frequentemente citate in margine. Ma quello che è più importante si è, che moltissime sono le Varianti di rilievo, che giovano mirabilmente a rischiarar il senso, le quali ricavar si possono da questo Manoscritto; e che vi s'incontrano eziandio parole aggiunte, che somministrano particolari notizie. Per recarne un solo esempio, nello Stato Generale dell' Esercito descritto nella Edizion di Colonia, si nomina semplicemente il Luogotenente Generale, unico nell' Esercito, dovechè nel MSS.to si accenna la Patente, con cui l' Autore fu innalzato a tal carica, datata in Vienna 1664, anno, in cui riportò la segnalata Vittoria di S. Gottardo contro i Musulmani.

Mem. del Montecuc., pag. 8, edia. di Colonia.

Altra particolarità del MS.to da me posseduto si è, che la Dedicatoria all' Imperator Leopoldo è compita, ed intera, come anche la Prefazione alle Memorie, la qual Dedica, e Prefazione tronche si sono stampate nella Edizione ultima di Milano, per lo motivo, che tronche si sono rinvenute nei Frammenti MSS.ti copiati dal fu Abate Serassi. Che se ampolloso si è lo stile

della Dedicatoria, non se ne vuol far caso più che tanto. Tale era il gusto corrotto di gran parte degli Scrittori nostri Italiani di que' tempi, specialmente ne' componimenti di pompa, e di apparato, quale si è una Lettera Dedicatoria; nè è da credere, che diverso fosse quello dell' Accademia Italiana, fondata in Vienna dall' Imperator Ferdinando, detta dei Crescenti, destinata al coltivamento della Italiana Poesia, a cui fu ascritto pure il MONTECUCCOLI, ed in cui dettò Rime, stampate in Brusselles nel 1656, come asserisce il TIRABOSCHI. Tirab. loc. cit. pag. 289.

Nè solamente colto era quel grand' uomo, e dilettante di Poesia, di Architettura, e Pittura, onde raccogliea nel suo palazzo di Vienna quadri de' più rinomati Artisti, prevenendo in ciò lo splendor elegante della vita di quello, che tra' Successori suoi levò maggior grido, voglio dire il Principe Eugenio, ma, quello che è più notabile, alla piena intelligenza delle dotte, ed astruse Discipline, e delle Scienze Fisiche, per cui fu riguardato come principal lume dell' Accademia de' Curiosi di Germania, ed al genio delle Belle Arti, unir seppe una vastissima erudizione, frutto di un' assidua lettura de' Classici. Pregio singolare degli illustri Antenati del MONTECUCCOLI fu questo di congiungere, secondo la pratica de' più celebri Guerrieri de' tempi antichi, gli studj delle Lettere colla professione delle Armi, come si può veder presso il TIRABOSCHI. Tra questi non posso passar sotto silenzio il Conte Giulio MONTECUCCOLI, che nell' anno 1573 dedicò una sua Traduzione Tirab. loc. cit. pag. 288.

Il Paragone delle Lettere, e dell' Armi di M. Gio. Batt. Paciano Modenese, tradotto di Lingua Latina in volgare, dal Sig. Conte Giulio Montecuccoli al Sereniss.° Carlo di Savoja Principe di Piemonte ec., Bologna per Pellegrino Bonardo, in 4.°

del Paragone delle Lettere, e delle Armi al Ducà Carlo Emanuele I, allora Principe di Piemonte, e peranco fanciullo, che poi riuscì quel gran Guerriero, e Protettor insigne delle Lettere, che a tutti è palese. Gareggiò adunque in questa parte il Generale MONTECUCCOLI, co' più lodati de' suoi maggiori, e sì fatta sua dote farebbe più luminosa comparsa, se s' intraprendesse una nuova Edizione delle sue Memorie, colla scorta del MS.to da me posseduto. Tanto all' Editor Tedesco dell' Originale Italiano stampato in Colonia, come al primo Traduttor Francese, pare che non andasse a grado quella ricca suppellettile di erudizione tratta dagli Scrittori militari antichi di maggior grido, e dagli Storici, come CESARE, VEGEZIO, LIVIO, TACITO, ed altri Classici, onde moltissimi Luoghi, dal MONTECUCCOLI riferiti in piè di pagina, lasciarono addietro, che si leggono nel Codice, di cui si tratta; se pure molti di sì fatti Luoghi (come abbiam veduto essere il caso di altre Note, e Giunte) non furono parimente aggiunti dall' Autore, dopo aver terminato il dottissimo, ed elaboratissimo suo Libro, e dopo l' epoca dell' anno 1668, in cui lo presentò compito all' Imperator suo Sovrano.

Del resto quanto avidi, e studiosi fossero delle dotte Memorie del MONTECUCCOLI i nostri Piemontesi, mentre andavano attorno scritte a penna, palesemente il dimostra, che, mentre alcuni soli Frammenti se ne poterono rinvenire in Roma, da chi è da credere, che in

Italia ne abbia fatto ricerca, un altro Codice qui in Torino ne acquistò di fresco, mentre sto scrivendo, il Signor Carlo Vidua di Conzano, giovane di svegliato ingegno, e che con frutto coltiva le Italiane Lettere. Il Codice, da Lui tosto con gentil premura comunicatomi, è cartaceo, in 4.°, scritto da mani diverse, e di carattere meno antico di quello del MS.to da me posseduto. Sebbene poi sia pure scorretto per ignoranza de' copisti, e sebbene siensi in esso soppresse tutte le annotazioni, ed i luoghi de' Classici allegati in piè di pagina, molte buone Varianti ciò non pertanto ho in esso ravvisate; e, quello che più importa, il Testo Originale Italiano è in tutta la sua integrità, e non solamente vi si trovano supplite tutte le Lacune, ma, ciò che è degno di special considerazione, colle stesse, e medesime parole, con cui sono supplite nel Codice da me posseduto.

SUPPLEMENTI ORIGINALI

ALLE

LACUNE DELLE MEMORIE

DEL

GENERALE MONTECUCCOLI

I. *Supplemento alla I. Lacuna nel Libro I, Capo II, §. XXIX, dopo le parole* = il condottiero, o capo sia rimasto morto. = *pag. 44 della Edizione di Colonia dell' anno 1704; ed a pag. 33 della Edizione di Milano, in folio, dell' anno 1807, presso Luigi Mussi, Tom. I.*

4 « Se al fianco, o alle spalle dell' inimico vi ha
» qualche bosco, o valle, alla quale si possa non
» adocchiato arrivare, vi si può spedire cavalleria e
» dragoni, che nell' ardore, e calor della zuffa attac-
» chino l' inimico alle spalle, o al fianco, o diano
» sul bagaglio, per cagionarli confusione, conciosia-
» cosachè i pronti sorprendono i non preparati.

5 « Se la qualità del paese il comporta, s' ingegna di

» avvicinarsi al nemico segretamente, e di combat-
» terlo, prima che abbia confermata la sua ordinanza,
» come successe a Dutlinghen in Isvevia contro a'
» Francesi l'anno 1643.

6 « Se il paese è stretto, si fanno tre, o quattro, o
» più linee, e membri della Battaglia.

7 « Se vi ha qualche palude, o fosso, si può metter-
» visi dinanzi con alcune truppe, le quali all' avanzar
» dell' inimico si ritirano per de' passaggi fatti a posta,
» da Lui non osservati, che perciò vien condotto
» alla trappola.

2.do « *Disegno*

1 « Se con l'Ala destra si vuol battere il Corno sinis-
» tro ostile, o a ritroso, si porranno su quest' ala
» i migliori, e il maggior numero de' soldati, e mo-
» verassi con passo veloce; e le truppe di quel lato,
» e della seconda Linea, si spingeranno parimente
» innanzi sulla man destra al pari delle altre; intanto
» l'ala manca andrà adagio, o non si moverà punto;
» imperciocchè, nella sospensione del contrario, e
» prima ch' Egli si accorga dello stratagemma, e si
» risolva al rimedio, verrà il tuo forte a combattere
» contro al suo debole, nel tempo, che il suo forte
» se ne sta ozioso, o infuria a vuoto. E se quivi
» s' incontrasse a sorte qualche villagio, avrassi a met-
» tervi fuoco, acciochè l'inimico non possa attaccar
» la tua ala manca, nè avvedersi di quello che si fa.

2 « Se con ambedue le ale si vuol cingere l'inimico,
» vale il presentarsi in linea retta per ingannarlo,
» ed intanto proceder pian piano con la parte del
» mezzo, ed avanzar con le punte, facendo come
» un seno di Luna falcata, nel qual modo il Ban-
» nier Generale Svedese circondò le truppe Impe-
» riali a Melnich in Boemia l'anno 1639; o vero si
» può lasciar vuoto il mezzo della Battaglia, e divi-
» der tutto l'Esercito in due ale; o vero si può la-
» sciare la prima fronte nel suo intiero, mentre la
» seconda ripartita si spinge innanzi sui corni della
» prima, e distende di altrettanta lunghezza la linea.
» Riuscirà meglio questo tratto in tempo di nebbia,
» o di polvere, o di fumo, e ogni qualvolta l'ini-
» mico non possa accorgersi di questo movimento;
» onde, per meglio deluderlo, si può stender nel
» mezzo una fila di cavalleria, che non lasci cono-
» scere il vacuo, che vi si lascia.

3 « Per faticare il forte dell'inimico col tuo più de-
» bole, e poi col tuo forte fresco caricare il suo
» già stanco, si può mettere davanti a tutti la Ca-
» valleria leggiera, con qualche squadron di ritegno,
» sopra de' quali Egli sfoghi la sua furia primiera,
» e faccia le prime cariche; e poi stanco, senta l'im-
» peto, e l'impressione della tua parte gagliarda e
» fresca; ed acciochè l'Esercito non abbia a sbigottirsi
» dal vedere dar volta alle sue prime linee, devesi
» anticipatamente far consapevole dello stratagemma.

II. *Supplemento alla Lacuna II, alla pag. 44, Ediz. di Colonia dopo le parole* = nè li dia tempo di riassumer l' animo, = *Ediz. di Milano pag.* 36.

» ciò eseguendo con i Dragoni, Cavalli leggieri
» *Plotoni*, e Gente sciolta, i quali servono ancora
» a preoccupare un posto, mentre che, avanzandosi
» in battaglia, l'Armata, viensi ad intoppare in qual-
» che fosso, fondo, bosco, rialto, od altro vantag-
» gio, che sia dinanzi, da lato, o da tergo.

III. *Supplemento alla III Lacuna, alla pag. predetta 44, §. XXX, dopo le parole* = la Disciplina è sopra tutte le cose necessaria al soldato, senza di cui la gente armata, è più dannosa che utile, = *Edizione Milanese pag.* 36.

» più a suoi, che al nemico formidabile. Ella è
» diffusamente compresa nelle Leggi militari, e negli
» Statuti di guerra, che ordinano obbedienza a mag-
» giori, fortezza contro il nemico, onestà nel vive-
» re, proponendo conforme al merito i premj, ed
» alle mancanze le pene convenevoli. Ottimo insti-
» tuto ec.

IV. *Supplemento alla IV. Lacuna, alla pag.* 46, *Titolo Secondo, §. XXXIII, dell' Ediz. di Colonia. Ediz. Milanese Tom. I, pag.* 38.

» *Dell' Artiglieria*

XXXIII « Si considera la fabbrica, e proporzione, » il maneggio, le appartenenze.

« Nella fabbrica si osservi, che gli arsenali antichi » sono un caos di artiglieria, confusa, indistinta, » sproporzionata. A gran pena si trovano nomi abbastanza per distinguerla; nè ci è vocabolo di » serpente, di fiera, o di uccello, che non sia stato » appropriato a qualche pezzo. Ognuno, o Principe, » o Generale, o Fonditore ha voluto inventare a capriccio nuovi calibri, nuove dimensioni, senza che » molti di loro abbiano potuto dell' utile, e dell' effetto farne legittime prove, si perchè costano » assai, si perchè bisogna osservarle in viva guerra.

» Per rinvenirne adunque la sua bontà ha fatto » mestiere fondere quantità di pezzi, dal più breve » di grado in grado sino al più lungo, e dal più » sottile sino al più grosso. Poi a diverse successive » distanze, dalla minima alla massima, dopo essersi » spiegate per la linea del tiro più e più vele tese, » l' una dietro l' altra, è convenuto far varj tiri nella » terra più o meno densa, per osservare con l' occhio la resistenza, la giustezza, e la forza de' pezzi,

» siccome anche quanta, e qual linea retta, od
» obliqua sia stata dalla striscia della palla, col suo
» moto impresso, disegnata per l' aria.

» Da queste prove si è trovata la vera proporzione,
» che, annullando quelle antiche forme, constituisce
» il canone della perfezione, la quale si ha da esat-
» tamente osservare, non adoperando altre, che
» dal buon uso approvate ripartizioni.

V. *Supplemento alla V. Lacuna. Note alla Tabella dei pezzi di Artigliera che sta alla pag.* 48 *della Ediz. di Colonia*, §. *XXXV*; *ed a pag.* 40 *e* 41 *dell' Ediz. Milanese*; *e queste Note non si trovano supplite in maniera nessuna in quella di Milano.*

(*a*) « Il dì ultimo 1669 feci fondere in Vienna due
» quarti di Cannone pieni di metallo, nella qui
» assegnata proporzione dal fonditore Baldassar Tecol.

(*b*) « I Cannoni sono, quali riuscirono poscìa nella
» prova, buonissimi; e medesimamente li 24 maggio
» 1664, feci fare sei Falconi.

(*c*) « Quattro di questi Cannoni feci provar a Vienna
» alleggeriti di metallo li 19 Novembre 1669, che
» riuscirono buonissimi.

(*d*) « Due Falconi di questa sorte alleggeriti di metallo
» feci provar a Vienna, li 14 luglio 1670.

VI, *Supplemento alla VI Lacuna al §. XXXV, pag. 49 della Edizione di Colonia, dopo le parole* = Con questi due generi di artiglieria si è provveduto per la Campagna e per le Fortezze. = *Edizione di Milano, pag. 41.*

« Quella, piena di metallo serve a batterie e contra-
» batterie, e si carica nella prova maggiore con pol-
» vere eguale al peso della palla; nel tiro ordinario
» con $\frac{1}{2}$; per far breccia con $\frac{2}{3}$. I Cannoni doppj
» possono servir nelle Piazze per rovinare le opere
» degli Assediatori, ed a questi per batter quelle,
» mentre che vi si possano comodamente condurre
» per acqua; e le Colobrine per tirar lontano.

« Quella alleggerita di metallo, e perciò nominata
» artiglieria di Campagna, serve a tirare fra l' oste,
» ed è facile a maneggiarsi, e si carica per l' ordi-
» nario con un terzo, o con la metà della polvere
» del peso della palla, e talora con patrone, e car-
» tocci. Quando si tirano granate con l' artiglieria, se
» gli dà un terzo del peso di ferro, come per esem-
» pio un mezzo Cannone, che si carica per l' ordi-
» nario con ll. 12, metà peso del peso della palla,
» si caricherà con ll. 4 per la granata.

VII. *Supplemento alla VII Lacuna, che è una Nota al §. XXXVII, alle parole* = I mortari grandi (*a*) = *che stanno nella medesima pag. 49 della Edizione di Colonia. Questa Nota manca eziandio, e non è in veruna maniera supplita nella Edizione di Milano.*

(*a*) « Li 24 luglio 1670 feci prova di due mortari a » otto palle, fatti di nuovo, che gettano ll. 200 di » pietra per uno. Il primo tirò già la pietra, di peso » 185, a 900; il secondo a 1145 passi. Indi si gettò » una granata pesante ll. 285, la quale appunto nell' » uscir fuori dalla bocca del mortaro, crepata in » pezzi, l'uno d'essi colse nel capo accanto a me » il mio servitore Italiano, e lo ferì a morte. Suc- » cesse per disavventura; che la granata, non assai » bene nel mortaro situata, si volse, e la cannella » nell' uscire si ruppe, onde prima del tempo prese » fuoco, e scoppiò.

VIII. *Supplemento alla VIII Lacuna nel medesimo §. XXXVII, pag. citata 49 della Edizione di Colonia, dopo le parole* — rovinando le gallerie, le case, i coperti, le lavette, ed i letti delle artiglierie. — *Edizione di Milano, pag. 43.*

» Gettano parimente grandine, e pioggie di fuochi, con » gran danno delle case coperte di paglia, o di scan-

» dole, triboli tuffati in materie resinose, ignee,
» squagliate, e riposte entro un corpo di legno, il
» quale scoppia nell'aria, ed i triboli, chi quà chi
» là, dove cadono, entrano di ficco appiccandovi il
» fuoco. Siccome anche fansi freccie simili, tirate con
» balestroni, e con archi all'uso de' Tartari, o con
» archibuggio ordinario, o con moschettoni da mano.
» Si tirano pure palle di fuoco con cannoni ordinarj
» per arrivar più lontano, ed altre di ferro mas-
» siccio, e granate.

IX. *Supplemento alla IX Lacuna in fine del medesimo §. XXXVII, pag.* 50 *della Edizione di Colonia, dopo le parole* = che elle possano resistere alla polvere, che le caccia. = *Lacuna, che non è in verun modo supplita nella ultima Edizione di Milano.*

« Il Colonello dell'artiglieria Bost pone piccioli
» mortari assodati sopra una tavola, onde con l'ele-
» vazione di essi, restano tutti insieme in un tratto
» aggiustatissimamente maneggiabili, e giustissimi.
» Di cotesti feci prova a dì 24 maggio 1669.

X. *Supplemento alla Lacuna X, nel §. XXXIX, dopo le parole* = Scalette, o capra, carro matto, o

carrettone, = *pag.* 50 *della Edizione di Colonia. Edizione di Milano, pag.* 43.

» due stili, o aghi, l'uno con punta per nettare,
» ed inescare il focone, l'altro con un rampinetto
» in cima per terziar (*sic*) i pezzi, misura del ca-
» libro dei pezzi, e del piè geometrico, *Caliber*
» *visin* (*sic*; *forse calibervais*), squadra lineale, com-
» passi con punte curve, e diritte, triangolo, qua-
» drante, o simil altro istromento per rinvenir il
» mezzo del pezzo, cera, spago, archipenzolo, o
» livello col piombino, secchie di cuojo, fieno, stoppa
» per foconi, paglia, calconi di legno, funi, maschi,
» o sagore, (*sic*) carrettoni, carrino, o berro ec.

XI. *Supplemento alla Lacuna XI, in fine del predetto* §. *XXXIX*; *dopo la parole* = zolfo, carbone a varie dosi, stromenti ec. = *a pag.* 50 *Edizione di Colonia, Edizione di Milano, pag.* 43.

3 « Che il pezzo sia ben fuso, di buona tempra,
» provato, terziato (*sic*), ragguagliato col com-
» passo curvo, e con spago, e con l'ago, acciochè
» la differenza della grossezza, quinci, e quindi del
» metallo in tante parti eguali divisa, (il che chia-

SUPPLEMENTI ORIGINALI

ALLE

LACUNE DELLE MEMORIE

DEL

GENERALE MONTECUCCOLI

I. *Supplemento alla I. Lacuna nel Libro I, Capo II,* §. *XXIX, dopo le parole* = il condottiero, o capo sia rimasto morto. = *pag. 44 della Edizione di Colonia dell' anno* 1704; *ed a pag. 33 della Edizione di Milano, in folio, dell' anno* 1807, *presso Luigi Mussi, Tom. I.*

4 « Se al fianco, o alle spalle dell' inimico vi ha
» qualche bosco, o valle, alla quale si possa non
» adocchiato arrivare, vi si può spedire cavalleria e
» dragoni, che nell' ardore, e calor della zuffa attac-
» chino l' inimico alle spalle, o al fianco, o diano
» sul bagaglio, per cagionarli confusione, conciosia-
» cosachè i pronti sorprendono i non preparati.

5 « Se la qualità del paese il comporta, s' ingegna di

» avvicinarsi al nemico segretamente, e di combat-
» terlo, prima che abbia confermata la sua ordinanza,
» come successe a Dutlinghen in Isvevia contro a'
» Francesi l'anno 1643.

6 « Se il paese è stretto, si fanno tre, o quattro, o
» più linee, e membri della Battaglia.

7 « Se vi ha qualche palude, o fosso, si può metter-
» visi dinanzi con alcune truppe, le quali all'avanzar
» dell'inimico si ritirano per de' passaggi fatti a posta,
» da Lui non osservati, che perciò vien condotto
» alla trappola.

2.do « *Disegno*

1 « Se con l'Ala destra si vuol battere il Corno sinis-
» tro ostile, o a ritroso, si porranno su quest'ala
» i migliori, e il maggior numero de' soldati, e mo-
» verassi con passo veloce; e le truppe di quel lato,
» e della seconda Linea, si spingeranno parimente
» innanzi sulla man destra al pari delle altre; intanto
» l'ala manca andrà adagio, o non si moverà punto;
» imperciocchè, nella sospensione del contrario, e
» prima ch'Egli si accorga dello stratagemma, e si
» risolva al rimedio, verrà il tuo forte a combattere
» contro al suo debole, nel tempo, che il suo forte
» se ne sta ozioso, o infuria a vuoto. E se quivi
» s'incontrasse a sorte qualche villagio, avrassi a met-
» tervi fuoco, acciochè l'inimico non possa attaccar
» la tua ala manca, nè avvedersi di quello che si fa.

» masi smorzar il vivo dalla pezza) regoli la mi-
» sura de' tiri, e la linea visuale corra parallella con
» l' anima del pezzo. Sia visitato, riconosciuto s' egli
» è ricco di metallo, se l' anima è parallella, se il
» focone, gli orecchioni, i delfini sono a suo luogo,
» se la canna, tenutasi ben diritta l' anima del ferro,
» non è storta, s' egli è col dardo, o con trivella,
» forato diritto, se di dentro è polito, senza poro-
» sità, caverne, peli. Sia caricato, ed aggiustato,
» sparato, rinfrescato, e rimesso in punto, ove
» egli fosse lungo tempo stato caricato, o pure forse
» inchiodato.

XII. *Supplemento alla Lacuna XII nel* §. *XL, dopo le parole* = gli operai e gli artefici, che quivi servono. = *pag.* 51 *della Edizione di Colonia. Edizione di Milano, pag.* 45.

1 « I fuochi di artificio (Pirobolia) tanto le materie
« (*a*) onde si compongono, quanto i fuochi com-

(*a*) " Polvere, salnitro, zolfo, carbone, pece, colofonia, terebentina, storace,
„ benzuino, allume, antimonio, arsenico, mercurio, canfora, acqua vita,
„ ambra gialla, allume, pulmosa (*sic*), cera, olio, calceviva, piombo,
„ bombace, colla, limatura di ferro, segatura di legno, vitriolo pesto,
„ legno putrido, stoppa, o stoppini, esca, materie ignee squagliate ec.

» posti (*b*) ampiamente descritti in più libri d'ogni
» sorte di Lingua; benchè molti temerariamente
» scrivono di quello, che meno intendono, o tras-
» crivono ciò, che altri hanno detto, onde non si
» dee prestar fede, se non a quello che si è speri-
» mentato.

2 « Le persone dell' Artiglieria (*c*), e la Maestranza
» (*d*), e Cavalli per condurre ogni cosa. Un Ca-
» vallo può tirar da cinque centinaja per continuar
» a lungo; e ne' paesi aspri, e difficili si contano tre
» centinaja di peso per cavallo, senza che il peso
» del carro venga a scandaglio.

(*b*) " Fuochi di metallo, di terra, di vetro, di ferro, di piombo (questi per
„ portar fuoco servono mirabilmente, perchè ancor essi si struggono), da
„ tirarsi con la mano, col Mortaro, o Petriero, col Cannone, gragnuola,
„ Patrone.

(*c*) " Generale, Colonnello, Tenente Colonnello, Capitano, Ingegneri, Com-
„ missario, Quartiermastro, Caporale, Contestabili, e Pettardieri con i loro
„ materiali.

(*d*) " Miratori, Armaroli, Fonditori, Medici, Barbieri, Manescalchi, Ferrari
„ ec. Polveristi con suoi istrumenti, lanterne, fiaccole ec.

XIII. *Supplemento alla Lacuna XIII, nel §. XLI, dopo le parole* = da Luoghi vicini, o lontani. = *pag.* 51 *della Ediz. di Colonia. Ediz. di Milano pag.* 46.

2 « Ordinariamente suolsi pigliar seco per cento tiri
» di ciascun pezzo di cannone, di mortaro, o di

» petriere; e per 16 tiri al giorno per moschettiero
» quand' Egli è in fazione. A 15 tiri così richiedesi
» una libbra di piombo, computandosi ciascheduna
» palla pesar due lotti, o un'oncia: imperciocchè,
» sebbene i moschetti sono di tale calibro, che 14
» palle pesano giusto una libbra, in ogni modo,
» perchè elle vanno troppo forzate entro la canna,
» se ne fanno 16, che entrano agiatamente col de-
» bito vento. La buona polvere si calcola la metà
» del peso della palla; la men buona $\frac{2}{3}$; poco, a una
» libbra di piombo, una di polvere.

3 « La palla di pistolla pesa un lotto. La miccia si
» consuma di continuo, e si calcola, che se ne con-
» suma nove dita nello spazio di un'ora, e però 21 v.
» in 24 ore. Un centinajo di miccia dà 480 scofoni
» a un di presso.

XIV. *Supplemento alla Lacuna XIV, nel §. XLII, dopo le parole* = butiro, cacio, lardo, tabacco, pesci salati, e legumi. = *Ediz. di Colonia pag.* 52. *Ediz. di Milano pag.* 46.

2 » Si contano per un soldato giornalmente, Pane libbre
» 2, Carne libbre 1, una misura di Vino, ovvero
» Cervizia; Sale $\frac{1}{2}$ libbra per settimana. Per un Ca-
» vallo Biada giornalmente libbre 6, ovvero Orzo lib-
» bre 10, Grano libbre 4, Paglia tre fascj per settimana,

» fieno ll. 21. In una famiglia privata si conta co-
» munemente per una persona annualmente 4 stara,
» o sacchi di grano, e due Tonna di birra.

3 « I Magazzini devono essere in più luoghi forti,
» vicini all' armata, comodi per farne la condotta
» con barche, con carra, con some, e che queste
» siano doppie; mentre le une vengono al campo, le
» altre partano a caricar di nuovo. Devono nella
» fabbrica essere rivolti ai venti più salubri, rinfres-
» cati spesso di nuova provianda, provvisti di molini
» a acqua, a vento, a giumenti, a mano; e di forni
» da cuocere il pane.

4 » Le ordinanze principali intorno allo stato della
» provianda riguardano i fornari, gli osti, i merca-
» tanti, i comestibili, e le bevande. 1.° Che ogni
» cosa sia tassata a prezzo ragionevole dai Profossi,
» e dagli Auditori, che ragguaglino il prezzo della
» vendita con quello della compra, e coi disagi, e
» col pericolo. 2.° Che le misure, e pesi, e robbe
» siano rette, e non falsificate. 3.° Che negli eserciti
» siano i viveri custoditi con diligenza, e dalle ruberie,
» e dai tradimenti, dalla corruzione, e dagli incendj.
» Siano distribuite con ordine, e con risparmio, con-
» forme alle liste degli effettivi autentiche, perchè
» inutile è la parsimonia al difetto.

XV. *Supplemento alla Lacuna XV, che consiste in una Nota importante alla voce* = Le Battaglie = *con cui incomincia il §. LXXXIX, Lib.* I *pag.* 172, *Ediz. di Colonia. Ediz. di Milano, pag.* 131; *Nota per altro non supplita in nessuna maniera nella Ediz. Milanese.*

(*a*) » Giornate, Fatti d'arme:
» *fatalem diem nationibus ac populis.* le chiama
» VEGEZIO Lib. III, Cap. II. A chi sa ben presentar
» al nemico una battaglia, gli altri errori, che facesse
» ne' maneggi della guerra, sarebbero sopportabili;
» ma chi manca di questa Disciplina, ancorchè negli
» altri particolari valesse assai, non condurrà mai
» una guerra ad onore, perchè una giornata, che
» vince, cancella ogni sua mala azione, ma medesi-
» mamente, perdendola, restano vane tutte le cose
» operate davanti, e macchiate.

XVI. *Supplemento alla Lacuna XVI, nel §. XC N.° 7, dopo le parole* = senza aver da sostener l'urto de' cavalli. = *pag.* 175, *Ediz. di Colonia; Ediz. di Milano pag.* 134.

» Negli antichi tempi ogni Reggimento di fanteria
» conteneva un tal numero di Cavalleria, e d'Arti-

» glieria, e de' Cavalli ce n' erano altri di corazze
» intere armati; altri di mezze, altri più leggieri
» senza armatura. A che fine questo incorporar tutto
» insieme più sorte d' armi, se non solo per dimos-
» trar il bisogno indispensabile, che elle hanno una
» dell' altra, e la assistenza ch' elle possono a vicenda
» reciprocamente prestarsi?

» Nelle medesime comuni ordinanze, dove tutta
» la Fanteria si pone nel mezzo, e la Cavalleria
» sull' ali della battaglia, le quali si stendono á mille
» e mille più passi di cammino, in buona fè, che
» favore può ricevere la Fanteria dalla Cavalleria?
» Chiara cosa è, che, battute che siano le ali sud-
» dette, la Fanteria rimarrassi abbandonata, e
» nuda dai lati: Ella persa e sconfitta, se non
» per altro, almen a forza di cannonate, come
» furono disfatti i Battaglioni Svedesi alla Batta-
» glia di Nordlinghen l' anno 1634, dopo che la
» loro Cavalleria fu dal campo cacciata. Videro gli
» Svedesi questo difetto: e per ripararvi posero
» de' *plotoni* di moschettieri, e qualche pezzetto
» d' artiglieria fra gli squadroni de' cavalli; ma non
» fu sufficiente rimedio; perciocchè, rotti questi
» squadroni, i *plotoni* andavano per conseguente
» necessario a fil di spada, come pur ad essi suc-
» cesse nella Battaglia dell' anno . . . , perochè eglino
» non avevano Corpo vicino da ricoverarsi, nè pic-
» che, che li sostenessero; e come potriano essi

» mai ricorrere alla Fanteria tanto lungi disposta? » Ma, datasi nell' ordinanza l'unione suddetta, egli è » evidente, che nessuna parte può essere investita, » a meno, che non abbia l' assalitore a beersi la » salve, prima dell' Artiglieria, e poi quelle della » moschetteria, indi delle pistolle, e finalmente ha » egli da sostener l' urto delle picche, e de' cavalli » insieme, vantaggio che non si può ottenere nella » distante divisione di queste generazioni di armi.

8 Disporsi talmente, che si possa combattere più volte, conciosiachè chi conserva più truppe intere nell' ultimo, come de' pezzi nel giuoco degli scacchi, quegli guadagna; = e perciò schierare » l'armata in tre linee, di cui la prima sia la più » forte dell' impressione, la seconda un poco meno, » e la terza sol composta di qualche riserva; o in » due linee, ciascheduna delle quali abbia dietro di » se le sue riserve.

XVII. *Supplemento alla Lacuna XVII, nello stesso §. XC., N.° 13 in fine dopo le parole* = per trovarsi pronti a volger il viso ne' lati opposiți. = *pag. 177, dell' Ediz. di Colonia. Ediz. di Milano p. 135.*

14 « Stender la fronte convenevolmente, per non essere » attorniato dall' inimico, e per cinger Lui, s' egli è

» troppo ristretto; nè perciò assottigliarsi *(a)* tanto
» nel fondo, che si manchi dei debiti sussidj, e
» s'arrischj tutta la fortuna in una fronte; metter
» tutta la Cavalleria sopra un'ala sola, mentre che
» l'altra sii assicurata dal sito.

15 » Distribuir le persone Generali alle ale, al Corpo
» alla riserva, a tutte le fronti, addietro all'Esercito.

16 » Aver gente comandata sui fianchi di ciaschedun
» squadrone, e *plotoni* di moschettieri, ma che ab-
» biano da vicino il rifugio, o siano Dragoni, che
» possano salvarsi, se la Cavalleria cede.

17 » Appostar persone, che uccidano il Capitano dell'
» Oste, o che sotto colore di trasfugatori assalgano
» nel conflitto l'inimico alle spalle.

18 » Far nascere qualche novità nel fervor della zuffa.

19 » Levar talora ogni mezzo a' soldati di ritirata, e
» conderli in sorte, che abbiano da vincere, o da
» morire.

20 » Tener dietro a' Battaglioni, Religiosi, Barbieri,
» Scrivani, che consolino, curino, registrino i feriti.

21 » Comporre gli squadroni di 150 Cavalli l'uno, a
» tre di fondo; ed i Battaglioni a 500 = 1000 =
» 1500 fanti per uno; a 6 di fondo.

22 » Porre l'Artiglieria grossa tra la Fanteria nel mezzo,
» e dai lati, e la minuta tra la Cavalleria, quasi
» tutta nella prima fronte; anche sopra le eminenze

(*a*) " Melius est post aciem multa servare praesidia, quam latius militem
» spargere — *Veget.* Lib. III, Cap. 26.

» che comandano, innanzi, dai lati, e da tergo, ti-
» rando per di sopra l' Esercito; e sia talmente dis-
» posta, che non impedisca la marchia, e le scariche
» della moschetteria; e dove il campo è pietroso si
» facciano piuttosto i di lei tiri corti anzi che no,
» acciochè ferendo la palla nelle pietre, le faccia
» balzare sull' Oste.

23 » Gli squadroni di ritegno, per soccorrere, e per
» sostenere, sieno di corazze, e Dragoni, e posti in
» sito avvantaggioso.

24 » Disegnar la forma della Battaglia; e darne a cias-
» cun officiale la parte che gli tocca.

25 » I Carri di munizione si pongano addietro a qual-
» che rialto, o in altra parte sicura, coperta, e
» ripartita, acciochè una sola disgrazia non la rovini
» tutta. Siano i carri della polvere ricoperti di pelle
» di bue, e ben custoditi appresso la Fanteria. Stia
» essa munizione su carrette a due ruote, che si
» voltano incontro; si fanno talora fossi in terra,
» dove la munizione si serba.

26 » Racchiudere il bagaglio entro un recinto di carra,
» con guardia alle spalle dell' Esercito, in distanza del
» moschetto, o collocarlo in qualche collina in dis-
» parte, fattoci da' guastatori qualche fosso intorno,
» e postevi guardie, o si lascia dietro delle piazze
» forti vicine, acciochè non dia materia a' proprj sol-
» dati di spogliarlo, e fuggirsi.

XVIII. *Supplemento alla Lacuna XVIII nel §. VIII, Lib. II, dopo le parole* — onde furono in Corte Cesarea stabilite queste risoluzioni; pigliar a petto le cose della Transilvania = *pag.* 196, *Edizione di Colonia. Edizione di Milano, Tom. II. pag.* 11.

» col negozio, e coll' armi; presidiar i luoghi offerti;
» dar oltre a ciò mille fanti al Kemeni per servir-
» sene in campo a sua disposizione; formar due
» Corpi, l' uno di essi volante, l' altro di un Esercito
» giusto, e reale; quello per campeggiar al Tibisco,
» e al favor delle piazze, per dar ricovero, ed as-
» sistenza al Kemeni; questo affine di operar al Da-
» nubio per diversione, e di spingersi sopra Stri-
» gonia, e Buda, incontanente che il Turco, o assa-
» lisse i Luoghi presidiati, o scorresse sugli Stati
» Regj; non potersi in ogni modo riuscir bene ne'
» Trattati, senza fare sentire gli effetti delle armi;
» nè potersi altresì soccorrere a dirittura la Transil-
» vania *inabile a sostener tutta la mole della guerra ec.*

XIX. *Supplemento alla Lacuna XIX, o sia correzione di luogo corrotto nel §. LVI, N.° 5, Lib. III, pag. 447 dell' Edizione di Colonia. Edizione di Milano, Tom. II, pag.* 158.

5 » Ma perchè i mezzi, quanto più semplici, tanto
» più sono facili, praticabili, e meno confusi, va-

» gliono perciò soli l'Imperatore, e la Polonia per » terra, e l'Italia (in cui si comprendono il Papa, » il Re di Spagna, i Veneziani, i Genovesi, e » Malta) per mare, a combattere con guerra of- » fensiva il Turco; e non faccia altra cosa l'Impero, » che assicurar le spalle agli Stati di Cesare.

XX. *Supplemento alla Lacuna XX, in principio del §. LIX, Lib. III, pag.* 451, *Edizione di Colonia. Edizione di Milano, Tom. II., pag.* 161.

LIX » Il comando del Turco ha risoluzione, segre- » tezza, e celerità, perchè egli è dispotico, e nel » Capo dell' Esercito assoluto, illimitato, indipen- » dente, onde vengono a cessare, quelle cagioni che » di loro natura involgono consulte, conferenze, » obbiezioni, dispute, dissenzioni, ed emulazioni; e » quindi per conseguenza divulgazione (a) de' segreti, » irresoluzione, discrepanze, remore, e freddezza » nell' esecuzione.

» Il modo nostro non può essere risoluto, nè se- » creto, nè repente ec.

(a) „ Parendo potius, quam imperia Ducum sciscitando res militares conti- „ nentur. *Tacit. Hist. Lib. II, cap.* 24.

MEMORIA

SOPRA

ERRICO CONTE D'ASTI

E DELLA OCCIDENTAL LIGURIA,

e dipoi DUCA DEL FRIULI, *il quale sotto Carlo Magno, e Pipino Re d' Italia ha esteso i limiti dell' Impero Francese nello Illirico, nella Pannonia, e un tratto nella Dacia, e Bulgaria.*

DI JACOPO DURANDI.

Letta li 29 maggio 1811.

PARLANO delle imprese di Errico quasi tutti gli antichi annali de' Franchi, ma non prima ch' egli fosse assunto al governo del Friuli, e debellasse gli Unni, o sieno gli Avari, e altresì ne parlano con quella meschina aridità, che loro è propria. Avanti quell'epoca nessuno di quei cronisti il rammentò, nè forse il conobbe, e il caso porse a me già da molti anni l' occasione di scoprir quello era stato Errico innanzi di passar nel Friuli.

Tra i monumenti dell' antica terra di *Germanicia* nel

moderno tener di Caraglio erasi dissotterrata la lapida funebre postasi ad un figliuoletto del conte Errico, ma guasta nel fondo vi mancano le note cronologiche fuori d' una. Laonde per se medesima non bastava la discoperta lapida a determinare qual si fosse il conte Errico in essa nominato, e tantomeno se fosse desso il famoso duca del Friuli sotto Carlo Magno, benchè lo stile e i caratteri dell' iscrizione indichino a un dipresso quel secolo. Ma avendo io allora per avventura tra le mani le dissertazioni dell' abate LE-BEUF sopra l' istoria ecclesiastica, e civile di Parigi, (1) in cui v' inserì alcune lettere, e alcuni versi inediti come di PAOLO DIACONO, e di altri contemporanei di Carlo Magno, tratti da un codice della regia biblioteca di Parigi, mi sono imbattuto in un inno, ovvero ode di PAOLINO Patriarca di Aquileia scritta in morte del duca Errico. Incomincia l' ode invitando poeticamente i fiumi a dolersi, i quali furono testimonj delle vittorie, delle virtù, e del buon governo di Errico, donde viene al particolare delle principali città dal medesimo governate in ultimo nel Friuli e nelle convicine province, e poscia a quelle dapprima rette da lui, delle quali solamente annovera Asti, ed Albenga, (2) su del che la men-

(1) *Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique et civile de Paris, sur l'Histoire de France etc. Paris* 1739.

(2) „ Hastensis humus
„ Ploret, et Albenganus.
Il nome della città di Asti ne' mezzani secoli si usò scrivere con la let-

tovata lapida, e l' ode rischiaransi a vicenda. Indi subito si rivolge alla patria del suo Eroe, invitandola viepiù a piagnere la perdita di un tanto cittadino.

Laonde apparisce, che due sole province furono rette da Errico successivamente l' una dopo l' altra, e che la prima era stata quella dell' occidental Liguria, propriamente detta allora provincia delle Alpi Cozie, nella quale tra le Città governate da Errico primeggiavano Asti e Albenga, siccome sole e principali ricordate da Paolino. Asti tanto più, la qual sotto i Longobardi era stata capitale di una ducea maggiore, formando una ben estesa provincia, che a ponente finiva alla cima delle Alpi Marittime. Avea tuttavolta il proprio duca, quando Carlo Magno la conquistò, e a quello surrogando Errico, la ringrandì ancora, estendendola infino al mare, seppur già innanzi non lo era, siccome provincia posta a' confini d' Italia. Nei primi anni della sua conquista gli convenne tanto più renderla forte, onde

---

tera H un pò sfigurata in moltissime carte, inclinando per lo più, e obliquamente segnando la lineetta, che l' attraversa, in vece di farla orizontale; talchè l' H majuscola pigliò talora la sembianza della N, e della M. Al che non avvertendo, scrisse Le-Beuf *Nastensis* per *Hastensis*. Più altri errori ha egli commesso nei nomi di terre in copiando cotesta ode, ch' io ripubblicai più corretta nel libricciuolo sopra *le antiche città di Pedona, Caburro, Germanicia* ecc. (pag. 32 e segg. Torino 1769.) Venne la sopraccitata lapida altresì ripubblicata più correttamente nel *Piemonte Cispadano* pag. 128. Si vuol pur notare, che per non so quale inavvertenza in vece di Paolino autor dell' ode, suddetta si stampò di Paolo Diacono, e si replicò l' istesso errore.

mantenersi liberi, e sicuri i passi per l'accidente di una ritirata; e d'altro canto per custodire e difendere quel tratto di marina dalle invasioni de' Saracini, e dalle discorrenti nemiche flotte de' Greci. Usò infatti Carlo Magno di non affidar a una sola persona una provincia capace di più contee, se non era a' confini del regno, oppur nelle vicinanze de' Barbari, come attesta il Monaco di San Gallo. (1)

La provincia governata da Errico occupava pertanto anche i territorj di più città, o contee, nelle quali venne dipoi ridivisa, dopo rassicurata semprepiù la conquista della Lombardia. Così il tener di *Germanicia*, dove si seppellì il figliuoletto di Errico, si assegnò poscia alla contea di Auriate, e questa non meno che la contigua contea di Bredulo infino alla cima delle Alpi ne guardavano i passi, e d'altro canto confinavano verso mezzodì coi territorj, che toccano alla marina. Certamente l'essersi Errico trovato nella terra di *Germanicia*, dove il figliuoletto suo morì, ci dà a divedere che quella terra era compresa nel suo governo, e che segnatamente nei primi anni della conquista de' Franchi i governatori delle province limitanee si trasportavano, e soggiornavano quando in un luogo, quando in altro del lor distretto, secondochè parea loro più opportuno.

(1) *De gestis Caroli M.* Lib. I. cap. 14, presso Duchene, *Hist. Francor. Script.* T. 2, pag. 112.

come lo stesso usarono sovente i prefetti, e i presidi Romani.

Di qui parimente si raccoglie doversi intendere assai largamente, anzi essere falso in gran parte ciò, che narra un antico cronista sotto l'anno 774, cioè subito dopo la presa di Pavia abbia Carlo Magno commesso ai Franchi con titolo di Conti il reggimento delle città d'Italia. (1) Coloro che tra i moderni pur così opinarono, non hanno avvertito che al contrario Carlo Magno parecchi dei duchi Longobardi riconfermò, e mantenne nei primi loro governi, o perchè aveano abbandonato il Re Desiderio, oppur in segreto favoreggiato i Franchi, o senza resistere, e spontanei gli si erano sottomessi. Noi quindi troviam conservati nei loro governi i principali Duchi Longobardi Regnibaldo in Chiusi, Ildebrando in Spoleti, Grimoaldo in Benevento, Allone in Lucca, Rotgaudo nel Friuli, ed altri. Quest' ultimo nel 776 fu sconfitto, e fatto morire da Carlo Magno, scopertasi la sua congiura con altri de' mentovati duchi per rimettere sul trono d'Italia il Re Adalgiso figliuolo del Re Desiderio. Erano pur entrate nell' istessa congiura parecchie città d'Italia; Carlo le sottomise, e diedele a reggere ai conti Francesi.

---

(1) *Missis Comitibus per omnem Italiam.* Presso Duchene. *Ibid.* tom. 2 pag. 8.

(1) Sicchè innanzi erano desse governate da Uffiziali Longobardi.

Le quali cose accadute nel terzo anno del Regno Longobardico di Carlo ci dimostrano, ch' egli non tolse i governi se non a coloro tra gl' Italiani, de' quali diffidavasi, e non vi surrogò de' Franchi, se non quando i primi gli mancarono di fedeltà, o divennero sospetti. Perciò nelle leggi di Pipino Re d' Italia, §. 8, ritroviam tuttavia nominati i conti Francesi, ed i Longobardici di nazione. (2) Ma in questa parte della occidental Liguria data in governo ad Errico si fa manifesto, che il duca di Asti, ed altri uffiziali Longobardi, che innanzi la reggeano, non ebbero la confidenza del conquistatore, il quale sin da principio in loro luogo vi trapiantò de' Franchi, tra i quali Errico fu de' principali, e più illustri. Nè importa che conte e non duca siasi intitolato nella menzionata iscrizione posta sulla tomba del suo figliuolo, perciocchè ben sovente l' un nome, e l'altro usavano i Franchi a vicenda, onde l' anonimo cronista così detto il Poeta Sassone chiama il già duca del Friuli Rotgaudo ad un tempo *Ducem Comitemque.* (3) Così parimente l' istesso Errico

(1) Eginardo, negli annali presso Duchene, T. 2, pag. 239, *in eis Francorum Comitibus constitutis.* Il Poeta Sassone, *ibid. ad ann.* 776, pag. 141, dice, che Carlo Magno per conservarsi quelle città ribelli,

„ *Francorum Comites quos ipse locabat in illis,*
„ *Jussit.*

(2) *Rer. Italic. script.*, tom. 1, part. 2, pag. 119.

(3) *Lib.* 1, *ad ann.* 776, presso Duchene, tom. 2, pag. 141.

di già assunto al governo del Friuli, cui erano aggiunte altre provincie, quando duca, e quando conte si appellò, benchè propriamente a un duca vi fossero per l'ordinario più conti soggetti. Aione successore di Errico è intitolato *Ajo Longobardus Comes de Forojulii* dall'antico scrittor della vita di Carlo Magno, pubplicata dal PITEO, (1) ed EGINARDO (2) chiama Cadolao succeduto ad Aione *Cadolaum Comitem, et Marchæ Foroiuliensis præfectum*, cioè conte, e marchese, o sia prefetto de' confini; donde pur si raccoglie, che la Marca del Friuli è stata la più antica Marca d'Italia.

Se la nota cronologica di XV, che sola rimane nella sopradetta iscrizione del figliuoletto di Errico, dinotasse l'indizione, e non per avventura il giorno del mese, saremmo accertati, che l'iscrizione apparterrebbe all'anno 777, cioè al quarto del regno di Carlo M. in Italia, e tanto più saria da dirsi, ch' Errico ebbe il governo di Asti, e di questa ultima parte della Liguria mediterranea, e marittima, insin dal prim'anno della conquista de' Franchi. Alcuni il fanno succedere in quello del Friuli a Rotgaudo suddetto insin del 776, perchè non avvertirono esservi stato tra mezzo il duca Marcario, il qual finì del 789, e gli succedette Errico, come ne' suoi monumenti della Chiesa di Aquileia, pag.

---

(1) *Ad ann.* 811, pag. 277.

(2) *Loc. cit. ad ann.* 818, pag. 262.

331 di già osservò il P. RUBEIS, ed anche MURATORI negli annali (*ad. ann.* 796). Il dotto illustratore delle zecche, e monete d' Italia de' bassi tempi tra Rotgaudo, e Marcario (1) intrapone un Masselione duca però senza nome di ducea, il qual nel 778 donò all' abazia di Sesto nel Friuli *villa una situata in Montanis quae dicitur Forno*. La località del fondo donato non è argomento che il donatore fosse duca del Friuli. Ma dal nome di *Forno* posto su pei monti, che leggesi nella carta di Masselione, almeno impariamo essersi quello appropriato nei secoli mezzani ai luoghi erti, ed alpestri, e a dinotare di cosí fatti siti, come sono pur tra noi nelle vallate di Lanzo Forno di Lemie, Forno di Groscavallo, e altri altrove; nel qual senso sfuggì questo vocabolo a DUCANGE, CARPENTIER ecc.

Quando pur si volesse presupporre Masselione preceduto a Marcario nella ducea del Friuli, non implica punto, che Errico successor di Marcario deceduto nel 789 abbia cominciato a governar il Friuli sullo scader di quell' anno. È troppo probabile, che nella rotta de' Greci in Italia del 788 abbiavi Errico avuto gran parte, come pur nel cacciarli dall' Istria, il che avvenne nel 789, oppur nel seguente anno, e sia stato questo il motivo, per cui venne allora appunto promosso al governo del Friuli, e delle province a quello unite.

---

(1) Carli Dissertaz. 3 nel tom. III delle opere, pag. 279,280.

Dopo la morte di Rotgaudo erasene diviso il governo tra alcuni conti, ma continuatosi a quel di Forogiulio il superior comando di essi, ed il titolo di duca perchè limitaneo. Perciò dal Poeta Sassone (*loc. cit.*, pag. 165) è dinominato Errico medesimo *Italici Dux limitis*, perchè gli si erano sottoposte anche l'Istria, ed altre limitanee terre oltre il Friuli. Infatti tra le città soggette a lui c'indicò PAOLINO nell'ode sopraddetta avanti i nomi di Aquileia, e Forogiulio, o Cividale del Friuli, quelli di Pola principale allora città dell'Istria, e di Sirmio famosa città della Pannonia antica, e allora principale degli Slavi altrimente detti Schiavoni.

Poichè sul fine del 789, o nell'entrar del seguente anno prese Errico il comando del Friuli, dell'Istria, e delle province che ne dipendeano di là delle Alpi Carniche, non si può dubitare abbia egli condotto le truppe italiane nella guerra mossa da Carlo Magno agli Avari nel 791. Carlo vi andò in persona con grande apparato, e sforzo d'uomini, e di munizioni per cacciar quei Barbari dalla Pannonia. Ei passò per la Baviera, cui il fiume Ens (*Anesus*, od *Anisus*) divideva allora dal paese degli Unni, o sieno Avari, onde il *Norico Ripense*, che di poi ha fatto parte dell'Austria Superiore, chiamavasi allora *Avarta*, ed *Huania*. Varcato l'Ens, rincontrò Carlo tra via due abbandonate fortezze, le atterrò, corse devastando, e predando il paese infino al confluente del Raab (*Arrabo*) nel Danubio,

non vide il nemico in viso, e carico di bottino se ritornò in Baviera *cum incolumi exercitu Francorum*, come narra EGINARDO con altre notabili circostanze. (1)

Ma è tanto più singolare, ch'ei non fece neppur motto dell' esercito Italiano condottovi dal Re Pipino, e dal duca Errico nel cuore della Pannonia a levante del Raab tra il Dravo, e il Danubio, dove il nemico erasi ridutto con tutte le sue forze, e vi rimase sconfitto. Del che l'istesso Re Carlo ne ragguagliò con lettera la Regina Fastrada, (2) affermando, che il menzionato esercito cotanta strage avea fatto degli Avari, che da lungo tempo non vi era stata la maggiore. Aggiugne, *e i fedeli suoi*, che gli sconfissero, *furono ille Dux, ille et ille Comites*, senza nominarne alcuno, soggiugnendo soltanto, che *ille Dux de Histria, ut dictum est nobis, ibidem benefecit cum suis hominibus.* Carlo era lontano dal luogo della battaglia, si rapportò a quello dapprima gli venne detto così in complesso, talchè appare, che ignorava in quel momento insino i nomi de' capitani, ch' eransi meglio distinti in quella fazione, tra i quali si presuppose il duca dell' Istria (*ut dictum est nobis*) sotto il qual

(1) Veggasene tutta la narrazione *loc. cit. Annal. ad ann.* 791, pag. 246.

(2) Presso Duchene tom. 2, pag. 187: " illae scarae, quas prius de Italia „ iussimus pergere partibus Avariae, in illa confinia residendum, perrexerunt „ infra fines ipsorum X Kal. septembris, et inierunt pugnam cum eis, et de„ dit eis Deus victoriam, et multitudinem de ipsis Avaris interfecerunt etc. „

titolo sembrami. siasi voluto indicare il duca Errico, che l'Istria non men che il Friuli aveva in governo, e la recente conquista di quella gliene dava forse allora il titolo.

Io so bene essersi conghietturato dal conte CARLI Istriano, che il duca menzionato nella sopraddetta lettera fosse un cotal Gioanni duca dell'Istria, dai messi di Carlo Magno nell'804 trovato reo di assai usurpazioni a' danni de' suoi provinciali, cui perciò fu tolta la carica. (1) Mi basti osservare non aver egli avvertito, che dal 790 al 799 il principal comando nell'Istria appartenne al duca Errico, a cui Carlo Magno la sottomesse in un con la Dalmazia, come SIGONIO l'avea di già notato nella storia del regno d'Italia. Se non dopo la morte di Errico ebbe l'Istria un proprio duca, qual si fu il mentovato Gioanni dal 799 all'804. In questo senso scrisse il DANDOLO nel cronaco, che nell'Istria tolta all'Impero di Costantinopoli Carlo M. vi nominò duca un Gioanni. (2) Checchè ne sia, sconfitti nel 791, e non debellati gli Avari, preparavasi Carlo a ripigliar la guerra nell'anno seguente, senonchè dovette ricominciarne un'altra, cioè a dire vincere di nuovo i Sassoni di già vinti, ma non domi. Quindi mandò al figliuolo, e Re d'Italia Pipino, e a' conti, e governatori delle province di continuar la

(1) Antichità Italiane, part. III pag. 201, e 261, e part. IV, pag. 117, e segg.
(2) *Rer. italic. script.* tom. XII, col. 155.

guerra contra gli Unni, o sieno Avari, detta da Eginardo *maximum quae a Carolo facta sunt bellorum, et animosius.*, e non finì che in otto anni. « La Pannonia deserta, e senza abitatori attestava la quantità » grande delle seguite battaglie, e del sangue sparsosi » poi soggiugne *ceterum incruentum pene Francis hoc bellum fuit.* (1) Il che vuol dire, che quella terribil guerra di otto anni si è vinta principalmente col sangue degl' Italiani. Per la qual cosa Eginardo si dispensò di ragguagliarci de' principali fatti succeduti di anno in anno dal 791 infino alla morte di Errico nel 799. Si contentò di accennar soltanto la più strepitosa vittoria di Errico del 796, in cui prese il campo, e le immense ricchezze del Kagan, o sia Re degli Avari, le quali arricchirono la corte di Carlo, moltissimi Francesi, S. Piero di Roma, e più altre chiese largamente regalate da Carlo.

Da cotesto famoso fatto, e anno solamente incominciò Eginardo a nominar il duca Errico. Fu in ciò imitato dagli altri antichi cronisti, siccome assai spesso usavano gli uni gli altri ricopiarsi. Quindi ci lasciarono ignorar l'istoria di quella così lunga, e grave guerra, le peculiari imprese di Errico, le qualità sue, la condizione, le virtù, la patria. Il solo Paolino di Aquileia nell' ode sopracitata c' insegnò, ch' Errico era nativo

(1) *In vita Caroli M.* loc. cit. pag. 98.

di Strasburgo nell'Alsazia, di nobile legnaggio, uomo benefico, pio, d'ingegno elevato, e di animo, e così pure suo concittadino ed amicissimo. Altresì le terre annoverò da lui sottomesse, e supplì in qualche maniera all'invidioso silenzio, ed alla trascuratezza de' cronisti, ed a quello che troppo generalmente EGINARDO accennò del molto sangue versatosi, e delle molte battaglie occorse negli otto anni di guerra infino al 799, in cui Errico fu ucciso.

Ma pur da tutto ciò apparisce, che le sue vittorie contra gli Avari incominciarono ben innanzi il 796, e appunto dal 791, nè ad altro capitano in tutto il corso degli anni suddetti si attribuì, o si accomunò la gloria di quelle imprese, per le quali nello Illirico, nella Pannonia, e in alcuni tratti della Dacia, e Bulgaria furono avanzati i limiti dell'Impero Francese sotto Carlo Magno, ed in gran parte conservati sotto il Regno del suo successore Lodovico pio.

Mi sono io maravigliato, che la mentovata ode di PAOLINO sia del tutto sfuggita all'autore della memoria intorno ai limiti dell'Impero di Carlo Magno coronata dalla illustre Accademia delle iscrizioni, e belle lettere, (1) e non meno sfuggita ai dotti accademici, che coronarono quella memoria. Perchè EGINARDO estese in

(1) „ Mémoire sur les limites de l'Empire de Charles Magne, qui a remporté le prix etc. Par D. Philippe-Louis Lieble Bénédectin etc. Paris 1765.

genere quei limiti all' una, e l'altra Pannonia, cioè superiore ed inferiore, così l'autor della memoria coronata ha creduto potersi estendere l' ultimo termine infino al confluente del Savo nel Danubio, comprendendovi la moderna Schiavonia, e dal manco lato o settentrionale di questo gran fiume infino al Tibisco, cioè *usque ad Tizam fluvium* (in oggi Teisse). In questo modo egli argomentò dai termini della Pannonia de' Romani a quelli della Pannonia occupata dagli Avari, i quali a ponente si estesero ben più in quà cioè infino all' Ens, e tennero il Norico Ripense, o diremo l' Austria superiore, ma inverso levante gli Avari non oltrepassarono la foce del Dravo, non avendo forse potuto dalla moderna Schiavonia cacciar gli Slavi. Talchè per la sola disfatta degli Avari non arrivarono i limiti dell' Impero Francese infino all' influente del Savo nel Danubio.

Nè punto sembrami di un gran peso la conghiettura, della quale si valse l'autor della coronata memoria sul nome di *Francocorio*, di cui parla NICETA tra il Danubio, e il Savo, per inferirne che sotto Carlo Magno l' estremità della Pannonia inferiore, e quella dell' Impero Francese fosse appunto limitata dal fiume Savo. Narrasi, è vero, dall' oscuro ed intralciato NICETA (*lib.* 2 verso il fine) che Manuele Comneno sendosi mosso contra gli Ungari ausiliarj dei Servj nemici suoi varcò il fiume Savo, scorse nel *Francocorio piccola regione dell' Ungaria tra quel fiume, e il Danubio*, dove eravi

il forte castello di *Sirmio*. Ma non è così certo, che quel barbaro nome voglia dir provincia Francese, nè che sì fatta denominazione rimonti infino ai tempi di Carlo Magno, e tanto meno che con quella vi abbia relazione alcuna il nome di Francavilla, di cui parlò ALBERTO d'Aqs al tempo delle crociate come di luogo situato *nell' intervallo dal Dravo al Savo*; indicazione soverchiamente vaga. In ogni modo la distanza dell' una terra all' altra saria troppo grande; come si è la positura di Sirmio da quella indeterminata di Francavilla rimontando lunghesso il Dravo, che sbocca nel Danubio cotanto di sopra a Sirmich, ovvero Sirmio. Altronde cotesti nomi hanno sovente una origine appropriata a tutt' altro che a cose relative alla Francia, od ai Franchi.

Nel resto io dico, che la prova adoperata dall'autore della memoria suddetta appoggiasi ad una falsa cagione, presupponendo che la Pannonia toltasi agli Avari fosse uguale all' antica estesa infino alla foce del Savo. Non vuò io perciò dire fossero a quel lato più ristretti i limiti dell' impero di Carlo Magno, oppure non giugnessero infino al confluente del Sávo nel Danubio. Anzi io aggiugnerò che gli stessi annali dei Franchi fanno alcun cenno di maggiori conquiste ben di là dell' influente del Savo, ma con tanta oscurità, e stitichezza di parole, che non so chi gli abbia insino ad ora saputo osservare. L' ode di PAOLINO potea sola farcene avvertiti, la quale parimente ci ricorda altre maggiori cose, e circostanze trasandate affatto non

saprei se per la gelosia, o negligenza degli antichi cronisti, ovvero a pretesto che quelle non eransi operate da Carlo Magno, nè dai Franchi.

Nessuno è stato più di PAOLINO alla portata di saper le cose fatte da Errico, poich' egli pure dimorava nel Friuli, ed era stretto amico, e consigliere di quell' Eroe, del che ne fa testimonianza anche il celebre ALCUINO maestro di Carlo Magno nella lettera indiritta all' istesso duca Errico, in cui dice, che gli scriverebbe di assai cose, *si tibi doctor egregius . . . . Paulinus meus presto non esset.* (1) Altresì tra le opere di PAOLINO le istruzioni da lui scritte ad un conte sono credute dai dotti indirizzate ad Errico. (2) Taluno ne dubitò, perch' elle sono dirette ad un conte, e non già a un duca, come dagli annali de' Franchi è intitolato Errico. Ma oltrechè si usò talora l'uno, e l'altro titolo, egli è da dirsi che PAOLINO gli diresse quelle istruzioni in tempo che Errico era conte di Asti, e della occidental Liguria, della qual prima sua carica nessuno di quegli annalisti favellò. Infatti le istruzioni sono indiritte a persona assente, ed a rincontro PAOLINO eletto patriarca di Aquileia insin del 781 consigliava di presenza, e colla voce Errico, allorchè questi fu creato duca del Friuli forse anco pei buoni uffizi di PAOLINO medesimo, giac-

(1) Presso Duchene tom. 2, epist. 27, pag. 689.

(2) Le Beuf nelle sopracitate dissertazioni *sur l'hist. ecclésiastique et civile de Paris*, pag. 399 in fin. e 400.

chè il più sovente il solo merito non basta di per se' ad aprirsi la via della fortuna, e degli onori. Alla intera cognizione de' fatti, di cui PAOLINO era fornito, vuolsi aggiungere il candore, e la veracità sua nello accennarli. Ancorachè l'abbia fatto in versi, e in una specie d' inno, non si corre pericolo d'incontrarvi il poeta, anzi rincontrasi ad ogni parola il narratore freddo, secco, inelegante, come il comportava quella rozza età. Tanto meno avrebbe egli ardito in faccia di Carlo Magno, del Re Pipino, e di tanti altri gelosi capitani esagerar le conquiste di Errico, oppure attribuirgliene alcuna meno vera, e palese. Perciò con questa scorta potrem noi meglio determinare il più orientale lontano limite dell' impero di Carlo Magno, e del suo successore.

Osservammo più sopra, che la campagna fatta da Carlo in persona nel 791 contra gli Avari era stata una vera scorreria. L'esercito italiano entrato nel paese nemico si tenne ben a levante del fiume Raab, sino al quale, varcato l' Ens, arrivò da ponente Carlo Magno devastando, e predando. Era egli di già ripassato nella Baviera, quando gli fu fatta l'affrettata relazione della vittoria del sopraddetto esercito, della quale ne mandò alla regina Fastrada la novella un poco confusetta. Non possiamo assegnare a ciascuno degli anni seguenti le diverse imprese, e conquiste di Errico indicate in complesso nell' inno di PAOLINO, ma elle doveano essere di già ben notevoli dopo il 793, quando

Carlo Magno con molta sollecitudine fece continuar il canale, che doveva congiungere il Reno al Danubio, e per conseguente l' Oceano Germanico al Mar nero. La natura istessa aveva indicato il luogo dove l'arte dovea secondarla per unire i due fiumi. (1) Carlo intraprese così utile opera; l' intralasciò impedito dalle continue guerre, e i deboli discordi suoi successori neglessero di compierla. Se il far insieme comunicare i mentovati due mari non fu l' immediato oggetto dell' intrapreso canale, però non tardarono le conquiste di Errico dal canto del Marnero a dimostrare a Carlo la sempre maggiore utilità, che quindi veniva a risultarne da quella ben incominciata opera, e con discredito suo di poi abbandonata.

Impariamo bensì da PAOLINO aver dapprima il duca Errico attaccato gli Avari nel cuor della Pannonia tra il Dravo, e il Danubio. Era trapassato senza ostacolo per le terre degli Slavi in gran parte sottomessi, oppur dipendenti, e tributarj del Friuli, come di Sirmio allora capitale della Schiavonia abbiam di già notato. Anche PAOLO DIACONO (*lib.* 4, *cap.* 40) afferma, che la provincia degli Slavi detta *Zellia* era stata posseduta dai duchi del Friuli, *et iidem Sclavi pensionem*

(1) Eginardo negli annali *loc. cit. ad ann.* 793 pag. 247. Anche gli altri antichi cronisti Francesi descrivono il sito dell' incominciato canale, chiamandolo *fossatum magnum*. V. *Hist. de l'Acad. des inscript.* tom. XVIII, pag. 256, e segg.

Forojulianis ducibus persolverunt. La provincia di *Zellia* è oggidì la contea di Cilley tra il Dravo, e il Savo a ponente della Schiavonia. Altronde l' Imperador Lodovico pio distaccò poscia dal Friuli la Carniola, la Carintia, e la Stiria per unirle alla Baviera, e al regno della Germania, del che si dolse Lottario suo primogenito, a cui era destinato il regno d' Italia che comprendeva la vasta ducea del Friuli, come era stata retta da Errico. Questi poi nella campagna del 796 passò nella Pannonia per la Carintia come per una sua provincia accompagnato da Wonomiro uno de' principi degli Slavi, secondochè rapportano gli Annali Loiseliani sotto quell' anno. È noto che nella Pannonia erano succeduti agli Unni i Gepidi, a questi i Longobardi, e nel 568 ai Longobardi succedettero gli Avari. Il nerbo della costoro nazione era tra il Dravo, e il Danubio, quando Errico gli attaccò. A' medesimi per lo più erano stati avversi gli Slavi, i quali nel corso degli otto anni suddetti di guerra favorirono il duca Errico, o non gli fecero ostacolo giammai, e perciò non ve n' ha cenno in contrario nell' ode di PAOLINO, o negli annali de' Franchi: degli Avari eran amici i Bulgari.

Dopo disfatti gli Avari, abbattuto, e predato il campo da loro detto *Ring*, (1) in cui il lor Re teneasi

(1) *Ringo* dai Longobardi *campus vocatur*, scrive Eginardo *ad ann.* 796 *ibid.* pag. 248, quindi *Hunnis* (gli Avari) *trans Tizam fluvium fugatis.* Non ostante una sì chiara spiegazione altri di poi interpretò *Ring* per una

affortificato co' suoi tesori, Errico li cacciò di là del Danubio, e del Tibisco chiamato pur anco dall' istesso PAOLINO *Tissa*, che sbocca dal lato settentrional del Danubio ad alcune miglia di sopra il sito, in cui di qua vi disbocca il Savo sopra Belgrado. Furono dunque allora cacciati gli Avari verso il moderno Bannato di Temesvar, o piuttosto più al nordovest. Colonie di Bavari trapiantaronsi nella deserta Pannonia. Si avanzò Errico anche più a levante, combattendo alcuni di quei popoli agresti, e feroci, non distinti da PAOLINO pei nomi lor proprj asperi troppo, ed inflessibili pei suoi versetti, ma indicati in genere sotto il nome di barbari. Però accenna di una maniera assai larga il paese, che occupavano, (1) segnando per estremo termine così di grosso la Palude Meotide, tra cui e la Teisse di là del Danubio coloro abitavano. Egli per avventura igno-

---

principale città, chi per un cotal personaggio così denominato, e chi pel nome del Re degli Avari. Notano gli annali di Fulda *ibid.* pag. 538 *Hrīngus* „ primo per Ehericum ducem Foroiuliensem, deinde per Pipinum filium „ Regis addictus, et captus est. „

(1) „ Barbaras gentes
„ Domuit saevissimas,
„ Cingit quas Dravus,
„ Recludit Danubius,
„ Celant quas iunco
„ Paludes Meotides,
„ Ponti coarctat
„ Quas unda salsiflui,
„ Dalmatiarum
„ Quibus obstat terminus;

rava la lontananza, e la posizione della Palude Meotide; ma ci lascia intravedere, che a quel lato settentrionale del Danubio Errico non fece ch' una scorreria. Ben più di quà di esso fiume ei fa cominciare l' estremo limite del paese, e de' barbari sottomessi, cioè alla fortezza di Stratone lungo il Marnero, dichiarandola *limitis principium* dal canto boreale, o sia a nordest, d' onde si varca inverso le Porte Caspie, o per dir meglio Caucasie, che per un vecchio errore usavansi confondere. Pel termine opposto cioè dal mezzodì, e sudovest ripone il monte Hemo, (il Balkea) che limita, e serra al norte la Tracia, e distendesi più in quà a rincontro de' confini delle *Dalmazie*, come dice Paolino per sinonimo dell' antico Illirico, che terminava a' confini della Macedonia. Tra cotesti limiti, aggiuntovi il già di sopra nominato Danubio, vi apparisce

---

„ Turres Stratonis
„ Limitis principium,
„ Seu Hiemettis
„ Traciae qui cardinem
„ A se sequestrat:
„ Utraque confinia
„ Haec austro reddit,
„ Haec refundit Boreae,
„ Tendit ad portas,
„ Quae dicuntur Caspiae.

Le Beuf scrisse *scit Hiemettis*, che non ha senso: io leggo *Seu* che usavasi in vece di *et*. Egli altresì lesse *Straciae* per *Traciae*, e cercò sin nella Palestina il forte di *Stratone*, e nell' Attica il monte Hiemetto scambiandolo con l' Himetto etc.

chiaro circoscritta la Bulgaria; onde gl' ivi sottomessi barbari furono i Bulgari, i quali dal fiume Morava teneano infino al Marnero, sulla cui spiaggia pel più lontano limite PAOLINO ha nominato il forte di Stratone circondato di torri.

Intorno al sito di cotesto luogo ho fatto io altre volte delle conghietture vane ed inutili: il trovai di poi ricordato dagli scrittori Bizantini su cotesta spiaggia del Ponto Eusino assai di qua delle bocche del Danubio, e inoltre nella carta della Dacia di Traiano del D'ANVILLE, da cui vien situato a 44 gradi 18 minuti di latitudine. Ma de' barbari per natura inquieti, e feroci ancorachè vinti, non sapeano rimanersi lungamente tranquilli, e soggetti. Nel 799 Gerolto prefetto della Baviera dovette recarsi in Pannonia contra i rivoltosi Avari per avventura rimasti, o ripassati di quà del Danubio, e venne ucciso nella mischia. Errico nell' anno medesimo fu ammazzato in Tarsatica di Liburnia poco distante da Fiume per tradimento di quei cittadini. A questo modo ei finì *dopo le tante sue battaglie ed insigni vittorie*, dice EGINARDO (loc. cit. pag. 250) il qual nondimeno trascurò di annoverarle. PAOLINO descrisse la morte di quell' Eroe rimaso oppresso sotto un' improvvisa tempesta di strali, e di pietre scagliatigli contra d' ogni parte, che gli fiaccarono, e ruppero addosso in sin l' usbergo, e lo scudo. Ei si fa quindi a maledire il luogo, in cui Errico perì, ed il vicino *Libicum litus*, come parve a LE-BEUF di

leggere in vece di *Liburnicum*. (1) La montagnetta di *Laurento* nominata subito dopo il lido Liburnico, era così detta perchè piantata di alberi d' alloro, e soprastava a Tarsatica. Di cotali selvette ve n' ha parecchie nella Liburnia, o Morlacchia d' oggidì, e ritengono tuttavia lo stesso nome voltato però nell' idioma schiavono (*Zavorac*) come osservò l' abate FORTIS nel suo viaggio in Dalmazia.

Errico pertanto avea corsa tutta la Bulgaria, e tra i suddivisati confini, se dobbiam credere a PAOLINO, furono quei barbari, cioè i Bulgari pressochè soggiogati. Il che è pur assai in un paese allora popoloso, ed agevole a difendersi, siccome tagliato quasi tutto da valli fertili, e da montagne coltivabili, e dove la lunga catena dell' Hemo, o Balkan, chè il divide dalla Tracia, o Romania, è di per tutto composta di vari gioghi di monti, la cui grossezza da piano a piano per lo più è in circa di venti miglia d' Italia, come osservò il celebre matematico Ruggero BOSCOVICH nel suo viaggio da Costantinopoli in Polonia; (pag. 57) senza parlar delle montagnette, e vallate del Rodope che da levante spiccandosi dal Balkan corrono infino

(1) Se l'errore fosse di Paolino, converrebbe attribuirlo a grande licenza poetica, poichè per accorciar di una sillaba quel nome a comodo del verso, averebbe mutato le coste della Liburnia in quelle dell' Africa. Ma altresì è vero che per allungar la parola, e giovarsi di due sillabe, egli ha pur così licenziosamente trasformato il monte Hemo in *Hiemetto*.

al Marnero. Se non bastasse il testimonio di PAOLINO a rassicurarci delle vittorie, e conquiste di Errico nel paese della Bulgaria, ve n' ha un altro assai notabile, che le riconferma, io vuo' dire ADALBERTO Longobardo di nazione, come il suo istesso nome l' appalesa. Egli avea pur fatto la guerra di otto anni contra gli Avari, e i Bulgari, e perciò sotto il comando di Errico. Dalla sua relazione, e da quella del figliuol suo Wrimberto ricavò il Monaco di S. Gallo gran parte del suo cronico delle gesta di Carlo Magno indirizzato all' Imperador Carlo Crasso. Ivi si afferma, che singolarmente *gli Unni, e i Bulgari*, i quali dianzi impedivano il cammino di Grecia, o sia di Costantinopoli, erano stati da Carlo Magno sottomessi. (1) Aggiugne che dopo i sopradetti otto anni di guerra il Re Carlo *a Wlgaribus* (Bulgari) *ideo manum retraxit, quia videlicet Hunnis extinctis, regno Francorum nihil nocituri viderentur*. Carlo s' ingannò, come tra poco si vedrà, ma da questo non prima avvertito passo ci si fa manifesto, che veramente erano stati combattuti i Bulgari da Errico a nome di Carlo Magno, come appunto rilevasi dall' inno di PAOLINO, e che dopo la

(1) *Lib. 1 cap. 29* presso Duchene *ibid.* tom. 2, pag. 118, *ut omne Sclavorum genus, et Vulgarum vel penitus exradicavit.* Ei supponeva gli Unni, o sieno gli Avari dell' istessa nazione degli Slavi; errore comune a molti scrittori. Costantino Porfirogenneta nel capo XXIX dell' *amministrazione dell' Impero* fa discendere gli Avari dai Goti nazione Germanica, e di poi li comprende sotto il nome di Slavi nazione di Sarmati.

morte di quel generale Carlo lasciogli in pace, ovvero si astenne dal sottomettergli interamente, (*manum retraxit*) non paventandoli più dopo disfatti, e dispersi gli Avari loro alleati od amici. Erano gli Avari allora cotanto depressi, che l' istesso loro Re nell' 805 supplicò Carlo di concedergli delle terre *inter Sabariam et Carnuntum*, (1) Sarvar presso il fiume Raab di sopra la città di Giavarino; la posizione di *Carnunto* trovasi a poche miglia di sotto Vienna di Austria quasi rimpetto alla foce della Morava, che dà il nome alla Moravia. Quel domandato mediocre tratto di terre ci dà a divedere, ch' era scemata di molto la nazione degli Avari. Il Re loro non potea più reggere di là del Danubio alle irruzioni degli Slavi Boemi. Ma indi a pochi anni cioè nell' 811 gl' istessi Avari trovarono de' nuovi contrasti con gli Slavi di quà del Danubio; talchè dovette Carlo mandar un' armata nella Pannonia *ad controversias Hunnorum, et Slavorum finiendas*: (2) Cotanto erano del continuo gli uni agli altri avversi Slavi ed Avari, come di sopra già si notò.

Benchè Carlo Magno presumesse di non aver più di che temere dal canto dei Bulgari, non abbandonò per questo ogni conquista fatta da Errico nella Bulgaria. Anzi non meno Carlo che il suo successore Lodovico pio ben di là del confluente del Savo, e di là dell'

(1) Eginardo *Annales* etc. *ibid.* pag. 252.
(2) *Ibid. Ann.* 811, pag. 255.

altra Morava, che noi diremo Bulgaria, si conservarono de' popoli sottomessi all' Impero Francese. È ben più da notarsi, che cotesta suggezione si rinnovellò nell' 818 da un principe Bulgaro staccatosi dalla società di altri suoi nazionali. EGINARDO il chiama Borna duca *Gudusïanorum, et Timotianorum* (*ibid.* pag. 162) ne parla negli stessi termini il cronista detto l' Astronomo (*ibid.* pag. 299 in fin.) Evvi tuttavolta una popolazione, che ritien il nome di *Timozani* gl' istessi de' *Timochi* di PLINIO (*lib.* 3 *cap.* 26) gli uni, e gli altri così detti dallo abitar ne' contorni del fiume Timok (*Timachus.*) In quelle vicinanze una terra detta Kustkin mantiene il nome de' Gudiscani suddetti. Sebben non sappiamo sin dove quelle due popolazioni di Bulgari si distendessero di quà, e di là del Timok, però di quì apparisce, che a' tempi di Carlo Magno i Bulgari occupavano l' antica *Dardania* chiamata Rascia oggidì unita al moderno reame di Servia. Il Timok nasce nei monti della Dardania istessa, come PLINIO osservò, ed il Timok non meno che il fiumicello Zibriz sono i più orientali de' suoi fiumi, ravvicinandosi a' confini dell' odierna da ponente raccorciata Bulgaria.

Ad un tempo col menzionato principe Bulgaro fecero lor sommissione gli Slavi Abotriti toltisi pur dalla suggezione de' Bulgari, come sembra insinuarci EGINARDO sotto l'anno 818. Dessi non son differenti dagli Abotriti recatisi a Lodovico Pio nel 824 per dolersi de' Bulgari; secondochè narra sotto a quell' anno l' istesso

cronista *ibid.* pag. 268. Costoro di già prima suggetti all' Impero Francese abitavano nella Dacia, cioè nel Bannato di Themesvar, e in quello contiguo di Valachia di quà del fiume Alt, altrimenti Olt (*Alluta*) in vicinanza de' Bulgari, gli uni gli altri però tramezzati dal Danubio. Eran di quei Barbari combattuti da Errico nelle sue scorrerie di là di questo fiume. Nel 823 un principe di essi Abotriti era stato accusato di poca fedeltà verso l' Imperador Lodovico Pio, e quegli promise presentarsegli in persona, e farlo capace della falsità dell' accusa (*ibid.* pag. 266.) Ma l'anno 824 è stato vieppiù notabile per l' insolita imbasciata, che l' istesso Re di Bulgaria inviò all' Imperador Lodovico *velut pacis faciendae gratia*, secondochè si esprime Eginardo. (*ibid. pag.* 267.) L' Imperadore ne rimase sorpreso, e spedì gente in Bulgaria per investigar le mire di quel Re, il quale nell' anno seguente si ridusse a proporre un trattato di limiti. (*Ibid.* pag. 268 *in fin.*) È paruto al Muratori, il qual accennò questa imbasciata ne' suoi Annali d' Italia, (ann. 825) che i Franchi non potessero confinar con la Bulgaria, fuorichè i Bulgari occupassero allora un paese più vasto della Bulgaria moderna, talchè *le contese de' confini fossero dalla parte della Schiavonia*: necessaria conseguenza dell' aver egli circoscritto entro gli antichi limiti della Pannonia quelli dell' Impero de' Franchi. Si accostò pertanto all' opinione di Muratori l' autore della memoria sopraccitata intorno ai limiti dell' Impero di

Carlo Magno ristretti al confluente del Savo, perchè sfuggirono ad amendue le cose qui più sopra osservate.

Insisteva il Re de' Bulgari sul fatto de' confini dei due stati: l'Imperador Francese se ne schermiva. I cronisti non vollero, o non seppero istruirci de' motivi sì contrari, che moveano l'uno, e l'altro Re, nè di quali terre si contendesse. I Bulgari infastiditi dell'indugio, ed avidi sempre di prede allestirono una flottiglia sul Danubio, vennero rimontando infino all'imboccatura del Dravo, entrarono in quest'altro fiume, e diedero il guasto al circostante paese. (1) Ritornarono l'anno appresso ad incendiar *i villaggi degli Slavi posti in riva al Dravo*, (2) e saccheggiarono impunemente i confini della superiore Pannonia per la negligenza di Baldrico duca del Friuli a difenderli, cui perciò fu tolto quel governo, e ridivisa tra quattro conti la marca del Friuli. Lodovico Re di Baviera dipoi respinse e cacciò i Bulgari. (3) Erano essi divenuti cotanto audaci, e molesti in meno di quattordici anni dopo la morte di Carlo Magno, cioè a dire quando l'Impero stabilito da lui non avea peranco perduto molto della sua potenza, e riputazione, e fama.

(1) Eginardo *ibid. ad ann.* 827, pag. 345, et *Annal. Fuldenses ibid.* pag. 545.

(2) Gli annali di Fulda *ibid.* pag. 546 *in prin.* trasportano questo fatto all'829, e di una scorreria de' Bulgari nella Pannonia superiore ne parla Eginardo *ibid.* pag. 271 all'anno 828, paiono due fatti distinti.

(3) Annal. Fuldens. *ibid. ad ann.* 828, pag. 545 in fine.

Il fatto di Baldrico riconferma, che tuttavia dipendevano dalla ducea del Friuli le province intermedie al Friuli stesso, e alla Pannonia. Ma a nessuna di coteste intermedie province, come sono la Carniola, la Carintia, e la Stiria si estendono le conquiste di Errico. Di quà del Danubio elle son limitate alla Pannonia medesima tra questo fiume, il Dravo, e il Raab, inoltre a qualche porzione della Schiavonia, Liburnia, e Servia, e d' indi alla superior Bulgaria d' allora infino al Timok, o poco più là infino al fiumicello Zibritz (*Ciabrus*, o *Cebrus*, antico termine della Mesia superiore) dacchè Carlo Magno si rimase dal sottomettere i Bulgari. Finalmente dal lato settentrionale del Danubio le conquiste di Errico eransi ridutte a quella parte della Dacia, che gli Slavi Abotriti lunghesso quel fiume occupavano infino all' Olt, o poco più oltre.

Lodovico Pio nel 822 tenne in Francfort una solenne dieta per determinare, e regolar gli orientali confini del regno. (1) Gli Slavi divisi in tante nazioni, e tribù erano quelli, che singolarmente di quà del Danubio s' innoltravano vieppiù a levante de' confini dell' Impero de' Franchi, onde intervennero nella dieta *i legati di tutti gli Slavi orientali*. Chi non sarebbesi aspettato di ritrovar determinati quei limiti ai due lati del Danubio, e principalmente di quà, dove i limiti dell' Impero avan-

(1) Cioè a trattare " necessaria quaeque, et ad utilitatem orientalium regni „ sui finium pertinentia. „ Eginardo *ad ann.* 822 ibid. pag. 266 in prin.

zandosi più a levante pigliavano un tratto della Bulgaria? Ma ben al contrario in vece degli annunziati Slavi orientali si annoverano soltanto i settentrionali di là del Danubio. (1) tra i quali gli *Abotriti*, i *Sorabi*, i *Wilsi*, e i *Predenecenti*. I primi sono ben diversi de' poc' anzi nominati Abotriti lungo la riva settentrionale del Danubio nella Valachia: quegli altri ben più boreali abitavano verso il Mar Baltico nel paese di Merkelburg. Carlo Magno loro aggiunse nel 804. le terre tolte ai Sassoni di là dell' Elba. I *Predenecenti* sono un sopranome degli altri Abotriti lunghesso il Danubio, come c' insegna l' istesso EGINARDO all' anno 824 (*ibid. pag.* 268) rammemorando *gli Abotriti volgarmente detti Predenecenti*, che abitavano *Daciam Danubio adiacentem, e confinavano co' Bulgari.* Queste ambigue parole potrebbono al primo aspetto far altrui sospettare si parlasse quì della Dacia dell' Imperador Aureliano, o sia del nome, e dei coloni Romani della vera Dacia Traiana, ch' Aureliano trasportò di quà del Danubio nella Mesia superiore rispondente alla parte di Bulgaria, che nei secoli mezzani distendevasi ben di quà

(1) " Hoc est Abotritorum, Saraborum, Wilsorum, Behemanorum, Maruanorum, Predenecentorum, et in Pannonia residentium Avarorum legationes. " *Ibid. Behemani* sono i Boemi detti *Boemani* da Eginardo nella vita di Carlo Magno *ibid.* pag. 99. I *Maruani* sono quei della Moravia appellata così dal fiume Morava, che bagna quella provincia. Coteste nazioni sono quì nominate con ordine di sito da settentrione a mezzodì dal Mar Baltico infino al Danubio.

del Timok; ma si è spiegato di sopra in qual maniera confinassero insieme Abotriti, e Bulgari.

Finalmente i *Sorabi* teneano tra la Sala, e l'Elba a tramontana della Lusazia, e i *Wilsi* (1) le terre attraversate dall'inferiore corso dell'Oder, e così un tratto della Pomerania.

Laonde converrà dire fossero certi, e sicuri di quà del Danubio gli orientali confini tra l'Impero Francese, e gli Slavi, poichè nessuno de' costoro popoli cisdanubiani intervenne a quella dieta; ovvero perchè v'intervennero gli Avari ristabiliti tra Sarvar, e Carnunto suddetti, e quindi ben lontani dalla estremità della Pannonia, e vieppiù dai limiti orientali di esso Impero, si dirà egli che il medesimo nel 822 di quà del Danubio pressochè tutte avesse abbandonato le conquiste del duca Errico, e si fosse ristretto alla Pannonia superiore, o poco più là? Ma la sopradetta imbasciata del Re della Bulgaria del 824, e le replicate sue inchieste pel fatto de' confini dei due stati dimostrano il contrario. (2) Alla morte di Carlo Magno non solamente la sopraccennata parte della vera Dacia, ma passarono sotto il dominio del suo successore la supe-

(1) Il fiume Sala *Toringos et Sorabos dividit*, scrive Eginardo nella vita di Carlo Magno *loc. cit.* pag. 99, poco dopo ivi pur nomina i *Welatabi*, che non sono differenti dei *Wilsi* detti nel loro idioma *VVeleżabi* ivi pag. 98, stati già battuti da Carlo Magno, perchè molesti agli Abotriti del Mekelburg.

(2) V. Gli annali di Fulda *ad ann.* 824, 826 presso Duchene, tom. 2, pag. 544, 545.

riore, e l'inferior Pannonia, l'Istria, la Liburnia, e la Dalmazia. (1) Le varie nazioni di Slavi abitatrici di coteste provincie, o soggiogate da Errico, o spontanee fattesigli dipendenti, od amiche dopo battuti, e cacciati gli Avari, e sconfitti i Bulgari, voglionsi annoverare tra quelle genti, delle quali EGINARDO (*ibid. p.* 99) disse in genere dopo nominate le principali vinte sotto Carlo Magno tra il Reno, e la Vistula, tra l'Oceano Germanico, e il Danubio, *ceteras quarum multo maior est numerus, in deditionem suscepit.*

L'Inno di PAOLINO di Aquileia accennò come di Errico le conquiste, o le sommessioni de' popoli nei confini *delle Dalmazie*, e non si raccoglie dagli annali de' Franchi, ch'altro capitano abbiavi avuta parte nessuna. Già di sopra è detto essersi da PAOLINO compreso sotto il nome delle *Dalmazie* non solamente l'antico Illirico, cioè tutto il paese tra il fiume dell'Arsia, che il separava dall'Istria, e tra l'Epiro, la Macedonia, la Pannonia, il fiume Drino, che separa oggidì la Bosnia dalla Servia, ma la Servia stessa infino al fiume Morava, che allora divideala dalla Bulgaria. Talchè le Dalmazie così dette da PAOLINO comprendevano pure la vera Dalmazia antica tra i fiumi Cetina, e Narenta lungo la costa dell'Adriatico, e quindi dalla Kerka (*Titius*)

---

(1) Eginardo *loc. cit.* pag. 99, rispetto alla Dalmazia *exceptis maritimis civitatibus*, buonamente cedute da Carlo Magno all'Imperador Greco nel 803, non ispecificate dal cronista, ma sono desse Zara, Trau, Spalatro.

che la Dalmazia separava dalla Liburnia, tutta abbracciavano quest' ultima provincia, o sia l' odierna Morlacchia, e Croazia.

Giova pur qui osservare, ch' EGINARDO sotto l' anno 822 (*ibid. pag.* 265) scrisse de' *Sorabi*, *quae natio magnam Dalmatiae partem obtinere dicitur*, e con le istesse parole gli annali di Fulda il riconfermano. (*ad ann.* 823 *ibid.* pag. 544.) La Dalmazia sembra farsi pur quì sinonima dell' Illirico, il qual nome nei secoli mezzani era pochissimo in uso. I summenzionati *Sorabi* settentrionali tra la Sala, e l' Elba erano Slavi, cioè Sarmati in origine altrettanto che questi della Dalmazia, ma dubito che questo loro nome derivi da quello di *Serbi*, ovvero *Servii*, come parve ad alcuni, presupponendoli così detti perchè un tempo servirono agl' Imperadori d' Oriente. Non è più possibile dalla bocca di quei Slavi Croati, i quali gran parte occuparono delle *Dalmazie*, o dell' Illirico, udir pronunziarsi il nome per noi impronunziabile di *Croati*, che incominciava per una lettera gutturale, di cui ignoriamo affatto il suono, e il modo; altrimenti noi vi troveremmo forse la radice di quello de' *Sorabi*. Costantino PORFIROGENNETA stato il primo a parlar de' Croati (1) credette

(1) *Dell' amministrazione dell' impero*, cap. 29, e 30, egli aggiugne, che dipoi i Croati troppo malcontenti de' Franchi, presero le armi, li cacciarono ed occuparono la Dalmazia mediterranea dal fiume Zentina infino ad Albona.

poter esprimere quella lettera gutturale per una *Khi*: ad altri sarà paruto altramente. Ma è molto più mirabile oggidì, che dopo dieci secoli le vittoriose armi Francesi abbiano parecchie riconquistato di quelle lontane province, e ristabilitovi l' antico nome d' Illirico, e quello che tuttavia può mancare a pareggiar in quel continente le conquiste fattesi sotto Carlo Magno, è di già in parte compensato nell' acquisto delle città littorali, e delle isole Ioniche.

SCHIARIMENTI

SOPRA

LA CARTA DEL PIEMONTE ANTICO, E DE' SECOLI MEZZANI.

DI JACOPO DURANDI.

Approvata li 26 maggio 1810.

Si rendette ragione dell' antichità respettiva, e delle distanze e particolari positure de' luoghi, che dovevano rappresentarsi nella Carta del Piemonte antico, e de' secoli mezzani, ma innanzi di delinearla si volle esplorare intorno agli scritti, che ne sono il fondamento, (1) *il pubblico giudizio, e profittar degli avvisi, e delle nuove scoperte.* (2)

Il nome di Piemonte antico comprende il tempo del dominio de' Romani, ed anche anteriore a quello. La divisione di cispadano e traspadano Piemonte si è ad

(1) Piemonte Cispadano antico, Piemonte Traspadano, cioè Marca, e contea di Torino, Marca d'Ivrea, ed Alpi Graie, e Pennine.

(2) Piem. Cispad. pag. 4.

esempio di quella, in che eglino pur divisero la Gallia Cisalpina, dinominandola Italia cispadana e traspadana, dopochè di tutta Italia ne fecero una nazione sola, e di una condizion medesima.

Non apparisce, che le contrade del Piemonte abbiano avuto anticamente un nome proprio e particolare. Nè della divisione d'Italia in undici regioni fattasi da Ottaviano Augusto, nè dell'altra in diciasette province ordinata a' tempi del basso impero n'han fatto uso i geografi.

Altrettanto è da dirsi intorno alla divisione delle due province della Liguria, e delle Alpi Cozie, comechè il Piemonte una grandissima parte comprendesse di quelle. Cotesta divisione, che trapiantò il nome di Liguria tra i fiumi dell'Amalone, del Po, dell'Adda, e le radici delle Alpi, e quello di Alpi Cozie tra il Po, le Alpi, il mare, e la Trabbia, è stata poco più di un bizzarro trasporto di nomi necessario però a sapersi per intender le cose, e gli scrittori di quei tempi, cioè dal fine del quarto secolo (1) sino in circa allo entrar dell'undecimo.

---

(1) Ho notato altrove che il dotto P. Beretti nella famosa sua dissertazione corografica dell'Italia *medii aevi* ritardò la divisione delle due mentovate province insino all'Imperio di Giustiniano. L'abate Oderico nella VIII e IX delle sue *Lettere Ligustiche* adottò in ultimo l'opinione, e gl'istessi argomenti del Beretti, ma nessun di loro si avvide, che non a un tratto, ma con progression successiva molto prima, e dopo di Giustiniano singolarmente la provincia detta dell'Alpi Cozie venne mano a mano estesa infino alla Trebbia; sovra del che V. *Marca di Torino*, cap. IV, pag. 33, nota 14.

Quindi rispetto al Piemonte antico noi adottammo la divisione per popoli nella Carta stessa rappresentati entro i limiti de' propri loro distretti, i quali tutti insieme tra i principali punti in essa Carta controsegnati, e determinati da positive e note osservazioni, come sono le misure de' meridiani di Milano, Torino, Genova, Nizza, e Geneva, ci danno la vera estension di paese, che formò di poi le due insigni Marche' di Torino, e d' Ivrea, alle quali è prossimamente uguale l'estensione, che in ultimo ebbe il Piemonte.

Tra i principali punti suddetti rimanevano a stabilirsi le particolari distanze de' luoghi; esse per lo più sono dai moderni estimate di una maniera vaga ed incostante, ed al contrario con molta diligenza e studio furono determinate dagli antichi, siccome appare dai loro scritti, e dagl' itinerari romani. L'attenta combinazione delle distanze tenea luogo presso di loro della pratica delle operazioni trigonometriche sul terreno, che non erano ancora in uso, o poco frequenti. Si è quindi scelta la misura costante e certa dell' antico miglio romano di tese parigine 756 caduno, meno una minuta frazione di tesa, e si è preso a seguitar le strade consolari o militari, che attraversavano il Piemonte, e a confrontar d' una in altra stazione le distanze notate, che corrispondono agli spazi percorsi ragguagliati alle moderne misure. (1)

(1) L'abate Lirelli, il quale delineò la presente Carta, avendo in più occasioni, anche di commissione del Governo, intrapreso delle operazioni geome-

Però sono qualche volta scorretti i numeri de' mentovati itinerari, ed altresì cotesti numeri ci danno sempre delle miglia intere di uno in altro luogo, ed è inverisimile non vi siano delle frazioni di miglia ommesse, ovvero aggiunte. Del che parecchi esempli n'ho io recato, trattando delle strade suddette. L'attual cognizione locale agevolmente sa discoprire le alterazioni occorse in alcune sigle degl' itinerari, e come in un lungo tratto di cammino si trovano compensate le frazioni in più o in meno state ommesse, od aggiunte. Sarebbe affatto soverchio ripeterne quì le prove nei sopraccitati scritti recate.

Ma affinchè ciascuno possa adattare, ed applicar l'uso di questa Carta anche ai tempi nostri, e allo stato presente del Piemonte, restami a spiegare i nomi de'luoghi antichi in essa descritti, e comunemente men noti, a quali corrispondano oggidì, oppur loro si ravvicinino i moderni luoghi. Quindi incominciando dall'antichità, gioverà seguitar la divisione per popoli, tra i quali passavano le principali strade, che quì progredivano da levante a ponente, o sia da Italia nelle Gallie.

---

triche in alcuni dipartimenti del Piemonte, rettificò parecchie particolari distanze, e positure di luoghi, le quali con pochissima o niuna differenza combinano con quelle degli antichi itinerari, ch'io aveva discusso nei menzionati scritti.

PIEMONTE ANTICO.

Qualunque però sia stata l'esattezza delle misure lungo le strade ne' romani itinerari descritte, non si vuol dissimulare, che alcune volte ci sono sconosciuti i punti, che oggidì precisamente corrispondono a quelli, tra i quali la distanza venne determinata. Non è ben certo altresì qual conto abbian fatto gl'itinerari della larghezza de' luoghi, pei quali passavano le strade, comunque elle credansi diritte, non poterono evitar tutte le sinuosità, e le ineguaglianze del terreno più o meno grandi, e non sempre note a noi per le accadute mutazioni. Laonde non si dee pretendere su di ogni punto intorno a coteste antiche misure quella precisione, che si trova appena nelle operazioni geometriche, e coloro, che vollero sempre supporla, si sono ingannati, od han voluto altrui ingannare.

Però il più di coteste distanze lungo le vie disegnate nella nostra Carta dipartono da positure di luoghi noti e tuttavia sussistenti, ed altre sono indicate da vestigie e notizie sicure, o molto verisimili. Così incominciando dal Piemonte traspadano, e dal suo lato settentrionale, la prima strada diparte da Milano, e per Novara, Vercelli, Settimo (Rotaro), Ivrea, Aosta ove in due si divide, travalica di là dell' Alpe Graia, e della Pennina. Ancorachè il suo corso in gran parte stendasi per un piano, ove più agevolmente seguir po-

teasi la diritta linea, però la direzione degl' intervalli, che corrono tra le menzionate città, dee soffrire oggidì delle alterazioni, mancandoci per lo più le succedentisi tracce di quegl' intervalli. Con tutto ciò il cammino delineato nella Carta certamente s' approssima all' antico, o di poco se ne discosta, poichè le distanze risultano uguali alle segnate dai romani itinerari d' una in altra stazione, ritenute le correzioni, che ho fatte di alcune sigle alteratesi in quelli (1). L' itinerario di Antonino, pag. 344 ripone XXXIII m. p. tra Milano e Novara, e XVI da Novara a Vercelli; ha ommesso la frazione di mezzo miglio nella prima distanza, e l' aggiunse alla seguente. Indi infino alla città di Aosta corrono assai bene le notate distanze, ed osservai a suo luogo le alterazioni delle note numeriche tra essa città e l' Alpe Pennina, e sippure tra la città ed *Arebrigium* su la via dell' Alpe Graia.

Non debbo intertenermi intorno all' analisi delle distanze altrove già da me fatta di questa, e delle altre vie, che attraversavano il Piemonte, e sono espresse nella Carta. Giova però avvertire, che anche le più esatte distanze itinerarie si misurano in un con le loro sinuosità, cosicchè non si deono prender mai come fos-

(1) Il corso della controscritta via è disaminato cap. 2, 7, 9, 10 delle Alpi Graie e Pennine, e cap. 6, e 8 della Marca d'Ivrea. La misura itineraria di questa, e delle altre vie militari quì descritte risulta dalla Carta medesima.

sero di già ridutte ad una linea matematicamente diritta. Ma per quanto studio vi si ponga a comparare le misure itinerarie con le distanze geometriche, e a calcolarne la differenza a seconda della qualità del terreno più o men ineguale, nondimeno sono tali gl' incalcolabili accidenti delle vie, che fallano sovente le generali regole e proporzioni, che soglionsi combinare per ridurre perfettamente quelle distanze ad uno spazio assoluto. Quindi adiviene, che anco le Carte più esatte quando in ciò largheggiano, quando sono scarse, benchè il primo difetto sia in quelle più frequente dell' altro.

La stazione suddetta *in Alpe Graia*, cade all' ospizio oggidì del Minor S. Bernardo, ed è a quel lato l' ultimo termine d'Italia, e del paese de' *Salassi*, ma non il più rimoto, ed occidentale, come si noterà in appresso. Confinavano ivi i *Salassi* co' *Centroni* della Tarantasia, e del Faucigni, come co' *Veragri* e *Seduni* del Vallese a tramontana, co' *Leponzj* a nord-est, e co' *Libici* a levante. I termini del paese de' *Salassi* erano i monti, che rinserrano la grande valle di Aosta, senonchè n' uscivano un tratto di quà del ponte dell' Hellex infino allo stretto di Montestrutto nel tener d' Ivrea. Poche delle loro terre son ricordate dagli scrittori, e monumenti romani, e poche altresì ne ricordano delle altre regioni del Piemonte. Discendendo di quà dell' *Alpe Graia*, e appiè di essa.

Ariolica . . . la Thuille: al lato opposto *Bergintrum* alquanto più là dell' odierno borgo di S. Morizio.

Cremones Montes . . . i monti, che a ponente dividono Val della Thuille dall' *Allée Blanche*, tirando dall' *Alpe Graia* infin verso S. Didier.

Aurifodinae presso la montagna detta del Laberinto nel vallone di Courmajeur.

Arebrigium . . . Derby dove poi sul ponte passa la strada a destra del corso della Dora.

Avillia . . . S. Leger d'Aimaeille.

Vicus Cuniae . . . luogo dell' alta lateral Valle di Cogne. (1)

Augusta Praetoria . . . la città di Aosta all' uscir della traversal valle, che sale all' Alpe Pennina. La strada romana passava di sotto il villaggio di Allein (*Alincum*.)

Eudracinum . . S. Remy alle falde dell' Alpe Pennina, cioè del grande S. Bernardo.

In summo Pennino . . . nel sito del convento del gran S. Bernardo; ivi *Lacus Penus* . . il Laghetto Pennino, e la via cala *ad Octodarus*, Martinach, o Martigny nel basso Vallese detto anticamente *vallis pennina*, in cui i *Veragri* tra i *Nantuates* a ponente, e i *Seduni* a levante.

Ridiscendendo alla città lungo la via romana, che viene inverso Ivrea su la sinistra del corso della maggior Dora.

---

(1) In iscrizione rapportata dal P. Zaccaria *Iter Italic.* T. I, pag. 53.

Ad Tertium (*lapidem*), a tre miglia dalla città: il luoghetto è perito affatto, ma si rammemora ancora nei secoli X e XI. Sussistono i seguenti:

Ad Quartum, Quart, sul pendio del colle. *Ad Septimum* Scietto, *ad Nonum* Nuz, *ad Decimum* Diemo, senonchè sono dislogati più o meno dall' antico sito, perchè il fiume di Dora innondò e guastò la pianura, e convenne trasportar quei villaggi più su in costa al monte.

Vitricium Verrez. *Ad pontem* Ponte S. Martino. *Hellia fl.* l' Hellex, che scende da Val di Valesa, per cui i Salassi confinavano co' *Leponzj* pei gioghi, che mettono in Val di Sesia, e in Val Anzasca, e di quà dell' Hellex coi *Libici*, entrando i Salassi un tratto nel contado d' Ivrea infino a Montestrutto, o sia Montestretto.

I *Libici* dinominati altresì *Levi*, *Libui*, cioè Liguri teneano quindi tutto il paese tra i Salassi, i Leponzj, e i fiumi dell' Amalone, del Po, e del Ticino.

Da *ad Pontem* suddetto viensi *ad Septimum* da Ivrea Settimo Vittone; *ad Quintum* in Val di Montalto poco meno di un miglio antico di quà di Montestrutto; il luogucciuolo più non sussiste. *Eporedia* Ivrea. *Ad Septimum*, Settimo Rotaro, su la via di Vercelli. *Ad Duos Pontes* il luogo di Ponte in val dell' Orco, altramente detta di Ponte. *Vicani Suanenses* ivi in principio di Val Soana. Ritornando di sotto Ivrea, e di là del colle della Serra, *Vicus Ictumularum* nella Bessa. Cotesta piccola popolazione d' indi stendeasi in sin di sotto a Saluzzola, dove *Ara Apollinis*, oggidì il casale di Aro,

Regio Sessitis, Val di Sesia, donde incominciavano i *Lepontii*, occupano le valli dell' alto Novarese, e fin oltre il Ticino, e il Lago Maggiore, e per la Valtellina infino alle due sorgenti del Reno. Nella val *Lepontina*, oggidì di Mesocco una delle loro popolazioni erano i *Mesiates*, l' altra a ponente i *Viberi* alla sommità dell' alto Vallese donde comunicavano di quà pel giogo del Sempione. Altro loro popolo più avanzato a mezzodì, e molto meno esteso furono gli *Agones*, dai quali hanno preso la denominazione il fiume dell' Agogna nel Novarese, e le terre di *Agoniata*, e di Montagone, Agnona ec. in principio di Val di Sesia. *Retovium* Robbio, *Regio Alliana*, *et Allia*, Gallia di quà di Lomello, e il tener di quella e di Galliavola di quà e di là della Gogna infino al Po.

L'altra principale strada militare dipartesi da Pavia, e per le intermedie stazioni, e per Torino e Susa travalica di là di Monginevra. (1) Da *Ticinum*, Pavia, *Durii*, Dorno, *Laumellum*, Lomello, ed ivi staccavasi altra via, che per dodici miglia romane portava a *Cutias*, Cozzo, e per altre VIII *Vergellis*, Vercelli. Lunghesso la prima via *Carbantia* fra Terranova, e la vicina grangia di Gazzo. *Rigomagus*, Trino vecchio più presso al Po, ove dicesi il Po morto. *Ceste* quasi rimpetto a Moncestino, ma declinando più a levante.

(1) Cotesta strada è disaminata nel capo 5 della Marca d'Ivrea, e cap. 6, 10, 11, 14 e 15 di quella di Torino.

Quadratae presso la cappella di S. Michel di Quadradola in circa un miglio romano di sopra il confluente di Dora Bautica.

Ad Decimum poco più di un miglio suddetto di sopra Brandizzo. Di lì spiccavasi la strada per Torino a Vercelli, toccando a *Liberona*, Livorno. (1) Indi *Orcus fl.* poi l' *Amalunes*, Malone, tra cui, il Po, e le Alpi eranvi i *Taurini*, e le varie loro popolazioni. *Ad Septimum*, Settimo Torinese, donde poi declinando dalla via, e rimontando lungo il fiume Stura vi erano in val di Lanzo, e di Viù i *Garoceli*, i quali pur teneano la confinante alta Moriana, come più là i *Medulli* la bassa.

Dopo Settimo *Taurinum*, indi *ad Quintum* Collegno. *Ad Octavum* tra Alpignano e Pianezza. *Ad Fines* del territorio di Torino; la stazione in circa 300 tese di sotto Castelletto. *Ad Duodecimum* da Susa, presso Santo Antonino. *Segusium*, d' indi *ad Martis (fanum)* Oulx in principio della val laterale di Bardonesca, in cui i *Belaci* dell' arco di Susa. Tra Oulx e Sesana i *Savincatii*. Nella valle di quest' ultimo luogo i *Segovii* pur dell' arco suddetto. *Scingomagus* Sezana appiè dell' Alpe

(1) V. Masca d' Ivrea pag. 57, 58. Un recente scrittore delle *antichità di Tortona* ha di nuovo malamente confuso *Liberona* con *Libarna*, di cui in appresso. Egli così fa, che il tiranno Costantino venendo dalle Gallie, e varcata l' *Alpe Cottia*, o Monginevra, scende non sul cammino di Susa, ma su quello da Genova a Tortona.

Cozia. *In Alpe Cottia*, il Monginevra: la stazione trovavasi nel sito oggidì del villaggio di Monginevra Di là pur alle falde di esso monte *Brigantium*, Briançon, indi *Rame*, che conserva l'antico suo nome. Teneano da Susa infino a questo luogo i *Segusiani*, Taurino-Liguri anch' essi. Di là di Rame cominciavano i Caterigi, de' quali era *Ebredunum*, Embrun ec. Al nostro lato teneano i *Taurini* infino al monte Vesulo, donde sorge il Po.

Da Torino dipartivano altre vie, ma la più notabile e antica era quella per le valli di Perosa, di Chisone, o Pragelato al Monginevra *(Matrona)* innanzi che dal Regolo Cozio fattosi amico de Romani si rassettasse la sovradescritta per Susa ed Oulx. È stata pur questa la via tenuta da Annibale pei *Taurini*, e poi da Giulio Cesare da Monginevra, indi pei monti di Sestrieres *ad Ocelum*, Usseau: sotto di cotesto luogo *Fines Terrae*, cioè del territorio di Cozio. Da Torino *ad Ocelum* in circa XLI miglia romane, quindi circuendo pei monti di Sestrieres, e per la menzionata Valle di Sezana alla cima di Monginevra XXVII. (1) *Magelli* teneano Val S. Martino, e nel piano infin alquanto di sotto a *Magellum* Massel. *Vibelli* nel tener di Bibiana, ed in Val di Lucerna. *Caburrum* Cavorre, *in Vibiis* Envie. *Vibiforum* presso Staffarda. Nel basso di Val di Tanaro *Ceba*,

(1) V. Marca di Toriuo cap. V.

Ceva. Ritornando verso Torino *Publiciae* Piobesi. *Testona* nel tener di Moncaglieri. *Agaminis ad Palatium* Gamenario, e Palazzo nella campagna di Chieri, *Carea Potentia* Chieri.

Se non della tribù de' *Taurini* erano però *Liguri* al par di quelli i popoli dell' odierno Monferrato, dell' Astigiano, Alba ec. infino alla Trebbia. Lunghesso il Po *Bodincomagus*, altramente *Industria* nel tener di Monteu di Po, e ne' mezzani tempi *Dustria*, e Illustria. Una delle strade comunali veniva d' Asti ad *Industria* con la distanza di XXII miglia romane; ed altra pur da Asti a Vercelli per *Ad Pontem*, Pontestura oggidì, dove passavasi il Po sul ponte detto di poi nei tempi di mezzo *Pons Notingi*. *Castrum Credonensium*, Crea. *Vicus Iadatinorum* presso Occimiano. *Firmani* su le colline dell' istesso luogo cresciuto per la rovina de' villaggi de' *Iadatini*, e *Firmani*. *Barderate* nel tener del Castellazzo verso Alessandria, *Forum* villa del Foro vicino all' istessa città. *Casmonates* e *Casmonium* Gamondo. Altra tribù di *Liguri* i *Marici*, i quali teneano da *Marincum* Marengo infin di là di Valenza, e presso Pavia, e nel Siccomario *Forum Fulvii quod Valestinum*, Valenza. *Euburiates* nel sito, e nei dintorni di Burio fra il Tanaro, e il Belbo: Questo luogo si dinomina tuttavia *Eburias* ne' secoli mezzani. *Dertona* Tortona, da cui spiccavasi la comunale strada per Asti all' *Augusta Vagennorum*, cioè *Dertona* XV. *Forum Fulvii* XIII. *Ad Quartum Decimum* computando da Asti in-

fino a Quatordio V *Ad Nonum* (Annone.) *Ad Quartum* (Quarto nel piano presso il Tanaro , e il rivo della Versa.) IV *Asta.* XXVI *Polentia* (Polenzo.) IX *Augusta Vagennorum* di cui sussistono le rovine nella regione di Roncaglia territorio della città di Bene, donde proseguendo la via , si univa a quella , che per Tortona , ed Acqui continuava in Val di Stura.

Su di cotesta via, che diparte da Piacenza , c' indicano gl' Itinerari alcuni antichi luoghi come *Cameliomagus* o *Camilamagus* la Stradella , *Iria* Voghera, ed *Iria fl.* la Staffora , d' indi seguita Tortona. Accanto a questo tratto di strada, ed inverso l' Appennino eranvi altre terre e popoletti Ligustici , così *Clastidium* Chiasteggio quasi di rimpetto a Pavia. *Litubium* Retorbio. Nei circostanti Appennini hannosi a ricercare i Liguri *Celelates* , e *Cerdiciates* , de' quali parla Livio *Lib.* 32, *cap.* 29, Strabone *Lib.* V colloca quasi su la via da Piacenza a Genova due città , ovvero communanze di Liguri ; i nomi di coteste città sono certamente scorretti e guasti in tutti i manoscritti , ed anche in quello pregiatissimo della biblioteca di Parigi di già proprio del dotto greco Mauro Cordato , cioè *Diacuista* . e *Iellia.* Possono ben credersi amendue corrotti i nomi de' capo-luoghi di quei due popoli non molto distanti da *Litubium* , e perciò tra Piacenza e Tortona , come son collocati nella nostra Carta. Laonde i nomi suddetti non deono emendarsi in *Aquae Statiellae* , come dopo Casaubono , ed altri anch' io opinai *Piem. Cispad. pag.*

225, non essendo la città d' Acqui su la via *Postumia* da Piacenza per Tortona a Genova, ma su l' altra per Acqui a Vado. Sicchè seguitando la *Postumia*, da Tortona viensi a *Libarna*, le cui rovine sono tra Serravalle, ed Arquata. Del pago *Eboreo in Libarnensi* della famosa tavola de' *Veleati* vi rimane Montebore. Valicato l'Appennino, passava la via per Val di Ponzevera (Pulcibera) a Genova, perciò è dessa nominata più d'una volta nella famosa tavola di bronzo, che determina i confini de' *Genovati*, *e Veiturii*. Tortona giace pressochè a mezzo cammino da Genova a Piacenza, e STRABONE servendosi di un numero rotondo di stadj olimpici, per la distanza da Genova a Piacenza, coincide a un dipresso con gl' Itinerari, come ho notato *Piem. Cispad. pag.* 248.

Da Tortona staccavasi altra via per Acqui a Vado, che ripigliava il nome di via Emilia intralasciato di quà della Trebbia, sin dove Emilio Scauro l'avea condotta, seppur non la protrasse infino a Tortona, e quindi per Acqui a Vado, e di nuovo da Acqui venendo a ponente. Costì fuor di cammino *Carystum* Cartoso de' Liguri *Statielli*, che occupavano il territorio di quella città, donde andandosi a Savona, rimanevano ancora in questi anni passati assai vestigie dell' antica via. Ho discusso la positura delle stazioni notate negl' Itinerari (*Piem. Cispad. art.* IX) ma quella de' luoghi moderni, a' quali esse dovrebbono corrispondere, pare alcun poco dislogata per le mutazioni accadute nel corso di tanti secoli. Con non troppo divario possono

anco ridursi così, *Aquae Statiellae*, III *Ad Tertium* (il villagio di Terzo sussiste) XIX *Canalicum* (il suo sito verso la terra di Cagna.) X *Crixia* (vicino a Fornelli.) XII *Vada Sabatia*, Vado presso Savona.

Ho detto che pur da Acqui staccavasi la strada, che sotto l' istesso nome del principal suo tronco, cioè dell' Emilia progrediva tanto più a ponente. L' iscrizione ritrovata su quel cammino presso il luogo della Chiusa postavi da un *Procuratore della Provincia delle Alpi Marittime* (1) c' insegna, che Adriano Antonino Pio ivi ristabilì *la via Emilia* Sotto questo, od altro nome la medesima continuando risaliva per la Valle di Stura infino al collo dell' Argentiera, e travalicava nella Provenza. Sul mentovato giogo un frammento di altra lapida si trovò, da cui s' impara, ch' un prefetto dell' Alpi Marittime rifece quella via *vetustate collapsam*; (2) ed a sue spese *Balnea suscitavit*, che sono oggidì i bagni di Vinadio. In questa istessa valle Marco Fulvio Flacco sconfisse, e soggiogò i Vagenni, e di

---

(1) *Piem. Cispad.* pag. 158, è scorretto nella stampa *Procunsul* in vece di *Procurator*. L'Abate Oderico nella VI delle sue lettere ligustiche inclina a sostituire ad Adriano l'Imperador Aureliano, e vorrebbe maggiori prove per creder romana quella strada. Non tutte le vie erano descritte negli antichi Itinerari, nè tutte frequentate dalle legioni, ma l'antichità di cotesta parmi dimostrata.

(2) Delle antiche città di Pedona, Caberro, Germanicia ec. pag. 70.

poi Pompeo Magno tenne cotesta via, quando d' Italia trapassò in Ispagna a combattere Sertorio. (1)

I Vagenni possedevano tutto il paese tra le Alpi Marittime, cominciando dal monte Vesulo, o dalle sorgenti del Po infino a quelle del Tanaro, e tra questi due fiumi infin di sotto Polenzo, e l' influente della Stura in Tanaro, tirando d' indi una linea infino al Po. Toccammo di sopra due delle principali loro terre *Polentia*, e l' *Augusta Vagiennorum*: questa comunicava colla via spiccatasi dalla Chiusa suddetta, e quindi per *Pedona*, oggidì Borgo S. Dalmazzo, ovvero di Cuneo, proseguiva per Val della Stura. Altri antichi luoghi erano di qua *Forum Cereale* presso Cartignano di sopra Dronero, *Cannetum* Villar S. Costanzo, *Urbanum* presso Sant' Albano accostantesi all' *Augusta Vagennorum*. Di là eranvi *Germanicia* nel tener di Caraglio, *Bredulum* ora Breolungo presso Mondovì, di cui fa parte il borgo di Breo. *Ad Balnea* presso Vaudier. Avanzando su per Val di Stura, s' incontrano ancora i nomi di *Quinto*, e *Quarto*, che sono in distanza corrispondente a V e IV miglia romane dalle rovine delle città di *Auriates* alquanto di quà di Demonte piegando verso Valoria. Più di sopra notabili

(1) V. *Marca di Torino*, pag. 41, 42 not. 3. Non merita nemmeno di essere confutata l' opinione del celebre presidente de Brosses nel suo Salustio T. 1, pag. 521, not. 3 (Dijon 1787) il quale fa passar pel S. Gottardo l' esercito di Pompeo, attraversar la Svizzera ec. per recarsi in Ispagna.

vestigie di una strada attraversano il Monte, e scendono in Val di Tinea in verso S. Stefano dianzi nella contea di Nizza. Ivi i *Vediantii* pur soggiogati in un co' *Vagenni* da Marco Fulvio Flacco tra il Varo, la Tinea, il Paglione infino sotto Cimela. *Vesubiani* nella Valle del torrente Vesubia. *Almancenses* nel moderno tener di Clans. *Licirrum* Lucchia di sotto Pierlas di qua del Varo, di là *Deciates*: *Comaicia* Falicone.

Ma per ricordar i luoghi da Genova infino al Varo posti sulla spiaggia, e fra terra menzionati dagli antichi Itinerari, convien incominciare da quella città, donde gl' istessi Itinerari dipartono. La strada Aurelia da Genova infino al Varo descritta da quelli è molto intrigata, perchè s' intralcia e confondesi con altre vie, le quali lasciando il litorale, corrono di quando in quando più su pei monti, siccome altrove osservai (*Piem. Cispad.* art. IV) e vi sono alcune positure di luoghi oscuri non ben note. Attenendomi però alle più sicure distanze itinerarie, elle corrono, come son rapportate nella Carta, cioè *Genua*. XXXV *Vada Sabatia*, Vado, XXIII *Albingaunum*, Albenga, XX *Portus Mauricii*, Porto Morizio. XXVIII *Albintimilium*. VIII *Herculis Monoeci Portus*, Porto di Monaco. V *Avisio Portus*, Eza, e Porto di Mala. IV *Olivula Portus*, la parte del seno di Villafranca sotto Monte Olivo. V. *Nicaea*, Nizza. V *Vari fl. Ostium*, la foce del Varo antico termine d' Italia.

Altro cammino fra terra *Genua*. XXIII *Vicus Vir-*

ginis, Varazze, o Varaggio, dipoi detto anche Viragine. V *Alba Docilia*, Arbizola. VIII *Vada Sabatia*, e *Savo* (Savona più a sud-est.) Da Vado XII *Polupice*, la distanza ci porta vicino a Borzoli. VIII *Albingaunum*. XV con di più una frazione di miglio *Lucus Bormanni*, la distanza ci porta infin presso alla terra di Rollo. XVI *Costa Balenae*, la Riva. XV *Albintimilium* Ventimiglia. X meno una frazione di mezzo miglio in circa, *Luneone* sul passo dell' *Alpe Maritima*, o *Summa* presso la Turbia. IX *Cemenelum*, le sue rovine sono tra S. Ponzio, e nostra Donna di Cimela. D' indi al Varo V. m. p. ed un terzo di miglio.

I fiumi lungo la Riviera di ponente da Nizza a Genova notati nella Carta sono *Paulon*, o *Padus* il Paglione, *Rutuba* Roia, *Tacua* Taggia, *Lucus* Imperiale, *Merula* la Meira, *Centum* l' Arozia, *Pulcibera* Ponzevera.

PIEMONTE

NE' SECOLI MEZZANI.

La scena ricambia: nuovi luoghi, nuovi nomi, ed in maggior numero ci s' appresentano, perchè sono più copiosi i monumenti, che li ricordano. Non già tutti si vogliono cotesti luoghi annoverarsi, e spiegare, ma solamente i più difficili ad essere riconosciuti, e i principali, che sono rammentati dagli scrittori, e documenti, cioè dipartendo dal sesto secolo infino all' entrar dell' undecimo.

Non si ripetono quì i nomi degli antichi luoghi già di sopra annoverati, de' quali altri sussistono, altri sono periti.

Risale ai primi anni della conquista di Carlo Magno la divisione del Piemonte in contee, ed è la più utile a seguitarsi per le relazioni sue con le cose succedute di poi: sono però talvolta ambigui ed oscuri i limiti delle antiche contee. Alcuni vollero pareggiarli a quelli delle diocesi ecclesiastiche, (1) e coteste agli antichi territori delle città, e colonie romane. Il che assai volte si verifica, ma quando le diocesi erano troppo vaste, si ridivisero in due o più contee, e ne diedi le prove con esempli nostrali.

Non si notarono con lineette sopra la Carta stessa i limiti delle contee, per non ingombrarla soverchiamente, e tanto più volendoli quì dichiarare con maggior precisione. Tutto il Piemonte fu di poi compreso nelle due insigni Marche di Torino, e d' Ivrea in sul declinare del nono secolo A progredire con ordine geografico da settentrione a mezzodì, e da ponente a levante, incominciando dalla

MARCA D'IVREA.

Era dessa limitata dalle Alpi Graie, e Pennine, e dai fiumi dell' Amalone, del Po, del Tesino, e dal

(1) Bignon nelle note alle antiche formole di Marculfo pag. 265. I capitolari di Carlo Calvo *tit.* XLIII, *cap.* 3 paiono favorire questa opinione, *comitatus, in cujus* (*episcopi*) *parrochia consistit* ec.

lago *Verbano*, o Maggiore. Occupava pertanto la massima parte della suddivisata nuova provincia della Liguria. Io so bene esser paruto a taluno doversi estendere quella delle Alpi Cozie infino alle summenzionate Alpi Graie, e Pennine; e quindi comprendervi i territori delle due contee di Aosta, e d'Ivrea, appoggiandosi anco al titolo di *duchessa e marchesana delle Alpi Cozie*, che S. Pier Damiano (*lib. 7 epist.* 16) ancora oltre la metà del secolo undecimo diede alla celebre contessa di Torino Adelaide, supponendola signora anche di Aosta e d'Ivrea come marchesana di Torino. Ella amministrò bensì la prima a nome de' suoi figliuoli, a' quali s'apparteneva, e l'altra negli ultimi suoi anni in un col vescovo d'Ivrea a nome dell' impero independentemente dalla Marca di Torino.

Le contee della Marca d'Ivrea furono quelle di Aosta, d'Ivrea stessa, di Vercelli, Novara, dell' Ossola, e Lomello, oltre la piccola ducea di S. Giulio, e la parte della contea di Staziona di qua del Lago Maggiore.

Contea di Aosta: i suoi limiti sono i suddivisati, ch' ebbero i Salassi, senonchè ella finiva con la maggior sua Valle al ponte dell' Hellex o di S. Martino, in vece che quelli l'oltrepassarono. Nella catena di montagne, che dispiccandosi dall' *Alpe Graia*, o minor S. Bernardo, la divide dall' alto Canavese, si succedono da ponente a levante le traversali *Grisinga Vallis*, Valgrisanche, *Vallis Rema*, *Vallis Sevara*,

Valsavaranche, *Vallis Cuniae* ec. il punto più occidentale è *Mons Senae*, il disastroso collo della Segna, per cui dalla Tarantasia, e dal Faucigny si cala nella *Vallis Glacialis*, Allée blanche. *Inter Aquas*, Entreves, d' indi a *Curia Major*, Courmajeur. *Palesiacum*, Palesieux di quà di S. Didier, da cui dipende. *Morgentia*, Morgex, *Avisio*, Avise, *Levira*, Leurogne. *Polincum*, Pollein. *Brixonia*, Brissogne. La città *(Augusta)* su la foce di *Vallis Bautegis*, che sale al maggior S. Bernardo. *Bautegis fl.* il Boutier, da cui la maggior Dora è detta Bautica, e *Baut* dinominavasi par un torrente vicino ad Ivrea. (1) *Camberis*, Chambave. *Tornacum*, Tournier in Val Tornanche. *Anteciacum*, Antey. *Agatium*, Ayaz nella Valle di Challant. *Bardum*, Bard. *Donasium*, Donaz. Indi Ponte S. Martino. Nella lateral Valle di Valesa *Ixima*, Issime. *Treate*, Trinité de Gressoney. *Diubia*, passo di Val Dobbia, che mette su la sommità di Val di Sesia.

Contea propria d' Ivrea: i suoi limiti sono a ponente il primo tratto della catena delle Alpi Graie, che incominciano dal monte Iseran, più di sotto il fiume Amalone dalla sua fonte infino al suo confluente, indi il Po sino all' influente della maggior Dora, suo termine più avanzato a levante. L' altro oriental suo confine, che pur la divide dalla contea di Vercelli, si ha

(1) V. Marca d' Ivrea pag. 48.

d'indi rimontando la Dora infino al presente porto di Rivarotta, e di lì varcato il fiume, tirando una linea per le colline a ponente di Moncrivello, e passi per quelle di Maglione, e d'Alice, poi torcendo per Azeglio tagli il suo lago infino a Piverone appiè del diritto e lungo colle della Serra. Dipoi cotesto colle, risalendo infino ad Andrate, donde si spicca, e più là i monti di Val di Valesa limitano a tramontana la contea d'Ivrea a' confini di quella di Aosta. Ivi *ad Cameram*, Carema. *Andarta*, Andrate. *Evorea*, *Eborea*, *Eboregia*, *Epporegium* ec. così detta Ivrea nei tempi di mezzo. *Bolentio*, Bolengo. *Ad Palatium*, Palazzo. *Pavaronum*, Piverone suddetto. *Acelium* al meridional lato del lago Azeglio. Alla diritta del corso di Dora Bautica *Broxa Vallis*, Val di Brozzo. *Vallis Clevis*, e *Cledi*, Val di Chy. *Bidriacum*, Vidré. *Clausella fl.*, e nella sua valle *Icilium*, Aceglio. *Laurodunum*, Loranzé. *Castrum ad Montem*, Castellamonte. *Macuniacum* esisteva presso Agliè. *Lusiniacum* Lusiglié. *Fulgitium* Foglizzo, ed ivi *Sylva Fullicia*. *Logana*, Locana, *Sparronum* Sparrone. *Canava* trovavasi di sotto tra Valperga e Corgné verso il villaggio di Rivarotta. *Salacia* Salassa. *Feletum* Fletto. *Castrum Langobardorum* Lombardore. *Sylva Gerulfia* tra *Fructuaria* S. Benigno, Volpiano, Fronte ec. *Vualda* la Vauda. *Dulfia* esisteva tra Volpiano, e *Brandisium* Brandizzo. *Clavasium* Chivasso. *Verulencum* Verolengo. Varcata al porto suddetto la Dora, *Uliacum* le rovine presso Moncrivello. *Tinae* Tina.

Contea di Vercelli: a ponente i limiti sopradescritti del contado d'Ivrea infino al punto suddetto del colle della Serra, e di là di quello le sommità de' monti, che la separano da Val di Valesa, indi al norte quelli, che chiudono Val di Sesia, poscia a levante l'istesso fiume della Sesia nell'uscir della sua valle infino alla sua foce, indi a mezzodì il Po sino al confluente di Dora Bautica. Questa contea si estese nel decimo secolo anche un buon tratto di là del Po lunghesso la destra sua riva, e ciò per la potenza de' suoi Vescovi, i quali ne divennero conti, ed uguagliarono pur ivi i limiti della contea pressochè a quelli della lor diocesi, rimontando quasi dal confluente della Sesia infin di quà di Monteu di Po, e di Coconato. A' confini suddetti del contado d'Ivrea le terre di quel di Vercelli erano *Sulgia* Saluggia, *Liburnum*, Livorno. *Medulae* presso il moderno Borgo d'Alice. *Vibero* Viverone. Più su travalicato il colle della Serra, *Bessa* regione tra Zubiena, Mongrande, e Cerrione (*Cerrisidunum*) dove *Victimula*, di cui vi rimane la chiesa di S. Giacomo di Bessa. *Bugella*, Biella. *Surdivallium* Sordevolo. *Pelligonum* Pollone. *Mutianum*, Mussano. *Orobis Vallis* Valle del torrente Oropa. *Andarnum*, Andorno. *Vvaldinchum*, Valdengo. *Causades* Cossato. *Bedulium* Bioglio. *Oliades* Castelletto di Monestero. *Sestinium* Sostegno. *Trevères* Trivero. *Quirinum*, Curino. *Navolae*, le rovine presso S. Maria di Navole di sopra Serravalle verso la foce di Val di Sesia. *Sylva Rovasinda* vaste boscaglie dell'istesso nome. *Fir-*

miniana Formiana. Ritornando a mezzodì, *Laucedium*, Lucedio. *Versade* le Vertole. *Ceredallum* villaggio distrutto, ora il Ceriale nel tener delle Vertole stesse. *Tridinum* Trino. *Ascilianum* Asiano. *Auzeningum* Olcenengo. *Caraxana* Caresana presso Vercelli. I fiumi *Sarus*, ed *Hellevus* Cervo, ed Elvo ancor nel secolo decimo continuavano il loro corso infin nel Po paralleli alla Sesia, e disboccavano tra Villanova oggidì, e Balloia, e la Grangia di Gazo, come nella Carta.

Contea di Novara con Val di Sesia (*Vallis Sesdana*, in cui *Varades* Varallo) e la piccola ducea di S. Giulio, che ancora a' tempi de' Longobardi formavano l'una e l'altra due dal Novarese separate giurisdizioni, e dipoi quando riunite, quando tolte alla contea di Novara. (1) Erano a settentrione i suoi confini l'estremità dell' Ossola inferiore ed il fiume Atosa (*Athiso*) infino dove disbocca nel Lago Maggiore, con che era divisa dalla contea dell' Ossola; a ponente la Sesia, a levante il tratto della contea di Staziona lungo il lago suddetto, a mezzodì tirando dalla Sesia una linea quasi parallela a *Caraxana* suddetta di sopra Vercelli infino al Tesino, la qual passi tra Borgo Lavezzaro, e Robbio (*Retovium*) e tra Vigevano, e Mortara, cotesta linea è il limite, che divideala dalla contea di Lomello. Dipar-

(1) Intorno a' confini più distinti di ciascuna di esse in un con la parte della contea di Staziona di quà del Lago Maggiore veggansi i §. §. 3, e 4 cap. VIII dell' Alpi Graie, e Pennine, ossia Lato settentrionale della Marca d' Ivrea.

tendo da questo limite, e declinando a tramontana, e da ponente a levante, *Bulgarium* Borgo Vercelli. *Camilianum* Camariano. *Nomenonium* Lomellogno. *Massa Pontiana* Ponzano. *Blanderate* Biandrate. *Casaligla* Casaleggio. *Secalianum* Sezzano. *Agamium* Ghemme. *Quiregium* Cureggio. *Vulingum* Olengo. *Tercate* Trecate. *Cameracum* Cameri. *Aquilianum* Cavagliano. *Plubia* Pombia. *Hyborneus* Invorio. *Gaudianum* Gozano. *Horta*, *Lacus S. Julii. Omula* Omegna. *Voconium* Vogogna.

Contea dell' Ossola aveva l'Alpi Pennine a ponente, e al nörte, i limiti a levante infranotati della Contea di Staziona, e a mezzodì i sopraccennati di quella di Novara. Nella sua maggior valle come rami dal tronco disboccano le valli sue minori, *Vallis Antia* altrimenti *Antiasca. Vergantium* distrutto: trovavasi alquanto sopra la face dell' *Antia Fl.*. Anza. *Vallis Vegetii*, *Vallis de Vedria*, dove il passo del Sempione. *Oxella* capo-luogo della Contea. *Crodunum* Crodo, e sippur *Crodo* è il nome di una Deità degli antichi Germani. (1)

La parte della Contea di *Staziona* (Anghiera oggidì) di quà del lago maggiore, distendevasi lunghesso il lago, e per le vallate, che vi disboccano da Locarno presso la sommità del lago infino alla sua estremità. *Leocalnum*, *Vallis Magia*, che dà pur il nome al suo capo-luogo, ed al suo torrente. *Canobius*, *Canore* (Ca-

(1) V. Struvio *Hist. German.* T. 1, pag. 23 e segg.

naro) *Intrum*, *Bavena*, *Caricianum* (Caraggio) *Strixia* (Stresa) *Summada* Sommarè conservano l'antico lor nome, come pur *Masinum*, *Aruna*, *Mercuriacum*, Mercuriago.

Contea di Lomello: a settentrione il suddivisato limite meridionale di quella di Novara, a ponente la Sesia, a levante il Ticino, a mezzodì il Po. *Vicogenum* Vigevano. *Retopium* l'antico *Retovium*, Robbio. *Mortaria*, *Gambolades* Gambolò. *Bremetum*, Breme. *Satriana*, Sartirana. *Orevanum* Olevano. *Sylva Carbonaria* occupava gran parte de' territori oggidì di Villanova, Carbonara, S. Damiano, Torre de' Torti, Trovedo, e sin presso il Siccomario. *Summias* Sommo, indi paludi del Siccomario verso il Tesino, e il Po, asciugate di poi.

MARCA DI TORINO

ALTRAMENTE DETTA

LA MARCA D'ITALIA.

I suoi limiti erano a tramontana l'Amalone, e il Po, la catena de' monti a ponente intermedj alle sorgenti di questi due fiumi, a levante quello della Trebbia, ed a mezzodì il mare dal fiume del Varo sin inverso Albenga. A riserva del tratto di terre quindi infino ben più di là di Genova, comprendea pertanto quasi tutta la nuova così detta provincia delle *Alpi Cozie*.

Le Contee, che ne dipendevano, oltre la propria di Torino, furono quelle di Auriate, della Tinea, di Cimela, o sia di Nizza, di Bredulo, di Alba, Asti, Acqui, Tortona, e della parte cispadana della Contea di Pavia, altramente l'Oltrepò Pavese.

Contea di Torino; a tramontana l'Amalone suddetto infino alla sua face nel Po, d'indi tirando una linea su per le imminenti colline, che passi pel tener di Casalborgone, e volga a dilungo un poco a ponente di Baldissero, torcendo per *Polentia* infin di sotto l'influente della Stura nel Tanaro, la qual linea divideva la Contea di Torino da quella di Asti, e finalmente di nuovo il Po stesso dall'Amalone alla Stura (1), *Lisiniascum* S. Morizio. *Ciriaguri*, Cirié. *Vallis Amategis*, Val di Lanzo: ivi *Vicus* Viù, *Oscellum* Ussellio. In Val di Susa *Avullianum* Avigliana. *Fanum Burgonis* Burgone. *Vicus Gavensis* Giaveno. *Mons Pirchirianus*, Monte S. Michel della Chiusa. *Clusae Langobardorum* la Chiusa. *Vaïonaces* Vayes. *Matium* Mathie. *Venavis* Venaus. *Novalicis* Novalesa. *Cinisius Mons*, *Cinischia fl. Segucia*, *Seucia*, *Sexsia*, *Seuce* ec. così trasformato il nome di Susa. *Gallionis* Giaglione. *Galisiaca* Gravere. *Cammone* Chaumont. *Insiliae* Exilles, e presso questa *Avede-*

(1) Cotesta è la *Sturia* ricordata da Plinio. Altri fiumi e parecchi torrenti, e rivi dinominati Stura, Struna, Strona vi ha in Piemonte così detti da *Storen* correre, da *Storn* fiume, acqua corrente ec. *Stromon* appresso gli Scozzesi vale ruscello della collina. Lo Strimone di Tracia vien a dire lo stesso

tum Deveis. *Bardinisca Vallis*, *et fl.* Val Bardonesca, *Ulces* Oulx. *Scinzone*, e *Cenzone* Sezana. Trapassando in Val di Pragelato, o del Chiusone *(Vallis Clusii)* *Porta Sistraria* passo di Monsestrieres. *Diubiasca* il gran Dubione. *Ad Portas* le Porte. *Tollatecus* il Talucco nel tener di Pinerolo. *Bargae*, *Grana fl.* Più presso Torino *Ripulae* Rivoli. *Rheanum* Reano. *Pancherate*, Pancalieri. *Carnianum* Carignano. *Sablones* trovavasi presso il sito della Loggia. Dalla città varcando il Po, *Gassingum* Gassino. *Pulcherada* S. Mauro. *Monspharratus* sul colle presso l'Eremo di Torino.

Contea di Auriate: i suoi limiti sono la Valle del Po, questo fiume, i suddivisati della contea di Torino, il fiume della Stura superiore, e le Alpi Marittime da monte Vesulo a quelle che la separano dal contado Tineense, come tra i colli e nel piano il Gesso, e la Stura da quello di Bredulo. *Alpeascum* Piasco in Val di Varaita *(Varacta fl.)* *Appannis* Pagno nella valletta della Bronda *(Borunda fl.)* *Phale* Faule. *Romanisium* presso Fossano. Rispetto alle altre terre di questa contea non notate nella Carta, V. *Piem. Cispad.* art. V.

Contado Tineense, o della Tinea: è desso pressochè tutto rinserrato nei monti di val di Tinea infino alquanto disotto il confluente della Tinea stessa nel Varo. Il capo-luogo era quello di Santo Stefano inverso la cima della valle, donde un' antica via trapassava nella opposta valle della Stura superiore. L' antico

nome di cotesto luogo si è perdutò, ma vi si conservano tuttavia parecchie iscrizioni romane. Ha di già l'istesso nome nel placito, o giudicato di un messo regio dell'811, nel quale si rammemorano le terre di *Clantium* Clans, *Illoncia* Illonza, *Pujettum*, ed altre non descritte nella Carta, che perciò s'intralasciano, come pur si è fatto di molti altri luoghi della *Contea di Cimela*, ovvero di Nizza limitata a ponente dai monti, che dividono val di Tinea da quella della Vesubia, più di sotto dal Varo, dalla catena delle Alpi Marittime al norte, dal mare a mezzodì, e quindi a levante tirando una linea dai gioghi di Fenestre, e di Cornio infino alla Turbia, che finisca al mare tra Roccabruna, e Monaco. Oltre gli antichi luoghi di sopra annoverati veggasi per gli altri *Piem. Cisp.*, art. III, e per quelli della Riviera di ponente infino a Genova l'*art.* IV. Voglionsi però tra cotesti ricordare *Villa Matutiana* S. Remo, *Unelia*, Oneglia, *Dianium* Diano, *Cereale*, Ceriale, *Navalia* Noli, *Varicottis* Varigotti, *Arentianum* Arenzano, *Veiturium* Voltri, *Segesta* Sestri di ponente.

Dopo il Varo i precipui fiumi sono *Paulon* talora pur detto *Padus* il Paglione, *Rutuba* Roia, *Tacua* Taggia, *Lucus* Imperiale, *Merala* la Meira, *Centum* l'Aroscia, *Pulcibera* Polzevera. Salendo per val d'Aroscia, e discendendo in quella superiore del Tanaro, entrasi nella

Contea di Bredulo, i cui limiti sono a ponente i

sopradescritti, che terminano quella di Auriate, nel piano la Stura infino al suo confluente, ed a levante il Tanaro, la cui superior valle pur le appartenne, da me altrevolte attribuita alla Contea di Alba, non avendo considerato, che nei monti i fiumi non servono di confine. Di là dipartendo, *Ulmeta* Ormea, *Ceba* conservò questo antico suo nome anco nei tempi di mezzo. *Bredulum* capo luogo, Breolungo, e Breo di Mondovì, *Quadrallium* Caraglio, *Rupes Vidonis* Roccavione, *Alvergnandam* Alvernante, *Bovium* Boves, *Bagenna Superior* Benette, *Bagenna* così detta nei mezzani tempi l' *Augusta Vagiennorum*, *Cayrascum*, Cherasco, *Sarmatorium* Salmor, *Clusa Flamulasca* la Chiusa.

Contea di Alba: i suoi confini furono il Tanaro, e la superiore sua valle a ponente, il giogo de' monti a mezzodì, la maggior Bormida, e un tratto del Belbo a levante, il rivo Tinella a tramontana sin dove disbocca nel Belbo, e dividevala dalla contea di Asti nei termini spiegati *Piem. Cispad. art.* VII *pag.* 185. *Fauxolum* tra Priero esisteva e Roccavignale, e *Mancianum* quasi rimpetto a Cherasco. *Verdunum* Verduno, *Raudum* Rodi, *Leucum* Lequio, *Dianium* Diano, *Lauretum* nel tener di Costigliole nella regioncella tuttavia detta Lorei.

Contea di Acqui: a ponente i limiti suddetti di quella di Alba, a settentrione il Tanaro infino al confluente della Bormida, a mezzodì i gioghi degli Appennini, a levante il fiume Orba. Oltre gli antichi luoghi di sopra

notati *Castanum* Castino ; *Faurega* esisteva presso Santo Stefano di Belbo, *Ebriubium*, Bubio, *Intercisa* Incisa, *Bredunum* Bruno, *Roboretum* trovavasi presso il sito ora della città di Alessandria, *Salsole* Sassello, *Meosia* Mioglia, *Cremeuna* Cremolino, *Oviliae* Oviglio, *Nicia* Nizza della Paglia.

Contea di Asti: la circoscrivono i sopraccennati limiti delle contee di Auriate, di Torino, di Alba, e di Acqui insin di sotto l' influente del rivo Tinella, indi il Belbo. A tramontana il Po innanzi che la contea di Vercelli travalicasse un tratto alla destra di quello, e lunghesso questo fiume, come si notò. Tra le sue terre precipue *Eburias* ove gli *Euburiati*, Burio, *Alianum* Agliano, (1) *Mons Cominianus* Monteu Roero, *Marcianum* Marzanetto, *Cornelianum* Cornegliano, *Camarianum* Camerano, *Rivus Francorum* Rifrancore, *Valerianum* Vaglierano, *Vallis Finaria* Valfenera. A tramontana inverso il Po verisimilmente appartennero in origine alla contea di Asti *Verruca*, *Odalinga*, *Gabiana*, *Fabianum* al mezzodì di Pontestura, *Orianum*, (Ozano) *Pasilianum*, che trovavasi presso il sito di Pozzo Sant' Evasio verso la città di Casale.

(1) Nel *Piem. Cispad.* pag. 289 spiegai *Rochetta usque in Eleza, et Cosina* per Rocchetta del Tanaro in questa contea; è un errore: si è dessa la Rocchetta del Mondovi, dove scorrono i nominati due torrentelli, e quello di *Cosina* conserva ivi ancora l'antico suo nome. Dissi pure pag. 297 *Montebonimum* sembrarmi Montabone nella provincia di Acqui; al contrario era desso un castello di *Hasta*, Asti, ed il suo sito dinominasi tuttavolta Monbonino.

Contea di Tortona era limitata dai fiumi Orba, e Bardinezza a ponente, e levante, dai gioghi dell'Appennino a mezzodì, e a tramontana non furono costanti i suoi limiti estesi forse un tratto infino al Po, ma occupati dipoi dalla Contea di Pavia. *Pastorianum* Pasturana, *Basiligutia* Basaluzzo, *Padernum* Paderna, *Cassianum* Cassano, *Vicus Pontius* Vigoponzo, *Vigueria* Voghera, cioè da *Vicus Iriae*, e semplicemente *Iria* appellavasi tuttavolta nei tempi di mezzo, come appare dagli atti di S. Berculfo (1) *Meroveus Dertonam urbem missus . . . longius ab urbe progressus ad quamdam villam Iriae fluvio adiacentem accessit*, e cotesto villaggio vien pur detto *Iria* come il suo fiume, o sia la Staffora. (2)

Inverso il Po fra le terre occupate dalla Contea di Pavia insino di là del Tidone descrivemmo nella Carta le seguenti: *Dernisis* Dernice, *Brona* Broni, *Olubria* Castel San Gioanni, *Staderia* Stadera, *Curia Genesina*, Roccazeze, o Rocca d'Arzese, *Bobium* Bobbio città formò nei secoli di mezzo una particolar giurisdizione, non già una Contea, come ad alcuni è paruto. Possedeva de' luoghetti su per quei monti anco di là della Trebbia. S. Piero di Roma vi aveva l'uno de' suoi così

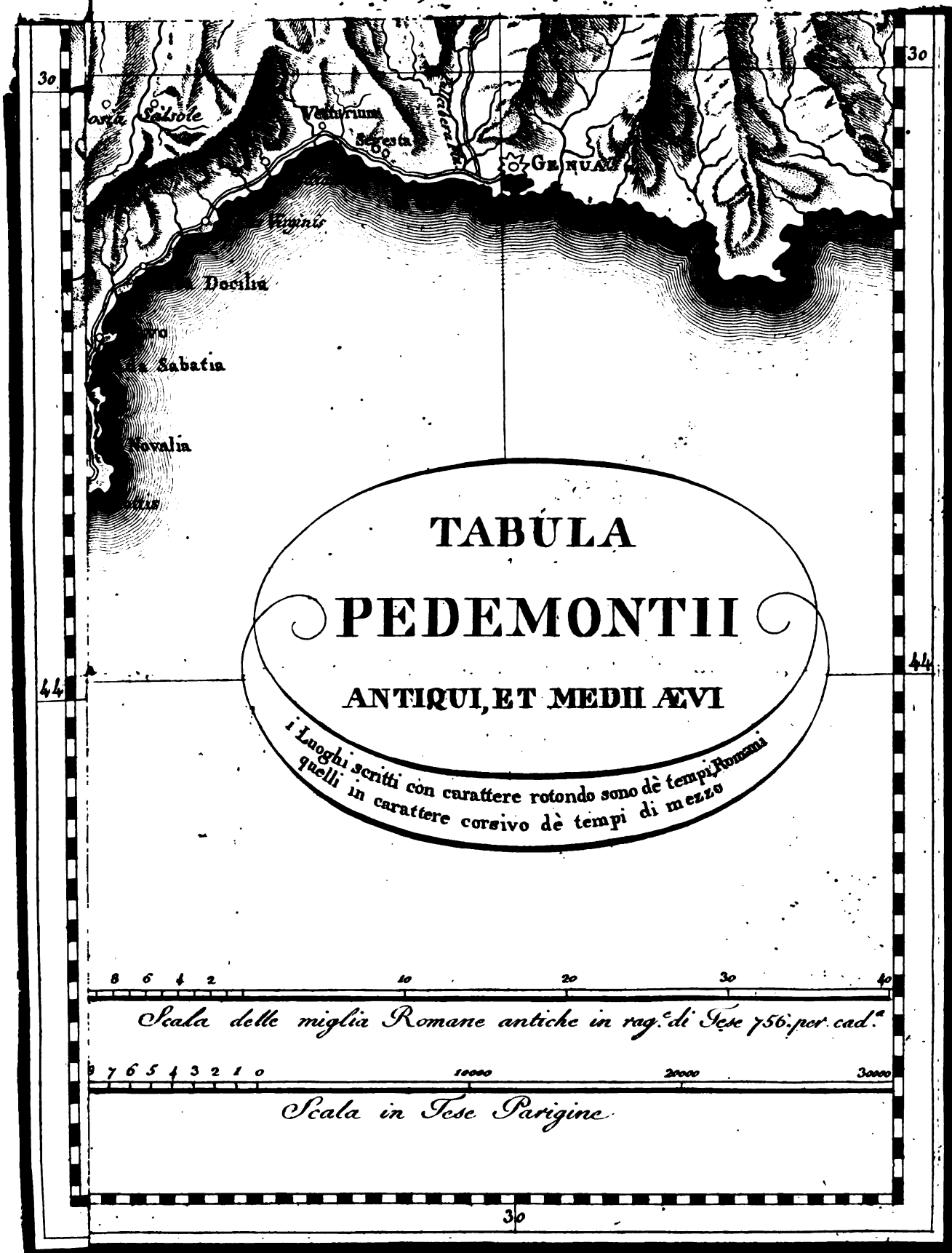
(1) Mabillon *Acta ss. ordinis s. Benedicti*, tom. II, pag. 164, num. 16.

(2) V. le osservazioni *Piem. Cispad.*, pag. 253, e seg., per convincere vieppiù di errore il P. Berretti, e gli altri, i quali vogliono confondere l'*Iria* con la Scrivia, come vi ha pur chi di recente s'incapricciò dell'errore medesimo, anche tramutando un tratto il corso di quei fiumi. Nel rimanente l'arenoso infido fiume della Scrivia è detto in carte dell'undecimo secolo *Scerpia*, e quando *Sirpia*.

detti patrimonj, cioè *Patrimonium in Alve Cutia*, pur occupato nel 877 dal conte Cuniberto. Quì il nome di Alpe Cozia riconferma, che la nuova provincia così denominata fu estesa veramente tantopiù negli Appennini infino alla Trebbia.

GIUNTA ALLE CONTESE DE' PASTORI DI VAL DI TANARO. §. 5.

Pag. 247, lin. 17, dopo le parole = *bastavano a farli credere vivi e reali.* Anche appresso altre nazioni prevalse per molti secoli l'opinione fomentata dalla scuola Platonica, che le nude anime errassero aggirandosi il più sovente attorno ai loro cadaveri ritentando di rientrar in quelli. Però i nostri antichi non immaginavano affatto secondo il sistema esposto da Virgilio *Æneid.* VI, *v.* 750, che le ombre de' morti sólamente per mille anni a purificarsi *panduntur inanes suspensae ad ventos*, e altre nell' acqua, nel fuoco ec. Pare, che quelle dei nostri, e singolarmente de' guerrieri fossero destinate a galleggiar sempre or su l' ali dei venti, or sulle nuvole a cavalcioni, ora sulla punta di un raggio, e divagar così per aria, non discostandosi troppo dai luoghi ove abitaron vivendo, oppur da quelli abitati dai parenti loro, ed amici, cui supponeansi in alcune occasioni apparire volontarie, ovvero evocate. La legge V. *de malef. et mathem.* (*Cod. Theod.* lib. 9 tit. 16) dell' imperador Costanzo data in Roma l' anno 357 dimostra, che gli scongiuratori delle anime non erano in Italia a quella età ancora spenti.


30
30
Vada Sabbatia
Vada Sabatia
Vagienni
Docilia
Sabatia
Novalia
44
44
TABULA
PEDEMONTII
ANTIQUI, ET MEDII ÆVI
i Luoghi scritti con carattere rotondo sono dè tempi Romani
quelli in carattere corsivo dè tempi di mezzo
8 6 4 2 10 20 30 40
Scala delle miglia Romane antiche in rag.e di Tese 756. per cad.a
9 7 6 5 4 3 2 1 0 10000 20000 30000
Scala in Tese Parigine
30
Livelli
Amati, et Tela inc.

GIUNTE, E CORREZIONI
ALLA DISSERTAZIONE
DI GIANFRANCESCO GALEANI-NAPIONE.
INTORNO AL MS.to DE I. C. DETTO IL CODICE DI ARONA EC.

PAG. 262, *lin.* 5. *dopo le parole* = trasformandolo in Gerseno, = *si aggiunga*: cosicchè il nome ivi scritto di *Gersen* non sia, com' è di fatto, il vero nome dell' autore, ma bensì una corruzione di *Gerson.*

Pag. 266, *lin.* 13 = di coloro dell' autorità, = *leggasi* di coloro, dell' autorità

Pag. 267, *lin.* 10 = Saint Germain des Prez = *leg.* *Saint Germain des Prez*,

Pag. 269, *lin.* 15 = è in 8.° anzi in 8.° piccolo = *leg.* è in 8.°, anzi in 8.° piccolo

Pag. 271, *lin. antipen.* = e profondi studj vi hanno = *leg.* è profondi studj, vi hanno

lin. ult. = studj matematici ridursi = *leg.* studj matematici, ridursi

Pag. 272, *lin.* 10 = a' principj = *leg.* a principj

Pag. 280, *lin.* 12 = e scon rabechi = *leg.* e con rabeschi

Pag. 285, *lin.* 5 = risguarda tutto il sin quì divisato, = *leg.* risguarda, tutto il sin quì divisato

Pag. 286, *lin.* 9 = rinvenuti, ritoccati, e corretti = *leg.* rinvenuto ritoccati, e corretti

Pag. 288, *lin.* 9 = *dopo le parole* = in una edizione dell' anno 1487 = *aggiungasi* = fatta sopra un manoscritto diverso dalla copia, che ne trascrisse il KEMPIS, leggesi

Pag. 298, *lin.* 21 = dall' esserne autore = *leg.* che ne sia autore

Pag. 304, *lin.* 5 = *dopo le parole* = non testimonj *si aggiunga* = cioè uno, che asserisca, a cento, che dican nulla.

Pag. 308, *lin.* 17 = la cui detta opera = *leg.* la cui dotta opera

Pag. 309, *lin. antipenult* = vacilasse = *leg.* vacillasse.

Pag. 311, *lin.* 4 = meritava, se ne tenesse = *leg.* meritava se ne tenesse

Pag. 312, *lin.* 1 = sia l' autore de I. C. = *leg.* sia l' Autore del libro *de* I. C.

Pag. 321, *lin.* 7 della nota = anno 1489 = *leg.* anno 1389

Idem lin. ult. della nota = *si cancellino le parole* = Catalogo che però anche nel M.to non esiste = *e si aggiunga* = dicendosi in esso M.to » et quoniam » multos tractatus *scripsit* et *dictavit*, et pauci sciunt » quomodo intitulantur, vel vocantur, ideo tabulam » de ejus tractatibus et libris hic intitulare, et scribere » intendo = quindi segue = incipiunt tituli libellorum » fratris Thomæ Kempis montis sanctae Agnetis prope » Zwolis ordinis Canonicorum regularium = vero è che in questo Catalogo si trova registrata anche l' Opera

de Contemptu mundi, ma lasciando stare, che il titolo solo non è bastante prova per dimostrare, che l'opera indicata con questo titolo sia una stessa cosa, che l'aureo Trattato de I. C, e che potrebbe anche l' Autore di quella vita, o Copista del catalogo, che scrisse in fine del secolo XV, avere sbagliato nell'attribuirla al Kempis, degne sono di particolare avvertenza le parole dell'Autore di essa Vita, dove dice, che il Kempis = *multos tractatus scripsit et dictavit* = parole, che è manifesto doversi intendere in diverso senso: vale a dire = *scripsit* = *trascrisse*; e tale è la copia dell' opera *de* I. C.; *dictavit*, cioè *compose*; e questi sono gli Opuscoli divoti, di cui fu realmente autore il Kempis.

GIUNTE, E CORREZIONI

ALL' ESAME CRITICO

DEL PRIMO VIAGGIO DI AMERIGO VESPUCCI

DI GIANFRANCESCO GALEANI-NAPIONE.

PAG. 379, *lin.* 14 *della nota* = *Indie Orientali* = leg. *Indie Occidentali*

Pag. 380, *lin.* 3 = avanti al Bandini, però = *leg.* avanti al Bandini però

Pag. 381, *lin.* 8 = naviganti che il seguirono = *leg.* navigatori che il seguirono,

Pag. 385, *lin.* 10 = di scienzato piloto = *leg.* di scienziato piloto

Pag. 389, *lin.* 16 = *captivitatis personis* = *leg. captivatis personis*

Pag. 390, *lin.* 7 = conciliare, il diriger = *leg.* conciliare il diriger

Pag. 396, *lin.* 9 = varianti, tra questa = *leg.* varianti tra questa

Pag. 405, *lin.* 23 = da lui illustrata, e ricevuta = *leg.* da lui illustrata, e che ho ricevuto

Pag. 410, *lin.* 11 = *captivitatis personis* = *leg. captivatis personis*

Pag. 414, *lin.* 21 = cui accade = *leg.* cui accadde

Pag. 417, *lin.* 10 = più luminosi carichi la Corona di Spagna = *leg.* più luminosi carichi avrebbe dovuto conferirgli la Corona di Spagna

Pag. 423, *lin.* 22, 23, *e* 24 = nè motivo di contradire i vanti pretesi del Vespucci, prima, che fosse caduto in pensiero di un dotto piloto bensì, ma non più che piloto di farne = *leg.* nè motivo di contrastare i vanti pretesi del Vespucci prima, che fosse caduto in pensiero a chi volle esagerarne il merito di fare, di un dotto piloto bensì, ma non più che piloto, un ec.

Pag. 438, *lin.* 18 = aver l'addito = *leg.* aver l'adito

Pag. 450, *lin.* 25 = alle ciscostanze = *leg.* alle circostanze

AGGIUNTE

ALLA DISSERTAZIONE CRITICA

SOPRA LE SCENE STABILI, E MOBILI DEGLI ANTICHI, EC.

Alla pag. 504 in fine della prefazione dopo le ultime parole = *appagarci di proporre il probabile* = s' aggiunga quanto segue:

Se poi questo probabile vestirà le sembianze del vero così, che senza dubbio risulti che gli antichi si valessero di mutabili scene in fronte, ed ai lati più d'una volta nel corso di ciaschedun dramma; allora non pure si avrà una più chiara notizia dell' architettura, e della meccanica delle scene antiche, ma relativamente all'arte poetica verrà somministrata una valida prova di più a favor di coloro, i quali sostengono che fosse ignota agli antichi drammatici quella rigorosa *unità del luogo* tanto celebrata, e voluta da parecchj moderni scrittori.

Alla pag. 571, lin. 10 dopo le parole = *furono sul legno*? = s' aggiunga:

Chi ignora che dagli scrittori italiani si chiamano tuttavia *tavole* i quadri d' altare quantunque dipinti sopra la tela, e che anzi ogni specie di quadro vien chiamato dai Francesi *tableau* non per altra ragione se non perchè le prime pitture che si fecero per trasportarsi, erano sul legno?

ERRORI, E CORREZIONI.

Pag. 509, *lin.* 24 = ad un tempo = *leg.* ad un tempio

Pag. 510, *lin.* 8, = meno severi. = *leg.* meno severi,

Pag. 516, *lin.* 15 = e d' archi, = *leg.* e d' archi:

Pag. 518, *cit.* 2 = antichi di Froan. = *leg.* antichi di Francia.

Pag. 521, *lin.* 2 = *e* mostrando = *leg.* mostrando.

Pag. 532, *lin.* 12 = opinione = *leg.* opinione;

Pag. 538, *lin.* 24 = adombroso = *leg.* adombrato

Pag. 542, *lin.* 16 = fuerunt = *leg.* fecerunt.

Pag. 562, *lin.* 15, 16 = vedute, ed intese = *leg.* veduti, ed intesi.

Pag. 563, *lin.* 3 = tra melo dramma = *leg.* tra-melodramma.

Idem lin. 10 = tenendo = *leg.* temperando.

Pag. 568, *lin.* 32 = ed a porre = *leg.* a porre.

Pag. 570, *lin.* 2 = extentum = *leg.* extentam

Pag. 577, *lin.* 24 = in due vittorie = *leg.* in due battaglie.

Pag. 580, *lin.* 8 = tra quelli = *leg.* tra essi,

Ivi lin, 17 = ciò toglie = *leg.* il che toglie

Pag. 581, *lin.* 3 = che non sia = *leg.* che non è.

Si prega la cortesia di chi legge di scusar gli altri errori che possono essere corsi.

MÉMOIRES

PRÉSENTÉS

A LA CLASSE DE LITTÉRATURE

ET BEAUX-ARTS

DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE TURIN.

SAGGIO

DI

ANTICHE GEMME INCISE

CO' RELATIVI ARTICOLI D'ESPOSIZIONE.

DEL SIGNOR ABATE CARL-ANTONIO PULLINI

Presentato a' 20 di Febbrajo 1811.

AL COLTISSIMO SIGNORE

IL SIGNOR CESARE SALUZZO

SEGRETARIO PERPETUO
DELL' ACCADEMIA IMPERIALE DI TORINO
PER LA PARTE DELLA LETTERATURA EC. EC.

Ecco, chiarissimo Signore, una picciola scelta di Gemme antiche, i di cui tipi colle relative esposizioni pregiomi di rassegnargli per saggio della mia Dattilioteca, e dell' illustrazione di essa. Adempio così la promessa fattagliene, e mi affretto di corrispondere a quel desiderio, che V. S. gentilissima su di ciò mi ha più volte manifestato, e ch' io guardo come un effetto della graziosa sua propensione per me, e per le cose mie.

Nè occorre ch' io qui imprenda di far parola sul merito, e sulle varie specie e qualità della materia atta agl' intaglj di cui si ragiona, e che fu adoprata dagli Antichi; oppur ch' io avvertisca, come sotto la denominazione di Gemme, discorrendo d' Intaglj, siano comprese non solo le Gemme propriamente dette, cioè le pietre preziose e lucenti, ma insieme con queste puranche tutte le pellucide, tutte le agate, e tutti i diaspri con altre pietre-dure consimili.

Non meno inutil cosa sarebbe il tessere qui diffusi encomj sul gran pregio di questo sublime ramo d'Antiquaria, del quale fra parecchi altri illuminati Scrittori fecero gran caso il dottissimo SCIPIONE MAFFEI, ed il perspicacissimo WINCKELMAN, quegli nella sua Verona illustrata, questi ne' Monumenti inediti, e nella Storia dell' arti del disegno. Chi dice Gemme antiche (così Causeo-la-Chausse) indica ciò che la Natura può dare di più raro, l' Arte di più singolare, l' Antichità di più erudito. Su tale proposito scrissero ampiamente il GORI, il MARIETTE, ed altri dattiliografi Autori.

Io mi ristringerò adunque a notare, che le Gemme intagliate rispetto alla Scienza dell' antico, non meno che all' Arti del disegno, sono quelle, che costituiscono l' anello, il nodo per cui vengono a connettersi i Marmi effigiati co' Metalli coniati, la dotta categoria delle statue, e dei bassi-rilievi colla dottissima delle Medaglie.

Nè solo le Gemme antiche danno la mano all' antica Scultura figurata, ed alla Numismatica, e ciò per amendue i suddivisati oggetti di Scienza, e d' Arte; ma di più suppliscono a molte mancanze, e porgono lumi tuttora maggiori.

E per verità, se non è copioso il numero de' Monumenti marmorei figurati, che da' secoli vetusti all' età nostra pervennero, per buona sorte quello delle Gemme incise è abbondantissimo; di più, fra i detti Marmi, e massimamente fra le statue, se pochissimi pezzi ne furono

disotterrati in tal conservazione, che non abbiano avuto bisogno, o di risarcimento per rottura, mutilazione, e mancanza di parti, o almen di ritocchi, e forti ripulimenti per isfregio di profili saglienti, e per corrosione, la cosa non è così quanto alle Gemme, le quali, mercè la picciolezza della forma, e la solidità della materia, vittoriose degli oltraggi del tempo, e degli accidentali disastri, furono in grado di conservare una integrità, e precisione di profili, e contorni certamente inarrivabile.

Tal pregio spetta sopratutto ai lavori d' incavo, affidati così alla medesima Gemma, che ad essi forma custodia, e riparo dagli urti, e contrasti di qualsisia corpo esterno; Gemme queste, che sovra i camei, e gli altri lavori in rilievo formano il nerbo di ogni Dattilioteca ben composta, se meno pomposa; Gemme, che danno molto maggior pascolo alla mente con l'erudizione antica d' ogni genere, che in esse racchiudesi, ed insieme per quel che appartiene all' arte del disegno, apportano all' occhio intelligente più grande soddisfazione, che non i lavori in rilievo, ed i camei, siccome osserva il citato esattissimo MARIETTE.

Nè qui si ometta di fare un riflesso col suddetto Dattiliografo, e con WINCKELMAN, cioè che nelle Gemme intagliate dobbiamo riconoscere conservato all' età nostra buon numero di nitidi bei disegnetti, e di picciole copie d' insigni Opere in statue, in bassi-rilievi, ed in pitture ancora, che più non esis-

tono; Opere che essendo state ne' prischi tempi esposte al pubblico, ed ammirate, ne venne, che dagli antichi Incisori in pietre dure furono ricopiate, non altrimenti che fra i Miniatori il famoso PETITOT, ed il nostro RAMELLI copiarono il primo in ismalti, il secondo sull' avorio, moltissimi ritratti dipinti in grande dal celebre WAN-DICK; e come pure dai moderni Incisori di pietre-dure si sono copiate, e si vanno copiando non solo quelle Opere de' Greci Artisti, che si ebbero, o si possono tuttora aver sott' occhio, ma eziandio varie pregiate Opere moderne, ed alcuna pur del tuttora vivente Artista, l' immortale CANOVA.

E che la cosa ne' tempi antichissimi sia accaduta così, lo dimostrano palpabilmente que' tipi, che su Gemme antiche occorrono replicati anche più, e più volte, e fra di loro affatto conformi, comunque di mano, e di artifizio differenti, e comunque tuttora (generalmente parlando) portanti in qualche parte il carattere di originalità, e novità negli accessorj, cui dà luogo l' area della Gemma, e per cui spesso si arreca nuova luce alle altre Gemme stesse di tal preciso soggetto, e disegno, già precedentemente scavate, e pubblicate, come si vedrà dai qui uniti articoli d' illustrazione ai numeri IX, X, e XIII.

Che se poi sul medesimo proposito volgeremo il discorso alle Medaglie, molti argomenti, e molte parole non faran d' uopo per dimostrare quai lumi, e soccorsi la Numismatica dalle Gemme riceva in ampio

compenso della luce, e degli schiarimenti, che a queste arreca con le epigrafi e leggende; chè anzi per rendersi persuaso d' una tale asserzione, basterà riflettere un sol momento su di quanto qui appresso brevemente si accenna.

Nel ragionamento proemiale dell' Opera, che ha per titolo: *Novus Thesaurus gemmarum ec.*, il PASSERI divide, e ripartisce i soggetti delle Gemme in un amplissimo novero, cioè in mitologici, favolosi, e storici; in religiosi, tutelari, votivi, mistici, talismanici, e di cristiana antichità; in natalizj, oroscopici, funerei, planetarj, ed astriferi; in simbolici, letterarj, e didascalici; in officiosi, amatorj, giocosi, musicali, e meccanici; in circensi, e teatrali, e guerreschi ec. E prescindendo or anche dal notare le omissioni fatte dal detto Scrittore in tal riparto, non vi è chi possa metter in dubbio, se la sfera degli argomenti, che trovansi sulle Gemme, sia o non sia di gran lunga più estesa, che non quella de' rovescj nella Numismatica; ed è pur ugualmente noto, per ciò che riguarda l' interessantissimo oggetto dell' Iconografia, che assai più si estende il novero delle teste effigiate in Gemme, di quello delle coniate in metalli, dappoichè oltre tutte le teste di mitologia, ed i ritratti di que' personaggi, per cui fu battuta moneta, e si coniarono Medaglie, occorrono in Gemme molti altri ritratti, che confrontano con i Monumenti marmorei segnati del nome della persona ritrattata, o che hanno

(sebbene assai raramente) tal nome segnato, come in leggenda di Medaglia, sovra la Gemma stessa.

Da quanto sovra spontanee scaturiscono le induzioni favorevoli alle Gemme tanto per ciò che riguarda l' erudizione, quanto rispetto all' Arte del disegno; giacchè poi tutto ciò che sopra si è detto di nitidezza, solidità, conservazione illibata, qui pur si adatta; e 'l conio non può reggere in paraggio alla ruota, per finezza, e precisione d'artifizio; e i metalli non possono pareggiarsi con le Gemme per solidità, e durezza della materia. Basti il dire, che massimo vanto d' una Medaglia a fior di conio, e conio eccellente, si è l' approssimare alla maestria d' una Gemma ben lavorata; talchè quando si dice d' una Medaglia: *pare una gemma*, *un cameo*, allora tutto è detto; siccome concorde meco di parere, in un elegantissimo, e vivace ragionamento accademico sulle Gemme antiche, e sull' etimologia della voce *Cameo*, scrisse il chiarissimo Signor Gian-Francesco Galeani-Napione di Cocconato, Accademico sì benemerito delle patrie storie, e della lingua, e letteratura italiana.

Indi n' avviene, Signor mio gentilissimo, che l' Erudito, e l' Artista in una Gemma troveranno quella tal effigie simbolica, troveranno al favor della estensione, per avventura, dell' area gemmaria quell' interessante aggregato d' attributi diversi di tal Deità ivi rappresentata, ciò che difficilmente in una statua. E mercè la fedeltà, ed intatta nitidezza, sotto il guardo

loro negli Intaglj verranno ad esporsi le teste d' un Apolline, Marte, Bacco, Mercurio, Ercole giovane, e tali, che vi si discerneranno que' precisi lineamenti del viso, quelle pur menome diversità di fisionomia, che caratterizzano, e contradistinguono ciascuno de' succennati mitologi soggetti, ai quali tutti altronde spetta l' ideale bellezza giovanile in grado sublime; diversità, e caratteristiche note, che troppo di leggieri possono esser degradate, o tolte ne' Marmi, per poco di ristorazione, e di replicato ripulimento abbiano abbisognato dopo che tornarono alla luce del mondo.

Così pure, e per le addotte ragioni, ogniqualvolta si vorrà ben discernere quel tal carattere, o serto, o capigliatura d' una testa, quel picciol attributo di tal figura, si otterranno i bramati appagamenti assai più compitamente dagli Intaglj in Gemme, che non da qualunque numismatico monumento. E qui mi si permetta d' accennare alla sfuggita in proposito di Medaglie, che queste comunque si scavino assai più in copia che non le Gemme, caso rarissimo è però lo scavarsene una tuttora inedita; ond' è che sono esse Medaglie in confronto de' Marmi effigiati, e delle Gemme incise, come le stampe de' rami figurati in paragone dei dipinti quadri, e delle miniature, o come una copia d' opera stampata in confronto d' un manuscritto.

Se non che pregj sì eminenti, ed incontrastabili si trovano in gran parte offuscati nel concetto del Pubblico dall' opinione invalsa, e per cui si va dicendo,

che in fine poi gli Intagli antichi non si possono conoscere, e distinguere dai moderni ben contraffatti.

Qui, avanti ch' io proferisca il mio sentimento, mi si concedano alcune premesse di fatto. 1.° Essendo io stato moltissimi anni addietro a portata di frequentar officine dell' arte, di cui si tratta, ed avendo pur conosciuti i fautori di tal arte modernamente esercitata, notai le cento volte, che una tal eccezione era tuttodì sul labbro loro. 2.° Qualunque volta ho richiesto gli Artisti capi di quelle officine, di voler dare il loro giudizio sul moderno, od antico di qualche Intaglio, essi non hanno esitato, anzi hanno pronunziato francamente da Giudici. 3.° Ne' lavori di mano moderna (con che intendo dire degli Intagliatori che vissero dall' epoca della ristorazione delle arti, sino a que' che sono presentemente in vita) se la composizione del soggetto inciso, e originale, non è cosa rara il trovarvisi qualche difetto di carattere rispettivo, o qualche anacronismo. 4.° Trattandosi di copia tirata da Gemma, ed Incisione antica, sempre che mi fu fatto di poter esaminare tal lavoro a fronte dell'originale, trovai che la copia non vi reggeva, ed, all'occorrenza più volte avvenutami, mel accordarono que' medesimi, che erano parzialissimi de' moderni Intagliatori. Con che non intendo per nulla di scemare il merito di questi Artefici moderni nell' intelligenza del disegno, o nella esecuzione di esso; e così neppur di oscurare il pregio dei loro lavori stimabilissimi.

5.° Al sommo Incisore del secolo decimottavo un giorno in Roma feci vedere diverse Gemme incise, da me prescelte, come quelle che tutte erano segnate di varia, ed indubitata impronta della loro antichità, e di quei contrasegni certi, quai di patina, quai di oleoso pulimento, e simili, che accennò in più pagine de' suoi scritti il Signor Cavaliere Luigi Bossi coltissimo Espositore di Gemme e di altre cose antiche. L' egregio Artefice fu insieme da me eccitato a dire, se gli sarebbe stato fattibile di notare altrettanti de' suoi Intagli con quelle diverse patentissime impronte, e a segno che l' arte non si distinguesse dall' opera della natura, e de' secoli, pur confrontandosi colle dette mie pietrine i lavori suoi. Ed egli mi rispose: *Eh, Signore! voi il sapete benissimo, che l' Arte ha i suoi confini; nulladimeno vi aggrada in ora ciò intendere da me medesimo.*

6.° Il vanto stesso, che si diede già dal MARIETTE, e da altri Scrittori alla somma capacità, e perizia d' alcuni famosi Incisori in Gemme, cioè d' avere a lor piacimento contraffatto l' antico in maniera la più sorprendente, il vanto stesso, dissi, sino dai tempi del VASARI diedesi a certi Pittori; e si è pur dato a certi Incisori in metallo, riguardo all' abilità loro nel contraffare quelli qualunque dipintura, questi qualunque Medaglia. Tanto più agevolmente poi si può contraffare in genere di disegni, o dir si voglia di schizzi, e cartoni di grandi Pittori, e Capi di scuola. Ma ecchè perciò? Forse non saranno quinci da pregiarsi le gal-

lerie di quadri, i cimelj di medaglie, le raccolte di disegni, qualora esse formate siano con gusto, e con discernimento più che mediocre?

Dopo queste premesse adunque proferendo il mio avviso parmi di poter conchiudere così: In tutti i generi di cose preziose, e rare vi fu, e vi è chi alterare, e contraffar sa con somma abilità ed accortezza; per conseguenza chi acquista, e raccoglie, la può sbagliare; ma senza dubbio più facilmente in varj altri generi sarà soggetto a sbaglj ed inciampi, che non in quello di Gemme intagliate. La ragione si è perchè a preferenza di molti altri oggetti di rarità, e di collezione, qui, dopo un tirocinio per verità assai arduo in se stesso, abbondano gli appiglj, i soccorsi, e le regole di critica, a proporzione che sono abbondanti, e varj gli amminicoli, ed i requisiti. Molte delle suddette regole di critica, e molte avvertenze somministra la scienza antiquaria, e l' erudizione; porge validi altri ajuti l' occhio avveduto, ed esperto sia nel disegno, sia sull' antico non meno che sul moderno; soccorre assaissimo la conoscenza del meccanismo dell' arte; sono per ultimo utilissime ed opportune varie nozioni, quali di chimica riguardanti l' arte di contraffare con composizioni vitree, e di tingere al fuoco, al bagno, le pietre effettive, arte nota agli Antichi ancora; e quali di geografia, e di storia naturale, per cui spesso spesso, senza dar nè tampoco di mano all' occhialetto, il dubbio, la questione sull' antico, od il moderno, si scioglie, si decide

irrefragabilmente colla semplice, e prima vista del materiale d'una Gemma, mercè la conoscenza delle roccie, e scavi, alcuni ad uso già degli antichi Artefici, scavi presentemente od esausti, od ignoti, altri oggidì qua, e là conosciuti ed aperti.

Ora di tutte queste nozioni, e perizie, di tutti questi fonti di critica, uno accorrerà in rinforzo, e in supplemento dell' altro, e difficil cosa sarà che tutti manchino.

Ma per fare omai ritorno colà onde mi sono dipartito, Chiarissimo Signore, e per ristringere il discorso alla mia Dattilioteca, senza più esporrò brevemente il piano, su di cui la medesima fu già formata, e lo spirito, con il quale indi venne da me ultimamente illustrata questa primaria, e più nobil porzione della suppellettile antica del mio gabinetto.

E per cominciare dalla Raccolta, dirò qui come io non mi sono già limitato, per quanto riguarda l' erudizione, ad una classe di soggetti effigiati, come sarebbe o di mitologia, o di storia, o di tal altra specie; che anzi mi sono prefisso, e piacquemi di spaziare così ampiamente, onde mi riuscisse di avere, e radunare in tal Collezione un saggio più o meno esteso di tutte le classi, come sovra divise dal Passeri, e di quelle altre ancora che il detto Litografo Antiquario non accennò, e di cui ciascuna può di per se formare una special raccolta, come sarebbe a dire di ritratti soltanto, di baccanali, d' argomenti itifallici. Per quanto poi spetta all' arte, io mi determinai di condurre la mia Raccolta per serie

di tale artifizio presso le varie colte antiche Nazioni; e ciò non solo, ma volli condurla per saggio delle differenti epoche, e maniere, le quali presso le stesse Nazioni ebbero luogo, ed unanimemente s' additano, e distinguonsi dagl' intelligenti.

E perchè poi la Collezione stessa portar potesse in proprietà di vocabolo il nome di *Dattilioteca antica*, o sia Conserva d' anelli antichi, m' adoprai con grande ardore a tal intento; e mi venne fatto d' aggiungere alle Gemme sciolte non picciol numero d' antichi Anelli d' oro, e d' argento, quali gemmati, e quali nel metallo intagliati ad incavo, o lavorati in rilievo.

Con questi Metalli annulari connettonsi alcuni altri Ori ed Argenti in figurine, e medaglioncini talismanici, o sia amuleti, che per la qualità della materia, e per la picciolezza della forma, sono da apporsi in una cassetta di gemme, piuttosto che in un ampio ripostiglio di bronzi figurati, volgarmente chiamati *idoletti*; e conseguentemente, così come nella Dattilioteca, furono i suddetti Ori ed Argenti pur compresi quindi da me nell' accennata esposizione della medesima.

Agli Anelli suddetti aurei ed argentei tengono dietro molti altri di bronzo, e di ferro, ed anche di piombo, tutti o figurati, o letterati, che, riposti nel gabinetto fra gl' inferiori sovraccennati metalli, costituiscono il nodo ivi fra gl' Idoletti, e la Dattilioteca, della quale qui si tratta.

Per ultimo, ed in fine della Collezione di Gemme

antiche, non altrimenti che si praticò, e si scorge in quasi tutte le migliori raccolte pubblicate colle stampe, vi aggiunsi di soprappiù, fuori di linea come suol dirsi, e per un parchissimo saggio, alcune poche Gemme, lavoro di celebri Incisori moderni dalla ristorazione dell'Arti a questi nostri tempi.

Nel formare la mia Raccolta secondo il narrato doppio intento, chiarissima cosa è, ch' io dovetti attenermi, e volgere le ricerche, e le mire, specialmente ai lavori d' incavo, come quelli mercè cui si può compilare una tal serie; ad ogni modo non tralasciai di fregiarla d' un competente numero di camei, e d' altri lavori in rilievo.

Dopo d' aver portata a buon segno la Collezione, mi rimaneva a farne un Catalogo descrittivo colle opportune occorrenti dilucidazioni, e note, a corredo della medesima. Ma questa fatica m' era stata vietata costantemente da scrj obblighi di pubblico impiego, da una somma debolezza di stomaco, e da varie circostanze non prevedute; nè dopo un soggiorno d' otto anni in villa appartata, ov' io era lontano dal mio gabinetto, da'miei libri, e persino dal potermene occupare col pensiero, mi sarei in età già scemante di forze pur ultimamente risolto ad intraprenderla, e portarla a termine, se non fossi stato più volte a ciò animato, e spinto dalle amichevoli insinuazioni del prelodato Signore Gioanni Francesco Galeani Napione, alle quali si unirono in seguito poi anche quelle d' un altro eruditissimo Accademico il Signor Giuseppe Franchi di Pont.

Messa mano all' opera, e tracciati gli opportuni Catalogi della Dattilioteca, nella quale la somma de' pezzi, che la compongono, ascende al numero di 400 circa, ho susseguentemente dettati, ed ivi inserti poco meno di 200 Articoli d' illustrazione d' altrettanti de' detti pezzi, riguardo ai quali ho creduto, che non bastasse la semplice descrittiva, e catalogata indicazione.

A maggior appagamento dell' Osservatore, ed a più agevole intelligenza de' Monumenti presi per me ad esporre, quinci mi si aprì l' adito, onde andar passo a passo dilucidando varj oggetti di mitologia, e notando all' opportunità ed occorrenza i rapporti delle ivi descritte Gemme co' Marmi, colle Medaglie, e con altre Gemme già pubblicate, e non trascurai di farlo per quanto la dovuta brevità degli articoli, e la scarsezza delle mie cognizioni mel permisero, siccome Ella scorgerà dai seguenti pochi capi d' esposizione.

Ho l' onore intanto di protestarmi con sommo rispetto

Di V. S. Ornatissima,

Torino addì 30 gen.°, 1811.

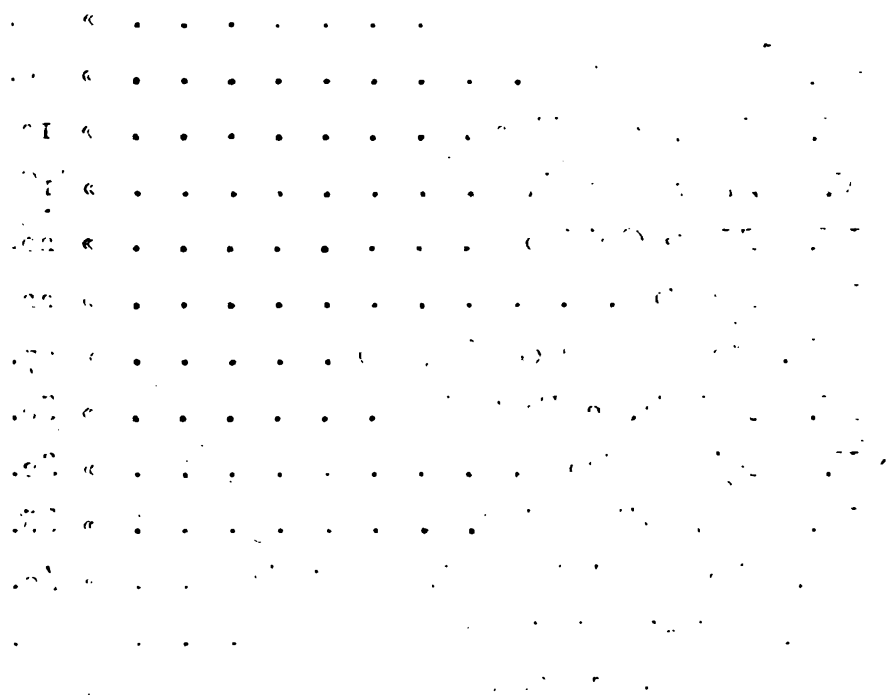
Divot.^{mo} ed Obblig.^{mo} Servidore.
CARL-ANTONIO PULLINI.

INDICE

DEGLI ARTICOLI.

I. *Iside* . . . . . pag. 1.
II. Emblema del *Sole* . . . . . » 4.
III. *Giove* Panteo . . . . . » 8.
IV. *Minerva* Pacifera . . . . . » 12.
V. *Venere* Fenicia . . . . . » 16.
VI. *Marte* Quirino . . . . . » 20.
VII. *Acrato* . . . . . » 22.
VIII. *Agamennone* ed *Ippoloco* . . . . . » 27.
IX. *Achille*, e *Pentesilea* . . . . . » 30.
X. *Ajace* Oileo . . . . . » 32.
XI. *Carro di Buoi* . . . . . » 35.
XII. Stemma della Famiglia *Veturia* . . » 40.
XIII. *Quinzio Cincinnato* . . . . . » 43.
XIV. *Phanes* ed *Arpocrate* . . . . . » 47.

N. B. I Numeri Romani dell' Indice corrispondono a quelli di ciascuna Figura o sia Tipo nelle qui apposte Tavole, così come a quelli di ciascun Articolo nelle susseguenti Esposizioni.



I.

ISIDE

In Nicolo Sardonico.

LA Testa d' Iside, che qui si descrive, è velata colle ali dell' Uccello, o Gallina, come altri dicono, di Numidia, *Avis Numidica*. Il collo, e la testa dell' Uccello si vedono sporgenti sulla fronte della Dea, e le piume della coda del medesimo appajono spiegate all' occipite di essa figura. Iside si trova così velata in due figure della famosa Tavola Isiaca, che da Torino fu anni sono trasportata nell' Imperiale Museo di Parigi. Mens Isiac. Pignorii tab. 2 et 3 ibi.

Alla testa della Dea fa fregio il fior di Loto a guisa di cimiero. Le foglie del Loto di qua, e di là dal fiore medesimo, disposte come sono in due corna, formano il simbolo della Luna, la qual è Iside stessa. Il Loto, tondo ed in buccia, come è qui, esprime il Mondo, di cui Iside, qual Luna, fa il giro, od in cui essa è il principio della materia umida, che scaldata poi dal Sole, o sia dal fuoco, il qual è Osiride, viene, secondo il sistema degli Egizi, ad essere fonte d' ogni generazione, e d' ogni produzione vegetabile. L' Uccello Numidico spetta ad Iside, come acquatico.

Il seno della Dea è ornato con varj giri di perle non altrimenti che in diverse sue figure della ci-

tata Mensa Isiaca; ed ha lo stesso fregio l'Iside descritta dal WINCKELMAN nel Catalogo Stoschiano.

Catal. Stosch. Class. 1. sect. 2, pag. 9.

L'Iside in cameo del Collegio Romano riferita dal medesimo Autore (siccome altre Isidi in marmo, ed in figurine di bronzo, *idoletti*) ha il velo tessuto colle piume dell'Uccello Numidico, in vece, che il volatile intero forma velo nella Gemma che si descrive, ciò che alla medesima arreca maggior pregio. Le ale dell'Uccello suddetto si prolungano sino ai piedi di due figure d'Iside sulla detta Mensa Isiaca.

Loc. cit. tab. 2.

Comunque però il collo, e la testina d'animale saglienti sopra la fronte della Dea siano qui effigiati nella stessa maniera, e nelle precise proporzioni, che si scorgono nelle citate figure della Tavola Isiaca, ad ogni modo qualora la velatura del capo di questa Iside veder si volesse in simil guisa che le altre surriferite, in tal caso il collo, e testina suddetta si potrebbero prendere per un serpente, animale, che appartiene ad Iside, e ad Osiride ancora, contemplati essi Dei come fonti dell'annua rivoluzione d'ogni stagione.

Apulei in Metamorph-Kircher; Cuper. de Harpocrat. Spon Quest. Curieus. d'Antiquit.

Or supposto qui un Serpe sul capo d'Iside, io sono d'avviso, che il medesimo in tal caso deve prendersi per il serpente *Termutis*, specie d'aspide, che fu in venerazione presso gli Egiziani, e che dai Sacerdoti d'Iside ne' sotterranei del Tempio di questa Dea era nodrito con grasso di bue, servendosi poi essi di questo Serpe per ornamento della testa di detta Dea nelle maggiori solennità.

Ricorrendo le dette solennità si ergevano capellette

al Termutis ne' sotterranei stessi, ed anche negli angoli del Tempio. I Sacerdoti davano a credere al popolo, che il medesimo Serpente fosse immortale. Ut supra.

Per effetto della relazione sovra indicata fra Iside, ed Osiride, questo Dio vien figurato talvolta col Serpente Termutis, che torreggia sul di lui capo, e gli fa cimiero; così si vede sulla più volte citata Tavola Isiaca, Monumento unico, ed inapprezzabile. Pignor. loc. cit. tab. 3.

Sul rovescio di questa Gemma stata già adattata a forma annulare si scorge tuttora la scanalatura, che formava precedentemente parte del foro, il quale d' alto in basso la trapassava, il che dimostra aver la medesima servito ad uso di Amuléto.

Le Gemme traforate così d' alto in basso formano quella classe, che viene distinta con la denominazione d' *Encolpia*, denominazione desunta dall' uso di portarle appese al collo, e pendenti sul petto. Questi Amuléti così religiosamente si portavano dai Pagani, ch'essi non se gli toglieano d' indosso nemmeno entrando nel bagno, per non privarsi in tal tratto di tempo del buon effetto, e della valida difesa, che ne speravano contro le disgrazie, e i cattivi incontri. Passeri Prolegomen. ad Gemmas veter. in T. I. Thes Gemm. et Id. Pictur. Etrusch. T. I.

La qui esposta Gemma fu venduta nel 1794 in Alessandria d' Egitto da una donna Araba ad un negoziante Francese, e per opera del Sig. Tantardini Piemontese, giojelliere domiciliato in Livorno di Toscana, a me quindi pervenne con due figurine di metallo rappresentanti Osiride mitrato, le quali si serbano nel mio gabinetto fra gli altri idoletti.

II.

Emblema del Sole

In Plasma di Smeraldo.

Un Serpente, ritto sulle spire della coda, e con testa umana giovanile e raggiata, si presenta su di questo rarissimo monumento Egizio-greco, o sia Egizio del tempo de' Tolomei. Avanti del Serpente si vede un' Ara accesa, o, se si vuole, un Candelabro.

Dalla più remota antichità il Serpente fu preso per emblema della Divinità, ed è probabile secondo il parere del Lami, che avendo Lucifero assunta una tal forma per sedurre Eva, siansi gli Uomini avvezzati a rimirare ne' serpenti altrettanti Genj; ed Eliano attesta, che ampiamente era invalsa una tale opinione riguardo a questi rettili.

Lami de' Serp. sacr. al Tom. 4, Dissert. dell'Accad. di Cortona; Eliano degli animali Lib. X, cap. 91.

Il buon Genio de' Fenici fu rappresentato da un Serpente con testa di Sparviere.

Gisb. Cuper. de Harpocrat.

Erodoto narra de' Serpenti, che presso i Tebani erano sagri a Giove, e che si seppellivano nel di lui Tempio.

È notissima la solenne festa del Serpente di *Lanuvium*, nel di cui antro scendeva ogni anno una fanciulla per porgergli cibo, strana ceremonia, della quale abbiamo la rappresentanza su alcune medaglie Romane.

L'Agatho-dæmon, o sia il buon Genio rappresentato sotto la specie di Serpente, che si vede in marmo nel Museo Imperiale di Parigi, ed ivi presso la porta d'entrata del Gabinetto delle gemme, e medaglie, ha la testa umana, ma non raggiata. Lo stesso si dica di molti altri consimili Serpenti, che veggonsi in altri Musei.

Egli è pur noto il Serpente con testa umana barbata, come simbolo d'Esculapio. È noto il *Glicone* d'Abonotheicos anch'esso con testa umana, e Serpente in tutto il restante del corpo. Il primo si trova su d'un bassorilievo riferito da Spon. Il secondo si vede su d'una medaglia di Jonopoli in Paflagonia al rovescio di Lucio Vero.

Recherch. d'Antiquit. Dissert. 31.

Vaillant Numism. Græc. in Luc. Ver. pag. 63.

Finalmente se discendiamo ai tempi de' Gnostici, e segnatamente degli Ofiti, si trova il Serpente con testa raggiata, ma leonina, non umana. Così su d'una Giada, che fa parte della mia Dattilioteca.

In somma i Serpenti sagri sono frequentissimi sui monumenti antichi; ma un Serpente con testa umana cinta di raggi non l'ho veduto giammai, e potrei qui dire con CICERONE, *quid non sit, citius quam quid sit, dicam.*

Cic. Lib. 1 de Nat. Deor.

Ad ogni modo essendomi sembrata cosa inconvenevole il passar sopra un soggetto sì straordinario senza proporre almeno qualche congettura sull'intelligenza del medesimo, ho rivolto da principio il pensiero al *Sosipoli*, Deità indigena degli Elei, e ve-

Pausan in El. part. 2, cap. 20.

nerato da essi sulla montagna detta *di Saturno*. Ed ecco ciò che sappiamo di questo Dio: quei d'Arcadia avendo fatta irruzione sul territorio d'Elide, gli Elei accorsero per rispingere gli aggressori. In sul punto di darsi la battaglia, improvisamente ai Capi dell' armata Elea si presenta una Donna con un bambino lattante in braccio, e questa espone ad essi come in sogno le fu rivelato, che quell' infante difenderebbe la patria, e combatterebbe per essi vittoriosamente. A tal parlare i Duci porgono fede, ed il Bambino vien esposto nudo in capo alle schiere. Nè si tosto gli Arcadi muovono ad assalire, che l' Infante si trasforma in Serpente, e si scaglia contro gli assalitori, i quali a tal portento si scompigliano, si mettono in fuga, e gli Elei ne riportano una compita vittoria. Ergono questi allora un Tempio al Serpente benefico, e lo chiamano *Sosipoli*, salvadore della città. Però di questa congettura non mi trovai appagato, perchè la testa giovanil umana, e l'ara vi converrebbero benissimo, ma non i raggi.

Leggendo io poi un giorno la favola del famoso *Phorbas* trasportato nel Serpentario celeste, e conosciuto sotto il nome di *Phorbas Ophiucus*, o sia distruttor de' Serpenti, credei francamente di essermi imbattuto nel soggetto di cui si tratta; se non che feci tosto riflesso non ispettare ad un semplice segno del Zodiaco tal corona di raggi; e venni a conchiudere, che il mio Serpente non poteva intendersi fuorchè per una rappresentanza d' Apolline Elio o sia del Sole

espresso in maniera inusitata sì, ma acconcia tanto nel rettile, che nella testa giovanile, e raggiata, attributi tutti troppo noti, e patenti.

Quanto al Ceppo, che è sul davanti del Serpente, sia che si prenda per un' ara, sia che si voglia credere uno di quei candelabri, i quali si tenevano ne' templi per soprapporvi i luminari, ed anche le oblazioni, ciò tutto conviene a Febo *παιαν, αλεξικακον*, che vale *benefico, averruncо.*

In molti Vasi figuli illustrati dal PASSERI nell' Opera che ha per titolo *Picturae Etruscorum in Vasculis* s' incontrano figure sagrificanti d'innanzi ad Are sostenute da base, o sia scapo assai sottile, e così affatto simili ad un candelabro, che per altro allora con tal voce di *Candelabro*, non viene più dinotato, bensì con quella di *Ara*, o *Foculo*. Consimile candelabro si vede nel rovescio d' una medaglia di Commodo giovane, ed in varie gemme, e bassirilievi antichi. Vedasi a questo proposito la dotta Epistola del chiarissimo signor Abate MARINI inserita nel Giornale di PISA 1771. Giorn. di Pisa, Tom. 3, artic. 5.

III.

Giove Panteo

In Corniola.

In questa Corniola gemmaria si vede la testa di Giove fregiata del modio, o sia *calathus*, del corno d' Ariete, ed insieme pur di raggi; essa racchiude così gli attributi di Serapide, di Ammone, e di Febo. Da ciò ne siegue, che dandosi la denominazione di *pantee* a quelle figure, che portano gli attributi, ed emblemi di più Deità, l'effigie del Re degli Iddii, che qui si descrive, a tutta ragione vuol essere denominata Giove Panteo.

Il *calato*, o modio, sulla testa di Giove Serapide, fu desunto dal Serapi Egizio, Divinità presso que' popoli riputata per la stessa cosa col Sole, e così rimirata qual fonte ed origine della fertilità congiuntamente colla Terra, o Natura delle cose, la quale è Iside. In appresso Serapide fu pur venerato da' Greci, e di Grecia passò a Roma, ove ebbero ricetto tutte le Deità forestiere, e l'estere superstizioni; e quindi è che la terza regione di Roma denominossi da Iside, e Serapide. Questo Dio da Plutarco è denominato Plutone; Porfirio, e dopo lui Tacito lo confonde con Esculapio. Diodoro Siculo afferma, che Serapide è lo stesso che Osiri, Ammone, e Bacco, e ne ha gran ragione, essi tutti con varj altri ancora, riducendosi al Sole, ed alla virtù solare.

Macrob. Saturn. lib. I, cap. 20, et Porphir. apud Euseb. lib. III, Præp. c. 3.

Plutarc. de Is. et Osir.

Da quanto fin ora si è detto viene ad essere spiegato l'attributo de' raggi sovra indicati; altronde è questo un oggetto, di cui si è trattato in altri Articoli d' illustrazione non compresi in questo ristrettissimo saggio.

In uno di tali Articoli si è pur parlato più a lungo del *calato*, ed ivi si è notato il rapporto del Serapide, o sia Sarapide degli Egizj col Giove Stigio dei Greci, e segnatamente col Giove Dite venerato antichissimamente in Sinope Città del Ponto. Ond' è, che qui mi ristringo a fare qualche osservazione relativa al sovrammenzionato Corno d' ariete, o sia d' Ammone, ed alcun' altra sulle figure Pantee, di cui sovra.

Nel famoso Tempio di Libia Giove Ammone era figurato non già colle Corna d' ariete semplicemente, ma bensì coll' intera testa di quell' animale. In una conservatissima figurina, monumento Egizio, che tengo nella mia Dattilioteca, Osiride ha pure la testa d' ariete; monumento molto osservabile in proposito d' Ammone, imperciocchè se ricorrendo ai mitici fonti Orientali ed Egizj si viene assai chiaramente a conoscere, che Belus, Baal, Belphegor, Moloch, Aglibolus, e Mithras ed Athys con Osiride altro non furono che il Sole; e inoltre se il regno di questo gran Pianeta dai Caldei si ponea nell' ariete, e se gli Egiziani ad Osiri attribuirono pur l'ariete, ecco schiarite le mitologie Libiche esposte da Diodoro Siculo, ed ecco ridotte al semplice, e connesse le idee sul Libico Ammone, e su tutte l' altre Deità, cui il Corno arie-

Ficin. de Vit. Cœl. cap. IX.

Diod. Sic. lib. IV in fine.

tino, o l'ariete stesso fu assegnato per distintivo, per attributo.

Quinto Curzio narra, che Ercole avendo domandato un congresso a Giove suo padre, questi gli si presentò sotto la figura d'ariete.

La più singolare immagine di Giove Ammone ci viene riferita dal BEGERO in una testa d'ariete, la quale sostiene una colomba; ciò che ha indubitata relazione all'Oracolo d'Ammone stesso; Oracolo che era reso da certe colombe, le quali si tenevano dai Sacerdoti ne' Tempj di questa Deità tanto in Libia, che in Dodona nella Caonia, provincia dell'Epiro.

Quanto all'origine di quest'Oracolo è da notarsi, che due colombe essendo sfuggite da Tebe d'Egitto, dice Erodoto, una di esse volò al Tempio di Libia, e l'altra a quello di Dodona. Queste colombe aveano il dono della parola, giusta Servio, e dalle medesime gli abitatori di quei paesi appresero, che era voler di Giove lo stabilimento di questi due Oracoli.

Herodot. Hist. Lib. I.

Serv. in Æneid. lib. III, vers. 468.

Herodot. ut supra.

Vaillant pubblicò una medaglia di Alicarnasso, il cui rovescio porta Giove Dodoneo in piedi fra due alberi, e su ciascuno d'essi un uccello. È verosimile che siano due roveri, e due colombe; ciò che esprimerebbe l'Oracolo di Dodona.

Vaill. numism. Græc. pag. 80 et ibid. Num. Append.

In un animale chimerico poi, che si vede fra i tipi di Causeo-la-Chausse, e che è formato d'un Ibis, e d'una testa d'ariete, su cui un uccello, si dee vedere

Caus. la Chausse Gemme antiche N.° 181.

espresso, s' io mal non m' appongo, l' Oracolo di Libia (ciò a cui non fece riflesso il citato Espositore); potendosi dal complesso ragionevolmente prendere il detto uccello sovrastante per una colomba, ed essendo l'Ibis un volatile Africano.

Qui giovi notare, che a me sempre parve assai strano, come tutti i Dattiliografi, direi quasi d'accordo, nelle loro esposizioni ed interpretazioni occorrenti, abbiano trasandato l' oggetto degli Oracoli; altronde egli è un punto sì riguardevole di religione, e credenza pagana, che io assai propendo ad avvisare vi si debbano riferire molti monumenti antichi, e soprattutto in Gemme; e ciò in vista che varie di queste furono incise ad uso d'Amuléto, quai tutelari ed oroscopiche, quali votive ec.

Il lavoro di questa Corniola, è di buona maniera greca de' tempi meno alti, e probabilmente opera d'un Artista di tal nazione, il quale avesse la sua officina in Roma, dove si sa come, ed in quanta copia gli Artefici Greci siano succeduti agli Etrusci.

Dal suolo d' Italia moltissime figure *pantee* si sono dissotterrate nella classe de' piccioli bronzi fusi, *idoletti*; ed è credibile, che quelle siano state altrettanti *Penati*, *Dii adhærentes*, *præstites*; e così in tali figurine da tenersi in casa, ed in un solo idolo fregiato di varj attributi, e simboli, siasi inteso d'avere riunite più Deità protettrici speciali della famiglia. Baudelot Dissert. de' Lari, Joberti Scienza delle Med. e Cupero de Harp. pant.

Ausonio parla d' un Bacco panteo, idolo che Egli avea nella sua Villa. Aus. epigr. 29.

Ma non si creda già, che i Romani siano stati gli inventori delle figure pantee; imperocchè Giunone Siria, e Diana Efesia, e Venere Fenicia, ec. somministrano una troppo evidente prova in contrario Nel che la sbagliarono due altronde assai dotti Antiquarj Buonarroti, e Passeri, i quali credettero che l' uso delle figure pantee fosse stato dai Romani introdotto, ed anche soltanto dopo l' Era Cristiana, e non ne' più alti tempi di Roma.

Le Medaglie Afitee, Cassandree, e Cirenaiche portano l' effigie di Ammone, o sia di Giove colle Corna d' ariete; e molte monete Alessandrine hanno la testa di Giove con tutti e tre gli attributi che si scorgono nella Gemma nel presente articolo esposta.

I V.

Minerva Pacifera

In Sardonica.

Minerva, o sia Pallade è rappresentata in questa Sardonica di lavoro degli altissimi tempi greci. Essa porta l' elmo in capo, al fianco la spada, *parazonium*, al braccio lo scudo su cui è scolpito un Grifone; d'una mano la Dea tiene la lancia, dell' altra un Cornucopio *lemniscato*, cioè ornato di fasciette, o fettuccie penzolanti.

Armata a tal segno questa Dea pare, che potrebbe definirsi Bellona; se non che dagli Antiquarj di comune consenso il nome di Bellona le si dà soltanto in due casi. Il primo di questi è quand' Ella tiene la lancia in resta come in atto di vibrare il colpo, quale su la Medaglia di Claudio, e di Domiziano. L' altro caso è qualora sta in atto di muovere frettolosa il passo, come sulle monete dei Brezii, dov' Ella è atteggiata sì, che là diresti *Gradiva*.

Vaillant. Num. Imp. tom. 1, pag. 19, e Ant. Augustini Dial. tab. 32.

Magnan. Brutt. Numism. tab. 6, e Maffei Gemme ant. tom. 2, fig. 71

Innoltre l' idea d' una Bellona qui vien esclusa dal Corno d' abbondanza, attributo che fissa la definizione dell' effigie, che si descrive, per una Minerva *præsidialis*, o sia *Pallas pacifera*; quindi è che gli altri attributi guerreschi si abbiano a spiegare per l' assioma; *si vis pacem para bellum*.

Del Grifone, animale chimerico, ed attributo precipuamente di Febo, o sia del Sole, si parla a lungo in un altro articolo, che riguarda tal Nume. Ad illustrazione poi di quello che qui fregia lo scudo di Minerva, osservo, che giusta il parere di Dempstero, e di Rosino, quest' animale dai Mitografi supposto di mirabile prudenza, e somma accortezza, fu perciò attribuito, e fatto emblema del Sole, che tutto vede, e e tutto rischiara. Indi si può dedurre la ragione, per cui quest' animale appaja inciso per fregio dell' armi nelle rappresentanze della Dea della saggezza, come qui appare sullo scudo, e come fa cimiero all' elmo di Lei su d' altre Gemme di questa Dattilioteca.

La medesima interpretazione verrà pur in acconcio quando si voglia addattare a que' Grifoni, che spesso s' incontrano sugli usberghi d' Imperatori Romani, così come si sa, che questi furono adulati; sebbene sulle armature gli ornati sovente sien messi a capriccio dell' Artefice.

Ma non sarebbe questa interpretazione stessa applicabile a que' Grifi, le di cui immagini pur frequenti esistono sui Monumenti sepolcrali. Riguardo a queste il Senatore Buonarotti c' insegna dietro gli antichi Mitologi, che l' uso di scolpire i Grifoni sui sepolcri deriva dalla credenza, in cui furono i Gentili, cioè che le anime de' buoni, ed illustri defunti, varcando alle stelle, ed a que' pianeti sotto la di cui dominazione aveano operato bene, colà fossero portate dai Grifi.

Ed ecco stendersi d' indi chiaro spontaneo lume anche su di quel Grifone, che talora si scorge d' accanto a Nemesi. Nemesi si tenea giudice delle umane azioni severa sì, ma giusta nel dare all' anime il premio, o la pena, nel decretar loro in soggiorno gli Astri, od il Tartaro.

Quanto alla forma dello Scudo, si osservi col dottissimo Espositore del Museo Pio Clementino, che a Minerva suol darsi dai Classici lo scudo tondo, o sia argolico. Questo dai Latini fu detto *clypeus*, ed anche *parma*; l' ovale fu denominato *scutum*. I Greci dissero θυρεὸς lo scudo ovale per similitudine con la porta, che è sempre più alta che non larga; ed ἀσπὶς il

Ib. tom. 1, pag. 25, tav. 9.

Q. Smirn. lib 11, vers 454, e Tit Liv. lib. 1, cap. 43.

tondo per somiglianza coll' Aspide, serpe che attortigliandosi forma un circolo.

È pur da notarsi riguardo alla Lancia, che questa si tiene dalla Dea con la punta rivoltata all' ingiù, ciò che dopo il Cornucopio di cui sovra, si dee rimirare per una seconda divisa di Minerva *pacifera*. WINCKELMAN osserva, che tanto sulle Gemme incise, quanto sulle Medaglie Imperatorie Romane, Venere vincitrice, qualora è armata di lancia, la tiene frequentemente così rovesciata; e la ragione di convenienza, ch' egli ne adduce, si è che la Dea d' amore non vuole la guerra La stessa ragione milita per la Dea delle scienze amiche della pace. Descript. des pierr. grav. du B. de Stosch., pag. 118.

Ella è poi cosa assai rara il vedersi oltre dell' elmo, dello scudo, e della lancia, pur armata la Dea di spada; non è però senza esempio: così in una delle più riguardevoli pitture dell' Ercolano Minerva è in atto di uccidere colla spada il già vinto, ed atterrato Gigante per nome *Pallante*, dal quale, secondo l' avviso di Servio, e dell' Etimologico, Essa trasse la denominazione di *Pallade*. Antich. d'Ercol. tom. 2. tav. 41.

Accennando or qui di passaggio, che l' invenzione dello scudo argolico succennato fu attribuita a Minerva, chiudo le poche osservazioni sull' armi dell' effigiata Dea. Ma non deggio omettere d' invitare l' occhio dell' Osservatore a far attenzione su quella punta, che sorge in mezzo del Cornucopio superiormente al medesimo; nè io posso allontanarmi dal modo con cui la intese il Pol. Hist. lib. 6.

Dial. Antiquit. 2, pag. 42.

sopraccitato Antonio AGOSTINI, il quale in tal punta ravvisò quella del vomero dell' aratro, soggiungendo il prelodato Autore d' aver egli stesso veduto in Roma un Cornucopio antico di bronzo, in cui si distinguea chiaramente il vomero, che poi deve senza dubbio quivi indicare la coltura de' campi, dalla quale l' abbondanza deriva ne' frutti del suolo stesso.

V.

VENERE FENICIA

In Calcedonia Zaffirina d' Anello antico d' oro.

IN un antico Anello d' oro di forma assai grande, e di buonissima conservazione, si vede incassata la Calcedonia zaffirina, che qui si prende a descrivere, e che rappresenta la Venere dei Fenici, *Venus Phœnicia*. La Dea è armata di lancia, e s' appoggia ad una colonnetta; il manto le pende dalle spalle, ed ha uno scudo ai piedi. Ciò poi, che qualifica come sovra questa immagine, e che rende riguardevolissimo questo Monumento si è il fior di Loto, o di Persea, che essa porta sul capo; onde appare come la *Venus armata* si confonda con Astarte, che è la *Venus Phœnicia*, cui spetta tal fregio, perchè dessa Astarte è una sol cosa con Iside.

Anche gli Etrusci ebbero la lor Venere armata. In

Cipro si venerava la *Venus hastata*. I Greci aveano pur in culto la Venere *armigera*; Essa portava in mano il brando di Marte, trofeo della di lei vittoria, e possanza sul Dio della guerra.

Notisi, che la *Venus Thyrrena* riferita nel Museo Etrusco è radiata: così si passa dalla Venere Tirrena, o sia Etrusca, alla Luna, o sia Selene, o Diana lucifera. Ibid. tom. 1, tab. 42.

Giulio Cesare usò per sigillo Venere armata, e vincitrice, che fu detta *Venus Genitrix*. La Famiglia Giulia vantava discendenza da questa Dea per Enea, e Giulo; ed i titoli appellativi di *armata*, e di *vincitrice* riferivansi alla dittatura, ed ai precedenti trionfi; dittatura, e trionfi, che da Cesare si ascrivevano al patrocinio della Dea di Gnido. Vaillant, tom. 2, pag. 2.

Augusto poi, essendo stato accolto nella Famiglia Giulia, assunse la divisa suddetta, che direi *Blasone di Famiglia*. Egli però ebbe intanto per tessera personale, che diremmo *impresa*, il Capricorno celeste, perchè sotto di questa costellazione era nato; onde M. Manilio scrisse:

. . . . *quid enim mirabitur ille*
Majus in Augusto, felix cum fulserit ortus.

Ma già da' più alti tempi i Romani furon divoti di Venere armata, volendo essi trarre origine dai Trojani sì protetti da Venere; ed essendo d' indole belligera, i Romani stessi, piuttosto che Dea della mollezza, dovettero amar meglio di rappresentar Venere coll' armi alla mano, e così in modo più decoroso, e più con-

veniente ad una Patrona di Roma, ad una Madre d' Eroi.

Il Tempio antichissimo di Venere armata, o sia vincitrice, da Panvinio vien collocato nel nono Rione di Roma antica. Adriano, in vece di quello, che ivi n' andava in rovina, fabbriconne un altro migliore sulla via sacra.

Dion. in Hadr., e Cassiodor. in Chron.

Se, oltre il sin qui detto, si brama del culto sì esteso di Venere armata una ragione che è dedotta da uno de' precipui fonti dell' idolatria, cioè dalla superstizione astrifera, ragione che fa per tutte le antiche nazioni; eccola: Venere è un Pianeta, così lo è pur Marte; questo è fosco, e sanguigno, quello è dolce-tremolo, e raggiante; posta dunque al confronto di Marte tenga Venere le di lui armi, e come astro lo vinca come nella favola il vinse pur essa in persona; e vincendolo il mitighi a pro di quelli, che nacquero sotto i ferigni di lui influssi; e quante di queste persone riescono a divenir dolci, e mansuete, il deggiano a Venere, e ne sian altrettanti novelli trofei.

Leonard. August. ad Gemm. ant. tab. 117. pag. 43, Bossi Spieg. Gemm. ant., cap. 16.

La Colonnetta, o il Ceppo, *Cippus*, cui sovente s' appoggiano ne' Monumenti antichi le figure mitologiche, è simbolo di Divinità, con esso denotandosi la fermezza, e stabilità divina. Così Clemente Alessandrino, il quale pur avverte, che negli antichissimi tempi per Idoli si avean Colonne, e Tronchi d'alberi. Da quanto sovra però male si dedurrebbe, che tutte le figure rappresentate sui Marmi, o sulle Gemme antiche nella foggia,

Clem. Aless. de' Strom. lib. 1.

Cipro si venerava la *Venus hastata*. I Greci aveano pur in culto la Venere *armigera*; Essa portava in mano il brando di Marte, trofeo della di lei vittoria, e possanza sul Dio della guerra.

Notisi, che la *Venus Thyrrena* riferita nel Museo Etrusco è radiata: così si passa dalla Venere Tirrena, o sia Etrusca, alla Luna, o sia Selene, o Diana lucifera. Ibid. tom. 3, tab. 42.

Giulio Cesare usò per sigillo Venere armata, e vincitrice, che fu detta *Venus Genitrix*. La Famiglia Giulia vantava discendenza da questa Dea per Enea, e Giulo; ed i titoli appellativi di *armata*, e di *vincitrice* riferivansi alla dittatura, ed ai precedenti trionfi; dittatura, e trionfi, che da Cesare si ascrivevano al patrocinio della Dea di Gnido. Vaillant, tom. 2, pag. 2.

Augusto poi, essendo stato accolto nella Famiglia Giulia, assunse la divisa suddetta, che direi *Blasone di Famiglia*. Egli però ebbe intanto per tessera personale, che diremmo *impresa*, il Capricorno celeste, perchè sotto di questa costellazione era nato; onde M. Manilio scrisse:

. . . . *quid enim mirabitur ille*
Majus in Augusto, felix cum fulserit ortus.

Ma già da' più alti tempi i Romani furon divoti di Venere armata, volendo essi trarre origine dai Trojani sì protetti da Venere; ed essendo d' indole belligera, i Romani stessi, piuttosto che Dea della mollezza, dovettero amar meglio di rappresentar Venere coll' armi alla mano, e così in modo più decoroso, e più con-

Quanto alla Gemma sovraesposta, ed incassata nell' Anello, di cui si tratta in quest' articolo, bisogna dire o che il culto di Venere Fenicia fosse pur passato come tant' altre superstizioni d' Oriente in Grecia, e di Grecia in Italia, ovvero che di là provenuta fosse la Gemma stessa, come tant' altre rarità non meno in gemme che in statue, e insino dai tempi di Scauro. Lo stile dell' Intaglio par che segni un' epoca anteriore al buon secolo delle Arti.

V. I.

Marte Quirino

In Corniola.

Una Testa con elmo; a' lati di essa due cornucopj; al di sotto un anello; e accanto a questo di qua, e di là due maschere, si è ciò che forma un soggetto affatto nuovo, ch' io sappia, e che rappresenta mercè i simboli accennati Marte pacifico, *præsidiarius*, *philactrides*, che dai Romani era denominato il Dio Quirino, o Marte Quirino.

Paus. in arcadic. Pausania osserva, che siccome per Marte belligero, o sia Gradivo, e per Minerva guerriera, o sia Bellona, s' infonde valore ne' soldati, così da Marte pacifico, e da Pallade presidiaria, s' impetra quiete, e buon ordine in tempo di pace. Or qui li cornucopj

simboleggiano la pace, da cui deriva l' abbondanza; la pace è pur simboleggiata dalle *larve* o sia maschere, perocchè si sa che in tempo di guerra teneansi chiusi i teatri, e che in tempo di pace, sia nella commedia, che nella tragedia, tutti gli Attori avean la maschera; di che si dice più a lungo in un altro articolo, che in questo saggio non ebbe luogo; e finalmente quanto al soggetto che qui si spiega, l' anello è un noto emblema della Concordia.

I Sabini adorarono per Marte una Lancia, che lo figurava, e questa nella loro lingua era detta *Cures*, d' onde il nome di Quirino presso i Romani, i quali ne' primi lor tempi, e sprovvista come era Roma di statue, venerarono pur essi sotto lo stesso simbolo il Dio della guerra ad imitazione de' suddetti popoli loro vicini, e giusta la testimonianza di VARRONE riferita da Clemente ALESSANDRINO.

In onore di Marte Quirino, il quale è Romolo deificato, si celebravano a Roma grandiose feste sia ai 17 febbrajo giorno della morte del detto loro fondatore, come dall' antico calendario del Maffei spiegato da Grutero, e così pure dai Fasti d' Ovidio, sia alli 7 luglio giorno della di lui apoteosi, come da Dionigi d'Alicarnasso, da Plutarco, e da Lampridio.

Queste feste inchiudevano rappresentazioni teatrali, giuochi circensi, e pubbliche cene con largizioni che ivi si faceano al popolo dai Pretori, ed altri Magis-

trati presidenti al convito, e con largizioni speciali ai convitati distinti, ed anche a persone assenti. Queste largizioni furono, per esempio, panieri di frutta o di fiori, od altre simili galanterie, e vasi, e anelli, e dittici ec.

La Corniola, che si è descritta, può esprimere queste pacifiche feste, questi divertimenti, e regali; ed ella stessa può ben anche essere stata uno di questi doni.

Ciò basti quanto all' erudizione, ed all' interpretazione dell' argomento; quanto all' arte, ed al lavoro di questa Gemma, noterò, che esso dimostrasi d' un' epoca anteriore allo stabilimento delle greche officine in Roma sovraccenato nell' art. III. E siccome è noto che in tali tempi presso questa marzial Nazione tutti gli Artefici erano Etrusci, così gli artificj che si ascrivono a tal' epoca sono indicati dagli Antiquarj colla denominazione di Latino-Etrusci.

VII.

Acrato

Figurina d' oro.

Acrato, Genio di Bacco, viene rappresentato da questa rara, e bella Figurina d' oro, la quale annessa, e pendente da un ricurvo spillo della stessa materia, ha

servito di vezzo, e fregio donnesco. Questo Genio è inghirlandato le tempia, e gli omeri; d' una mano egli tiene un bastoncello come per battere su d' un timpano, o tamburo; dall' altra ha uno stromento tondo, che non saprei s' io debba dire una patera, od un istromento dionisiaco, e musicale da battervi sopra colla suddetta bacchetta, o bastoncello.

Una Minerva definita dal PASSERI, e dall' AMADUZZI, per *Minerva Comica*, siccome quella che è qualificata per tale da una maschera di commedia appostavi su d' un ceppo, tiene in ambe le mani un simile bastoncino creduto da' sopradetti Autori fatto per battere su d' un timpano. Nov. Thes. Gemm. ant. tom. 1, tab. 29.

Dei Genj in generale mi giova notare, come presso le più antiche Nazioni idolatre la dottrina su di essi venne infallibilmente dagli Ebrei, non meno di tante altre dottrine, ed usanze dai medesimi comunicate ai Caldei, Fenicj, ed Egizj, e trasmesse poi dalle Colonie di questi antichissimi popoli ai Greci, ed agli Itali primitivi. E ben si scorge in prova di quest' asserzione come dai più antichi Scrittori della Grecia, e fra gli altri da ESIODO, siasi pensato, e parlato de' Genj in modo il più approssimante a quello, con cui nella sacra Scrittura si parla in più luoghi degli Angeli santi. Hesiod. Oper. et Dies vers. 248 et seq.

Il nome *Genius* de' Latini corrisponde al Greco Δαίμων, qualunque siane la radice, ed etimologia latina. Sono alcuni autori, i quali deducono tal voce *a gignendo*, sul riflesso che dietro gli Etruschi pur i Ro-

mani nomassero *Genio* il Dio che presiedeva, secondo il loro parere, alla generazione, ed alla vegetazione; in una parola alla natura; ciò viene a dire, che un tal nome si dava alla supposta anima del mondo; giacchè qui come altrove, (tal che più volte nel corso delle esposizioni venne osservato) le credenze de' Gentili andavano riferirsi al materialismo, errore antico a un di presso quanto l' idolatria, sebben cento volte rinnovato sotto cento forme diverse.

Pausan. in Attic. lib. 1, cap. 2.

Remarq. sur Pausan. loc. cit.

Ora in specie, ed in proposito dell' aurea figurina che qui si espone, e che rappresenta il Genio di Bacco, e del vino, noterò con l' abate GEDOYN, che l' etimologia di Ακρατος significa *puro*, *senza mescolanza*, ciò che chiaramente si riferisce al vino. Il medesimo Scrittore or citato soggiunge, che Pisistrato in Atene, se fu effigiato non solamente sotto la figura di Bacco, ma anche sotto quella di Acrato, come vuol pure il Causobono, ciò fu a cagione di quella sua inclinazione al vino, della quale parla Ateneo.

Athen. Lib. XII, cap. 8.

WINCKELMAN facendo parola d' Acrato dice, che nei celebri disegni del Cavalier DALPOZZO conservati nella Biblioteca Vaticana, vi si incontra tal Genio frequentemente ne' soggetti dionisiaci, e fra le Orgie sfrenellanti ancora. Una bellissima figurina tra i bronzi Ercolanesi rappresenta il detto Genio, che tiene nella mano destra un grappolo d' uva, e sotto il braccio sinistro porta una bestiuola dai dotti Espositori giudicata una lepre, od un cavriuoletto.

VVinck Descript du Cabinet de Stosch.

Ant. d'Ercol. tom. VI, tav. 37.

Anche su gemme antiche si trova questo Genio di Bacco, e talvolta portato su le spalle da Sileno. Su d' una Corniola, riferita dal MARIETTE, Acrato tiene il tirso alla mano, e guida il carro di Bacco, cui sono aggiogati un leone, ed un capro. In una Corniola della mia Dattilioteca, il di cui soggetto affatto nuovo, e spettante alla classe de' baccanali, fu da me a suo luogo descritto, ed interpretato, si vede un Satiro, un Fauno, un Baccante, ed un Genio, il qual deve essere Acrato.

Traité des pierr. grav. tom. II, part. I, fig. 46.

È poi degno di particolare osservazione il monile, o ghirlanda, che fa fregio a quest' aurea figurina, dall' omero sinistro della quale scende a traverso sul di lei destro fianco ad armacollo, come usarono portare i fanciulli, e qual si vede effigiato il Putto marmoreo della Villa Ludovisi, e quello del Museo Pio-Clementino; ma invece che il cordoncino ad armacollo per i fanciulli, adornavasi di varj strumenti, e segnali detti dai Latini *crepundia*, dai Greci γνωμίσματα, la bandoliera del nostro Genio è tutta ornata con mazzetti di bacche d' ellera, convenientissimo fregio d' un seguace di Bacco.

Su d' un bassorilievo dell' or mentovato Museo si vede Bacco adorno d' un serto d' alloro così ad armacollo, ed un giovin baccante con la stessa ghirlanda.

Mus. Pio Clem. tom. III, tav. 22, e tom IV, tav. 20, e Scheffero de Antiquor. Torquib. cap. XI.

Più osservabile ancor del monile ad armacollo è il serto, che fregia le chiome della nostra figurina, ed

è composto di *tenie*, o *lemnisci* attorti intorno intorno ad una funicella che le cinge il capo, ed è questa formata di varie cordicelle minori, detti *tori*, scendendo d' indi le suddette *tenie*, o bendellette di qua, e di là con lunghi capi sugli omeri della figurina stessa d' Acrato.

Tali corone tortili per lo più furono usate nei certami Circensi, e nelle palestre, e date in premio ai vincitori; e si veggono ne' monumenti antichi anche spesso intrecciate di frondi di pioppo, e d' altre foglie appartenenti agli agonali giuochi sovradetti; ma non sono già da prendersi sempre per agonistiche, talvolta le medesime essendo o dionisiache, o convivali, ed amatorie, siccome questa che cinge le tempia al Genio di Bacco, e quelle pur *volutili*, ed insieme intrecciate di rose, delle quali parla Ateneo.

Deipnosoph. lib. XV, cap. 7.

Al seguito romoroso, e lieto del Dio di Tebe si vede pur un altro Putto, o si voglia dir *Genio* anch' esso. Questi è chiamato *Ampelo*, nome desunto dalla voce ἄμπελών, che significa *vigna*; ma esso non ha le forme nobili d' Acrato, essendo della famiglia de' Fauni, e figlio di Sileno. Quindi è che un alato gentilissimo putto che tien le redini de' Centauri aggiogati al cocchio di Bacco su d' un marmo del citato Pio Clementino Museo si terrà per un Acrato, come propende a crederlo il savissimo Espositore; ed avrassi a prendere per un Ampelo un altro putto con orecchi, e coda Faunina, il quale accompagna lo stesso Dio in varj altri bassirilievi Dionisiaci dello stesso Museo.

Nonn. Dionys. lib. X, pag. 187.

Mus Pio Clem. tom. V, tav. 7.

Tom. IV ibid.

VIII.

Agamennone e Ippoloco

In Sardonica fasciata.

Agamennone ed Ippoloco, cui quegli troncò il capo, e sel tiene in mano, giacendo questi a terra tronco busto, è per mio avviso il più acconcio soggetto a definire questa gemma.

Omero narra, che Agamennone nella guerra Trojana ha uccisi due fratelli, i quali su d'un sol cocchio se gli erano fatti incontro, cioè Pisandro (detto da altri Antifate) ed Ippoloco figlj d'Antimaco. Il primo de' germani suddetti da Agamennone fu tratto giù a forza dal cocchio, e gli fu da lui coll'asta trapassato il petto, a tal vista il secondo essendo sceso dal carro per affrontarsi col prode Argivo, questi l'uccise pur anco, e nell'ardore dell'ira gli troncò il capo, che poi gettò lungi dal busto; nè lascia di rendere ragione il Poeta di cotanto sdegno d'Agamennone, e de' precedenti rancori contro il Padre loro. Iliad. lib. XI.

Questa nobile gemma, prima ch'io ne facessi acquisto, era stata posta sott'occhio d'uno spettabilissimo Antiquario pur ora vivente, il quale ne interpretò l'argomento per *Tideo, e Menalippo da esso ucciso.*

Un altro consimil intaglio dal perspicacissimo Win-

Descript. des pierr. grav. du B. Stosch. e Monum. ant. ined. nella prefaz.

CKELMAN fu inteso per *Diomede*, *e Dolone*, con censurarsi, e disapprovarsi dal medesimo una precedente spiegazione di tal soggetto per *Dolabella col capo reciso da Trebonio.*

Nov. Thes. gemm, tom. III, tab. 23.

Ma prima di tutti il GORI avea questo tema stesso spiegato per *Ippoloco ucciso da Agamennone.* E comun-

Loco cit. pag. 5.

que poi questo Dattiliografo non abbia fedelmente riferita la narrazione d' OMERO, nulladimeno quanto alla definizione del tema io non mi dilungo dal di lui sentimento.

E per dir vero, Tideo, se uccise Menalippo, si ritirò egli stesso dalla pugna ferito a morte, e la testa di Menalippo da Anfiarao fu quindi troncata, e portata al Vincitore languente; qui il Vincitor è baldo, e premente del piede il busto del vinto Avversario.

E se WINCKELMAN, per i riflessi che adduce, rifiutò a ragione l' interpretazione di questo soggetto per Dolabella, e Trebonio, non poi egli stesso diede nel segno quando lo spiegò per Diomede, e Dolone. Imperocchè quest' Araldo di Priamo, agilissimo alla corsa, ma di coraggio affatto mancante, qual ci viene da OMERO descritto, s' avviò verso il campo de' Greci non mai per battagliare, bensì per fare la spia. In tal qualità, ed a tale scopo, essendo l' astuto giunto in vicinanza dell' accampamento, si coprì tutto con una pelle di lupo, e queto quetò così trasformato si avanzava camminando a quattro gambe allorchè da Ulisse, e Diomede fu sorpreso, riconosciuto, ed ucciso. Qui all'

opposito il precedente uguale conflitto di due guerrieri è segnato colle apposte uguali armi d' entrambi; l' azione non passa che fra due persone, e si discerne chiarissimamente a terra e la spada, e lo scudo del guerriero ucciso in conflitto.

L' artifizio di quest' intaglio è tale che dagl' intelligenti vien detto della seconda maniera Etrusca, la quale si riguarda come la migliore di questa Nazione, ed approssimante alla prima maniera dei Greci. A questo proposito giovi notare, che gli Artefici Etrusci hanno effigiato non solamente gli Eroi della loro Nazione, ma quelli pur anco della Grecia. I fatti famosi delle guerre di Tebe, e di Troja, sono frequentissimo argomento sui monumenti Etrusci, e massimamente sulle lor gemme; nè per citarne parecchie avrei d' uopo cercarle fuori di questa Dattilioteca. Quindi è, che ogni qual volta su d' un intaglio d' Etrusca maniera s' incontrerà, come spesso suol accadere, rappresentata una figura sola, e questa d' un guerriero, o si voglia dire d' un Eroe, nella medesima si potrà vedere un Tirreno, un Aleso, un Reto, un Auno, o simil altro Eroe d' Etruria, così come un Achille, un Ajace, od altro Eroe Omerico, e di più alta età Greca ancora, se si vuole. Questa osservazione non deve sfuggire al riflesso dei rintracciatori delle remote, e caliginose origini Etrusche.

IX.

Achille, e Pentesilea

In Sardonica fasciata.

Pentesilea Regina, e Duce delle Amazzoni uccisa da Achille nella guerra di Troja, era scesa a singolar certame con esso dopo aver ivi fatte molte prodezze. Il Pelide la ferì mortalmente, e vistala cadere vi accorse generoso; nel sollevarla dal suolo ammirò la di lei rara bellezza, ed assai gli increbbe d' averla tratta agli estremi aneliti di sua vita, e di non poterla più avere in isposa. La nostra Eroina sostiensi d' un braccio al collo d' Achille, e lascia cader l' altro colla bipenne, come per appoggiarvisi sopra. Amendue le figure hanno l' elmo in capo, e la clamide dietro le spalle soltanto. A terra si vedono i due scudi, che esprimono la previa zuffa. La bipenne, e lo scudo lunato, *pelta*, come qui si vede, furono le solite armi delle Amazzoni.

Mus. Florent. gemm. tom. II, tab. 23, n.° 3.

Questo tema è inciso in due gemme illustrate dal Gori, ma l' argomento ivi non è espresso così patente come lo è sulla nostra, poichè sull' intaglio, che si ascrive al gabinetto del Cavaliere Vettori, scorgesi bensì la *pelta*, che qualifica la donna per Amazzone, ma chi la solleva non ha menoma divisa di guerriero;

e per contro nell' altr' intaglio, che si assegna al tesoro Mediceo, la figura maschile è indicata dall' elmo per quella d' un guerriero, ma nella figura languente non vi si vede che il sesso, e manca ogni contrasegno guerresco, non che d' Amazzone; manca adunque in entrambi i detti monumenti l' indicazione d' un previo combattimento, se non altro; e quindi dalla gemma, che qui si espone, le predette acquistano entrambe lustro, e fissazione dell' argomento loro.

Della Sardonica fasciata che or si è descritta, l' artifizio è nella maniera greca bensì, ma indicante un' epoca già divergente, e posteriore all' aureo periodo dell' Arti presso di quella nazione.

Questa gemma, non meno delle due sopraccitate del Museo Fiorentino, dimostrano essere falsa l' opinione sì divulgata fra i Greci, e riferita da Strabone, Eustachio, ed Ippocrate, cioè, che quelle donne feroci usassero abbruciarsi la destra mammella; opinione accreditata poi anche fra' Latini, i quali su tal supposto le denominarono *unimammæ*. Ciò dimostrano ugualmente tutti gli antichi marmi, che mi occorse vedere rappresentanti alcuna Amazzone, e che tutti offrono allo sguardo queste guerriere donne senza menomo segno d' una tale amputazione.

Le Amazzoni fecero due spedizioni in Frigia, ed a Troja; nella prima adoprarono da nimiche, e ne abbiamo menzione nell' Iliade; la seconda volta vi andarono in soccorso di Priamo condotte da Pentesilea,

e riguardo a questa nuova lor gita la ragione del silenzio d' Omero è, che tal fatto ebbe luogo dopo la morte di Ettore. Ne parlano intanto varj altri susseguenti Scrittori.

X.

Ajace Oileo

In Sardonica.

Un Guerriero armato d' elmo, di scudo, di lancia, e che siede in aspetto audace, e minaccioso sopra uno scoglio, intorno cui si vedono le onde del mare, forma l' interessante soggetto di questa Sardonica.

Nel ripatriarsi dopo la guerra Trojana Ajace figlio di Oileo Re di Locri, in odio com' egli era a Minerva per la violazione del suo Tempio, dove strappata avea Cassandra dalla statua della suddetta Dea, soffrì una orribile tempesta, che Minerva stessa gli fece suscitar contro da Nettuno. In tal disastro, e scompiglio, essendo sommersa la nave, avendo perduti i Compagni, egli solo, ed imperterrito si aggrappò ad uno scoglio, salì quella rupe, e braveggiando l' ira de' Numi, disse: *mi salverò pur loro malgrado.*

In quest' intaglio di buona maniera greca si scorge, che l' accorto Artista esprimer volle, come di fatti

maestrevolmente espresse quel momento, nel quale, dopo aver detto quanto sovra, l' audace s' assise intrepidamente in cima allo scoglio, che da lui ebbe nome, e fu detto *la pietra d' Ajace*. Minerva intanto fece ricorso a Giove, che fulminò poi quel temerario Locrese.

Questo Tipo si vede in una Corniola della raccolta dal Duca di Marlbouroug pubblicata non son molti anni coi rami del Bertolozzi; ma non ne fu conosciuto il soggetto, che in termini generali dall' Espositore fu definito: *riposo d' un Guerriero*, e ciò che è scoglio marittimo fu preso *per una qualsiasi altura, o forse pel muro diroccato d' una fortezza da esso espugnata.* Non era però quest' argomento interessante già sfuggito all' occhio del sagacissimo WINCKELMAN, quando pubblicò la descrizione dello stessissimo Tipo nel Catalogo Stoschiano.

v. il tipo disegnato ne' Monum. ined. fig. 142.

Vero è che sulla Corniola del Duca di Marlbouroug (così pure sull' Antica del Barone di Stosch, la qual è una Pasta) manca l' indicazione del mare attorno alla rupe, e manca pure nell' assiso Guerriero l' espressione minacciosa, ed audace; ond' io sarei per dire, che il primo Espositore, se mancò il segno, è scusabile; ed il secondo, se vi colpì, egli lo deve al suo genio, e sistema di veder tutto Omerico, se non d'un antichità più alta ancora.

Conchiudiamo ora, che l' onde marine, e l'atteggiamento minaccioso in un terzo Tipo, altronde in tutto il resto simile affatto a quello delle due altre Antiche

citate, fissano vittoriosamente l' argomento; cosicchè la Sardonica qui sopra descritta ha il pregio d' apportare alla Corniola Marlbouroughiana il vero suo senso, e quello insieme di ridurre a verità, e certezza una definizione, che era stata proferita soltanto per conghiettura, riguardo alla Pasta Stoschiana.

Sulle monete di Locri Ajace è in atto di combattere; vi è pure sotto della Figura un Tridente, a denotare come egli ha braveggiato Nettuno.

Il sovra esposto Tipo così tondeggiante, e piramidale, come si presenta allo sguardo, insinua quant' altro mai pronta e verisimilissima l' idea d' una qualche insigne preesistente Statua, comunque essa non sia pervenuta ai tempi nostri, talchè accadde alla massima parte de' grandiosi marmorei monumenti.

Questa notabilissima Gemma fu trovata nella terra di lavoro tra Pozzuolo, e Baje in settembre del 1784, e da me acquistata in Napoli pochi giorni dopo sul riscontro, ed indirizzo avutone dalla cortesia del Consigliere Abate GALLIANI.

X I.

Carro di Buoi

Corniola.

Nella lucidissima Corniola, che qui si prende ad esporre, si scorge un Villano, che vota in un gran vaso il contenuto d' un otre; l' otre è su d' un plaustro, o carretta a due ruote; due buoj, che vi erano aggiogati, ne sono sciolti, e uno d' essi è in piedi, l' altro è prostrato al suolo; il timone del carro è in alto, e così per conseguenza pendendo in dietro il plaustro, si facilita l'estrazione del contenuto liquore dall' otre; al timone si veggono appesi i cuoj, o legami, con cui i bovi erano aggiogati; sull' otre vi è un cane; avanti de' buoj vi è un albero.

Di questa Gemma il disegno forma un vago pittorico quadrettino; l' artifizio è di bella maniera Greca; il tema è suscettibile di due interpretazioni, ed amendue obvie. Il giudizioso Lettore vedrà quale delle due si meriti la preferenza.

La prima di queste si è d' intendere tal rappresentanza semplicemente per una libazione di vino in occasione della Festa *vinale*, che celebravasi in Maggio per l' assaggiamento, e la traslocazione de' vini occorrente in tal tempo.

La forma del vaso, che si approssima a quella del *præfericulum*, può insinuare che l'argomento del Tipo sia religioso.

L'albero denota, che l'azione passa in campagna, ove appunto sotto degli alberi si faceano dai Rustici i loro camperecci sagrificj, e simili atti d'idolatria.

Le Feste vinali, *vinalia*, erano dirette non solo ad onore di Bacco, ma abbracciavano ancora quelle, che facevansi in onore della Dea Meditrina (la quale era la stessa con Cerere) e venivano dette *Meditrinales*. Mentre in onore di questa Cerere Meditrina, o sia Medica, si assaggiavano i vini nuovi, il *Flamen martialis* pronunziava ad alta voce questa formola; *si beva il vino nuovo, e col nuovo si beva per medicina anche il vecchio.*

Natal. Com. Myth. lib. I. Notisi qui, che il cane era sagro a Cerere, il che può dar luogo a credere sia fatta a Cerere, piuttosto che a Bacco, questa supposta libazione nell'occasione, che l'Agricoltore fa la lustrazione del proprio podere.

Virg. Georg. lib. I., e Tibul. lib. II Eleg. I.: Columell. de cultu hort. lib. X in fine. Virgilio consiglia i Rustici a dar in tal divota foggia cominciamento alle loro funzioni, e lavori agresti; e Tibullo espone il *sacrum ambarvale.*

La seconda interpretazione del presente Tipo si è quella di dire, che un tal soggetto sia stato inciso in memoria del giuoco, dell'Ascoliasmo, d'una vittoria riportata a quel medesimo giuoco, e dell'arrivo del Vincitore al suo podere e soggiorno, coll'otre da esso vintosi allo stesso giuoco.

Ciò supposto, ecco che nel Villano, il quale trasvasa

il licore dall'otre, si troverebbe il Vincitore, che si occupa in estrarre il vino per porgerlo ai compagni, ed ai convitati, come appunto si praticava.

Il cane in questa ipotesi sarebbe così ritto sull' otre, come per esergo ad indicare la vittoria, che eternar qui si volle di quel Villico, al quale come più franco, e più destro degli altri competitori, era riuscito di reggersi fermo in piè sull' otre stesso.

Che se il cane appartiene a Cerere, siccome precedentemente si è allegato, esso non è altronde fuor di luogo nella rappresentanza di feste, e solazzi Bacchici; imperocchè i Mitologi insegnano, che Pane diede quest' animale per compagno a Bacco, e narrano, che lo accompagnò quindi ne' suoi viaggj.

Su questo fondamento appoggiandosi i troppo sistematici Scrittori Vossius, Thomassin, ed Huet, pretendono, che Bacco sia lo stesso con Mosè, stantechè Caleb (voce che in Ebraico s' accosta a quella che significa *Cane*) fu di lui fedele compagno, tal che il fu poi anche di Giosuè. Ed ecco qual è la di loro congettura, ed induzione. Gli antichissimi Mitografi stranamente favoleggiando sul fondo delle Sacre Storie, da Mosè Duce degli Ebrei deggiono aver tratto il loro Bacco Duce nella conquista dell' Indie. E se fra lo strepitoso seguito di Satiri, e Baccanti pur dierongli per fedel compagno un Cane, anche questo tratto fu desunto dalle stesse sagre pagine, attesochè la voce che indica ivi il fido compagno del Condottiero Ebreo può facilmente trasumersi al significato di *Cane.*

Che se alla seconda surriferita interpretazione del nostro intaglio si opponesse, che non occorreva per trasferire l'otre a casa del Vincitore di adoprar carretta, e buoj, in tal caso sarebbe facile il rispondere, che simili trasferte si faceano con tutta la pompa campereccia; e si sa pur generalmente parlando quanto caso si facesse dagli Antichi di tutto ciò, che può spettare alla destrezza di corpo.

Fra gli strumenti, ed utensili bacchici, l'otre sui monumenti antichi tiene un luogo assai distinto. Nella pompa da Tolommeo Filadelfo eseguita in onore di Bacco grandeggiava un immenso otre composto di pelli di Leopardi, e contenente tre mila misure di squisito vino, che andavasi diffondendo lungo la strada.

Ateneo lib. V. sulla relaz. di Callix. Rodiano.

Le pelli però, di cui consuetamente gli otri erano fatti, si prendean dai capri in odio di questi animali roditori dei pampini.

Ora, i giovani Villani in occorrenza dei Baccanali, e delle *Ambrosiæ* o sia feste per vendemmia, poichè aveano sagrificato il capro a Bacco, prendeano tal pelle caprina, la univano, la empivan di vino, e talvolta si contentavano di gonfiarla d'aria soltanto, ed untala d'olio, e di grasso se ne servivano a genialissimo loro solazzo saltandovi sopra a gara: *inter pocula læti — mollibus in pratis unctor saliere per utres.*

Virgil. Georg. lib. 2.

Notisi però, che così essendo collocato l'otre in sito atto a saltarvi sopra, non bastava di ciò fare, era d'uopo tenervisi in equilibrio, e ritto sulla punta d'un

piede, cosa che dovea essere difficilissima. Chi sdrucciolava, ed erano i più, dava luogo alle risate ed alle celie; chi riusciva nell' impresa, guadagnava l' otre. Della pompa, con cui il Vincitore portava a casa quell' otre, e della vittoria che ivi celebravasi poi fra i bicchieri, basti vedere ciò, che ne dice l' erudito Abate VENUTI.

Dissert. inserita al Tom. 1, delle Mem. dell' Accad. di Cortona.

Dell' Ascoliasmo, che fu per l' appunto questo prediletto solazzo degli Antichi, parlano molti Autori. Un effigie di Sileno con l' otre in ispalla indica questo giuoco su le medaglie della Colonia Troadese, del Municipio Coillutano, di Berito, Damasco, Bostro, Napoli di Samaria, Laodicea di Siria, ai rovesci e con il nome di Marc' Aurelio, Commodo, Caracalla, Macrino, Eliogabalo, Alessandro Severo, Gordiano terzo, Filippo, Ottacilia, Treboniano Gallo, e Volusiano.

Vaillant. de Colon.

Prima assai de' Romani fu presso i Greci usato, e sommamente gradito l' Ascoliasmo fra gli altri molti giuochi di gioja, e di snellezza, tal che porta la stessa denominazione. Questo giuoco si sarà praticato nella Magna Grecia, e ne' contorni di Taranto, ove fu scavato, e donde mi pervenne quest'interessante monumento. La gioventù campereccia de' contorni d' Atene lo amava, e lo praticava nelle campagne, ed anche talvolta ne' Teatri.

Attenendosi a questa seconda interpretazione, il Vaso, di cui sovra, si dovrà avere per uno di que' gran vasi di creta, in cui gli Antichi usavano di riporre il vino,

V. Orazio lib. 1, Od 20; e Columella lib 12, cap. 4, e 18.

Finisco quest' articolo con notare, che fra le pitture dell' Ercolano si vede così rialzato, e colle sue corde così disposte il timone d' una carretta, e che il ballare su d' un sol piede dai Greci dicevasi ἐσχαριάζειν.

Antich. d' Ercol. Tom. 2, Tav. 59.

Polluce lib. IX, capit. 121.

Id. lib. 4, cap. 7.

Polluce parla di certi versi detti Ἀσκώλια, i quali devono esser quelli, che si cantavano per servire di tenore, o sia di cadenza, ai giovani danzanti, ed ai saltatori come sovra.

XII.

Stemma della Famiglia Veturia

In Nicolo con velo turchino legato in Anello antico d' oro.

In aureo antico Anello, nulla meno conservato ed intatto del precedentemente esposto nell' articolo V, si racchiude il Nicolo col velo turchino, che qui per me s' imprende a descrivere, e che ha per tipo lo stemma della Romana Famiglia de' Veturj.

Di questo stemma l' argomento è un trattato d' alleanza seguito fra i Romani, ed un Popolo di lor vicino. Si veggono pertanto due Persone maschili in piedi, le quali tenendo d' una mano la lancia *pura*, o sia un alto bastone, accostano dell' altra mano una bacchetta, o bastoncello, ad un Animale, che una terza persona

genuflessa regge su quel ginocchio, il qual non è piegato al suolo. Or sappiamo dalla narrazione, che delle formalità di tali atti pubblici fa TITO LIVIO, essere questa terza persona il Feciale, che in tal positura sta per ferire una scrofa; e negli altri due personaggj doversi ravvisare i rispettivi Legati di pace, ai quali s' aspettava di toccare col bastoncino l' animale da immolarsi, ed al Feciale intanto di pronunciare: *Giove colpisci quello dei due Popoli, che romperà gli ora conchiusi patti, siccome io colpisco questa porca, e tanto più fortemente colpiscilo, quanto di più tu il puoi.* E ciò pronunciato egli vibrava il colpo.

Liv. Hist. lib. I.

Vaillant Fam. Rom. Numism. Tom. II, pag. 533, Begero Observ. in Numis. pag 23, Winckelman Catalog. de Stosch. pag. 432.

Le gesta gloriose degli Antenati, le epoche memorande ed onorevoli delle Romane Famiglie passo passo s' incontrano indicate sull' argento consolare coniato da quel personaggio di tal Famiglia, il quale attesa la sua carica si trovava in grado di far battere moneta. Ora il Tipo sovra descritto del Nicolo che qui s'illustra, è quel medesimo che si trova sulle medaglie della Famiglia Veturia replicatamente, ed ai rovesci delle teste del Valore personificato, e del Dio bifronte.

Morelli e Vaillant Fam. Rom. Numism. in Ectyp. Fam. Vetur.

Ma il trovare, come sulle medaglie di famiglia, così su d' una gemma replicato appuntino, e senza la menoma varietà un Tipo cotanto composto, ed insolito, ad uso di sigillo di persone private, ella è cosa sommamente interessante, e che rende ragione della definizione che ho data al tema di questa Gemma non meno, che d' una costumanza presso i Romani, cioè di ser-

virsi di tali divise ad uso sigillatorio. Imperocchè quanto sovra si espose fuor di dubbio palesa, che quest' anello fregiò il dito, e fu sigillo d' un Patrizio della gente Veturia. Questa famiglia fu distinta in tre rami, cioè dei Cicurini, Filoni, e Calvini, patrizj i due primi, il terzo plebeo; ed essendo cosa notissima, che l' anello d' oro era vietato ai Quiriti plebei, ho detto con fondamento che l' anello qui sopra descritto apparteneva ad un patrizio di tal famiglia.

Descript. des pierr grav. Cas. IV, pag. 432.

Un tal Tipo era conosciuto finora in una semplice pasta della collezione Stoschiana, laddove qui si presenta non solo in una genialissima gemma, ma di più questa nel suo antico primiero anello d' oro fu a' dì nostri serbata.

Quanto all' epoca della succennata confederazione, direi *dell' impresa*, Begero crede che sia relativa ai primi tempi di Roma, e ad un trattato seguito tra Romolo, e Tazio Re dei Sabini. Il Morelli, ed il Vaillant pare che s' attengano a tempi, e trattati pubblici meno rimoti. Fatto è, e ce lo attesta Plutarco, che la Famiglia de' Veturj era florida sin già nel tempo di Numa, ed è noto come essa fu poi riguardevolissima in Roma tuttora, qualunque siasi quel trattato coll' estero, in cui il deputato del popolo Romano, *Pater patratus*, fu un Veturio. Una delle surriferite monete porta in epigrafe *Titus Veturius*.

Thes. Brand. in Numism. Rom. pag. 592.

Plutarc. in Vita Numæ.

Thes. Brand. loco cit.

Qualche breve annotazione sull' Asta *pura* chiuderà il presente articolo, acciò non riesca di troppo diffuso.

L'Asta pura si vede sulle medaglie fatte coniare da Augusto in onor de' Nipoti Lucio, e Cajo dichiarati dall' Ordine equestre *Principes Juventutis*.

Quest' Asta *pura*, che val a dire senza ferro, si dava giusta la testimonianza di SERVIO in premio militare: *apud majores fuit in præmium ejus, qui primus vicisset in prælio*. E POLIBIO spiega, che il Generale Romano la donava a chi avea ferito un soldato nemico. Più onorevolmente ancora ne parla SVETONIO nella vita di Claudio, ed in proposito dell' Eunuco Poside di lui Liberto.

La suddetta Arme, come semplicissima ed antichissima, si attribuì dagli antichi Artisti frequentemente agli Eroi, ed anche agli Dei, ed in tal caso si chiama anche *Scettro*. Macrob. Saturn. XIX.

Questo bel fregio della mia Dattilioteca fu trovato in Ottobre 1791, non lungi da Roma fra ruderi in una vigna fuori di Porta maggiore.

XIII.

QUINZIO CINCINNATO

In Nicolo con velo turchino d'anello antico d'argento.

LA figura di questo guerriero così precisamente effigiato in atto di mettersi l' armatura ad una gamba, s' incontra più e più volte sulle gemme antiche, e di comune consenso viene dagli Espositori presa per quella di Quinzio Cincinnato, il quale con memorabile

esempio, ed in tempi difficilissimi della Repubblica Romana ridotta a mal partito dall' armi degli Equi, lasciò l' aratro, ed assunse la Dittatura. Sul Nicolo legato in anello d' argento antico, che qui si descrive, il detto guerriero, oltre all' elmo che ha in capo, ha pur anche lo scudo vicino ai piedi, ed accanto allo scudo vi si vedono due lancie fitte al suolo.

L' autore dell' opera intitolata *Monumenti inediti*, accenna una statua esistente in Versailles, e rappresentante un Giovane, che si calza i zoccoli, e che secondo lui mal si prende volgarmente colà per un Q. Cincinnato. Quindi questo eruditissimo Scrittore, siccome un pò troppo parziale delle altissime greche memorie, ricusa pur di vedere il famoso Romano suddetto in qualunque gemma sinor pubblicata, ed ovunque vi vuol trovare un Eroe Omerico; vero è che il medesimo Antiquario fu posto alle strette da una di queste gemme, voglio dire quella che è descritta dal MAFFEI, e nella quale l' incisore, avendo voluto rappresentare lo stesso fatto di Cincinnato in una composizione di due figure, perciò alla effigie del suo Eroe, che si veste il gambale nella solita positura predetta, vi appose pur anche l' effigie della Dea Roma, come quella che lo anima ad accorrere in soccorso de' suoi concittadini. Ma d' una tal difficoltà affacciatasi al predetto Autore, egli si è spicciato francamente con dire, che un tal intaglio, di cui il MAFFEI presentò il Tipo, esser dovea d' artificio moderno,

Gemm. ant. tom. IV, tav. 7.

VVinckelman Monum ined. tom. I nel tratt. prelimin.

Ma senza più per ciò che riguarda il tema effigiato in questo Nicolo, osservo che ogni qualunque oggetto ed argomento atto a somministrare l'idea di vita campestre, o pastorale, dovea essere caro ai Romani, premurosi come erano d'insinuare negli animi altrui la persuasione, che la loro città avesse tratto l'origine da pastori, e coltivatori di quelle campagne, piuttosto che da uno stuolo di fuorusciti, e mal viventi rifugiati sui sette colli; opinione questa ne' tempi antichi troppo divulgata, comunque i Romani cercassero di deviarla, e soffocarla Quindi è, che sì frequenti incontriamo sui monumenti romani, e specialmente sulle gemme, le rappresentanze di Bovari, e Caprari, del Pastor Faustolo, del Fico ruminale. ec. ec.

Raccogliamo ora le induzioni, che da tutto quanto sovra derivano. 1.° L'effigie di Cincinnato addetto alla coltura del suo podere allorchè fù eletto Dittatore, può riguardarsi pel sovraccennato motivo sulle gemme antiche così frequentemente incisa, e replicata. 2.° La figura di questo virtuoso Romano sempre uniformemente atteggiata sui detti monumenti, insinua, che probabilissimamente i medesimi furono copiati tutti da qualche riguardevole statua. 3.° Tra le varie suddette gemme, che rappresentano il medesimo personaggio così precisamente atteggiato, il trovarsi che evidentemente il tema d'esse tutte quante venne fissato dalla gemma del Maffei sovracitata, gemma riferita per antica dall'or detto Espositore, non meno, che dal De-

Rossi, e dall' Agostini, forma una chiarissima prova di quanto io ho asserito nel discorso preliminare, cioè che anche gli argomenti più, e più volte replicati, hanno ordinariamente nelle gemme per qualche lor parte accessoria un carattere di novità, ed originalità, mercè cui queste non solo suppliscono alla perdita di tanti, e tanti monumenti marmorei, ma vanno tuttora arrecando maggiori lumi, ed appagamenti anche per ciò che spetta l' illustrazione d' altre gemme già conosciute, e spiegate.

Da tre delle poche gemme, comprese in questo breve saggio, si scorge chiaramente derivare un simile vantaggio, e lume a favore di tutte l' altre relativamente conferenti, e già pubblicate, solo che si voglia rammentare ciò che si è notato all' articolo VIII, e IX in proposito ivi delle rispettive armi, ed all' articolo X in riguardo all' accessorio dell' onde marine apposte intorno alla rupe rappresentata in tal Tipo; accessorio mancante nell' altre Antiche già precedentemente illustrate, e men rettamente definite, o con men solido fondamento, riguardo al soggetto effigiato.

Finalmente a comprovare vieppiù quanto qui sovra si disse, che parecchie gemme incise devonsi presumere copie di statue preesistenti, comunque di queste non resti a noi contezza veruna, è da osservarsi, che il disegno d' una medesima figurina replicata su varie gemme, talvolta appare chiaramente essere stato preso da varj punti di veduta dai varj incisori.

XIV.

Phanes, ed Arpocrate

In Diaspro verde.

Con un Talismano de' Gnostici, intaglio dell' ultima epoca Egizia, o per dir meglio Egizio-greca, chiuderò questi pochi articoli estratti, e spettanti alla comunque siasi per me dettata esposizione della mia Dattilioteca.

In un tempietto posto su d' una rupe il Dio del Silenzio siede sul fior di Loto; la Persea gli orna il capo come a Figlio ch' egli è d' Osiride, e d' Iside; d' una mano Ei porta il dito alle labbra, secondo il solito; dell' altra tiene il flagello, qual Deità propizia, *averrunca*; nel frontone del tempietto vi è un globo alato, consueto fregio de' frontoni degli edificj Egiziani, e specialmente de' templi. Gori inscript. tom. I, tab. 17.

Quando Eliano scrisse, che gli Egizj ornavano di piume le facciate de' portici, e de' tempj, probabilmente intese questa sorte d' ali annesse ad un globo. Ora il globo suddetto potea denotare il mondo, e l' ali esprimere la virtù divina, che ovunque accorre, lo anima, e lo governa. Id. Hist. de animal lib. X.

In faccia al tempietto d' Arpocrate, si vede Phanes in piedi nella solita sua figura presso i Gnostici, cioè d' un Leone, con un picciolo globo sulla testa, e col

phallus eretto, quantunque questo non siasi indicato nel qui unito Tipo.

Gli Egiziani anche dalla più alta antichità rappresentarono spesse volte i loro Dei sotto forma d' animali, così Iside sotto aspetto di vacca, o di gatto; Osiride in figura di sparviero, d' ariete, di serpente; Anubis in forma di cane ec. ec.

Anche, secondo la mitologia Greca, per fuggir da Tifone, tutti gli Dei presero forme qual d' un animale, qual d' un altro, e fuggendo in Etiopia ritennero per molti giorni la forma da ciascun d' essi assunta.

Phanes porta il *Fallo* eretto, perchè egli esprime la virtù del Sole generativa, e prolifica; per la stessa ragione portano la medesima divisa Osiride talvolta, e Mercurio, e la porta sempre Priapo, di cui in altri articoli di questa esposizione non compresi in questo ristrettissimo saggio.

Diodor. Sicul. lib. I.

E sebbene Erodoto pretende, che i Greci ebbero dai Pelasgi tanto l' oscena rappresentanza di Priapo, quanto i misteri al medesimo relativi; nullameno io sono d' avviso, che, essendo i Pelasgi (sebbene antichissimi fra i Greci) d' un' antichità men rimota, che quella degli Egizj, Caldei, e Fenici, per tal ragione si debba ricorrere agli or detti popoli, e non ai Pelasgi in questa, come in qualunque altra occorrenza d' indagare le sorgenti della idolatria, e religione pagana.

Herod. Histor. lib. I.

In alto, e al di sopra di Phanes, che è la forza, e virtù del Sole, si vede il Sole stesso, e la Luna; ri-

petizione, che sembra inutile quanto al Sole in se stessa, ma che non parrà strana a colui, che ha cognizione dell'antico anche di tempi migliori. Così per omettere tanti altri esempj che potrei addurre sia in gemme, che in marmi, veggasi il Museo Pio-Clementino, dove ritrovasi una simile replica in proposito di Bacco. Tom. V, tav. 8, pag. 16.

Sul rovescio della Gemma vi è una lunga iscrizione greca della classe di quelle, che vengono generalmente dette *Abrassee*; e perciò dessa non merita di venir qui riportata.

Di tali leggende scrissero Passeri, Kircher, Chiflezio, Cupero, ed altri, i quali tutti dopo d'averle studiosamente esaminate, convennero essere le medesime inesplicabili, potendosi solo rilevare dal complesso di esse la relazione che hanno al Sole, ai sette Spiriti reggitori de' sette pianeti, ai trentasei Decani del Zodiaco, ai tre Angeli rabbinici sì spesso indicati nelle dette leggende coi tre segni ~~SSS~~, o ~~ZZZ~~, quali sono i tre Genj preposti da Orosmades, o sia da Abraxas, per assistere ai parti delle donne, ed alla propagazione de' figli d'Adamo contro i sforzi di Lilith Genio malvagio, e simili altre superstiziose credenze. Chifflet de Gemm. Abrax., Passeri Diatrib. de Gemm. Basilid., e Sycophantia Magic., Bartolocci Biblioth. Rabbin., tom. I, Calmet Diction. Bibl.

La suddetta leggenda si è quella, che determina quest'Amuleto per Abrasseo, benchè il Tipo delle figure sia per nulla d'invenzione de' Gnostici.

Tali Settarj, ed empj (e specialmente i Basilidiani) inventarono bensì parecchie figure mostruose, come quella con testa di gallo, ed altre consimili stretta- Gemm. ant. di Causeo-la-Chausse, tav. 133, e Gemm. ant. del Maffei tom. II, tav. 22.

mente dette *Abraxas*; ma il più delle volte, seguaci com' erano d' un eresiarca Egizio di nascita, vi intrecciarono Deità Egiziane, e talvolta, come in questa gemma, tennero nel Tipo le figure affatto uniformi, ed analoghe all' idolatria egizia, talvolta ridussero a Talismano Abrasseo un intaglio, ed amuleto precedentemente inciso, con addossarvi alla foggia loro le leggende, le epigrafi, e le cifre magiche.

Di fatti non han che fare colle figure Abrassee nè per se stessi i Segni celesti, nè il Tempietto, nè l' Arpocrate, nè tampoco il Phanes istesso, il quale era conosciuto, e venerato ab antico, e molto prima dell' età de' Gnostici, e di quelli ultimi secoli dell' idolatria. Phanes fu il medesimo, che il Bacco Egizio, o sia Osiride; così il Cneph dei Tebani, la di cui strana effigie si conserva nel mio gabinetto fra gl' Idoletti. Fu pur uso antichissimo presso gli Egizj di rappresentare il Sole in figura di Lione, od in aspetto umano colla testa di Leone. Simili figure umane, ma mostruose sono dette da Luciano λεοντοκεφαλὲς ἀνδρωτὲς.

Proclus de myst. Orph.

V. I Simulacri Auriferi del P. Raffei ne' Mon. ant. ined., tom. III, pag. 23, e tav. 3, e 4.

Luc. in Erotimo.

Phanes fu pur venerato in Grecia, anzi fu una Deità della primitiva greca idolatria; si confondeva anche presso i Greci col Sole, e con Bacco, ed era conosciuta questa Divinità sotto tre nomi, cioè di *Fanete*, di *Meti*, e di *Ericapeo*. Lo studioso indagatore delle origini mitiche, e degli etnici vetustissimi culti, veda ciò che in questo proposito annotò colla solita copia di squisita erudizione il chiarissimo Signor Ennio Quirino

Museo Pio-Clement. tom VI, pag. 13, e 14.

Visconti, ed osservi come la sovradescritta nostra emblematica effigie, nella figura di Leone, nel *Fallo*, e nel fregio orbiculare della testa, pienamente s' accordi coll' essenza, e colle proprietà, che da' Greci al Fanete loro ne' rimotissimi tempi attribuironsi.

ERRATA. *CORRIGE.*

Pag. IX.	*Lin.* 6.	mitologi . . .	mitologici
X =	17.	inciso, e originale	inciso è originale
XI =	22.	Pittori; e si è .	Pittori, e si è
38. =	25.	*unctor*	*unctos*

Fig. I.

Fig. II.

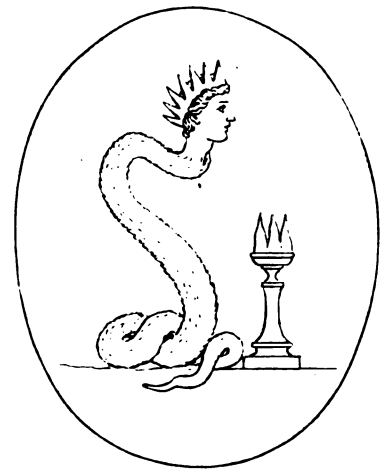


Fig. III.

Fig. IV.

Fig. V.

Fig. VI.

Fig. VII.

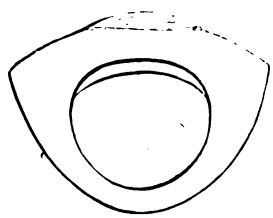


Fig. VIII.

Fig. IX.

Fig. X.

Fig. XI.